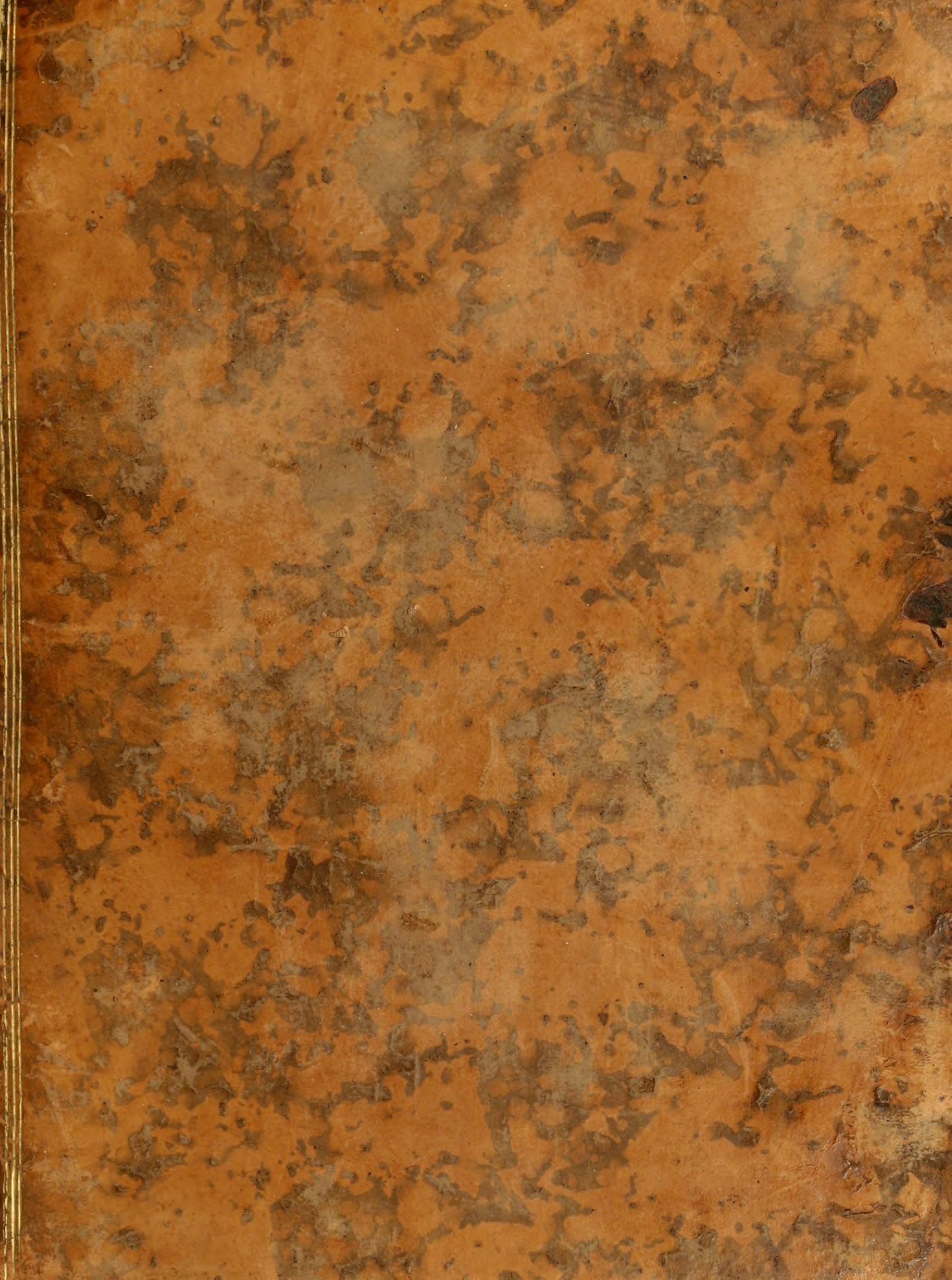
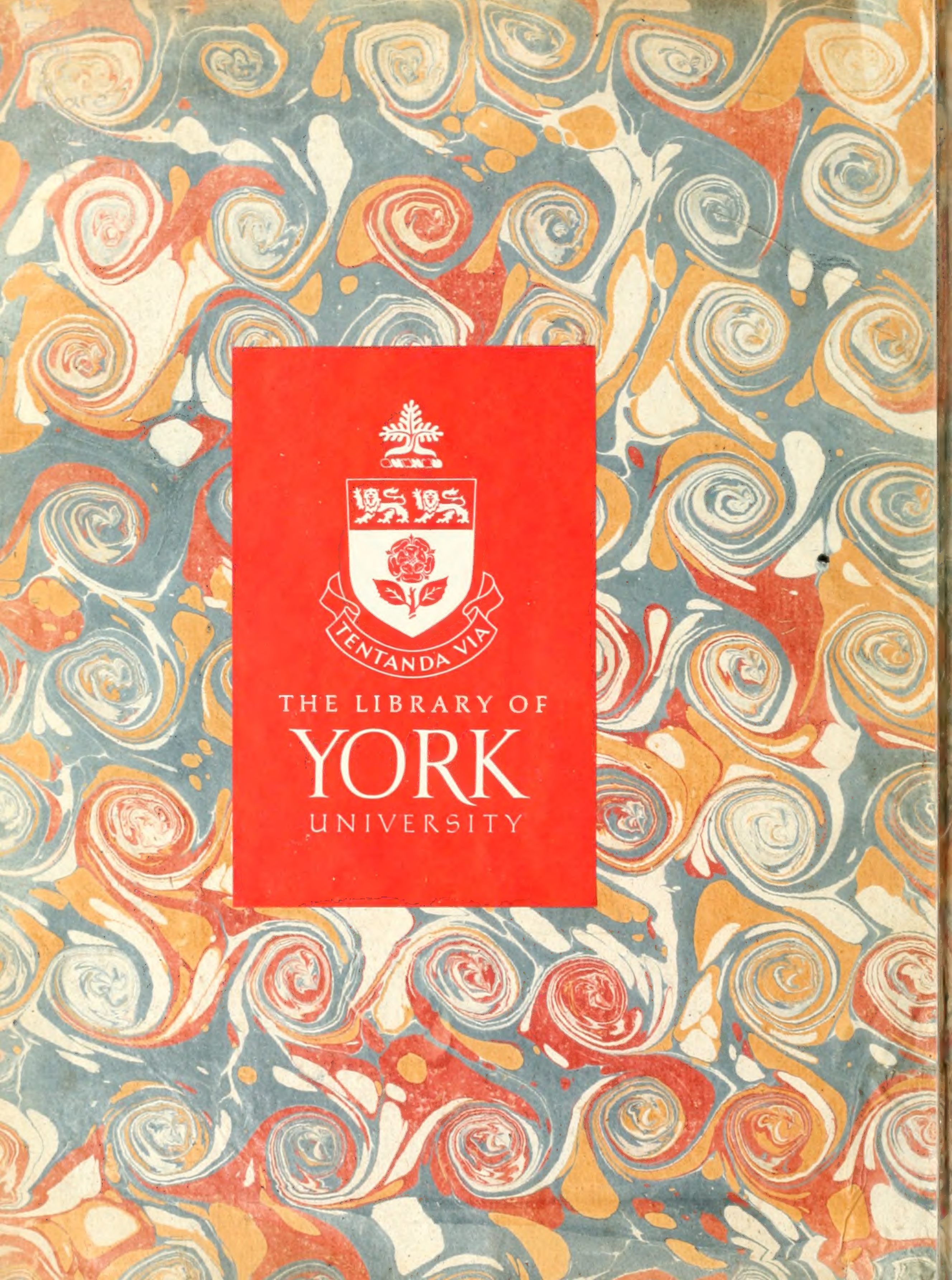
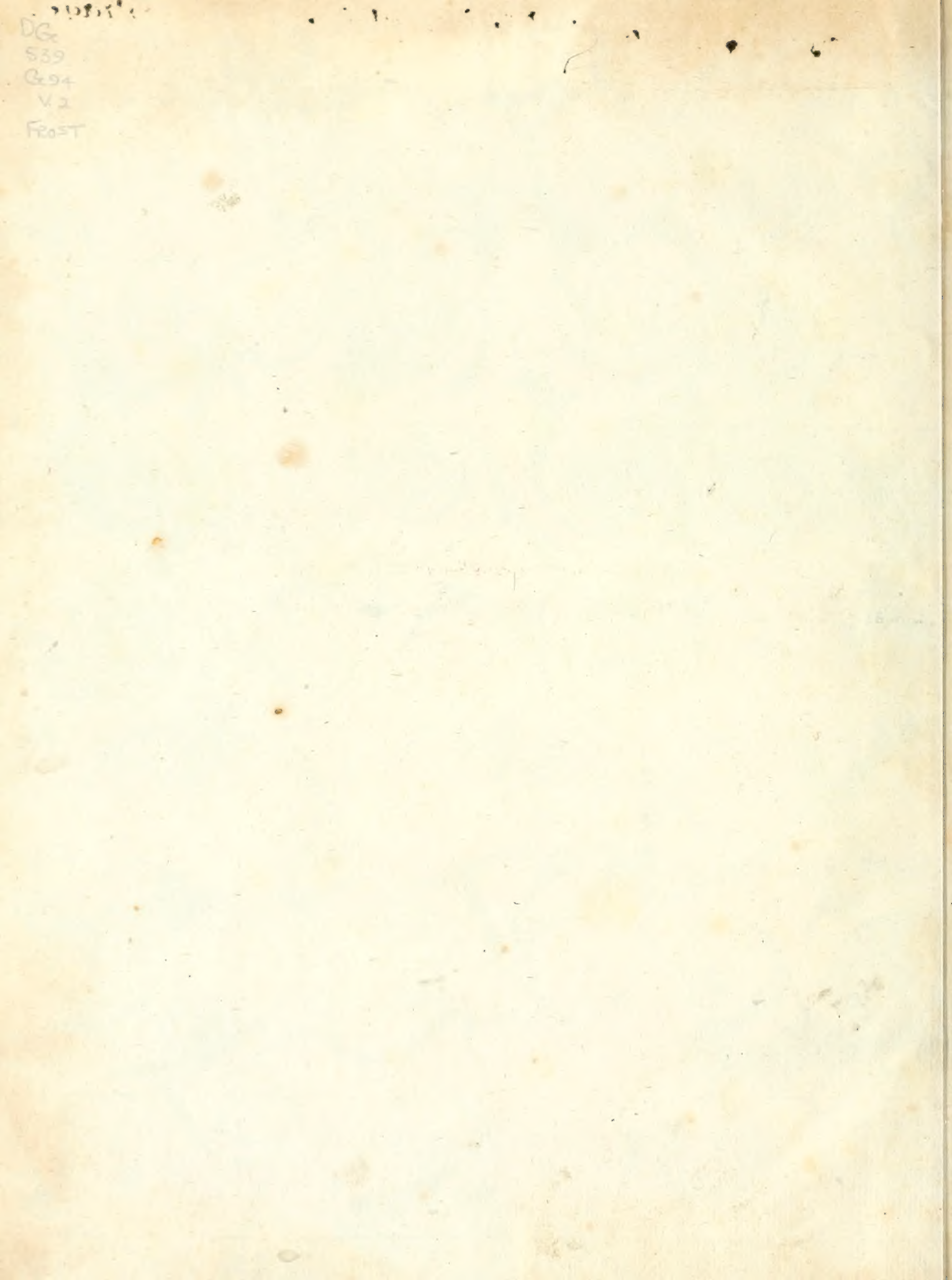



TENTANDA VIA
THE LIBRARY OF
YORK
UNIVERSITY




DG
539
G94
V.2
FROST

cést la meilleure version françoise [illegible]

HISTOIRE

DE

FRANÇOIS GUICHARDIN.

TOME SECOND.

HISTOIRE

DES

GUERRES D'ITALIE,

TRADUITE DE L'ITALIEN

DE

FRANÇOIS GUICHARDIN.

TOME SECOND.

1508. 1522.



A LONDRES,

Chez PAUL & ISAAC VAILLANT.

MDCCXXXVIII.



SOMMAIRE
DU LIVRE HUITIÉME.

I. S*Uites fâcheuses de la Tréve.* II. *L'insolence & la* 1508.
témérité des Vénitiens font renaître la Guerre. III. *Ligue de Cambray entre le Pape, l'Empereur, le Roy de France & le Roy d'Arragon contre les Venitiens.* IV. *Le Pape offre aux Venitiens de se retirer de la Ligue, pourvû qu'ils lui rendent seulement Rimini & Faenza; ce qu'ils refusent de faire.* V. *Suite de la Guerre de Pise.* VI. *Traité entre les Rois de France & d'Arragon, & les Florentins.* VII. *Le Roy de France se dispose à la Guerre, & passe en Italie.* VIII. *Préparatifs des Venitiens pour se défendre.* IX. 1509.
Accidens sinistres qui leur arrivent. X. *Commencement de la Guerre par le Roy de France.* XI. *Le Pape publie un Monitoire foudroyant contre les Venitiens.* XII. *Bataille de la Chiaradadda, gagnée par Louis XII. sur les Venitiens.* XIII. *Progrès des François après cette victoire.* XIV. *Consternation des Venitiens après l'affaire de Vaila.* XV. *Conquêtes de l'Armée du Pape sur les Venitiens dans la Romagne.* XVI. *Les Venitiens sont attaqués de toutes parts.* XVII. *Ils prennent la résolution d'abandonner leurs Etats de Terre Ferme.* XVIII. *Ils députent vers l'Empereur pour tâcher de le fléchir, mais inutilement.* XIX. *Harangue basse & rampante de leur Ambassadeur.* XX. *Le Pape jaloux de l'agrandissement de l'Empereur & du Roy de France, entreprend de soutenir les Venitiens.* XXI. *Louis XII. borne lui-même ses conquêtes, & s'en tient aux termes du Traité*

de Cambray. XXII. *Trevise se conserve aux Venitiens.* XXIII. *Négligence & mauvaise conduite de l'Empereur, qui reste dans l'inaction pendant toute cette Guerre.* XXIV. *Fin de la Guerre de Pise, & réduction de cette Ville.* XXV. *Les Venitiens reprennent Padoue sur l'Empereur.* XXVI. *Traité de Biagrassa entre le Pape & le Roy de France.* XXVII. *Embarras du Roy de France après sa victoire.* XXVIII. *L'Empereur arrive en Italie avec de foibles Troupes.* XXIX. *Les Ambassadeurs de Venise arrivent à Rome.* XXX. *Siége de Padoue par l'Empereur.* XXXI. *L'Empereur leve le Siége de Padoue.* XXXII. *Il retourne en Allemagne.* XXXIII. *Brouillerie entre le Pape & le Roy de France, à l'occasion d'un Evêché de Provence vacant en Cour de Rome.* XXXIV. *Le Pape forme le dessein de faire perdre à Louis XII. tout ce qu'il possede en Italie.* XXXV. *Difficultés à Rome sur l'Absolution des Venitiens.* XXXVI. *Les Venitiens recouvrent Vicence, & d'autres Places.* XXXVII. *Expédition malheureuse des Venitiens contre le Duc de Ferrare.* XXXVIII. *Intrigues du Pape contre le Roy de France.* XXXIX. *Traité entre l'Empereur & le Roy d'Arragon, au sujet de la Régence de*
1510. *Castille.* XL. *Suite de la Guerre contre les Venitiens.* XLI. *Louis XII. s'efforce à regagner le Pape.* XLII. *Les Venitiens obtiennent l'Absolution malgré les Confédérés.*

SOMMAIRE DU LIVRE NEUVIE'ME.

I. L*E Pape continue ses intrigues contre le Roy de France.* II. *Brouillerie des Suisses pour un leger interêt.* III. *Le Pape fait une querelle au Duc de Ferrare.* IV. *Dispositions de l'Empereur & du Roy de France pour*

la Campagne prochaine. V. Vaine tentative des Venitiens sur Verone. VI. Dispositions apparentes du Pape à se reconcilier avec le Roy. VII. Nouvelle querelle suscitée par le Pape au Duc de Ferrare. VIII. Louis XII. tente inutilement d'accommoder cette affaire. IX. Suite de la Guerre contre les Venitiens. X. Prise de Vicence & de Legnago, par les Impériaux & les François. XI. Mort du Cardinal d'Amboise. XII. Suite de la Guerre contre les Venitiens. XIII. Intrigues secretes du Pape contre la France. XIV. Le Pape attaque en même tems le Ferrarois. XV. Irruption des Suisses dans le Milanès. XVI. Suite de la Guerre contre les Venitiens. XVII. Seconde entreprise du Pape contre Genes. XVIII. Animosité de Jule, augmentée par ses mauvais succès. XIX. Le Roy pense à se défendre, & à convoquer un Concile conjointement avec l'Empereur. XX. Guerre du Pape & des Venitiens contre le Roy de France & le Duc de Ferrare. XXI. Le Pape excommunie le Duc de Ferrare, Chaumont & les Principaux de l'Armée Françoise. XXII. L'Assemblée du Clergé de France menace le Pape d'un Concile. XXIII. Brouillerie du Pape avec cinq Cardinaux, qui pressent la tenue du Concile. XXIV. suite de la Guerre du Ferrarois. XXV. Le Maréchal de Chaumont assiége le Pape dans Bologne. XXVI. Suite de la Guerre du Ferrarois. XXIX. Siége de la Mirandole. XXX. Conjuration contre
le Gonfalonier de Florence. XXXI. Le Pape se rend en per- 1511.
sonne au Siége de la Mirandole, & prend cette Place. XXXII. Le Pape se retire à Ravene. XXXIII. Démarche téméraire de Chaumont qui expose l'Armée. XXXIV. Discours de Trivulce dans le Conseil de Guerre. XXXV. Siége de Modéne résolu dans le Conseil. XXXVI. Mort du Maréchal de Chaumont. XXXVII. L'Empereur prend tout d'un coup la résolution de faire la Paix. XXXVIII. Comman-

dement de l'Armée d'Italie donné à Trivulce. XXXIX. *Congrés pour la Paix à Mantoue.* XL. *Le Pape ne laisse pas de continuer la Guerre.* XLI. *Il fait des Cardinaux pour s'appuyer contre le Concile.* XLII. *Il est cause que la Négociation de la Paix est rompue.* XLIII. *Suite de la Guerre.* XLIV. *Le Pape quitte Bologne à l'approche des François.* XLV. *Bologne se revolte contre le Pape, & reçoit les Bentivoglio.* XLVI *Déroute de l'Armée du Pape & des Venitiens.* XLVII *Le Duc d'Urbin neveu du Pape, assassine le Cardinal de Pavie.* XLVIII. *Concile de Pise contre le Pape.*

SOMMAIRE DU LIVRE DIXIE'ME.

I. M*Odération de Louis XII. après sa victoire.* II. *Le Pape refuse la paix que le Roy lui offre.* III. *Concile convoqué par le Pape contre le Concile de Pise.* IV. *Suite de la Guerre contre les Venitiens.* V. *L'Empereur se refroidit par rapport au Concile de Pise.* VI. *Maladie du Pape.* VII. *Il négocie en même tems la paix avec le Roy de France, & une Ligue offensive contre lui.* VIII. *Il excite le Roy d'Angleterre à faire la Guerre à Louis XII.* IX. *Imprudente sécurité du Roy de France.* X. *Il rejette l'occasion de se reconcilier les Suisses.* XI. *Ouverture du Concile de Pise.* XII. *Le Pape met Pise & Florence en interdit.* XIII *Divisions dans la Republique de Florence.* XIV. *Les Florentins appellent au Concile.* XV. *Ligue de Rome entre le Pape, le Roy d'Arragon & les Venitiens contre la France.* XVI. *Le Pape songe à attaquer d'abord les Florentins.* XVII. *Subsides imposés sur le Clergé de Florence.* XVIII. *Le Concile de Pise est transféré à Milan.* XIX. *Dispositions de Louis XII. au sujet de la Ligue de Rome.* XX. *Disgression sur la Nation*

Nation Suiſſe. XXI. *Troiſiéme irruption de l'Armée des Suiſſes dans le Duché de Milan, mais ſans ſuccès.* XXII. *Neutralité des Florentins cauſée par leurs diviſions.* XXIII. *L'Armée du Pape & du Roy d'Arragon commencent la Guerre.* XXIV. *Elle aſſiége Bologne.* XXV. *Gaſton de Foix ſe jette dans Bologne, & fait lever le ſiége.* XXVI. *Succès des Venitiens.* XXVII. *Gaſton de Foix marche au ſecours du Château de Breſſe.* XXVIII. *Il taille en pieces, chemin faiſant, une partie de l'Armée des Venitiens.* XXIX. *Conquêtes & Victoire de Gaſton.* XXX. *Le Roy d'Angleterre accede à la Ligue, & ſe diſpoſe à la Guerre.* XXXI. *Extrême embarras de Louis XII.* XXXII. *Gaſton a ordre d'attaquer l'Armée Confédérée, & les Etats de l'Egliſe.* XXXIV. *Tréve entre l'Empereur & les Venitiens.* XXXV. *Siége de Ravene.* XXXVI. *Bataille de Ravene.* XXXVII. *La mort de Gaſton de Foix fait perdre à l'Armée toute ſa vigueur.* XXXVIII. *Effroi de la Cour de Rome après la défaite de Ravene.* XXXIX. *Artifice du Pape à l'égard de Louis XII.* XL. *Retraite des François dans le Duché de Milan.* XLI. *Ouverture du Concile de Latran.* XLII. *Jule rejette ouvertement la Paix.* XLIII. *Mépris des Milanois pour le Concile de Piſe.* XLIV. *Irruption des Suiſſes dans le Milanès.* XLV. *Succès du Pape, & perte de Louis XII.*

1512.

SOMMAIRE DU LIVRE ONZIE'ME.

I. ARtifices de Jule contre le Duc de Ferrare.* II. *Le Pape s'empare de Reggio.* III. *Semences de diviſions entre les Alliés.* IV. *Affaire de Florence.* V. *Conférence de Mantoue.* VI. *Le Viceroi de Naples fait la Guerre aux Florentins.* VII. *Diſcours du Gonfalonier de Florence.* VIII.

Traité de Prato entre les Florentins & le Viceroi. X. Suite de la Guerre du Milanès. XI. Arrivée de l'Evêque de Gurck à Rome. XII. Négociation entre les Alliés. XIII. Elle ne réussit pas entre l'Empereur & les Venitiens. XIV. Traité entre le Pape & l'Empereur contre les Venitiens. XV. L'Evéque de Gurck adhere au Concile de Latran pour l'Empereur. XVI. Maximilien Sforce fils de Ludovic, prend possession du Milanès. XVII. Digression sur les affaires de France. XVII. Le Roy d'Arragon usurpe le Royaume de Na-
1513. varre. XVIII. Louis XII. songe à rentrer dans le Milanès. XIX. Il tente en vain de regagner les Suisses. XXI. Nouveaux projets de Jule II. XXII. Mort & portrait de Jule II. XXIII. Le Cardinal de Médicis est élû Pape, & prend le nom de Leon X. XXIV. Soumission des Cardinaux de Sainte Croix & San-Severino. XXVI. Magnificence de son Couronnement. XXVII. Treve entre le Roi de France & d'Arragon XXVIII. Armée Françoise en Italie. XXIX. Ligue entre la France & les Venitiens. XXX. Démarches équivoques du Pape & des Espagnols à cette nouvelle. XXXI. Armée de Suisses dans le Milanès. XXXII. Succès des armes Françoises dans ce Duché. XXXIII. Réduction de Genes & du Milanès. XXXIV. Défaite de l'Armée Françoise à Novare par les Suisses. XXXV. Continuation de la Guerre. XXXVI. Leon X. s'efforce de regagner le Roy de France. XXXVII Retour de Ste Croix & de San-Severino à Rome. XXXVIII. Le Pape veut reconcilier l'Empereur & les Venitiens. XXXIX. Suite de la Guerre. XL. Le Viceroi s'avance jusqu'aux Lagunes de Venise. XLI. Déroute de l'Armée Venitienne. XLII. Négociation inutile. Paix entre l'Empereur & les Venitiens. XLIII. Suite de la Guerre.

SOMMAIRE DU LIVRE DOUZIE'ME.

I. *Irruption des Suiſſes dans la Bourgogne.* II. *Traité de Dijon.* V. *Siége & priſe de Tournay.* VI. *Bataille de la Tvvede où le Roy d'Ecoſſe eſt tué.* VII. *Réconciliation du Roy de France avec le Pape.* VIII. *Mort d'Anne de Bretagne.* X. *Prorogation de la Tréve entre la France & l'Eſpagne.* XI. *L'Empereur & les Venitiens prennent le Pape pour arbitre.* XII. *Bizare & inutile déciſion du Pape.* XIII. *Continuation de la Guerre entre l'Empereur & les Venitiens.* XIV. *Paix entre la France & l'Angleterre.* XV. *Louis XII. épouſe Marie d'Angleterre.* XVI. *Le Pape traite avec l'Empereur & le Roy d'Arragon, & enſuite avec le Roy de France.* XVII. *Artifice du Pape à l'égard de Louis XII.* XVIII. *Leon achette Modéne de l'Empereur.* XIX. *Suite de la Guerre entre l'Empereur & les Venitiens.* XX. *Le Roy de France ſe prépare à la Guerre d'Italie.* XXI. *Mort & Portrait de Louis XII.* XXII. *Avénement de François I. à la Couronne. Son Portrait.* XXIII. *Il traite avec le Roy d'Angleterre & l'Archiduc.* XXIV. *Il renouvelle la Ligue avec les Venitiens.* XXV. *Ligue des Suiſſes, de l'Empereur, du Roy d'Arragon, du Duc de Milan contre François I.* XXVI. *Le Pape entre ſecretement dans cette Ligue.* XXVII. *Le Doge de Génes traite avec la France.* XXVIII. *François I. paſſe en Italie.* XXIX. *Henri VIII. diſſuade François I. de ſon entrepriſe.* XXX. *L'Armée paſſe les Alpes.* XXXI. *Traité entre la France & les Suiſſes, qui le rompent auſſi-tôt.* XXXII. *Les Eſpagnols & les Allemans marchent vers le Milanès.* XXXIV. *Bataille de Marignan.* XXXV. *Milan & tout le Milanès ſe ſoumettent au Roy.* XXXVI.

1514.

1515.

Paix entre le Pape & le Roy. XXXVII. *Traité entre le Roy & Maximilien Sforce.* XXXVIII. *Continuation de la Guerre entre l'Empereur & les Venitiens.* XXXIX. *En-*
1516. *trevûe de Leon X. & de François I. à Bologne.* XL. *Traité entre le Roy de France & les Suiſſes.* XLI. *Mort de Ferdinand Roy d'Arragon.* XLII. *François I. brûle de faire la conquête du Royaume de Naples.* XLIII. *Expédition de l'Empereur contre le Milanès.* XLIV. *Le Pape ſe rend ſuſpect à François I.* XLV. *Le Pape ſe vit contre le Duc d'Urbin.* XLVI. *François I. tente de gagner le Pape.* XLVII. *Traité de Noyon, entre François I. & Charle Roy d'Eſpagne.* XLVIII. *L'Empereur accéde au Traité de Noyon.* XLIX.
1517. *Nouveaux Traité entre François I. & les Suiſſes.* L. *Tréve entre l'Empereur & les Venitiens.*

SOMMAIRE DU LIVRE TREIZIE'ME.

I. A*pparence d'une Paix ſolide en Italie.* II. *François-Marie de la Rovere entre dans le Duché d'Urbin à la tête d'une Armée.* III. *Nouveau Traité entre le Pape & le Roy de France.* IV. *Suite de la Guerre d'Urbin.* V. *Expédition de la Rovere dans la Toſcane.* VI. *Suite de la Guerre d'Urbin.* VII. *On conſpire contre le Pape.* VIII. *Promotion de trente-un Cardinaux dans un ſeul jour.* IX. *Suite de la Guerre d'Urbin.* X. *Défiances réciproques entre les Princes.* XI. *Fin de*
1518. *la Guerre d'Urbin.* XII. *Victoires & conquêtes de Selim.* XIII. *Projet d'une Croiſade contre les Turcs.* XV. *L'Empereur & les Venitiens prorogent la Tréve pour cinq ans.* XVI. *Traité entre les Rois de France & d'Angleterre.* XVII. *Nouveau Traité entre la France & l'Eſpagne.* XVIII. *L'Empereur veut faire élire Roy des Romains le Roy d'Eſpagne ſon petit fils.*

fils. XIX. *Mort de Maximilien.* XX. *Les Rois de France & d'Espagne se disputent l'Empire.* XXI. *Mort de Laurent de Médicis.* XXII. *Election du Roy d'Espagne à l'Empire.* XXIII. *Tentative inutile du Pape contre Ferrare.* XXIV. *Origine du Luthéranisme.* XXV. *Supplice de Jean-Paul Baglioné.* XXVI. *Seconde tentative du Pape contre Ferrare.* XXVII. *Charle V. est couronné Empereur à Aix-la Chapelle.* XXVIII. *Troubles d'Espagne.* XXIX. *Il s'empare de l'Isle des Gerbes, & dépouille le Duc de Wirtemberg de ses Etats.*

1519.

1520.

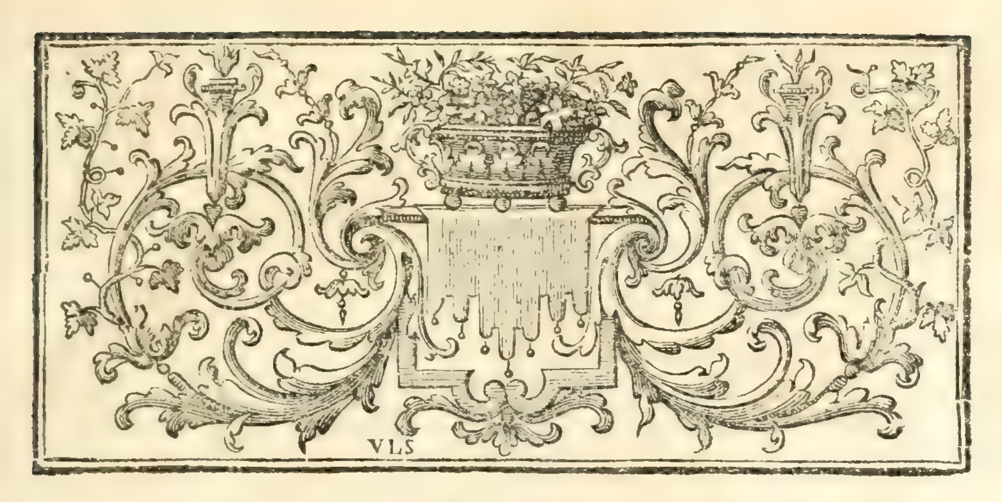
SOMMAIRE DU LIVRE QUATORZIE'ME.

1521.

II. L*E Pape & le Roy de France traitent ensemble contre l'Empereur.* III. *François I. enleve la Navarre aux Espagnols.* IV. *Alliance de ce Prince avec les Suisses.* V. *Il differe de ratifier le Traité de Rome.* VI. *L'Empereur met Luther au Ban de l'Empire.* VII. *Ligue entre le Pape & l'Empereur.* VIII. *Prétentions de l'Empereur sur le Duché de Milan.* IX. *Vaines tentatives du Pape sur Genes, & sur le Milanès.* X. *Le Tonnerre tombe au Château de Milan.* XI. *Mesures du Pape & de l'Empereur pour la Guerre du Milanès.* XII. *Préparatifs de François I. pour la défense du Milanès.* XIV. *Siége de Parme.* XV. *L'Empereur forme & leve le siége de Mézieres.* XVI. *Suite de la Guerre du Milanès.* XVII. *Conquête de Milan & de la plus grande partie du Milanès.* XX. *Mort de Leon X.* XIX. *Siége de Parme par les François.* XX. *La Rovere rentre dans ses Etats.* XXI. *Continuation de la Guerre entre Charle V. & François I. dans le Milanès.* XXII.

1522. *Conclave après la mort de Leon X.* XXIII. *Révolution de Pérouse.* XXIV. *Brigue du Cardinal de Médicis dans le Conclave.* XXV. *Adrien VI. élû Pape.* XXVII. *La Guerre continue dans le Milanès.* XXVIII. *Affaire de la Bicoque.* XXIX. *Vaine tentative de Bentivoglio contre Bologne.* XXX. *François I. tente de rétablir les Soderins à Florence.* XXXI. *Troubles de la Ville de Lucques.*

HISTOIRE



HISTOIRE
DES
GUERRES D'ITALIE
DE FRANÇOIS
GUICHARDIN.

LIVRE HUITIE'ME.

1508.

I. Suites fâcheuses de la Tréve.



ON se flatoit que la Tréve concluë entre l'Empereur & les Venitiens seroit la fin de la guerre en Italie; mais il n'étoit pas si facile d'y rétablir le calme, & d'éloigner les maux qui la désoloient. Cette Tréve même qu'on regardoit comme un gage assuré de la paix, fut la source d'une infinité de malheurs, & de guerres plus sanglantes & plus cruelles que les précedentes. En effet, quoique l'Italie eût éprouvé des révolutions & des troubles continuels depuis quatorze ans, il n'y avoit eu de sang ré-

1508. pandu que du côté des Etrangers, qui s'y disputoient leurs conquêtes, & les peuples en avoient moins souffert que les Princes. Mais dans la suite ce malheureux païs fut inondé du sang de ses enfans; les Villes furent saccagées & détruites; la licence du soldat devint aussi funeste à ses alliés qu'à ses ennemis; enfin la Religion violée vit profaner les choses sacrées avec la derniere indignité.

II. L'insolence & la témerité des Venitiens font renaître la guerre.

L'ambition des Princes, source ordinaire du malheur des Peuples, fut en géneral la cause de tous ces maux; mais il y en eut encore une autre plus particuliere; ce fut la témérité & l'insolence des Venitiens; ces Républicains leverent eux-mêmes les obstacles qui avoient empêché jusqu'alors l'Empereur & le Roi de France de s'unir contre eux. Ils mirent l'un au désespoir, & ils irriterent tellement l'autre, qu'ils lui fournirent un prétexte plausible de faire ce qu'il désiroit peut-être depuis longtems.

L'Empereur outré de rage, & honteux d'avoir perdu une partie de ses Etats héreditaires, lorsqu'il comptoit de conquerir ceux des autres, ne songeoit qu'à la vengeance. Les Venitiens eurent l'imprudence de l'aigrir encore par l'ostentation avec laquelle ils reçurent d'Alviane après la Tréve. Ce Général entra dans Venise, comme en triomphe, & avec une pompe toute extraordinaire. A l'égard du Roi de France, quoique d'abord il eût fait esperer qu'il ratifieroit la Tréve, il témoigna depuis une extrême indignation de ce que les Venitiens avoient osé le comprendre & le nommer dans le Traité comme un de leurs alliés, & de ce qu'en assurant leur tranquillité particuliere, ils lui avoient laissé une guerre fâcheuse à démêler.

Les ressentimens de ces deux Princes ne tarderent pas à éclater. L'Empereur se défiant de ses propres forces, & n'esperant plus que les Allemans voulussent venger ses injures, ne pensa désormais qu'à se liguer avec le Roi de France contre les Venitiens, regardant cette alliance comme l'unique moyen de réparer son honneur & ses pertes. Il trouva le Roi aussi disposé que lui-même à faire la guerre à ces Républicains; Louis venoit d'en recevoir une nouvelle injure qui lui rappelloit toutes celles qu'ils lui avoient faites pendant la guerre de Naples. D'ailleurs il y étoit encore excité par l'envie

qu'il avoit depuis longtems de s'emparer de Cremone & d'autres anciennes dépendances du Duché de Milan. Ainsi pour 1508.
lever les difficultés que des affaires moins importantes pourroient faire naître, & afin d'être ensuite en état de traiter plus aisément de la principale, on commença par chercher les moyens de terminer les differends de (*a*) l'Archiduc & du Duc de Gueldre; parce que le Roi de France avoit fort à cœur les interêts de ce dernier, à cause de son ancienne alliance avec lui & des services qu'il en avoit reçus.

Le Pape ne contribuoit pas peu à animer le Roi contre les Venitiens, qui venoient d'ajouter de nouveaux sujets de plainte à ceux qu'ils avoient déja donnés à ce Pontife. Il étoit persuadé que c'étoit par leur moyen que les bannis de Forli, qui demeuroient à Faënza, avoient fait une tentative sur cette premiere Ville; d'ailleurs ils avoient donné retraite dans leurs Etats aux Bentivoglio, que le Roi de France avoit chassés du Duché de Milan; & ils affectoient plus de mépris que jamais pour l'autorité de la Cour de Rome: Le Pape avoit tout récemment conféré l'Evêché de Vicence & les autres Bénéfices vacans par la mort du Cardinal de S. Pierre-aux-liens son neveu, à (*b*) Sixte son autre neveu, qu'il avoit aussi fait Cardinal; non seulement les Venitiens n'avoient eu aucun égard à cette collation, mais ils avoient même nommé à cet Evêché un noble Venitien, qui sur le refus que le Pape fit de confirmer son Election, prit, sans balancer, le titre d'Evêque de Vicence, élu par le très-excellent Conseil des Pregati.

Jule outré de colere contre les Venitiens, envoya d'abord au Roi, Maxime Sécretaire du Cardinal de Narbonne, & ensuite ce Cardinal lui-même, qui s'appelloit alors le Cardinal d'Auch, parce qu'il avoit succedé dans l'Evêché d'Auch au (*c*) Cardinal de ce nom: l'un & l'autre furent reçus avec joïe; & étant retournés à Rome, ils exposerent au Pape plusieurs moyens proposés par le Roi pour se venger des Venitiens, conjointement avec l'Empereur, ou sans lui.

(*a*) C'étoit Charle d'Autriche, nommé auparavant le Duc de Luxembourg. Il avoit pris le titre d'Archiduc depuis l'avenement de Philippe son pere à la couronne de Castille.

(*b*) Sixte Gara de la Rovere, Cardinal du même titre de S. Pierre-aux-liens.

(*c*) C'étoit Jean de la Tremoille.

1508. Jule ne fut pas si prompt à prendre sa résolution qu'il l'avoit été à se plaindre : d'un côté il souhaitoit avec ardeur de voir porter la guerre dans le sein de la République ; mais de l'autre, il étoit retenu par la crainte de se mettre dans une trop grande dépendance de Louis XII. & encore plus par ses anciens soupçons contre le Cardinal de (*a*) Roüen. La seule idée d'une nombreuse armée de François en Italie l'effrayoit ; d'ailleurs il arriva deux incidens qui troublerent la bonne intelligence où il étoit avec le Roi. Il confera les Evêchés d'Ast & de Plaisance, sans la participation de Louis, qui de son côté empêcha le nouveau Cardinal de S. Pierre-aux-liens de se mettre en possession de l'Abbaye de Chiaravallé auprès de Milan, que le Pape lui avoit donnée après la mort du Cardinal de ce nom.

III. Ligue de Cambrai contre les Venitiens.

Mais pendant que Jule ne prenoit aucune résolution, l'Empereur & le Roi de France conclurent secretement une ligue contre les Venitiens. Maximilien, pour mettre la derniere main au Traité, envoya à Cambrai Madame Marguerite (*b*) sa fille, qui traitoit encore en qualité de Gouvernante de l'Archiduc, des Pays-Bas & des autres Etats échus au Roi Philippe du chef de sa mere.

Matthieu Lang Sécretaire de l'Empereur dont il avoit toute la confiance, secondoit la Princesse dans cette négociation, où le Cardinal de Roüen se trouva pour le Roi. Le prétexte de cette assemblée fut l'accommodement de l'Archiduc & du Duc de Gueldre, entre lesquels on avoit déja trouvé moyen de faire une tréve de quarante jours. On eut grand soin d'en cacher le véritable sujet à l'Ambassadeur de Venise, auquel le Cardinal de Roüen faisoit de grandes protestations que le Roi vouloit persévérer dans l'alliance de la République. Ce Prélat auroit bien voulu que l'Ambassadeur d'Arragon ne le suivît pas à Cambrai ; mais il n'osa l'en empêcher : Quoique Ferdinand eût été le premier moteur de la négociation entre l'Empereur & le Roi de France, ils l'avoient continuée sans lui, parce qu'outre qu'ils se défioient tous deux de la droiture de ses intentions, ils sçavoient

(*a*) Autrement le Cardinal d'Amboise.

(*b*) Elle s'appelloit alors la Duchesse de Savoie, ayant épousé en 1501. Philibert II. Duc de Savoie, dont elle devint veuve en 1504. sans en avoir d'enfans.

qu'il ne voyoit qu'avec chagrin la prosperité de la France, & que l'agrandissement de l'Empereur lui étoit suspect à cause de l'administration du Royaume de Castille. On convint en peu de jours des Articles du Traité, sans en rien communiquer à l'Ambassadeur d'Arragon, qui ne sçut la chose qu'après la conclusion. Le lendemain qui étoit le dix de Décembre, Madame Marguerite, le Cardinal de Rouen & cet Ambassadeur en jurerent solemnellement l'observation dans la grande Eglise de Cambray. 1508.

On ne publia qu'une Paix & une Alliance perpetuelles entre le Pape, & tous les Princes Confédérés; mais il y eût des Articles secrets, qui contenoient des choses bien plus importantes. Après un préambule fort chrétien, dans lequel on exposoit le grand desir qu'avoient ces Puissances de faire conjointement la guerre aux Infidelles, & l'obstacle que les Venitiens avoient apporté à l'exécution de ce dessein en s'emparant des Terres de l'Eglise, il étoit arrêté qu'on prendroit les armes contre ces Républicains, pour les obliger à rendre les Villes & les Terres qu'ils détenoient à chacun des Confédérés; sçavoir, Faenza, Rimini, Ravenne, & Cervie au Pape; Padoüe, Vicence, & Verone à l'Empire; le Frioul, & Trevise à la Maison d'Autriche; Cremone, la Chiaradadda, Bresse, Bergame, & Crême au Roy de France; & au Roy d'Arragon, les Ports & les Places du Royaume de Naples engagés par Ferdinand II. Que le Roy de France commenceroit la guerre en personne le premier d'Avril prochain, & que le Pape, & le Roy Catholique la feroient aussi le même jour: Que pour fournir à l'Empereur un prétexte honnête de rompre la Tréve, le Pape lui demanderoit du secours comme au Protecteur de l'Eglise: Que sur cette demande, Maximilien lui envoyeroit au moins une Compagnie de Gens d'Armes, & que quarante jours après que le Roy de France auroit ouvert la campagne, l'Empereur attaqueroit aussi en personne les Etats des Venitiens: Qu'aussi-tôt que l'un des Alliés auroit recouvré ce qui lui appartenoit, il seconderoit les autres jusqu'à ce qu'ils fussent aussi rentrés dans leurs biens: Qu'ils seroient réciproquement tenus de se défendre les uns & les autres, s'ils étoient troublés par les Venitiens dans la posses-

1508. sion des Places reconquises, & qu'aucun des Confédérés ne pourroit traiter avec l'ennemi sans le consentement des autres : Que le Duc de Ferrare, le Marquis de Mantoue, & tout autre qui prétendroit avoir été dépouillé par les Venitiens, pourroient acceder à la ligue dans trois mois ; & qu'en ce cas ils joüiroient de tous les avantages du Traité : Que le Pape presseroit les Venitiens sous peine des Censures Ecclésiastiques, de rendre les Places usurpées sur le St. Siege : Qu'il seroit Juge du différend qui étoit entre Blanche-Marie Femme de l'Empereur, & le Duc de Ferrare, pour raison de la succession d'Anne sœur de l'Imperatrice, & premiere Femme du Duc : Que l'Empereur donneroit l'Investiture du Duché de Milan au Roy de France pour lui, pour François Duc d'Angoulême, & pour leurs descendans mâles, moyennant quoi le Roy lui payeroit cent mille Ducats : Que pendant que la Guerre dureroit, & six mois après, l'Empereur ni l'Archiduc n'inquiéteroient en aucune maniere le Roy Catholique pour raison de la Castille : Que le Pape exhorteroit le Roy de Hongrie à entrer dans la ligue : Que chacun des Confédérés pourroit nommer dans quatre mois ses Alliés & ses Partisans, parmi lesquels ne pourroient être compris ni les Venitiens, ni les Sujets, ou Vassaux des autres Confédérés : Et qu'enfin les ratifications seroient respectivement fournies dans soixante jours.

En concluant la ligue, on fit la Paix entre l'Archiduc, & le Duc de Gueldre ; il fut stipulé que le dernier rendroit toutes les Places qu'il avoit prises, mais la restitution ne fût pas réciproque ; car l'Archiduc garda ses conquêtes. Le Cardinal de Rouen partit de Cambray le lendemain de la publication, après avoir chargé (*a*) l'Evêque de Paris & Albert Pio Comte de Carpi, d'aller chercher la ratification de l'Empereur qui la donna sur le champ, & qui la confirma par un serment solemnel.

(*a*) Etienne Poncher, Prélat d'une rare prudence, & fort sçavant. Il étoit fils d'un Grenetier du Grenier à sel de Tours. Il fut d'abord Chanoine de St. Gatien de cette Ville, & ensuite Conseiller Clerc au Parlement de Paris en 1485. Président aux Enquêtes en 1498. Evêque de Paris en 1503. & Archevêque de Sens en 1519. Louis XII. le fit Garde des Sceaux en 1512. après la mort du Chancelier de Ganay. Poncher les remit le deuxiéme Janvier 1515. à François I. qui fit Antoine du Prat Chancelier. Il mourut le 24 de Février 1524. agé de 78 ans.

Il est certain que quoiqu'on eût exprimé dans le Traité, qu'il se faisoit en vertu des pleins pouvoirs du Pape & du Roy d'Arragon, ils n'en avoient pourtant donné aucun : mais l'Empereur & le Roy de France ne douterent pas qu'ils ne le ratifiassent, soit en considération de l'utilité qui leur en reviendroit, soit parce que dans la situation présente de leurs affaires, ni l'un ni l'autre n'oseroit le refuser. En effet, quoique le Roy Catholique fut bien éloigné d'approuver cette Ligue, parce que l'agrandissement de la France lui étoit fort suspect, & qu'il auroit préféré la sureté du Royaume de Naples au recouvrement de la portion de cet Etat, qui étoit entre les mains des Venitiens, il se hata de confirmer ce Traité, pour ne pas découvrir ce qu'il en pensoit. 1508

IV. Le Pape offre aux Venitiens de se retirer de la Ligue ; pourvû qu'ils lui rendent seulement Rimini & Faenza; ce qu'ils refusent de faire.

Le Pape étoit bien éloigné de prendre son parti si vîte ; il flotoit toujours entre l'envie de rentrer dans les Places de la Romagne en se vengeant des Venitiens, & la crainte que lui donnoit le Roy de France ; ses défiances s'augmentoient encore par la considération du péril, où le St. Siege & sa personne même alloient être exposés, si l'Empereur s'agrandissoit en Italie. Dans cet embarras, jugeant qu'il seroit plus avantageux d'obtenir par le moyen de la paix une partie de ce qu'il désiroit, que le tout par la voye des armes, il sollicita les Venitiens à lui rendre au moins Rimini & Faenza. Il leur fit représenter que le danger qui les menaçoit par l'union de tant de Puissances, seroit encore bien plus grand s'il se joignoit à elles, parce qu'il ne pourroit alors se dispenser d'employer contre eux les armes spirituelles & temporelles ; au lieu qu'en lui rendant seulement les Places qu'ils avoient enlevées à l'Eglise depuis son Pontificat, & en rétablissant ainsi son honneur, ils lui donneroient une raison plausible de ne pas ratifier la Ligue, qui se dissiperoit facilement, dès qu'elle ne seroit pas appuyée de l'autorité Pontificale. Il les assuroit qu'en ce cas il travailleroit de tout son pouvoir à la faire échoüer, quand ce ne seroit que pour empêcher en Italie l'agrandissement des barbares qui n'étoit pas moins à craindre pour le St. Siege, que pour les autres Puissances.

On délibera dans le Senat sur cette proposition. Quelques-uns furent d'avis qu'il importoit beaucoup de séparer le Pape

d'avec les Confedérés ; mais les autres soutenoient, que la
1508. restitution qu'il exigeoit, seroit une tache à la gloire de la République, & que d'ailleurs elle n'éloigneroit pas la guerre qui les menaçoit ; on auroit pris le bon parti sans Dominique Trevisani, Senateur de grande autorité, & l'un des Procurateurs de St. Marc, dignité qui est immédiatement après celle du Doge.

Il représenta avec beaucoup d'éloquence : » Que l'union » du Pape avec les Confedérés, ou la séparation d'avec eux, » étoit la chose du monde la plus indifférente : Qu'on ne » l'avoit nommé dans le Traité de Cambray, que pour donner » à la Ligue des couleurs plus favorables, & la rendre moins » odieuse ; mais qu'en effet elle avoit été conclue sans lui, » & que quand même il n'y contribueroit pour rien, les » Confédérés n'en exécuteroient pas leur projet avec moins » de chaleur : Que les Troupes de l'Eglise, rebut de la mili- » ce, n'étoient pas assez rédoutables pour qu'on achetât si » cher l'avantage de ne les point avoir pour Ennemies : Que » d'ailleurs les Places de la Romagne se defendroient d'el- » les-mêmes avec de foibles garnisons, supposé que le Pape » voulût les attaquer dans le même tems que les autres Con- » fédérés agiroient contre la Republique : Qu'il ne falloit » pas croire que les armes spirituelles pussent se faire enten- » dre parmi le bruit & la confusion de la guerre : Qu'elles » ne seroient pas plus dangereuses dans cette occasion qu'el- » les l'avoient été dans l'expédition de Ferarre, où malgré » les foudres du Vatican, ils avoient sçû obtenir une Paix » honorable pour eux, & honteuse au reste de l'Italie, » alors riche, puissante, & réünie toute entiere contre leur » République : En effet, quelle apparence que Dieu vou- » lût exercer sa sévérité, ou sa misericorde, sa colere, » ou sa bonté au gré d'un homme ambitieux & superbe, » adonné au vin & à tant d'autres excès, & qu'il se re- » glât plutôt sur les caprices de Jule, que sur la justice, » & sur le bien de la Chrétienté ? Peut-on, ajouta- » t'il, s'assurer que le Pape, après la restitution de Faen- » za & de Rimini, ne se joindra pas aux Confédérés » pour avoir encore Ravenne & Cervie ? sera-t-il de meil- » leure foi que ses Prédécesseurs, qui pour autoriser leurs injustices,

» injustices, ont établi par des Loix expresses cette Maxime, 1508.
» que nonobstant tous contrats, toutes promesses, & toute pres-
» cription, l'Eglise peut toujours poursuivre ses prétentions &
» contrevenir directement aux engagemens les plus solemnels?
» Qu'à la vérité l'Empereur & le Roy de France avoient for-
» mé la Ligue de Cambray avec beaucoup d'ardeur, mais qu'il
» n'en étoit pas ainsi des autres Confédérés; que le Roy Catho-
» lique n'y étoit entré que malgré lui, & qu'on voyoit assez que
» le Pape étoit toujours incertain, & livré à ses défiances or-
» dinaires: Qu'ainsi cette Ligue n'étoit pas plus à craindre,
» que les projets concertés à Trente, & ensuite à Blois entre
» les mêmes Maximilien & Louis, qui trouveroient toujours
» dans l'exécution des difficultés aussi insurmontables, que cel-
» les qui les avoient déja arrêtés: Que le point le plus important
» que le Sénat devoit se proposer, étoit de détacher l'Empereur
» de cette Ligue; qu'il étoit facile d'y réüssir attendu le caractere
» de ce Prince, ses besoins continuels, & son ancienne haine
» contre les François; qu'après cela on devoit cesser de crain-
» dre la guerre, parce que le Roy de France n'oseroit attaquer
» les Venitiens seul comme il ne l'avoit pas fait jusqu'alors: Que
» dans les affaires d'Etat, ce n'étoit que dans le commencement
» qu'il falloit déliberer; mais que quand une fois on les avoit
» entamées, & suivies jusqu'à un certain point, on ne pou-
» voit plus reculer sans deshonneur, & sans danger: Que
» l'esprit de la République avoit été dans tous les tems d'ac-
» croitre son Empire, & qu'elle en avoit saisi toutes les occa-
» sions, sans craindre les effets de la haine & de la jalousie:
» Que rendre aujourd'hui une partie de ce qu'elle possedoit
» après avoir été constamment dans un usage contraire, n'étoit
» pas un moyen sûr d'éloigner le péril, parce qu'on n'attri-
» bueroit cette conduite qu'à une extrême crainte, ce qui ne
» feroit qu'augmenter l'audace de ses Ennemis: Que si une
» fois les Venitiens cedoient dans la plus petite chose, ils per-
» droient beaucoup de leur réputation, & qu'ensuite ils au-
» roient sans comparaison plus de peine à sauver le reste, qu'ils
» n'en auroient aujourd'hui à conserver le tout, en s'opposant
» avec courage au premier qui les attaqueroit: Que la Répu-
» blique avoit plusieurs fois soutenu de grandes guerres contre
» les Princes Chrétiens, & qu'elle les avoit glorieusement ter-

1508. » minée, par sa valeur & sa fermeté : Qu'il y avoit lieu d'espe-
» rer que dans un tems où elle étoit plus florissante que ja-
» mais, on viendroit à bout d'éloigner le péril, quoique plus
» grand que les précédens : Que dans les Guerres entreprises
» en commun par plusieurs Puissances contre une seule, il y
» avoit toujours plus d'apparence que de réalité ; & que leur
» premiere ardeur étoit bien-tôt refroidie par la division & la
» défiance qui se mettoient ordinairement entre des Alliés :
» Qu'enfin les Venitiens devoient s'assurer, que quand ils se-
» roient de leur côté tout ce qui dépendroit d'eux pour se
» bien défendre, Dieu qui est un Juge équitable, n'abandon-
» neroit pas une Republique née & nourrie dans la liberté ;
» l'ornement & l'honneur de toute l'Europe ; & ne permet-
» troit pas que des Princes ambitieux, sous le vain prétexte de
» porter ensuite la guerre chez les Infidéles vinssent à bout de
» se rendre maîtres, & de disposer du sort d'une Ville, qui
» s'étoit toujours signalée par son zele pour la Religion, &
» qui depuis tant de siecles servoit de Boulevart à toute la
» Chrétienté.

La plus grande partie du Sénat fut entraînée par ce discours, & la même fatalité qui avoit engagé plusieurs fois les Venitiens depuis quelques années à prendre le plus mauvais parti, les détermina encore dans cette occasion, contre l'avis des meilleures têtes du Sénat : C'est pourquoi le Pape après avoir différé jusqu'au dernier jour, ratifia le Traité de Cambray ; mais il déclara en même tems qu'il ne feroit aucun acte d'hostilité, qu'après que le Roy de France auroit commencé la guerre.

V. Suite de la Guerre de Pise.

Cependant les Pisans étoient réduits à la derniere extrémité. Outre que les Florentins leur avoient enlevé la recolte de l'année précédente, & qu'ils faisoient continuellement des courses jusqu'aux portes de leur Ville, ils avoient pris à leur solde le Fils de Bardella de Portovenere avec quelques vaisseaux, pour empêcher qu'il n'entrât des vivres dans Pise par la Riviere ; c'est pourquoi cette Place assiegée par terre & par mer, manquant de moyens pour louer des Vaisseaux & des Soldats étrangers, & ne recevant plus de ses voisins que des secours tardifs, désesperoit presqu'entierement de pouvoir se soutenir.

Les Genois, & les Lucquois voulurent faire un effort,

pour envoyer à Pise un grand convoy de grains, qu'on mit dans plusieurs Barques, qui furent escortées par deux Vaisseaux Genois, & par deux Galions. Cette petite Flote s'avança à la Specié, & ensuite à Vioreggio, afin que delà les Pisans fissent transporter ces bleds dans leur Ville sur quatorze Brigantins, & quelques Barques. Les Florentins jugeant que Pise étoit sauvée pour cette année si elle recevoit ces rafraîchissemens, firent tous leurs efforts pour en empêcher le transport. Dans cette appréhension ils joignirent aux Vaisseaux qu'ils avoient déja, un bâtiment Anglois, qui se trouva par hazard dans le Port de Livourne, avec quelques Flutes, & quelques Brigantins; ensuite pour appuyer cette Escadre du côté de la terre, ils envoyerent un grand nombre de Gens de pié levés à la hâte dans leurs Etats, & toute leur Cavallerie, dans les lieux par où les Vaisseaux des Ennemis pouvoient remonter à Pise, soit par l'embouchure de l'Arno, soit par celle de la Riviere morte qui se décharge dans ce Fleuve. Les Ennemis vinrent jusqu'à l'embouchure de l'Arno; mais ils trouverent les Vaisseaux des Florentins entre cet endroit & la Riviere morte, leurs Troupes de terre dans tous les postes avantageux, & les deux rivages de l'Arno bordés d'Artillerie. Voyant donc l'impossibilité qu'il y avoit de passer outre, ils se retirerent dans la Riviere de Genes après avoir perdu trois Brigantins chargés de bled. 1508.

Cette tentative ayant été inutile, on ne pouvoit douter que les Pisans ne fussent contraints par la famine de se rendre. Enfin pour leur couper absolument les vivres du côté de la Riviere, & les secours de leurs voisins, les Florentins jetterent sur l'Arno un Pont de bois, fortifié de deux Bastions aux deux bouts; & forcerent en même tems les Lucquois de s'accommoder avec la République. Ils envoyerent de Cascina un détachement de Troupes dans le Port de Vioreggio, avec ordre de piller des magasins d'étoffes de soye, qui appartenoient aux Marchands de Lucques. Cette résolution fit tant de peur aux Lucquois, qu'ils envoyerent des Députés à Florence. On conclut un Traité, par lequel il fut arrêté qu'il y auroit une alliance défensive entre les deux Républiques pour trois ans, pendant lesquels les Lucquois ne pourroient secourir en aucune maniere les Pisans; qu'en cas que les Florentins reprissent la

1508.

Ville de Pise dans un an, cette Alliance seroit censée conclue pour douze autres années ; & que pendant qu'elle dureroit, ils ne pourroient troubler les Lucquois dans la possession de Pietrasanta, & de Mutroné, sans préjudice néanmoins de leurs droits sur ces Places.

VI.
Traité entre les Rois de France & d'Arragon, & les Florentins.

Mais le Traité que les Florentins conclurent avec le Roy de France & avec le Roy Catholique, fut encore plus important pour la réduction de Pise. Il s'y étoit trouvé beaucoup de difficultés. Les Florentins, sur l'expérience du passé, craignoient que toute cette négociation ne tendît qu'à tirer d'eux beaucoup d'argent, & qu'après cela l'affaire de Pise ne demeurât dans le même état. D'un autre côté le Roy de France persuadé, que les Florentins ne différoient de conclure, que parce qu'ils se flatoient que Pise dans l'extrémité où elle se trouvoit, ne tiendroit pas encore long-tems, vouloit absolument retirer quelque avantage de la réduction de cette Ville. Dans cette vue, il ordonna à Bardella, qui étoit son Sujet, de se retirer du service des Florentins, & à Chaumont d'envoyer six cens Lances au secours des Pisans. Cette démarche fit enfin conclure le Traité. Il fut stipulé que ni le Roy de France, ni celui d'Arragon ne pourroient donner du secours aux Pisans ; Qu'ils empêcheroient efficacement leurs Sujets, ou leurs Alliés de fournir aux assiégés des vivres, de l'argent, des troupes, ou des munitions de guerre : Que les Florentins payeroient cinquante mille Ducats dans de certains termes à chacun des deux Rois, en cas que Pise fût réduite dans un an ; Qu'il y auroit ligue entr'eux pour trois ans, à commencer du jour de cette réduction ; & qu'en vertu de cette Alliance, les Florentins seroient obligés de défendre les Etats des deux Rois en Italie avec trois cens hommes d'armes ; obligation qui devoit être réciproque de la part de Louis, & de Ferdinand à l'égard de la République de Florence.

Outre ce Traité qui étoit commun aux deux Rois, il y eut encore une convention faite à l'insçu de celui d'Arragon, par laquelle les Florentins promirent de payer cinquante mille autres Ducats au Roy de France. Outre ces sommes déja considérables, ils s'obligerent encore de donner vingt-cinq mille Ducats aux Ministres des deux Rois. Le Cardinal de Rouen devoit distribuer cet argent pour la plus grande partie.

Si ces obligations furent onéreuses aux Florentins, elles couvrirent d'infamie ces deux Princes. L'un abandonnoit pour de l'argent une Ville qu'il avoit plusieurs fois hautement assurée de sa protection, & dont même, comme on le découvrit depuis, Gonsalve avoit accepté la Souveraineté pour son Maître. L'autre, malgré toutes les promesses qu'il avoit faites, tantôt aux Florentins, & tantôt aux Pisans, vendoit à vil prix la liberté de ceux-ci, dans laquelle il les avoit autorisés, & forçoit leurs ennemis à lui payer bien cher la permission de recouvrer leur propre bien. Preuve funeste, mais trop ordinaire aujourd'hui, que l'interêt est plus fort que l'honneur même. 1509.

VII. Le Roy de France se dispose à la guerre, & passe en Italie.

L'affaire de Pise, qui avoit long-tems tenu toute l'Italie en suspens, étoit alors un objet peu important en comparaison des grandes choses, dont on étoit occupé. Après que la Ligue de Cambray eut été ratifiée par tous les Confédérés, le Roy de France commença à faire de grands préparatifs. Il n'y avoit encore de sa part ni menaces, ni déclaration de guerre; mais comme ses desseins ne pouvoient se cacher plus long-tems, le Cardinal de Rouen prit prétexte de quereller avec beaucoup de vivacité l'Ambassadeur de Venise dans le Conseil, sur ce que le Sénat au mépris de l'Alliance du Roy, faisoit fortifier l'Abbaye de Cerreto dans le Territoire de Crême. Il y avoit eu autrefois une Forteresse en cet endroit, mais elle avoit été rasée en conséquence d'un des articles de la Paix conclue en 1454. entre les Venitiens, & François Sforce Duc de Milan. Cet article portoit que les Venitiens ne pourroient dans aucun tems y élever des Fortifications; Le Traité conclu entre le Roy & eux étoit relatif à cette paix, & particulierement à l'article concernant l'Abbaye de Cervetto.

Peu de jours après le Roy se rendit à Lyon; ses Troupes se mirent en marche pour passer les Monts; & six mille Suisses qu'il avoit à sa solde, se tinrent prêts à partir. Les Genois lui fournissoient quatre Caraques; les Florentins lui donnoient par avance cinquante mille Ducats sur ce qu'ils devoient lui payer après le recouvrement de Pise; le Duché de Milan, où l'on désiroit avec chaleur la réunion des anciennes dépendances de cet Etat, avoit fourni au Roy cent mille Ducats; Enfin un grand nombre de Gentilshommes & de Vassaux de ce Duché se

préparoient à ſuivre ce Prince avec des Troupes en bon état.

1509. Pendant ce tems-là les Venitiens ſe diſpoſoient avec beaucoup de courage à bien ſoutenir la guerre. La République n'oublia rien pour mettre ſur pié des forces dignes d'elle, & capables de la défendre, & enfin elle mit en uſage tout ce qu'elle avoit de reſſources avec d'autant plus de diligence qu'elle avoit tout lieu de préſumer que ſi elle pouvoit réſiſter aux premiers efforts de l'ennemi, la Ligue de Cambray dont les membres n'étoient pas trop bien unis entr'eux perdroit facilement ſa premiere chaleur, ou ſe diſſiperoit même tout à fait. Il n'y eut pas juſqu'à ceux qui s'étoient oppoſés le plus fortement à la réſolution qu'on avoit priſe, qui ne firent paroître autant d'ardeur que ceux qui en étoient les auteurs. Plus touchés de la ſureté publique que de leur propre interêt, ils ne chercherent point à ſe rendre plus conſidérables en reprochant aux autres leur témérité, ou en empèchant de prendre les moyens de prévenir le danger auquel on expoſoit la République. Cette unanimité fit beaucoup d'honneur au Sénat.

VIII. Préparatifs des Venitiens pour ſe défendre.

Lorſqu'ils virent preſque toute la Chrétienté ſe déclarer contre eux, ils eurent grand ſoin de déſunir les Confédérés. Ils ſe repentoient déja d'avoir rejetté la propoſition du Pape, d'autant plus qu'ils avoient lieu de croire qu'il ſe ſeroit contenté de la reſtitution de Faenza; ainſi ils renoüerent la négociation avec lui, & ils en entamerent une autre avec l'Empereur, & avec le Roy Catholique. A l'égard du Roy de France, ils ne lui firent aucune propoſition, ſoit à cauſe de la haine réciproque qui étoit entr'eux, ſoit parce qu'ils déſeſperoient de l'amener à leur but. Mais le Pape n'étoit plus en état d'accepter ce qu'il avoit demandé d'abord. Le Roy Catholique auroit bien voulu s'accommoder, mais il ne pouvoit le faire ſans les autres; & l'Empereur étoit animé d'une ſi furieuſe colere contre les Venitiens, qu'il ne voulut ni entendre, ni voir Jean-Pierre Stella Secretaire de la République, muni d'amples pouvoirs pour faire des offres avantageuſes à l'un & à l'autre de ces Princes.

Dans ces circonſtances ils ne penſerent plus qu'à ſe défendre par les armes; ils leverent de toutes parts une Cavalerie & une Infanterie nombreuſe; & ils armerent beaucoup de

Vaisseaux & de Barques pour garder les côtes de la Romagne, les Places de la Poüille, & pour garnir le Lac de Garde, le Po, & les autres Rivieres par où le Duc de Ferrare & le Marquis de Mantoue pouvoient les insulter. 1509.

IX. Accidens sinistre. qui leur arrivent.

La République eut encore sujet d'être allarmée par plusieurs accidens qui arriverent alors. Le Tonnere tomba sur la Citadelle de Bresse. Une Barque qu'on envoyoit porter de l'argent à Ravene, périt avec dix mille Ducats, & les Archives de la République s'écroulerent tout d'un coup : mais ce qui les effraya plus que tout le reste, fut que pendant que le Conseil des Dix étoit assemblé, le feu prit à l'Arsenal, soit par hazard, soit que quelqu'un eut été assez méchant pour l'y mettre. C'étoit dans le lieu où l'on gardoit la poudre. On y accourut en foule pour l'éteindre, mais on ne put empêcher que la flamme excitée par un grand vent, & trouvant des matieres combustibles, ne consumât les carcasses de douze Galeres, & une grande quantité de poudre à Canon.

Il leur arriva encore un autre accident : ils avoient pris à leur solde Jule & (*a*) Renzo des Ursins, & Troïle Savelli avec cinq cens hommes d'Armes, & trois mille hommes d'Infanterie ; mais le Pape fit de severes défenses à ces Capitaines, qui étoient Sujets & Vassaux de l'Eglise, de sortir du Territoire de Rome, & les engagea même à retenir quinze mille Ducats qu'ils avoient reçus des Venitiens, sous la promesse qu'il fit d'en tenir compte à la République sur ce qu'elle devoit au Saint Siége à cause de la Romagne.

Les Venitiens destinerent leurs meilleures Troupes à faire tête au Roy de France, parce que vraisemblablement c'étoit par ce Prince qu'ils devoient être plus vivement & plutôt attaqués. Quoique le Roy d'Arragon eut fait de grandes promesses aux autres Confédérés, on ne voyoit pas qu'il fit beaucoup de préparatifs ; & il y avoit grande apparence, que l'Empereur qui étoit alors en Flandre, où il tachoit d'engager les Sujets de son petit Fils à lui fournir de l'argent, ne pourroit se mettre en Campagne dans le tems promis ; & que le Pape, qui comptoit plus sur les Victoires des autres que sur ses forces, se regleroit par les événemens.

(*a*) Il a été plus connu sous le nom de *Renzo de Cere*. Voyez ci-dessus, pag. 622.

1509. On ne doutoit pas que les François n'ouvrissent la Campagne dans la Ghiaradadda, & qu'ils ne passassent la Riviere d'Adda vers Casciano ; c'est pourquoi l'on choisit Pontevico sur la Riviere de l'Oglio, pour y assembler l'Armée Venitienne ; le Comte de Pitigliano en étoit Capitaine Général, Barthelemy d'Alviano Gouverneur, George Cornaro & André Gritti Proveditenrs. Ils avoient tous un merite supérieur qui répondoit à leur grande réputation. Deux d'entr'eux s'étoient couverts de gloire l'année derniere, l'un par ses Victoires dans le Frioul, l'autre en chassant les Allemands de Roveré.

Dans le Conseil qui se tint sur la maniere dont on feroit la guerre, les avis furent partagés. D'Alviano vif & boüillant, prompt à saisir l'occasion attendue, plein de feu dans le Conseil & dans l'exécution, & fier des succès de l'année précédente, vouloit qu'on établît le siege de la guerre dans le Païs Ennemi, au lieu d'attendre les François sur les Terres de la République, & qu'on attaquât le Duché de Milan, avant l'arrivée du Roy de France. Mais le Comte de Pitigliano, soit que l'âge eût émoussé son courage, comme le disoit d'Alviane, soit qu'une longue expérience le rendit plus prudent & plus retenu, étoit d'avis que sans s'amuser à défendre la Ghiaradadda, dont la perte n'étoit d'aucune importance pour le fond de la guerre, il falloit camper à Orci, comme avoit fait autrefois François Carmignole, & ensuite Jacques Piccinino, les plus fameux Capitaines de leur tems, dans les Guerres des Venitiens, & des Ducs de Milan. Il disoit pour appuyer son sentiment que ce poste étoit extrêmement avantageux par sa situation, & à portée de donner du secours à toutes les Places de l'Etat de Venise, se trouvant justement au milieu des Rivieres de l'Oglio & du Serio : Que si les François venoient attaquer l'Armée dans cet endroit, ils seroient contraints de se retirer avec perte, attendu la force du lieu : Que s'ils vouloient assiéger Cremone, Crême, Bergame, ou Bresse, on pourroit aisément s'approcher d'eux, & se saisir des postes avantageux, d'où la Cavalerie legere, & les Stradiots les harceleroient facilement ; qu'on leur couperoit les vivres ; & qu'ainsi sans rien hazarder on les empêcheroit de prendre aucune Ville importante, & de porter la guerre dans les Terres de la République.

Le

Le Sénat rejetta ces deux avis ; le premier lui parut trop hardi ; le second trop timide, & peu convenable aux circonstances ; on auroit bien voulu suivre dans cette occasion l'ancien esprit de la République, qui étoit de ne rien risquer, & de se mesurer toujours sur ses forces. Le parti d'opposer toutes les Troupes au Roy de France étoit bien en lui-même le plus sage & le plus sûr : mais les conjonctures le rendoient incertain & dangereux ; car si dans le tems qu'on feroit tête aux François, l'Empereur venoit à fondre sur les Etats de la République par un autre côté, quelle Armée, quels Capitaines pourroit-on lui opposer ? C'est pourquoi le Sénat prit le milieu entre ces deux avis contraires, comme il arrive souvent ; & il fut arrêté que l'on se porteroit sur la Riviere d'Adda pour ne pas laisser la Ghiaradadda à la discrétion des Ennemis ; mais les Généraux eurent un ordre précis de n'en point venir aux mains avec eux, a moins qu'il n'y eut beaucoup d'apparence de remporter l'avantage, ou sans une nécessité absolue. 1509.

X. Commencement de la Guerre par le Roy de France.

Aussi-tôt que le Roy eut (a) passé les Alpes avec le (b) Duc de Lorraine & toute la Noblesse de France, il envoya déclarer la guerre aux Venitiens par le Herault *Monjoye*, qui eut ordre de la déclarer aussi chemin faisant aux Magistrats qu'ils avoient à Crémone. L'Armée n'étant pas encore entierement assemblée, le Roy résolut de n'ouvrir la Campagne que lorsqu'il seroit en personne à Casciano. Mais soit pour satisfaire à l'impatience du Pape, qui se plaignoit déja que le terme marqué par le Traité étoit expiré, soit pour faire écouler plutôt les quarante jours après lesquels l'Empereur étoit obligé d'agir de son côté, il donna ordre à Chaumont de commencer la guerre avant que l'Armée des Venitiens, qui n'étoit pas aussi tout-à-fait assemblée, fut partie de Pontevico.

Suivant cet ordre * Chaumont fit passer la Riviere d'Adda à gué auprès de Casciano à trois mille Chevaux ; & six mille hommes d'Infanterie la traverserent sur des bateaux avec l'Artillerie, après quoi il marcha à Trevi, qui est à trois milles de Casciano. Justinien Marosini Providiteur des Stradiots, Vitelli de Citta di Castello, & Vincent de Naldo, étoient dans cette Ville où ils s'occupoient à lever l'In-

* Le 15. d'Avril.

(a) Il les passa au commencement d'Avril.

(b) Antoine, qui avoit succedé à René II. son Pere, mort en 1508. Il mourut en 1544.

fanterie qu'on devoit distribuer dans les Villes voisines. Ils
1509 crurent que les François qui s'étoient dispersés par pelotons, n'étoient venus que pour piller la campagne, & non pour assieger Trevi ; ils se contenterent donc d'envoyer contr'eux deux cens hommes de pié, & quelques Stradiots. Une partie des François les ayant attaqués, s'avança jusqu'au Ravelin de la Porte de cette Place, & le reste de leurs Troupes y étant arrivé presque aussi-tot, ils mirent du Canon en batterie, & commencerent à faire tirer des Fauconneaux contre les murailles. La lâcheté des Commandans qui furent effrayés de cette attaque imprevuë, ou le soulevement des habitans fit rendre la Place à discrétion. Le Provéditeur, Vitelli, Vincent, & plusieurs autres, furent faits prisonniers, & avec eux cent chevaux legers, & environ mille hommes de pied, qui étoient tous du Valdilamoné ; & il n'y eut que deux cens Stradiots qui se sauverent par la fuite. Après la prise de cette Ville & de quelqu'autres Places voisines, Chaumont repassa l'Adda avec toutes ses Troupes.

Le même jour le Marquis de Mantoue, qui avoit une Compagnie de cent Lances au service du Roy, s'avança jusqu'à Casal maggiore Cette Place lui fut d'abord livrée avec Louis Bono Officier Venitien, par les habitans. Dans le même tems, Roquebertin étant sorti de Plaisance avec cent cinquante Lances, & trois mille hommes d'Infanterie, passa l'Adda sur un pont de bateaux à l'endroit où cette Riviere se jette dans le Po, & ravagea le Territoire de Crémone : La garnison de Lodi y entra aussi par un autre côté, après avoir jetté un pont sur l'Adda, pour s'en ouvrir le chemin. Enfin tous les Paisans de la Montagne de Brianza coururent tout le Païs jusqu'à Bergame. Ces cinq différentes attaques faites dans un même jour firent plus de bruit que d'effet ; car Chaumont s'en retourna aussi-tot à Milan pour y recevoir le Roy, qui s'approchoit de cette Ville ; le Marquis de Mantoue, qui avoit manqué son coup sur Asola, ayant appris que d'Alviane avoit passé l'Oglio à Ponte-Molaro avec beaucoup de troupes, abandonna Casal-Maggiore.

La guerre étant ainsi commencée, le Pape publia une Bulle
XI. fulminante sous le titre de *Monitoire*, dans laquelle il parlon de toutes les Villes usurpées par les Venitiens sur le saint

Siege ; des droits qu'ils s'étoient arrogés, au préjudice des Libertés de l'Eglise, & de la Jurisdiction des Papes, en conférant des Evêchés & d'autres Bénéfices, & en attribuant aux Tribunaux séculiers les Causes spirituelles, & d'autres matieres du ressort de la puissance Ecclésiastique ; en un mot, il y rappelloit toutes les injures faites par ces Républicains aux Souverains Pontifes, & leurs mépris pour l'autorité Apostolique. Il ajoutoit que tout récemment pour le troubler dans la possession de Bologne, ils avoient fait venir à Faenza les Bentivoglio, rebelles à l'Eglise, & excommuniés, aussi-bien que ceux qui leur donnoient retraite. Enfin, il les sommoit de lui restituer dans vingt-quatre jours toutes leurs usurpations, avec les revenus qu'ils en avoient tirés, sous peine d'encourir les Censures ; en cas de désobéissance, il les déclaroit criminels de leze-Majesté divine, mettoit en interdit, non seulement la Ville de Venise, mais encore tous les lieux de leur domination, & les Villes même des autres Etats qui donneroient retraite à quelque Venitien : il permettoit aussi à tous les Chrétiens de les traiter comme ennemis publics, de s'emparer de leurs biens, & de les réduire en servitude. Quelques jours après la publication de cette Bulle, on répandit dans Rome sous le nom de la Seigneurie & des Magistrats de Venise un Ecrit, où le Pape & le Roy de France étoient fort maltraités.

1509.

nitoire foudroyant contre les Venitiens.

Ce Libelle contenoit un Appel du Monitoire au futur Concile, & en cas que la justice humaine prévariquât, à Jesus-Christ même, Juge intégre, & Souverain Maître des uns & des autres.

Dans le même tems Monjoye arriva à Venise, & déclara la guerre à la République de la part du Roy de France. Ce Héraut ayant été introduit devant le Doge & le Sénat, (a) soutint la validité des motifs de son Maître avec plus de véhémence, que de vérité, ou de justice. Apres une délibération d'un moment, le Doge fit réponse, que la république ne se seroit jamais attenduë à la guerre de la part du Roy, surtout après avoir exécuté fidélement le dernier Traité, & s'être même attiré l'inimitié de l'Empereur, pour n'avoir pas voulu abandonner le parti de la France : mais que puisqu'il les attaquoit, ils tâcheroient de se défendre ; espérant d'y réussir avec

(a) Cet Acte de déclaration de guerre est du 17 d'Avril.

leurs forces, soutenues de la justice de leur cause. Cette réponse
1509. parut plus convenable à la dignité de la République, que des justifications & des plaintes inutiles contre un Prince qui étoit déja en armes sur leurs terres.

XII. *Bataille de la Ghiaradadda, gagnée par Louis XII. sur les Venitiens.*

Quand l'Armée Venitienne se fut assemblée à Pontevico, elle se trouva composée de 2000 hommes d'armes, de 3000 hommes tant de Cavalerie légere, que Stradiots, de 1500. hommes d'Infanterie, que le courage des soldats, & l'expérience des Chefs pouvoient faire regarder comme la fleur & l'élite de toutes les troupes Italiennes: on y comptoit encore 1500. hommes de pié tirés des Milices de la République, & elle étoit fournie d'une nombreuse artillerie. Cette Armée s'étoit postée à Fontanella à six mille de Lodi, d'où l'on étoit à portée de secourir facilement Crémone, Crême, Caravagio, & Bergame. La retraite de Chaumont au-delà de l'Adda parut favorable aux Venitiens pour reprendre Trevi, d'autant plus que l'Armée du Roy n'étoit pas encore entierement assemblée. On y alla donc par ordre du Sénat, mais contre l'avis d'Alviano, comme il l'a assuré depuis: il disoit que défendre de combattre les ennemis, & ordonner en même-tems de s'en approcher de si près, c'étoit se contredire: Qu'il ne seroit peut être pas au pouvoir des Venitiens de se retirer: Qu'en tout cas ils ne pourroient le faire sans perdre beaucoup de leur réputation, ce qui étoit d'une conséquence infinie pour le fond de la guerre; Que pour lui ne voulant commettre ni son honneur, ni la gloire de la Milice Italienne, il aimeroit mieux mourir, que de s'exposer à recevoir un pareil affront.

Cependant les Venitiens reprirent d'abord Rivolta, où les François n'avoient laissé aucune Garnison, & ils y mirent cinquante chevaux & trois cens hommes d'Infanterie; ensuite ils s'approcherent de Trevi, qui est sur une petite éminence, assez près de la Riviere d'Adda. Chaumont y avoit mis cinquante lances, & mille hommes de pié sous les ordres du Capitaine Imbault, de Fontrailles Gascon, & du Chevalier Blanc. Les Venitiens établirent leur batterie du coté de Calciano, où la muraille étoit plus foible, & en presserent si vivement l'effet, que les assiégés se rendirent le lendemain. Les Capitaines demeurerent prisonniers, & les soldats eurent la liberté de se retirer sans armes. La Ville livrée à la discrétion des vainqueurs, fut

mise au pillage : mais il leur en coûta plus cher qu'aux vaincus. 1509.

Le Roy de France ayant appris que l'Armée ennemie assiégeoit Trevi, & jugeant que la prise de cette Place, presque sous ses yeux, feroit tort à sa réputation, partit aussi-tôt de Milan pour la secourir ; il arriva sur l'Adda auprès de Casciano le lendemain de la reddition, qui fut le neuviéme jour de May. On avoit déja jetté sur cette Riviere trois Ponts de bateaux, sur lesquels il la passa avec toute son Armée, sans que les ennemis fissent le moindre mouvement pour s'y opposer. On fut étonné de ce qu'ils ne chargeoient pas l'avant-garde avant que le reste de l'Armée l'eût jointe ; Trivulce voyant passer les troupes sans aucun obstacle, cria au Roy : *Sire, la victoire est à vous.* Ce n'est pas que les Généraux Venitiens ne sentissent tout l'avantage qui s'offroit à eux, & n'eussent bien voulu en profiter ; mais ils ne pûrent ni par autorité, ni par prieres, ni même par menaces faire obéir les soldats, acharnés au pillage de Trevi. D'Alviano fit enfin mettre le feu à la Ville, jugeant que c'étoit le seul moyen de les en chasser ; mais il étoit trop tard, car les François étoient déja passés, se mocquant de la lâcheté & de la mauvaise conduite des ennemis.

Le Roy alla camper à un peu plus d'un mille du Camp ennemi, qui étoit sur une éminence ; poste si fort par son assiette, & par les ouvrages qu'on y avoit élevés, qu'il étoit très-dangereux de l'attaquer. Plusieurs du Conseil du Roy persuadés que l'Empereur ne tarderoit pas à paroître, étoient d'avis de différer ; & ils disoient que dans la guerre, ceux qui se tiennent sur la défensive, ont toujours de l'avantage sur ceux qui attaquent ; & que si l'on attendoit que l'Armée de l'Empereur agît de son côté, les Venitiens ne pouvant garantir leur Etat contre lui & contre le Roy, sans partager leurs forces, se trouveroient dans la nécessité de chercher à en venir à une action decisive. Mais le Roy étoit d'un autre sentiment, supposé néanmoins que l'on pût combattre dans un terrain, dont l'avantage ne prévalût pas à la valeur de ses Troupes. Il ne croyoit pas que l'Empereur dût se mettre en campagne aussi promptement qu'on le disoit : d'ailleurs, comme il se trouvoit en personne à la tête de toutes les forces de son

Royaume, non seulement il se flattoit de vaincre, mais il étoit
1509. encore persuadé qu'il y alloit de son honneur de terminer cette guerre sans aucun secours étranger. Il se repaissoit par avance de la gloire qu'il y auroit à ne laisser à ses Alliés que le soin de recueillir le fruit d'une victoire, qu'ils ne devroient qu'à sa valeur, & à sa puissance.

D'un autre coté, le plan du Sénat & des Généraux Venitiens, que la crainte de l'Empereur tenoit en respect, étoit de temporiser, de prendre des postes avantageux, d'éviter ainsi le combat, & en même tems d'empêcher les François de faire aucun progrès considérable. C'est pourquoi les deux Armées passerent toute la journée en presence l'une de l'autre, & il n'y eut que quelques escarmouches entre les Chevaux Légers; les François firent avancer, mais inutilement, leur artillerie, pour tâcher d'engager le combat.

(a) Le lendemain le Roy tourna vers Rivolta, pour voir si l'envie de conserver cette Place, ne feroit point sortir les Venitiens de leurs retranchemens; mais voyant que tout étoit inutile, il voulut tirer d'eux au moins un aveu tacite qu'ils n'osoient accepter le combat. Dans ce dessein, il se tint en bataille pendant quatre heures en leur présence; ils se contenterent de paroître en bataille à la tête du Camp, sans en sortir. Cependant un détachement de l'Armée conduisit du canon devant Rivolta, qui fut emportée d'assaut. Le Roy y entra le soir même avec l'Armée, fort inquiet de la manœuvre des ennemis, qu'il loüoit d'autant plus qu'elle lui deplaisoit davantage. Après qu'il y eût passé un jour, il voulut les mettre dans la necessité de décamper. Pour cet effet (b) ayant mis le feu à Rivolta, il en partit, dans le dessein d'aller la nuit suivante à Vaila, ou à Pandino, comptant que de l'un ou de l'autre de ces deux postes, il intercepteroit les vivres qu'ils tiroient de Crémone & de Créme. Les Généraux Venitiens ayant pénétré son dessein, convinrent tous qu'il falloit décamper, & prendre ailleurs un poste avantageux proche des François; afin de les tenir toujours en échec. Le Comte de Pitigliano étoit d'avis qu'on différât au lendemain; mais d'Alviane remontra si vivement, qu'il étoit nécessaire de prévenir l'ennemi, qu'on résolut enfin d'exécuter son avis sur le champ.

(a) Ce fut un Samedy 12 de May. (b) Le Lundy 14.

Il y avoit deux chemins pour aller à Vaïla & à Pandino; l'un plus bas près de la Riviere, & qui étoit le plus long, parce qu'il étoit oblique; l'autre plus éloigné de l'Adda, mais plus droit & plus court; ces deux chemins formoient un arc. Le Roy fit prendre le premier à son Armée, que l'on disoit être de plus de 2000 Lances, de 6000 Suisses, & de 1200 hommes d'autre Infanterie, partie Gascons, partie Italiens; elle étoit d'ailleurs bien pourvûe d'artillerie, & d'un grand nombre de Pionniers. Celle des Venitiens prit l'autre chemin à la droite des ennemis; elle étoit composée de 2000 hommes d'Armes, de plus de 20000. hommes d'Infanterie, & d'un grand nombre de Chevaux-Légers, partie Italiens, partie tirés de la Grece: ils étoient à la tête de l'Armée, & marchoient plus serrés qu'à l'ordinaire, ne pouvant s'étendre suivant leur coutume, à cause des hayes & des buissons, dont le terrain qui séparoit les deux Armées, & qui les cachoit l'une à l'autre, étoit rempli. Ainsi les Venitiens ayant pris le chemin le plus court, devancerent l'Armée Françoise, dont le front se trouva par ce moyen tout proche de l'arriere-garde des ennemis; d'Alviane y étoit avec 800 hommes d'Armes, & presque toute l'élite de l'Infanterie: ce Général ne s'attendant pas à combattre dans sa marche, laissoit aller ses Soldats assez mal en ordre. L'avant garde Françoise, où étoient 500. Lances & les Suisses, étoit commandée par Charles d'Amboise, & par Jean-Jacques Trivulce. 1509.

Soit que d'Alviane fut emporté par son impétuosité naturelle, ou qu'il jugeât que la bataille étoit inévitable, il dépécha sur le champ vers le Comte de Pitigliano, qui marchoit devant avec le reste de l'Armée, pour l'avertir du danger où il se trouvoit, & pour le prier de venir à son secours. Le Comte lui fit dire de continuer son chemin, & d'éviter le combat, tant parce que la prudence l'exigeoit, que par déférence aux ordres du Sénat. Cependant d'Alviane avoit placé son Infanterie avec six pieces de canon sur une petite chaussée, faite pour retenir un torrent, qui séparoit les deux Armées, & qui étoit alors presque à sec; il chargea les ennemis avec tant de fureur, qu'il les fit plier, à la faveur des vignes qui embarrassoient leur Cavalerie. Cet avantage lui donna de grandes espérances de la victoire. Mais le corps de bataille de l'Armée du Roy, où ce Prince étoit en personne, s'étant avancé,

1509. les deux premiers Escadrons prirent les Venitiens par derriere, & rétablirent le combat.

On combattit de part & d'autre pendant trois heures avec une égale furie. D'un côté les François ranimés à la vue du secours qui leur arrivoit, & combattant dans un lieu plus découvert, où leur Cavalerie supérieure à celle des Venitiens, pouvoit agir aisément, étoient encore excités par la présence du Roy. Ce Monarque (*a*) s'exposoit au feu comme le moindre soldat, & il se portoit par tout où il falloit donner des ordres, employant à propos les exhortations & les menaces. D'un autre côté l'Infanterie Venitienne encouragée par le premier succès, fit des efforts incroyables; & d'Alviane remplit tous les devoirs d'un grand Capitaine, & d'un Soldat intrépide. Mais ses troupes déja beaucoup affoiblies par la Cavalerie Françoise, eurent encore un autre désavantage à essuyer. Il vint à tomber pendant le combat une pluye, qui rendit le terrain si glissant, que leur Infanterie se soutenoit à peine. D'ailleurs n'étant point secourües par le reste de l'Armée, elles commencerent à être fort embarassées. Neanmoins combattant encore avec une extrême valeur, non plus dans l'esperance de vaincre, qu'elles venoient de perdre, mais seulement pour mourir avec gloire, elles tinrent long tems la victoire en balance, & vendirent cherement leur vie. Enfin ayant perdu les forces, plutôt que le courage, ces braves Soldats ne voulurent point tourner le dos, & ils se firent presque tous tuer sur la place. Un de ceux qui moururent le plus glorieusement dans cette occasion, fut Pierre Marquis Del-Monte à S-Maria en Toscane; il avoit long-tems servi les Florentins dans la guerre de Pise, & il étoit alors Colonel d'Infanterie dans l'Armée Venitienne.

La vigueur de cette partie de l'Armée fit croire à beaucoup de gens, que si l'Armée entiere s'étoit trouvé à l'action, elle auroit certainement remporté la victoire. Mais le Comte de Pitigliane, qui en avoit avec lui la plus grande partie, ne voulut pas donner, soit qu'il craignît, comme il le disoit, qu'en s'avançant il ne fût renversé par la Cavalerie

(*a*) Plusieurs gens qui se trouvoient fort [illegible] dans cet endroit, où le feu étoit terrible, voulurent représenter au Roy le grand péril où il s'exposoit. *Ceux qui ont peur*, dit-il, *n'ont qu'à se mettre à couvert derriere moi.*

de

de l'arriere-garde, qui avoit pris la fuite ; soit, comme le bruit en courut, que piqué de ce que d'Alviane avoit entrepris de combattre contre ses ordres, & d'ailleurs n'espérant pas de vaincre, il jugeât plus à propos de sauver cette partie de l'Armée, que de hazarder de la perdre toute entiere pour appuyer la témérité de l'autre. 1509.

La perte des Gens-d'armes ne fut pas considérable dans cette action, mais l'Infanterie Venitienne y fut très-maltraitée ; quelques-uns assurent qu'il en périt 8000 hommes ; d'autres disent que de part & d'autre il n'y eût que 6000 hommes de tués en tout. D'Alviane ayant été fait prisonnier, fut mené dans la Tente du Roy. Il avoit un œil & tout le visage meurtri, & couvert de sang. On prit vingt grosses pieces d'artillerie ; le reste de l'Armée se sauva, parce qu'il ne fut pas poursuivi.

XIII. Progres des François apres cette victoire.

Telle fut la fameuse Bataille *de la Ghiaradadda*, que d'autres appellent *de Vaïla (a)*, donnée le 14 de May, & en mémoire de laquelle le Roy fit bâtir une Chapelle dans le lieu même du combat, sous le titre de *Sainte Marie de la Victoire*. Le vainqueur voulant profiter de l'avantage qu'il venoit de remporter, s'avança le lendemain à Caravagio. La Ville se rendit d'abord à composition, & la Citadelle en fit autant le lendemain, après avoir essuyé le feu du canon : le jour suivant Bergame ouvrit ses portes, sans attendre l'approche de l'Armée. Le Roy y laissa 50 Lances, & 1000 hommes d'Infanterie pour assieger la Citadelle, & marcha à Bresse. Avant qu'il y fut arrivé, la Citadelle de Bergame se soumit ; & Marin Giorgio, & les autres Officiers de la Garnison furent faits prisonniers, parce que le Roy s'étoit fait une regle de ne recevoir aucune Place à composition, sans retenir tous les Nobles Venitiens qui s'y trouvoient : Ce n'étoit point par haine, mais seulement dans l'espérance d'en tirer de grosses rançons qu'il en usoit ainsi avec eux. Les Bressans etoient bien éloignés de la fidélité de leurs Ancètres, qui soutinrent un siége opiniâtre contre Philippe-Marie Visconti, pour se conserver à la République de Venise. Disposés par la frayeur des armes Françoises, & par les conseils du Comte Jean-François de Gambara Chef de la Faction Gibe-

(a) Nos Historiens lui donnent un troisiéme nom, & l'appellent la Bataille d'*Agnadel*.

line à se donner au vainqueur, ils se saisirent des portes de
1509. Bresse dès le lendemain de la Bataille, & s'opposerent ouvertement à George Cornaro qui étoit accouru pour y jetter des troupes. L'Armée Venitienne extrêmement affoiblie par la perte de la Bataille, & sur-tout par les désertions, qui suivent toujours de pareils malheurs, s'approcha ensuite de cette Place. Gritti s'y étant rendu pour engager les Habitans à se recevoir avec des Troupes, ils ne voulurent jamais y consentir; ainsi l'Armée ne se trouvant pas en sûreté dans ces quartiers, marcha vers Peschiera. La Ville de Bresse se soumit aussi-tôt au Roy, & deux jours après la Citadelle capitula. Les conditions furent, que tous ceux qui y étoient auroient la liberté de se retirer, excepté les Nobles Venitiens.

XIV. Consternation des Venitiens après l'affaire de Vaila.

Il n'est pas possible de décrire, ni même de concevoir la douleur & l'épouvante des Venitiens à ces tristes nouvelles. Ils en furent d'autant plus vivement frappés, que nourris dans une longue prospérité, ils n'envisagerent alors qu'un avenir funeste. A l'espérance de l'Empire de toute l'Italie, dont ils se flattoient quelques mois auparavant, succédoit la crainte de la ruine entiere de la République & de la Patrie. Une foule de Citoyens poussant des cris pitoyables, accouroient de tous côtés au Palais de S. Marc, où les Sénateurs étoient assemblés pour prendre des mesures dans ces tristes conjonctures. Après une longue délibération, ils se trouverent réduits au désespoir, sentant qu'il ne leur restoit que de foibles ressources sur lesquelles ils ne pouvoient compter. Ils n'avoient pour se défendre que les débris d'une Armée battue, sans force & sans courage; & des sujets, ou portés à la révolte, ou très-éloignés de vouloir s'exposer en leur faveur au moindre danger. D'un autre côté ils voyoient un Roy puissant & victorieux, dans la disposition de poursuivre ses succès, & devant qui tout plioit d'abord. Ils concevoient facilement que s'ils n'avoient pû résister au Roy de France seul, ils seroient encore dans une situation plus fâcheuse, lorsqu'ils auroient à se défendre contre l'Empereur, que l'on disoit être en marche, & qui ne manqueroit pas de se hâter au bruit de la victoire des François. Outre cela ils avoient à craindre que le Peuple, qui étoit très-nombreux à Venise, ne se révoltât contre le Sénat, soit par l'envie de piller, ou en haine de la Noblesse. Enfin, ce qui prouve jusqu'où

la frayeur pouvoit aller, ils regardoient déja comme certains tous les malheurs qu'ils craignoient.

Cependant s'étant rassures autant qu'il leur fut possible dans les conjonctures présentes, ils résolurent de tout tenter pour se raccommoder avec le Pape, l'Empereur, & le Roy Catholique, sans songer à appaiser le Roy de France, dont ils croyoient la haine sans retour. Ils penserent aussi à lever de nouvelles Troupes, & à augmenter de cinquante Galeres leur Armée Navale commandée par Ange Trevisani, pour s'opposer à celle qu'ils avoient appris qu'on équipoit à Gênes.

Mais l'activité du Roy de France rompoit toutes leurs mesures. La Ville de Cremone se rendit après Bresse; & la Citadelle, quoique très-forte, se seroit aussi rendue, à l'exemple de celle de Pizzighiton, qui reçut les François dans le même tems, si le Roy avoit voulu accorder la liberté de se retirer à plusieurs Nobles Venitiens qui y étoient, & entr'autres à Zacharie Contarini, homme fort riche. Le Roy laissa des troupes pour la tenir assiegée. L'Armée Venitienne, qui diminuoit sensiblement, s'étoit retirée du côté de Verone, où l'on refusa de la recevoir. Elle prit son poste au Champ de Mars près de cette Ville. Ensuite Louis s'avança pour prendre la Citadelle de Peschiera; car la Ville s'étoit déja rendue. Aussi-tôt que le canon y eût fait breche, les Suisses & les Gascons s'y jetterent avec impétuosité, & ils égorgerent la garnison composée d'environ 400 Fantassins. (*a*) Le Gouverneur de la Citadelle, qui l'étoit aussi de la Ville, fut fait prisonnier; & le Roy le fit pendre aux créneaux avec son fils, voulant par cet exemple de cruauté intimider la garnison de la Citadelle de Cremone. Ainsi dans l'espace de quinze jours écoulés depuis sa victoire, le Roy de France se rendit maître de ce qui devoit lui revenir suivant le Traité de Cambray, à l'exception de la Citadelle de Cremone; conquête très-utile par rapport au Duché de Milan, & qui augmentoit les revenus de Louis de plus de 200000 ducats par an.

XV. Conquétes de l'Armée du Pape sur les Venitiens dans la Romagne.

L'Empereur n'avoit pas encore commencé la guerre. Mais le Pape avoit envoyé dans la Romagne une Armée de 400 hommes d'armes, de 400 Chevaux-légers, & de 800 hommes d'Infanterie, avec l'artillerie du Duc de Ferrare, qu'il avoit fait

(*a*) Il se nommoit André de Riva, selon les Historiens de Venise.

Gonfalonnier de l'Eglise, titre honorable aujourd'hui, mais
1505. sans autorité. Cette Armée étoit commandée (*a*) par François de Castel-del-Rio Cardinal de Pavie, Légat Apostolique, & par François-Marie de la Rovere, fils de Jean, frere du Pape: Celui-ci étoit devenu Duc d'Urbin l'année précédente par le décès de Guy-Balde son oncle maternel, mort sans enfans, & auquel il succeda en vertu d'une adoption confirmée par le Pape dans le Consistoire.

L'Armée du Pape courut le Pays depuis Cesene jusque vers Cervie, & elle parut ensuite entre Imola & Faenza; elle prit la Ville de Solarolo, & après avoir demeuré quelques jours à la Bastia, qui est à trois milles de Faenza, elle se rendit à Brisighella, capitale du Val-di-lamoné. Jean-Paul Manfroné s'y étoit jetté avec huit cens Fantassins & quelques chevaux: cet Officier étant allé au-devant des ennemis, donna dans une embuscade, où Jean-Paul Baglioné, & Ludovic de la Mirandole, qui étoient au service du Pape, le chargerent vivement. Il voulut se sauver dans la Place, mais les ennemis y entrerent péle méle avec ses gens. Dans cette confusion il tomba de cheval, & il eût bien de la peine à gagner la Citadelle, où le premier coup de canon que tirerent les ennemis, mit le feu aux poudres, ce qui effraya tellement les assieges, qu'ils se rendirent à discrétion. L'Armée s'étant emparée de toute la Vallée, passa dans la Plaine, où elle prit Granarolo, & toutes les autres Places du Territoire de Faenza; après quoi elle alla assieger Russi, situé entre cette Ville & Ravenne. Il n'étoit pas facile de prendre ce Château; car outre qu'il étoit bien fortifié, & environné d'un fossé large & profond, il y avoit une bonne garnison de six cens Fantassins étrangers: d'ailleurs l'Armée du Pape, quoique nombreuse & tout nouvellement augmentée de 3000 Suisses, n'étoit pas fort à craindre, tant par l'inexpérience des Chefs, que par leur désunion; ce qui étoit cause qu'elle n'avoit pas fait de grands progrès jusques-là dans la Romagne, malgré la foiblesse des Venitiens. Neanmoins Russi se rendit à composition après dix jours de siege; & il arriva encore que Jean

(*a*) François Alidosio natif d'Imola, de la famille des Seigneurs de *Castel-del-Rio*. Jule II. dès qu'il fut Pape, le fit Trésorier General de la Chambre Apostolique; ensuite Evêque de Mileto le 7 de Mars 1504, puis Evêque de Pavie le 20 de May 1505, & enfin Cardinal. Mezeray dit qu'il étoit son *Mignon*. Il l'avoit aussi été de Sixte IV. oncle de Jule, ainsi il ne devoit pas être jeune.

Greco, Capitaine de Stradiots, étant sorti de Ravenne avec sa Compagnie, fut battu & fait prisonnier par Jean Vitelli Officier de l'Armée du Pape. 1509.

Les conquêtes du Roy de France, firent que la Ville de Faenza, qui dépendoit d'elle-même, parce qu'il y avoit peu de troupes Venitiennes, promit de se soumettre à la domination du Pape, si elle n'étoit secourue dans quinze jours. Après cette convention, cinq cens Fantassins Venitiens en sortirent sur la parole du Légat; mais le Duc d'Urbin fit piller tous leurs bagages. La Ville de Ravenne se rendit aussi aux approches de l'Armée. Ce fut ainsi que le Pape, plus à la faveur de la victoire des François, que par la force de ses armes, conquit enfin les Places de la Romagne, où il ne restoit aux Venitiens que la Citadelle de Ravenne.

XVI. Les Venitiens sont attaqués de toutes parts.

Ces Républicains découvroient chaque jour de nouveaux ennemis, depuis la défaite de leur Armée. Le Duc de Ferrare, qui jusques-là ne s'étoit point déclaré, chassa de Ferrare le *Bis domino* (*a*), Magistrat que les Venitiens y tenoient suivant d'anciens Traités, pour rendre la justice à leurs sujets. Le Duc ayant pris en même-tems les armes, rentra sans aucun obstacle dans le Polesine de Rovigo, & foudroya à coups de canon les Vaisseaux des Venitiens qui étoient sur l'Adige. Le Marquis de Mantoue reprit Asola & Lunato, Places que les Venitiens avoient enlevées à Jean-François de Gonzague (*b*) son bisayeul, durant leurs guerres contre Philippe-Marie-Visconti. En Istrie Cristophe Frangipani s'empara de Pisinio & de Divinio, & le Duc de Brunswik (*c*) étant entré dans le Frioul avec 2000 hommes par ordre de l'Empereur, prit Feltro & Bellona. A la nouvelle de la victoire des François, Trieste & les autres Places, dont la conquête avoit attiré tant de maux aux Venitiens, retournerent sous la domination de l'Empereur. Les Comtes de Lodroné s'emparerent de quelques Places dans leur voisinage. Enfin l'Evêque de Trente se saisit de Riva-di-Trento & d'Agresté. Mais aucune de ces pertes n'effraya tant les Venitiens, que la prise de Peschiera,

(*a*) D'autres Auteurs Italiens nomment ce Magistrat le *Visdomino* : celui qui l'étoit alors s'appelloit Louis de *Mula*.

(*b*) Ce fut le premier Marquis de Mantoue, créé par l'Empereur Sigismond en 1433. Il mourut en 1444.

(*c*) Henry, surnommé *le Jeune*, fils d'Othon de Brunswik & d'Anne de Nassau. Il mourut à Paris en 1533.

parce qu'ils avoient compté que cette forte Place arrêteroit l'impétuosité des François.

1509.

XVII.

Ils prennent la résolution d'abandonner leur Etats de Terre-Ferme.

Accablés de tant de disgraces, ils oublierent la gloire & la splendeur de leur République ; & ils prirent avec plus de précipitation que de prudence l'étrange parti d'abandonner leurs Etats de Terre-Ferme, & de se réduire à l'Empire de la Mer. Leur principal motif, fut d'ôter au Roy de France l'occasion de songer à Venise, où ils craignoient que ses approches ne causassent quelque désordre. Cette crainte n'étoit pas sans fondement ; la Ville étoit remplie d'etrangers, qui auroient saisi cette occasion de la piller. D'ailleurs le Peuple portoit impatiemment qu'étant aussi anciens habitans de Venise que les Nobles, & qu'ayant la plupart une même origine qu'eux, il fut néanmoins exclus des honneurs & des dignités, & traité presqu'en tout comme l'esclave de cette fiere Noblesse. Le Sénat saisit encore avec empressement une autre raison, à laquelle l'abattement où l'on étoit, donna un poids qu'elle n'avoit pas ; ce fut de se persuader, que si jamais la fortune leur redevenoit favorable, ils rentreroient facilement dans leur Domaine qu'ils auroient abandonné d'eux-mêmes, supposans que dans ce cas les Peuples n'ayant rien à craindre de leur ressentiment, reviendroient à eux plus volontiers. Cette résolution étant prise, les Venitiens retirerent à Mestré leur Armée, qui étoit réduite à fort peu de monde, & où il ne regnoit plus aucune discipline. Ils donnerent ordre aux Officiers qu'ils avoient à Padoue, à Verone, & dans les autres Villes destinées à l'Empereur par le Traité de la Ligue, de les laisser au pouvoir des habitans, & de se retirer.

XVIII.

Ils députent vers l'Empereur pour tâcher de le fléchir ; mais inutilement.

Ils envoyerent en même-tems à ce Prince Antoine Justiniani pour tâcher d'obtenir la paix, à quelque condition que ce fût. Cet Ambassadeur s'efforça de le fléchir par un discours bas & rampant ; mais ce fut inutilement ; car l'Empereur ne voulut entrer dans aucun Traité sans le Roy de France. Il ne me paroît pas hors de propos, pour mieux faire connoître l'extrême humiliation où descendit alors cette République, qui depuis plus de deux cens ans n'avoit point éprouvé de malheurs, d'insérer ici cette *(a)* Harangue, sans y rien changer.

(a) Justiniani l'avoit composée en Latin.

1509.

XIX. Harangue basse & rampante de leur Ambassadeur.

(*a*) » Les anciens Philosophes, & les plus grands Hommes du Paganisme ont dit avec raison, que la véritable gloire, » la plus sure, & la seule qui donne l'immortalité, consiste à » se vaincre soi-même; ils ont mis à juste titre cette victoire » au-dessus des conquêtes, des trophées, & des triomphes; » c'est elle qui a rendu le nom du grand Scipion plus célébre » que ne l'ont jamais fait ses exploits & la prise de Carthage; » & c'est par elle qu'Alexandre le grand s'est immortalisé? En » effet jamais la gloire de ce Conquérant ne fut plus brillante que » lorsque Darius, vaincu par ce rival dans une grande bataille (*b*) » s'écria : *Dieux immortels, daignez rétablir mon Empire ; ou si* » *vous en avez ordonné autrement, ne me donnez point d'autre Suc-* » *cesseur que cet ennemi si débonnaire, & ce vainqueur si rempli de* » *modération.* César, dont vous portez le nom & la Couronne; » César, dont vous possédez la libéralité, la magnificence, & » les autres vertus; César ne mérita-t-il pas d'être mis au nom- » bre des Dieux par ses bienfaits, par sa douceur, & par sa » clémence? Enfin le Sénat & le Peuple Romain, ces vain- » queurs du monde, dont la puissance réside aujourd'hui en » vous seul, & dont vous représentez la Majesté, ne soumi- » rent-ils pas plus de Nations par cette même clémence, cette » même douceur, & leur équité, que par l'effort de leurs armes » victorieuses?

» Votre Majesté va se couvrir d'une gloire immortelle, si » lorsqu'Elle tient dans sa main le sort des Venitiens, rete- » nue par la considération de l'instabilité des choses humaines, » Elle sçait en user avec modération, & préfere la Paix aux » événemens incertains de la Guerre. Il n'est pas nécessaire de » chercher des exemples chez les étrangers ni dans l'antiquité, » pour prouver l'inconstance de la fortune; nos malheurs en » sont une preuve trop certaine. La République de Venise » qui étoit si florissante il y a quelques mois, & dont on » parloit avec admiration, non seulement dans toute l'Europe,

(*a*) Les Venitiens prétendent que cette Harangue est supposée, & que bien loin qu'Antoine Justiniani l'ait prononcée devant l'Empereur Maximilien, il ne lui fut pas même permis dans les Etats. Ce fait peut bien prouver que la Harangue ne fut pas prononcée, mais il ne prouve point qu'elle n'ait pas été composée & préparée par Justiniani. Voïez le Diction. de Bayle, art. *Guicciardin*, Note (*k*).

(*b*) Ou plutot lorsqu'il apprit que sa femme avoit trouvé toutes sortes d'égards à la Cour d'Alexandre. *V. Q. Curt. L.* 5.

» mais encore dans l'Asie, dans l'Afrique, & jusqu'aux ex-
1509. » trêmités du Monde; cette République, dis-je, ébranlée par » la perte d'une bataille, ou plutot par le désavantage d'une lé- » gere action, se voit aujourd'hui privée de toute sa splen- » deur, dépouillée de ses richesses, déchirée, foulée aux pieds, » dans le besoin de toutes choses, & sur-tout dépourvue de sages » conseils; enfin tellement abattue, qu'on n'y trouve plus au- » cune trace de son ancienne vigueur, & de son courage.

» Mais, que les François ne s'attribuent pas la gloire de » cette triste situation. On a vû plusieurs fois les Venitiens en bute » à de plus grands maux, sans en être accablés, & sur-tout » dans les guerres qu'ils ont soutenues contre les Turcs. On » les a vûs souvent devenir vainqueurs de vaincus qu'ils étoient; » sans doute qu'ils se seroient relevés avec la même force dans » cette occasion, s'ils n'avoient pas été arrêtés par le nom » redoutable de Votre Majesté, & par la réputation de l'in- » vincible valeur de ses Troupes. Nous en avons été telle- » ment frappés, que nous avons perdu toute espérance, non » seulement de vaincre, mais même de pouvoir résister; c'est » pourquoi mettant bas les armes, nous n'avons recours qu'à » la clémence infinie, ou plutot divine de Votre Majesté, » que nous espérons qui nous sera favorable dans la misere où » nous sommes réduits. Ainsi prosternés à vos pieds, nous vous » prions, nous vous supplions, nous vous conjurons de la part » du Doge, du Sénat, & du Peuple de Venise, d'avoir pitié » de notre triste situation, & de soulager nos maux.

» Nous nous soumettrons à toutes les conditions de Paix » qu'il plaira à Votre Majesté de nous imposer, & nous les » recevrons comme dictées par la raison & l'équité. Si vous » nous permettez de nous les prescrire à nous-mêmes, nous » consentons que tout ce que nos Ancêtres ont enlevé à l'Em- » pire, ou au Duché d'Autriche, retourne à Votre Majesté, » comme à son Maître légitime. Pour vous rendre cette resti- » tution plus agréable, nous y joignons tout ce que nous pos- » sédons en Terre-Ferme; & pour cet effet, nous renonçons » à tous les droits que nous pouvons y avoir, quels qu'ils puis- » sent être. Outre cela, nous payerons à Votre Majesté, & » aux Empereurs ses Successeurs cinquante mille ducats tous les » ans à perpétuité: Nous obéirons à tous vos Ordres, à vos

» Decret

» crets, & à vos Loix.

» Délivrez-nous donc de l'insolence de ceux ausquels nous 1509.
» avions joint il n'y a pas long-tems nos armes, & qui deve-
» nus aujourd'hui nos plus cruels ennemis, ne desirent que l'en-
» tiere extinction du nom Venitien. Si Venise est sauvée par
» votre bonté, nous vous regarderons comme le Pere de la
» Patrie & le Fondateur de notre Ville; nous célébrerons vos
» vertus dans nos Annales, & nous les ferons admirer à nos
» enfans d'âge en âge : en effet, quelle gloire pour Votre
» Majesté, d'être le premier Prince qui ait vû la République
» de Venise à ses pieds, implorer sa miséricorde, & qu'elle
» ait honoré, respecté, & révéré comme un Dieu. Si nos
» Ancêtres avoient été assez prudens pour ne point entrer
» dans les affaires d'autrui, Venise effaceroit par sa splendeur
» l'éclat de toutes les autres Villes de l'Europe, au lieu
» qu'aujourd'hui, couverte d'opprobres, d'ignominie, & de-
» venue un objet de dérision, elle a perdu en un moment
» l'honneur de toutes ses victoires. Mais pour finir par où
» j'ai commencé, il est en votre pouvoir d'egaler la gloire
» des plus célébres conquérans, en pardonnant aux Venitiens;
» gloire que rien ne pourra jamais effacer. C'est à ces traits
» que tous les siécles reconnoitront dans Votre Majesté, le
» plus grand Prince & le plus débonnaire qui ait jamais été.
» C'est par ce bienfait signalé que vos fidéles Venitiens ne
» tiendront que de vous l'avantage de vivre, & de jouir du
» commerce des hommes.

En conséquence de la résolution que le Sénat avoit prise, d'abandonner le Continent, les Venitiens envoyerent un Officier dans la Pouille, pour faire remettre les Ports de cette Province au Roy d'Arragon, qui s'attendant bien à les recouvrer sans dépense ni danger, par le moyen des Alliés, s'étoit contenté d'envoyer d'Espagne une fort petite Escadre, qui s'étoit emparée de quelques Places de peu d'importance dans les Territoires de ces Villes Maritimes. Ils envoyerent aussi en Romagne (a) un Secretaire de la République, pour rendre au Pape ce qu'ils y possédoient encore, à condition que Jean-Paul Manfroné & les autres prisonniers seroient délivrés : Qu'ils pourroient retirer leur artillerie des Places, & que la

(a) Il se nommoit Jacques Caroldo.

garnison de la Citadelle de Ravenne auroit la liberté d'en sortir.
1509. Pendant que le Pape faisoit difficulté d'accepter ces conditions, pour ne pas déplaire aux Confédérés, cette Place lui fut livrée par la garnison malgré le Secretaire. Jule se plaignit fort de ce que les Venitiens lui avoient fait plus de résistance qu'à l'Empereur & au Roy d'Arragon; & quand les (a) Cardinaux Grimani & Cornaro Venitiens, lui demanderent l'absolution du Monitoire, qu'ils disoient être dûe à la République, puisqu'elle avoit offert la restitution dans les vingt-quatre jours, il la leur refusa, sous prétexte que les offres du Sénat ayant été conditionnelles, on n'avoit pas satisfait au Monitoire, qui d'ailleurs portoit qu'outre les Places, on en restitueroit les revenus, & tout ce qui avoit été pris aux Eglises & au Clergé.

Ainsi les affaires de la République de Venise se ruinoient par des pertes fréquentes qui se suivoient de près; toutes les ressources sur lesquelles elle avoit fondé quelque espérance, lui manquoient, & il n'y avoit presque plus d'apparence qu'elle pût sauver sa liberté après la perte de tant d'Etats. Une révolution si surprenante, produisit différens effets dans l'esprit des Italiens. La plûpart s'en réjouissoient, par le souvenir de l'extrême ambition & de l'orgueil des Venitiens, qui leur faisant mépriser toutes les regles de la justice & de la bonne foi, les avoient portés à s'emparer de tout ce qu'ils avoient eû occasion de prendre, & à laisser paroître un dessein formé de subjuguer toute l'Italie, ce qui les avoit rendus géneralement odieux. Mais d'autres, dont les réflexions alloient plus loin, & qui sentoient tout le malheur de la Patrie, si elle venoit à être entierement réduite sous une domination étrangere, voyoient avec douleur la ruine d'une République si noble, l'ancien azile, le siége de la liberté, l'honneur de l'Italie, & la seule puissance capable d'arrêter les Ultramontains.

XX. Le Pape jaloux de l'agrandissement de l'Empereur & du Roy de France, entreprend de soutenir les Venitiens.

Le Pape sur-tout, jaloux de la puissance de l'Empereur & du Roy de France, commença à être touché de l'humiliation des Venitiens; & il résolut de les soutenir secretement, pour empêcher leur ruine entiere, & de susciter à ces deux Princes des occupations, qui leur otassent les moyens de l'opprimer lui-même. Ainsi il reçut favorablement une Lettre que lui écrivit

(a) Dominique Grimani, & Marc Cornaro, tous deux créatures d'Alexandre VI

le Doge de Venise ; ce Magistrat le supplioit, en des termes fort soumis, de vouloir bien admettre six Ambassadeurs des principaux du Sénat, que la République avoit choisis, pour aller lui demander très-humblement pardon, & recevoir l'Absolution. Après avoir lû cette Lettre dans le Consistoire, & allégué l'ancien esprit de l'Eglise, qui n'étoit pas d'user de rigueur envers ceux qui se repentant de leurs fautes, en demandoient pardon, il consentit à recevoir les Ambassadeurs. Ceux de l'Empereur & du Roy de France s'y opposerent fortement, & lui représenterent, que suivant le Traité de Cambray, il étoit obligé de poursuivre les Venitiens par les armes spirituelles & temporelles, jusqu'à ce que les Alliés se fussent remis en possession de tout ce qui leur avoit été enlevé. Il leur répondit, que quoiqu'il reçut les Ambassadeurs du Sénat, son intention étoit de ne donner l'Absolution, qu'après que l'Empereur, qui étoit le seul qui n'eût pas entierement recouvré tout ce qu'il prétendoit lui appartenir, n'auroit plus rien à desirer. 1509.

XXI. Louis XII. borne lui-même ses conquêtes;& s'en tient aux termes du Traité de Cambray.

Cette démarche du Pape donna un commencement d'espérance aux Venitiens : mais ce qui les rassura bien davantage, fut la résolution que prit le Roy de France, de s'en tenir de bonne foi aux termes du Traité de Cambray, & de se contenter de ce qui lui appartenoit, sans permettre que son Armée passât plus avant. Il étoit en son pouvoir de s'emparer, sans nul obstacle, de Verone, de Padouë, & de toutes les autres Villes que les Venitiens avoient abandonnées. Les Veronois lui envoyerent même des Députés pour se donner à lui ; mais il voulut qu'ils portassent les clefs de leur Ville à l'Ambassadeur de Maximilien, qui étoit dans son Camp ; & il termina ses conquêtes par la prise de Peschiera : cette Place appartenoit au Marquis de Mantoue, sur les Ancetres duquel les Venitiens l'avoient usurpée en même tems qu'Asola & Lonato ; néanmoins Louis la retint pour lui, parce qu'elle étoit à la bienséance de ses Etats de Milan ; mais il en réserva les revenus à ce Prince, qui n'avoit osé la lui refuser, & promit de lui donner un équivalent en échange. La Citadelle de Cremone s'étoit aussi rendue dans le même tems ; il avoit accordé la vie & les biens à toute la garnison ; mais ceux qui étoient nés ses sujets, & les Nobles Venitiens demeurerent pri-

ſonniers de guerre, avec aſſurance de la vie.

1509. XXII. *Treviſe ſe conſerve aux Venitiens.*

L'exemple de Verone fut ſuivi par Vicence, Padoue, & les autres Villes, à l'exception de Treviſe. Abandonnée par les Magiſtrats, & par la garniſon Venitienne, elle ſe ſeroit donnée à l'Empereur, s'il y eût envoyé les moindres troupes, ou même une ſeule perſonne d'autorité: mais il n'y vint que Leonard de Dreſſino, banni de Vicence, qui avoit déja pris poſſeſſion de Padoue au nom de Maximilien. Cet homme, quoique venu ſans troupes, ſans ſuite, & ſans aucun caractere, avoit néanmoins été reçû dans la Ville, lorſque quelques bannis nouvellement rétablis par les Venitiens, & que ce bienfait leur avoit attachés, commencerent à ſe ſoulever. Ils furent appuyés par la Populace, ayant à ſa tête un certain Cordonnier nommé *Marc*, qui alla planter l'Etendart de Veniſe dans la grande Place, accompagné d'une grande multitude, qui crioit: *Vive ſaint Marc, nous ne voulons point d'autres Maîtres que les Venitiens.* Cette chaleur fut fomentée par l'Ambaſſadeur de Hongrie, qui ſe trouva-là par hazard en allant à Veniſe. Ainſi Dreſſino fut chaſſé de Treviſe, où l'on fit entrer ſept cens hommes de pié Venitiens. Quelques jours après l'Armée, qui venoit d'être renforcée par de l'Infanterie tirée d'Eſclavonie, & par celle qui étoit revenue de Romagne, entra dans la Ville, au lieu de ſe poſter comme elle l'avoit projetté, en quelque lieu avantageux entre Maghera & Meſtré. Les Venitiens ſe mirent auſſi-tôt à faire fortifier Treviſe en grande diligence, & ils envoyerent leur Cavalerie faire des courſes dans tout le Pays circonvoiſin, pour ramaſſer le plus de vivres qu'il leur ſeroit poſſible, non ſeulement pour cette Place, mais encore pour Veniſe, où ils en mirent une prodigieuſe quantité.

XXIII. *Negligence & mauvaiſe conduite de l'Empereur, qui reſte dans l'inaction pendant toute cette Guerre.*

La principale cauſe de cet événement, qui commença à faire eſpérer aux Venitiens qu'ils pourroient conſerver quelque partie de leur Etat, & l'origine des changemens qui arriverent enſuite dans les affaires, furent la négligence & la mauvaiſe conduite de l'Empereur. On n'avoit pas entendu parler de lui pendant le cours de toutes les victoires des François, quoiqu'elles lui euſſent procuré la reſtitution de pluſieurs Villes, qu'il lui auroit été facile de conſerver. Après le Traité de Cambray, il avoit paſſé quelque tems en Flandre pour y faire de l'argent;

mais il ne l'eût pas plûtôt reçû, qu'il le dissipa en folles dépenses selon sa coutume. Il partit néanmoins de Malines avec une Armée, & tout l'apareil de l'Empire, & il s'approcha de l'Italie, publiant qu'il vouloit commencer la Guerre avant le terme marqué dans le Traité; mais toujours arrêté par les mêmes difficultés, & par son indigence ordinaire, il n'avança pas plus loin. Néanmoins le Pape, à qui la crainte des Armes Françoises faisoit souhaiter alors la présence de l'Empereur en Italie, lui avoit envoyé Constantin de Macédoine avec cinquante mille ducats, pour l'engager à s'y rendre au plûtôt. Outre cela il lui avoit permis de se servir de cent mille autres ducats, qu'on gardoit depuis quelque tems en Allemagne pour faire la guerre aux Infidéles. Le Roy de France lui en avoit encore payé cent mille pour l'investiture du Duché de Milan. Mais ces sommes n'avoient pû suffire à ses profusions; de sorte que lorsqu'il apprit à Inspruck la défaite des Venitiens à Vaïla, il ne put en partir faute d'argent; & il envoya seulement le Duc de Brunswik pour reprendre le Frioul. Enfin il se rendit à Trente, d'où il écrivit au Roy de France, pour le remercier de ce que par son moyen il avoit recouvré ses Places; il lui mandoit que pour lui donner une preuve de sa reconnoissance, & pour effacer entierement la mémoire du passé, il avoit fait brûler un Livre que l'on conservoit à Spire, & qui contenoit toutes les injures faites par les Rois de France aux Empereurs, à l'Empire & à la Nation Germanique. 1509.

Le Cardinal de Rouen alla le trouver à Trente le 13 de Juin, & lui promit de la part du Roy cinq cens Lances. Ce Ministre fut reçû de l'Empereur avec de grands honneurs, & après avoir réglé toutes choses à l'amiable, ils convinrent d'un jour pour une Conférence entre ce Prince & le Roy en pleine campagne auprès de la Ville de Garde, sur les Confins de leurs Etats. Le Roy se mit en chemin pour s'y trouver au jour marqué, & l'Empereur vint jusqu'à Riva-di-Trento; mais après y avoir resté deux heures, il s'en retourna brusquement à Trente, & manda au Roy, que certains accidens nouvellement arrivés dans le Frioul, l'obligeoient de partir, le priant de l'attendre à Crémone, parce qu'il reviendroit incessamment pour l'entrevûe projettée.

Cette démarche, s'il est possible de pénétrer les véritables

1509. motifs d'un Prince aussi léger, fut attribuée par quelques-uns, à des soupçons qu'il n'avoit pas été difficile d'inspirer à un homme naturellement fort crédule: D'autres crurent que comme il avoit une petite Cour & peu de troupes, il eut honte de paroître à l'entrevûe dans un état si différent de la pompe & de la grandeur du Roy de France. Quoiqu'il en soit, Louis qui avoit envie de licentier promptement son Armée, pour se décharger d'une si grande dépense, & souhaitant encore plus de repasser les Monts, retourna à Milan, sans vouloir attendre davantage; quoique Matthieu Lango devenu Evêque *de Gurk*, que l'Empereur lui avoit envoyé, & qui le suivit jusqu'à Crémone, l'en pressât fort, l'assurant que son Maître ne manqueroit pas au rendez-vous.

La retraite du Roy & de son Armée, fit perdre à Maximilien beaucoup de sa réputation. Il avoit néanmoins assez de troupes pour mettre de bonnes garnisons dans Padoue, & dans les autres Villes; mais il ne prit aucunes de ces mesures, soit par sa négligence naturelle, soit qu'il eût en tête de faire auparavant d'autres entreprises, soit enfin qu'il lui parût plus honorable d'avoir avec lui toutes ses forces à son entrée en Italie. Supposant même que l'objet de la Ligue étoit entierement rempli, il proposa aux Confédérés de joindre leurs troupes aux siennes pour attaquer la Ville de Venise. Le Roy de France prêta l'oreille à cette proposition, mais le Pape en étoit bien éloigné, & le Roy d'Arragon s'y opposa ouvertement.

XXIV. Fin de la Guerre de Pise; & réduction de cette Ville.

Dans ce tems-là les Florentins terminerent enfin la guerre de Pise. Depuis qu'ils avoient tout mis en usage pour empêcher qu'il n'entrât des vivres dans la Ville ni par mer ni par terre, la disette y croissoit de jour en jour; les Paisans, & le menu Peuple ne voulant plus la supporter, les principaux Citoyens qui avoient le Gouvernement en main, & qui étoient appuyés par la plus grande partie de la jeunesse, feignirent pour les amuser de lier une négociation avec les Florentins, par la médiation du Seigneur de Piombino. En effet (*a*) Nicolas Machiavel Secretaire de la République de Florence, & quelques Députés de Pise choisis par les deux Ordres des Habitans de la Ville & du Territoire, se rendirent à Piom-

(*a*) Il a donné plusieurs Ouvrages, entr'autres des Maximes de Politique fort dangereuses.

bino, où les Pisans eurent l'artifice de consumer beaucoup de tems sans rien conclure. 1509.

Cependant il n'étoit pas aisé de leur couper tout-à-fait les vivres, surtout pendant la nuit, à cause de l'étendue du Pays, plein de fossés & de marais; d'ailleurs l'inclination des Lucquois les portoit toujours à leur en fournir autant qu'ils le pouvoient en secret, nonobstant leur nouveau Traité avec les Florentins; enfin le courage déterminé des Pisans les poussoit à s'exposer hardiment à toutes sortes de dangers pour en avoir. Ainsi les Capitaines Florentins prirent la résolution de diviser leurs troupes en trois corps, afin de pouvoir faire une garde plus exacte. Ils posterent l'un à Mezzana hors la Porte des Plages; le second à S. Pier-à-Reno, & à Saint Jacque du côté de la Porte de Lucques; & le troisiéme auprès de l'ancienne Eglise de S. Pier-in-Grado, qui est entre Pise & l'embouchure de l'Arno. Ils mirent dans chacun de ces postes, qu'ils firent bien fortifier, mille Fantassins, avec un bon nombre de Cavalerie; & pour mieux garder le côté des Montagnes, & le chemin du Val-d'Osolé, qui va au Mont S. Julien, ils firent construire vers le grand Hôpital, un Fort capable de contenir deux cens cinquante hommes de pié.

Les Pisans se trouverent par-là extrêmement serrés, & ne pouvant se dégager à force ouverte, ils eurent recours à la ruse. Un jeune Pisan de basse extraction, nommé Alfonse *del Mutolo*, ayant été pris quelque tems auparavant par des Soldats Florentins, avoit été fort bien traité par Canaccio de Pratovecchio, dont il étoit prisonnier. Ce jeune homme offrit aux Florentins de leur faire livrer la Porte de Lucques; les troupes, qui étoient postées à saint Jacque, devoient s'avancer vers cette Porte durant la nuit pour s'en emparer, & l'Armée se seroit ensuite approchée plus près de la Ville. Le dessein des Pisans étoit d'introduire dans la Ville une partie de ces troupes, de faire main basse sur elles, & en même-tems d'attaquer un autre quartier des Florentins; mais ceux-ci se conduisirent avec tant de précaution, que les ennemis ne tirerent d'autre fruit de leur stratagême que la mort d'un petit nombre de soldats qui s'étoient avancés au signal dont on étoit convenu. Canaccio, sur la foi duquel on avoit accepté la proposition, & Paul de Parrana, Capitaine d'une Compagnie de Chevaux-Légers, y périrent aussi.

Le mauvais succès de cette tentative, ôta toute espérance à
1509. la Ville de Pise. Il n'y entroit rien à l'exception de quelques grains qu'on y transportoit secretement, & avec un péril extrême. D'ailleurs les Florentins forçoient les bouches inutiles à y rester, en faisant souffrir différens supplices à ceux qui sortoient de la Ville. Tout ce qui étoit nécessaire à la vie, s'achetoit à un prix excessif, & il s'en falloit bien qu'il y en eut suffisamment pour tout le monde, de sorte que beaucoup de gens moururent de faim. Cependant malgré cette affreuse necessité, ceux qui commandoient dans la Place, persistoient toujours dans leur opiniâtre résolution; ils aimoient mieux laisser périr entierement la patrie, que de se rendre, ils imaginoient chaque jour quelque nouveau stratagème pour tromper le Peuple: sur-tout ils lui faisoient espérer les secours de l'Empereur, qui obligeroit les Florentins à lever le siege. Mais enfin un grand nombre de gens de la campagne, & particulierement ceux qui avoient eté de la Conférence de Piombino, où ils avoient vû quelles étoient les intentions des Florentins, se souleverent, & forcérent les Chefs à renoüer la négociation.

Elle fut d'abord reprise avec (*a*) Alamano Salviati, Commissaire du corps d'Armée, qui étoit posté à S. Pier-in-Grado, & ensuite transférée à Florence, où les Députés de Pise se rendirent. Après bien des contestations, & que les mêmes Chefs des Pisans eurent fait tous leurs efforts pour la rompre, le Traité (*b*) fut enfin conclu. Il n'y avoit point de doute que l'extrêmité, où les Pisans se trouvoient, ne les eût bientôt forcés à se rendre; cependant ils obtinrent des conditions très-favorables; car non seulement on leur pardonna tout ce qu'ils avoient fait contre la République & contre les particuliers, mais on leur accorda encore plusieurs Privileges, & on les déchargea de la restitution des effets qu'ils avoient pillés, lorsqu'ils se révolterent; ce qui marque combien les Florentins souhaitoient de recouvrer cette Ville, & combien ils craignoient qu'il n'arrivât quelque contre-tems imprévû, surtout de la part de Maximilien, qui pourroit alléguer qu'il avoit nommé les Pisans dans la Ligue de Cambray, comme ses Alliés, quoique le Roy de France n'eût pas accepté cette nomi-

(*a*) Il étoit beau-pere de Guichardin, Auteur de cette Histoire.

(*b*) Ce fut au commencement de Juin.

nation.

nation. Mais ils aimerent mieux terminer cette affaire avec quelque désavantage pour eux, que de commettre au risque des événemens ce dont ils étoient actuellement assurés. La bonne foi, avec laquelle ils en userent dans cette occasion, est une chose bien digne de remarque; car malgré toutes les injures qu'ils avoient reçues des Pisans, & le ressentiment dont ils devoient être animés contre eux, ils furent aussi exacts à leur tenir parole, qu'ils avoient été faciles à la leur donner. 1509.

XXV. Les Venitiens reprennent Padoue sur l'Empereur.

L'Empereur fut très-fâché de la soumission de Pise, car il s'étoit flaté ou de se rendre maître de cette Ville, qui lui auroit été d'une grande utilité pour ses desseins, ou de vendre bien cher aux Florentins la liberté d'y rentrer. Son indigence & sa légereté lui faisoient perdre toutes les occasions favorables, qui s'offroient à lui d'elles-mêmes; d'ailleurs il prenoit si peu de précautions, qu'il n'avoit presque pas un soldat dans Vicence ni dans Padoue. Tandis que se livrant à sa légereté, il alloit & venoit mal accompagné, suivant les différens projets qui lui passoient dans l'esprit, & qu'il laissoit refroidir par sa lenteur l'affection que les Peuples pouvoient avoir pour lui; les Venitiens saisirent l'occasion offerte de se remettre en possession de Padoue.

L'événement de Trevise leur avoit fait connoître qu'ils avoient commis une grande faute d'abandonner si légerement leurs Etats de Terre-Ferme, & que cette résolution, inspirée par le désespoir, avoit été non seulement trop précipitée, mais même inutile. D'ailleurs la conduite méprisable de Maximilien, le leur rendoit chaque jour moins redoutable. Il arriva encore dans ce tems-là, que plusieurs particuliers de Venise ayant voulu y faire transporter les fruits des biens qu'ils possedoient dans le Territoire de Padoue, les Habitans de cette Ville ne voulurent pas le permettre. Le ressentiment de ces particuliers, joint à l'intérêt public, anima beaucoup les Venitiens. Enfin ils sçavoient qu'il n'y avoit point de Garnison à Padoue; que la fierté des Nobles faisoit regretter au Peuple la domination moderée de la République, & que tous les gens de la Campagne étoient dans les intérêts de Venise.

Le plan de cette entreprise fut, qu'André Gritti, l'un des Proveditëurs, quitteroit l'Armée, alors composée de 400 hommes d'armes, de plus de 2000 Stradiots ou Chevaux-Legers,

& de 5000 hommes d'Infanterie, & se rendroit à Novalé
1509. dans le Padouan : Qu'il seroit joint en chemin par un détachement d'Infanterie, qu'on envoyeroit au Village de Mirano, & par un grand nombre de Paysans : Que de-là il marcheroit à Padoue, dont il attaqueroit la Porte de Codalunga : Qu'en même-tems, pour y causer plus de confusion, 2000 Paysans soutenus de 300 Soldats & de quelques Cavaliers, donneroient l'allarme du côté de la Porte appellée le *Portello*, qui est à l'autre extrêmité de la Ville : Et que pour mieux couvrir ce dessein, Christophe Moro, l'autre ProveditEur, feroit semblant d'aller assiéger la Ville de Citadella.

Ce dessein fut exécuté aussi heureusement qu'il avoit été concerté avec sagesse. Quelques Fantassins arrivés long tems après la pointe du jour, trouverent la Porte de Codalunga à demi ouverte, parce que des Paysans venoient par hazard d'y faire entrer des Charettes chargées de foin : Ils se saisirent facilement de cette Porte, & ils attendirent en silence l'arrivée du reste de leurs gens qui n'étoient pas loin. Le Chevalier *Della Volpe* avec les Chevaux-Legers, Zitolo de Perouse & Lanctance de Bergame, avec une partie de l'Infanterie entrerent dans la Ville. Ils étoient presque arrivés à la grande Place, sans qu'il y eût la moindre allarme dans Padoue, qui est d'un grand circuit, mais fort mal peuplée. Enfin le bruit étant venu jusqu'à la Citadelle, Dressino Gouverneur de Padoue pour Maximilien, sortit avec 300 Fantassins Allemans, qui étoient tout ce qu'il avoit de Troupes, & se rendit sur la Place. Brunoro de Serego y vint aussi, suivi de 50 Chevaux, & là ils firent alte pour voir si pendant qu'ils soutiendroient le premier effort des ennemis, les Habitans affectionnés à l'Empereur ne prendroient point les Armes ; mais leur attente fut vaine ; car chacun étoit si surpris de cet événement imprévû, que personne n'osa remuer ; de sorte qu'ils furent bien-tôt contraints, après avoir perdu beaucoup de monde, de se retirer dans la Forteresse & dans la Citadelle, qui se rendirent l'une & l'autre quelques heures après, parce qu'elles étoient hors d'état de se défendre.

Quand les Venitiens se virent maîtres de Padoue, ils songerent à empêcher le désordre & à sauver la Ville, dont la plus grande partie leur étoit attachée : c'est pourquoi l'on

se contenta de piller les maisons des Juifs, & celles de quelques Padouans qui s'étoient déclarés pour l'Empereur. Cette action se passa le jour de sainte Marine, & tous les ans Venise en célébre la mémoire, comme d'un jour heureux, & l'époque du rétablissement de la République. 1509.

Au bruit de cet événement, tout le Pays se souleva; & Vicence auroit ouvert ses Portes aux Venitiens, si Constantin de Macedoine, qui se trouva par hazard près de cette Ville, ne s'y fût jetté avec quelques troupes. Les Venitiens recouvrerent d'abord tout le Territoire de Padoue, ayant pour eux le commun peuple des Villes & les Paysans; ils reprirent aussi avec la même promptitude la Ville & la Citadelle de Legnago, d'où ils pouvoient aisément incommoder tout le plat pays aux environs de Verone & de Vicence. Ils firent une tentative sur la Tour Marchesana à huit milles de Padoue, passage commode pour entrer dans le Polesine de Rovigo, & dans le Mantouan; mais ils la manquerent, parce que le Cardinal d'Est la secourut à propos.

XXVI. Traité de *Biagrassa* entre le Pape & le Roy de France.

La prise de Padoue n'empêcha pas le Roy de France de repasser les Monts, contre l'opinion de bien des gens. A son départ il fit un nouveau Traité dans la Ville de Biagrassa avec le Cardinal de Pavie Légat du Pape, par lequel Jule & le Roy se promirent une assistance mutuelle. Ils se réserverent de pouvoir traiter avec tel autre Prince qu'ils voudroient, pourvû que ce fût sans préjudice de la présente Alliance. Le Roy s'obligea de ne recevoir sous sa protection aucun Sujet ou Vassal du S. Siége, ni personne qui en dépendît de quelque maniere que ce pût être, annullant expressément tout ce qu'il avoit pû faire jusqu'alors contre cet article. Cette derniere clause parut peu convenable à la gloire d'un si grand Roy: car il n'y avoit pas long-tems qu'il avoit rendu ses bonnes graces au Duc de Ferrare qui ne les avoit perdues que pour avoir accepté, sans le consulter, la dignité de Gonfalonier de l'Eglise; il en avoit même reçu trente mille ducats, & il l'avoit pris sous sa protection. On convint encore que le Pape disposeroit des Evêchés, qui étoient alors vacans dans tous les Etats du Roy; mais que ceux qui vacqueroient pendant un certain tems, seroient conférés sur la nomination du Prince. De son côté, pour lui faire plaisir, le Pape envoya par le

même Légat, un Bref, qui assuroit le Cardinalat à l'Evê-
1509. que d'Alby, avec promesse de lui donner les marques de cette dignité dès qu'il viendroit à Rome.

XXVII. Embarras du Roy de France après sa victoire.

Le Roy revint en (a) France tout couvert de la gloire d'une Conquête si rapide & si entiere; mais comme nous ne goûtons presque jamais après l'accomplissement de nos plus ardens desirs la satisfaction que nous en espérions, ce Prince n'en avoit pas moins d'inquiétude, & ses affaires n'en étoient pas plus assûrées; car si celles de l'Empereur venoient à prospérer, il s'imaginoit avoir plus à craindre de sa part, qu'il ne l'avoit eû de la part des Venitiens; & si les Venitiens se rétablissoient, il se voyoit dans la nécessité de se tenir continuellement sur ses gardes, pour conserver ce qu'il leur avoit enlevé. Il étoit actuellement obligé de secourir l'Empereur de Troupes & d'argent; autrement il étoit à craindre qu'il ne se joignit aux Venitiens contre lui, & que le Roy Catholique, peut-être même le Pape, ne suivissent son exemple. Des secours médiocres n'étoient pas suffisans, & il falloit qu'ils fussent tels, que Maximilien pût remporter l'avantage sur les Venitiens; si d'un autre côté ces secours étoient considérables, outre qu'ils lui coûteroient beaucoup, l'Empereur deviendroit trop puissant & trop redoutable.

Ainsi le Roy ne sçavoit dans le commencement, s'il devoit se réjouir, ou s'affliger de l'affaire de Padoue: mais enfin en balançant la sûreté qu'il trouvoit à voir les Venitiens dépouillés de leurs Etats de Terre-Ferme, avec la crainte de la puissance de l'Empereur, & avec l'espérance de pouvoir retirer d'entre ses mains pour de l'argent la Ville de Verone, qu'il desiroit passionément d'avoir, pour en faire un boulevart contre les entreprises de l'Allemagne, il jugea que ce qui convenoit le mieux à ses intérêts, étoit que l'Empereur & les Venitiens eussent à soutenir l'un contre l'autre une longue Guerre, qui les affoibliroit également; il se confirma encore plus dans cette idée après son Traité avec le Pape.

Il laissa sur les confins du Veronese la Palice avec 700 Lances, pour être employées suivant les ordres de l'Empereur à la conservation des Conquêtes déja faites, & à enlever aux Venitiens ce qu'ils possédoient encore. L'Empereur fit mar-

(a) Il y arriva au commencement d'Août.

cher ces Troupes à Vicence, & s'assura par ce moyen de Verone, dont il étoit fort en peine à cause de la foiblesse de la Garnison ; l'Armée des Venitiens, qui étoit allée mettre le Siége à Citadella, fut obligée de se retirer. 1509.

Il arriva avant le départ du Roy une chose qui ranima encore davantage l'espérance des Venitiens. La Cavalerie qu'ils avoient à Legnago faisoit des courses continuelles dans tout le Pays, & jusqu'aux Portes de Verone. La Garnison de cette Ville, qui n'étoit que de deux cens Chevaux & de sept cens Fantassins, ne pouvoit s'y opposer. L'Evêque de Trente, Gouverneur de cette Place pour Maximilien, voulant empêcher ces ravages, résolut d'assiéger Legnago. Pour cet effet, il pria le Marquis de Mantoue de venir le joindre. Le Marquis en attendant que tout fût prêt, s'avança avec sa Compagnie, entretenue aux dépens du Roy, & se posta dans un Village du Veronese, nommé l'Isola della Scala, lieu sans défense & sans fortifications. Il s'y tenoit dans une grande sécurité, ne comptant pas y être attaqué, attendu l'éloignement & la foiblesse des Ennemis ; mais il servit d'exemple à tous les Capitaines, qu'en tout tems & en tous lieux ils doivent se tenir sur leurs gardes. Il voulut engager quelques Stradiots de l'Armée Venitienne à passer dans ses Troupes ; ils lui donnerent parole, mais ils en donnerent d'abord avis à leurs Chefs, qui résolurent de profiter de cette intrigue pour surpendre le Marquis. Luce Malvezzi avec 200 Chevaux, & Zitolo de Perouse suivi de 800 hommes d'Infanterie, se rendirent secretement de Padoue à Legnago ; & ayant été joints par les Troupes qui y étoient & par 1500 Paysans, ils arriverent à la pointe du jour à l'Isola della Scala, faisant marcher devant eux quelques Cavaliers, qui crioient, *le Turc*, (*a*) surnom qu'avoit pris le Marquis ; ils vouloient lui faire croire que c'étoient les Stradiots qu'il attendoit. Ils entrent sans résistance, n'ayant trouvé aucune Garde avancée, surprennent ses gens encore endormis, & les enlevent tous. Boisy (*b*) entr'autres, Lieutenant du Marquis

(*a*) Son Ayeul Louis III. Marquis de Mantoue, avoit porté le même surnom.

(*b*) Pierre Gouffier, Seigneur de Boisy, fils de Guillaume Gouffier, Seigneur de Boisy, Sénéchal de Xaintonge, &c. & de Louise d'Amboise, sœur du Cardinal de Rouen. Il fut tué à la Bataille de Marignan en 1515.

1509. & neveu du Cardinal de Rouen, est fait prisonnier. Le Marquis éveillé par le bruit, saute par une fenêtre presque tout nud, & se cache dans une piéce de seigle, sur la promesse qu'un Paysan du lieu lui fait de lui aider à se sauver: mais ce Paysan préférant l'intérêt des Venitiens aux grandes offres du Marquis, le trahit; de sorte qu'il est pris & mené à Padoue, & de-là à Venise, où on l'enferme dans la petite Tour du Palais, au grand contentement de toute la Ville.

XXVIII. L'Empereur arrive en Italie avec de foibles Troupes.

Jusques-là l'Empereur n'avoit encore rien fait pour arrêter les progrès des Venitiens. Il n'avoit point assez de forces pour tenir la Campagne, & les Paisans affectionnés à la République, s'étoient ouvertement déclarés contre lui. Ils l'occuperent pendant plusieurs jours dans la Montagne de Vicence à la faveur du lieu, qui est fort escarpé. Ensuite lorsqu'il descendit dans la Plaine, il fut attaqué par un nombre infini de ces mêmes Paysans, qui l'attendoient à un défilé dangereux, où il courut grand risque de la vie: Enfin après les avoir chassés de cet endroit, il se rendit à la Scala dans le Vicentin, dont l'Armée Venitienne avoit déja recouvré une partie. Serravallé, passage important, avoit même été forcé, & on y avoit exercé de grandes cruautés contre les Allemans. L'Empereur reprit cette Place, & fit le même traitement à la Garnison Italienne, & aux Habitans. Comme ses Troupes n'étoient pas encore considérables, il ne formoit que des entreprises proportionnées à sa foiblesse, & il attaquoit successivement de petites Places, avec peu de dignité & de gloire; néanmoins comme il imaginoit toujours des projets au-dessus de ses forces & peu praticables dans les conjonctures où il se trouvoit, il proposoit dans le même tems aux autres Alliés d'assiéger Venise, en réunissant toutes leurs Troupes de terre, & par le moyen des Armées Navales de France & d'Arragon, unies aux Galeres du Pape.

Le Roy de France ne s'éloignoit pas de cette proposition, quoiqu'il n'en eût pas été question dans le Traité de Cambray, pourvû que la Conquête tournât à l'avantage commun. Le Pape n'approuvoit pas cette entreprise, & le Roy Catholique s'y opposa toujours, alors & depuis, quand la chose fut traitée plus sérieusement. Ce Prince représentoit qu'il y auroit de l'injustice à pousser les Venitens jusques-là, mais ce n'étoit

qu'un prétexte ; son véritable motif étoit la crainte qu'il avoit que le Roy de France ne profitât tout seul de cette Conquête. 1509.

Pendant que le Vicentin, le Padouan & le Veronese étoient ainsi ravagés par les Troupes Allemandes & Venitiennes, le Frioul & l'Istrie étoient encore plus maltraités. Le Prince d'Anhalt entra dans le Frioul par ordre de l'Empereur avec 10000 hommes de Milices. Après avoir vainement tenté de s'emparer de Montefalconé, il prit d'assaut la Ville & la Citadelle de Cadoro, & fit un grand carnage de la Garnison. D'un autre côté quelques Chevaux-Legers & Fantassins Venitiens, accompagnés d'un grand nombre de Païsans, forcerent la Ville de Valdisera, & ils entrerent dans Bellona par composition. Le Duc de Brunswik aussi envoyé par l'Empereur, n'ayant pû se rendre maître d'Udine Capitale du Frioul, mit le Siége devant Cividal-d'Autriche sur la Riviere de Natisoné. Fréderic Contarini étoit dans cette Place avec une foible Garnison ; mais il étoit rassuré par le courage des Habitans, résolus à se bien défendre. Jean-Paul Gradenigo, Provediteur du Frioul, se mit en marche pour le secourir avec 800 Chevaux & avec 500 Fantassins, qui furent mis en fuite par les Allemans ; cependant malgré cet avantage, ceux-ci ne purent emporter la Place, quoiqu'ils lui eussent donné un terrible assaut.

En Istrie, Christophe Frangipani défit à Vermé quelques Officiers Venitiens, qui n'avoient d'autres Troupes que les gens du Pays ; ensuite il mit toute la Province à feu & à sang, & il s'empara de Castelnuovo & de la Ville de Raspruchio. Les Venitiens y envoyerent Ange Trevisani, Amiral de la Flotte avec seize Galeres : il prit d'abord la Ville de Fiumé, & il essaya de soumettre aussi celle de Trieste, mais il n'y réussit pas, & il se contenta de forcer Raspruchio ; ensuite il mit à la voile pour Venise avec toute son Escadre. Ainsi le Frioul & l'Istrie se trouverent dans un état déplorable : Comme les Venitiens & les Allemans avoient tour à tour l'avantage, les Villes souvent prises & reprises, étoient toujours pillées par les uns ou par les autres ; la vie & les biens des Habitans étoient continuellement exposés, & la Campagne se ruinoit entierement de jour en jour.

1509.

XXIX. Les Ambassadeurs de Venise arrivent à Rome.

Avant que les Venitiens fussent rentrés dans Padoue, les six Ambassadeurs de Venise étoient arrivés à Rome en habits de deuil, & dans une extrême humiliation. Les Ambassadeurs de cette République avoient coutume de faire leur Entrée avec beaucoup de faste & de magnificence. La Cour de Rome alloit au-devant d'eux ; mais ceux-ci entrerent dans cette Ville pendant la nuit, sans qu'on leur fit le moindre honneur & sans aucun cortege ; ils ne furent pas même admis à l'Audience du Pape, & il fallut qu'ils allassent traiter chez le Cardinal de Naples, avec lui & avec d'autres Cardinaux & Prélats chargés de cette Négociation. Les Ambassadeurs de l'Empereur, du Roy très-Chrétien & du Roy Catholique, faisoient tous leurs efforts pour empêcher qu'ils n'obtinssent l'absolution ; mais l'Archevêque d'York (*a*) que Henry VIII. nouvellement parvenu à la Couronne d'Angleterre par la mort d'Henry VII. (*b*) son Pere, avoit envoyé exprès à Rome, sollicitoit hautement en faveur de la République.

XXX. Siege *de Padoue* par l'Empereur.

Une affaire plus importante attiroit alors l'attention du Public. L'Empereur ayant assemblé toutes ses forces, & celles qu'on lui avoit prêtées, se disposoit à assiéger Padoue avec une puissante Armée. Les Venitiens persuadés que leur salut dépendoit de la conservation de cette Place, se préparoient de leur côté à une vigoureuse défense. Ils y avoient envoyé toute leur Armée, à l'exception des Troupes nécessaires à la garde de Trevise ; la Ville étoit fournie d'une quantité prodigieuse de différentes piéces d'Artillerie, & de vivres pour plusieurs mois. On y avoit fait entrer un nombre infini de Païsans & de Pionniers qu'on employoit à faire des travaux, pour s'assurer des eaux qui viennent d'auprès de Limini à Padoue par un Canal, & pour réparer & fortifier les murs & les autres défenses de la Place. Quoi qu'on ne pût rien ajoûter à ses sages dispositions, les Sénateurs ne pouvoient calmer leur inquiétude dans une occasion si importante ; & ils pensoient continuellement à trouver & à proposer de nouveaux moyens de défense. Comme ils délibéroient sur cette matiere,

(*a*) Il se nommoit Christophe Brambridge.

(*b*) Henry VII. mourut le 21 d'Avril à Richemont, après 23 ans & sept mois de regne. Ce Prince n'avoit que 52 ans, & son Fils 19 à 20.

Leonard

Leonard Loredano, qui étoit depuis long-tems Doge de Venise, parla ainsi. 1509.

» Il n'y a personne parmi vous, Messieurs, qui ne voye clairement que la perte de Padoue sera la ruine de la Patrie, & » que l'espérance de recouvrer nos Etats & la conservation de » la liberté, sont inséparablement unies à la sûreté de cette Ville; » aussi n'avez-vous presque rien négligé pour empêcher l'Ennemi » de s'en emparer: mais ces préparatifs peuvent-ils vous inspirer » une sécurité entiere, & répondre à la dignité de la République? » Car il ne suffit pas, dans la conjoncture présente, de pouvoir » compter même avec quelque assurance sur les mesures prises » pour la défense de Padoue, il faut encore la mettre autant » qu'il est possible à l'abri des caprices de la fortune, dont le » pouvoir est si grand dans toutes les affaires, mais sur-tout » à la Guerre. Après cela, Messieurs, pouvons-nous, avec honneur, abandonner à des mercenaires & à des étrangers la » défense de la République, le soin de notre gloire, notre propre salut, & celui de nos femmes & de nos enfans? Ah! » Messieurs, que ne courons-nous plûtôt en foule à Padoue » pour servir nous-mêmes de rempart à cette Ville; car si nous » craignons de sacrifier notre sang & nos biens pour sauver la » Patrie, nous allons perdre pour toujours une si précieuse occasion. Hâtez-vous donc, tandis que vous le pouvez encore, hâtez-vous de faire un effort généreux, & n'attendez » pas que vous soyez la proye d'un Ennemi altéré de votre » sang; le salut ou la ruine de la Patrie sont le bonheur ou » l'infortune de tous ses enfans. En effet, l'esclavage de la République n'expose-t-il pas tous les Citoyens à l'avarice, à la » licence & à la cruauté du Vainqueur? Mais je veux que nous » n'ayons rien à craindre pour nous-mêmes, & que la Patrie » seule soit en péril. Ce dernier motif n'est-il donc pas assez » puissant pour animer de bons Citoyens? Leur faut-il d'autre » récompense que l'estime des hommes, & l'avantage de faire » une action agréable à Dieu; car, Messieurs, tous les Peuples » & même les Payens, ont crû que les défenseurs de la Patrie » & les Héros dont les Conquêtes l'agrandissent, trouvoient dans le Ciel des places destinées à récompenser leur » amour pour le pays? Or, Messieurs, quelle Patrie fut jamais » plus digne de devoir son salut à ses enfans que la nôtre,

» elle qui leur procure tant de biens & d'honneurs ? Quelle
1509. » Ville a plus de droits à ces ſecours que Veniſe, qui tient » depuis tant de ſiécles le premier rang entre les plus grandes » Villes du monde, & qui ſe fait admirer par ſa ſituation, par » une proſpérité preſque continuelle, par les vertus, & par la » Nobleſſe de ſes Citoyens ? Unique par ſa ſituation dans la » Mer, & jouiſſant en même-tems de la commodité des eaux » & des agrémens de la Terre, elle eſt également à couvert, » & des attaques du côté de la terre, & des inſultes de la Mer. » Quelle magnificence dans les Edifices publics & particuliers ! » Quelle quantité de Marbres & de Pierres rares, apportés » dans cette Ville de toutes les parties du monde, de Colonnes » ſuperbes, de Tableaux des plus grands Maîtres, de Statues & » de Mozaïques ! Quelle autre Ville peut ſe glorifier comme » Veniſe, d'être l'abord des Nations étrangeres, que le Com- » merce, ou les douceurs de la liberté attirent dans cet heu- » reux Pays ? Voilà la ſource de l'opulence de nos Citoyens, » & des revenus immenſes de la République ; en effet les ſeuls » droits d'entrée de la Ville de Veniſe, ſurpaſſent de beaucoup » les revenus de pluſieurs Rois. Je ne parle point de ce grand » nombre de gens habiles en tout genre de ſciences, de l'eſprit ni » du courage des Venitiens, dont les exploits ont effacé la gloire » des autres Nations depuis les Romains. Je paſſe ſous ſilence » la prodigieuſe abondance, qui regne continuellement dans » une Ville, habitée par un Peuple très-nombreux, & où ce- » pendant il ne croît rien de ce qui eſt neceſſaire à la vie.

» Cette République, d'abord renfermée dans les bornes » étroites de ces ſtériles Rochers, commença à s'étendre dans » les Mers voiſines, & dans les Terres des environs par le » courage & par la prudence de nos Ancêtres. Elle pouſſa en- » ſuite ſes conquêtes dans des Mers & des Pays plus éloi- » gnés : enfin ! après avoir pénétré juſqu'aux extrémités de l'O- » rient, elle s'eſt formé un ſi vaſte & ſi puiſſant Empire ſur » mer & dans le continent, & elle s'y maintient depuis ſi long- » tems, qu'elle s'eſt rendue formidable à toute l'Italie. Il a fal- » lu, pour tenter de l'abattre, que tous les Princes de la Chré- » tienté ligués enſemble ayent uni la force à l'artifice.

» Ces heureux ſuccès qui ont fait la grandeur de la Républi- » que, nous ne les devons qu'à une protection ſpéciale du Ciel,

» qui a récompensé notre exactitude à rendre la justice. C'est » cette réputation d'équité à qui nous devons la soumission vo- 1509.
» lontaire de plusieurs Villes. En effet, y a-t-il une Ville ou un » Empire qui égale la Religion & la Piété des Venitiens ? Combien de Monasteres ! Combien de Temples décorés de superbes ornemens, & enrichis de Vases précieux ! Combien » d'Hôpitaux & d'aziles bâtis par la charité, qui s'applique » sans relâche à soulager la misere du Pauvre,

» Voilà ce qui distingue notre Ville d'avec les autres ; mais » elle est encore bien au-dessus d'elles par un avantage propre » & particulier ; elle a pris son origine dans le sein de la liberté (*a*) ; elle a toujours vû naître & mourir ses Citoyens » libres ; jamais cette heureuse liberté n'a été troublée ni interrompue. La premiere source d'un bien si précieux est cette » rare union, qui nous fait déposer nos haines & nos querelles » particulieres en entrant au Sénat & dans les Conseils. La » seconde, est la forme de notre Gouvernement, où regne » une harmonie si admirable dans toutes ses parties, que depuis tant de Siécles, on n'a vû ni séditions, ni guerres civiles, ni sang répandu parmi nos Citoyens ; éloge uniquement » propre à notre République, & que ni Rome, ni Cartage, » ni Athenes, ni Lacédémone, ni aucune autre des plus célébres Républiques de l'Antiquité n'ont mérité : En un mot, » les plus grands Politiques n'ont jamais pû imaginer un Gouvernement plus sage que le nôtre.

» Quoi donc, Messieurs, Venise, notre Patrie, le boulevart » de la Foi, & l'honneur de la Chrétienté, ne trouveroit pas » des défenseurs dans ses Citoyens ? Il pourroit y avoir parmi » nous un homme assez lâche pour ne pas exposer sa vie, celle de » ses enfans, & refuser de voler à la défense de Padoue, lorsque le salut de la République dépend de la conservation de » cette Ville ? Quand même nous serions bien assurés que les forces que nous y avons sont suffisantes, n'est-il pas de la gloire » du nom Venitien, que l'Univers apprenne que nous avons brigué l'honneur de nous rendre sur les remparts de cette Place ?

(*a*) Le Livre intitulé, *Squittinio della liberta veneta*, communément attribué au Marquis de Bedmard (Alfonse de la Cueva) Ambassadeur d'Espagne à Venise, a si bien établi le contraire, que Fra-Paolo prié de refuter cet Ouvrage, repondit que ce seroit rendre la cause de la République plus mauvaise.

» Le malheur de la République vient de nous faire per-
1509. » dre une partie de nos Etats ; mais ne nous plaignons pas de la fortune, toutes les Républiques & les Empires sont sujets à de pareils malheurs. Plaignons-nous plutot de nous-mêmes ; notre courage, jusqu'alors inébranlable, nous a manqué tout à coup dans cette occasion ; nous avons perdu de vue la noble fermeté de nos Ancêtres, en cédant si lâchement à l'adversité. Plaignons-nous d'avoir trop écouté un malheureux désespoir, & de n'avoir pas inspiré à nos enfans cette mâle intrépidité, dont nos peres nous ont fait tant de leçons par leur exemple, ou plûtôt saisissons avec empressement l'heureuse occasion qui s'offre de rétablir notre gloire ; soyons aujourd'hui des hommes, & faisons tête au malheur ; c'est par-là que nous effacerons notre honte ; c'est par ce moyen que nous ferons regarder notre foiblesse passée comme une de ces fatalités, que tous les conseils & la fermeté humaine ne sçauroient parer.

» Oui, Messieurs, j'irois tout à l'heure à Padoue sans attendre votre résolution, si je pouvois abandonner Venise pour quelques jours dans les circonstances présentes, & si nous pouvions tous en sortir pour la défense d'une Ville, dont le salut de la République dépend : en effet, rien ne me paroît plus glorieux que de participer à la victoire dans mes derniers jours, au moins par ma présence ; ou s'il faut que la Patrie périsse, (ce que je ne puis dire sans horreur,) d'aller m'ensevelir sous ses ruines & périr avec ses défenseurs. Mais Venise ne peut être abandonnée par le Sénat, dont les Conseils & les ordres, secondés par le courage de la Garnison de Padoue, feront la sûreté de cette Ville ; d'ailleurs une foule de vieillards sans force ne pourroit qu'y être fort à charge : il n'est pas même convenable que Venise soit privée de toute la jeunesse nécessaire dans mille cas imprévûs.

» Je crois donc qu'il faut choisir deux cens hommes des plus distingués de la jeunesse ; que chacun d'eux se fasse accompagner d'autant d'amis & de gens dévoués à ses intérêts en état de porter les armes, que ses facultés pourront lui permettre d'entretenir ; qu'ils aillent à Padoue pour y demeurer tant qu'ils seront nécessaires à sa défense. Mes deux fils bien accompagnés montreront l'exemple à cette brave Noblesse ; com-

» me leur pere, votre Prince a été le premier à proposer cet
» avis, je sacrifie avec joye mon sang à la Patrie dans un si 1509.
» pressant danger. Après cela Padoue aura moins à craindre ; les Troupes étrangeres que nous avons dans cette Ville seront puissamment éguillonnées par l'ardeur de cette jeune Noblesse à qui elles verront faire avec empressement toutes les fonctions Militaires ; renfermées dans les mêmes murs que nos enfans, pourront-elles craindre que nous puissions oublier leurs besoins ? Enfin la jeunesse qui restera dans Venise, sera prête à bien faire dans toutes les occasions à l'exemple des autres.

» Vous Sénateurs, vous les premiers Citoyens, sur qui toute la Ville tient les yeux ouverts, & dont les paroles & les actions sont la régle du reste des Vénitiens, pressés-vous d'envoyer à l'envi vos enfans à la défense de Padoue ; qu'ils en partagent la gloire, & que toutes les Nations puissent dire, que nous avons exposé notre propre sang pour la défense de la Patrie.

A peine le Doge avoit-il fini que son avis fut approuvé tout d'une voix ; toute la fleur de la jeune Noblesse de Venise se rendit à Padoue avec ce que chacun pût rassembler de ses amis & de ses domestiques, capables de porter les armes. Ils furent suivis jusque sur le rivage par le reste de la Noblesse & par une foule innombrable de Peuple, qui donnoit mille éloges à leur courageuse résolution. Ils n'en reçurent pas moins à leur arrivée dans Padoue ; les Capitaines & les Soldats élevoient à l'envi jusqu'au Ciel la valeur de ces jeunes Citoyens, qui n'ayant jamais essuyé les fatigues ni les périls de la Guerre, venoient exposer leur vie pour le salut de la Patrie ; les Troupes s'animant ainsi réciproquement, on attendit sans crainte que l'Empereur vint former le Siége de la Ville.

Maximilien ayant rassemblé les Troupes qui lui venoient de divers endroits, s'avança au Pont de la Brenta à trois milles de Padoue. Il força Limini, & par ce moyen il coupa le canal qui portoit de l'eau à Padoue, & il attendit en cet endroit une Artillerie formidable, & par le nombre, & par la bonté des piéces, qui lui venoit d'Allemagne. On en voituroit à Vicence une partie, escortée de 200 Chevaux-Légers, commandés par Philippe Rosso & par Fréderic de Gonzague, Seigneur de Bozzolo ; mais ces Troupes furent taillées en piéces à cinq

milles de Vicence par 500 Chevaux-Légers sortis de Padoue,
1509. & guidés par les Païsans, qui dans toute cette Guerre furent d'une utilité infinie aux Venitiens; Philippe fut fait prisonnier, & Fréderic se sauva avec peine à pié & en chemise à la faveur de la nuit.

Du Pont de la Brenta, Maximilien s'étendit à douze milles vers le Polesine de Rovigo, afin d'avoir plus facilement des vivres. Il prit d'assaut, & saccagea (a) le Château d'Est: il assiégea ensuite Monselicé, & la Ville qui est dans la Plaine, ayant été abandonnée, il emporta au bout de deux jours la Citadelle, située sur la pointe d'un Rocher fort élevé. Il prit encore Montagnana par composition, après quoi il retourna vers Padoue; enfin il se posta au Pont de Bassanello, dans le voisinage de cette Ville, & il tenta vainement de détourner le cours de la Brenta qui passe à Padoue. Il reçut alors son Artillerie & les munitions qu'il attendoit, & ayant assemblé ses Troupes qui étoient dispersées en différens lieux, il investit la Place avec toute son Armée.

Son dessein étoit de l'attaquer par le Fauxbourg de Sainte-Croix, où il avoit mis 4000 Fantassins; mais ayant reconnu que c'étoit le côté le mieux fortifié, & d'ailleurs se trouvant fort incommodé dans cet endroit par le canon de la Place, il résolut de faire son attaque à la Porte de Portello qui regarde Venise; on lui avoit rapporté que c'étoit le côté le plus foible de la Ville; & il devoit y être plus à portée d'empêcher les secours qui pourroient venir de Venise par terre ou par la Brenta; mais comme il ne pouvoit se rendre devant cette Porte, que par un long circuit à cause des marais & des eaux qui inondoient le Pays, il s'éloigna de Padoue, & il s'avança jusqu'au Pont de Bovolenta, qui en est à sept mille. Il y avoit sur les bords de la Riviere du Bacchiglione, entre Padoue & Venise, des Prairies où trois mille Païsans s'étoient retirés avec une grande quantité de Bétail, comme dans le lieu le plus sûr du Padouan, parce qu'il est environné d'eaux. Ils y furent forcés par l'avant-garde de l'Empereur, & tout fut pris, ou tué. Les Allemans s'occuperent pendant les deux jours suivans à courir tout le Pays, qui étoit rempli d'un nombre infini de Troupeaux, & à se saisir de plusieurs Barques qui portoient des

(a) C'est de ce Château que la Maison d'Est a pris son nom.

vivres à Padoue. Enfin le 15 de Septembre, l'Empereur après avoir consumé tant de tems inutilement, & donné aux Ennemis le loisir de fortifier Padoue & de la bien fournir de vivres, s'approcha des murs de cette Place du côté de la Porte de Portello. Jamais Siége en Italie plus important n'avoit attiré l'attention de tout le monde. Padoue, Ville située sur les Rivieres de la Brenta & du Bacchiglioné, & célébre par son Antiquité & par sa fameuse (*a*) Université, est défendue par une triple enceinte de murailles, & son circuit égale celui des plus grandes Villes d'Italie: elle est bâtie dans un Pays fort abondant, sous un ciel pur & serein; quoiqu'il y eût alors plus de cent ans que les Venitiens l'avoient asservie, après en avoir dépoüillé la Famille des Carrara; l'on y voyoit encore de superbes & magnifiques Edifices; monumens de son antiquité & de sa premiere splendeur; mais ce qui rendoit ce Siége plus considérable, c'est que de la prise ou de la résistance de cette Place dépendoient, non seulement l'établissement, ou la ruine de l'Empire des Allemans en Italie, mais encore le sort de la République de Venise. Si les Venitiens sauvoient Padoue, ils avoient lieu d'espérer que leur République, soutenue par ses richesses & par cette heureuse harmonie qui régnoit dans toutes ses parties, n'ayant d'ailleurs à craindre en aucune maniere ces révolutions funestes, qui bouleversent ordinairement les Etats des Princes, rentreroit bien-tôt dans son Domaine, ou du moins dans une grande partie. Les circonstances étoient propres à fonder ces flateuses espérances. Les Sujets de la République qui avoient souhaité un changement, n'y ayant pas trouvé les avantages qu'ils en avoient espéré, & comparant la douceur du Gouvernement Venitien, avec la domination Allemande, si contraire aux mœurs d'Italie, & que les désordres de la Guerre rendoient encore plus insupportable, commençoient à tourner les yeux vers leurs anciens Maîtres. Au contraire les Venitiens perdoient avec Padoue toute espérance de rendre jamais son premier éclat à la République; il étoit même fort à craindre que la Ville de Venise, dépoüillée de ses Etats de Terre ferme, & privée des revenus qu'en retiroient la République & les particuliers,

1509.

(*a*) Fondée par l'Empereur Fréderic en 1222.

qui possédoient des biens considérables dans ces Provinces, ne
1509. put soutenir l'effort des Confédérés, ou qu'elle ne tombât enfin dans la suite entre les mains des Turcs.

L'événement paroissoit fort incertain à tout le monde; car on voyoit tant de préparatifs des deux côtés, qu'il étoit bien difficile de prévoir quelle seroit l'issue de cette grande expédition. L'Empereur outre les sept cens Lances que le Roy de France lui avoit prêtées sous les ordres de la Palice, avoit reçû du Pape 200 hommes d'Armes, & le Cardinal d'Est lui en avoit amené 200 autres de la part du Duc de Ferrare son frere, quoique les différens de l'Empereur & de ce Duc ne fussent pas encore réglés; enfin il en avoit pris à sa solde 600 en Italie, commandés par différens Capitaines. Son Infanterie n'étoit pas moins nombreuse que sa Cavalerie; car il avoit 18000 Allemans, 6000 Espagnols, 6000 Volontaires de différentes Nations, & 2000 Italiens entretenus aux dépens du Duc de Ferrare, qui les lui avoit envoyés sous les ordres du même Cardinal. Enfin son Artillerie étoit formidable, & il avoit beaucoup de munitions, dont le Roy de France avoit fourni une partie; ses propres Troupes, quoique la plûpart du tems mal payées, se contenoient par respect pour leur Chef, & par l'espérance du pillage de Padoue, & des autres Places qui restoient encore aux Venitiens; elles grossissoient même chaque jour, à cause de l'opinion qu'on avoit de la libéralité de Maximilien, & de son humanité pour les Soldats; s'il ne les payoit pas, on ne l'en accusoit pas pour cela d'avarice ou de mauvaise volonté; l'impuissance où il étoit de le faire, lui servoit d'excuse auprès de tout le monde.

Telle étoit l'Armée de l'Empereur; mais les forces que les Venitiens avoient à Padoue, n'étoient pas moins considérables à proportion. Il y avoit six cens hommes d'Armes, quinze cens Chevaux-Légers & quinze cens Albanois; cette Cavalerie étoit commandée par le Comte de Pitigliano en chef, & en particulier par des Capitaines célébres & pleins d'expériences, tels que Bernardin de Montoné, Antoine Pio, Luce Malvezzi, Jean Greco, & par plusieurs autres Officiers aussi connus. L'Infanterie consistoit en douze mille hommes, l'élite des Troupes Italiennes, sous les ordres de Denis de Naldo, de Zitolo de Perouse, de Lactance de Bergame, de Saccoccio de Spolette, &

d'autres

d'autres Capitaines. Elle étoit encore composée de dix mille Esclavons, Grecs & Albanois tirés de la Marine. Quoiqu'il y eût parmi ces Troupes beaucoup de gens inutiles, il ne laissoit pas de s'en trouver un grand nombre en état de bien servir. Enfin la jeune Noblesse de Venise n'étoit pas un des moindres remparts de la Place; car quoique l'éclat de sa naissance, & son zéle pour la Patrie l'emportassent de beaucoup sur son expérience, elle s'exposoit avec tant de bravoure, que son exemple étoit un puissant éguillon pour les autres; d'ailleurs elle étoit venue bien accompagnée. La Place étoit outre cela bien pourvûe de toutes les choses nécessaires; elle étoit munie d'une grande quantité d'Artillerie,& d'une prodigieuse abondance de toutes sortes de vivres, que les Officiers Venitiens y avoient fait porter,ou que les Païsans y avoient mis à couvert du pillage. Enfin on travailloit sans relâche à la fortifier, par le moyen d'un nombre infini de Païsans que la République payoit. Le Fossé qui regne autour des murailles fut rempli d'eau, & l'on construisit des Bastions à toutes les Portes & à tous les autres dehors qu'on pouvoit défendre. Tous ces Forts avoient une communication avec les murs & une issue dans la Ville; ils étoient bordés d'Artillerie, pointée contre le bas du Fossé, & minés, afin de pouvoir les faire sauter à la derniere extrémité. Quoiqu'on eût examiné & reparé la muraille avec grand soin, & qu'on en eût coupé tous les créneaux, néanmoins comme elle étoit vieille, on fit en dedans une palissade de gros arbres & d'autres piéces de bois, & on laissa entre le mur & ce nouveau retranchement un espace égal à l'épaisseur de la muraille. Ensuite on remplit de terre cet entre-deux dans toute la hauteur du mur. Outre cette terrasse qui l'appuyoit & qui en doubloit l'épaisseur, on creusa encore au-delà un fossé profond,large d'environ quarante piés par le haut & qui se retrécissoit par le bas, & l'on y fit par-tout des casemates & des défenses qui furent garnies d'Artillerie. Derriere ce fossé on éleva un rempart de la même largeur ou même plus large, qui regnoit tout autour de la Ville, à l'exception de quelques endroits où l'on avoit jugé qu'il n'étoit pas possible de placer du canon; il étoit revêtu d'un parapet de douze piés pour couvrir ceux qui le défendoient; on eût la précaution de miner tous ces ouvrages comme les Bastions.

1509.

1509. Le Comte de Pitigliano, pour engager les Troupes & les Habitans à une vigoureuse défense, les assembla dans la Place de saint Antoine. Après un discours pathétique, il jura hautement en leur présence, de soutenir le Siége jusqu'à la mort: tous les Officiers, les Soldats & les Habitans en firent autant à sa sollicitation.

L'Empereur étant arrivé devant Padoue, étendit ses Troupes depuis la Porte de Portello jusqu'à celle de tous les Saints qui mene à Trevise, & delà à celle de Codalunga, qui conduit à Cittadella, ce qui faisoit un espace de trois milles: ensuite il prit lui-même son quartier dans le Monastere de sainte Hélene à un demi mille de la Ville, presqu'au centre de l'Infanterie Allemande. Après avoir distribué les Troupes dans leurs Postes, il commença à faire établir ses batteries; mais on n'en vint à bout qu'avec beaucoup de travail & de tems, soit à cause de la grande quantité d'Artillerie & de la grosseur énorme de quelques piéces, soit à cause du feu de la Place qui incommodoit tout le Camp, & sur-tout les endroits choisis pour placer les batteries: la présence de l'Empereur qui étoit plein d'activité & infatigable, ne fit pas avancer davantage les préparatifs, quoiqu'il courût jour & nuit pour animer les Travailleurs.

Le même jour que les batteries furent presque dressées, l'Infanterie Françoise & Allemande du Quartier où commandoit la Palice, donna un assaut à un Ravelin, plutôt pour s'essayer, que dans l'espérance de l'emporter; on y trouva une résistance si ferme, qu'on fut obligé de se retirer promptement. Le lendemain l'Artillerie fit un grand feu, & les grosses piéces, dont la charge étoit terrible, renverserent en peu de tems un grand pan de muraille, & raserent le Bastion de la Porte de tous les Saints. Quelques boulets ayant passé pardessus les remparts, allerent ruiner les maisons les plus voisines.

Cependant les Assiégés ne témoignoient aucune frayeur. Ils désoloient tout le Camp avec leur canon. Les Albanois, qui avoient eu l'assurance de se loger dans les Fauxbourgs, faisoient continuellement des sorties, aussi-bien que les Chevaux-Legers. Tantôt ils tomboient sur les Quartiers ennemis; tantôt ils attaquoient les fourageurs & les convois; & tantôt ils al-

loient gâter tous les chemins, à l'exception de celui qui va de Padoue au Mont d'Abano. Il y avoit néanmoins des vivres en abondance dans le Camp, parce que toutes les Maisons de la Campagne en étoient pleines, & que ni la frayeur des Païsans, ni les précautions des Venitiens, ni le dégat que faisoient les Soldats de part & d'autre, n'avoient pû épuiser ce riche & fertile pays. Luce Malvezzi sortit dans ce tems-là de la Place avec un gros de Cavalerie pour aller audevant d'un Commissaire qui apportoit dix mille Ducats de Venise. Sa Troupe fut prise en queue dans son retour, mais sans succès. Il rentra avec cet argent dans Padoue, & ne perdit qu'un petit nombre des siens. 1509.

Le neuviéme jour du Siége, les murs se trouverent si fort ruinés par l'Artillerie Allemande, qu'elle sembloit désormais inutile; c'est pourquoi le lendemain l'Empereur mit toute son Armée en bataille, pour donner un assaut général; mais s'étant apperçû que pendant la nuit les Assiégés avoient haussé l'eau du Fossé, qui auparavant étoit devenue fort basse, il ne voulut pas exposer ses Troupes à un péril si certain, & il fit sonner la retraite. L'eau s'abaissa de nouveau, & le jour d'après on attaqua le Bastion qui étoit à la Porte de Codalunga, mais avec peu de succès. L'Empereur fit donc pointer contre ce Bastion qu'il avoit résolu d'emporter, la batterie qui étoit dans le Quartier des François, entre la Porte de tous les Saints & celle de Codalunga. Le canon ayant ruiné ce Fort en partie, il y fit donner deux jours après un second assaut par un Corps d'Infanterie Allemande & Espagnole, soutenue de quelques hommes d'armes à pié. Cet assaut fut très-opiniâtre, les Assiégeans arriverent sur le Bastion où ils planterent deux Enseignes; mais la valeur des Ennemis les contraignit à se retirer bien vîte. Zitolo de Perouse qui fut blessé dangereusement, se signala sur-tout dans cette occasion. Les Assiégés repousserent les assaillans, non seulement à la faveur de l'Artillerie, mais encore des pierres & des feux d'artifice qu'ils firent pleuvoir sur eux. Les Impériaux firent une perte assez considérable à cet assaut, où il y eût aussi beaucoup de blessés. L'Armée qui étoit en bataille pour donner un assaut général aussi-tôt que le Bastion auroit été emporté, se retira sans rien faire.

Cet échec fit perdre à l'Empereur toute espérance de réduire XXXI. L'Empereur

Padoue, & lui fit prendre la résolution de lever le Siége. Ayant
1509. donc fait conduire son Artillerie en lieu de sûreté, il se retira
leve le Siege de Padoue. avec toute son Armée à Limini sur le chemin de Trevise, seize jours après avoir investi la Place. Il campa ensuite en différens endroits, & se rendit enfin à Vicence, d'où, après s'être fait prêter serment de fidélité par les Habitans, il alla à Veronne avec ses Troupes qui s'étoient presque toutes dissipées; il y reçût aussi le serment des Veronois.

Ce Prince étoit tombé dans un grand mépris, moins pour n'avoir pas réussi, que parce que les mesures qu'il avoit prises, & encore plus leur exécution, étoient généralement blâmées dans toute l'Italie, & même parmi ses Troupes. En effet, s'il avoit manqué Trevise & perdu Padoue, il ne pouvoit l'imputer qu'à lui-même. C'étoit par sa lenteur qui avoit donné le tems aux Venitiens d'y jetter des Troupes & des vivres, & d'y élever de si belles Fortifications, qu'il n'avoit pas pris cette derniere Place. Il convenoit lui-même, que plus d'activité lui auroit donné la victoire; mais il imputoit aux autres, ce qui n'étoit que l'effet de ses irrésolutions & de sa mauvaise conduite. Il se plaignoit hautement du Pape & du Roy de France. Selon lui, le premier en consentant à recevoir les Ambassadeurs de Venise; & le second, en envoyant trop tard ses secours, avoient fait croire dans le monde qu'il y avoit de la mésintelligence entr'eux & lui, ce qui avoit encouragé les Paysans à le traverser. Il disoit que ceux des Montagnes de Vicence l'avoient arrêté long-tems dans son passage, & qu'il avoit trouvé les mêmes obstacles dans la Plaine: Que pour assurer ses Convois & ses derrieres, il avoit fallu prendre toutes les Villes du pays; il ajoûtoit, que si les Troupes de France étoient venues plutot, les Venitiens ne seroient pas rentrés dans Padoue, & que si Louis & le Roy d'Arragon n'avoient pas retiré leurs Armées Navales, ces Républicains occupés sur la Mer n'auroient pû donner tous leurs soins à la défense de cette Place. Il disoit encore que Ferdinand ne souhaitoit rien tant que de le voir dans l'embarras, afin de le forcer à lui laisser la Régence du Royaume de Castille. Mais toutes ces plaintes ne rétablissoient ni ses affaires, ni sa réputation, que sa négligence dans une si belle & si rare occasion lui avoit fait perdre entierement. Le Roy de France n'étoit pas même fâché que l'opinion

qu'on avoit de l'Empereur subsistât, & le Pape pensoit de même. Ce Pontife naturellement soupçonneux, considérant l'indigence continuelle de Maximilien & son importunité à demander, ne le voyoit qu'à regret en Italie. 1509.

Les Florentins envoyerent, par le conseil du Roy de France, des Ambassadeurs à l'Empereur qui étoit alors à Verone. Pierre Guichardin mon pere étoit un de ceux qui composoient cette Ambassade. Ces Ministres convinrent au nom de la République, de payer à Maximilien dans peu de tems quarante mille ducats, moyennant quoi ils obtinrent de lui d'amples Privileges, portant confirmation de leur Liberté, de Jurisdiction dans les Etats qu'ils possédoient, & enfin une décharge de tout ce qu'ils pouvoient lui devoir du passé.

XXXII. Il retourne en Allemagne.

L'Empereur ayant résolu de retourner en Allemagne, pour se préparer, disoit-il, à faire la Guerre le Printems prochain, fit venir Chaumont au Village d'Arsé dans le Veronese, afin de conférer avec lui sur les affaires présentes. Il lui remontra que les Venitiens enorgueillis par la défense de Padoue, se disposoient à assiéger Citadella & Bassano, & qu'il étoit à craindre qu'ils ne reprissent, non seulement ces deux Villes importantes, mais encore Monselicé, Montagnana & Est; qu'il falloit songer à conserver toutes ces Places, & même à reprendre Legnago: Que comme il n'étoit pas en état de s'opposer à leurs efforts, il étoit nécessaire que le Roy de France le secourût puissamment; Que l'intérêt de ce Prince qui ne pouvoit se soutenir qu'en le soutenant lui-même, exigeoit qu'il lui accordât ces secours. Chaumont répondit qu'il en écriroit au Roy, & qu'il ne doutoit pas que sa réponse ne fût conforme aux desirs de Sa Majesté Impériale.

Maximilien se rendit ensuite à Chiusa, laissant la garde de Verone au Marquis de Brandebourg. Peu de tems après, la Palice, qui étoit resté avec cinq cens Lances dans le Veronese, où il ne pouvoit, disoit-il, demeurer qu'avec beaucoup d'incommodité, obtint de l'Empereur, presque par importunité, la permission de se retirer sur les Frontieres du Milanès. L'intention du Roy étoit, que ses Troupes fussent en quartier dans ses Etats tant qu'elles n'auroient rien à faire, mais qu'elles obéissent aux ordres de l'Empereur toutes les fois qu'il en auroit besoin pour quelque entreprise, & en particulier pour celle

1509. de Legnago. Maximilien l'avoit souhaité avec ardeur; mais sa négligence ordinaire le fit tant différer, que le tems des grandes pluyes arrivant, il ne fut plus possible de camper dans ce pays, qui est bas & inondé dans cette saison. Il eût alors envie de faire une Tréve de quelques mois avec les Venitiens; mais encouragés par sa lenteur & par la froideur qu'ils voyoient dans ses Alliés, ils ne crurent pas qu'une suspension convînt à leurs intérêts : enfin il s'en retourna à Trente, laissant ses affaires en fort mauvais état, & le sort de l'Italie dans une entiere incertitude.

XXXIII. Brouillerie entre le Pape & le Roy de France, à l'occasion d'un Evêché de Provence, vacant en Cour de Rome.

Il étoit survenu entre le Pape & le Roy de France un nouveau différend, dont le sujet paroissoit très-leger, mais on soupçonnoit qu'il pouvoit avoir une cause secrete très-sérieuse. Un Evêque de Provence étant mort à Rome, le Pape disposa de son Evêché sans attendre la nomination du Roy. Louis prétendoit que c'étoit enfraindre le dernier Traité (a) conclu avec le Cardinal de Pavie, & que, quoique le cas de mort à Rome n'y fût pas nommément exprimé, le Cardinal lui avoit donné parole qu'il pourroit nommer à tous les Evêchés sans distinction, même dans le cas présent. Le Cardinal nioit le fait, plus peut-être dans la crainte de déplaire au Pape, que parce que la chose étoit ainsi. Le Pape disoit qu'il n'avoit point de connoissance de ce qui pouvoit s'être passé entre le Roy & le Cardinal; mais que pour lui il n'avoit ratifié que ce qui étoit porté par le Traité, dont tous les articles avoient été insérés dans cette Ratification, & qu'il n'étoit pas obligé à davantage. Le Roy indigné de ce procédé, refusa d'écouter dans cette occasion le Cardinal de Rouen, qui avoit toujours maintenu le Pape & le Roy en bonne intelligence, & fit saisir les revenus des Bénéfices possédés dans le Duché de Milan par les Ecclésiastiques résidens à la Cour de Rome. Le Pape de son côté refusa de donner le Chapeau à l'Evêque d'Albi, qui s'étoit rendu à Rome pour le recevoir, suivant la parole donnée au Roy. Il est vrai que ce différend ne dura pas long-tems. Le Pape, à la priere de plusieurs personnes, nomma à l'Evêché de Provence au gré du Roy, & fit avec lui une nouvelle convention par rapport aux Bénéfices, dont les Titulaires viendroient à mourir dans Rome. Le Roy se dé-

(a) C'est le Traité de Biagrassa.

fiſta de la ſaiſie, & l'Evêque d'Albi reçut le Chapeau; mais le Pape n'en fut pas moins indiſpoſé contre ce Prince; ce n'avoit été que malgré lui qu'il avoit donné au commencement de ſon Pontificat la Légation de France au Cardinal de Rouen; il la regardoit comme ruineuſe pour la Cour de Rome & déſhonorante pour lui, & il étoit au déſeſpoir de ſe voir comme forcé par l'autorité du Roy à la continuer à ce Miniſtre; d'ailleurs, perſuadé que tous les deſſeins du Cardinal ne tendoient qu'à la Papauté, il ſe défioit de toutes les démarches & des ſuccès de la France. 1509.

XXXIV. Le Pape forme le deſſein de faire perdre à Louis XII. tout ce qu'il poſſédoit en Italie.

Telles étoient les cauſes apparentes de la mauvaiſe diſpoſition du Pape à l'égard de la France; mais l'événement fit voir qu'il avoit dans l'eſprit de plus grandes vûes. L'objet de tous ſes déſirs étoit d'enlever au Roy ce qu'il poſſédoit en Italie; ſoit pour s'acquérir de la gloire par ce moyen; ſoit par l'averſion ſecrete qu'il portoit à ce Prince; ſoit enfin pour procurer la liberté aux Génois. Il ſe plaignoit continuellement du Roy & du Cardinal ſans ménager ſes termes, mais d'une maniere à faire croire que ce n'étoit que par crainte, dans le tems qu'il projettoit un deſſein ſi hardi. Comme il étoit naturellement ferme & intrépide, il ſe propoſoit de l'exécuter lui ſeul, & par la ſeule autorité du S. Siége, ſans ſe liguer, ni avec l'Empereur, ni avec le Roy Catholique, avec qui il étoit fort reſervé.

XXXV. Difficultés à Rome ſur l'Abſolution des Venitiens.

Les Venitiens étoient les ſeuls en faveur deſquels il paroiſſoit pancher, & il étoit réſolu de leur donner l'Abſolution, jugeant que la ſûreté de l'Italie & la ſienne propre exigeoit qu'il ne les laiſsât point ſuccomber. Les Ambaſſadeurs de l'Empereur & du Roy de France s'y oppoſoient de tout leur pouvoir: celui du Roy d'Arragon parloit comme eux en public; mais il traitoit ſecretement du contraire avec le Pape, parce que ſon Maître craignoit l'agrandiſſement des François par rapport au Royaume de Naples, & ne ſe fioit nullement à l'Empereur à cauſe de ſa légereté. Ces Ambaſſadeurs alléguoient, que par la Ligue de Cambray les Confédérés étoient obligés de s'aſſiſter mutuellement, juſqu'à ce que chacun d'eux eût entierement recouvré ce qui lui étoit aſſigné par ce Traité: Que l'Empereur étoit dans ce cas, puiſqu'il n'avoit pas encore été remis en poſſeſſion de Treviſe; Qu'ainſi l'obliga-

tion des Confédérés subsistoit encore, & que par conséquent le
1509. Pape étoit tenu de faire la Guerre aux Venitiens, bien loin de pouvoir leur accorder une pareille grace : Qu'enfin il avoit une juste cause de leur refuser l'Absolution, en ce qu'ils n'avoient restitué à l'Eglise les Villes de Romagne, ni volontairement, ni dans le terme marqué par le Monitoire, & qu'ils en devoient encore les revenus.

Jule répondoit, que puisque les Venitiens se repentoient de leur conduite, & qu'ils demandoient l'Absolution avec une entiere soumission, il n'étoit pas au pouvoir du Vicaire de JESUS-CHRIST d'employer encore contr'eux les Armes spirituelles au préjudice du salut de tant d'ames, sur-tout après la remise des Villes, dont l'usurpation avoit donné lieu aux Censures : Que la restitution des fruits n'étoit pas essentielle, & qu'elle n'avoit été insérée dans le Monitoire que pour aggraver la désobéissance, & ne méritoit pas qu'on s'y arrêtât : Qu'à l'égard des Armes temporelles, il étoit prêt de les joindre à celles des Confédérés, conformément à la Ligue de Cambray, dont il n'avoit pas dessein de se séparer : Que néanmoins chacun des Alliés étoit en droit de le faire, n'ayant tenu qu'à l'Empereur de se rendre maître de Trevise ; Qu'il avoit refusé les premieres offres que les Venitiens lui avoient fait faire par Antoine Justiniani leur Ambassadeur, de lui abandonner tout ce qu'ils possédoient dans le Continent, & que depuis ils lui avoient offert plusieurs fois de lui donner un équivalent en échange de cette Place.

Ainsi ce n'étoit pas l'opposition des Ambassadeurs qui empêchoit le Pape de lever les Censures, mais il étoit retenu par sa propre fierté. Quoiqu'il crût cette Absolution utile à ses desseins, il étoit néanmoins résolu de ne la donner que d'une maniere, qui ajoutât à l'éclat de la dignité Pontificale, & qui mît pour toujours l'Eglise à couvert de l'oppression des Venitiens. Entre plusieurs conditions qu'il avoit dessein de leur imposer, il vouloit sur-tout qu'ils laissassent la Navigation de la Mer Adriatique libre à tous les Sujets de l'Eglise, nonobstant la possession où cette République étoit de lever des droits sur tout ce qui entroit dans ce Golfe, & qu'ils ne tinssent plus dans Ferrare, Ville dépendante du S. Siége, le Magistrat nommé *Bis Domino*.

Les

Les Venitiens ne pouvoient se soumettre à ces deux conditions. Ils disoient que la Souveraineté, & la garde du Golfe leur avoient été accordées avec d'amples Privileges, par le Pape (a) Alexandre III. parce qu'ils avoient défendu à grands frais, & avec beaucoup de courage cette Mer contre les Sarrazins, qu'ils l'avoient nétoyée des Corsaires, qui l'infestoient, & qu'ils en avoient assuré la navigation aux Chrétiens. Qu'à l'égard *du Bisdomino*, il avoit été établi par un Concordat fait avec les Ferrarois, sans opposition de la part de Clement VI. qui résidoit alors à Avignon. 1509.

Le Pape leur répondit, que les Ferrarois n'avoient pû consentir à l'établissement d'un Magistrat étranger dans leur Ville, ni à l'exercice de sa Juridiction, au préjudice de la Souveraineté de l'Eglise; & que d'ailleurs ce consentement n'avoit pas été volontaire, n'ayant été donné qu'après une longue & sanglante guerre, qui les força de subir la loy du plus fort, après avoir inutilement reclamé le secours du Pape, dont les Censures n'auroient pas beaucoup effrayé les Venitiens. Que la prétenduë concession d'Alexandre III. (b) ne paroissoit point; que l'Histoire n'en faisoit aucune mention, & qu'elle n'étoit fondée que sur le témoignage des Venitiens, qui n'étoit d'aucun poids dans leur propre cause; que supposé même qu'on rapportât cette concession, il seroit bien plus naturel de croire, qu'ayant été donnée dans la Ville de Venise, comme les Venitiens le disoient eux-mêmes, elle avoit été extorquée par la crainte, & la menace; que de se persuader qu'un Pontife Romain, dont le premier devoir est de protéger la Justice, & de reprimer l'oppression, eût accordé un droit si contraire au bien public.

XXXVI. Les Venitiens recouvrent Vicence, & d'autres Places.

Pendant ces contestations les Venitiens informés que les Habitans de Vicence souhaitoient de retourner à l'obéïssance de la République, y envoyerent leur Armée commandée par le Provéditeur André Gritti, qui s'y rendit à l'entrée de la nuit. Quoiqu'on se fut saisi du Fauxbourg de la Posterla après avoir tiré quelques coups de canon, & qu'il y eût peu de trou-

(a) Ce Pape fut élu le 5 de Septembre 1159.

(b) Jule II. ayant défié Jerome Donato, l'un des Ambassadeurs de Venise, de lui faire voir l'original de cette concession, Donato lui répondit qu'elle étoit au dos de la donation de Rome, faite par Constantin au Pape Silvestre.

1509. pes dans la Ville, on ne crut pas néanmoins pouvoir l'emporter ; mais les Habitans, par le conseil de Fracasse, comme le bruit en courut alors, leur envoyerent des Députés à minuit, & les introduisirent dans la Place, d'où le Prince d'Anhalt, & Fracasse se retirerent dans la Citadelle. On ne doute pas, que si l'Armée avoit marché droit à Verone, cette Ville ne se fût aussi renduë ; mais Gritti ne jugea pas à propos de quitter Vicence, sans avoir pris la Citadelle. Elle ouvrit ses portes au bout de quatre jours, ayant été abandonnée par d'Anhalt & Fracasse, qui ne crurent pas pouvoir y tenir. Dans cet intervalle quelques Troupes de l'Empereur, jointes à 300 lances Françoises commandées par d'Aubigny, se jetterent dans Verone. Cette place se trouvant alors défenduë par environ 500 lances, & par 5000 hommes d'Infanterie Espagnole & Allemande, il ne fut plus si facile de la prendre.

Cependant l'Armée Venitienne ne laissa pas de s'en approcher ; elle étoit partagée en deux corps, dont chacun étoit composé de 300 hommes d'armes, de 500 Chevaux-Legers, & de 3000 de pié ; les Généraux se flatoient qu'il s'y feroit un mouvement en faveur des Venitiens à leur approche ; mais ces deux corps n'arriverent pas en même tems. Le premier, qui vint du côté de l'Adige, & qui avoit déja occupé le Fauxbourg, fut chargé par la garnison, qui l'obligea de se retirer ; & Luce Malvezzi arrivant peu de tems après par l'autre côté de la même Riviere, se retira aussi : ensuite les deux corps s'étant joints, l'Armée se posta au Village de San-Martino, à cinq milles de Verone.

Pendant que les Venitiens étoient dans cet endroit, ils eurent avis que 2000 fantassins Allemans sortis de (*a*) Basciano, étoient allés en course du côté de Citadella. Ils marcherent contr'eux, & les enfermerent dans la vallée Fidata : mais ces troupes ayant été jointes par des soldats de la garnison de Basciano, elles s'ouvrirent un passage à la pointe de l'épée, & se retirerent de ce mauvais pas avec quelque perte ; elles abandonnerent Basciano, dont les Venitiens s'emparerent. Delà ils détacherent une partie de leur Armée, qui reprit Feltro, & Cividal, & prit d'assaut le Château de la Scala.

Dans le même tems, Antoine, & Jerôme de Savorgnano,

(*a*) Cette Ville est nommée ci-dessus *Bassano*. On lui donne indifféremment les deux noms.

Gentilshommes du Frioul, Partisans des Venitiens, prirent Castelnuovo, Place située sur une montagne escarpée au milieu de la *Patria*; c'est le nom que l'on donne à la partie du Frioul, qui est au-delà de la Riviere du Tajamento. 1509.

A la nouvelle de la prise de Vicence, l'Empereur s'étoit promptement avancé à la Pietra; mais pendant tous ces mouvemens, il ne fit qu'aller & venir sans aucun effet.

XXXVII. Expédition malheureuse des Venitiens, contre le Duc de Ferrare.

Les Venitiens, contre l'avis des plus sages du Senat, qui soutenoient qu'il y avoit de la témérité à former de nouvelles entreprises dans les conjectures présentes, firent marcher leur Armée vers Monselicé, & Montagnana, pour rentrer dans le Polesine de Rovigo, & pour passer dans le Ferrarois, en même tems que leur Armée Navale y entreroit par le Po. Ils avoient conçû ce dessein, moins par intérêt, que par ressentiment contre le Duc de Ferrare. Ils excusoient ce qu'il avoit fait pour secouer le joug humiliant du *Bisdomino*, & pour recouvrer le Polesine; mais ils ne pouvoient lui pardonner, que non content de ce qu'il prétendoit lui appartenir, il se fût fait donner par l'Empereur, après la levée du siége de Padouë, l'investiture du Château d'Est, dont l'ancienne Maison d'Est a pris son nom, & qu'il eût reçu du même Prince la Citadelle de Montagnana, pour sûreté de l'argent qu'il lui avoit prêté, n'ayant aucun droit sur ces deux Places. Outre cette raison, qui les animoit contre Alfonse, ils vouloient encore se venger de tous les excès commis par ses Troupes dans le Polesine, où elles avoient fait éclater leur haine contre les Nobles Venitiens, par l'incendie & le ravage de leurs Châteaux & de leurs Terres.

L'Armée Navale de la République, composée de dix-huit Galeres, & de plusieurs autres petits Bâtimens, fournie d'un grand nombre de bons soldats, & commandée par Ange Trevisani, entra dans le Po par l'embouchure des *Fornaci*, mit le feu à Corbola & à plusieurs autres Villages voisins de la Riviere, & s'avança au Lac Scuro, pillant & ravageant tout le Pays. Delà les Chevaux-Legers, qui la côtoyoient, firent des courses jusqu'à Fichervolo, Fort, ou plutôt Palais fameux par le long siége qu'il soutint contre Robert de San-Severino Général des Venitiens, dans la guerre qu'ils firent au Duc Hercule pere d'Alfonse. L'arrivée de la Flote, & le bruit qui

couroit que l'Armée de terre devoit bientôt la ſuivre, conſter-
1509. nerent le Duc de Ferrare. Il avoit fort peu de Troupes, & ne pouvoit pas faire grand fond ſur le Peuple de Ferrare, attendu ſon petit nombre, & ſon inhabilité à la guerre. Ainſi ſon unique reſſource fut de faire mettre en batterie beaucoup de canon ſur le bord du Po, pour empêcher les Ennemis d'avancer, en attendant les ſecours qu'il eſpéroit du Pape, & du Roy de France.

L'Amiral voulut paſſer outre, mais voyant que cela étoit impoſſible ſans le ſecours de l'Armée de terre, il prit le parti de l'attendre ; & il ſe mit à l'ancre au milieu du Po, derriere une petite Iſle, qui eſt vis-à-vis d'un lieu nommé *la Pulifella*, diſtant de onze milles de Ferrare, & d'où il lui étoit facile d'incommoder cette Ville Pour y être plus en ſûreté, il fit conſtruire deux Forts ſur les deux bords du Po, & un pont de bateaux, afin de pouvoir ſecourir aiſément le Fort qui étoit du côté de Ferrare.

Le Duc voulant empêcher la conſtruction de ce dernier Fort, prit une réſolution plus hardie que ſage, & ayant ramaſſé tout ce qu'il put de ſoldats & de jeunes gens de Ferrare, il leur ordonna d'aller l'attaquer à l'improviſte. Ceux qui le défendoient, ſoutenus par l'Armée Navale, ſortirent à leur rencontre ; ils les mettoient déja en fuite, lorſque le Duc ſurvint avec quelques chevaux, & ramena au combat cette Troupe mal aguerrie pour la plûpart, & ſans diſcipline. Les Ennemis favoriſés par l'avantage du lieu & par beaucoup de petites pieces d'artillerie, le chargerent ſi vivement, qu'il fut enfin obligé de ſe retirer, laiſſant pluſieurs morts & beaucoup de priſonniers, de ſes meilleurs ſoldats, & de la Nobleſſe de Ferrare. Hercule Cantelmo entre autres, jeune homme de grande eſpérance, dont les ancêtres avoient poſſedé le Duché de Sora dans le Royaume de Naple, fut fait priſonnier par quelques ſoldats Eſclavons, qui le menerent à bord d'une Galere. Tandis qu'ils ſe diſputoient leur priſonnier, un d'eux par une brutalité inouie lui abatit la tête.

Cependant l'Armée de terre des Venitiens reprit Montagnana par compoſition. Les Officiers Ferrarois & les Capitaines de la garniſon, furent faits priſonniers de Guerre. Elle conquit enſuite tout le Poleſine ſans aucun obſtacle.

Ferrare étant alors dans un danger évident, Chaumont y envoya (*a*) Châtillon avec 150 lances Françoises; & le Pape 1509.
piqué de ce que les Venitiens avoient attaqué le Ferrarois sans respect pour la Souveraineté de l'Eglise, donna ordre aux 200 hommes d'armes qu'il avoit au service de l'Empereur, de marcher au secours de Ferrare. Mais ces secours seroient peut-être venus trop tard, si les Venitiens ne s'étoient pas trouvé dans la nécessité de songer à leur propre défense.

On a vu plus haut que le Roy de France n'étoit pas fâché que l'Empereur eût de l'occupation, parce qu'outre la crainte que lui donnoit en général l'agrandissement de Maximilien, il se flatoit que ce Prince seroit obligé de lui vendre, ou du moins de lui engager Verone. Mais d'un autre côté il ne vouloit pas aussi laisser croître la puissance des Venitiens, parce qu'il se seroit trouvé lui-même obligé de leur faire tête. C'est pourquoi voyant que l'Empereur ne pouvoit défendre Verone faute d'argent, il se crut dans la nécessité de soutenir cette Ville contre les Venitiens. Chaumont qui s'étoit avancé sur les confins du Veronese après la perte de Vicence, ayant appris que 2000 hommes de pié Espagnols qui étoient dans Verone, commençoient à se soulever faute de payement, les engagea à y rester, en les prenant à la solde du Roy, & y envoya encore d'autre Infanterie pour plus grande sûreté. Il avoit hésité à prendre à sa solde ces Espagnols, ne sçachant si le Roy approuveroit cette démarche; mais Trivulce lui représenta qu'il fâcheroit bien davantage le Roy, s'il exposoit ses Etats à quelque péril. Outre cela il prêta à l'Empereur huit mille ducats pour payer les Troupes qu'il avoit dans Verone; mais il reçût pour sûreté de cette somme, & de toutes celles qu'il employeroit pour lui à l'avenir, la Ville de Valeggio, qui étoit fort utile au Roy pour la conservation de Bresse, dont elle n'est qu'à (*b*) six milles; & parce qu'on est

(*a*) Jacque de Coligny II. du nom, Seigneur de Châtillon sur Loing, & Prevot de Paris, fils ainé de Jean III. du nom. Il mourut sans posterité à Ferrare le 12 d'Avril 1512. d'une blessure qu'il reçût au siege de Ravene. Il avoit eté fort avant dans la faveur de Charles VIII. qu'il suivit à Naples, & l'on y disoit communement, si l'on en croit Brantome:

Chatillon, Bourdillon, Bonneval,
Gouvernent le sang Royal.

Il eût pour frere puiné le Maréchal de Châtillon Gaspard I. du nom, qui fut pere du fameux Amiral Gaspard II.

(*b*) Guichardin se trompe ici, car on compte huit lieues de Bresse à Valeggio, ce qui fait vingt-quatre milles.

maitre de la Riviere de Menzo, quand on a Valeggio & Peschiera.

1509 L'arrivée de Chaumont suivie de la plus grande partie des Lances, qui étoient en quartier dans le Milanès, l'augmentation de la garnison de Verone, & le bruit qui couroit que ce Général se disposoit à assiéger Vicence, obligerent les Venitiens de retirer leur Armée du Ferrarois, & de la distribuer à Legnago, à Soavé, & à Vicence, ne laissant à la défense du Polesine, & pour appuyer l'Armée Navale, que 400 Chevaux-Legers & 400 hommes de pié. Ensuite voulant mettre à couvert le Territoire de Vicence des courses de la garnison de verone, ils firent creuser avec un travail prodigieux, un large fossé plein d'eau, qui commençoit au pié de la Montagne audessus de Soavé, & qui s'étendoit l'espace de cinq milles au travers de la plaine, qui va de Rovigo à Monforté, jusqu'à certains marais contigus à l'Adige ; & ils le flanquerent d'un retranchement muni de plusieurs redoutes de distance en distance. Ils avoient fortifié Soavé & Lonigo ; à l'égard de tout le pays circonvoisin, il étoit en sureté par sa situation, surtout pendant l'hiver.

La retraite de l'Armée de terre des Venitiens laissa respirer la Ville de Ferrare, mais elle ne la rassura pas tout à fait ; car quoiqu'il n'y eût pas d'apparence qu'elle pût être forcée, il étoit à craindre que les grandes incommodités qu'elle souffroit, ne la ruinassent insensiblement, & ne réduisissent le Peuple au désespoir. Les Troupes de la Flote & celles qui la cotoyoient, faisoient tous les jours des courses jusqu'aux Portes de la Ville; d'autres Bâtimens Venitiens ayant attaqué les Etats du Duc de Ferrare d'un autre côté, avoient pris Commachio. Ce fut dans ce tems-là que les Troupes du Pape & du Roy de France arriverent. Alors le Duc qui depuis la perte qu'il avoit faite à l'attaque du Fort, avoit tenu ses Troupes dans un poste sûr auprès de Ferrare, commença à faire de fréquentes courses pour attirer les Ennemis au combat ; mais comme ils esperoient que leur Armée de terre reviendroit, ils l'éviterent toujours. Dans une de ces courses, où le Cardinal d'Est s'étoit avancé jusqu'auprès du Fort, le Comte Ludovic de la Mirandole, l'un des Chefs des Troupes de l'Eglise, eût, en s'en retournant, la tête emportée d'un coup de canon, tiré d'un Vaisseau En-

nemi, accident d'autant plus triste, que ce Seigneur fut le seul que le boulet atteignît dans un si grand nombre. 1509.

Le Duc & le Cardinal se flatoient, que s'ils pouvoient conduire leur artillerie à portée de l'Armée Navale, ils la ruineroient à coups de canon. La chose paroissoit difficile & dangereuse ; mais la connoissance qu'ils avoient du pays & de la Riviere, firent qu'ils en vinrent à bout. Le Cardinal donna une nouvelle attaque au Fort avec une partie des Troupes : les Venitiens vinrent à sa rencontre : mais il les repoussa dans le Fort & leur tua quelques soldats ; après quoi il s'empara d'une partie de la chaussée, & la fortifia, sans que les Ennemis s'en apperçussent. Au commencement de la nuit il conduisit l'artillerie sur la rive opposée à l'Armée Navale, & la mit en batterie de distance en distance sans faire de bruit. Lorsqu'il eût disposé toutes choses, (a) il commença à foudroyer les Vaisseaux avec beaucoup de furie. Aux premiers coups ils se séparerent tous pour prendre la fuite : mais ils rencontroient partout le même péril ; car outre que les batteries étoient établies par intervalles, il y avoit plusieurs grosses pieces qui portoient fort loin ; d'ailleurs elles étoient servies par d'excellens Canoniers, & le Duc qui entendoit lui-même fort bien la fonte des canons, & qui étoit bon Artiller, animoit le feu par sa présence. Les Venitiens répondoient très-vivement aux coups des Ennemis, mais sans effet ; parce que les Ferrarois étoient garantis par la chaussée ; cependant les Vaisseaux de Trevisani périssoient de différentes manieres, mais toutes affreuses. Quelques-uns ne pouvant résister à l'effort du canon, se rendirent ; d'autres furent brulés avec tous leurs équipages ; une partie se coulerent d'eux-mémes à fond, pour ne pas tomber entre les mains des Ennemis. L'Amiral s'étant jetté dans un esquif dès le commencement, se sauva à force de rames ; sa Galere après avoir fui l'espace de trois milles, ramant toujours, & réparant ses ouvertures, coula enfin à fond criblée de coups ; la Riviére étoit couverte de feu, de sang, & de morts.

Quinze Galeres, quelques gros Navires, & un nombre infini de Flutes, de Barques, & d'autres petits Bâtimens furent pris par le Duc de Ferrare ; environ 2000 hommes périrent par le canon, par le feu, ou dans l'eau ; on prit soixante En-

(a) Cette action se passa le 21 de Décembre.

eignes, mais le grand Etendart fut sauvé par le Général. Plu-
1509. sieurs Soldats gagnerent la terre, & quelques-uns s'enfuirent vers les Chevaux-Legers Venitiens; les autres, ou furent faits prisonniers par les Ennemis qui les poursuivirent, ou furent maltraités dans leur fuite par les Paysans. Les Vaisseaux furent conduits à Ferrare, où pour conserver la mémoire de cette action, on les garda plusieurs années, jusqu'à ce qu'Alfonse les rendit enfin à la République. Après cette expédition, il envoya trois cens chevaux & cinq cens hommes d'Infanterie contre l'autre Escadre, qui avoit pris Comacchio. Ces 800 hommes reprirent Loretó que les Venitiens avoient fortifié; on croit qu'ils auroient aussi dissipé cette Escadre, si elle ne se fût pas retirée à Bebé.

Tel fut l'issue de cette guerre qui dura un mois. L'événement qui décide souvent avec justesse, fit voir que les Vénitiens, suivant le conseil de quelques Sénateurs, qui étoient d'avis de ne rien entreprendre, & de conserver l'argent de la République pour de plus importantes occasions, auroient mieux fait de se borner à la défense de Padoüe, de Trévise, & des autres places où ils étoient rentrés, que d'écouter le plus grand nombre, qui eut l'imprudence de suivre les mouvemens de la haine & du ressentiment. Cette entreprise qui couta cher à la République, lui causa beaucoup de honte & de dommage.

Les Venitiens avoient été plus heureux du côté de Padoüe. Une partie peu considérable de leurs Troupes, soutenue par les Paysans, se saisit du Pas de la Scala, & près de là de Cogolo, & de Basciano, postes fort importans pour fermer les passages d'Italie du côté de l'Allemagne; cette expédition se fit presque sous les yeux de l'Empereur qui se trouvoit encore dans le (*a*) Vicentin avec 4000 hommes de pié.

Il se rendit ensuite à (*b*) Bolzano pour se trouver à la Diéte qu'il avoit indiquée à Inspruk, se plaignant beaucoup de la retraite de la Palice, qui, disoit-il, avoit été fort préjudiciable à ses affaires. Quand Chaumont sçût qu'il étoit parti, il suivit son exemple, & il retourna à Milan, abandonnant le dessein qu'il avoit eu d'assieger Vicence & Legnago, ces places étant en bon état, & la saison devenant contraire. Il laissa de bon-

(*a*) Ou plûtot le Trentin, où il étoit alors.

(*b*) Entre Trente & Inspruck.

nes

nes garnisons dans Bresse, dans Peschiera & dans Valeggio, & mit 600 Lances & 4000 hommes d'Infanterie dans Verone. Ces Troupes avoient des logemens différens de celles de l'Empereur, au Fauxbourg de San-Zeno, & elles occupoient la Citadelle pour plus grande sûreté. 1509.

Verone, Ville très-célebre & très-ancienne, est arrosée par l'Adige, Fleuve très-gros & fort profond qui passe au milieu. Cette Riviere qui prend sa source aux Alpes d'Allemagne, après avoir gagné la plaine, tourne à gauche, & coule au pié des montagnes jusqu'à Verone, d'où elle s'étend dans une belle & fertile plaine. La moitié de Verone, qui est située partie à mi-côte & partie dans la plaine au-delà de l'Adige, regarde l'Allemagne. Le reste qui est entierement dans la plaine endeçà de la même Riviere, est du côté de Mantouë. On voit sur la hauteur à la porte de Saint George, le Fort de Saint Pierre, & à deux portées de trait plus haut celui de Saint Felix; ils sont l'un & l'autre plus considérables par leur assiette que par leurs fortifications; cependant leur prise rendroit la défense de Verone plus difficile, parce qu'ils commandent absolument cette place. Les Allemans avoient la garde de ces deux Forts. Dans l'autre partie de Verone, qui est endeçà de l'Adige, est le Château vieux, situé presqu'au milieu de la Ville du côté de Peschiera, & communiquant par un pont à l'un & à l'autre bord de la Riviere. La Citadelle en est à trois portées de mousquet vers Vicence. La muraille extérieure de la Ville va de l'un à l'autre de ces deux postes, bâtie en demi cercle; ils sont joints par un autre mur endedans, élevé entre deux grands fossés; l'espace qui est entre ces deux murailles, s'appelle le Fauxbourg de San-Zeno, qui avec la Citadelle étoit occupé par les François.

XXXVIII. Intrigues du Pape contre le Roy de France.

Pendant cette espece de suspension d'armes, le Pape voulut négocier une Tréve entre l'Empereur & les Venitiens, par le ministere d'Achille de Grassi, Evêque de Pesaro, son Nonce auprès de ce Prince. Il y eut même une conférence pour cet effet à Spedaletto au-dessus de la Scala, entre les Ambassadeurs de Maximilien, & Jean Cornaro & Louis Mocenigo, Ambassadeurs de la République; mais les demandes excessives des Impériaux firent échouer la négociation. Le Pape en fut fort fâché. Il souhaitoit avec passion de délivrer les Vénitiens de cette

1509. guerre ; & afin de n'avoir plus rien à démêler avec eux, il les avoit engagés à rendre Comacchio au Duc de Ferrare, ce qu'ils ne firent pour tant qu'après l'avoir brulé. Il leur avoit aussi fait promettre de ne plus attaquer les Etats de ce Prince, qu'il se flattoit de mettre dans ses intérêts par ce bienfait, au préjudice de la France. Pour appuyer les grands desseins qu'il méditoit contre le Roy, il envoya secretement un Exprès en Angleterre : il entama aussi une négociation avec les Suisses, qui commençoient alors à se broüiller avec Louis XII. & reçut très-bien l'Evêque (a) de Sion ennemi déclaré du Roy, qui étoit venu à Rome dans l'espérance d'obtenir le Chapeau à la faveur de ces intrigues.

XXXIX. Traité entre l'Empereur & le Roy d'Arragon au sujet de la Régence de Castille.

Vers la fin de cette année, le différend qui divisoit l'Empereur & le Roy Catholique au sujet de la Régence (b) des Royaumes de Castille, fut enfin terminé. Cette affaire avoit été long-tems négociée à la Cour de France, où elle avoit souffert de grandes difficultés ; mais enfin elle finit par les soins du Cardinal de Rouen. Il fut assez aveugle pour ne pas voir combien cette réconciliation blessoit les intérêts de son Maitre : peut-être se flatta-t'il que le service qu'il rendoit à ces deux Souverains, pourroit lui servir de dégré pour monter sur le Trône de l'Eglise. Quoiqu'il en soit, il sçut engager Maximilien à consentir que la Régence demeurât à Ferdinand tant que ce dernier n'auroit point d'enfans mâles, & jusqu'à ce que Charle leur petit-fils commun eût atteint l'âge de 25 ans. Il fut encore arrêté que Charle ne prendroit point le titre de *Roy* du vivant de sa mere, dans la personne de qui résidoit la Royauté, la Couronne de Castille tombant en quenouille, quoiqu'il y ait des mâles du Sang Royal ; que le Roy Catholique payeroit à l'Empereur 50000 Ducats ; que conformément au Traité de Cambray, il fourniroit des secours jusqu'à l'entiere conquête de ce qui devoit lui revenir suivant ce Traité, & qu'il payeroit à Charle 40000 ducats par an. Le Roy d'Arragon affermi par ce moyen dans la Régence de Castille, & à portée de se concilier la confiance de l'Empereur, tous leurs différends étant assoupis, &

(a) Mathieu Scheiner. Il étoit homme d'esprit & [illegible]. On verra bien-tôt les effets de sa haine contre la France, ses intrigues dans les Dietes des Cantons, & [illegible] parmi les Suisses avant l'affaire de Marignan.

(b) La Monarchie de Castille comprenoit plusieurs autres Royaumes, Grenade, Leon, Cordoue, les Asturies, &c.

leurs intérêts devenus communs par rapport à leur petit-fils, eût alors le champ libre pour s'oppoſer à l'agrandiſſement du Roy de France, qui devoit toujours lui donner de l'ombrage à cauſe du Royaume de Naples. 1509.

Dans ce même tems le Pape ſoupçonna le Protonotaire Bentivoglio, qui étoit alors à Crémone, de ſonger à ſurprendre Bologne. Dans cette penſée il fit retenir pendant quelques jours Julien de Médicis dans le Palais de cette Ville. Comme il attribuoit tout à la mauvaiſe volonté, qu'il diſoit, que le Roy de France avoit contre lui, il renouvella à cette occaſion les diſcours qu'il avoit tenus tant de fois, ſçavoir, que ce Prince avoit deſſein de ſubjuguer l'Italie, & de forcer le Sacré College à placer le Cardinal de Rouen ſur le S. Siége. Il ſe déchaînoit en même-tems contre Maximilien, l'accuſant d'avilir la dignité Impériale, dont il étoit, diſoit-il, incapable de ſoutenir le poids.

Sur la fin de cette année mourut le Comte de Pitigliano, Capitaine Général des Venitiens, homme dont l'expérience militaire égaloit le grand âge. Ils avoient beaucoup de confiance en lui, trop ſurs de ſa prudence pour craindre qu'il exposât jamais la République (a) à aucun danger.

La guerre ſe fit avec aſſez de lenteur au commencement de l'année 1510. eû égard à la ſaiſon, & il n'y eut aucune affaire conſidérable. L'Armée Venitienne poſtée à San-Bonifacio dans le Veroneſe, tenoit Verone bloquée. Les Albanois défirent Charle Baglioné, Sacromore Viſconti, & Fréderic de Bozzolo, qui en étoient ſortis pour eſcorter un Convoy. Les deux premiers furent faits priſonniers, & le troiſiéme ſe ſauva, par le moyen des François, qui vinrent à ſon ſecours. Peu de tems après, cette même Cavalerie défit une autre Compagnie de Cavalerie Françoiſe, & prit entr'autres M. de Cleſi. D'un autre côté un corps de 200 Lances Françoiſes, & de 3000 hommes d'Infanterie, ſorti de Verone, emporta d'aſſaut un Fort vers Soavé, dans lequel il y avoit une Garniſon de 600 hommes de pié, & à ſon retour il tailla en piéces une grande multitude de Payſans.

1510.

XL. Suite de la guerre contre les Venitiens.

Cependant, l'Empereur ne ſçachant pas comment il pourroit ſoutenir la guerre, avoit transferé la Diéte à Auſbourg; mais

(a) Les Venitiens firent graver ſur ſon Tombeau ce vers d'Ennius, fait à la louange de Fabius Maximus.
Unus homo nobis cunctando restituit Rem.

il trouva que les Electeurs à l'instigation du Pape, vouloient
1510. commencer par traiter de la paix avec les Venitiens, bien loin d'être disposés à fournir de nouveaux subsides pour continuer la guerre contre cette République. Il en conçût un si grand dépit contre le Pape, qu'il fit sortir d'Ausbourg l'Evêque de Pesaro son Nonce, & il comprit qu'il ne devoit attendre des Diétes, que beaucoup d'incertitudes, de difficultés, & de longueurs. Il voyoit d'un autre côté le Roy de France fort indifférent pour toutes les entreprises qu'il lui proposoit. En effet Louis avoit toujours quelque prétexte pour s'excuser. Tantôt c'étoit la rigueur de la saison; tantôt il vouloit que l'Empereur lui donnât un gage certain, pour sûreté des frais de la guerre; une autre fois il alléguoit que le Traité de Cambray ne l'obligeoit pas lui seul à lui fournir des secours, mais que le Pape & le Roy Catholique en étoient aussi tenus; & qu'ainsi il falloit que ces Princes concourussent avec la France, & fissent cette dépense en commun. L'Empereur jugea donc qu'il n'avoit point d'autre ressource, que d'engager le Roy à se charger de la prise de Padoüe, de Vicence & de Trevise, en l'intéressant par des offres proportionées à ce service.

Plusieurs personnes du Conseil du Roy goûtoient ces propositions; & croyant que ses Etats d'Italie ne seroient jamais en sûreté, tant qu'il resteroit aux Venitiens quelque chose en terre ferme, ils étoient d'avis de faire un dernier effort pour leur enlever ces Places. Le Roy lui-même n'en étoit pas éloigné, & il paroissoit quelques fois disposé à repasser les Monts, à la tête d'une puissante Armée, qui, disoit-il, le seroit toujours assez, pourvû qu'il eut plus de 1600 Lances, avec ses Pensionnaires & ses Gentilshommes; mais d'autres raisons l'en détournant, il demeuroit dans l'irrésolution. Le Cardinal de Rouen, Ministre actif, à qui le Roy laissoit ordinairement la décision des grandes affaires, étoit hors d'état d'agir par une longue & cruelle maladie. Le Roy étoit encore retenu par l'éloignement naturel qu'il avoit pour la dépense, & par le desir d'avoir Verone, dont il esperoit se mettre facilement en possession, en laissant l'Empereur dans l'embarras. En effet, moyennant 18000 Ducats qu'il venoit de lui prêter, pour payer la Garnison Allemande qui étoit dans Verone, & la promesse de lui en fournir encore jusqu'à la concurrence de 50000. il l'avoit engagé à lui donner

pour sûreté de ces deux sommes, la Citadelle de cette Ville, avec le Château vieux, & une Porte voisine de ces deux Forts, afin d'avoir l'entrée & la sortie libres. Ils étoient convenus, que supposé que ces sommes ne fussent pas rendues dans un an, Valeggio appartiendroit à la France, qui pourroit faire fortifier cette Place & la Citadelle, aux dépens de l'Empereur.

1510.

XLI. Louis XII. s'efforce à regagner le Pape.

Outre ces deux motifs, il y en avoit encore un autre qui retenoit le Roy. Il craignoit d'aigrir tout-à-fait le Pape, en faisant passer une nouvelle Armée en Italie. Jule continuant toujours dans ses mauvaises intentions, & ne pouvant souffrir que le Roy vint à s'emparer de Verone, étoit non seulement résolu de donner l'Absolution des Censures aux Venitiens, mais encore il ne négligeoit rien pour s'attacher les Suisses. Dans ces vûes il avoit renvoyé l'Evêque de Sion avec de l'argent pour le répandre dans les Cantons, & lui avoit promis le Chapeau, afin de l'engager à faire tous ses efforts pour réussir. D'un autre côté, il mettoit tout en usage pour animer Henry VIII. Roy d'Angleterre contre la France. Henry VII. son pere s'étoit bien trouvé de ses liaisons avec cette Cour; & quoiqu'il fut monté, dans un tems de troubles, sur un Trone nouvellement acquis, il avoit regné dans une heureuse tranquillité sur des Sujets, dont il avoit sçû se faire obéir à la faveur de cette alliance. Aussi en mourant, avoit-il recommandé à son fils, comme un moyen de regner paisiblement, de maintenir la paix avec la France, dont il tiroit cinquante mille Ducats tous les ans. Mais ce jeune Prince emporté par le feu de l'age, & fier des trésors qu'il avoit trouvés dans ses coffres, négligea les avis & l'exemple de son prédécesseur, pour se livrer aux impressions de ceux que l'amour des nouveautés, & la haine naturelle des Anglois pour la France, poussoient à lui conseiller la guerre.

Sur ces entrefaites, le Roy de France se rendit à Lion pour être plus près de l'Italie; mais il ne pût se déterminer à passer les Monts, de peur d'être la cause d'une guerre funeste, en irritant si ouvertement le Pape. D'ailleurs, le Roy Catholique l'en détournoit, l'assurant au reste qu'il ne lui donnoit ces conseils que comme un ami, & uniquement par amour pour la tranquillite publique: c'est pourquoi Louis crût n'avoir d'autre

parti à prendre, que de chercher les moyens d'appaiser le Pape, de maniere qu'au moins il pût s'assurer de ne l'avoir pas pour ennemi déclaré. L'extrémité où étoit le Cardinal de Rouen, de la vie, duquel on n'espéroit pas beaucoup, sembloit favoriser le dessein du Roy, parce qu'on espéroit que sa mort dissiperoit les craintes du Pape, craintes qu'on supposoit être la principale cause de sa mauvaise volonté : D'ailleurs, le Roy informé que le (*a*) Cardinal d'Auch neveu du Cardinal de Rouen, & les autres personnes qui étoient chargées des affaires de France à la Cour de Rome, avoient eu l'indiscrétion d'aigrir le Pape par leurs discours & leur conduite, au lieu de l'adoucir, comme il auroit été nécessaire, avoit résolu de les rappeller.

1510.

Il envoya donc à Rome en poste Albert Pio, Comte de Carpi, homme qui joignoit beaucoup d'esprit à une grande dextérité. Il lui donna ordre d'offrir au Pape ses forces & son crédit pour toutes les occasions où il voudroit les employer, & de lui rendre en son nom tous les respects qu'il jugeroit les plus capables de flatter un homme du caractere de Jule. Il devoit outre cela s'ouvrir avec franchise à ce Pontife touchant l'état des affaires, lui découvrir les propositions de l'Empereur, & enfin le prier de décider si le Roy devoit passer en Italie, quels secours ce Prince donneroit à l'Empereur, & si ces secours seroient prompts ou tardifs.

XLII. Les Venitiens obtiennent l'Absolution malgré les Confederés.

Le Comte de Carpi étoit encore chargé de faire changer le Pape par rapport aux Venitiens, mais leur affaire étoit finie avant qu'il arivât à Rome. Après que les Commissaires du Pape & les Ambassadeurs de Venise eûrent conferé pendant plusieurs mois, les Venitiens consentirent enfin aux articles, qui faisoient difficulté, ne voyant que ce seul moyen d'éviter leur perte. Ainsi le 24 de Février, les conditions ausquelles l'Absolution devoit leur être accordée, furent lûes dans le Consistoire en présence des Ambassadeurs, qui représenterent la Procuration de la République en bonne forme. Ces conditions furent, que les Venitiens ne disposeroient à l'avenir d'aucuns Bénéfices, ni Dignités Ecclésiastiques, & qu'ils n'apporteroient aucun obstacle à l'exécution des Bulles qui en seroient expédiées en Cour de Rome : Qu'ils n'empêcheroient pas que les

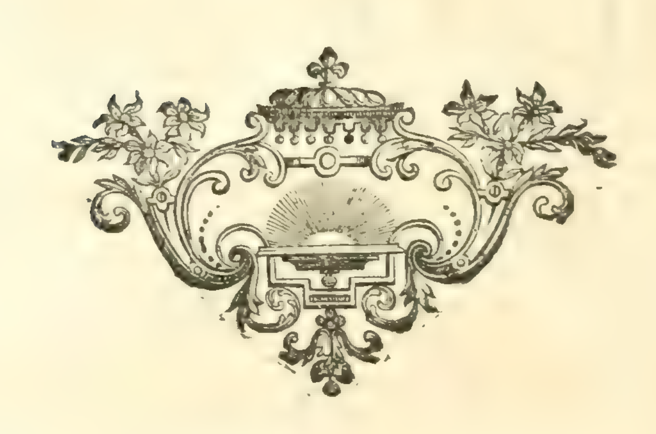
(*a*) François-Guillaume de Clermont, dont il est parlé plus haut sous le nom de *Cardinal de Narbonne.*

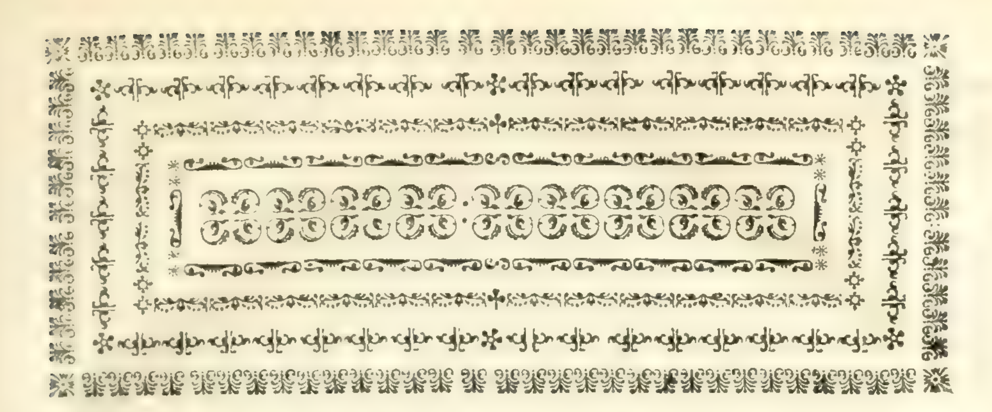
causes Bénéficiales ou appartenant à la Juridiction Ecclésiastique, fussent portées en cette Cour: Qu'ils n'imposeroient ni Décimes, ni aucuns autres Subsides sur le Clergé, ou sur des lieux privilegiés: Qu'ils se désisteroient de l'appel qu'ils avoient interjetté du Monitoire: Qu'ils renonceroient à tous les droits qu'ils pouvoient prétendre dans les Etats de l'Eglise, & particulierement à celui de tenir le *Bisdomino* dans Ferrare: Que les Sujets de l'Eglise pourroient naviger dans le Golfe sans payer aucun péage, non seulement pour leurs propres Marchandises, mais encore pour celles des Etrangers, qui seroient chargées sur leurs Vaisseaux, & sans être obligés d'en faire aucune déclaration: Que les Venitiens ne se mêleroient en aucune maniere des affaires de Ferrare, ni des autres Places de cet Etat qui relevoient de l'Eglise: Que toutes les conventions qu'ils pourroient avoir faites avec quelques Sujets ou Vassaux du Saint Siége à son préjudice, seroient anéanties: Qu'ils ne pourroient donner retraite à aucuns Ducs, Barons, autres Sujets ou Vassaux de l'Eglise qui seroient rebelles au Saint Siége, ou ses ennemis: Enfin, qu'ils restitueroient tous les impôts levés sur le Clergé, & s'obligeoient d'indemniser les Eglises de tous les dommages qu'elles avoient soufferts.

1510.

Quand les Ambassadeurs eûrent juré ce Traité dans le Consistoire, suivant la forme prescrite, ils se rendirent le jour marqué au Portique de Saint Pierre; là, selon l'ancien usage, ils se prosternerent aux piés du Pape, assis sur le Siége Pontifical, près des Portes de Bronze, au milieu de tous les Cardinaux, & d'un grand nombre de Prélats: ils lui demanderent humblement pardon, confessant les fautes commises par la République; & après les cérémonies accoutumées, le Pape les reçut en grace, & leur donna l'Absolution, leur imposant pour pénitence d'aller visiter les sept Eglises. Ils furent ensuite introduits dans la Basilique de Saint Pierre par le grand Pénitencier, & ils entendirent la Messe, qui leur avoit été interdite jusqu'à ce jour; ils furent reconduits avec honneur à leurs Hôtels par plusieurs Prélats, & par d'autres Courtisans, non plus comme des Excommuniés, mais comme de vrais Chrétiens, & des enfans dociles & soumis au Siége Apostolique. Enfin ils reprirent le

chemin de Venise, laissant à Rome Jerôme Donato l'un d'eux,
1510. homme fort sçavant, qui par son mérite & son esprit facile & liant, sçût se concilier la faveur du Pape, & servit utilement sa Patrie dans les négociations où elle l'employa auprès de Jule.





HISTOIRE
DES
GUERRES D'ITALIE
DE FRANÇOIS
GUICHARDIN.

LIVRE NEUVIÉME



'EMPEREUR n'apprit qu'avec beaucoup de chagrin la démarche du Pape, qui venoit de donner l'Absolution aux Venitiens avec tant d'éclat & de fermeté. Quoique Maximilien fut le plus intéressé dans cette affaire, le Roy de France qui ne vouloit pas le rétablissement de ces Républicains, n'en fut guéres moins consterné. Louis XII. ne soupçonnoit pourtant pas encore les véritables desseins de Jule, & se flatant par rapport aux intrigues de ce Pontife, il se persuadoit qu'il n'avoit écouté dans cette occa- 1510.

1510. ſion que la jalouſie que pouvoit lui cauſer de l'union de la France avec l'Empereur. Dans cette idée il comptoit encore qu'en l'amuſant, & en ne lui donnant point d'autres ſujets de défiance, il s'en tiendroit à l'Abſolution ſans paſſer outre, mais le Roy ſe trompoit. Jule confirmé chaque jour de plus en plus dans le projet qu'il avoit formé, permit, malgré les Ambaſſadeurs des Confédérés, aux Sujets & aux Vaſſaux de l'Egliſe de ſe mettre au ſervice des Venitiens. Cette République profitant des favorables diſpoſitions du Pape, prit à ſa ſolde Jean-Paul Baglioné, auquel on donna le titre de *Gouverneur* des Troupes, qui n'avoient plus de Chef depuis la mort du Comte de Pitigliano. Jean-Louis & Jean Vitelli, fils de Jean & de Camille, & Renzo de Ceré, qui fut fait Capitaine général de l'Infanterie, ſuivirent l'exemple de Baglioné. Après s'être déclaré ainſi pour les Venitiens, le Pape entreprit encore de les reconcilier avec l'Empereur; ſon deſſein étoit non ſeulement de le détacher du Roy de France, mais encore de s'unir avec lui & la République de Veniſe pour faire la Guerre aux François. Il n'étoit pas facile d'amener l'Empereur à cette réconciliation; c'eſt pourquoi le Pape, afin de l'y forcer par le beſoin d'argent, détourna la Diéte d'Auſbourg de lui accorder aucuns ſubſides. Mais cette affaire devenoit plus épineuſe à meſure qu'on la négocioit, parce que l'Empereur ne vouloit la Paix qu'à condition de garder Verone, que les Venitiens s'opiniâtroient à redemander, offrant pour cette Place une ſomme d'argent conſidérable. Ces politiques, que le Pape avoit crû trouver plus faciles, ne ſe montroient ſi fermes, que parce qu'ils ſentoient bien que ſi jamais Padoue venoit à être attaquée, ils ne pouvoient eſpérer de conſerver cette Place qu'autant qu'ils ſeroient maîtres de Verone; d'ailleurs ils ſe mettoient par-là en état d'attendre du tems de favorables occaſions pour réparer leurs pertes.

I. Le Pape continue ſes intrigues contre le Roy de France.

Le Pape pour arriver à ſon but ne ceſſoit de preſſer ſecretement le Roy d'Angleterre de déclarer la Guerre aux François; il tâchoit de reveiller en lui la haine nationale des Anglois pour la France; il lui repréſentoit qu'il ne pouvoit s'offrir une plus heureuſe occaſion, & que dès qu'il auroit pris les armes contre le Roy, pluſieurs autres Puiſſances, à qui ſa grandeur étoit ſuſpecte, ou même odieuſe, ſe déclareroient

en même-tems : Enfin, il lui rappelloit l'attachement particulier des Rois d'Angleterre pour le S. Siége, & il l'exhortoit à prendre en main la protection & la défense de l'Eglise, que l'ambition du Roy de France menaçoit ouvertement. Le Roy d'Arragon sollicitoit aussi très-vivement Henri VIII. mais avec encore plus de secret. Outre cela il y avoit sur le tapis une intrigue bien autrement importante. Le Pape avoit toujours continué ses intrigues avec les Suisses par le moyen de l'Evêque de Sion, dont le crédit étoit fort grand en ce pays, & qui ne cessoit de déclamer vivement contre Louis XII. dans les Diétes & en Chaire. Ce Prélat engagea enfin ses Compatriotes à recevoir de Jule une pension annuelle de mille Florins du Rhin par chaque Canton ; en conséquence ils s'obligerent de veiller à la sureté du Pape & des Etats de l'Eglise, & lui permirent de lever chez eux un certain nombre d'Infanterie pour s'en servir contre quiconque l'inquiéteroit. 1510.

II. Brouillerie des Suisses pour un leger intérêt.

La mésintelligence qui commençoit à se former entre le Roy de France & les Suisses, rendit cette négociation plus facile. Les Suisses enflés de l'estime qu'on faisoit d'eux par-tout, & présumant que toutes les Victoires que Louis XII. & son Prédécesseur avoient remportées en Italie, étoient principalement dûes au courage de leur Nation, s'imaginerent que la France ne pouvoit trop payer leurs services ; c'est pourquoi, lorsque le Roy leur fit proposer de renouveller l'Alliance qu'il avoit avec eux, & dont le terme alloit expirer, ils demanderent qu'on augmentât leurs pensions, réglées à 60000 francs par Louis XI. & payées depuis sur le même pié, outre celles qu'on donnoit en secret à plusieurs particuliers. Louis blessé de la hauteur avec laquelle on fit cette demande, la rejetta sur le champ, disant qu'il étoit surpris que de *misérables Montagnards* voulussent le rendre leur tributaire d'une maniere si impérieuse, & il lui échappa des discours que l'injure qu'il recevoit & la fierté de son rang pouvoient faire excuser, mais que la prudence condamnoit dans la conjoncture présente.

Le Roy de France ne traitoit les Suisses avec si peu de ménagement, que parce qu'il venoit de faire Alliance avec les Habitans des Vallées dependans de la Ville de Sion, qui sont partagés en sept Communautés, qu'ils appellent *les [illegible]ours* ; il

1510. les avoit gagnés par des présens & des promesses de pensions publiques & particulieres, que George Soprasasso leur avoit fait de sa part ; ils s'étoient obligés de donner passage à ses Troupes, de le fermer à ses Ennemis, & de lui fournir autant de Soldats que leurs forces pourroient le leur permettre ; d'ailleurs les trois Ligues Grises avoient fait un pareil Traité avec ce Prince. Il n'étoit encore assuré que d'une partie des Vallesans, mais il se flatoit de mettre l'autre dans ses intérêts, par les moyens qui lui avoient déja réussi. Ces deux Traités, & sur-tout la résolution où il étoit de prendre des Troupes Allemandes à son service, lui faisoient négliger l'Alliance des Suisses. Enfin, il ne craignoit pas beaucoup les entreprises que cette Nation voudroit faire contre lui, persuadé qu'ils ne pourroient attaquer le Duché de Milan que par Bellinzoné, ou par des défilés difficiles ; il comptoit d'ailleurs que s'ils venoient avec de grandes forces, il seroit aisé de les affamer, & qu'on viendroit à bout de les chasser avec peu de monde, s'ils étoient en petit nombre. Sur le refus de Louis XII. les Suisses ne voulurent pas signer un nouveau Traité avec lui, malgré les vives instances de plusieurs particuliers, qui ne vouloient pas perdre les pensions de la Cour de France, & prêterent plus volontiers l'oreille aux propositions du Pape.

III. Le Pape fait une querelle au Duc de Ferrare.

Jule regardant l'Alliance des Suisses comme la base de ses projets, & d'ailleurs naturellement porté à maitriser les autres, cherchoit à se brouiller avec le Duc de Ferrare ; il ne pouvoit avoir d'autre motif d'en user ainsi, que le ressentiment de la conduite de ce Prince, qui malgré les bienfaits & les honneurs dont il l'avoit comblé, lui étoit cependant moins attaché qu'au Roy de France. Quoiqu'il en soit, il commanda avec hauteur à Alfonse, de fermer les Salines de Comacchio. La raison de ces ordres impérieux étoit que le Duc n'ayant pas eu le privilege de faire du sel, pendant que les Venitiens possédoient Cervia, il n'en devoit pas jouir aujourd'hui, que cette Ville appartenoit au S. Siége, de qui Ferrare & Comacchio dépendoient immédiatement. Cet objet étoit important, parce que lorsque le sel ne se faisoit point à Comacchio, les Salines de Cervia en fournissoient à plusieurs Villes des environs. Alfonse à qui la protection du Roy de France donnoit plus de confiance que les menaces du Pape ne lui inspiroient de crainte, se plai-

gnit qu'on voulût le priver d'un avantage qu'il trouvoit dans ses Etats à peu de frais, & contraindre ses Sujets à acheter des autres pour leur usage, ce qu'ils avoient dans leur pays assez abondamment pour en fournir aux étrangers ; ajoûtant qu'on ne devoit pas s'autoriser d'une chose que les Venitiens avoient exigée par la seule force : ses refus obligerent le Pape de le sommer d'obéir, sous peine des Censures. 1510.

IV. Dispositions de l'Empereur & du Roy de France pour la Campagne prochaine.

Pendant que le Pape songeoit à rétablir les Venitiens, l'Empereur & le Roy de France piqués de sa conduite s'unirent encore plus étroitement. Ils résolurent d'attaquer les Venitiens la Campagne suivante avec de plus grandes forces. Le Roy devoit envoyer Chaumont à la tête d'une nombreuse Armée, à laquelle les Troupes Allemandes qui étoient dans Verone se joindroient, tandis que d'un autre côté l'Empereur entreroit dans le Frioul avec les Troupes qu'il se flatoit d'obtenir de la Diéte d'Ausbourg. Après la Conquête de cette Province, les deux Monarques devoient former d'autres entreprises selon les occasions. Avant de rien entamer, ils presserent conjointement le Pape d'unir ses forces aux leurs, suivant le Traité de Cambray ; mais Jule fort éloigné de les contenter, déclara ouvertement que les obligations de cette Ligue étoient finies, puisqu'il n'avoit tenu qu'à l'Empereur de se rendre d'abord maitre de Trévise, & ensuite d'en recevoir l'équivalent en argent. L'Empereur en son particulier demanda aussi des secours au Roy Catholique, tant en vertu du même Traité, que de celui qu'il avoit fait avec ce Prince au sujet de la Régence de Castille, le priant de lui donner de l'argent au lieu de Troupes ; mais Ferdinand bien loin de se rendre à ses instances, lui fit réponse qu'il lui fourniroit quatre cens lances ; secours inutile pour Maximilien, sa Cavalerie & celle des François formant un corps très-nombreux.

V. Vaine tentative des Venitiens sur Verone.

Sur ces entrefaites les Venitiens tenterent de surprendre la Ville de Verone, à la sollicitation des Habitans, que les véxations du Soldat, qui ne les traitoient si mal que faute de payement, avoient irrités. Il y eût des Officiers qui entrerent secretement dans cette conjuration. Les Venitiens partirent pendant la nuit de San-Bonifacio, & s'approcherent de la Ville pour escalader le Château de S. Pierre : ils avoient déja passé la Porte de S. George, & leurs échelles ne se trouvant pas

1510. aſſez longues, ils les lioient enſemble pour achever leur entrepriſe; mais ſoit qu'ils euſſent été entendus par la Garniſon de San-Felice, ſoit qu'ils s'imaginaſſent mal-à-propos entendre quelque bruit, la peur les ſaiſit; & laiſſant leurs échelles, ils reprirent le chemin de S. Bonifacio. Cette intrigue étant ainſi découverte, on fit périr pluſieurs Conjurés.

VI. Diſpoſitions apparentes du Pape à ſe reconcilier avec le Roy.

Quelque fut l'indiſpoſition du Pape à l'égard du Roy de France, ce Pontife parût avoir quelque envie de ſe reconcilier avec ce Prince. Maximilien lui demandoit avec hauteur deux cens mille Ducats à emprunter, le menaçant, en cas de refus, de ſe joindre au Roy contre lui; d'ailleurs le bruit couroit que la Diéte d'Auſbourg ſe déterminoit à accorder de grands ſubſides à l'Empereur; & la Paix qui venoit d'être renouvellée entre les Rois de France & d'Angleterre, avoit été ſolemnellement publiée. Ces raiſons firent que le Pape commença à traiter ſérieuſement avec le Comte de Carpi, qui juſques-là n'avoit pu tirer de lui que des paroles vagues; mais il ne fut pas long-tems dans ces ſentimens. La Diéte d'Auſbourg, dont les ſecours donnoient ſeuls du poids aux menaces de l'Empereur, ne répondit pas à ſes eſpérances, & ne lui accorda d'autres ſubſides que trois cens mille Florins du Rhin, dont il avoit déja diſſipé une partie; d'un autre côté le Roy d'Angleterre fit dire au Pape, qu'il avoit inſéré un article dans le Traité de Paix, portant qu'elle ne ſubſiſteroit plus, dès que le Roy de France attaqueroit l'Etat de l'Egliſe.

VII. Nouvelle querelle ſuſcitée par le Pape au Duc de Ferrare.

Toutes ces circonſtances ayant raſſuré le Pape, il reprit ſes premiers deſſeins, & recommença à inquiéter le Duc de Ferrare. Depuis que le Golfe avoit été rendu libre, ce Duc avoit mis de nouveaux droits ſur les Marchandiſes qui deſcendoient le Po pour aller à Veniſe: le Pape prétendit, que ſelon les Loix, un Vaſſal ne pouvoit établir de pareils impôts, ſans la permiſſion de ſon Seigneur, & que d'ailleurs ces péages faiſoient beaucoup de tort aux Bolonois ſes Sujets; c'eſt pourquoi il menaça le Duc de lui déclarer la guerre, s'il refuſoit d'ôter cette impoſition. Pour l'intimider même davantage, il fit avancer ſa Gendarmerie dans le Territoire de Bologne, & dans la Romagne.

VIII. Lo[illegible] XII. tente [illegible]

Cette nouvelle démarche donnoit beaucoup d'inquiétude au Roy de France. D'un côté il ne vouloit pas ſe brouiller avec

le Pape ; & de l'autre, il sentoit toute la honte dont il alloit se couvrir, s'il abandonnoit le Duc de Ferrare, dont il avoit reçû trente mille ducats, à condition de prendre sa défense envers & contre tous. D'ailleurs il étoit intéressé à maintenir le Duc qui lui étoit absolument dévoué, & dont l'attachement pour la France étoit augmenté depuis la persécution du Pape ; enfin les Etats d'Alfonse étoient de la derniere importance pour les affaires de la Lombardie. Le Roy fit donc tous ses efforts auprès du Pape pour le porter à quelque accommodement ; mais Jule vouloit au contraire engager le Roy à lui abandonner le Duc de Ferrare, sous prétexte qu'il lui avoit accordé sa protection au préjudice du Traité de Cambray, qui portoit, qu'aucun des Confédérés ne pourroit protéger personne que du consentement des Alliés. Le Pape ajoûtoit, qu'il avoit exclus nommément le Duc de Ferrare, & que d'ailleurs il étoit stipulé par le même Traité, que les Confédérés ne se mêleroient en aucune maniere des affaires temporelles de l'Eglise : Il disoit encore que le Roy étoit convenu par le Traité particulier de Biagrassa, qu'il ne prendroit point sous sa protection les Etats dépendans du S. Siége, & qu'il la retireroit même à ceux ausquels il l'auroit précédemment accordée. Les François répondirent, que le Pape avoit le premier donné atteinte à ce dernier Traité, puisqu'au préjudice de ce qu'il y étoit stipulé, que le Roy nommeroit aux Evêchés de France, Jule avoit usurpé ce droit à la premiere occasion qui s'étoit présentée ; Qu'il avoit violé de même le Traité de Cambray pour favoriser les Venitiens, & que ces infractions autorisoient la France à ne pas être scrupuleusement esclave de ces Traités : cependant Louis ne vouloit pas faire la guerre au Pape pour les intérêts du Duc de Ferrare ; & dans la vûe d'en éloigner la nécessité, il faisoit des propositions, qui mettant en quelque façon son honneur à couvert, pouvoient contenter le Pape sur la plûpart de ses prétentions & des droits du S. Siége dans cette affaire. Il offroit même, conformément à la demande que Jule lui avoit faite, de ne point laisser passer le Po aux Troupes Françoises, sinon pour donner aux Florentins les secours qu'il leur devoit ; mais ce secours n'étoit qu'un prétexte pour avoir la liberté de se venger de Pandolphe Petrucci, & de Jean-Paul Baglioné. Le premier ne lui avoit pas fourni la somme

1510.

ment d'accommoder cette affaire.

dont il étoit convenu ; & le second gardoit de l'argent qu'il lui

1510. avoit enlevé.

IX. Suite de la guerre contre les Venitiens.

Pendant ces négociations Chaumont se mit en campagne à la tête de 1500 Lances & de 10000 hommes d'Infanterie de différentes Nations, parmi lesquels il avoit quelques Suisses, qui servoient sans l'agrément des Cantons. L'Armée étoit pourvûe d'une nombreuse Artillerie, & de tout ce qui étoit nécessaire pour jetter des Ponts sur les Rivieres. Il y avoit aussi 3000 Pionniers. Le Général François fut joint par le Duc de Ferrare, suivi de 200 hommes d'armes, 500 Chevaux-Legers & 2000 hommes de pié. Alfonse reprit d'abord sans aucune difficulté le Polesine de Rovigo, que les Venitiens avoient abandonné. Il se saisit aussi de la Torré-Marchesana sur l'Adige du côté de Padouë, & s'étant avancé à Castelbaldo, les Villes de Montagnana & d'Est se rendirent à la simple sommation d'un Trompette. L'Empereur avoit fait une donation de cette derniere Place au Duc de Ferrare, & lui avoit remis la premiere pour sûreté de l'argent que ce Prince lui avoit prêté. Quand le Duc eût été rétabli dans toutes ces Villes, il rappella la plus grande partie de ses Troupes, sous prétexte que quelques Ga-

X. Prise de Vicence & de Legnago, par les Imperiaux & les François.

leres Venitiennes remontoient le Po. Après sa retraite, le Prince d'Anhalt Lieutenant Général de l'Empereur, étant sorti de Verone avec 300 Lances Françoise, 200 hommes d'armes, & 3000 hommes d'Infanterie Allemande, vint joindre Chaumont. Ils laisserent derriere eux Monselicé, où il y avoit garnison Venitienne, & entrerent dans le Vicentin, où Lonigo & tout le Pays abandonné par l'Armée de la République, se rendirent à eux sans résistance. Les Troupes de Venise étoient commandées par Jean-Paul Baglioné Gouverneur, & par André Gritti Provéditeur ; on disoit qu'elles montoient à 600 hommes d'armes, 4000 Chevaux-Legers & Albanois, & 8000 hommes d'Infanterie. Elle avoit d'abord quitté Soavé, se retirant de poste en poste à mesure que les Ennemis avançoient, & après avoir laissé une bonne Garnison à Trevise, & 1000 hommes de pié dans Mestri, elle s'étoit arrêtée à Brentelle, à trois milles de Padouë, poste environné des Rivieres de la Brenta, la Brentella, & du Bacchiglioné ; cet endroit étoit encore assuré par les chaussées, dont le Pays est rempli.

Les Vicentins ainsi abandonnés, n'espérant plus que dans

la

la clémence des Vainqueurs, & comptant de trouver le Maréchal de Chaumont plus sensible que (*a*) le Général Allemand, ils demanderent un sauf conduit pour envoyer des Députés au Camp, & ils l'obtinrent. Ces Députés s'étant rendus à Ponte Barberano, à dix milles de Vicence, ils se présenterent aux Généraux en habits de deuil, ayant l'air triste & abbatu. Le Chef de la Députation leur parla à peu-près en ces termes, devant tous les Capitaines & les principaux Officiers des deux Armées. 1509.

» Messieurs, notre Ville qui causoit autrefois de la jalousie » à ses voisins par son bonheur & ses richesses, a souffert des » maux si cruels depuis qu'elle a été assez aveugle, ou plutôt assez » malheureuse pour retourner sous la domination Venitienne, » que son sort, s'il vous étoit connu, exciteroit toute votre com» passion, & que vous lui pardonneriez plus facilement sa ré» volte, si cependant on peut donner ce nom à la surprise & » à l'épouvante de cette nuit fatale, qui nous vit changer de » maître.

» Le Fauxbourg de la Pusterla étoit déja forcé, lorsque nos » Habitans consternés aux approches de l'Ennemi, & trou» blés par la présence des périls de la guerre, ausquels ils ne » sont point accoutumés, députerent avec précipitation vers » les Venitiens pour traiter avec eux. Ce ne fut point dans le » dessein de se soustraire à la douceur du Gouvernement Im» périal, mais uniquement pour mettre la Ville à couvert du » pillage & des derniers malheurs. Dans le trouble où nous » étions, nous déferâmes encore à l'autorité de Fracasse. Ce » Capitaine si expérimenté qui servoit l'Empereur, nous con» seilla de traiter avec les Ennemis, si nous voulions sauver » nos femmes, nos enfans, & notre malheureuse Patrie; il ne » nous appartient pas d'examiner si ce conseil fut dicté par la » perfidie, ou par la frayeur. Quoiqu'il en soit, il persuada » facilement un peuple tremblant, & qui n'avoit jamais connu » la guerre. Telles furent les circonstances de notre changement; » car les Venitiens n'étoient alors ni assez heureux, ni assez puis» sans pour nous attirer dans leur parti. Personne ne peut igno» rer combien on doit mettre de différence entre une faute dont » la crainte ou l'égarement sont la cause, & celle qui a sa sour-

(*a*) On a vu plus haut qu'ils avoient rappellé les Venitiens, & que le Prince d'Anhalt avoit été obligé d'abandonner la Citadelle.

» ce dans la malice & la mauvaise volonté.

1510. » Mais je veux que nous nous soyons révoltés de dessein » formé, & que notre conduite soit inexcusable; quelque grande » que put-être notre perfidie, nous l'aurions assez expiée par les » maux que nous avons pleurés depuis ce funeste événement, & » la punition eut surpassé le crime. Nous avons vu notre Ville » en proye à la rapacité du soldat, & vous voyez le triste « état de nos campagnes : nos maisons brulées, les arbres » coupés, nos troupeaux enlevés, les moissons arrachées » lorsquelles n'étoient encore qu'en herbe, depuis deux ans, » nous font désespérer de revoir jamais ce malheureux Pays » dans l'état où il étoit auparavant. Nous avons consumé » tout ce que nous avons pu dérober à l'avidité du soldat, » & il ne nous reste pas même de quoi pourvoir à notre sub- » sistance, & à celles de nos femmes & de nos enfans.

» Si nous avons des Ennemis, dont la jalousie & la haine » ayent été aigries par l'ancienne splendeur de Vicence, qu'ils » viennent maintenant, & qu'ils jettent les yeux sur cette Ville » infortunée, ils ne seront pas assez barbares pour refuser » des larmes à ses malheurs. Autrefois habitée par un Peuple » nombreux, malgré l'étroite enceinte de ses murs, brillante » par le luxe, ornée de riches bâtimens, & célébre par le » concours des Etrangers qui y abordoient de toutes parts, » on n'y entendoit parler que de festins, de fêtes, & de » plaisirs. Aujourd'hui déserte, triste, ses maisons sont fer- » mées, ses Habitans couverts de haillons; les moins malheu- » reux ont même à peine de quoi subsister un mois; au lieu de » concerts & de cris de joye, les rues ne retentissent que de » gémissemens, & on n'y voit qu'un Peuple livré au déses- » poir, que nous regarderions comme notre derniere ressource, » si notre sort n'étoit pas entre les mains du généreux Prince » d'Anhalt. Oui, Prince, nous espérons de votre humanité » & de votre clémence, que nous pourrons à l'ombre de la » domination Impériale, je ne dis pas nous relever après tant » de malheurs, nous ne devons plus y prétendre, mais ne pas » périr tout-à-fait, & traîner du moins les restes d'une vie lan- » guissante. Nous sommes persuadés que vous imiterez l'Em- » pereur, dont l'Europe entiere admire la douceur & la bonté. » Tous nos biens sont pillés, nos espérances détruites, il ne nous

» reste plus qu'un soufle de vie, & l'ombre de nos corps; quand » vous acheverez de les dissiper, l'Empereur en sera-t'il plus » puissant, & votre gloire plus éclatante? 1510.

» Nous embrassons donc vos genoux, & nous apportons à » vos piés les prieres & les larmes de tous nos Habitans, de » tout sexe, de tout âge, & de toute condition; vous suppliant » de donner à toute la Terre dans la triste Vicence, un exem- » ple de la douceur de la domination Impériale, comme cette » malheureuse Ville est un monument d'infamie pour les Ve- » nitiens, qui nous ont lâchement abandonnés dans les plus » grands dangers, nous dont ils ont reçû des secours dans » leurs moindres périls. Imités la générosité de vos ancêtres, » qui conserverent autrefois en Italie les Villes qu'ils y avoient » conquises, & dont plusieurs s'y établirent, & nous ont laissé » tant d'illustres Maisons du sang Germanique; les Gonzague, » les Carrara, les La-Scala nos anciens maîtres.

» Qu'il nous soit permis d'implorer votre appui, ajouterent ces » malheureux, en s'adressant au Maréchal de Chaumont, par- » donnez-nous à l'exemple du Roy votre Maître, qui oublia si » généreusement la révolte de Milan & de Génes, bien plus » coupables que notre Ville: Ensuite se retournant vers le Prin- » ce d'Anhalt, Vicence conservée, sera, dirent-ils, Grand Prince, » un monument éternel de la clémence de S. M. Imp. au lieu que » sa destruction, qui ne peut lui procurer aucun avantage, affli- » gera toute l'Italie. Ce trait de bonté rendra plus aimable la » domination de l'Empereur, & le fera ressembler à ce Con- » quérant débonnaire de l'ancienne Rome, qu'il représente déja » par ses talens militaires. C'est la clémence, plus que les Victoi- » res de César, qui lui ont mérité les honneurs divins, & le suffra- » ge de la Postérité. Vicence est dans votre main; elle attend de » vous son salut: Laissez-vous attendrir par les larmes de tant de » malheureux & d'enfans, qui n'ont point trempé dans le crime » de cette nuit fatale, où le trouble nous égara, & qui au mo- » ment que je parle remplissent l'air de leurs cris, dans l'attente » de votre décision. Soyez-nous favorable, grand Prince, & » n'écoutant que la compassion, faites revivre notre malheureu- » se Patrie, qui vous regardera toujours comme son pere.

Quelque touchant que fut ce discours, il ne fit aucune impression sur le cœur du Prince d'Anhalt. Au contraire, n'écou-

1509. tant qu'un ressentiment barbare, & se livrant à la dureté naturelle aux Allemans, il ne put même adoucir la réponse qu'il leur fit faire par un Jurisconsulte, dont il prenoit conseil dans ses affaires.

» Ne croyez pas, dit-il aux Députés, que vos discours soumis & insinuans puissent faire oublier votre rebellion. Vous » avez appellé les Venitiens après une délibération publique, » au mépris de l'Empereur, & de la bonté avec laquelle il » vous avoit accordé sa protection. Les Venitiens avoient eû » beaucoup de peine à forcer le Fauxbourg, & ils se disposoient » à la retraite, désespérant d'emporter la Ville, lorsque vous » les rappellâtes malgré le Prince, qui tenoit à Vicence la » place de l'Empereur; vous le forçâtes à se retirer dans » la Citadelle, & vous fûtes assez hardis pour vous saisir de » l'Artillerie, & des munitions de nos Troupes. Votre furie alla » même jusqu'à mettre en piéces ces Pavillons déployés en tant » d'occasions, & tant de fois marqués du sceau de la Victoire. » Ce ne furent point les soldats Venitiens qui donnerent dans » cet excès d'emportement, ce fut le Peuple de Vicence: Ne » dites pas que vous suivîtes alors les conseils du Capitaine » Fracasse, il s'est pleinement justifié de cette calomnie; vous » ne consultâtes que votre mauvaise volonté, & l'injuste haine » que vous portez aux Allemans.

» Vos crimes ne sont pas de ceux qu'on puisse pardonner, » & il y auroit de la foiblesse & même du danger à les oublier si » facilement, parce qu'on ne doit pas douter que vous ne vous » portiez encore à de plus grandes extrêmités à la premiere occasion. Les maux que vous avez soufferts, loin d'expier votre » faute, ne sont qu'un juste châtiment de votre opiniâtreté à persister dans la révolte. Si vous implorez aujourd'hui la miséricorde de l'Empereur, que vous avez trahi, c'est qu'abandonnés des Venitiens, il ne vous reste que la ressource d'une soumission forcée. Le Prince avoit résolu de ne vous point entendre, & tel étoit l'ordre de l'Empereur, mais il n'a pû » résister aux instances de M. de Chaumont; cependant n'espérez pas que cette déférence change rien à la peine que » l'Empereur prononça contre vous, lorsqu'il apprit votre » rebellion. Le Prince ne vous accorde d'autres conditions » que de vous remettre à sa discrétion, avec vos biens, votre

» vie, & votre honneur ; ne vous flattez pas que son intention
» soit d'exercer ensuite un plus grand acte de clémence à votre 1509.
» égard : Non, ce n'est que pour vous faire servir à toute la
» Terre, d'un exemple terrible du châtiment mérité par des
» ingrats, qui ont si lâchement trahi la fidélité qu'ils devoient
» à leur Souverain.

Accablés d'une réponse si cruelle, les Vicentins demeurerent quelque tems immobiles, comme des gens privés de tout sentiment ; ensuite ils tenterent encore par des pleurs & par des gémissemens, de fléchir la colere du Vainqueur ; mais ils furent rebutés par le même Jurisconsulte, qui leur tint des discours plus durs & plus barbares que le premier, de sorte qu'ils ne sçavoient quel parti prendre. Alors Chaumont leur conseilla de céder à la nécessité, & de se remettre entierement à la discrétion du Prince d'Anhalt, que cette soumission pourroit appaiser. Il ajoûta, que la clémence de l'Empereur étoit grande, & qu'on ne devoit pas présumer qu'un homme de la qualité & du mérite du Prince pût faire une chose indigne de sa naissance & de sa vertu ; qu'il ne falloit pas s'effrayer de la sévérité de sa réponse ; que souvent les hommes généreux exhalant leur colere en paroles, en usoient ensuite avec moins de rigueur ; enfin il s'offrit à intercéder pour eux.

Suivant ce conseil, & se pliant à la nécessité, ils se jetterent aux piés du Prince d'Anhalt, & se remirent sans réserve à sa discrétion. Chaumont prenant la parole, exhorta le Prince d'avoir plus d'égard en les punissant à la puissance & à la majesté de l'Empereur, qu'à la grandeur de leur faute, & de prendre garde de donner dans eux un exemple, qui ôtant tout espoir de pardon à ceux qui pourroient les imiter dans leur revolte, les y fît persister avec la derniere opiniâtreté : Que la clémence avoit toujours été la source de l'affection des Peuples & d'une grande renommée ; au lieu que la sévérité, si elle n'étoit absolument nécessaire, produisoit toujours la haine & le mépris ; & qu'enfin la terreur loin de faciliter les succés, comme beaucoup de gens le pensoient mal, faisoit naître & multiplioit toujours les difficultés.

L'autorité de Chaumont, & les prieres de plusieurs autres personnes, jointes aux gémissemens des Vicentins, engagerent enfin le Prince d'Anhalt à leur accorder la vie, & à se con-

tenter de leurs biens, qui étoient plus considérables en idée,
1510 qu'en effet, parce qu'il n'y avoit que très-peu de monde à Vicence, & qu'on en avoit presque tout emporté. Les Allemans ayant appris que plusieurs personnes de la Ville, & du Territoire s'étoient rétirées avec leurs effets dans deux Cavernes, qu'on appelle la Grote de Masano, où ils se croyoient en sûreté par la situation du lieu, & la difficulté d'y pénétrer, ils y coururent sur le champ, mais ils ne pûrent forcer la plus grande de ces deux Cavernes; ils y perdirent même quelques-uns des leurs, & ils n'auroient pas forcé la seconde, s'ils n'avoient allumé du feu à l'entrée: La fumée qui étouffoit ces malheureux, les obligea de se rendre, après qu'il en eut, dit-on, péri plus de mille.

Ensuite, il fut plus difficile d'avancer qu'on ne l'avoit crû. Non seulement Maximilien peu soigneux à tenir sa promesse, ne se mettoit pas en campagne, mais les Troupes qu'il avoit en Italie diminuoient tous les jours faute de payement; aussi Chaumont étoit-il assez occupé à la garde de Vicence. Néanmoins, il résolut d'assiéger Legnago, parce que si cette Place demeuroit aux Ennemis, tout ce qu'on avoit fait jusqu'alors seroit inutile.

L'Adige coupe la Ville de Legnago en deux parties, dont la moindre qu'on appelle *Porto*, est au-delà de cette Riviere du côté de Montagnana, & la plus grande qui se nomme *Legnago*, est endeçà de la même Riviere. Les Venitiens ne comptant pas beaucoup sur les Fortifications de la Place, & sur le courage de la Garnison, avoient pris le parti d'inonder le Pays, pour empêcher l'Ennemi de s'en approcher; c'est pourquoi ils avoient fait une saignée à l'Adige du côté de Porto, & deux autres à l'opposite, par le moyen desquelles la Riviere s'étant répandue par différens endroits dans les lieux les plus bas, tout le pays étoit comme un Marais, parce que les eaux y avoient séjourné plusieurs mois. La témérité & l'imprudence de la Garnison lui firent perdre en partie cet avantage. Chaumont s'avançant avec son Armée dans le dessein de camper à Minerbio, qui est à trois milles de Legnago, se fit précéder par un détachement peu considérable de Cavalerie & d'Infanterie. Ils rencontrerent sur le bord du dernier bras qu'avoit formé la Riviere, à un demi mille de la

Ville, la Garnison de Porto, qui en étoit sortie pour s'opposer à leur passage. L'Infanterie Gascone & Espagnole s'étant jettée dans l'eau, chargerent l'Ennemi, & le poursuivirent si vivement, qu'ils entrerent dans Porto pêle-mêle avec les fuyards, dont il ne se sauva qu'un très-petit nombre; quelques-uns ayant été tués dans le combat, & la plûpart s'étant noyés dans l'Adige, en voulant regagner Legnago. Ce leger avantage fit que Chaumont, au lieu de camper à Minerbio, comme il l'avoit projetté, alla se poster le soir même dans Porto; la nuit suivante ses Pionniers refermerent l'ouverture faite à l'Adige. Ce Général comprit qu'il n'étoit pas possible de prendre la Ville par le côté de Porto, à cause de la largeur de la Riviere, qui est pourtant moindre en cet endroit, où elle est resserrée par deux Quais, qu'au-dessous de la Place; c'est pourquoi il jugea à propos d'y jetter un Pont, pour faire passer son Artillerie de l'autre côté, avec la plus grande partie de son Armée. Mais les Bateaux qu'il avoit n'étant pas suffisans, il prit le parti de poster le gros de son Armée le long de la Riviere, à l'opposite de Legnago, & de faire seulement passer le Capitaine Molard avec 4000 hommes de pié Gascons, & six piéces de Canon. Quand Molard fut de l'autre côté, l'on battit, des deux bords de la Riviére, un Bastion construit dans la partie supérieure, & à la pointe de la Ville. Pendant que les Assiégés travailloient en grande diligence à réparer la brêche, le Provéditeur qui étoit dans Legnago craignant d'être mal-traité par les François, se retira la nuit suivante dans le Château, avec quelques Nobles Venitiens. L'Officier qui commandoit dans le Bastion, ayant appris la retraite du Provéditeur, se rendit à Molard vies & bagues sauves; mais malgré la capitulation, les Vainqueurs pillerent tous ses effets & ceux de la Garnison. La Ville fut mise ensuite au pillage, & les Soldats qui gardoient un autre Bastion à la pointe opposée, & dans la partie inférieure de la Place, s'enfuirent par ces Marais dont nous avons parlé, après avoir jetté leurs armes pour se sauver plus facilement. C'est ainsi que la lâcheté de ceux qui défendoient Legnago, fut cause de la prise de cette Place, dont on n'avoit pas esperé de s'emparer si promptement, & avec tant de facilité. Le Château ne fit pas plus de résistance; car dès le lendemain les dehors ayant été rasés à coups de

1510.

Canon, & les Travailleurs commençant à miner, on capitula sur le champ. Les Nobles Venitiens demeurerent prisonniers de guerre, & les Soldats eûrent permission de se retirer sans armes.

1510.

XI. Mort du Cardinal d'Amboise.

Sur ces entrefaites, la nouvelle de la mort du Cardinal (a) de Rouen, oncle de Chaumont, vint troubler la joie du Vainqueur. Chaumont élevé à de grands honneurs, & devenu fort riche par la faveur de ce Ministre auprès du Roy, avoit tout lieu de prétendre (b) à une fortune encore plus brillante, sans ce triste événement.

XII. Suite de la guerre contre les Venitiens.

Ce Général laissa dans Legnago 100 Lances & 1000 hommes de pié, parce que les Allemans n'étoient pas en état d'y mettre Garnison; ensuite il congédia son Infanterie Grisone & Vallesane, & se disposa à retourner dans le Milanès avec le reste de ses Troupes. Le Roy lassé de faire des dépenses si considérables que l'inaction de l'Empereur rendoit inutiles, avoit donné ses ordres à Chaumont pour cette retraite; mais ayant changé de sentiment, il lui récrivit de tenir la campagne jusqu'à la fin de Juin. L'Empereur qui étoit enfin arrivé à Inspruck, l'esprit & le cœur pleins de projets & d'espérances, malgré ses irrésolutions & son indigence ordinaires, avoit demandé cette grace au Roy, l'ayant assuré qu'il passeroit au premier jour en Italie.

Les Impériaux souhaitant de rentrer dans Marostica, Citadella, Basciano, & les autres Villes voisine, pour faciliter la marche de l'Empereur par cet endroit, Chaumont se posta avec son Armée à Lungara, sur la Riviere du Bacchiglioné, afin d'empêcher les Venitiens de les traverser & de reprendre Vicence, où il n'y avoit qu'une foible Garnison. Mais ayant eû avis que les Ennemis s'étoient retirés à Padoue, il rejoignit les Allemans, avec qui il se rendit à Torricellé sur le grand chemin, qui va de Vicence à Padoue. Ensuite laissant cette derniere Ville à droite, ils se présenta devant Citadella, ayant eu beaucoup de peine à re-

(a) Il mourut à Lion le 25 Mai. *Sage Pilote de la France; Ministre sans avarice & sans orgueil; Cardinal avec un seul Bénéfice; qui n'ayant en vûe d'autre richesse que celle du Public, s'est amassé un trésor de bénédictions dans toute la postérité.* Mezeray.

(b) Il lui eût été difficile daugmenter sa fortune; car il étoit Marechal de France, Gouverneur de Paris & de Normandie, & il avoit été pourvû en 1508. de la Charge d'Amiral de France, apres la démission du Seigneur de Graville son beau pere.

couvrer

recouvrer des vivres, qui leur étoient coupés par les Chevaux-Legers de Padoue, & sur-tout par ceux de Monselicé: 1510.
Citadella se rendit d'abord, Marostica, Basciano, & les autres Villes des environs abandonnées par les Venitiens, ouvrirent leurs portes avec la même facilité.

Après cette expédition, on reprit le chemin de Torricellé, laissant encore Padoue à droite, & tournant à gauche vers la Montagne. Les Généraux s'arrêterent sur la Brenta, à dix milles de Vicence; ils prirent cette route, parce que les Impériaux vouloient se saisir de la Scala, passage fort commode pour les Troupes qu'on attendoit d'Allemagne, & la seule Place qui restât aux Venitiens entre Trevise & Vicence. Le Prince d'Anhalt partit avec ses Lansquenets & cent Lances Françoises, & marcha vers la Scala, qui est à 25 milles de l'endroit où l'Armée campoit; mais il ne pût y pénétrer, parce que tous les défilés étoient gardés par les Paysans, si affectionnés aux Venitiens, qu'ils aimoient mieux mourir que de proférer la moindre injure contr'eux, lorsqu'on vouloit les y obliger quand on les avoit pris. Il s'empara néanmoins par composition de Castelnuovo, autre passage de la Montagne, après quoi il revint au Camp de la Brenta, s'étant contenté d'envoyer beaucoup d'Infanterie du côté de la Scala par un autre chemin. Ce détachement quitta la route de Basciano pour éviter Covolo, autre défilé très-fort dans ces Montagnes, & prit plus bas par le chemin de Feltro. Comme il y avoit peu de Troupes dans cette derniere Ville, les Allemans en furent bien-tôt maîtres; ils la brûlerent après l'avoir pillée, & se rendirent ensuite à la Scala qu'ils trouverent abandonnée, aussi bien que Covolo.

Cependant le Frioul étoit toujours dans une triste situation. Désolé tour à tour par les Venitiens & par les Impériaux, qui reculoient & avançoient tour à tour; il étoit tantôt défendu, tantôt pillé par la Noblesse du Pays. On ne voyoit partout que meurtres, que pillages, qu'incendies. Il arrivoit souvent qu'une même Ville éprouvoit tous ces malheurs de la part des deux Partis; & à l'exception d'un fort petit nombre de Places fortes, tout le Pays étoit ravagé & détruit. Il n'y eut pendant tout ce tems-là aucune action mémorable, & qui importât au fond de la guerre, ainsi le détail n'en seroit pas intéressant.

1510. Le tems où les François devoient se retirer approchant, l'Empereur & le Roy de France convinrent que l'Armée Françoise tiendroit la campagne tout le mois de Juillet suivant, à condition que tous les frais de la guerre, excepté la solde & l'entretien des Gensd'armes, que le Roy avoit toujours payés jusqu'alors, rouleroient sur l'Empereur, & qu'il seroit même chargé de la paye de l'Infanterie pendant ce délay; mais que comme l'Empereur manquoit d'argent, le Roy lui prêteroit 50000 ducats, la dépense nécessaire ayant été évaluée à cette somme: en cas que Maximilien ne rendît pas cette somme dans un an, avec les autres 50000 ducats que le Roy lui avoit déja prêtés, Louis devoit garder Verone & son Territoire, jusqu'à ce qu'il fut entierement remboursé.

Chaumont ayant eu ordre de se conformer à ce nouveau Traité, fit le projet d'assiéger Monselicé. C'est pourquoi, dès que les Allemans eûrent été joints par 400 Lances Espagnoles, commandées par le Duc de Termini, que le Roy Catholique envoyoit au secours de l'Empereur, & qui selon la coutume de cette Nation, étoient venues fort lentement; les deux Armées passerent la Brenta, & ensuite le Bacchiglioné au Village de la Purla, à cinq milles de Padoue, & parurent à la vûe de Monselicé. Elles souffrirent beaucoup en chemin par la difficulté d'avoir des vivres & des fourages, à cause des courses de la Cavalerie qui étoit dans ces deux Places: Sonzino Benzoné de Crême, Officier du Roy de France, qui suivi d'un détachement de quelques Cavaliers, étoit allé reconnoître les escortes des convois, fut même pris par ces Coureurs. André Gritti le fit pendre sur le champ, moins pour le punir de servir dans l'Armée Ennemie, que d'avoir fait révolter la Ville de Crême contre les Venitiens.

Monselicé, Ville, située dans une Plaine, a pris son nom d'un Rocher (*a*) fort élevé qui est au milieu de ses murs. La Citadelle est bâtie sur la cime de cette Roche, qui est environnée d'une triple enceinte de mur. La plus basse a besoin de deux mille hommes au moins pour se défendre contre une Armée un peu forte. Les Ennemis abandonnerent d'abord la Place, & les François y étant entrés, dresserent leurs batteries contre la premiere enceinte, qui étoit gardée par 700

(*a*) *Selce* signifie Caillou ou Rocher.

hommes. On y fit plusieurs bréches, & (a) l'Infanterie Gascone & Espagnole courut aussi-tôt en désordre pour s'y jetter par différens endroits; les Assiégés s'imaginant que c'étoit un assaut en forme, & ne se croyant pas assez forts pour résister, prirent le parti de se retirer; mais ils le firent avec si peu d'ordre & de précaution, que quelques-uns des Assiégeans qui étoient déja entrés, les poursuivant le long de la côte, pénétrerent pêle-mêle dans les deux dernieres enceintes, & jusque dans la Citadelle, dont ils tuerent une partie de la Garnison: Le reste se jetta dans une Tour, & offrit de se rendre, la vie sauve; mais les Allemans refuserent de les écouter, & mirent le feu à la Tour. Ainsi de 700 hommes & de cinq Commandans, dont le principal étoit Martino de San-Sepolcro en Toscane, il ne s'en sauva qu'un fort petit nombre; la lâcheté avec laquelle ils s'étoient comportés, étouffa la compassion qu'on auroit eu pour de braves gens. Les bâtimens & les murailles éprouverent la furie des Allemans; car non seulement ils raserent la Citadelle, mais la Ville même fut brûlée, parce qu'on n'avoit pas assez de Troupes pour y laisser Garnison. Ce fut la derniere expédition un peu importante des deux Armées, à l'exception d'une course que 400 Lances Françoises firent jusqu'aux Portes de Padoue. 1510.

Dans ces circonstances, Chaumont donna 250 Lances à Châtillon, pour se jetter avec le Duc de Ferrare dans la Capitale de ce Duché, que la proximité du Pape inquiétoit. D'un autre côté, les Impériaux pressoient fort Chaumont de faire le siége de Trévise, suivant le projet qu'ils en avoient formé, lui représentant que tout ce qu'on avoit fait jusqu'alors étoit inutile, si l'on ne s'emparoit de cette Place, n'y ayant aucune apparence de réussir à soumettre la Ville de Padoue. Mais Chaumont leur répondit, que l'Empereur n'avoit point exécuté ses promesses réitérées d'attaquer les Venitiens; que les Troupes Françoises qu'il avoit dans l'Armée, étoient fort affoiblies: Que Trevise étoit pourvûe d'une nombreuse Garnison, & d'ailleurs bien fortifiée: Que le Pays étoit épuisé de vivres, & que les courses continuelles des Chevaux-Legers & des Albanois y rendoient les longues marches dangereuses: Que les Ennemis étant avertis à tems par les Paysans des moindres mouvemens de l'Armée, ils ne manquoient jamais de tomber sur elle, lorsqu'ils

(a) Cette action se passa le 21 Juin, selon Buonaccorsi.

avoient l'avantage, ce qui leur étoit facile, vû leur grand nombre. Cette contestation fut terminée par un ordre que Chaumont reçut, de reprendre le chemin du Milanès, où le Pape commençoit à exciter des mouvemens. Ce Général laissa aux Allemans 400 Lances & 1500 Fantassins Espagnols payés par le Roy, outre les Troupes qui étoient en Garnison à Legnago. Chaumont exécuta l'ordre de son Maitre, laissant à Percy le commandement des Troupes qui restoient. Les Impériaux persuadés qu'ils ne pourroient rien entreprendre d'important à l'avenir, se retirerent à Lonigo.

1510.

XIII. Intrigues secretes du Pape contre la France.

Le Pape avoit formé la résolution de remettre l'Eglise en possession de plusieurs Etats qu'il prétendoit lui appartenir, & d'enlever à la France tout ce qu'elle possedoit en Italie. Jule écoutoit peut-être en cette occasion son ancienne aversion pour le Roy; peut-être aussi que la défiance qu'il avoit toujours eûe de ce Prince, s'étoit enfin tournée en une violente haine, & qu'il vouloit, comme il l'a dit depuis, avoir la gloire de délivrer l'Italie des *Barbares*. C'étoit dans ces vûes qu'il avoit donné l'absolution aux Venitiens, & qu'il s'étoit lié avec les Suisses, feignant néanmoins de n'avoir pris ces deux partis que pour sa sûreté, & nullement dans le dessein d'inquiéter les autres; ç'avoit encore été dans les mêmes idées, que n'ayant pû détacher le Duc de Ferrare du parti de la France, il avoit entrepris de le dépoüiller de son Duché, sous prétexte du Péage & des Salines, dont nous avons parlé. Néanmoins pour ne pas se déclarer avant d'avoir pris ses mesures, il négocioit toujours avec le Comte de Carpi.

Louis XII. croyant n'avoir rien à démêler avec Jule, que par rapport au Duc de Ferrare, & ne voulant pas se brouiller avec ce Pontife, consentoit de faire un nouveau Traité rélatif à celui de Cambray, où il étoit porté, qu'il ne seroit permis à aucun des Confédérés de se mêler des affaires temporelles de l'Eglise, & d'y stipuler que le Pape pourroit agir contre le Duc au sujet du Péage & des Salines, dans la fausse idée où il étoit, que les prétentions de la Cour de Rome se bornoient à ces deux objets. Il donnoit donc au Traité fait avec le Duc de Ferrare une interprétation, à la faveur de laquelle il se croyoit permis d'y déroger par rapport à ces deux articles.

Mais plus le Roy s'efforçoit de concilier les choses, plus

le Pape se rendoit difficile ; & lorsque les Partisans de la Paix, représentoient à ce Pontife que ses défiances avoient dû mourir avec le Cardinal de Rouen, il leur répondoit, que le même Roy vivoit encore, & qu'ainsi il avoit toujours les mêmes sujets de crainte, sur-tout n'ignorant pas que c'étoit Louis, qui de son propre mouvement & contre l'avis du Cardinal, avoit violé le (a) Traité fait avec le Cardinal de Pavie. Ceux même qui observerent le Pape de plus près, jugerent que la mort du Cardinal n'avoit fait qu'augmenter sa hardiesse & ses espérances. Ces dispositions de Jule étoient fondées sur le caractere du Roy : Ce Prince bien loin d'être en état de tenir le gouvernail, avoit lui-même besoin d'être gouverné ; preuve certaine que la perte du Cardinal avoit beaucoup affoibli sa puissance. Ce sage Ministre, outre une longue expérience, avoit beaucoup de fermeté & de vigueur ; d'ailleurs il avoit tellement captivé l'esprit de son Maitre, qu'il lui faisoit presque toujours approuver ses conseils ; & l'assurance qu'il avoit de son crédit & de son autorité, lui faisoit souvent former des résolutions qu'il exécutoit sans la participation du Roy. Ses Successeurs dans le ministere étoient bien éloignés d'un pouvoir si absolu. Louis ne prenoit pas la même confiance en eux, & leur nombre étant une source de défiance mutuelle, loin d'agir de leur chef, ils n'osoient rien proposer qui pût déplaire au Roy ; aussi les affaires dépérissoient-elles par le flegme & la lenteur de ces nouveaux Ministres, qui auroient dû opposer plus de vivacité & de vigueur à l'ardeur infatigable avec laquelle Jule poursuivoit ses desseins. 1510.

Ce Politique ayant rejetté tous les expédiens proposés par la France, il exigea hautement qu'on abandonnât sans réserve le Duc de Ferrare ; le Roy alléguant qu'une pareille démarche seroit une tache à sa réputation, Jule déclara que ce refus l'obligeoit à se retirer de son Alliance, ajoûtant que sans contracter d'engagement avec les uns ni les autres, il songeroit uniquement à maintenir la tranquillité dans l'Etat de l'Eglise. Les amis du Duc de Ferrare, contre lequel le Pontife étoit plus aigri que jamais, lui conseilloient d'interrompre le travail des Salines ; mais il répondit qu'il ne pouvoit faire

(a) Le Traité de Biagrassa.

cette démarche, sans préjudicier aux droits de l'Empire, dont
1510. Comacchio dépendoit.

On soupçonna dès-lors, & cette idée se confirma davantage dans la suite, qu'Albert Pio Ambassadeur du Roy de France, n'avoit pas servi son Maître avec beaucoup de droiture dans cette occasion, & que ne consultant que son intérêt propre, il avoit animé le Pape contre le Duc de Ferrare. Hercule, pere d'Alfonse, avoit acheté de Gilbert Pio la moitié du Domaine de Carpi, & lui avoit donné en échange le Château de Sassuolo avec quelques autres Places; Albert craignant qu'Alfonse ne le contraignît à lui céder l'autre moitié, comme en use ordinairement un voisin puissant, qui opprime toujours ceux qui ne peuvent lui résister, il eut toute sa vie un extrême passion de voir Alfonse dépouillé de son Duché. Quoiqu'il en soit, le Pape résolut de faire la guerre au Duc de Ferrare. D'abord il n'agit contre lui que par la voye des Censures, & voulant justifier sa conduite, il disoit qu'on avoit trouvé dans les Archives de l'Eglise, l'Investiture de Comacchio, donnée par les Papes à la Maison d'Est.

Cette entreprise n'étoit rien en comparaison des vastes projets que le Pape formoit en secret, & qu'il croyoit assez bien appuyés par les mesures qu'il avoit prises. En effet il pouvoit compter sur les Suisses avec qui il venoit de faire Alliance. Les Venitiens dont il avoit raffermi la puissance lui étoient entierement dévoués; d'ailleurs, le Roy d'Arragon lui paroissoit disposé à s'unir avec lui, ou du moins n'avoir que des dehors d'amitié avec la France. A l'égard de l'Empereur il étoit si foible & si décrédité, qu'il ne lui causoit aucun ombrage: Enfin il ne désesperoit pas de réveiller la jalousie du Roy d'Angleterre: mais ce qui fortifioit son audace, & ce qui au contraire auroit dû le rendre plus favorable à la France, étoit la connoissance qu'il avoit de la répugnance du Roy à faire la guerre à l'Eglise, & de l'ardeur qu'il témoignoit pour la Paix avec le S. Siége. Ces dispositions faisoient croire à Jule que Louis le laisseroit toujours le maître des conditions de leur reconciliation, même après les plus mortels outrages. C'est pourquoi sa fierté augmentant de jour en jour, il ne cessoit de se plaindre hautement de ce Prince & du Duc de Ferrare, & de joindre de violentes menaces à l'aigreur de ses plaintes. Il pous-

ſa les choſes ſi loin, que le jour de Saint Pierre, où ſelon l'ancien uſage, on préſente les Cens qui ſont dûs au Saint Siége, 1510.
il refuſa de recevoir celui de ce Duc, ſous prétexte que la réduction qu'Alexandre VI. en avoit faite de 4000 ducats à 100, par le Contrat de mariage de (a) ſa fille, étoit nulle, ce Pontife n'ayant pû préjudicier aux Droits de l'Egliſe. Il avoit refuſé au Cardinal d'Auch & aux autres Cardinaux François, la permiſſion de retourner en France; & le même jour de Saint Pierre, ayant appris que le premier étoit ſorti de la Ville pour aller à la chaſſe, il donna ordre de l'arrêter, ſous prétexte qu'il vouloit s'enfuir, & le fit enfermer au Château Saint Ange.

Cette violence étant le ſignal d'une rupture ouverte avec Louis XII. le Pape chercha à ſe procurer de nouveaux appuis: Dans cette vûe, il donna au Roy Catholique l'Inveſtiture du Royaume de Naples, n'y exigeant le Cens que ſur le pié de la diminution accordée aux Rois de la Maiſon d'Arragon, quoiqu'il eut aſſuré pluſieurs fois qu'il ne la donneroit jamais, à moins que Ferdinand ne payât cette eſpéce de tribut dans ſon entier, comme les Princes de la Maiſon d'Anjou l'avoient payé. Par le même Traité, le Roy Catholique s'obligea, ſuivant les anciennes Inveſtitures, d'entretenir 300 hommes d'Armes pour la défenſe des Etats de l'Egliſe; mais ce ne fut pas tant la conſidération de ce ſecours qui rendit le Pape ſi facile, que l'envie de gagner Ferdinand, & l'eſpérance que ſes liaiſons avec lui, pourroient devenir un ſujet de diviſion entre la France & l'Eſpagne, qui commençoient déja à ſe brouiller.

Ferdinand jaloux de la grandeur de Louis XII. & de ce que non content du partage que lui aſſignoit la Ligue de Cambray, il aſpiroit encore à ſe rendre maître de Verone, ſouhaitoit avec ardeur de le voir embarraſſé dans de nouvelles affaires; il y étoit auſſi porté par le ſouvenir de leurs anciens différends. Dans cette vûe, il n'oublioit rien pour réconcilier l'Empereur avec les Venitiens, au grand contentement du Pape, qui déſiroit cette paix avec ardeur. Quoiqu'il conduiſit cette intrigue avec un profond ſecret, il étoit difficile qu'on n'entrevit pas une partie de ſes deſſeins; c'eſt pourquoi, lors

(a) On a vû ci-deſſus, que Lucrece Borgia, fille d'Alexandre VI. avoit epouſé Alfonſe, depuis Duc de Ferrare.

1510. qu'on vit en Sicile l'Armée Navale qu'il destinoit à attaquer l'Isle des Gerbes, appellée anciennement par les Romains (*a*) *Meningé*, le Roy de France en eût beaucoup d'inquiétude, & cette Flote exerça la politique de ceux qui connoissoient l'artificieuse souplesse de Ferdinand.

Le Roy de France se vit donc attaqué par l'endroit dont il avoit eu moins de soupçon, & dans un tems où il ne paroissoit aucun préparatif contre lui. Les mesures du Pape, qu'il voila d'un secret impénétrable, furent que Genes seroit attaquée par Mer & par Terre : Que 12000 Suisses passeroient dans le Duché de Milan : Que les Venitiens réunissant toutes leurs forces, assiégeroient leurs Villes occupées par l'Empereur : Que l'Armée de l'Eglise entreroit dans le Territoire de Ferrare, pour se rendre ensuite dans le Milanès, en cas que les Suisses y eussent fait quelque progrès : Et qu'enfin tous ces mouvemens se feroient à la fois. Il comptoit que Genes attaquée sans s'y attendre, se révolteroit contre la France, à cause du grand nombre de Genois indisposés contre cette Couronne, & que la Faction des Fregoses appuyeroit fortement cette révolution, pour faire nommer Doge Octavian, dont (*b*) le pere & l'oncle avoient été revêtus de cette Dignité : Que les François étonnés du soulevement de Genes & de l'irruption des Suisses, rappelleroient dans le Duché de Milan toutes les Troupes qu'ils avoient prêtées à l'Empereur & au Duc de Ferrare ; ce qui faciliteroit aux Venitiens la prise de Verone, après laquelle ils tomberoient sur le Milanès : Que son Armée y entreroit aussi en même tems, se flatant qu'elle auroit déja soumis Ferrare abandonnée des François : Et qu'enfin le Duché de Milan ne pourroit résister à tant d'attaques différentes & imprévûes.

XIV. Le Pape attaque en même tems, le Ferrarois.

Suivant ces dispositions, le Duché de Ferrare & Genes furent attaqués dans le même tems. Le Duc, pour arrêter l'effet des Censures, offrit au Pape de lui livrer les Sels de Comacchio, & de s'engager à fermer les Salines à l'avenir ; mais Jule renvoya les Ambassadeurs que ce Duc avoit à Rome, & fit partir ses Troupes, ausquelles Cento & la Pievé, qu'Alfonse ne défendit pas, ouvrirent leur porte sur la simple sommation d'un Trompette. Ces deux Places avoient appartenu à l'Evêché de

(*a*) Ou plutot Meninx. (*b*) Augustin Fregose, & le Cardinal Paul Fregose.

de Bologne ; mais Alexandre VI. les avoit unies au Duché de Ferrare par le Contrat de mariage de sa fille, en dédommageant d'ailleurs l'Evêché. En même tems onze Galeres légeres des Venitiens commandées par Grillo Contarini, & une de celles du Pape eurent ordre de faire voile à Genes. Octavian Fregose, Jerôme Doria, & plusieurs autres Bannis étoient sur cette Escadre. Marc-Antoine Colonne y marcha par terre avec 100 hommes d'Armes & 600 Fantassins. Cet Officier s'étant mis au service du Pape après avoir quitté les Troupes de Florence, il étoit resté dans le Territoire de Lucques, sous prétexte de rétablir sa Compagnie, après quoi, disoit-il, son dessein étoit d'aller à Bologne. Son séjour en ces quartiers avoit fait soupçonner à Chaumont quelque chose par rapport à Genes; mais ne sçachant pas qu'on armoit sur Mer, & le Pape ayant adroitement répandu le bruit que les Suisses qui lui arrivoient, étoient destinés à attaquer Ferrare avec Colonne, il s'étoit contenté d'envoyer de l'Infanterie à Genes.

1510.

Colonne s'avança avec ses Troupes dans le Val-di-bisagna, à un mille des murs de Genes, sans pouvoir être reçu à Serzane, ni à la Specié, comme le Pape s'en étoit flaté. L'Escadre, après avoir pris Sestri & Chiaveri, & mouillé à Rappallo, parut à l'embouchure de la Riviere d'Entello, qui est auprès du Port de Genes. A la premiere nouvelle de l'approche des Ennemis, le fils de Jean-Louis de Fiesque se jetta dans Genes avec 800 hommes du Pays, & le neveu du Cardinal de Final y en fit entrer un pareil nombre. L'activité de ces deux Seigneurs empêcha les Mécontens de remuer, & diminua beaucoup les espérances des Bannis & du Pape. Enfin de nouvelles Troupes arrivant de Lombardie & de la côte de Ponant, & Prégent étant entré dans le Port avec six grosses Galeres, les Ennemis virent bien que leur coup étoit manqué, & qu'il y auroit du danger à attendre davantage ; c'est pourquoi ils regagnerent Rappallo, où Colonne se retira par Terre. Ils tenterent sans succès en s'en retournant, de prendre Portofino. François Bolano Capitaine d'une Galere des Venitiens y fut tué. Ensuite l'Escadre fit voile à Civita-Vecchia ; & Colonne ne croyant pas pouvoir continuer sa marche, parce que tout le Pays étoit en allarme, & qu'ordinairement les Paysans font un mauvais parti aux gens de guerre, qui se retirent sans avoir

réussi, s'embarqua sur les Galeres avec soixante de ses meilleurs
1510. chevaux. Il renvoya à la Specié par terre le reste de ses Troupes, dont la plupart perdirent leur bagage dans le Territoire de Genes, dans celui de Lucques, ou sur les confins de l'Etat de Florence.

Grillo & Octavian acquirent peu d'honneur dans cette expédition, & n'eurent pas le courage d'attaquer les Galeres de Prégent, avant qu'elles entrassent dans le Port de Genes, ce que leur supériorité les mettoit en état de faire avec avantage. Prégent se mit à poursuivre les Ennemis avec sept Galeres & quatre Navires Les deux Escadres mouillerent à l'Isle d'Elba, la Venitienne à Porto-Lungoné, & celle de Prégent à Porto-Ferraio ; la premiere ayant plus de Galeres, & l'autre de Navires ; mais après que Prégent eût suivi les Ennemis jusqu'à Monte-Argentaro, il retourna à Genes.

Cependant l'Armée du Pape commandée par le Duc d'Urbin, s'étant avancée dans la Romagne contre le Duc de Ferrare, prit les Villes de Lugo, Bagnacavallo, & tout ce qu'il possédoit endeçà du Po ; elle faisoit le siege du Château de la premiere avec assez de négligence, lorsque le Duc de Ferrare se mit en marche à la tête de quelques Troupes Françoises, de 150 hommes d'Armes, & d'un grand nombre de Chevaux-Legers pour secourir cette Place. Le Duc d'Urbin en ayant eû avis, leva le siége, & se retira à Imola avec tant de précipitation, qu'il abandonna trois piéces de canon. Sa retraite fut cause qu'Alfonse se remit en possession de tout ce qu'on lui avoit enlevé dans la Romagne ; mais l'Armée du Pape s'étant rassurée, & ayant reçû de nouvelles Troupes, reprit sans peine les mêmes Places, força même le Château de Lugo après un siége de plusieurs jours, & fit une conquête bien plus considérable.

Alfonse occupé à défendre les Places, dont le danger étoit plus pressant, n'avoit pû mettre Garnison dans Modene, ni obtenir de Chaumont qu'il y envoyât 200 Lances. Le Cardinal de Pavie instruit de ces circonstances, ayant fait marcher l'Armée du Pape à Castel-Franco, se présenta tout d'un coup devant Modéne, qui capitula d'abord. Il ne songea à cette expédition que sur les instances de Gerard & François-Marie Rangoni, Gentilshommes Modenois, l'un & l'autre ; mais sur-

tout le premier avoit beaucoup de crédit dans cette Ville. On croit qu'ils n'eurent d'autres motifs dans cette occasion que l'ambition & l'amour de la nouveauté. Le Duc de Ferrare après la perte de Modéne, mit promptement Garnison dans Reggio, & Chaumont y envoya 200 Lances, quoique les Suisses commençassent à lui donner de l'occupation. 1510.

XV. Irruption des Suisses dans le Milanès.

Il y avoit déja plusieurs mois que l'Alliance du Roy de France avec les Suisses étoit expirée. Le Roy ne voulut jamais consentir à augmenter leurs pensions, contre l'avis de son Conseil, qui lui représentoit de quelle conséquence il étoit de ne pas irriter une Nation, dont la valeur l'avoit rendu redoutable à toutes les Puissances. Les Suisses animés par l'autorité & les promesses du Pape, par les sollicitations de l'Evêque de Sion, & sur-tout par le dépit d'avoir essuyé un refus de la part du Roy, résolurent dans la Diéte de Lucerne, de déclarer la guerre à la France, & le Peuple y consentit avec beaucoup de joye.

Chaumont qui avoit pressenti leur dessein, faisoit garder tous les passages du côté de Come, & ayant donné ordre de retirer toutes les Barques du Lac, il fit transporter les vivres dans les Places fortes, & mit les Moulins hors d'état de servir. Dans l'incertitude où l'on étoit si les Suisses tomberoient d'abord sur le Milanès, ou si traversant le Mont Saint Bernard ils se rendroient dans le Piémont par le Val-d'Aoste, pour passer ensuite à Savone, afin de faire une tentative sur la Ville de Genes, ou d'attaquer le Duché de Ferrare après avoir passé l'Apennin, ce Général avoit engagé le Duc de Savoye à leur refuser le passage. Assuré du consentement du Duc, il avoit envoyé 500 Lances à Ivrée, tandis que d'un autre côté il ne négligeoit rien pour gagner par présens & par promesses les principaux des Suisses, afin de dissiper cet orage; mais ils persisterent dans leur dessein, tant cette Nation & surtout le Peuple, étoit animé contre le Roy. Cette haine étoit si vive, que chaque particulier regardoit cette guerre comme sa propre affaire; & quoique le Pape ne leur eût point encore donné d'argent, parce que les Fuker Banquiers Allemans, qu'il en avoit chargés, refusoient de satisfaire à leurs engagemens, dans la crainte de déplaire à l'Empereur, ils partirent au commencement de Septembre au nombre de 6000. Il

y en avoit 400 à cheval, dont la moitié seulement étoit armée de mousquetons, les autres étoient à pié; 2500 avoient aussi des mousquetons, 50 des arquebuses, le reste n'avoit point d'armes, & toute cette troupe manquoit absolument d'Artillerie, de Munitions, de Bateaux, & de Pontons. Ils prirent le chemin de Bellinzoné, & s'étant saisis du Pont de la Tresa, qui fut abandonné par 600 hommes de pié François qu'on y avoit postés, ils s'arrêterent a Varese, pour attendre, disoient-ils, l'Evêque de Sion qui devoit arriver avec d'autres Troupes.

1510. La marche de cette Armée donna beaucoup d'inquiétude aux François; car outre qu'ils craignoient naturellement les Suisses, ils n'avoient alors à Milan que fort peu de Troupes, parce qu'on en avoit envoyé beaucoup à Bresse, à Legnago, à Valleggio, & à Peschiera: d'ailleurs trois cens Lances étoient allés au secours du Duc de Ferrare, & cinq cens servoient dans l'Armée Impériale. Néanmoins Chaumont ayant rassemblé toutes ses forces, s'avança à la tête de 500 Lances & de 4000 hommes d'Infanterie dans la Plaine de Castiglioné, à deux milles de Varese, & il envoya Jean-Jacque Trivulce dans la Montagne de Brianza, avec un petit nombre de Troupes, pour s'opposer conjointement avec les gens du Pays, au passage des Suisses. A leur arrivée à Varese, ils avoient envoyé demander passage à Chaumont, pour aller, disoient-ils, au service de l'Eglise: Cette demarche fit juger que leur dessein étoit de traverser le Duché de Milan, pour se rendre à Ferrare; & dans ce cas, outre qu'ils auroient eu en tête les Troupes Françoises, il leur auroit fallu passer le Po & l'Oglio, ce qui étoit assez difficile. On pouvoit aussi penser qu'ils se proposoient de prendre à main gauche en tournant par les Collines, qui sont au-dessous de Côme & de Lecco, pour traverser l'Adda dans ces quartiers où cette Riviere est plus étroite, & moins rapide qu'ailleurs; de passer ensuite l'Oglio, afin d'entrer dans le Bressan, ou dans la Ghiaradadda, par les Collines du Bressan, ou du Bergamasque; & delà se rendre dans le Mantouan, Pays plat, où l'on n'avoit ni Troupes, ni Places à leur opposer. Quelque fut leur dessein, Chaumont ne vouloit point les attaquer, pas même en rase campagne, tant le courage & la discipline Militaire de cette Nation le rendoient

circonſpect ; mais il avoit réſolu de les côtoyer continuelle-
ment avec toutes les Troupes, & beaucoup de piéces de cam- 1510.
pagne, de leur couper les vivres, & de diſputer le paſſage des Rivieres autant qu'il le pourroit, ſans être obligé de livrer Bataille : Cependant il avoit bien garni de Troupes tout les poſtes voiſins de Vareſe, & toutes les nuits il donnoit l'allarme aux Ennemis, & les fatiguoit par différens mouvemens.

Les Suiſſes commençoient à manquer de vivres dans leur Camp de Vareſe, lorſqu'il leur arriva un renfort de 4000 hommes. Quatre jours après ils prirent le chemin de Caſtiglioné ; enſuite ils tournerent à gauche par les Collines, marchant toujours fort ſerrés, lentement, & dans un grand ordre. Les premieres lignes préſentoient un front de quatre-vingt ou cent ſoldats, & les derniers rangs étoient garnis de Mouſquetaires & d'Arquebuſiers, par le moyen deſquels ils repouſſoient avec vigueur les inſultes de l'Ennemi, qui les harceloit de tous côtés. Il ſortoit quelquefois de leur Bataillon 100 ou 150 hommes pour eſcarmoucher ; ces braves avançoient, faiſoient ferme, & ſe retiroient avec tant d'ordre que la marche n'en étoit ni retardée, ni dérangée. Le premier jour ils arriverent de cette maniere au paſſage de Ponte-di-Vedan, qui étoit gardé par le Capitaine Molard avec de l'Infanterie Gaſcone : Après qu'ils l'en eûrent délogé à coups d'arquebuſe, ils camperent à Appiano à huit milles de Vareſe, & Chaumont s'arrêta à Aſſaron, gros Village vers la Montagne de Brianza, à ſix milles d'Appiano.

Le lendemain les Suiſſes prirent le chemin de Cantu par les Collines, Chaumont les côtoyant toujours avec 200 Lances ſeulement, parce que la difficulté des chemins l'avoit obligé de laiſſer ſon Infanterie derriere lui, pour garder l'Artillerie ; mais quand ils furent à moitié chemin, ſoit qu'ils ne puſſent reſiſter à l'extrême fatigue qu'on leur donnoit, comme Chaumont le diſoit hautement, ſoit qu'ils euſſent formé ce deſſein, ils tournerent tout d'un coup à main gauche, & gagnant le haut des Montagnes, ils ſe retirerent vers Côme, & paſſerent la nuit dans un Fauxbourg de cette Ville, & dans les Villages voiſins. Delà ils allerent camper à Chiaſſo, à trois milles de Côme. Cette marche embarraſſa beaucoup les

François, & leur fit douter si l'Ennemi vouloit s'en retourner à Bellinzoné par la Vallée de Lugara, ou se rendre sur la Riviere d'Adda; car quoique les Suisses manquassent de Pontons, beaucoup de gens croyoient qu'ils seroient en sorte de la passer tous ensemble en même tems sur des Radeaux. On ne douta plus le lendemain de ce qu'ils avoient dessein de faire, lorsqu'on les vit camper au Pont de Tresa, & se séparer pour retourner dans leurs pays. Les causes d'une résolution si subite, furent le besoin d'argent, la difficulté de passer les Rivieres, mais sur-tout la disette de vivres, qui étoit si grande, qu'ils commençoient à manquer de pain. Cette retraite délivra les François d'un danger qui leur avoit causé beaucoup d'inquiétude, quoiqu'en put dire le Roy de France, qui doutoit, s'il ne lui eût pas été plus avantageux de laisser passer les Suisses, & si les secours onéreux d'une Nation, que les pensions de la France n'avoient pû contenir dans de justes bornes, n'auroient pas rendu le Pape plus foible, que s'il n'avoit eu aucunes Troupes.

1510.

XVI. Suite de la Guerre contre les Venitiens.

La France se seroit trouvée dans un extrême embarras, si tous les ressorts que le Pape avoit disposés contre elle, agissant en même-tems, eussent secondé la haine de ce redoutable ennemi. Mais d'un côté, les Suisses ne parurent qu'après l'entreprise de Genes manquée; & de l'autre, les Venitiens laissérent échapper la plus favorable occasion.

Les Impériaux qui faisoient la guerre dans le Vicentin, furent très-affoiblis par le départ de Chaumont, quoiqu'ils eussent conservé 500 Lances Françoises avec de l'Infanterie Espagnole: c'est pourquoi les Venitiens sortirent de Padoue, & reprirent sans peine Est, Monselicé, Montagnana, Marostica & Bassiano, & avançant toujours à mesure que l'ennemi reculoit du côté de Verone, ils entrerent dans Vicence qui avoit été abandonnée. Dans cette prompte révolution ils recouvrerent tout ce que les François avoient enlevé à la République pendant cette Campagne, avec tant de peine & de dépense; il n'y eût que Legnagno que ceux-ci conserverent. Les Allemans se retirerent alors à Verone. Un peu plus de résolution & de vigueur dans Luce-Malvezzi, qui avoit pris le commandement des Troupes de la République, depuis que Jean-Paul Baglioné avoit quitté leur service, eût rendu cette retraite

périlleuse, si l'on veut s'en rapporter aux Venititiens: Malvezzi s'étant avancé au Village de la Torré, les ennemis 1510.
décamperent si brusquement pour gagner Verone, qu'ils laisserent beaucoup de munitions dans leur Camp. Ce Général commanda les Chevaux-Legers pour prendre les ennemis en queue, sans leur donner le moindre relache: Mais l'arriére-garde où étoient les François, soutint leurs attaques avec beaucoup de valeur, favorisée par le feu de l'Artillerie; ainsi les Allemans ayant passé la Riviere d'Arpano, arriverent sans aucune perte à Villa-Nuova. Les Venitiens camperent à un demi mille des ennemis, mais ils ne les poursuivirent pas le lendemain avec la même vivacité, sous prétexte que l'Infanterie ne pouvoit aller aussi vite que la Cavalerie; ce qui fit que les ennemis gagnerent Verone sans danger.

L'Armée Venitienne s'étant postée à San-Martino, qui est à cinq milles de Verone, elle y demeura pendant quelques jours dans l'inaction. Enfin s'approchant de cette Place, elle dressa une batterie sur la Montagne opposée au Château de San-Felice, & la fit tirer contre ce Fort & contre la Muraille voisine, choisissant peut-être ce lieu-là, parce qu'il n'étoit pas aisé à défendre, & que la Cavalerie n'y pouvoit agir que difficilement. Cette armée étoit composée de huit cens hommes d'Armes, de trois milles Chevaux-Legers, dont la plus grande partie étoient Albanois, & de dix mille hommes de pié: il y avoit outre cela beaucoup de Paysans. Veronne étoit défendue par trois cens Lances Espagnoles, cent autres, partie Allemandes, partie Italiennes, plus de quatre cens Françoises, cinq cens hommes de pié, à la solde du Roy, & quatre mille Allemans, qui n'étoient plus commandés par le Prince d'Anhalt, mort quelque tems auparavant: Mais d'un autre côté les Habitans de cette Ville étoient armés, & les dispositions où ils étoient à l'égard des Impériaux, donnoient de grandes espérances aux Venitiens, dont la Cavalerie Legere ayant passé l'Adige à gué, au-dessous de Verone, battoit tout le Pays; cependant l'Artillerie ruinoit la Muraille, tandis que d'un autre côté le Canon François incommodoit beaucoup les Assiégans, qui étoient à découvert. Lactance de Bergame, l'un des plus braves Colonels de l'Infanterie

Venitienne en ayant été blessé mourut peu de jours après.

1510. Les Assiégeans avoient renversé une grande partie de la Muraille, & tellement endommagé toutes les Canonieres des Assiégés, que leur Artillerie étoit hors d'état de nuire; ce qui faisoit craindre aux Impériaux, qu'on ne leur enlevât le Fort de San-Felice. Dans cette crainte ils avoient pris les mésures nécessaires pour empêcher que cette perte n'entraînât celle de la Ville. Pour cet effet, ils avoient construit un Rempart près de ce Fort & y avoient placé de l'artillerie, pour le ruiner, de maniere que les ennemis n'y pussent tenir, cependant on pressoit le Siége avec ardeur; mais quelque fut la vigueur des Assiégeans, il s'en falloit bien qu'ils egalassent le courage des Assiégés. Toute l'Infanterie des prémiers n'étoit composée que de Soldats Italiens, qu'on payoit ordinairement tous les quarante jours, & qui ne servoient que faute d'une meilleure condition. L'Infanterie Italienne étoit alors inférieure aux Troupes étrangeres, plus braves & mieux disciplinées; aussi ne l'employoit-on qu'à leur défaut, & surtout, lorsqu'on ne pouvoit avoir des Suisses, des Allemans, ou des Espagnols. Ainsi Verone fut mieux défendue, qu'attaquée.

Les Assiégés ayant fait une sortie pendant la nuit, au nombre de dix-huit cens hommes de pié, soutenus de quelques Cavaliers François, ils tomberent sur l'Artillerie des Ennemis, dissiperent l'Infanterie qui la gardoit, & enclouérent deux piéces de Canon; ils les traînoient déja dans la Ville, lorsque le bruit s'en étant répandu par tout le Camp, Zitolo de Pérouse accourut à la tête d'une nombreuse Troupe, & se fit tuer en brave homme. Denis de Naldo parut ensuite, suivi de presque toute l'Amée; alors les Ennemis furent obligés de se retirer & d'abandonner les Canons, dont ils s'étoient saisis. Cette action ne laissa pas de leur procurer beaucoup de gloire; car après avoir battu ceux qui gardoient l'Artillerie, ils avoient encore défait une partie du secours qui étoit d'abord accouru, & s'étoient enfin retirés en bon ordre, presque sans aucune perte.

Les Venitiens découragés par cet échec, & voyant que les Habitans ne se déclaroient pas en leur faveur, jugerent qu'il

gerent qu'il étoit inutile & même dangereux, de s'opiniâtrer plus long-tems devant cette Place. en Effet, leur Camp n'étoit 1510.
pas fort sûr, à cause de l'éloignement des quartiers de leur Infanterie campée dans la Montagne, & de leur Cavalerie, qui étoit dans la Vallée: C'est pourquoi les Chefs résolurent de lever le Siége & de se retirer à leur premier poste de San-Martino; ils y furent encore déterminés par le bruit qui commençoit à se répandre que Chaumont, débarrassé des Suisses, qui s'étoient déja retirés, marchoit au secours de Verone.

Pendant que l'Armée décampoit, on apprit que les Fourageurs de Verone soutenus par une grosse Escorte, étoient dans la Vallée de Pollienté; aussi-tôt un grand nombre de Chevaux-Legers commandés pour marcher contr'eux, s'étant postés à l'entrée de la Vallée, tuerent, ou firent prisonniers tous ces soldats. De San-Martino, les Venitiens se rendirent à San-Bonifacio, à la nouvelle de la venue de Chaumont. Sur ces entrefaites la Garnison de Trévise s'empara par composition de la Ville & de la Citadelle d'Asolo, près de la Riviere de Musoné, où il y avoit huit cens Allemans en garnison.

Durant ces différentes expéditions, le Frioul vexé & ravagé par les deux partis, étoit toujours en proye à l'avarice & à la cruauté des Soldats. Ce n'étoit plus une Guerre, c'étoit plûtôt un acharnement opiniâtre à détruire de fond en comble les Villes, & à ruiner tous le Pays par le fer & par le feu; l'Istrie étoit exposée aux mêmes malheurs & à une égale désolation.

Le Marquis de Mantoue recouvra dans le même tems, la liberté par un moyen fort singulier. On crût en Italie que c'étoit le Pape qui la lui avoit procurée en faveur de leur ancienne amitié, & dans la vûe de se servir de la personne de ce Prince & de ses Etats, pour faire la guerre au Roy de France; mais j'ai sçû d'une personne digne de foy, qui avoit alors l'administration des affaires à Mantoue, la véritable cause de la liberté du Marquis. Le Conseil de ce Prince comprit après plusieurs tentatives inutiles, que la haine & la défiance des Venitiens étoient si grandes, qu'ils ne songeoient à rien moins qu'à le laisser en prison tout le reste de ses jours. Cette découverte leur fit tourner les yeux du côté du Sultan Bajazet, auquel le Marquis avoit souvent envoyé de riches présens. Le Monarque Ottoman, touché de la situation du Marquis,

1510. manda le Bayle des Marchands Venitiens qui trafiquoient à (a) Pera, & le pressa de lui promettre la liberté de Genzague. Le Bayle répondit, qu'il n'étoit pas en son pouvoir de contenter sa Hautesse, sur une chose qui ne dépendoit pas de lui; qu'au reste, il en écriroit à Venise, & qu'il ne doutoit pas que le Sénat ne déférât à ses volontés. Mais Bajazet ayant répliqué fierement, qu'il le vouloit absolument, le Bayle fut contraint de lui en donner sa parole. Celui-ci en rendit compte au Sénat, qui ne crut pas devoir irriter alors un Prince si puissant: mais les Venitiens voulant cacher leur honte dans cette occasion, & en même-tems se faire honneur auprès du Pape, feignirent de se rendre à ses instances. Il fut donc arrêté par sa médiation, mais secrétement, que pour assurer les Venitiens, que le Marquis de Mantoue ne leur feroit point la guerre, son fils aîné demeureroit en ôtage entre les mains du Pape. Le Marquis fut conduit à Bologne, & après qu'il y eût remis son fils entre les mains des Commissaires du Pape, il se rendit à Mantoue. Ensuite il pria l'Empereur & le Roy de France, de l'excuser s'il ne servoit pas dans leurs Armées comme il y étoit obligé, en qualité de Vassal de l'Empire & de Pensionnaire de la France; car le Roy lui avoit toujours continué ses Appointemens & ses Pensions; le prétexte qu'il allégua pour s'en dispenser fut la nécessité de mettre ordre à ses affaires; mais au fond le dessein du Marquis étoit de se tenir en repos.

VIII. Seconde entreprise du Pape contre Genes.

Le peu de succès des intrigues de Jule n'avoit pas diminué ses espérances. Se persuadant plus que jamais, qu'il viendroit à bout de changer la face de l'Etat de Genes, il résolut de risquer une seconde tentative contre cette Ville. Dans ces vûes, il engagea les Venitiens, qui se prêtoient à son impétuosité, plus par nécessité, qu'autrement, d'ajoûter quatre gros Vaisseaux à leur flote, qui étoit restée à Civita-Vecchia. Ensuite se flatant que son autorité seroit capable de porter Genes à un plus prompt soulévement, il joignit à cette Armée une Galeasse, & quelques autres Bâtimens qui lui appartenoient, & benit publiquement son Pavillon avec de

(a) Fauxbourg de Constantinople séparé de cette Ville par un bras de Mer fort étroit. C'est le *séjour* ordinaire des Chrétiens Latins, & des Ministres des Princes de l'Europe, résidens à la Porte.

grandes cérémonies. Cette nouvelle tentative du Pape causa beaucoup de surprise à tout le monde La Garnison de Genes avoit été augmentée depuis la derniere affaire, & le Port étoit défendu par une forte Escadre ; on avoit donc sujet de s'étonner que Jule pût se flater de réussir dans une entreprise qui avoit échoué, lorsqu'il n'y avoit qu'une poignée de soldats dans la Ville, que le Port étoit sans défense, & qu'on ne s'y défioit de rien. 1510.

Outre la Flote sur laquelle étoient l'Evêque de Genes, (*a*) fils d'Objetto de Fiesque, & les Bannis qui s'étoient trouvés à la premiere tentative, le Pape devoit envoyer des Troupes de terres. (*b*) Fréderic, Archevêque de Salerne, frere d'Octavian Fregose, levoit de la Cavalerie & de l'Infanterie dans la Lunigiana au nom de Jule ; & Jean de Sassatello & Regnier de la Sassetta, qui étoient à la solde de l'Eglise, avoient ordre de se tenir avec leurs Compagnies à la Porretta, pour être à portée de s'approcher de Genes, quand il en seroit tems ; mais cette Ville & par mer & par terre étoit en état de repousser cette nouvelle attaque. Dès qu'on eût appris que l'Armée Navale des Ennemis, composée de 15 Galeres légeres & de trois grosses, d'une Galeasse, & de trois Navires de Biscaïe s'approchoit, la Flote de France qui étoit de 22 Galeres légeres sortit du Port. Elle étoit inférieure à toute la Flote de l'Ennemi réunie ; mais elle étoit supérieure, ou du moins égale aux Galeres par sa légereté. S'étant approchées l'une & l'autre à la hauteur de Porto Veneré, elles se canonerent quelque tems : Enfin celle du Pape s'avança vers Sestri-di-Levanté, & parut ensuite à la vûe du Port de Genes, dans lequel Jean Fregose entra même avec un Brigantin ; mais la Ville étoit trop bien gardée, pour que les Partisans des Bannis pussent y exciter le moindre trouble ;

(*a*) Genes a été érigée en Archevêché, dès l'an 1132. par le Pape Innocent II. D'ailleurs dans le Catalogue des Archevêques de Genes, on ne trouve point de Fiesque dans ce tems-ci, & il paroit que Jean-Marie Sforce, fils naturel de François, Duc de Milan, le fut depuis 1498. jusqu'en 1513. Ce qui fait croire qu'il y a faute d'impression dans Guicchardin, & qu'au lieu du nom de l'Evêché qu'avoit de Fiesque dont il parle ici, on a mis *Genes*.

(*b*) Il fut pourvû de cet Archevêché le 5 de May 1507. par Jule II. mais il n'en fut paisible possesseur qu'en [illegible]. les Espagnols, & ensuite les Impériaux, l'ayant toujours inquieté jusqu'à ce tems, à cause de son attachement pour la France. Il jouit dans cet intervalle de l'Evêché de Gobbio. Il fut fait Cardinal [illegible] lui par Paul III. en [illegible]. & il mourut en 1541.

& le canon de la Tour de Codifa tirant contre cette Flote, elle fut obligée de s'éloigner. Elle se rendit ensuite devant Porto Veneré, qui fut canonné pendant quelques heures sans effet. Enfin n'y ayant plus aucune espérance de réussir, on tourna du côté de Civita-Vecchia, d'ou les Galeres Venitiennes mirent à la voile du consentement du Pape, pour retourner dans le Golfe. Elles furent battues d'une si furieuse tempête au Fare de Messine, que cinq y périrent; les autres après avoir été emportées vers les côtes de Barbarie, revinrent enfin dans leurs Ports en fort mauvais état. Les Troupes de terre ne seconderent pas les efforts de l'Amée Navale: Celles qu'on avoit levées dans la Lunigiana, jugeant qu'elles ne pourroient se présenter dans la côte de Levant sans danger, attendu le bon ordre que les François avoient mis par tout, ne firent aucun mouvement; & celles qui étoient à la Porretta ne se mirent pas en devoir d'avancer, sous prétexte que les Florentins leur avoient refusé le passage; mais étant entrées dans la Montagne de Modéne, qui tenoit encore pour le Duc de Ferrare, elles attaquerent Farono. Cette Ville résista d'abord, mais à la fin toute la Montagne se soumit, faute d'être secourue par le Duc.

1520.

C'est ainsi que les projets du Pape échouerent contre toutes les espérances dont il s'étoit flaté. Genes étoit toujours au pouvoir de la France. Les Venitiens ayant manqué leur coup sur Verone, n'espéroient plus aucun succès de ce coté-là: les Suisses s'étoient plûtôt montrés, qu'ils n'avoient fait la guerre. Ferrare promptement secourue par les François, n'avoit rien à craindre, sur tout aux approches de l'hyver où l'on alloit entrer, & tout le fruit de tant de préparatifs se réduisoit à la surprise de Modéne.

XVIII. [illegible] de [illegible] par les [illegible]

On vit alors dans Jule un exemple de ce que la Fable raconte d'Anthée, qui reprenoit de nouvelles forces toutes les fois qu'abattu par Hercule, il venoit à toucher à terre. Ce Pontife toujours plein des mêmes espérances, loin de céder à ces contre-tems, n'en étoit que plus fier & plus entreprenant. Il n'avoit pourtant d'autre appuy que lui-même, & comme il le disoit souvent, que la confiance où il étoit que Dieu favoriseroit des desseins qui ne tendoient qu'à procurer la liberté de l'Italie. Sans Troupes, sur le courage desquelles il pût

compter, il n'avoit pour Alliés que les Venitiens, qui ne lui étoient attachés que par la necessité, & dont il ne pouvoit espérer de grands secours, attendu leur épuisement & leur propre embarras. Le Roy Catholique se bornoit à lui donner secretement des conseils. Ce Prince, suivant sa politique ordinaire, l'amusoit par des promesses, toujours suspendues par des conditions difficiles, & par des remises sans fin; & cependant il entretenoit toujours une négociation avec l'Empereur & le Roy de France. Tous les efforts du Pape pour semer la division entre Maximilien & Louis XII. & pour engager le premier à faire la Paix avec les Venitiens, avoient été inutiles, & même l'Empereur avoit refusé de donner audience à Constantin de Macedoine, que Jule avoit chargé de cette négociation. Lorsque les Troupes de l'Eglise avoient marché contre le Duc de Ferrare, l'Empereur avoit donné ordre à un Herault, d'aller défendre au Pape de l'attaquer; il paroissoit même résolu à s'unir encore plus étroitement avec le Roy de France, & il se disposoit à envoyer l'Evêque de Gurk à ce Prince, pour concerter avec lui les opérations de la guerre. D'ailleurs quoique les Electeurs eussent beaucoup de respect pour le Pape & pour le S. Siége, Jule ne pouvoit pourtant rien attendre de leur part; car outre qu'ils étoient bien éloignés de faire des dépenses, ils n'étoient occupés que des affaires d'Allemagne. Enfin il paroissoit qu'il devoit encore moins compter sur le Roy d'Angleterre. Ce Prince qui faisoit profession d'un grand attachement à l'Eglise, avoit reçu les propositions du Pape avec quelque empressement, & il étoit jeune & bouillant; mais étant séparé de l'Italie par tant de terres & de mers, il n'y avoit aucune apparence qu'il pût y porter ses forces: outre cela il venoit de signer la Paix avec la France, & de faire partir une magnifique Ambassade, pour recevoir la ratification de Louis XII. 1510.

Dans ces conjonctures, tout autre que Jule auroit abandonné des projets si peu appuyés, sur tout étant le maître de faire la Paix avec le Roy de France, à des conditions telles qu'un Vainqueur pourroit à peine en exiger du Vaincu. Le Roy offroit de retirer sa protection au Duc de Ferrare, non pas à la vérité ouvertement, ce qui auroit blessé sa gloire, mais d'une maniere indirecte, en remettant cette affaire à la décision de

gens dont les suffrages ne pouvoient manquer d'être favorables au Pape. Lorsque Jule eût obtenu cet article, il déclara qu'il vouloit encore que le Roy remît Genes en liberté ; il paroissoit si opiniâtre sur ce point, que personne, pas même ceux qui l'approchoient de plus près, n'osoit lui en parler. L'Ambassadeur de Florence s'étant risqué à entamer cette affaire par ordre du Roy, le Pape s'emporta comme un furieux ; & un Ministre que le Duc de Savoye lui avoit envoyé pour d'autres affaires, lui offrant un jour la médiation de son Maître, il se mit dans une violente colere, criant que c'étoit un Espion, & non pas un Envoyé. Sa fureur alla jusqu'à le faire mettre en prison, & appliquer à la question.

1510.

Enfin les difficultés ne faisant qu'accroître son audace, & ne connoissant ni obstacles, ni dangers, il résolut de s'emparer de Ferrare à quelque prix que ce fût, & tourna toutes ses pensées de ce côté-là. Pour mieux réussir dans son projet, lui donner plus d'éclat, & inspirer son courage & sa vivacité aux Officiers de ses Troupes, il se rendit en personne à Bologne ; il disoit que pour prendre Ferrare, il n'avoit besoin que de ses forces & de celles des Venitiens. Ces Politiques, dans la crainte de le voir bien-tôt reconcilié avec le Roy de France, l'excitoient encore à cette expédition. Louis XII. ne pouvant plus douter de l'animosité du Pape, jugea qu'il étoit nécessaire de le prévenir. C'est pourquoi il résolut de défendre le Duc de Ferrare, de se lier plus étroitement avec l'Empereur, & de poursuivre conjointement le Pape par les voyes Canoniques ; ensuite faisant les préparatifs pendant l'Hyver, il se proposa de passer lui-même en Italie au Printems prochain avec une nombreuse Armée, pour faire la guerre au Pape ou aux Venitiens, selon les occurences. Il offrit à Maximilien, non seulement d'attaquer ces Républicains plus vivement qu'il n'avoit fait jusqu'à lors, mais encore de l'aider à se rendre maître de Rome & de l'Etat de l'Eglise, comme appartenant de droit à l'Empire, & même de toute l'Italie, à l'exception du Duché de Milan, & des Etats de Genes, de Florence, & de Ferrare. C'étoit lui proposer ce qu'il souhaitoit avec plus d'ardeur : aussi le Roy n'eut il pas de peine à le faire entrer dans ses vues, & il obtint sans difficulté son consentement, pour la convocation d'un Concile des Evêques d'Allemagne & de France. Ils se flatoient tous

XIX. Le Roy pense à se défendre, & à convoquer un Concile conjointement avec l'Empereur.

deux que le Roy d'Arragon & les Espagnols voudroient bien y concourir aussi, parce que Ferdinand n'oseroit se séparer d'eux; 1510.
ce projet étoit encore appuyé par les offres de plusieurs Cardinaux Italiens & Etrangers, qui n'écoutant que leur ambition & le desir de la nouveauté, promettoient de demander eux-mêmes le Concile. Le Roy attendoit avec beaucoup d'impatience l'Evêque de Gurk, que l'Empereur devoit lui envoyer pour prendre des mesures sur toutes ces choses : cependant voulant commencer en quelque façon le Concile, & soustraire par avance son Royaume à l'obéissance du Pape, il donna ordre à tous les Evêques de France de s'assembler dans la Ville d'Orleans à la mi-Septembre.

Ces mesures du Roy ne furent pas généralement applaudies dans son Conseil & à la Cour. On lui représentoit qu'il étoit dangereux de laisser respirer son ennemi, & qu'il ne devoit pas attendre le Printems pour l'attaquer Il est certain que si le Roy eût écouté cet avis, le Pape se seroit trouvé dans un si grand embarras, qu'il n'auroit pas été à portée de lui susciter le grand nombre d'Ennemis qu'il arma depuis contre la France. Mais Louis persista dans sa résolution, soit par un esprit d'épargne, soit qu'il eut peur que s'il entreprenoit seul de faire la guerre au Pape, les autres Princes n'en fussent offensés, & n'en témoignassent du ressentiment. Peut-être enfin qu'il écouta trop la répugnance qu'il avoit pour une guerre, si contraire au surnom de Roy *très-Chrétien*, & au zéle constant de ses Prédécesseurs, qui s'étoient toujours montrés défenseurs de l'Eglise.

XX. Guerre du Pape & des Venitiens, contre le Roy de France & le Duc de Ferrare.

Cependant Jule se rendit à Bologne vers la fin de Septembre, résolu d'attaquer Ferrare par terre (*a*) & le Fleuve avec toutes ses forces, & celles des Venitiens. Il les engagea d'envoyer deux Escadres qui entrerent dans le Po; l'une par Fornaci, l'autre par le Port de Primaro, & qui causerent de grands maux dans les Etats de Ferrare. En même tems son Armée courut & ravagea tout le Pays, mais sans s'approcher de Ferrare, qui étoit défendue par 250 Lances Françoises, & par d'autres Troupes. Quoique cette Armée fut payée sur le pié de 800 hommes d'Armes, 600 Chevaux-Legers, & 6000 hommes d'Infanterie, elle étoit au-dessous de ce nombre, & composée de soldats ramassés à la hate, les Papes n'étant pas ordi-

(*a*) C'est le Po.

nairement bien servis à la guerre. D'ailleurs on avoit été obligé
1510. d'en detacher 200 hommes d'Armes, & 300 Fantassins, sous les ordres de Marc-Antoine Colonne & de Jean Vitelli, pour se jetter dans Modéne, parce que Chaumont depuis la perte de cette Ville avoit posté 250 Lances & 2000 hommes d'Infanterie entre Reggio & Rubiere.

Jule pressoit les Venitiens de faire passer dans le Ferrarois une partie de leur Armée, qui profitant de la foiblesse des Troupes que l'Empereur avoit dans Verone & dans d'autres Places, avoit repris presque tout le Frioul, & le Polesine de Rovigo, abandonné par le Duc de Ferrare, tout occupé de la défense de sa Capitale. Le Pape attendoit encore 300 Lances Espagnoles qu'il avoit demandées au Roy d'Arragon, en vertu de l'obligation portée par l'Investiture; il comptoit que quand elles auroient joint son Armée, pour laquelle il pressoit de toutes parts des recrues d'Infanterie, elle attaqueroit Ferrare d'un côté, tandis que les Troupes Venitiennes agiroient de l'autre; il se flatoit que la Ville ne seroit pas plûtot investie, que les Habitans prendroient les armes contre le Duc. Ses Généraux lui représentoient néanmoins que la Garnison de Ferrare étoit assez forte, pour défendre la Place contre lui, & pour contenir le Peuple, supposé qu'il eût envie de remuer. Les Troupes des Venitiens ne secondant pas l'impatience du Pape, arriverent plus tard qu'il ne l'avoit pensé. Le Duc de Ferrare leur avoit enlevé les Bateaux qu'ils avoient fait venir, pour jetter un Pont sur le Po; il s'étoit aussi rendu maître de plusieurs Barques & d'autres Bâtimens qu'ils avoient dans les Canaux du Polesine, & avoit fait prisonnier le Provéditeur qui les commandoit. Dans le même tems les Venitiens échouerent dans le projet qu'ils avoient formé pour faire révolter Bresse contre le Roy de France. L'intelligence fut découverte, & le Comte Jean-Marie de Martinengo eut la tête tranchée.

Les Lances Espagnoles vinrent encore avec plus de lenteur que les Venitiens, & s'étant avancées jusqu'à la Frontiere du Royaume de Naples, elles déclarerent qu'elles avoient ordre de ne point passer le Tronto, que la Bulle d'Investiture n'eût été remise à l'Ambassadeur de leur Maître; le Pape par une défiance reciproque ne vouloit délivrer cet acte qu'après l'arrivée de ces Troupes à Bologne.

Malgré

Malgré toutes ces difficultés & les remontrances de ses Généraux, Jule comptoit de prendre Ferrare, avec ses seules forces; il régloit meme les opérations de la guerre avec une application surprenante, sans qu'une grande maladie, dont il fut alors attaqué, pût ralentir son ardeur; il se comporta dans cette occasion comme dans tout le reste, & méprisant les avis des Medecins, il se promettoit de sortir aussi heureusement de sa maladie que de ses entreprises; car il disoit hautement que Dieu l'avoit choisi pour être le Libérateur de l'Italie. Ensuite il fit venir à Bologne le Marquis de Mantoue, & l'ayant honoré du titre de Gonfalonier de l'Eglise, il l'engagea d'accepter le Commandement des Troupes Venitiennes, avec le titre de Capitaine Général, promettant de son côté de fournir la solde de cent Gensd'armes & de douze cens hommes d'Infanterie. Le Marquis exigea que la chose fut tenue secrete, sous prétexte de mettre ordre à ses affaires, & de garantir son Pays des insultes de la France; mais la vérité étoit, que ne s'étant lié que malgré lui, il ne songeoit qu'à gagner du tems, en attendant l'occasion de se dégager; cependant le Pape qui attaquoit les Etats des autres, fut bien-tôt dans la nécessité de penser à sa propre défense; il s'y seroit trouvé plûtôt & avec plus de danger, si des contre-tems n'avoient obligé Chaumont de différer l'exécution de ses desseins. Ce Général s'étoit avancé à Peschiera pour secourir Verone; & après que les Venitiens eurent levé le Siége de cette Place, il avoit résolu de s'approcher promptement de Modéne pour reprendre cette Ville. On croit qu'il en seroit venu facilement à bout, vû la foiblesse de la Garnison, & des Fortifications de la Place; d'ailleurs il auroit encore été favorisé par la plûpart des Habitans, qui n'aimoient pas la domination de l'Eglise. Enfin, les Troupes qu'il avoit envoyées à Rubiere pour cet effet, avoient déja pris d'assaut la Ville de Formiginé; mais il arriva que sur le point de se mettre en marche, l'Infanterie Allemande qui étoit dans Verone se mutina, faute de payement de la part de l'Empereur; Chaumont fut donc obligé de suspendre l'exécution de son dessein jusqu'à ce qu'il eût appaisé ces Troupes; ce qu'il fit, en donnant aux Allemans 9000 ducats & en s'engageant de leur payer la solde du mois prochain.

1510.

Chaumont n'eût pas plûtôt remédié à cet inconvénient, qu'il

1510. en ſurvint un autre. Après que l'Armée Venitienne ſe fut retirée à Padoue (a), la Crotte Gouverneur de Legnago, croyant avoir une occaſion favorable de piller Montagnana, y fit marcher toutes les Lances & 400 hommes de pié. Pendant que les Habitans de cette Ville ſe défendoient vigoureuſement, il arriva un gros de Cavalerie legere des Venitiens, qui trouvant les François en déſordre, en fit un grand carnage, ayant eu la précaution de rompre un Pont par où ceux-ci auroient pû ſe ſauver. Si les Venitiens euſſent marché ſur le champ à Legnago, ils l'auroient trouvé ſans défenſe, & y ſeroient entrés ſans aucun obſtacle ; mais leur négligence donna le tems à Chaumont d'y jetter promptement d'autres Troupes.

Ces deux contre tems avoient fait perdre à ce Général l'occaſion de rentrer dans Modéne, parce que dans cet intervalle le Pape y avoit envoyé une nombreuſe Garniſon, & l'avoit miſe en état de ſe défendre : néanmoins, Chaumont s'étant avancé à Rubiere, le Pape fut obligé d'envoyer à Modéne l'Armée qu'il avoit deſtinée pour le Siége de Ferrare. Jule voyant toutes ſes forces réunies en ces quartiers, ſous les Ordres du Duc d'Urbin ſon Capitaine Général, du Cardinal de Pavie ſon Légat, de Jean-Paul Baglioné, de Marc-Antoine Colonne, & de Jean Vitelli, Officiers de réputation, il les preſſoit vivement de donner Bataille. Mais ils étoient bien éloignés de le contenter, parce que les François leur étoient beaucoup ſupérieurs, que toute l'Infanterie du Pape n'étoit qu'un ramas de Milices levées à la hate, & qu'il n'y avoit dans ces Troupes ni ordre, ni diſcipline. D'ailleurs, le Duc d'Urbin & le Cardinal de Pavie étoient ouvertement brouillés. Cette méſintelligence alla même ſi loin, que le Duc accuſant le Cardinal d'infidélité, il le mena à Bologne comme priſonnier, ſoit de ſa propre autorité, ſoit par l'ordre du Pape ; mais le Cardinal ſe juſtifia ſi bien, que ſon crédit & ſa faveur n'en devinrent que plus grands. Cependant les deux Armées étoient en préſence ; d'un côté, Chaumont avoit ſa Cavalerie à Rubiere, & ſon Infanterie à Marzaglia ; de l'autre, les Troupes du Pape occupoient le Fauxbourg de Modéne qui regarde

(a) François Daillon étoit Seigneur de la Crotte, fils puîné de Jean Daillon II. du nom, Seigneur du Lude, & de Marie de Laval. Il fut un des plus braves hommes de ſon tems, & fut tué à la Bataille de Ravenne en 1512.

Rubiere, & les escarmouches étoient continuelles. Pendant ce tems-là, le Duc de Ferrare, après avoir encore recouvré le Polesine de Rovigo, par le secours de Châtillon & des Lances Françoises, reprit (a) Final, & ensuite la Ville de Cento, où il entra par la Citadelle qui tenoit pour lui, & mit le feu à cette Place, après l'avoir livrée au pillage. L'Armée du Pape ayant eu avis qu'il se disposoit à aller joindre Chaumont, se retira dans la Ville de Modéne, & une partie de l'Infanterie se posta dans le Fauxbourg du côté de la Montagne. 1510.

Mais à peine le Duc de Ferrare étoit-il en chemin pour joindre Chaumont, qu'il se vit obligé de retourner sur ses pas. Les Venitiens dans le dessein de se faire un passage sur le Po, afin de pouvoir joindre l'Armée du Pape, formerent le Siége de Ficheruolo avec 300 hommes d'Armes, beaucoup de Chevaux-Legers, & 4000 hommes d'Infanterie. Cette Place est située sur le bord du Po. Quoique peu considérable & presque sans défense, elle ne laisse pas d'être célébre par le long Siége qu'elle soutint durant la guerre que les Venitiens firent à Hercule Duc de Ferrare. Robert de S. Severino y avoit eu alors en tête le Duc d'Urbin, qui se signala par une défense d'une extrême vigueur. Ces deux rivaux avoient la réputation d'être au nombre des plus grands Capitaines de leur tems. Ficheruolo se rendit à composition, après avoir essuyé le feu de l'Artillerie. Ensuite les Venitiens prirent la Ville de la Stellata, située de l'autre côté du Fleuve. Par ce moyen ils furent les maîtres de passer le Po, & ils n'avoient plus qu'à jetter un Pont sur ce Fleuve. Mais Alfonse qui depuis la prise de la Stellata, s'étoit venu poster à Bondeno, les en empêchoit par le moyen d'une batterie qu'il avoit placée sur une langue de terre, d'où il foudroyoit le rivage opposé; d'ailleurs il avoit deux Galeres, qui croisoient continuellement sur le Po; mais il fut obligé de se retirer, parce qu'une des Escadres Venitiennes qui d'abord n'avoit pû entrer dans cette Riviere, dont il faisoit garder les bouches, y ayant enfin pénétré en remontant l'Adige, s'étoit jointe à la premiere pour désoler tout le Ferrarois; le Duc arrêta leurs ravages, & ayant d'abord attaqué celle

(a) Final dans le Duché de Modéne. Il ne faut pas le confondre avec le Marquisat de Final, qui est situé sur la côte de Genes.

qui étoit entrée par Primaro, & qui s'étoit avancée à Adria,
1510. il n'eut pas de peine à la dissiper. Elle étoit de deux Galeres, deux Flutes, & plusieurs Barques; ensuite il marcha contre l'autre, qui étant entrée par Fornaci, étoit venue à la Pulisella, & qui n'étoit composée que de Flutes & d'autres Bâtimens plus petits. Elle voulut gagner l'Adige par un Canal voisin; mais l'eau s'étant trouvée trop basse, elle fut obligée d'essuyer toute la furie du canon d'Alfonse; ceux qui la montoient ne pouvant résister à ce grand feu, abandonnerent les Vaisseaux, & ne songerent qu'à se sauver avec leur Artillerie.

XXI. Le Pape excommunie le Duc de Ferrare, Chaumont & les principaux de l'Armée Françoise.

Au milieu du bruit & du tumulte de la guerre, on commença à entendre gronder les foudres de l'Eglise. Le Pape venoit d'excommunier Alfonse d'Est, & avec lui tous ceux qui lui avoient donné, ou qui lui donnoient des secours, & nommément Chaumont, & les principaux Officiers de l'Armée Françoise. D'un autre côté, l'Assemblée du Clergé de France, transférée d'Orleans à Tours, répondit selon l'intention du Roy aux articles proposés contre le Pape; mais ce fut uniquement pour ne pas déplaire à ce Prince, qui y assista plusieurs fois en personne. Elle y ajoûta, qu'avant de se soustraire à l'obéissance de Sa Sainteté, on feroit partir des Ambassadeurs pour lui notifier ces articles, & pour l'exhorter à s'y conformer; & en cas que Jule refusât de se rendre, il fut résolu de le citer à un Concile, pour la convocation duquel les autres Princes du Monde Chrétien, seroient priés de faire concourir leurs Sujets. La même Assemblée accorda au Roy des subsides considérables sur le Clergé de France; & peu de jours après, dans une autre Séance tenue le 27 de Septembre, elle indiqua un Concile à Lyon pour le commencement du mois de Mars. L'Evêque de Gurk arriva à Tours le même jour que ces articles furent signés, & il parut bien par les grands honneurs qu'on lui rendit, qu'il étoit attendu avec beaucoup d'impatience.

XXII. L'Assemblée du Clergé de France menace le Pape d'un Concile.

XXIII. Brouillerie du Pape avec ses Cardinaux [illegible] la tenue du Concile.

Ce fut vers ce tems-là qu'on vit éclater la mésintelligence du Pape, & de quelques Cardinaux. Ce Pontife allant à Bologne par la Romagne, visita, chemin faisant, la Chapelle de Notre-Dame de Lorette, si célébre par tant de miracles. (a) Les

(a) Bernardin Carvajal, & François Borgia Archevêque de Cozenza, tous deux créatures d'Alexandre VI. Le dernier étoit batard du Pape Calixte III.

Cardinaux de Sainte Croix, de Cozenza Espagnols, (*a*) ceux de Bayeux & de Saint Malo François, & le Cardinal Fréderic San-Severino, lui demanderent permission de se rendre à Bologne, par la Toscane. Jule la leur accorda sans difficulté; mais au lieu de venir le trouver, ils s'arrêterent à Florence à la faveur d'un sauf-conduit, que cette République s'étoit réservé le pouvoir de révoquer. Il y avoit déja quinze jours qu'on leur avoit signifié de se retirer; néanmoins ils demeuroient toujours dans cette Ville sous divers prétextes. Le Pape conçut des soupçons de ce long séjour, & après les avoir pressés plusieurs fois de se rendre à Bologne, il envoya aux Cardinaux de Bayeux, de Saint Malo, & de San-Severino un Bref qui leur enjoignoit de se rendre auprès de lui sans délai, sous peine d'encourir son indignation. Il en usa plus poliment à l'égard des deux autres, dont le premier étoit respectable par sa naissance, par son sçavoir, par ses mœurs, & par les legations qu'il avoit remplies, & il se contenta de leur écrire, pour les engager à venir. Ils étoient résolus de ne point obéir, & après avoir inutilement sollicité à Florence un autre sauf-conduit d'un plus long terme, tant pour eux que pour les autres Cardinaux qui voudroient venir dans cette Ville, ils se rendirent à Milan par la Lunigiana. 1510.

XXIV. Suite de la guerre du Ferrarois.

Cependant Carpi ayant été pris par les Troupes du Pape, Chaumont envoya Albert Pio, & la Palice, avec 400 Lances & 4000 hommes d'Infanterie pour reprendre cette Place. Albert s'avança vers la Ville avec un Trompette & quelques Cavaliers. Dès que les Habitans, dont il étoit aimé, sçurent qu'il étoit là, ils se souleverent; la Garnison composée de 40 Chevaux-Legers & 500 hommes d'Infanterie, prit le parti de se retirer vers Modéne. Les François qui arriverent alors, s'étant mis à les poursuivre, les atteignirent près de Prato-del-Cortilé, entre Carpi & Modéne, & les taillerent en piéces; la Cavalerie se sauva, mais presque toute l'Infanterie resta sur la place.

Dans cet intervalle, pour lever toutes les difficultés qui arrêtoient les Espagnols, le Pape avoit consenti de déposer la Bulle d'Investiture entre les mains du (*b*) Cardinal de Reggio,

(*a*) René de Prie, & Guillaume Briçonet; le premier de la création de Jule II. & le second de celle d'Alexandre VI.

(*b*) Pierre Isvagli de Messine, il fut fait Archevêque de Reggio en 1497. & Cardinal en 1500. Quoiqu'il se fut demis

1510. D'un autre côté, les Venitiens avoient élevé des Redoutes, qui les mettoient à couvert du canon d'Alfonse, au moyen de quoi ils comptoient de jetter facilement un Pont sur le Po, & de joindre l'Armée du Pape. Chaumont auroit souhaité de combattre ces Troupes avant l'arrivée des Espagnols ou des Venitiens. Dans ce dessein, il s'approcha de Modéne; mais il n'y eût que de fréquentes escarmouches entre la Cavalerie Legere des deux partis; & les Troupes du Pape sentant toute la supériorité de l'Ennemi, ne voulurent jamais engager une action générale.

XXV. Le Maréchal de Chaumont assiege le Pape dans Bologne.

Le Général François n'ayant pu réussir de ce côté-là, résolut (a) d'exécuter une entreprise à laquelle beaucoup de gens, mais surtout les Bentivoglio l'excitoient depuis long-tems. On lui représenta qu'il employoit un tems précieux à des expéditions pleines d'obstacles & peu avantageuses: Qu'il gagneroit bien davantage à fondre tout-à-coup sur le centre de la guerre, & à remonter à la source des difficultés qui le traversoient dans ses desseins: Que l'occasion étoit très-favorable, n'y ayant à Bologne que peu de soldats étrangers. Les Bentivoglio ajoutoient, qu'une grande partie des Habitans de cette Ville se déclareroient en leur faveur, & que le plus grand nombre des autres n'étoit pas disposé à prendre les armes, ni à s'exposer au moindre péril pour les interêts du Pape: Que s'il ne saisissoit ces heureuses conjectures, l'arrivée des Espagnols ou des Venitiens rendroit ce projet impraticable, & qu'alors une nombreuse Armée ne pourroit exécuter ce qui ne demandoit aujourd'hui, qu'une poignée de soldats. Le Maréchal ayant donc rassemblé toutes ses Troupes, marcha vers Bologne avec les Bentivoglio, qui avoient à leur solde quelque Cavalerie & 1000 Fantassins. Il prit sa route entre la Montagne & le grand Chemin, & ayant attaqué Spilimberto, qui appartenoit aux Comtes Rangoni, & ou le Pape avoit une Garnison de 400 hommes de pié, il le prit à composition le même jour, après quelques coups de canon. Le lendemain il s'empara de Castel-Franco, & il passa la nuit à Crespolano,

de cet Archevêché dès l'année 1506. en faveur de François Isvagli son frere, il continua de porter le nom de *Cardinal de Pavie*. Il fut dans la suite Archevêque de Messine, & mourut peu de tems après le 22 de Septembre 1511.

(a) Cette expédition se fit à la fin d'Octobre.

à dix milles de Bologne, dans l'intention de se présenter le jour suivant aux Portes de cette Ville. 1510.

La nouvelle de l'approche d'une Armée où étoient les Bentivoglio, mit la Noblesse & le Peuple en mouvement. Une partie des Habitans souhaitoit le retour de cette famille, & l'autre l'appréhendoit beaucoup; mais leur crainte n'étoit rien en comparaison de la frayeur des Prélats & des Courtisans, nourris dans l'oisiveté & les délices de Rome, loin du bruit & des dangers de la guerre. Les Cardinaux dans la consternation, se rendirent en diligence auprès du Pape, se plaignant de ce qu'il avoit exposé sa Personne & le Sacré College à un si grand péril; ils le conjurerent, ou de se mettre en état de défense, ce qui ne paroissoit pas possible, vû le peu de tems qu'on avoit pour cela, ou de traiter avec les Ennemis, & de tâcher d'en obtenir des conditions supportables, qu'ils ne croyoient pas si difficiles a obtenir; enfin, ils lui proposerent d'abandonner Bologne, avec toute sa Cour, sans tarder davantage; ajoûtant, que s'il n'étoit pas sensible à ses propres périls, il considérât du moins que l'honneur du S. Siége & de la Religion, étoit intéressé à ce qu'il n'arrivât aucun malheur à sa Personne Sacrée. Ses Favoris, ses Ministres, & ceux de ses Domestiques en qui il avoit plus de confiance, lui firent les mêmes instances. Jule inébranlable au milieu de toutes ces craintes, malgré l'incertitude où il étoit de la fidélité des Bolonois, & le chagrin que lui causoit la lenteur des Venitiens, n'ayant même pour toute défense que Marc-Antoine Colonne, qu'il avoit fait venir d'abord avec une partie de la Garnison de Modéne, fait seul tête à l'orage, & la maladie qui l'accable n'est pas capable de lui faire oublier son courage. Au contraire, ayant fait venir Jerôme Donato Ambassadeur de Venise, il lui fit de vifs reproches de la conduite que la République tenoit à son égard. » Quoi donc, lui dit-il, n'est-ce pas pour votre liberté, » qu'entreprenant une guerre onéreuse & pleine de dangers, j'ai » rompu avec l'Empire & la France, & que Maximilien & Louis » sont devenus mes Ennemis irréconciliables? Et lorsque j'at- » tends des secours que vos promesses & la reconnoissance de- » vroient hâter, vos délais éternels exposent ma fortune & ma » vie. Ingrats! Encore si cette conduite odieuse n'étoi funes- » te qu'à moi! Mais répondez, aveugles Politiques, quand

» mes Ennemis m'auront terrassé, quel appui, quelle ressource
1510. » aurez-vous. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire. Si votre » Armée n'est pas demain dans cette Ville, je traite avec les » François. » Cette Armée qui étoit alors à la Stellata, avoit passé le Po sur un grand nombre de Barques, ayant trouvé trop de difficulté à construire un Pont.

Le Pape assembla en même tems la Régence & les Magistrats de Bologne, & leur fit un discours fort pathétique. » Rappellez-» vous, leur dit-il, les maux que vous avez soufferts sous la ti-» rannie des Bentivoglio : Ce sont ces mêmes Tirans dont l'exil » augmente la fureur, qui reviennent aujourd'huy plus à crain-» dreque jamais : Prenez donc courageusement la résolution de » vous maintenir sous la domination du S. Siége, qui vous a » paru si legere & si douce. » En même tems, Jule pour gagner tout-à-fait l'Assemblée, ajoûta aux exemptions qu'il leur avoit déja accordées, une remise de la moitié des droits d'entrée qu'on levoit sur les denrées, & leur donna de plus grandes espérances pour la suite. Il fit même publier cette exemption, pour engager le Peuple à prendre les armes en sa faveur ; mais ce fut inutilement : Enfin ouvrant les yeux sur le danger qui le menaçoit, il se rendit aux larmes & aux importunités de tant de personnes, dont il étoit comme assiégé ; vivement pressé par les Ambassadeurs de l'Empereur & des Rois d'Angleterre & d'Arragon, il consentit enfin qu'on demandât à Chaumont un sauf-conduit, pour Jean-François Pic, Comte de la Mirandole. Quelques heures après, il le fit prier lui-même par un de ses Cameriers, de lui envoyer Albert Comte de Carpi, ne sçachant pas qu'il n'étoit point alors à l'Armée. Il songea en même tems à mettre en sûreté, ce que les Papes ont de plus précieux, c'est-à-dire la Thiare, qu'on appelle *le Royaume*, ornée de riches pierreries, & il l'envoya à Florence par (*a*) Laurent Pucci son Dataire, pour être gardée dans le fameux Monastere *Dellé-Muraté*.

(*a*) Il étoit d'une noble Famille de Florence. Jule II. lui avoit donné la Coadjutorerie de l'Evêché de Pistoya, dont Nicolas Pandolphini étoit alors Titulaire ; après la mort de Pandolphini, il en fit pourvoir Antoine Pucci son neveu, le 5 de Novembre 1518. Il posseda plusieurs autres Evêchés. Leon X. le fit Cardinal du Titre de *Santi Quattro*, dans la premiere année de son Pontificat. Il mourut à Rome Evêque de Palestrine le premier d'Octobre 1530. âgé de soixante-treize ans, & fut enterré à Sainte Marie de la Minerve, au pie de ce Pape.

Ces

Ces demarches persuaderent Chaumont que le Pape vouloit sincérement la paix, qu'il souhaitoit lui-même, n'ignorant pas quelles étoient les intentions de son Maître. C'est pourquoi, de crainte d'altérer ces bonnes dispositions, il retint le lendemain son Armée dans son Camp de Crespelano. Il permit seulement aux Benotivoglio de s'approcher des murs de Bologne, avec un grand nombre de Cavaliers de leurs Amis & de leurs Partisans, & de se faire suivre d'un peu loin par 150 Lances Françoises. Leur approche ne causa aucun mouvement dans la Ville, quoi qu'Hermés le plus jeune, mais le plus fier de ses freres, se présentât à la Porte de la Ville. 1510.

Chaumont reçut avec beaucoup de politesse Jean-François de la Mirandole, & le renvoya le même jour à Bologne avec les conditions de la Paix qui furent : Que le Duc de Ferrare & tous ceux qui l'avoient secouru, ou qui à son occasion avoient fait la guerre au Pape, seroient absous des Censures : Que les Bentivoglio en seroient aussi relevés : Qu'on leur rendroit les biens qui leur appartenoient incontestablement : Qu'à l'égard des autres qu'ils possedoient avant leur exil, il en seroit décidé par la voie de la Justice : Qu'il leur seroit permis de faire leur séjour où ils voudroient, pourvû que ce fût à 80 milles de Bologne : Que pour ce qui regardoit les Venitiens, on s'en tiendroit aux dispositions du Traité de Cambray : Qu'il y auroit suspension d'armes entre le Pape & le Duc de Ferrare pour six mois au moins, pendant lesquels chacun conserveroit ce dont il étoit actuellement en possession, & que durant cette Tréve, leurs différends seroient remis à la décision d'Arbitres, dont ils conviendroient : Que par rapport à Modéne, l'Empereur entre les mains de qui l'on déposeroit cette Ville, seroit prié de décider à qui elle devoit appartenir : Que Cotignuola seroit rendue à la France : Que le Cardinal d'Auch seroit mis en liberté : Que le Pape pardonneroit aux Cardinaux qui s'étoient retirés : Et qu'enfin les Bénéfices de tous les Etats du Roy, seroient conférés sur la nomination de ce Prince. La Mirandole s'en retourna avec cette réponse, non sans quelque espérance que Chaumont n'insisteroit pas à la rigueur sur tous les Articles.

Le Pape contre son ordinaire, se contint assez pour écouter ces Articles, & les Cardinaux, qui le supplioient d'ac-

cepter la Paix, même aux conditions proposées. Mais Jule
1510. se récriant aussi-tôt sur la dureté de Chaumont, & mêlant toujours dans ses discours des plaintes ameres contre les Venitiens, demeuroit cependant incertain, & laissoit écouler la journée sans rien déterminer. Ses espérances se ranimerent sur le soir, à l'arrivée de Chiappino Vitelli, qui lui amena 600 Chevaux-Legers & un Escadron de Turcs, que les Venitiens avoient à leur solde. Ils étoient partis de la Stellata la nuit précédente, & suivant l'ordre que le Général des Troupes Venitiennes leur avoit donné de marcher le plus promptement qu'ils pourroient, ils étoient accourus en toute diligence.

Le Maréchal de Chaumont ne recevant point de réponse, vint camper le lendemain avec toute son Armée à Ponte à Reno, à trois milles de Bologne. Les Ambassadeurs de l'Empereur, des Rois d'Arragon & d'Angleterre, lui dépêcherent aussi-tôt leurs Secretaires, qu'ils suivirent bien-tôt eux-mêmes. Pendant toute la journée, ces Ministres & Albert Pio, qui étoit venu de Carpi, firent plusieurs allées & venues pour conclure la Paix.

Mais les choses avoient bien changé de face de part & d'autre. Chaumont ayant reconnu par ce qui étoit arrivé la veille, que les Bolonois n'étoient pas fort disposés à se soulever en faveur des Bentivoglio, & commençant à manquer de vivres, dont il y avoit toute apparence que le besoin augmenteroit encore, ne faisoit pas grand fond sur le succès de son entreprise. Au contraire, le Pape encouragé par le mouvement du Peuple, qui venoit de se déclarer pour lui, & de prendre les armes en sa faveur, se rassuroit encore par l'espérance de voir arriver avant la nuit 200 Albanois, & Fabrice Colonne avec 200 Chevaux-Legers & une partie des Lances Espagnoles. Non seulement il se croyoit hors de danger, mais reprenant son caractere, il menaçoit déja d'attaquer les François dès que le reste des Troupes Espagnoles, qui n'étoient pas loin, seroit arrivé. Dans cette confiance, il rejetta fierement toutes conditions de Paix, à moins que le Roy de France ne s'obligeât d'abandonner entierement le Duc de Ferrare. Il y eût le jour suivant d'autres propositions; les mêmes Ambassadeurs se rendirent une seconde fois au Camp, mais sans succès, à cause des difficultés qu'on fit naître. Dans ces cir-

constances, le Général François désespérant de réussir par les armes, ou par la négociation, résolut de se retirer. Outre qu'il manquoit de vivres, l'approche de l'Hyver qui rendoit déja la saison incommode, le détermina à la retraite. C'est pourquoi, il retourna le jour même à Castel-Franco, & le lendemain à Rubiere, publiant qu'il n'en usoit ainsi à la priere des Ambassadeurs, que pour donner au Pape le tems de réfléchir sur ses propositions, & pour attendre de son côté les ordres du Roy. 1510.

Les Politiques accuserent Chaumont de s'être embarqué legerement dans ce projet, & d'avoir ensuite agi avec négligence. Ils disoient que n'ayant pas assez de Troupes pour forcer Bologne, son Infanterie ne consistant qu'en 3000 hommes, il n'avoit pas dû se livrer à des Bannis, dont les espérances toujours fondées sur leurs desirs plûtôt que sur la raison, ne réussissent presque jamais. Qu'ayant une fois entrepris la chose, il devoit au moins suppléer à sa foiblesse par l'activité, mais qu'au contraire il avoit laissé échapper par sa lenteur les occasions favorables : Qu'après avoir resté long-tems à Peschiera, il avoit encore perdu trois ou quatre jours à délibérer, s'il tenteroit cette entreprise avec ses seules forces, ou s'il attendroit les Troupes du Duc de Ferrare, & les Lances Françoises, commandées par Châtillon. Cette premiere faute, ajoutoient-ils, pouvoit se paillier ; mais comment l'excuser de ne s'être pas présenté aux Portes de Bologne, d'abord après la prise de Castel-Franco, & d'avoir donné le tems de respirer à une Ville, où il n'y avoit aucunes Troupes, où le Peuple étoit irrésolu, & enfin où regnoient le trouble & l'épouvante, comme il arrive toujours dans les événemens imprévus. C'étoit là l'unique moyen, si la chose étoit possible, ou d'emporter Bologne, ou de faire un Traité avantageux ; mais ceux qui censurent les démarches des gens en place, lorsquelles n'ont pas réussi, ne seroient pas si généralement applaudis, si l'on pouvoit sçavoir ce qui seroit arrivé dans le cas, où l'on auroit pris le parti qu'ils approuvent.

XXVI. Suite de la guerre du Ferrarois.

Après le départ de Chaumont, le Pape outré de colere contre le Roy de France, fit retentir ses plaintes dans toutes les Cours de la Chrétienté. Ce Prince, si l'on en croyoit la fureur de Jule, s'honoroit injustement du titre de *Roy très-Chrétien*,

qu'il démentoit par ses actions; il ne songeoit qu'à envahir l'Italie,
1510. & c'étoit pour se désalterer dans le sang du pere des Fidéles, que Louis, au mépris de la foy du Traité de Cambray, avoit fait assiéger Bologne, où toute la Cour Romaine étoit alors. Dans le tems que le Pape se déchainoit ainsi contre le Roy de France, il se préparoit à la guerre avec plus d'ardeur que jamais. Le redoublement même de sa maladie, causé par ses inquiétudes & par ses fatigues, ne le rendoit pas plus traitable; enfin, il déclara aux Ambassadeurs qu'il falloit lui livrer Ferrare, avant d'entamer aucune négociation. Il se mit à faire de nouvelles levées, & pressa les Venitiens, qui avoient enfin jetté un Pont entre Ficheruolo & la Stellata, d'envoyer avec une partie de leurs Troupes sous les ordres du Marquis de Mantoue, pour joindre les siennes à Modéne, & de faire entrer le reste dans le Duché de Ferrare pour le ravager. Après tous ces arrangemens, il ne doutoit pas qu'il ne fut bien-tôt maitre de Reggio, de Rubiere & de Ferrare même.

Toutes les Troupes Venitiennes n'avoient pas encore passé le Po, dans la crainte que la mort du Pape, de la santé duquel on n'espéroit pas beaucoup, ne les jettât dans l'embarras; mais il fallut enfin ceder à son impatience. Leur Général envoya donc à Modéne 500 hommes d'Armes, 1600 Chevaux-Legers, & 5000 hommes d'Infanterie, retenant le reste de l'Armée au-delà du Po. Le Marquis de Mantoue s'arrêta à Sermidi, sous prétexte de lever du monde, & quoiqu'il promit de joindre au plutôt l'Armée, ce retardement commença à devenir suspect aux Venitiens. Il se rendit ensuite à San-Felice dans le Modénois, où il reçût avis que la Garnison Françoise de Verone étoit entrée dans le Mantouan. A cette nouvelle il retourna à Mantoue, s'excusant sur la nécessité de défendre ses Etats. Le Pape lui en donna la permission; mais les Venitiens se plaignirent hautement du Marquis: Et la promesse qu'il avoit faite de revenir au plutôt, ne pût dissiper leurs soupçons: Ils crurent avec toute l'Italie, qu'il étoit d'intelligence avec Chaumont, & qu'ils étoient convenus ensemble que les François feroient une course dans le Mantouan, pour lui fournir un prétexte de ne pas aller à l'Armée. Le Marquis confirma lui-même ces défiances, par la lettre qu'il écrivit de Mantoue au Pape. Il lui mandoit, qu'il lui étoit survenu une maladie qui s'opposoit à

son départ. Lorsqu'on vit les Troupes du Pape, celles des Venitiens, & les Lances Espagnoles réunies à Modéne, on ne douta pas que Chaumont, qui depuis sa retraite de Bologne, s'étoit encore affoibli en congédiant son Infanterie Italienne, afin d'éviter la dépense, ne fut obligé d'abandonner la Ville de Reggio, pour se borner à la défense de la Citadelle. Mais la lenteur de cette Armée lui donna le tems de lever d'autre Infanterie, dans le dessein de ne défendre que Sassuolo, Rubiere, Reggio, & Parme. Pendant que cette Armée campée autour de Modéne, ne sçavoit si elle devoit avancer, ou si elle marcheroit contre Ferrare, quelques Escadrons des Troupes du Pape ayant poussé vers Reggio, furent défaits par les François, qui leur tuerent cent Chevaux, & firent le Comte de Matelica prisonnier. Le Duc de Ferrare accompagné de Châtillon, & des Lances Françoises, étoit alors posté sur le Po, entre Spedalletto & Bondeno, vis-à-vis de l'Armée des Venitiens, qui étoit de l'autre côté de la Riviere. La Flote Venitienne prit ce tems-là pour se retirer, à cause de la rigueur de la saison, & parce qu'elle étoit mal pourvue; elle fut attaquée par un grand nombre de Barques de Ferrare, qui coulerent à fond huit Bâtimens à coups de canon, & ayant eu bien de la peine à se rendre à Castelnuovo par le Canal qui joint le Tanaro & l'Adige, elle se dissipa depuis. Sur ces entrefaites, le Pape dépecha un Courier à l'Armée, dont Fabrice Colonne avoit le commandement en l'absence du Marquis de Mantoue, pour ordonner à ce Général de laisser le Duc d'Urbin à la garde de Modéne, & de marcher droit à Ferrare. Tous les Officiers étoient ouvertement opposés à cette expédition, malgré les assurances que Jule leur donnoit, que le Peuple se souleveroit à leur arrivée. Ils se mirent néanmoins en marche: mais le jour même ils eurent un ordre de revenir sur leur pas, ne pouvant pénétrer la cause d'un changement si prompt. 1510.

Après cette retraite, ils allerent mettre le siége devant Sassuolo, où Chaumont avoit envoyé 500 Fantassins Gascons: La Place fut battue pendant deux jours, & le Pape étoit charmé d'entendre de sa chambre le bruit de ses canons, au lieu que peu de jours auparavant il y entendoit tonner l'Artillerie Françoise, contre les murs de Spilimberto. Enfin, la Place fut

1510. emportée d'assaut, par la lâcheté de la Garnison, qui se retira dans la Citadelle. Elle se rendit d'abord, presque sans condition ; Jean de Casal Commandant de cette Place, fut exposé une seconde fois à la honte qu'il s'étoit attirée autrefois à la prise du Château de Forli par le Duc de Valentinois. Casal étoit de très-basse naissance ; & il ne devoit l'espéce de fortune qu'il avoit faite qu'à la faveur de Ludovic Sforce, à qui il avoit plû dans sa jeunesse.

Ensuite l'Armée s'empara de Formiginé. Le Pape vouloit qu'elle allât assiéger Montecchio, Place forte & importante, située entre le grand Chemin & la Montagne, sur les confins de Parme & de Reggio, & qui appartenoit au Duc de Ferrare, quoiqu'une partie du Territoire de cette Ville fût de la Juridiction de Parme : mais Fabrice Colonne refusa d'y marcher, alléguant, que le Roy Catholique lui avoit défendu d'attaquer les dépendances de l'Empire.

Cependant Chaumont ne faisoit aucune démarche pour arrêter les progrés du Pape. Suivant les ordres qu'il avoit reçus, de ménager la dépense, il s'étoit contenté de laisser dans Reggio, d'Augny, avec cinq cens Lances & deux mille hommes d'Infanterie Gascone sous les Ordres du Capitaine Molard, & il s'étoit retiré à Parme. Le Roy, toujours résolu de temporiser jusqu'au Printems, sembloit avoir oublié les affaires d'Italie ; & cette négligence diminuant sa réputation, augmentoit le courage de ses Ennemis. Jule ne pouvant souffrir que ses Troupes restassent dans l'inaction, & rejettant toutes les raisons de ses Capitaines, fondés sur la saison, & sur d'autres obstacles, leur ordonna de se rendre à Bologne, & leur proposa de faire le Siége de Ferrare. Le projet ne fut goûté que par les Ambassadeurs de Venise, soit qu'ils ne voulussent pas irriter Jule par leur opposition, qu'ils vissent avec plaisir que cette expédition alloit rapprocher leurs Troupes de leurs Frontiéres ; tous les autres s'y opposérent, mais inutilement. Le Pape les avoit mandés pour leur déclarer ses intentions, & non pour les consulter. Il fut donc arrêté, qu'on marcheroit contre Ferrare, mais que pour empêcher les François de secourir cette Place, on tenteroit auparavant de prendre la Mirandole, supposé, que la chose ne parût pas fort difficile. Cette Ville aussi bien que Concordia, appartenoient alors aux Enfans du Comte Ludovic Pic, qui étoient sous la tutelle de Françoise, leur

mere. Cette Princesse étoit dans les intérêts de Louis XII. à cause de Jean-Jacque Trivulce, dont elle étoit fille naturelle, & qui avoit procuré à ses petits fils l'investiture de l'Empereur. Il y avoit long-tems, que le Pape les avoit pris sous sa protection ; mais il s'excusoit sur les conjonctures présentes de ce qu'il les attaquoit aujourd'hui, ne pouvant, disoit-il, souffrir que ces Villes demeurassent entre les mains de personnes suspectes ; & en cas qu'on les lui remit volontairement, il offroit de les rendre d'abord après la prise de Ferrare. 1510.

On soupçonna alors, le Cardinal de Pavie d'intelligence avec le Roy de France, & ce soupçon s'accrut encore depuis. On croyoit qu'il avoit adroitement conseillé l'entreprise de la Mirandole au Pape, pour rompre celle de Ferrare ; cette derniere auroit pû réussir, à cause du mauvais état de la Place & de la foiblesse de la Garnison : d'ailleurs, les Troupes Françoises étoient épuisées de fatigues & de maladies ; enfin le Duc de Ferrare se trouvoit hors d'état de se défendre par lui-même, & le Roy étoit bien éloigné de faire les dépenses considérables qu'il auroit fallu, pour le secourir.

Pendant que le Pape faisoit la guerre avec tant d'ardeur, le Roy de France uniquement occupé de la Négociation, continuoit à traiter avec l'Evêque de Gurk ; mais ce qui n'avoit souffert aucunes difficultés dès le commencement, tira en longueur par la lenteur de Maximilien à donner sa réponse. Ce Prince & Louis XII. étoient dans une égale défiance du Roy d'Aragon, qui outre les sujets de plaintes qu'il leur avoit déja donnés, venoit tout récemment de retirer ses Troupes de Verone, sous prétexte, qu'on avoit vû paroître des Vaisseaux Turcs du côté d'Otrante. Ils jugerent donc à propos de le faire expliquer, tant par rapport à l'exécution du Traité de Cambray, que sur le parti qu'il prendroit en cas que le Pape demeurât uni aux Venitiens, & s'opiniatrât à vouloir réunir Ferrare au S. Siége.

Ferdinand, après avoir réfléchi quelque-tems sur la réponse qu'il devoit faire, prit delà occasion de répondre aux plaintes de l'Empereur & du Roy de France, qu'il n'avoit accordé trois cens Lances au Pape, que parce qu'il y étoit obligé par l'investiture de Naples, seulement pour défendre les Etats de l'Eglise, & l'aider à rentrer dans ses anciens Fiefs : Qu'il avoit retiré sa Gend'armerie de Verone, parce

que le tems pour lequel il avoit prêté ces Troupes à l'Empereur, étoit expiré : Que néanmoins il l'y auroit laissée, sans l'allarme que les Turcs venoient de lui donner : Que quand son Ambassadeur à Bologne s'etoit joint à ceux de l'Empereur & du Roy d'Angleterre, pour engager Chaumont à faire la Paix, ce n'avoit pas été dans le dessein de procurer au Pape le tems de recevoir du secours ; qu'il n'avoit eu en vûe que de garantir l'Italie d'un funeste embrasement ; qu'il s'y étoit porté avec d'autant plus d'ardeur, qu'il n'ignoroit pas la répugnance que le Roy de France avoit à faire la guerre au Pape : Que pour lui il avoit toujours été dans la résolution d'executer le Traité de Cambray ; & qu'il prétendoit le prouver par sa conduite, en donnant à l'Empereur un secours de cinq cens Lances & de deux mille hommes d'Infanterie contre les Venitiens : Qu'il ne songeoit pas à prendre de nouveaux engagemens, parce qu'il ne voyoit rien qui le pressât d'en contracter, & qu'il ne vouloit entrer dans aucune nouvelle affaire pour être à portée d'attaquer les Infideles d'Afrique, au lieu d'accroître les maux de la Chrétienté, qui avoit besoin de repos : Qu'il étoit d'avis qu'on assemblât un Concile, & qu'on travaillât à la réforme de l'Eglise, pourvû que cette réforme fut générale, & se fit dans des tems convénables : Qu'il ne vouloit point d'autre témoin de la droiture de ses intentions sur ce sujet, que le Roy de France lui-même, qui pouvoit se rappeller ce qu'il lui avoit dit à Savone : Il ajoutoit que les conjonctures présentes n'étoient pas favorables à ce dessein, parce que la paix & l'union entre les Princes Chrétiens, étant un préalable nécessaire à la convocation d'un Concile, il ne conviendroit pas de le tenir dans un tems qui pouvoit faire croire, que l'animosité & la vengeance étoient plutôt les Promoteurs de cette assemblée, que le zele de la gloire de Dieu, & le bien de la Chrétienté. Il dit encore en particulier aux Ambassadeurs de l'Empereur, qu'il ne l'aidoit qu'à regret à conserver des Places, pour les lui voir vendre ensuite au Roy de France ; ce qui étoit un reproche marqué de l'affaire de Verone.

1510.

Après cette réponse, l'Evêque de Gurk & le Roy de France, conclurent un nouveau Traité, & ils laisserent au Pape la liberté d'y accéder dans deux mois, & au Roy d'Arragon & de Hongrie dans quatre. Il fut stipulé, que le Roy payeroit à l'Empereur

pereur cent mille ducats, partie comptant, partie dans certains termes; car on ne pouvoit traiter avec lui ſans argent. Que l'Empereur paſſeroit au Printems en Italie avec trois mille Chevaux & dix milles hommes d'Infanterie, pour faire la guerre aux Venitiens; Que le Roy l'y feroit joindre par douze cens Lances & huit milles hommes de pié, pourvus de l'Artillerie néceſſaire, & feroit partir une Eſcadre de deux Galéres legéres & quatre (a) Batardes: Qu'ils exécuteroient l'un & l'autre le Traité de Cambray, & ſommeroient conjointement le Pape & le Roy d'Arragon d'en remplir auſſi les conditions. Que ſi le Pape n'oppoſoit à cette ſommation, que l'affaire de Ferrare, le Roy ſe prêteroit par rapport à cet article, à un accommodement raiſonnable; mais que s'il s'y refuſoit abſolument, on pourſuivroit la tenue d'un Concile; & pour y parvenir, l'Empereur devoit aſſembler les Prélats d'Allemagne, comme le Roy avoit aſſemblé ceux de France, afin de ſe conformer enſuite aux meſures qu'on auroit priſes. Le Roy étoit aſſuré des cinq Cardinaux, qui demandoient le Concile; ils venoient de lui promettre de ne traiter jamais, ſans ſa participation avec le Pape, & Louis s'étoit obligé de ne faire auſſi aucun traité avec Jule, à moins qu'ils n'y fuſſent compris. 1510.

Après la Concluſion du nouveau Traité, l'Evêque de Gurck retourna à la Cour de l'Empereur, comblé d'honneur & de préſens; & le Roy déclara qu'il étoit réſolu d'aller en perſonne en Italie, à la tête d'une nombreuſe Armée, afin d'y mettre une bonne fois ſes affaires en ſûreté. Mais ne voulant pas les laiſſer déperir, en attendant, il donna ordre à Chaumont de ſoûtenir le Duc de Ferrare; auſſi-tôt ce Général joignit huit cens Lanſquenets aux deux cens Lances Françoiſes, qui étoient déja au ſervice de ce Duc, ſous la conduite de Châtillon.

XXIX. Siége de la Mirandole.

Cependant l'Armée du Pape après les préparatifs néceſſaires, qui ſe firent avec aſſez de lenteur, alla ſe préſenter devant Concordia, laiſſant Marc-Antoine Colonne à la garde de Modene, avec cent Hommes d'armes, quatre cens Chevaux-Legers, & deux milles cinq cens Hommes de pié. Les batteries ne furent pas plûtôt établies, que la Place fut forcée; enſuite la Citadelle ayant capitulé, l'Armée marcha droit à la Mirandole. On étoit alors vers la fin de Décembre, & la ſaiſon étoit fort rude

(a) Grand Vaiſſeaux fort longs.

1510. cette année ; ce contre-tems joint au bon état des Fortifications, & au peu d'apparence qu'il y avoit que les François laissassent perdre une Place de cette importance, faisoit desesperer aux Officiers de s'en rendre maîtres. Mais le Pape doutoit si peu, & de la prise de la Mirandole, & même de celle Ferrare, que lorsque, pour prévenir les inconveniens, que pouvoit causer la mesintelligence du Duc d'Urbin & du Cardinal de Pavie, il fit partir le Cardinal de Sinigaglia (*a*) pour prendre la place de ce dernier, il recommanda sur toutes choses à ce nouveau Légat, en présence de plusieurs personnes, d'empêcher autant que cela se pourroit, qu'il ne se fît aucun desordre à la prise de Ferrare.

L'Artillerie commença à tirer contre la Mirandole le quatriéme jour du siége : mais l'Armée eut beaucoup à souffrir de la rigueur de l'Hyver, & de la disette des vivres ; elle en tiroit fort peu du Modenois, le seul endroit néanmoins d'où elle en pouvoit avoir, parce que cens Lances Françoises, postées moitié à Guastalla, moitié à Correggio, & deux cens cinquante à Carpi, avoient rompu tous les Ponts & occupé tous les passages du Mantouan. A la vérité cette derniere incommodité diminua au bout de quelques jours; parce que les Gens-d'armes qui étoient à Carpi, n'ayant point de Canon, prirent l'épouvante sur le bruit que l'Armée ennemie venoit les attaquer, & abandonnerent cette Place.

XXX. Conjuration contre le Gonfalonier de Florence.

Vers la fin de cette année, le Cardinal de Médicis engagea Marc-Antoine Colonne & quelques jeunes Florentins, dans une Conjuration, pour assassiner Pierre Soderin, Gonfalonier de Florence. On croyoit que ce Magistrat retenoit la République dans les intérêts de la France. Cette affaire ne fit pas d'honneur au Pape, que l'on crût y avoir trempé. Il avoit tenté inutilement toutes sortes de voyes pour attirer les Florentins dans son parti. Ceux-ci au contraire, pour faire plaisir au Roy, venoient de rompre la Tréve avec les Siennois. Cette démarche avoit

(*a*) Marc Vigerio, natif de Savone, fils d'Urbin Vigerio & de Nicole Grosso petite Niéce de Sixte IV. & Neveu d'un autre Marc Vigerio Evêque de Noli qui avoit été Précepteur du même Pape. Il fut d'abord Cordelier. Sixte IV. le pourvût de l'Evêché de Sinigaglia le 5. d'Octobre 1477. & Jule II. le fit Cardinal du Titre de sainte Marie *in Trastevere* en 1505. Il fut Président du Concile de Latran ; & il mourut à Rome Evêque de Palestrine le 18 Juillet 1516. âgé de 70 ans. Nous avons de lui, une sçavante Apologie contre le Conciliabule de Pise, & un Traité *de Lanceâ & Veste Christi*.

extrémement irrité le Pape, malgré le tempéramment qu'ils avoient pris dans ces conjonctures; car ils ne s'étoient engagés à faire la guerre contre Sienne que dans six mois. ils avoient aussi envoié deux cens Hommes-d'armes pour la défense du Duché de Milan: Le Roy ne les leur avoit demandé en vertu du Traité, que pour les brouiller avec le Pape & non pour l'avantage qu'il pouvoit retirer d'un secours si peu considérable. 1510.

1511.

XXXI. Le Pape se rend en personne au Siége de la Mirandole, & prend cette Place.

Le commencement de l'année 1511. fut marqué par un événement, dont les siécles précédens ne fournissent aucun exemple. Le Pape impatient de la lenteur du siége de la Mirandole, & attribuant à l'ignorance & à la perfidie des Généraux, & particuliérement de son Neveu, ce qui ne provenoit que de la difficulté naturelle de l'entreprise, résolut d'aller presser ce siége en personne. La fougue & l'impétuosité de son tempéramment l'emporterent sur toutes sortes de raisons; il ne considéra point qu'il étoit indigne du Chef de l'Eglise de paroître dans une Armée contre des Chrétiens, & s'embarassant encore moins du jugement que l'Europe pourroit porter d'une pareille démarche, il ne fut point arrêté par le danger auquel elle pouvoit l'exposer; car un éclat de cette nature étoit un prétexte spécieux, & même un motif presque légitime pour ceux, qui blâmant son administration & le taxant de persévérer avec opiniâtreté dans une conduite sçandaleuse, demandoient la convocation d'un Concile, & faisoient tous leurs efforts pour animer les Puissances contre lui. C'est ce qu'on disoit hautement dans sa Cour; chacun étoit dans le dernier étonnement, & on y blâmoit généralement sa résolution. Les Ambassadeurs de Venise, ne purent s'empêcher de la condamner: Enfin les Cardinaux le supplierent instamment d'abandonner ce dessein; mais les prieres & les remontrances furent inutiles. Il part de Bologne le 2. de Janvier, accompagné de trois Cardinaux, arrive au Camp, & se loge dans une Chaumiére, exposée au feu de la Place, dont elle n'étoit qu'à deux portées de trait.

Jule, continuellement à Cheval, parcouroit sans cesse tout le Camp pour faire placer avantageusement les Batteries. On n'avoit pû jusqu'alors employer que la moindre partie du Canon, parce que le grand froid & la neige continüe empêchoient toutes les opérations de la guerre, & que la plûpart des Travailleurs &

1511. des Pionniers ne pouvant résister à l'âpreté du froid, & au feu des Assiégés, auquel ils étoient exposés, avoient deserté, quelque chose qu'on fit pour les retenir. Il fallut donc en faire venir d'autres, & couvrir les Batteries pour garantir ceux qui les servoient; pendant ce tems-là, le Pape se retira à Concordia. Albert Pio vint l'y trouver de la part de Chaumont, & lui fit plusieurs propositions; mais après un grand nombre d'allées & de venues, la négociation n'eût aucun succès, soit par l'opiniâtreté naturelle du Pape, soit qu'Albert sur le compte duquel les soupçons se fortifioient de jour en jour, n'agit pas avec toute la bonne foy qu'il devoit.

Le Pape ne resta que peu de jours à Concordia; son impétuosité, le ramena bien-tôt au Camp, & il ne fut arrêté ni par la neige qu'il essuia dans tout le chemin, ni par le froid si excessif alors, qu'à peine les Soldats pouvoient le supporter. (*a*) Il se logea, dans une petite Eglise, attenant les Batteries, & plus voisine encore de la place que sa premiere demeure: Il ne fut content, ni de ce qu'on avoit fait, ni de ce qu'on faisoit alors, & se répandant en invectives contre tous les Chefs, à l'exception de Marc-Antoine Colonne, qu'il avoit fait venir nouvellement de Modene, il remplissoit lui-même les fonctions de Général exhortant les uns, & menaçant les autres. Il alla même, jusqu'à promettre aux Soldats que s'ils pressoient le siége avec ardeur il ne feroit aucun quartier à la Ville, & leur en abandonneroit le pillage. C'étoit un spectacle bien capable d'attirer les yeux par sa singularité, que le contraste du Roy de France, & du Pape dans cette occasion. Louis dans un âge encore plein de vigueur, nourri dès l'enfance dans le tumulte des armes, s'endormoit pour ainsi dire au sein de ses Etats, se reposant sur ses Capitaines du soin d'une guerre très-intéressante pour lui, tandis que le Vicaire de Jesus-Christ, le Pere commun des Chrétiens, accablé d'infirmités, & vieilli dans la molesse & les plaisirs, paroissoit tout de feu au milieu d'une Armée destinée contre des Chrétiens, & assiégeoit en personne une Ville peu connue; s'exposant comme un simple Officier aux fatigues & aux dangers; & enfin ne retenant que l'habit & le nom de sa dignité.

L'ardeur infatigable de Jule, ses cris éternels, ses promesses

(*a*) Jule fut sur le point d'être pris en chemin par le Chevalier Bayard.

& ses menaces pressoient à la vérité le Siége bien autrement, que s'il eût été tranquille; mais tout cela ne pouvoit lever les obsta- 1511.
cles qui le faisoient tirer en longueur; les Pionniers avançoient peu, parce qu'ils étoient trop exposés; d'ailleurs, outre que l'Artillerie n'étoit pas nombreuse, il n'y avoit point de grosses piéces dans celle des Venitiens; & la neige énervoit la force dela poudre.

La Garnison qui étoit de quatre cens Fantassins étrangers commandés par Alexandre Trivulce, se défendoit avec d'autant plus de courage, qu'elle esperoit d'être bien-tôt secourue. Chaumont ayant reçu ordre du Roy de ne pas laisser prendre la Mirandole, avoit mandé à l'Infanterie Espagnole, qui étoit à Verone de venir le joindre; il rassembloit ses Troupes de toutes parts, & il levoit tous les jours de l'Infanterie, aussibien que le Duc de Ferrare. Il avoit promis aux Assiégés d'attaquer l'Armée du Pape avant le 20. de Janvier; mais plusieurs obstacles s'opposoient à l'exécution de ce dessein. On n'avoit pas assez de tems pour faire les préparatifs nécessaires, & les ennemis avoient eu tout le loisir de fortifier leur Camp; d'ailleurs il n'étoit pas facile de transporter l'Artillerie, & les munitions, à cause de l'extrême rigueur du froid, de la difficulté des chemins; & de la hauteur de la neige, qui étoit telle, qu'on n'avoit rien vû de pareil depuis long-tems. Chaumont même, au lieu de réparer par son activité le tems perdu, prit la poste pour Milan sous prétexte d'y faire de l'argent & d'autres préparatifs, mais en effet, pour y voir une belle Milanoise, dont il étoit amoureux. Quoi qu'il revint presque aussi-tôt, ce voyage ne laissa pas de rallentir l'ardeur des Soldats, & découragea la Garnison de la Mirandole. On disoit encore ouvertement, que la haine de Chaumont contre Jean-Jacque Trivulce, n'étoit pas moins préjudiciable à cette Ville, que sa négligence ou sa lâcheté; & que sa passion particuliere lui faisant négliger les intérêts du Roy, il n'étoit pas fâché de voir les petits fils de Trivulce dépouillés de leurs Etats.

La fureur du Pape contre les Assiégés, redoubla encore par le malheur de deux hommes, qui furent tués dans sa cuisine d'un coup de canon tiré de la Ville. Cet accident lui fit quitter le quartier qu'il occupoit; mais son impatience l'y ramena le lendemain. Enfin s'y voyant lui-même en peril, il l'abandonna pour

1511. la seconde fois, & se retira dans la tente du Cardinal de Rheggio. Il n'y fut pas plus en sûreté ; car les Assiégés ayant sçu qu'il y étoit, pointérent un gros Canon contre ce Pavillon, où il fut en danger de sa vie. Malgré la vigueur de cette défense, les Assiégés n'espérant plus de secours, & ne se croyant pas en état de soutenir l'assaut, qui devoit se donner dans deux jours, songerent à se rendre. En effet, la bréche étoit fort large, & la glace étoit si épaisse dans les Fossés, que les Soldats pouvoient passer dessus. Ils envoyerent des Députés au Pape, pour offrir de se rendre vies & bagues sauves. Cette députation se fit le jour-même, que Chaumont avoit promis de venir à leur secours. Le Pape ne voulut pas d'abord donner la vie aux Soldats ; mais enfin vaincu par les prieres de tous les siens, il accepta les conditions proposées ; mais il en excepta Alexandre Trivulce & quelques Capitaines qu'il fit Prisonniers de guerre. Il voulut encore que la Ville payât une certaine somme pour se racheter du pillage, qu'il avoit promis à ses Troupes. La Promesse qu'il leur en avoit donnée, leur faisoit regarder les biens des Habitans comme une chose due à leur travaux, & il eut beaucoup de peine à contenir les Soldats, qui murmuroient contre la Capitulation. Les portes de la Mirandole se trouvant bouchées avec de la terre, Jule trop impatient pour attendre entra par la bréche dans la Ville. La Citadelle se rendit aussi, & la Comtesse eut la liberté d'en sortir avec tous ses effets. Le Pape donna la Mirandole au Comte Jean-François, & lui céda les droits des jeunes Pics, comme lui appartenant à titre de Conquête ; il exigea vingt milles ducats, que le Comte s'obligea de lui payer dans un certain tems pour le dédommager des frais de la guerre ; Jean-François lui donna son Fils en ôtage pour sûreté de cette obligation.

Jule laissa à la Mirandole cinq cens Fantassins Espagnols, & trois cens Italiens, de crainte que les François ne lui ravissent cette Conquête ; & marchant à Sermide Place située sur le bord du Po, dans le Mantouan, il se flatoit d'entrer bien-tôt dans Ferrare. Il en étoit si persuadé, que le jour que la Mirandole se rendit, il déclara ouvertement au Comte de Carpi, qu'il ne vouloit plus entendre parler de Paix, si on ne lui livroit Ferrare avant d'entamer la négociation ; mais la marche de Chaumont dérangea ses projets. Le Roy considerant quelle atteinte la perte de la

XXXII. Le Pape se retire à Ravenne.

Mirandole donnoit à sa réputation, & désespérant de réduire le Pape à se tenir en repos, par d'autres moyens, que par la force, ordonna à Chaumont, non-seulement de défendre Ferrare, mais même d'attaquer l'Etat de l'Eglise, s'il en trouvoit l'occasion favorable. Chaumont s'étant mis en devoir d'exécuter ces ordres, Jule se retira à Bologne par le Conseil de ses Capitaines. Il en sortit même au bout de quelques jours, soit qu'il ne s'y crût pas en sûreté, soit qu'il voulût, comme il le disoit, veiller de plus près au Siege de Bastia de Genivolo, auquel il destinoit quelques Troupes qu'il avoit en Romagne. Il vint à Lugo; & enfin il se rendit à Ravenne, peut-être ne jugeant pas que l'expédition de Bastia fût assez importante pour y aller en personne. Le voisinage des François ne permettant pas d'assieger Ferrare, les Troupes Venitiennes se posterent à Bondeno; & celles du Pape camperent entre Cento & Final, avec les Espagnols, qui resterent à la priere de Jule, quoique le terme des trois mois qu'ils devoient servir, fût expiré. Sur ces entrefaites, Chaumont assembla son Armée. L'Infanterie Françoise étoit superieure en nombre à celles des Italiens, dont la Cavalerie étoit à la vérité plus nombreuse, mais moins brave que celle de ce Général. Après avoir délibéré sur le parti qu'on devoit prendre, le Conseil de guerre fut d'avis de se joindre au Duc de Ferrare, & de marcher droit aux Ennemis. Les Officiers disoient, que quoique les Italiens fussent dans un poste avantageux, il y avoit tout lieu d'espérer que le courage des Troupes Françoises & le feu de leur Artillerie, obligeroient facilement l'Ennemi de se retirer; Que leur retraite délivreroit Ferrare de toute crainte, & rendroit aux armes du Roi, la réputation qu'elles avoient perdue: Qu'en faisant passer l'Armée dans le Mantouan, l'on ôteroit toute excuse au Marquis de Mantoue, & qu'on leveroit tous les obstacles, qu'il prétendoit qui l'avoient empêché de prendre les armes en qualité de Vassal de l'Empereur & comme Pensionnaire du Roy: Que sa déclaration seroit de la derniere importance pour la sûreté de Ferrare, & fort préjudiciable aux Ennemis: Que par ce moyen, les Venitiens n'auroient plus l'avantage de tirer des vivres du Mantouan, ni la liberté du passage des Rivieres: Qu'enfin le Marquis seroit obligé de rappeller les Troupes qu'il avoit dans l'Armée du Pape.

1511.

XXXIII. Démarche téméraire de Chaumont qui expose l'armée.

Trivulce qui étoit revenu de France le jour que la Miran-

dole capitula, ne fut pas de cet avis. Il représenta qu'il étoit
1511. dangereux d'aller attaquer des Ennemis bien retranchés, & de se mettre dans la nécessité de régler chaque jour ses démarches par les leurs: Qu'il étoit plus avantageux & plus sûr d'assiéger, ou Modéne, ou Bologne; parce que si les Ennemis venoient au secours de ces Places, on seroit arrivé au but pour lequel on se proposoit de les attaquer, puisque Ferrare seroit à couvert par ce moyen: Que s'ils restoient dans leurs postes, on prendroit facilement l'une ou l'autre de ces deux Villes, ce qui les mettroit dans la nécessité de décamper, pour empêcher l'Armée de faire d'autres Conquêtes. Qu'en ce cas on auroit peut-être occasion de leur donner Bataille, & de remporter une grande Victoire. Tel fut le sentiment de Trivulce; mais la jalousie que Chaumont & les Officiers François avoient de son crédit, qu'ils vouloient détruire, fit préférer l'avis opposé. Le Duc de Ferrare y contribua beaucoup; parce qu'il espéroit qu'en attaquant les Ennemis, on les forceroit à s'éloigner de ses Etats, qui étoient, disoit-il, tellement ruinés & épuisés, qu'ils ne pouvoient plus supporter le poids de la guerre. D'ailleurs il craignoit encore que si les François venoient à s'éloigner, les Ennemis ne se jettassent dans (*a*) le Polesine de Ferrare, ce qui réduiroit la Capitale aux dernieres extrémités.

L'Armée se mit donc en marche par Lucera & Gonzague, & alla camper à Razzuolo & à la Moia, où elle demeura trois jours, à cause de la rigueur du froid. On rejetta la proposition qu'on fit d'assiéger la Mirandole, sous prétexte que tous les Villages & les maisons circonvoisines ayant été brûlés, il n'étoit pas possible de camper en plein champ. On ne voulut pas non plus attaquer Concordia, qui n'étoit qu'à cinq milles; n'étant, disoit-on, qu'une Bicoque, qui ne valoit pas la peine qu'on s'y arrêtât. L'Armée s'avança ensuite à Quistelli, & ayant passé la Secchia sur un Pont de Batteaux, elle s'arrêta à Roveré sur le Po. Alors André Gritti fut obligé de se retirer à Montagnana, après avoir pillé la Ville de Guastalla. Il avoit encore repris le Polesine de Rovigo, & ayant laissé à Montagnana une partie de ses Troupes sous le Commandement de Bernardin de Montoné, pour défendre cette Place

(*a*) C'est un petit Pays aux environs de Ferrare, différent du Polesine de Rovigo.

contre

contre la Garnison de Verone, il s'étoit approché du Po, dans la vue d'aller joindre l'Armée du Pape avec 300 hommes d'Armes, 1000 Chevaux-Legers & 1000 Fantassins. 1511.

De Roveré, les François allerent à Sermide, & se disperserent en bon ordre dans les Villages voisins. Après qu'ils eurent pris leurs quartiers, Chaumont accompagné de quelques Capitaines de son Armée, se rendit à la Stellata, où le Duc de Ferrare l'attendoit, pour délibérer ensemble de quelle maniere ils agiroient contre les Ennemis, qui s'étoient tous postés à Final; ce Général toujours jaloux de l'autorité de Trivulce, ne le mena point avec lui à cette Conférence: Il y fut arrêté que les Troupes d'Alfonse joindroient l'Armée Françoise au tour de Bondeno; qu'après cette jonction on occuperoit certains Villages à trois milles de Final; & qu'on agiroit ensuite selon l'assiete des lieux & les mouvemens des Ennemis. Mais lorsque Chaumont fut de retour à Sermide, on lui dit qu'il étoit fort difficile de pénétrer jusqu'à ces Villages, à cause des eaux qui couvroient les environs de Final, & qui ne laissoient à découvert que les chaussées des Canaux creusés par les Ennemis en différens endroits: Qu'ils y avoient posé des Corps de Gardes pour empêcher le passage; ce qui joint à la rigueur de la saison, rendoit l'abord de ces Villages absolument impossible. Alfonse qui avoit avec lui des Ingénieurs & des gens qui se flatoient de bien connoître le Pays, n'oublioit rien pour persuader le contraire; il assuroit qu'il seroit facile de chasser à coups de canon, ceux qui gardoient les passages, & qu'on jetteroit aisément des Ponts où l'on pourroit en avoir besoin; mais toutes ces belles espérances que donnoit le Duc, ne diminuoient point l'embarras de Chaumont. Sur le rapport qu'il en fit au Conseil de Guerre, les avis furent partagés, & Trivulce ne parut ni approuver, ni condamner celui d'Alfonse. Son silence fit peut-être plus d'effet qu'une opposition ouverte de sa part. Quand on vint à examiner les choses de plus près, & qu'on fit réflexion que ce vieux Capitaine, si (*a*) expérimenté, avoit toujours désapprouvé cette entreprise, on jugea que s'il arrivoit quelque malheur, le Roy ne manqueroit pas de l'imputer à ceux qui l'au-

(*a*) Outre sa grande expérience, il avoit encore l'avantage sur Chaumont d'être plus ancien Maréchal de France que lui. Il l'étoit dès l'année 1500. & Chaumont n'avoit eu le Bâton qu'en 1504.

1511. roient exécutée contre l'avis de Trivulce ; c'est pourquoi Chaumont ayant rassemblé le Conseil le lendemain, pria instamment Trivulce de vouloir bien dire son sentiment. Le Maréchal pressé par cette priere, mais beaucoup plus par l'importance de la chose, & voyant que toute l'Assemblée étoit extrémement attentive à ce qu'il avoit à dire, parla en ces termes.

XXXIV. Discours de Trivulce dans le Conseil de guerre.

» Messieurs, je pris hier le parti du silence, parce que l'expérience m'a fait connoître en plusieurs occasions qu'on fait peu de cas de mes conseils. Cependant s'ils avoient été suivis, » nous ne nous trouverions pas actuellement ici, & on n'auroit » pas perdu un tems que nous pouvions mieux employer ailleurs. » Je me tairois encore aujourd'hui, si l'importance du sujet ne » me forçoit de parler ; mais puis-je garder le silence, quand » je voi qu'on est sur le point de risquer dans un seul jour » cette Armée, le Duché de Ferrare, & le Milanès, & de » s'exposer à n'avoir plus de ressource. Je parle même d'autant » plus volontiers, que je sens bien que M. de Chaumont souhaite que j'ouvre un avis qui commence à être le sien : Ce » n'est pas la premiere fois que je me suis apperçû que mes conseils sont moins négligés, lorsqu'après une résolution trop » précipitée, on veut revenir à un parti plus sûr, que celui qu'on » avoit pris d'abord. Vous voulez aller combattre les Ennemis : Mais quelle raison vous y oblige ? J'ai toujours observé que les plus grands Capitaines ont eu pour maxime, de ne » jamais tenter le sort des armes, sans avoir une occasion bien » favorable de remporter l'avantage, ou sans une nécessité » pressante. D'ailleurs, suivant les régles de la guerre, c'est » aux Ennemis, qui sont les agresseurs, puisqu'ils veulent s'emparer de Ferrare, à nous attaquer, & ce n'est point à » nous, dont le but est de couvrir cette Place, à les aller chercher. Examinons maintenant quels sont nos avantages, & » quelle nécessité nous oblige de donner Bataille.

» Il me paroît (& la chose semble parler d'elle-même,) il » me paroît, dis-je, que nous ne pouvons suivre l'avis du Duc » de Ferrare, sans nous exposer à un peril certain. Nous n'avons pour nous rendre au poste, où l'on veut nous conduire, » qu'une chaussée & un chemin fort étroit, & presqu'impraticable, où n'étant pas possible de s'étendre, une poignée de

» monde suffit pour arrêter une Armée nombreuse. Il est même
» certain qu'on ne peut faire passer qu'un cheval de front sur 1511.
» cette Chaussée ; c'est pourtant par ce sentier difficile qu'il
» faudra conduire notre Artillerie, nos Munitions, nos Bagages, nos Ponts, & qui ne sçait que le moindre accident arrivé
» à un chariot dans un aussi mauvais chemin, retardera la
» marche de l'Armée tout au moins d'une heure, & que dans de
» pareilles circonstances, le moindre embarras peut-être cause
» d'une défaite. Au contraire, nos Ennemis sont bien retranchés, & abondamment pourvus de vivres & de fourrages ;
» tandis que nous serons presque tous campés en plein champ,
» que nous ne pourrons nourir nos chevaux, si nous n'emportons des fourrages avec nous ; & que même avec beaucoup
» de peine il ne sera pas possible de transporter plus de la moitié
» des choses nécessaires. On ne doit pas s'en rapporter à ce que
» disent les Ingénieurs, ni les Païsans, quelque connoissance
» qu'ils ayent du Pays. Dans la guerre, les Capitaines doivent
» être l'ame & la tête des opérations, & les soldats ne sçauroient
» en être que l'instrument & le bras ; c'est en combattant avec
» ordre sur les lieux, & non en suivant des plans tracés sur le
» papier, par des gens sans expérience, qu'on réussit dans l'Art
» Militaire. Croyez-vous, les Ennemis assez aveugles pour n'avoir pas sçû profiter des avantages que leur offre l'assiete
» & l'inondation du Pays, par rapport au choix & aux défenses de leurs quartiers ; c'est pourquoy je doute fort que
» quand même nous percerions jusqu'au poste, dont il s'agit,
» nous fussions en état de les attaquer d'abord. Il nous faudra
» au moins deux ou trois jours pour nous y préparer ; & si, sans
» parler des autres accidens qui peuvent arriver, la neige, la
» pluye, & les autres incommodités de la saison, nous obligent
» de rester là, à quelle disette de vivres & de fourrages ne
» nous trouverons-nous pas exposés ? Mais je veux que nous
» soyons en état de tomber sur les Ennemis aussi-tôt que nous
» paroîtrons ; peut-on se flater pour cela d'une Victoire facile ? Ignore-t'on combien il est dangereux d'attaquer des
» gens avantageusement retranchés. Si nous ne les forçons pas
» d'abord d'abandonner leur camp, nous serons forcés nous-mêmes de revenir sur nos pas ; alors combien d'obstacles &
» de difficultés dans un Pays où tout nous sera contraire, & où

1511. » la moindre disgrace sera d'une conséquence infinie contre » nous.

» Je voi encore moins quel motif peut nous obliger de mettre » les affaires du Roy dans un si grand péril : si la sureté de » Ferrare est l'unique objet de tous nos mouvemens, il ne faut » que renforcer la Garnison de cette Place, pour la garantir des » insultes de l'Ennemi. Après ces précautions je ne crois pas » qu'on ait rien à craindre pour elle, quand même on prendroit » le parti de licentier l'Armée ; mais Ferrare, dira-t'on, est » tellement affoiblie, que si les Ennemis restent dans son voisi- » nage, il est impossible qu'elle ne se ruine pas d'elle-même. Eh ! » ne pouvons nous pas les obliger par la diversion, expédient si » efficace à la guerre, ne pouvons nous pas, dis-je, sans rien » hazarder, les obliger de s'éloigner de cette Ville ?

» J'ai toujours été, & je suis encore d'avis de marcher droit » à Modéne ou à Bologne, en laissant Ferrare bien pourvûe » pour quelques jours ; car bien-tôt elle n'aura plus rien à crain- » dre. Je crois encore qu'il faut préférer Modéne, sur l'assurance » que nous donne le Cardinal d'Est, de ses intelligences » dans cette Ville, ce qui doit en faciliter la conquête. Si nous » prenons cette Place, les Ennemis seront dans la nécessité de » s'approcher de Bologne ; ce qu'ils feront même, quand Modéne » nous résisteroit, pour couvrir ces deux Places. Je ne doute » pas même qu'ils n'eussent déja pris ce parti, si l'on avoit d'a- » bord écouté mes conseils.

XXXV. Siége de Modéne résolu dans le Conseil.

Tout le monde se rendit à la force des raisons de ce sage Capitaine, & Chaumont ramena l'Armée par où il étoit venu, vers Carpi, laissant au Duc de Ferrare plus de Troupes qu'il n'en avoit auparavant ; une des plus fortes raisons qui avoient d'abord empêché de suivre l'avis de Trivulce, étoit d'obliger le Marquis de Mantoue à se déclarer, mais on n'y avoit pas réussi. Le Marquis vouloit demeurer neutre dans tous ces troubles ; & comme il sentoit approcher le tems, où il avoit fait espérer aux deux partis de se déterminer en leur faveur, il faisoit d'instantes priéres pour obtenir encore quelque délai ; il représentoit au Pape ce qu'il avoit à craindre de l'Armée Françoise, & à Chaumont, qu'il espéroit que le Pape lui rendroit bien-tôt son fils.

L'entreprise de Modéne n'eut aucun succès, plûtôt par l'a-

droite politique & les intrigues secretes du Roy d'Arragon, que par l'obstacle des Troupes du Pape. Maximilien n'avoit vû qu'avec beaucoup de chagrin l'entreprise de Jule sur cette Ville, depuis si long-tems mouvante de l'Empire, dont la maison d'Est l'avoit tenue durant un grand nombre d'années; il ne s'en tint pas à de vaines plaintes, il fit encore de grandes instances pour qu'on lui remit cette Place. Le Pape qui pensoit autrement, par rapport aux droits de l'Empire sur Modéne, & qui prétendoit au contraire, que cette Ville dépendoit du S. Siége, avoit toujours rejetté la demande de l'Empereur, sur-tout dans le tems qu'il se flatoit de prendre Ferrare; mais quand il vit les François soutenir si puissamment Alfonse, & qu'il seroit difficile de garder Modéne sans beaucoup de dépenses, il commença à écouter le Roy d'Arragon, qui lui conseilloit d'accepter la proposition de l'Empereur, & qui lui faisoit entendre, que par-là il se délivreroit d'un grand embarras; qu'il adouciroit l'esprit de Maximilien; qu'il pourroit même faire naitre de la mésintelligence entre ce Prince & le Roy de France; & qu'au reste, il n'auroit qu'à donner quelque argent à l'Empereur, pour retirer Modéne lorsqu'il voudroit l'a r'avoir. Cette négociation avoit traîné pendant quelque tems, parce que le Pape changeoit d'avis à mesure que ses espérances croissoient ou diminuoient; mais il restoit toujours une difficulté: L'Empereur vouloit qu'en lui remettant Modéne, il fut déclaré dans l'acte de restitution, qu'elle appartenoit à l'Empire, & le Pape avoit beaucoup de peine à y consentir. Enfin, lorsqu'il vit Chaumont maitre de la Campagne, il n'insista plus sur les termes, & il fut dit dans l'Acte, qu'on restituoit Modéne à l'Empire dont cette Ville relevoit. Witfrust Ambassadeur de Maximilien à la Cour de Rome, en prit possession; & comptant que le nom seul de son maître suffiroit pour la conserver, il congédia Marc-Antoine Colonne, & les Troupes que Jule y avoit mises en Garnison, & il fit sçavoir à Chaumont que cette Ville n'appartenoit plus au Pape, mais qu'elle étoit retournée sous la domination de son légitime Souverain. 1511.

Chaumont ne put croire cette nouvelle, & il pressa le Cardinal d'Est de faire agir les amis qu'il disoit avoir dans cette Ville. Pour cet effet, les Troupes de la Garnison de Rubiere s'approcherent pendant la nuit à un mille de Modéne dans un grand si-

lence ; mais soit qu'il fût survenu quelque difficulté dans la Ville,
1511. soit que les François fussent arrivés trop-tôt, il ne s'y fit aucun mouvement ; de sorte qu'ils retournerent à Rubiere la même nuit sans avoir rien fait. Ils voulurent tenter la même chose une seconde fois, mais ils furent arrêtés par la Secchia qui étoit fort grosse. Ces démarches ayant excité la méfiance de Witfrust, il fit arrêter quelques Modénois, accusés d'intelligence avec le Cardinal d'Est, & il obtint du Pape que Marc-Antoine Colonne revint à Modéne avec la même Garnison qui en étoit sortie. Cela n'auroit pas empêché Chaumont, qui s'étoit déja avancé à Carpi, de former le siége, s'il avoit pu transporter son Artillerie par le chemin qui est entre cette Place & Ruolo ; cette route qui n'a que dix milles de longueur, est la moins praticable de tous les chemins de la Lombardie, qui sont fort mauvais en Hyver. D'ailleurs il eût des assurances que Modéne étoit véritablement à l'Empereur : En conséquence, il convint avec Witfrust qu'il n'attaqueroit point cette Ville, ni son Territoire ; & ce Ministre lui promit de son côté, qu'il demeureroit tranquille spectateur des différends du Pape & du Roy très-Chrétien.

XXXVI. Mort du Maréchal de Chaumont.

Quelques jours après, Chaumont fut attaqué d'une maladie dangereuse, il se fit transporter à Corregio, où il mourut au bout de quinze jours. Il marqua beaucoup de repentir d'avoir fait la guerre à l'Eglise, & il supplia le Pape par un écrit public, de lui donner l'Absolution : Elle lui fut accordée lorsqu'il vivoit encore ; mais il mourut avant d'en être informé. Ce Capitaine eût une grande autorité en Italie, par le crédit du Cardinal de Rouen, & parce qu'il disposoit en maître du Milanès, & de toutes les Armées du Roy ; mais ses talens étoient fort au-dessous de la Place qu'il occupoit. Sans connoissance dans l'Art Militaire, il ne voulut jamais réparer son ignorance par sa docilité à suivre les conseils d'une sage expérience. Aussi depuis la mort du Cardinal, n'étant plus regardé comme le neveu d'un premier Ministre, il parut tel qu'il étoit, sans talens pour la guerre, & il tomba presque dans le mépris des soldats sur la fin de sa vie. Instruit de ces dispositions des Troupes, il les laissoit vivre dans une grande licence, craignant s'il en usoit avec sévérité, qu'elles ne le décriassent à la Cour. Trivulce nourri dans l'ancienne discipline, & ne pouvant supporter la conduite de Chaumont, avoit juré de ne plus servir dans les Ar-

mées, à moins que le Roy n'y fût en personne, ou qu'il ne lui en donnât le commandement en chef. Louis XII. avoit déja destiné la place du Maréchal de Chaumont (a) à M. de Longueville, Prince du Sang Royal, & plus recommandable par sa naissance & ses grands biens, que par un mérite personnel. En attendant les ordres du Roy, le commandement de l'Armée fut déféré, suivant l'usage des François, à Jean-Jacque Trivulce, l'un des (b) quatre Maréchaux de France; mais n'étant pas assuré de l'agrément de la Cour, il n'osoit rien entreprendre d'important. Il fit néanmoins retourner l'Armée à Sermide, pour secourir Bastia de Genivolo. Le Pape faisoit assiéger cette Ville par ses Troupes de Romagne, & il avoit même engagé les Venitiens à en faire approcher leur Armée Navale, qui étoit de treize Galeres legeres, & de plusieurs autres petits Bâtimens; mais il ne fut pas nécessaire que Trivulce avançât plus loin. (c) A la nouvelle du mouvement des Ennemis, le Duc de Ferrare & Châtillon sortirent de Ferrare avec des Troupes Françoises, plus nombreuses que celles du Pape; l'Infanterie s'embarqua sur le Po, & la Cavalerie avec les Chefs cotoya cette Riviere; ils arriverent ainsi sur les bords du Santerno, qu'ils passerent sur des Pontons qu'ils avoient apporté avec eux, & fondirent à l'instant sur les Ennemis qu'ils trouverent en désordre. Ceux-ci ne firent aucune résistance, excepté 300 Fantassins Espagnols, qui gardoient l'Artillerie, & ils prirent la fuite: Guy Vaïna, Brunoro de Forli, & Méleagre son frere, Capitaines de Cavalerie, eurent beaucoup de peine à se sauver. Les Troupes du Pape perdirent leurs drapeaux & leur canon; après cette défaite, la Flote des Venitiens ne se trouvant pas en sûreté, se retira dans le Po.

1511.

XXXVII.

L'Empereur prend tout d'un coup la résolution de faire la Paix.

Tels étoient les divers événemens de la guerre, qui ne permettoient guéres de bien juger quelle en seroit l'issue. Les Puissances, & sur-tout l'Empereur, étoit fort incertain du parti

(a) François d'Orleans II. du nom, Duc de Longueville, fils de François premier du nom, mort en 1491 & d'Agnès fille de Louis Duc de Savoye. Il étoit petit fils du fameux Comte de Danois.

(b) Il n'y en avoit plus que trois depuis la mort du Seigneur de Chaumont; sçavoir, Pierre de Rohan Seigneur de Gié, Jean-Jacque Trivulce, & Jean Sire de Rieux. La Place de Chaumont ne fut remplie qu'en 1515. par le Seigneur de la Palice.

(c) Le Chevalier Bayard eût la principale part à cette action, qui est décrite fort au long dans l'Histoire de sa vie.

qu'il avoit à prendre ; mais il résolut dans le tems qu'on ne s'y
1511. attendoit en aucune maniere, d'envoyer l'Evêque de Gurck à Mantoue pour y négocier la paix. Nous avons dit qu'il avoit été arrêté entre Maximilien & Louis XII. par le ministere de ce Prélat, qu'ils feroient vivement la guerre aux Venitiens le Printems prochain ; & qu'en cas que le Pape refusât d'exécuter le Traité de Cambray, on tâcheroit d'assembler un Concile. En conséquence de ce Traité, l'Empereur, incontinent après le retour de l'Evêque de Gurck, avoit assemblé les Prélats de ses Etats héréditaires, pour délibérer sur le lieu où se tiendroit le Concile, dont il avoit la convocation fort à cœur ; mais sa légereté naturelle, & la haine secrete qu'il portoit à la France, lui firent prêter l'oreille aux conseils du Roy d'Arragon.

Ferdinand considérant que l'union de l'Empereur & du Roy de France, l'affoiblissement des Venitiens par les armes de l'un & de l'autre, & la ruine du Pape par le moyen d'un Concile, rendroient la puissance de Louis formidable, entreprit de rompre les desseins de ce Prince. Dans ces vûes, il s'efforça de persuader à Maximilien que la paix générale, pourvû qu'elle lui procurât la restitution de tout, ou de la plus grande partie de ce que les Venitiens lui retenoient, lui seroit beaucoup plus avantageuse que la guerre : Qu'il seroit aisé de la conclure, s'il vouloit envoyer à Mantoue une personne de marque & de confiance, avec d'amples pouvoirs, & engager le Roy de France à suivre son exemple : Qu'il y envoyeroit aussi de son côté ; & qu'alors le Pape ne pourroit pas se refuser à la négociation, ni s'éloigner de ce que trois puissantes Couronnes jugeroient convenable : Que la résolution du Pape détermineroit les Venitiens, parce qu'il étoit impossible qu'ils se séparassent de lui, à moins qu'ils ne voulussent demeurer seuls à soutenir la guerre : Qu'ainsi Maximilien délivré de tout embarras, rentreroit en possession de ce qui lui appartenoit, sans travailler à augmenter la gloire & la puissance des François : Qu'il auroit le double avantage d'acquérir par-là beaucoup de gloire, & de procurer la paix au monde Chrétien : Que, supposé que la chose ne réussit pas, il seroit toujours en état de faire la guerre dans le tems marqué, avec les mêmes avantages : Qu'il auroit l'honneur de s'être comporté d'une maniere digne du Chef des Princes

Chrétiens & du Défenseur de l'Eglise : Qu'outre cela le Public seroit convaincu qu'il souhaitoit sincerement la paix & l'union de la Chrétienté ; & qu'après ces démarches, s'il se trouvoit dans la nécessité de continuer la guerre, on verroit bien qu'il y auroit été forcé par l'imprudence & l'opiniâtreté d'autrui. 1511.

L'Empereur se rendit aux raisons du Roy Catholique, & il écrivit en même tems au Pape & au Roy de France. Il manda au premier, que comme Prince Religieux, à qui la Dignité Impériale donnoit le Titre de *Défenseur de l'Eglise*, & de Chef des Princes Chrétiens, il avoit résolu de procurer de tout son pouvoir le repos du S. Siége, & la paix du monde Chrétien ; que pour cet effet, il feroit partir l'Evêque de Gurck : Qu'il exhortoit Sa Sainteté de concourir avec lui dans le même esprit, comme il convenoit au Vicaire de J. C. Qu'il le conjuroit de ne pas s'écarter des devoirs de Pere commun des Chrétiens ; qu'autrement il seroit forcé de recourir à d'autres remedes : Qu'il n'approuvoit pas le dessein qu'il avoit de priver de leur dignité les Cardinaux absens, dont la retraite, qui n'avoit pour principe ni mauvaise volonté, ni haine pour sa personne, ne méritoit pas cette dégradation : Que d'ailleurs le Pape seul n'étoit pas le maître d'en user ainsi avec les membres du Sacré College : Qu'il seroit peu convenable, & même inutile de créer de nouveaux Cardinaux dans de si grands troubles : Que cette démarche étoit contraire aux conventions arrêtées dans le Conclave, lorsqu il avoit été élû Souverain Pontife : Qu'il l'exhortoit de remettre cette Promotion à un tems plus tranquille, afin que la nécessité ou d'autres motifs ne l'engageassent pas à revétir de la pourpre des personnes qui n'en seroient dignes, ni par la prudence, ni par le sçavoir, ni par des mœurs pures & sans tâche. D'un autre côté, il écrivit au Roy de France, que connoissant l'inclination qu'il avoit toujours eû pour une paix solide & durable, il avoit résolu d'envoyer l'Evêque de Gurck à Mantoue pour la négocier : Qu'il croyoit avec quelque raison que le Pape, dont l'autorité entraîneroit sans doute les Venitiens, y avoit du panchant : Que les Ambassadeurs du Roy d'Arragon l'assuroient des bonnes intentions de leur maître sur ce sujet ; & qu'ainsi il le prioit d'envoyer aussi ses Ministres dans cette Ville, avec d'amples pouvoirs : Que quand le Congrès seroit assemblé, l'Evêque de Gurck presseroit le Pape d'y con-

courir par ſes Légats, & que s'il refuſoit de le faire, on lui
1511. dénonceroit alors le Concile. Il ajoûtoit, que pour y procéder avec ordre, & pour terminer tous les differends, l'Evêque de Gurck examineroit les prétentions de chacune des Parties; mais qu'il le prioit de s'aſſurer, que quelque choſe qui pût arriver, il ne feroit jamais la paix avec les Venitiens, à moins qu'en même tems on ne terminât les différends de la France avec le Pape. Cette réſolution de l'Empereur fit beaucoup de plaiſir à Jule. Ce n'eſt pas qu'il voulût ſincerement la paix, mais il ſe flata de pouvoir diſpoſer ce Prince & les Venitiens à un accommodement particulier; au moyen duquel, Maximilien n'étant plus dans la néceſſité de demeurer uni avec le Roy de France, il n'auroit pas de peine à s'en ſéparer bien-tôt. Le Pape eſpéroit qu'alors il lui ſeroit aiſé de former une puiſſante Ligue contre le Roy.

Cette démarche inattendue de Maximilien, donna beaucoup d'inquiétude à Louis XII. Perſuadé que cette négociation n'aboutiroit jamais à une paix générale, il comprit que le retardement de l'exécution des deſſeins concertés avec l'Empereur, étoit le moindre mal qui pouvoit en arriver. Il craignoit encore que le Pape ne fit changer Maximilien à ſon égard, en lui offrant des Troupes pour la conquête du Milanès, & le Chapeau avec d'autres graces à l'Evêque de Gurck; ou que du moins ſe rendant Médiateur de la paix avec les Venitiens, il ne fût trop favorable à l'Empereur, & ne mît la France dans la néceſſité de l'accepter à des conditions honteuſes. L'Alliance que Maximilien venoit de faire avec les Suiſſes, quoiqu'elle ne fut que défenſive, étoit encore un ſujet d'inquiétude pour le Roy, perſuadé d'ailleurs que Ferdinand, dont il avoit tout lieu de ſe défier, avoit procuré ce nouveau Traité. Il ſçavoit que l'Ambaſſadeur de ce Prince auprès de l'Empereur, n'avoit rien négligé & n'oublioit rien encore pour faire un accommodement entre l'Empereur & la République de Veniſe. Il croyoit même que Ferdinand animoit le Pape en ſecret; & en effet, ſes Troupes étoient demeurées dans l'Armée Eccléſiaſtique, beaucoup plus long-tems que ne l'exigeoit l'Inveſtiture du Royaume de Naples. Il n'ignoroit pas que ce Prince, pour le traverſer dans ſes deſſeins, s'oppoſoit de tout ſon pouvoir à la tenue d'un Concile, ſous prétexte qu'il ne convenoit pas, pendant que l'Italie étoit en feu,

de se servir, pour ainsi dire, de la force pour convoquer une Assemblée, qui ne pouvoit avoir que de funestes suites, si tous les Princes n'y concouroient unanimement. Enfin il étoit informé que ce Prince équipoit une nombreuse Flote; & quoique Ferdinand publiât que son dessein étoit de passer lui-même en Affrique, Louis ne pouvoit s'assurer qu'il n'eût point d'autre dessein. 1511.

Mais rien ne rendoit le Roy d'Arragon plus suspect à Louis XII. que l'espéce de cordialité fraternelle avec laquelle il lui faisoit parler par son Ambassadeur, & parloit lui-même au sien. Il le conjuroit instamment de faire la Paix avec le Pape, de relâcher même un peu de ses Droits pour ne pas s'attirer la réputation de Persécuteur de l'Eglise, si opposée à la piété des Rois de Frances, & de ne point mettre d'obstacle à la guerre que l'Espagne alloit porter en Afrique pour l'honneur du nom Chrétien. Il lui représentoit que ç'avoit toujours été l'usage de demander des secours aux autres Princes Chrétiens pour de semblables expéditions, mais qu'il ne lui demandoit que de ne pas troubler de si beaux desseins, & de rendre la Paix à l'Italie. Il n'étoit pas difficile de voir que ces instances du Roy d'Arragon si affectueuses en apparence, renfermoient une menace tacite de prendre les armes en faveur du Pape; ce qu'aparemment il n'oseroit risquer, s'il n'étoit pas sûr de l'Empereur. Toutes ces Réflexions jettoient le Roy dans un grand embarras, & lui faisoient croire qu'une négociation par le ministére de l'Evêque de Gurck, ou n'auroit aucun effet, ou même seroit très-préjudiciable à la France. Néanmoins pour ne pas revolter l'Empereur, il résolut d'envoyer à Mantoue (*a*) l'Evêque de Paris, Prélat respectable & grand Jurisconsulte.

XXXVIII. Commandement de l'Armée d'Italie donné à Trivulce.

Il fit en même tems sçavoir à Trivulce qui étoit resté à Sermide, & qui avoit distribué l'Armée dans les Villages circonvoisins pour la commodité des quartiers & des vivres, qu'il se reposoit sur lui de la conduite de la guerre. Il lui ordonna de ne point attaquer l'Etat Ecclésiastique, parce qu'on attendoit l'Evêque de Gurck; mais la rigueur de la saison, qui ne permettoit pas encore de tenir la Campagne, quoiqu'on fût au mois de Mars, s'y opposoit assez. Lorsque Trivulce reçut cet ordre, il

(*a*) C'étoit Etienne Poucher, dont il est parlé ci-dessus.

étoit fort près des Ennemis, qui depuis que Chaumont étoit re-
1511. venu de Sermide avoient posté presque toute leur Infanterie à Bondeno, & leur Cavalerie à Final & dans les Villes voisines. Ce Général ne pouvant donc faire autre chose alors, résolut de chercher à entamer les Italiens. Dans ces vûes le jour d'après qu'il eût reçu les ordres du Roy, il s'avança à la Stellata, & le surlendemain encore un peu plus loin. Il mit son Armée à couvert dans les Villages aux environs; fit jetter un Pont de Bateaux sur le Po entre la Stellata & Fichervolo, & manda au Duc de Ferrare d'en établir un autre à un mille au-dessous, dans un lieu appellé *La Punta*, sur le bras du Po, qui passe à Ferrare, & de se rendre avec son Artillerie à Spedaletto, situé dans le Polesine de Ferrare, vis-à-vis de Bondeno.

Cependant ayant été averti par ses Coureurs qu'un gros de Cavalerie Legere de cette partie de l'Armée Venitienne, qui étoit au delà du Po, devoit aller la nuit suivante s'embusquer près de la Mirandole, il envoya secretement beaucoup de Cavalerie de ce côté-là. Les François s'étant avancés jusqu'à *Bellevûe*, Maison de plaisance, dans le Territoire de la Mirandole, y trouverent (*a*) Frere Leonardo, Napolitain, Capitaine des Chevaux-Legers des Venitiens & fort distingué dans leur Armée. Il avoit avec lui cent cinquante Chevaux, il en attendoit encore plusieurs autres qui devoient le suivre, & il n'avoit aucun soupçon que les Ennemis dussent venir en cet endroit. Ils le chargerent brusquement, & le tuerent avec la plus grande partie de sa Troupe.

Le Duc de Ferrare se rendit à Spedaletto comme on l'avoit projetté, & la nuit suivante, il commença à battre Bondeno avec son Artillerie. En même tems Trivulce donna à Gaston de Foix, neveu du Roy, qui étoit venu l'année précédente à l'Armée, encore fort jeune, cent Hommes-d'Armes, quatre cens Chevaux-Legers & cinq cens Fantassins, pour aller insulter les retranchemens des Ennemis. Gaston mit en fuite cinq cens Hommes de pié, qui étoient de garde à la tête du Camp; alors les Ennemis laissant Garnison dans Bondeno, se retirerent dans un poste avantageux au-delà du Fleuve.

Ce fut là tout le fruit que Trivulce retira de son Expédition.

(*a*) Il étoit Chevalier de S. Jean de Jerusalem. Il s'appelloit Leonard Prato d'Alessi.

L'Artillerie pointée contre Bondeno, fit peu d'effet à cause de la largeur du Po, qui étoit entre-deux ; & les Ennemis ayant coupé une chaussée, la Riviere, qui étoit alors fort grosse, inonda le Pays de façon, qu'on avoit besoin de Bateaux pour aller des quartiers de l'Armée Françoise à Bondeno. C'est pourquoi, Trivulce n'espérant plus de pouvoir joindre les Ennemis par cet endroit, fit venir de Verone deux milles Lansquenets, & donna ordre qu'on levât trois milles Grisons, pour tâcher de s'approcher de leurs postes par le chemin de San-Felicé, en cas que la négociation de l'Evêque de Gurck fût infructueuse. 1511.

XXXIX. Congrés pour la Paix, à Mantoue.

L'arrivée de ce Prélat avoit été un peu retardée, par un assez long séjour qu'il fit à Salo, sur le Lac de Garde, pour attendre la réponse du Pape, auquel il avoit écrit d'envoyer ses Plénipotentiaires à Mantoue ; mais l'ayant attendue inutilement, il se rendit enfin dans cette Ville, accompagné de Dom Pedro d'Urrea, Ambassadeur ordinaire du Roy d'Arragon auprès de l'Empereur ; peu de jours après, l'Evêque de Paris y arriva aussi. Le Roy qui étoit venu à Lyon pour être plus près de la négociation ou des opérations de la Guerre, ne doutoit pas que le Pape ne députât aussi au Congrés : mais Jule avoit des desseins bien différens. Il vouloit que l'Evêque de Gurck vint le trouver ; c'étoit moins pour soutenir l'éclat de la dignité Pontificale, que dans l'espérance de gagner ce Ministre par de grands honneurs, de belles paroles, & par d'autres artifices ; car il étoit plus opposé que jamais à la conclusion de la Paix. Il chargea Jérôme Vic de Valence, Ambassadeur du Roy Catholique auprès de lui, d'engager ce Prélat de se rendre à sa Cour. L'Evêque de Gurck ne refusoit pas d'aller trouver le Pape, mais il prétendoit que cette démarche ne seroit convenable, qu'après que les choses auroient été discutées, & presque conclues à Mantoue, afin de prévenir toutes les difficultés : Que d'ailleurs il y étoit indispensablement obligé ; en effet pouvoit-il laisser seul à Mantoue l'Evêque de Paris, que le Roy de France n'y avoit envoyé que sur les instances de l'Empereur ? Convenoit-il de traiter sans lui des Affaires du Roy son Maître ? Et comment lui proposer de l'accompagner ? Outre que l'Evêque de Paris n'avoit point d'ordre de faire cette démarche, la dignité du Roy permettoit-elle que son Plénipotentiaire allât chez son Ennemi, avant que leurs différends fus-

ſent terminés, ou du moins ſur le point de l'être?

1511. Les deux Ambaſſadeurs d'Arragon lui repréſentoient au contraire, que tout dépendoit de l'Affaire de Ferrare: Que quand elle ſeroit une fois réglée, le Pape n'ayant plus de motif pour ſoûtenir les Venitiens, il faudroit bien qu'ils ſe réglaſſent ſur la volonté de l'Empereur. Que le S. Siége avoit de grands Droits ſur Ferrare, & que le Pape prétendoit avoir reçu un cruel outrage de la part d'Alfonſe d'Eſt; qu'il étoit convenable que le Vaſſal implorât la clémence de ſon Seigneur direct, plûtôt que de ſe meſurer avec lui; & que pour cet effet, non ſeulement la bienſéance, mais même une eſpéce de néceſſité exigeoit, que l'Evêque de Gurck ſe rendît à Rome. Qu'ils étoient perſuadés que cette démarche adouciroit beaucoup le Pape, & qu'il ſeroit plus avantageux de l'amener à ce point, qui étoit déciſif pour la Paix, que de perdre du tems & des ſoins à vouloir l'engager de faire partir ſes Légats pour l'Aſſemblée de Mantoue. Qu'au reſte on ne pouvoit diſcuter, ni terminer les différends, qu'en préſence de toutes les Parties, & qu'actuellement il n'y en avoit qu'une dans cette Ville, puiſque l'Empereur, le Roy très-Chrétien & le Roy Catholique étoient tellement unis par l'obligation des Traités, & par les liens du Sang & de l'amitié, qu'on devoit les regarder comme trois Freres, qui n'avoient qu'un même interêt. Enfin l'Evêque de Gurck ſe rendit aux inſtances du Pape, & il pria l'Evêque de Paris d'attendre à Parme quel ſeroit le fruit de ſon voyage.

XL. Le Pape ne laiſſe pas de continuer la guerre.

Tandis qu'on s'éforçoit de faciliter la Paix, Jule n'avoit pas ceſſé de faire la guerre. Il avoit aſſiégé pour la ſeconde fois la Baſtia de Genivolo, & il avoit chargé Jean Vitelli de cette expédition; mais ce Siége alloit fort lentement, parce que l'Infanterie du Pape étoit fort diminuée faute de payement, & que les grandes pluyes; & les ſaignées que les Aſſiégés avoient faites à la Riviere, avoient inondé tout le Pays. En même-tems l'Armée Navale des Venitiens, qui étoit auprès de Sant-Alberto pour favoriſer ce Siége, fut attaquée par le Duc de Ferrare avec une Eſcadre de Galeres & de Brigantins. Les Venitiens en ayant apperçu pendant le combat encore une autre qui venoit de Commacchio, ils prirent la fuite, & ſe réfugierent dans le Port de Ravenne, après avoir perdu deux Flutes, trois Barbottes, & plus de quarante autres Bâtimens plus petits. Ain-

ſi le Pape n'eſpérant plus de prendre Baſtia, donna ordre aux Troupes qui faiſoient ce Siége, de joindre le Corps d'Armée, campé à Final, dont l'Infanterie étoit auſſi fort diminuée par les déſertions continuelles. 1511.

XLI. Il fait des Cardinaux pour s'appuyer contre le Concile.

Dans ce tems-là le Pape, autant pour ſe concilier la faveur des Puiſſances, que pour oppoſer au Concile dont on le menaçoit, des Prélats ſçavans, pleins de maturité, conſidérés à la Cour de Rome, & ſur leſquels il pût compter, créa huit Cardinaux, du nombre deſquels furent (*a*) l'Archevêque d'Yorck, Ambaſſadeur du Roy d'Angleterre, & l'Evêque de Sion. Ce dernier obtint le Chapeau, parce que Jule avoit beſoin de ſon crédit en Suiſſe, & l'autre l'eut à la recommandation du Roy ſon Maître, que le Pape avoit d'autant plus d'intérêt de ménager, qu'il eſpéroit de l'engager dans une guerre contre la France. Par un trait d'habile politique, Jule après cette Promotion voulant faire eſpérer à l'Evêque de Gurck, qu'il ſeroit auſſi revêtu de la Pourpre Romaine, & ſe le rendre plus favorable par ce moyen, ſe réſerva un Chapeau du conſentement des Cardinaux.

XLII. Il eſt cauſe que la Negociation de la Paix eſt rompue.

Dans la réſolution où il étoit de rendre à ce Prélat des honneurs extraordinaires, il n'eût pas plûtôt appris qu'il avoit conſenti à le venir trouver, qu'il crut ne pouvoir lui en faire un plus grand, que d'aller en perſonne audevant de lui; il ſe rendit donc de Ravenne à Bologne, afin de le recevoir plus commodément & avec plus de magnificence. L'Evêque de Gurck y arriva trois jours après le Pape, & il fut reçû comme l'auroit été le plus grand Roy. La ſuite du Prélat étoit très-magnifique; car en qualité de *Lieutenant de l'Empereur en Italie*, il avoit un nombreux cortége de Seigneurs & de Gentilshommes ſuperbement vêtus, & dont les Livrées étoient fort brillantes. L'Ambaſſadeur de Veniſe vint audevant de lui à la Porte de la Ville avec les marques d'une grande ſoumiſſion; mais l'Evêque témoigna par des diſcours & des geſtes pleins de hauteur, que la préſence d'un homme qui repréſentoit les Ennemis de l'Empereur, le bleſſoit. Il fut conduit dans cette pompe au Conſiſtoire, où le Pape l'attendoit avec tous les Cardinaux; là il dit en peu de mots, mais fiérement, que l'Empereur l'avoit envoyé en Italie, pour ſe faire reſtituer par le moyen de la Paix ce qu'on avoit uſurpé ſur lui. Qu'il la deſiroit plus que la guerre;

(*a*) Chriſtophe Chambridge.

mais qu'elle ne pouvoit se faire à moins que les Venitiens ne lui
1511. rendissent leurs usurpations. Après l'Audience publique, il en eût une particuliere du Pape, ou il lui répéta les mêmes choses, avec la même fierté. Il ne fit pas moins paroitre de hauteur le lendemain. Le Pape ayant nommé avec sa participation les Cardinaux de S. George, de Reggio & de Medicis pour traiter avec lui, ils l'attendirent inutilement le lendemain à l'heure marquée. Gurck croyant qu'il étoit au-dessous de lui, de traiter avec d'autres qu'avec le Pape-même, y envoya trois de ses Gentilshommes, avec ordre de l'excuser sur ce qu'il étoit retenu par d'autres Affaires. La haine du Pape contre les François, balançant sa fierté naturelle, lui fit dévorer toutes ces indignités.

La Paix entre l'Empereur & les Venitiens, par laquelle on entama la négociation, souffroit de grandes difficultés. A la vérité l'Evêque de Gurck, qui d'abord avoit demandé toutes les Villes usurpées, venoit enfin de consentir que Padoue & Trevise, leurs Territoires & dépendances demeurassent aux Venitiens; mais il vouloit qu'ils payassent à l'Empereur une somme considérable en faveur de cette Cession; Qu'ils reconnussent tenir ces Places de l'Empire; & qu'ils lui cédassent leurs Droits sur toutes les autres Villes. Ces Conditions furent rejettées dans le Sénat, où l'on étoit unanimement d'avis, que puisqu'on avoit fortifié Padoue & Trevise, de maniere qu'il n'y avoit rien à craindre pour elles, il étoit plus àpropos de garder l'argent que l'Empereur demandoit; parce que si l'orage venoit à cesser, il pourroit se présenter des occasions de recouvrer le reste du Domaine de la République. Le Pape qui brûloit d'accommoder les Venitiens avec l'Empereur, dans l'espérance de le détacher ensuite du Roy de France, les pressoit vivement & par prieres & par menaces, d'accepter ces Conditions; mais ils déféroient peu à son autorité, non seulement parce qu'ils n'ignoroient pas la cause de cette chaleur, mais encore parce qu'ils étoient persuadés, que ne pouvant se passer de leurs secours, tant qu'il seroit brouillé avec la France, il n'oseroit les abandonner. Néanmoins après bien des contestations qui durerent plusieurs jours, l'Evêque de Gurck relachoit un peu de ses prétentions; & les Venitiens de leur côté cédoient plus qu'ils n'avoient résolu d'abord; ils s'étoient

enfin

enfin rendus aux sollicitations de Jule, & à celles des Ambassadeurs d'Arragon, qui se trouvoient à toutes les Conférences; 1511.
les choses en vinrent même au point, que l'Evêque de Gurck continuant dans la volonté de laisser aux Venitiens, Padoue & Trevise, consentit qu'ils ne payassent que dans des termes fort éloignés, la somme qu'il exigeoit d'eux.

Il ne restoit plus qu'à reconcilier le Pape avec le Roy de France, qui sembloient n'avoir d'autre sujet de division que l'Affaire de Ferrare. L'Evêque de Gurck se flatoit d'en venir aisément à bout, parce que le Cardinal de Pavie, & les Ambassadeurs d'Arragon lui avoient insinué, que le Pape y avoit assez de penchant, & qu'il sçavoit d'ailleurs, que le Roy sacrifieroit volontiers quelque chose de sa dignité, & des intérêts du Duc de Ferrare en faveur de la paix. L'ordre exprès que l'Empereur lui avoit donné, de ne rien conclure à moins que cette Affaire ne fût terminée, l'obligea d'aller trouver le Pape pour expliquer les intentions de son Maitre; mais à peine eût-il entamé cette matiere, que Jule l'interrompit, s'efforçant de lui persuader de conclure avec les Venitiens, & de laisser l'Affaire de Ferrare indécise. Il lui représenta que l'Empereur n'entendoit guéres ses véritables intérêts, s'il ne profitoit pas de l'occasion qui s'offroit, pour venger par le moyen des forces & de l'argent des Venitiens, toutes les injures qu'il avoit reçues de la part des François, & s'il attendoit qu'on le sollicitât d'une chose dont il devoit prier les autres (*a*). L'Evêque de Gurck fit tous ses efforts pour l'amener à son but; & voyant qu'il n'y réussissoit pas, il lui déclara qu'il alloit se retirer sans conclure avec les Venitiens : en effet après avoir baisé les piés de S. Sainteté, selon la coutume, il partit de Bologne sur le champ, quinze jours après son arrivée dans cette Ville. Le Pape envoya aussi-tôt après lui pour le faire revenir à Bologne, mais ce fut inutilement. Gurck se rendit à Modéne, & ensuite à Milan, se plaignant beaucoup de la conduite du Pape,

(*a*) Le Pape ajoûta à ce discours, de grandes offres pour l'Evêque de Gurck, & il lui promit de le faire Patriarche d'Aquilée, de lui donner le Chapeau de Cardinal, & d'augmenter ses revenus jusqu'à 100000. Ducats de rente, s'il vouloit entrer dans ses vûes. Comme les gens fiers & hauts ont ordinairement de l'honneur, l'Evêque méprisa ces offres, & dit que rien n'étoit capable de l'engager à trahir son devoir. *Ni moi*, repartit le Pape, *à m'accommoder avec le Roy de France, dût-il m'en coûter la Tiare & la vie.*

mais ſur-tout des hoſtilités qu'il avoit faites dans le tems, où
1511. la négociation de la paix auroit dû les ſuſpendre. En effet ce fut dans ce tems-là, que le Pape envoya ſecretement (a) l'Evêque de Vintimiglia, fils du Cardinal Paul Fregoſe, pour exciter une revolte dans l'Etat de Genes. Les François en ayant été inſtruits, firent arrêter ce Prélat dans le Mont-Ferrat; il étoit déguiſé, lorſqu'on ſe ſaiſit de ſa Perſonne, & ayant été conduit à Milan, il y révéla toute l'intrigue.

Les Ambaſſadeurs du Roy d'Arragon s'étant fort empreſſés, du moins en apparence, pour procurer la Paix, & ayant témoigné à l'Evêque de Gurck à ſon départ de Bologne, qu'ils étoient indignés de l'opiniâtreté du Pape, il les pria de faire retirer dans le Royaume de Naples les trois cens Lances Eſpagnoles, qui étoient dans les Troupes de l'Egliſe, ce qu'ils lui promirent ſans héſiter. Cette circonſtance redoubla l'étonnement du Public ſur la conduite du Pape. Dans le tems qu'il étoit queſtion d'un Concile, & que ſelon toutes les apparences, les Armes de l'Empereur & du Roy de France alloient devenir plus formidables en Italie par la préſence de ces deux Princes, non ſeulement Jule ayant déja Louis pour Ennemi, s'attiroit l'inimitié de Maximilien; mais il s'expoſoit encore à ſe priver des ſecours du Roy Catholique. Quelques-uns s'imaginoient que les deſſeins ſecrets de Ferdinand étoient dans cette occaſion, comme dans beaucoup d'autres, bien différens de ce qu'ils paroiſſoient au-dehors, & que ſes Ambaſſadeurs traitoient en ſecret avec le Pape autrement qu'ils ne parloient en Public: Qu'ayant aigri le Roy de France par de nouvelles injures, il avoit lieu de craindre que la Paix générale ne mît ce Prince en liberté de ſe venger: Qu'alors il ſeroit expoſé à un péril d'autant plus certain, que les Venitiens étoient fort affoiblis, & que l'Empereur qui n'avoit qu'une médiocre puiſſance en Italie, étoit toujours auſſi inconſtant & plus prodigue que jamais. D'autres pouſſant plus loin la politique, diſoient que le Pape, quoique le Roy Catholique le menaçât de l'abandonner, & que même il retirât effectivement ſes Troupes, pouvoit ſe perſuader néanmoins, que ce Prince par le

(a) Alexandre Fregoſe. Il fut pourvû de l'Evêché de Vintimille en 1488; & quoiqu'il s'en fut démis dès l'année 1502. pour ſe donner tout entier aux affaires politiques, on ne laiſſa pas de l'appeller toujours l'Evêque de Vintimille.

grand intérêt qu'il avoit d'empêcher sa ruine, le soutiendroit toujours, quand il le verroit en danger de succomber.

1511.

XLIII. Suite de la Guerre.

Le départ de l'Evêque de Gurck, avoit fait perdre toute esperance de Paix, quoique le Pape au bout de quatre jours l'eût fait suivre par l'Evêque de Murray, Ambassadeur du (*a*) Roy d'Ecosse pour renouer la Négociation. Alors Trivulce n'étant plus retenu par les raisons qui l'avoient arrêté, brûloit de se signaler par quelque Exploit digne de son courage, & qui répondit à la gloire qu'il avoit acquise autrefois. Son dessein étoit encore de convaincre le Roy, du tort que les Princes se font à eux-mêmes, quand au lieu de confier à des Capitaines vieillis dans les Armes, la conduite de la Guerre, Employ extrêmement difficile, & qui demande beaucoup de prudence & de capacité; ils jettent les yeux sur des (*b*) jeunes gens sans expérience, & qui n'ont d'autre mérite que la faveur. L'Infanterie Grisonne qu'il attendoit, n'étoit pas encore arrivée, parce que (*c*) le Général de Normandie, dans l'espérance de la Paix, & pour faire sa Cour au Roy en lui épargnant de la dépense, avoit différé d'envoyer de l'argent pour la lever; cependant il ne laissa pas d'assiéger Concordia au commencement de May avec onze cens Lances & sept mille hommes de pié. Il la prit le même jour. Les Assiégés tremblans aux prémiers coups de Canon, députérent vers lui pour capituler, mais ils négligérent cependant de faire la garde; l'Infanterie de l'Armée s'étant apperçue de cette négligence, se jetta dans la Ville, & la mit au Pillage.

Après la prise de Concordia, Trivulce ne voulant pas que l'envie pût l'accuser de préférer (*d*) ses intérêts particuliers à ceux du Roy, passa outre la Mirandole, & marcha vers Buonporto, Village situé sur le Panaro, pour s'approcher si près des

(*a*) Jacque IV.

(*b*) L'Auteur semble désigner Chaumont, mort à l'age de 38 ans.

(*c*) Thomas Bohier, Baron de S. Ciergue natif d'Issoire en Auvergne, fils d'Astremoine Bohier & de Berault e du Prat, Tante Paternelle du Cardinal & Chancelier Antoine du Prat. Il avoit épousé Catherine Briçonet, fille de Guillaume, Cardinal de S. Malo & de Roulette de Beaune, dont ce Cardinal étoit veuf quand il se fit d'Eglise. Il fut Général ou Intendant des Finances, & Lieutenant pour le Roy en Italie, & il mourut en 1523. Thomas eût un frere, Antoine Bohier Archevèque de Bourges, qui fut fait Cardinal par Leon X. le 1. Avril 1517. par la faveur du Chancelier du Prat, qui étoit doublement son Cousin germain, étant fils de Jacqueline Bohier sœur d'Astremoine.

(*d*) C'est-à-dire, ceux des enfans de Ludovic Pic de la Mirandole son gendre.

Ennemis, qu'il pût, en leur coupant les vivres, les chasser de
1511. leurs postes, ou les obliger d'en venir à une Bataille. Etant entré dans le Territoire de Modene, il eût avis au Village de Cavezzo où il étoit campé, que Jean-Paul Manfroné étoit à Massa auprès de Final, avec 300 Chevaux-Legers de Venitiens; il y envoya 300 Fantassins & 500 Chevaux sous le commandement de Gaston de Foix. Manfroné se mit en Bataille sur un Pont, mais le courage de ses gens ne répondant pas à son intrépidité, ils l'abandonnerent, & il fut fait prisonnier avec quelques autres Officiers.

Dès que l'Armée fut à Buonporto, Trivulce voulut jetter un Pont à l'endroit où le Canal du Panaro creusé au-dessus de Modéne, rentre dans cette Riviere; mais les Ennemis voulant s'opposer aux François, avoient pris un poste si voisin, qu'on étoit de part & d'autre à la portée du canon, dont un coup tiré par ces derniers, tua le Capitaine Peralte, Espagnol au service du Pape. Les bords du Panaro qui sont extrémement élevés dans cet endroit, favorisoient beaucoup les Ennemis dans leur dessein; c'est pourquoi, Trivulce fit jetter un Pont sur le Canal à un mille au-dessus, & le passa; ensuite il marcha vers Modéne le long du Panaro, cherchant un lieu commode pour le traverser; mais les Ennemis qui étoient campés près de Castel Franco, dans un endroit environné de marais & de chaussées, ayant toujours fait cotoyer par la Cavalerie & l'Infanterie, la rive opposée à celle que suivoit Trivulce, il fut obligé d'aller passer sur le Pont de Fossalta à deux milles de Modéne; ensuite tournant à droite du côté de la montagne, il trouva un endroit où le Panaro étoit fort large, mais presque au niveau du terrain, il le passa facilement à gué, & il campa dans un lieu appellé la *Ghiara-di-Panaro*, à trois milles de l'Armée du Pape. Le lendemain il marcha vers Piumaccio, tirant des vivres de Modéne, avec l'agrément de Witfrust.

Le même jour l'Armée du Pape n'osant tenir la campagne devant les François, & jugeant qu'il étoit à propos de marcher vers Bologne, pour empêcher que l'approche des Bentivoglio qui étoient dans l'Armée de Trivulce, n'excitât des mouvemens dans cette Ville, elle alla se poster à *Casalecchio*, à trois mille au-dessus de Bologne. C'est en ce même endroit qu'autrefois Jean-Galeas Visconti Duc de Milan, remporta une grande Victoire

sur les Florentins, les Bolonois, & leurs Alliés. Ce poste avantageux situé entre le Reno & le Canal de cette Riviere, qui passe à Bologne, est appuyé contre la montagne, & assure à cette Ville la commodité de ce Canal. 1511.

XLIV. Le Pape quitte Bologne à l'approche des François.

Castel Franco se rendit le lendemain. Trivulce après avoir demeuré trois jours à Piumaccio à cause des pluyes, & pour se munir de vivres, dont il n'étoit pas abondamment pourvû, vint camper sur le grand chemin entre la Samoggia & Castel Franco. Il fut alors fort embarrassé sur ce qu'il avoit à faire, envisageant les obstacles, dont il étoit comme assiegé de toutes parts. Il sentoit bien qu'il étoit inutile d'attaquer Bologne, à moins d'être assuré du Peuple : En effet, iroit-t'il se présenter devant les murs de cette Ville sur une simple espérance, pour être obligé, comme Chaumont, de se retirer sans autre fruit, que la perte d'une partie de sa réputation ? D'ailleurs comment songer à attaquer les Ennemis dans un poste bien fortifié, sans s'exposer encore avec plus d'imprudence à un péril certain ? S'il s'avançoit au-dessous de Bologne, que pouvoit-il en espérer, si non que les Ennemis dans la crainte qu'il n'attaquât la Romagne, décamperoient peut-être, ce qui pourroit lui procurer une occasion de les combattre ; les Bolonois pouvoient encore se soulever en ce cas. Ce fut à ce dernier parti qu'il s'arrêta, pour essayer si la disposition générale de la Ville, ou les intelligences particulieres des Bentivoglio produiroient quelque effet. Il donna donc des ordres pour se mettre en marche. L'Avant-garde étoit conduite par Théodore Trivulce ; le Corps de Bataille par le Général même, & l'Arriere-garde par Gaston de Foix ; il fit camper l'Armée à *Laino* sur le grand chemin, à cinq mille de Bologne ; c'est là, si l'on en croit les Historiens, que Lepidus, Marc-Antoine, & Auguste eurent cette grande entrevue, qui réunit ces trois Tirans de Rome, sous le nom de *Triumvirs*, & qui vit signer ces proscriptions sanglantes, dont la mémoire ne sçauroit être trop en horreur. Le Pape n'étoit plus alors à Bologne. Après le départ de l'Evêque de Gurck, & sur la nouvelle que Trivulce étoit en marche, Jule agité tour à tour par l'audace & la crainte, sortit de cette Ville, quoique les Lances Espagnoles eussent pris congé de lui. Son dessein étoit d'aller engager l'Armée par sa présence à donner Bataille aux Ennemis, ce qu'il n'avoit pû obtenir des Capitai-

nes, ni par lettres, ni par l'ordre qu'il leur en avoit fait donner plusieurs fois. En partant de Bologne, il vouloit aller coucher à Cento, mais il fut obligé de s'arrêter à la Pievé ; parce que 1000 Fantassins qu'il avoit dans cette premiere Place, vouloient être payés avant de se mettre en marche ; & soit qu'il fut piqué de cette résistance, ou qu'il envisageât le danger de plus près, il retourna le lendemain à Bologne.

1511.

L'approche de Trivulce l'effraya, & lui fit prendre le parti de se retirer à Ravenne ; mais avant de quitter Bologne, il fit venir le Magistrat des Quarante, & il représenta » qu'ayant » délivré les Bolonois d'un triste esclavage, il avoit encore accordé de grandes immunités à leur Ville, & comblé plusieurs » particuliers de ses bienfaits : Qu'auparavant opprimés, méprisés par des Tirans, & sans aucune considération en Italie, » ils vivoient aujourd'huy dans la splendeur & l'opulence : Que » leur Ville voyoit depuis cet heureux tems les Arts & le Commerce fleurir dans son sein : Que plusieurs d'entr'eux élevés » aux plus hautes dignités, jouissoient de l'estime de leurs » Concitoyens & de celles des Etrangers : Qu'ils étoient entierement maîtres de Bologne & de son Territoire ; puisqu'ils » nommoient aux Magistratures, qu'ils recevoient tous les revenus publics, & que le S. Siége se contentoit pour toute marque de Souveraineté, de faire résider dans leur Ville un Legat » ou Gouverneur, qui même ne pouvant rien régler d'important sans leur approbation, laissoit à leur disposition les » choses qui dépendoient de lui : Que si pour se maintenir dans » un état si heureux, ils vouloient bien se défendre eux-mêmes, » il feroit pour leur Ville ce qu'il tenteroit pour Rome en pareil cas : Que la situation des affaires présentes l'obligeoit de » se rendre à Ravenne, mais qu'il n'en seroit pas moins attentif » à la conservation de Bologne : Que même pour la mettre davantage en sureté, il avoit donné ordre que les Troupes Venitiennes, qui étoient au-delà du Po, sous les ordres d'André Gritti, » joignissent son Armée ; & que pour cet effet, elles construisoient un Pont à Sermide : Qu'il ne s'étoit pas contenté de » mettre Bologne en état de défense ; mais que pour lui épargner » même jusqu'aux moindres embarras de la guerre, & afin d'obliger les François de s'éloigner promptement de son Territoire, pour aller défendre leurs propres Etats, il avoit dis-

» posé 10000 Suisses à faire une descente dans le Milanès ; 1511.
» moyennant 40000 ducats, dont les Venitiens lui avoient fourni la moitié : Que si néanmoins ils préféroient le joug des Bentivoglio, à la douceur de la domination Pontificale, il les prioit de lui déclarer sans détour leur intention, parce qu'il s'y conformeroit ; mais qu'ils songeassent qu'en prenant une ferme résolution de se défendre, ils alloient donner une preuve de leur courage, & mériter pour toujours la reconnoissance & la protection de ses Successeurs dans le Pontificat.

A ce discours, où le Pape mit, selon sa coutume, plus de feu que d'éloquence, le Président des Quarante après une délibération en particulier des Membres de ce Conseil, exagerant fort au long leur fidélité, leur reconnoissance, & leur attachement pour la personne du Pape, répondit avec toute l'emphase Bolonoise : » Qu'ils sentoient tout leur bonheur, & combien la fuite des Tirans avoit augmenté les richesses & l'éclat de leur Ville : Que leurs vies & leurs biens n'étoient plus le jouet du caprice d'autrui : Qu'ils jouissoient tranquillement de leur Patrie : Qu'ils avoient également part au Gouvernement & aux revenus publics : Qu'il n'y avoit aucun d'eux qui en son particulier n'eût reçû de Sa Sainteté des graces & des honneurs ; & qu'on voyoit leurs Citoyens revêtus de la pourpre, & dans les premiers emplois de la Cour de Rome : Que pénétrés de reconnoissance pour tant de graces & de biens-faits, ils étoient résolus d'exposer leurs biens, leur honneur & la vie de leurs femmes & de leurs enfans, & de mourir eux-mêmes plûtôt que de manquer de fidélité au S. Siége : Que Sa Sainteté pouvoit se reposer sur eux de la défense de leur Ville, & aller à Ravenne sans inquiétude : Et qu'enfin, le Canal de Bologne regorgeroit du sang des Bolonois, avant qu'ils reconnussent un autre Souverain que le Pape Jule.

Le Pape compta beaucoup au-delà de ce qu'il devoit sur l'affection des Bolonois après cette réponse, & laissant le Cardinal de Pavie dans leur Ville, il partit pour Ravenne ; mais la crainte qu'il avoit du Duc de Ferrare, lui fit quitter le grand chemin, quoiqu'il eût été joint par les Lances Espagnoles, qui en retournant dans le Royaume de Naples, voulurent bien l'escorter, & il en prit un plus long par Forli.

XLV. Bologne se

Quand on sçut à Bologne que Trivulce étoit à Laïno, il y

1511.

revolte contre le Pape, & reçoit les Bentivoglio.

eût de grands mouvemens dans la Ville. Les uns accoutumés à la licence de la tyrannie, & à vivre aux dépens d'autrui, souhaitoient passionément le retour des Bentivoglio; les autres voyant deux armées dans leurs terres un peu avant la recolte, étoient au désespoir, & ne demandoient qu'à les éloigner, à quelque prix que ce fût. Il y en avoit même plusieurs, qui craignant que le Peuple ne mît la Ville au pillage, ou que les François ne la forçassent, s'embarrassoient peu de changer de maître. On se souvenoit encore de l'impétuosité que cette Nation avoit fait paroître, lorsque Chaumont parut devant cette Ville. Un petit nombre d'Ennemis déclarés des Bentivoglio, favorisoit le Pape; mais ils n'avoient que de la bonne volonté pour ses intérêts, n'étant pas en état de le servir par des effets. Dans cette diversité de sentimens, chacun prit les armes par amour, pour la nouveauté, ou pour se garantir de l'insulte.

Le Cardinal Legat n'étoit ni assez habile, ni assez ferme pour se tirer d'un pas si délicat; il n'avoit dans une Ville si grande & si peuplée, que deux cens Chevaux-Legers & mille hommes de pié, & sa mésintelligence plus grande que jamais avec le Duc d'Urbin, qui commandoit l'Armée à Catalecchio, l'empêchant d'avoir recours à ce Général, il eût l'imprudence de soudoyer parmi les Citoyens mêmes, quinze Capitaines, qui formerent des Compagnies tirées du Peuple, & de leur confier la garde de la Ville & des Portes. La plus grande partie de ces Officiers étoient Partisans des Bentivoglio, & entr'autres Lorenzo Ariosti, qui ayant été soupçonné autrefois d'intelligence avec eux, avoit été arrêté à Rome, appliqué à la question, & ensuite long-tems enfermé dans le Château Saint Ange. Quand ces sortes de gens se virent armés, ils se mirent à cabaler dans la Ville, & à semer parmi le Peuple des bruits propres à le faire soulever. Le Cardinal s'apperçut, mais trop tard, de sa faute; il voulut envoyer ces Capitaines & leurs Compagnies à l'Armée, feignant que le Duc d'Urbin l'en avoit prié; ceux-ci ayant répondu qu'ils ne vouloient pas abandonner la garde de la Ville, il tenta d'y faire entrer (*a*) Ramazzotto avec 1000 hommes de pié; mais le Peuple s'y opposa. Le Legat se voyant tombé dans un mépris général, & n'ignorant pas d'ailleurs qu'il s'étoit fait beaucoup d'ennemis parmi la No-

(*a*) Il commandoit les Troupes Venitiennes.

blesse,

blesse, par la cruauté qu'il avoit exercée quelque tems auparavant sur trois Nobles Bolonois, ausquels il avoit fait trancher la tête sans aucune formalité, sous prétexte qu'il en avoit l'ordre du Pape; il prit le parti de se retirer. Dès que la nuit fut venue, il sortit déguisé du Palais par une porte secrete, & passa dans la Citadelle avec tant de précipitation, qu'il oublia de prendre son argent & ses pierreries. Il les envoya chercher promptement; & quand on les lui eût apportées, il sortit par la porte *del-Soccorso*, & prit le chemin d'Imola, avec cent Cavaliers, & accompagné de Guy Vaïna son beau frere, Capitaine de ses Gardes. Un moment après, Octavian Fregose se sauva aussi de la Citadelle, suivi d'un seul homme pour lui servir de guide. 1511.

A la premiere nouvelle de la fuite du Legat, on commença à crier par toute la Ville *vive le Peuple*; Laurenzo Ariosti, & François Rinucci, qui étoit aussi l'un des quinze Capitaines & Partisan des Bentivoglio, suivis d'un grand nombre de gens de la même faction, coururent aux Portes de San-Felice & Dellé-Lamé, qui étoient le plus à portée du Camp des François, les rompirent à coups de haches, & s'en étant rendu maitres, dépêcherent en diligence vers les Bentivoglio. A cette nouvelle, ceux-ci accourent, suivis d'un gros de Cavalerie Françoise que Trivulce leur donne, & laissant le grand chemin pour éviter Ponte-à-Reno, qui étoit gardé par Raphael Pazzi l'un des Capitaines du Pape, ils vont passer la Riviere plus bas, se présentent à la Porte Dellé-Lamé, & sont introduits dans la Ville.

LXVI. Déroute de l'Armée du Pape & des Venitiens.

La déroute de l'Armée du Pape suivit de près la défection de Bologne. Le Duc d'Urbin, dont les quartiers s'étendoient depuis Casalecchio jusqu'à la Porte de Siragoza, ayant appris la retraite du Legat & la révolte du Peuple, décampa précipitamment & sans ordre, laissant ses Tentes toutes tendues; il n'avertit pas même la partie de l'Armée, qui gardoit le Camp du côté de la Riviere, où étoient les quartiers des François. Les Bentivoglio informerent à l'instant Trivulce de ce désordre, & firent sortir de la Ville une partie du Peuple pour charger les Ennemis. Ces Troupes & les Paysans qui accouroient déja de toutes parts à grands cris, se jetterent sur le Camp, & enleverent l'Artillerie, les Munitions, & une grande quantité de Bagage;

mais les François qui ſurvinrent, leur en ôterent la plus grande
1511. partie. Théodore Trivulce étant arrivé à Ponte-a-Reno ſuivi de l'avant-garde, Raphael Pazzi fit ferme pendant quelque tems avec beaucoup de courage; mais enfin accablé par le nombre, il fut obligé de ſe rendre. Cependant il arréta les François aſſez de tems, pour donner à l'Armée du Pape le moyen de ſe ſauver. Les Troupes Venitiennes commandées par Ramazzotto, & qui étoient campées plus loin ſur le Mont de San-Luca, n'ayant pû être averties, que fort tard, de la fuite du Duc d'Urbin, ſe retirerent en Romagne par les Montagnes, malgré un échec conſidérable qu'elles reçurent en chemin.

Cette Victoire obtenue ſans combat, valut aux François quinze piéces de gros canon, & pluſieurs autres plus petites, qui appartenoient, partie au Pape, partie aux Venitiens; ils prirent auſſi l'Etendart du Duc d'Urbin, pluſieurs autres Drapeaux, une grande partie du Bagage des Troupes du Pape, & preſque tout celui des Venitiens. Quelques hommes d'Armes de l'Armée du Pape, & plus de 150 de ceux des Venitiens, perdirent leurs équipages. Preſque toute l'Infanterie de l'une & de l'autre Armée fut diſſipée, & l'on fit priſonniers Urſin de Mugnano, Jules Manfroné, & pluſieurs autres Officiers.

On n'exerça aucune violence à Bologne dans cette révolution: Il n'y eut que (*a*) l'Evêque de Chiuſi, qui fut arrêté avec pluſieurs autres Prélats, Secretaires, & Officiers de la Légation, auſquels le Cardinal de Pavie avoit caché ſa retraite, & qui étoient reſtés dans le Palais. Le Peuple dès la nuit même & le lendemain, fit beaucoup d'inſultes & d'outrages à une Statue du Pape, qu'il traîna dans la Place publique. On ne ſçait ſi cette inſolence vint des Satellites des Bentivoglio, ou du Peuple ennuyé des malheurs de la guerre, & qui naturellement ingrat & toujours ami des nouveautés, ſe laiſſa tout d'un coup tranſporter de fureur contre ſon libérateur & ſon pere.

Le lendemain, qui fut le 22 de May, Trivulce reſta dans ſon Camp de Laïno, & le jour ſuivant il ſe mit en marche vers la Riviere de Lidicé, laiſſant Bologne derriere lui. Il s'arrêta à Caſtel-San-Piero, à l'extrémité du Bologneſe, afin d'y atten-

(*a*) Nicolas Bonafidé. Il fut pourvû de cet Evêché par Jule II. le 12 de Juillet 1504. Il étoit homme d'eſprit, & exerça de grands Emplois.

dre les Ordres du Roy, pour attaquer les Etats de l'Eglise, ou pour sçavoir si ce Prince content d'avoir mis Ferrare en sureté, & enlevé à son ennemi Bologne, que Jule avoit conquise avec les secours de France, voudroit borner sa Victoire à ces deux exploits. Jean de Sassatello l'un des Capitaines du Pape, offrit même inutilement à Trivulce de lui livrer Imola, où cet Officier s'étoit presque rendu maître absolu, comme Chef de la Faction Guelfe, après en avoir chassé les Gibelins. 1511.

La Citadelle de Bologne, où commandoit (a) l'Evêque Vitelli, tenoit encore; mais cette Place assez grande & bien fortifiée n'étoit pas mieux pourvue que toutes celles de l'Eglise, c'est-à-dire, qu'il n'y avoit qu'une foible, Garnison très peu de vivres, & presque point de munitions. Pendant qu'elle étoit assiégée, Witfrust y vint lui-même de Modéne durant la nuit, pour engager l'Evêque par de grandes promesses, à remettre cette Place à l'Empereur. Mais l'Evêque préféra de la rendre aux Bolonois; & il en sortit cinq jours après, ayant obtenu, tant pour lui que pour la Garnison, la liberté de se retirer où ils voudroient, & d'emporter leurs effets; outre cela, on s'engagea de lui payer 3000 ducats dans un certain tems. Les Bolonois ne furent pas plûtôt maîtres de leur Citadelle, qu'ils la raserent à la persuation des Bentivoglio; ceux-ci n'avoient pas tant en vue de faire plaisir au Peuple par cette démarche, que de se délivrer de la crainte qu'ils avoient que le Roy de France ne voulût avoir ce Fort à sa disposition. En effet, un des Capitaines de l'Armée de Trivulce avoit déja proposé de le demander, mais Trivulce ne jugea pas qu'il convînt aux intérêts du Roy, de faire croire qu'il vouloit s'emparer de Bologne. A la faveur de cette révolution & de la déroute des Ennemis, le Duc de Ferrare, reprit Cento, la Pievé, Cotignuola, Lugo, & ses autres Places de Romagne, & il chassa Albert Pio de la Ville de Carpi, qu'ils possedoient en commun.

Le Pape fut très-sensible à la perte de Bologne. Ce n'étoit pas sans raison; car non seulement il se voyoit enlever la plus belle Ville de ses Etats après Rome, & dont la conquête lui avoit fait un honneur infini, qu'il s'exageroit encore à lui-même; mais il avoit outre cela tout lieu de craindre que

(a) Jove l'appelle Jule, mais il ne nomme point son Evêché.

les François ne voulussent profiter de leur Victoire. Se sentant 1511. trop foible pour leur résister, il songea à leur ôter toutes les occasions de rien entreprendre contre lui; pour cet effet, il pressa le reste des Troupes Venitiennes, qu'aussi-bien le Sénat avoit déja rappellées, de s'embarquer au Port de Cesena; & il donna ordre qu'on lui renvoyât de Venise les 20000 ducats qu'il y avoit fait compter pour payer les Suisses. Il chargea encore (a) le Cardinal de Nantes, Breton de Nation, d'engager Trivulce comme de son propre mouvement, à faire la paix, & de lui insinuer que la conjoncture présente y étoit très-favorable. Trivulce répondit, qu'il n'étoit pas convenable de parler en termes si généraux, qu'il falloit s'expliquer; que le Roy, quand il avoit désiré la paix en avoit articulé les conditions, & que le Pape devoit aujourd'huy suivre son exemple; puisque selon l'état des choses, c'étoit à lui à la souhaiter. Jule ne se plioit à cette démarche, que pour éloigner le danger qui le menaçoit; car dans le fond, il n'étoit nullement determiné à la paix; & la crainte, la haine, & la colere l'agitoient alors également.

LXVII. Le Duc d'Urbin poignarde le Cardinal de Pavie.

Il arriva dans ce tems-là un accident qui redoubla les chagrins du Pape. Beaucoup de gens avoient accusé le Cardinal de Pavie auprès de lui, les uns de trahison, les autres de lâcheté, quelques-uns d'imprudence; le Cardinal voulant se justifier lui-même, se rendit à Ravenne. Dès qu'il fut arrivé, il en fit avertir le Pape, & lui demanda à quelle heure il pourroit avoir Audience de Sa Sainteté. Jule qui l'aimoit beaucoup, fut charmé de son arrivée, & l'invita à dîner. Le Cardinal sortit de chez lui pour y aller, avec Guy Vaina & sa garde. Le Duc d'Urbin, animé par la haine qu'il avoit depuis long-tems pour le Cardinal, & que la perte de Bologne, & par conséquent la déroute honteuse de son Armée qu'il lui imputoit excitoient encore, vint à lui, suivi de peu de monde; & traversant les Gardes, qui s'ouvrirent par respect, il le poignarda de sa propre main. Ainsi périt le Cardinal de Pavie, que sa dignité devoit garantir de cet attentat, mais qui d'ail-

(a) Robert Guibé. Il fut d'abord Evêque de Treguier, & ensuite de Rennes. Louis XII. l'envoya en Ambassade auprès de Jule II. qui le fit Cardinal du Titre de Sainte Anastasie. Il fut ensuite pourvû de l'Evêché de Nantes, & mourut à Rome le 9 Septembre 1513.

leurs méritoit les plus grands supplices par ses crimes. Le bruit de cet assassinat vint sur le champ aux oreilles du Pape, qui se mit à jetter des cris perçans. Il fut pénétré de la plus vive douleur pour la perte d'un homme qui lui étoit si cher, & encore plus par la hardiesse du coup, qui venoit de violer la dignité de la Pourpre Romaine, jusques sous ses yeux, lui qui avoit porté si haut l'autorité Ecclésiastique ; mais considérant que son neveu étoit l'auteur de cette sanglante catastrophe, il ne put soutenir sa douleur & sa rage, & partit le jour même de Ravenne, pour retourner à Rome. Enfin pour qu'il ne manquât rien à sa triste situation, à peine fut-il arrivé à Rimini, qu'il apprit qu'on avoit affiché à Modéne, à Bologne, & dans plusieurs autres Villes, (a) la convocation du Concile, auquel il étoit sommé de se trouver en personne.

1511.

XLVIII. Concile de Pise contre le Pape.

L'Evêque de Gurck en sortant de Modéne, avoit marché lentement pendant quelques jours, pour attendre la réponse de l'Ambassadeur d'Ecosse, qu'il avoit renvoyé à Bologne au sujet des propositions, dont le Pape lui-même avoit chargé ce Prélat ; mais n'en ayant reçû que des réponses vagues, il envoya aussi-tot à Milan trois Commissaires de l'Empereur, qui conjointement avec ceux du Roy de France, & les cinq Cardinaux, fixerent la tenue du Concile au premier de Septembre prochain dans la Ville de Pise.

Les Cardinaux choisirent cette Ville comme un lieu que le voisinage de la Mer, rendoit commode pour la plûpart de ceux qui voudroient venir au Concile ; ils y furent encore déterminés, par la sûreté où l'on seroit dans cette Ville à la faveur de l'attachement & du zele des Florentins pour Louis XII. On avoit proposé plusieurs autres Villes, qui auroient pû être propres à tenir une pareille Assemblée ; mais on les avoit jugées incommodes, ou suspectes ; enfin elles avoient été rejettées, parce qu'elles auroient pû fournir au Pape quelque prétexte de les refuser. Il ne paroissoit pas convenable de tenir le Concile en France, ni dans aucun autre lieu de la domination du Roy. Cônstance, l'une des Villes Franches d'Allemagne, que l'Empereur proposoit, quoique célébre par ce fameux Concile, qui déposa trois Concurrens, qui se prétendoient Souverains Pontifes, & qui étouffa le schisme dont l'Eglise avoit été déchirée

(a) Cette convocation étoit dattée du 16 de May.

durant près de quarante ans, parut peu commode, & suspecte
1511. à quelques-unes des Parties. Turin fut aussi rejetté, à cause du voisinage des Suisses & des Etats du Roy de France. Bologne avant la révolution n'auroit pas été sûre pour les Cardinaux, & depuis, elle pouvoit-être suspecte au Pape. D'ailleurs on crût que le choix de Pise étoit d'un bon augure, par la mémoire de deux Conciles qui y avoient été tenus avec succès, (a) l'un quand tous les Cardinaux ayant abandonné Grégoire XII. & Benoît XIII. qui se disputoient le Pontificat, élurent Alexandre V. & l'autre plus ancien, tenu vers l'an (b) 1126. par Innocent II. L'Antipape Pierre de Leoné Romain, qui sous le nom d'Anaclet II. avoit long-tems inquiété, non seulement Innocent, mais même la Chrétienté, y avoit été condamné.

Le Roy de France s'étoit auparavant assuré du consentement des Florentins, ausquels il avoit fait entendre que le Concile s'assembleroit sous l'autorité de l'Empire, de la France, & du Roy d'Arragon. Le secret fut bien gardé dans cette occasion; mais ils manquerent de prudence & de fermeté; car ils ne considererent pas assez le danger qu'il y a d'assembler un Concile malgré le Pape, & ils n'oserent refuser au Roy une chose qui dans le fond ne leur étoit pas agréable. Ils cacherent si bien cette résolution prise dans un Conseil de plus 150 personnes, que les Cardinaux ausquels le Roy faisoit espérer le consentement de cette République, mais sans les en assurer entierement, ne sçûrent point qu'ils l'avoient donné; & que le Pape n'en eût aucune connoissance.

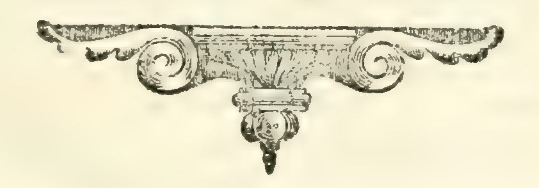
Les Cardinaux prétendoient avoir droit de convoquer un Concile, indépendamment de l'autorité du Pape, dans le besoin, où, selon eux, l'Eglise étoit d'une prompte réforme, non seulement dans les Membres, mais encore dans le Chef, c'est-à-dire, dans la personne du Pape même. Ils disoient que Jule accoutumé dès long-tems à la simonie, continuoit de vendre les choses sacrées, & endurci dans le crime, se livroit toujours à des passions infâmes : Que ce Pontife incapable de gouverner l'Eglise, & l'auteur de tant de troubles, perséveroit, à la face du monde Chrétien, à scandaliser l'Europe entiere, par son opiniâtreté dans sa mauvaise conduite : Que pour sauver la Reli-

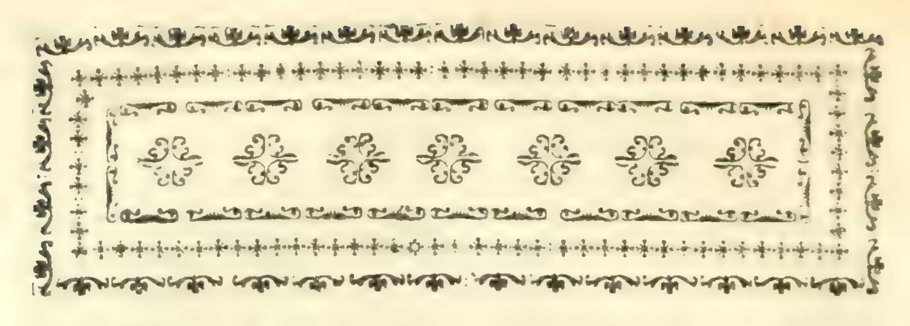
(a) Il fut ouvert le vingt-cinq May 1409.

(b) En 1134. Innocent II. ne fut Pape qu'en 1130.

gion du péril qui la menaçoit, il n'y avoit point d'autre expédient que la tenue d'un Concile, & que puisqu'il négligeoit de l'assembler, le pouvoir de le convoquer étoit légitimement dévolu aux Cardinaux, sur-tout quand il se trouvoit appuyé de l'autorité de l'Empereur, du Roy très-Chrétien, & des Eglises d'Allemagne, & de France. Ils ajoûtoient, que l'usage fréquent de ce remede étoit non seulement utile, mais même nécessaire pour guerir les maux de l'Eglise, extirper les vieilles erreurs, prévenir les nouvelles, éclaircir les doutes qui naissent tous les jours, & enfin pour rectifier des Réglemens faits dans de bonnes intentions, mais dont l'expérience a découvert les inconvéniens : Que dans cette vûe, les Peres du Concile de Constance avoient sagement ordonné qu'il seroit tenu un Concile tous les dix ans : Et en effet, quel autre frein étoit capable de retenir les Papes dans les bornes du devoir ? Comment s'assurer autrement, que sollicité sans cesse par la fragilité humaine, & par la pente naturelle vers le mal, un homme revêtu d'une puissance absolue, ne se croira pas tout permis, quand il sera sûr de n'avoir jamais à rendre compte de sa conduite ? 1511.

Plusieurs combattoient ces raisons, & plus attachés à la Doctrine des Théologiens, qu'à celle des Canonistes, ils soutenoient que le pouvoir d'assembler un Concile, résidoit dans la seule personne du Pape, quoique dominé par toutes sortes de vices, pourvû qu'il ne fut pas suspect d'heresie : Qu'autrement un petit nombre de particuliers, excités par leur ambition ou leur haines personnelles, qu'ils sçauroient colorer de mille prétextes, pourroient troubler tous les jours le repos de l'Eglise ; ce qu'on ne devoit jamais tolerer : Que les remedes les plus salutaires se tournoient en poisons, s'ils n'étoient donnés avec mesure, & à propos. Ces Opposans qualifierent l'Assemblée dont il s'agissoit, non de Concile légitime, mais de Conciliabule diabolique, qui seroit la cause d'un schisme funeste à la Chrétienté.





HISTOIRE
DES
GUERRES D'ITALIE
DE FRANÇOIS
GUICHARDIN.

LIVRE DIXIÉME.

1511.

I. Modération de Louis XII. après sa Victoire.



'ITALIE entiere, & presque toute l'Europe, avoient les yeux tournés sur le Roy de France, pour voir comment il useroit de sa victoire. Il étoit le maître de s'emparer de Rome & de tout l'Etat Ecclésiastique; car les Troupes de Jule ayant été mises en fuite & dissipées, & celles des Venitiens encore plus maltraitées, il n'y avoit plus en Italie aucunes forces capables d'arrêter l'impétuosité du Vainqueur, & le Pape n'avoit pour toute défense, que la dignité du rang qu'il occupoit. Néanmoins, soit que Louis fût retenu par le respect de la Religion, ou qu'il craignit de s'attirer l'inimitié de toutes les Puissances, s'il

s'il pouſſoit plus loin ſa Victoire, il réſolut de la borner lui-même : Modération peut-être plus religieuſe que prudente ; il ordonna donc à Trivulce de laiſſer Bologne aux Bentivoglio, de rendre à l'Egliſe toutes les conquêtes faites ſur elle, & de ramener l'Armée dans le Milanès. Il défendit qu'on fît en France aucunes réjouiſſances publiques : Joignant même à cette modération des diſcours pleins de bonté & de douceur, il dit pluſieurs fois en publique, que quoiqu'il n'eût offenſé ni l'Egliſe, ni le Pape, & qu'il n'eût rien fait qu'après y avoir été forcé, il vouloit néanmoins par reſpect pour le S. Siége demander humblement pardon à Sa Sainteté, & qu'il eſpéroit que Jule, convaincu par l'expérience, que ſes projets n'étoient pas ſi faciles à exécuter qu'il ſe l'étoit imaginé, & reconnoiſſant le peu de fondement de ſa méfiance, voudroit bien faire la paix. La Négociation n'en avoit pas été tout-à-fait interrompue ; car quelque tems avant que le Pape partît de Bologne, il avoit envoyé au Roy (a) l'Ambaſſadeur d'Ecoſſe, pour remettre ſur le tapis le Traité entamé par l'Evêque de Gurck. D'un autre côté les Bentivoglio, pour obéir à la volonté du Roy, avoient déclaré au Pape qu'ils vouloient vivre en bonne intelligence avec le S. Siége, & qu'ils demeureroient dans la même dépendance, où leur pere avoit vècu tant d'années, en effet, ils avoient remis en liberté l'Evêque de Chiuſi, & l'avoient rétabli dans le Palais, en qualité de Légat de Sa Sainteté. 1511.

Trivulce partit donc avec l'Armée, & s'approcha de la Mirandole pour la reprendre. Witfruſt y étoit déja venu à la priere de Jean-François Pic, & il avoit fait dire à Trivulce de ne point attaquer cette Place qui relevoit de l'Empire ; mais voyant bien que ſon autorité ſeule ne ſuffiſoit pas pour l'arrêter, il ſe retira après certaines promeſſes que lui fit ce Général, ſeulement pour ſauver l'honneur de l'Empereur. Jean-François ſe retira auſſi à la faveur d'un ſauf-conduit qu'il obtint ; enſuite Trivulce n'ayant plus rien à faire, envoya cinq cens Lances & treize cens Lanſquenets ſous la conduite du Capitaine Jacob en Garniſon à Verone, & congédia toute ſon Infanterie, excepté 2500 Gaſcons, commandés par Molard & (b) Maugiron,

(a) L'Evêque de Murray, dont il eſt parlé dans le Livre précédent.

(b) Il ſe nommoit *Pirant de Maugiron*, & étoit d'une ancienne Maiſon de Dauphiné. BRANTOME.

qu'il distribua aussi-bien que sa Gendarmerie dans les Villes
1511. du Milanès.

II. Le Pape refuse la Paix, que le Roy lui offre.

Le Pape étoit bien éloigné des bonnes dispositions du Roy; car au lieu de s'adoucir après que l'Armée eût été licentiée, il n'en devint que plus intraitable; & quoiqu'il fût tourmenté de la goute à Rimini, & réduit à de grandes extrémités, il parloit plûtôt en vainqueur qu'en vaincu. Il fit dire au Roi par l'Ambassadeur d'Ecosse, qu'il vouloit que le Cens du Duché de Ferrare, fût payé sur l'ancien pié, & comme avant la diminution accordée par Alexandre VI. Que l'Eglise eût à Ferrare un *Vis Domino*, & Qu'Alfonse lui cédât Lugo, & les autres Villes qu'il avoit dans la Romagne. Quoique le Roi trouvât ces propositions extrêmement dures, il souhaitoit si ardemment de se reconcilier avec le Pape, qu'il répondit qu'il les accepteroit presque toutes, pourvû que l'Empereur y consentît; mais Jule avoit déja changé d'avis. Il étoit retourné à Rome, & outre qu'il étoit naturellement fier, le Roy d'Arragon venoit encore d'encourager son audace. Ce Prince dont la Victoire du Roy avoit augmenté la jalousie, interrompit d'abord les grands préparatifs qu'il faisoit pour passer en Afrique, où il étoit toujours en guerre avec les Maures; il en rappella Pierre Navarre avec trois mille hommes d'Infanterie Espagnole, & l'envoya dans le Royaume de Naples; par ce moyen, il rassura son propre Etat, & empêcha le Pape de prêter l'oreille à la négociation.

Jule déclara donc qu'il ne vouloit point entendre parler de Paix, à moins qu'on ne la fît entre l'Empereur & les Venitiens; que le Duc de Ferrare, outre ce qui avoit déja été demandé, ne le rembousât des frais de la Guerre; & que le Roy ne s'obligeât à le laisser agir contre Bologne. Il avoit déja mis cette Ville en interdit, comme Rebelle à l'Eglise; & il envoya Marc-Antoine Colonne & Ramazzotto pour faire le dégat dans le Bolognese; mais à peine y furent-ils entrés que les Habitans les forcerent à la retraite.

Le Pape à son retour à Rome, ne pût refuser aux instantes prieres des Cardinaux, la liberté du Cardinal d'Auch, qui avoit été prisonnier jusqu'alors dans le Château S. Ange: mais ce ne fut qu'à condition, qu'il ne sortiroit point du Palais du Vatican, jusqu'à ce que tous les Prélats & Officiers qui

avoient été arrêtés à Bologne, eussent été mis en liberté, &
qu'ensuite il ne pourroit sortir de Rome, sous peine de payer 1511.
quarante mille Ducats, dont il donneroit caution. A la vérité le Pape lui permit depuis de retourner en France; mais il exigea, sous la même peine, qu'il ne pourroit se trouver au Concile de Pise.

Le Roy fut d'autant plus surpris de la déclaration du Pape, qu'il s'étoit imaginé, que ce Pontife signeroit sans balancer des propositions dont il étoit l'auteur. Cette conduite lui fit prendre la résolution d'empêcher qu'il ne reprît Bologne. Il y envoya donc quatre cens Lances, & il prit cette Ville & les Bentivoglio sous sa protection, sans obligation de leur part de l'aider de Troupes ni d'argent. Ensuite comprenant que l'Alliance de l'Empereur lui devenoit plus nécessaire que jamais, il lui envoya du Duché de Milan les Troupes qu'il lui avoit promises par le traité fait avec l'Evêque de Gurck, quoiqu'il eût résolu de ne les fournir qu'en cas que Maximilien passât en Italie en personne, conformément au même traité. Ce fut la Palice qui en eut le commandement, au refus de Trivulce, que l'Empereur avoit néanmoins demandé.

Maximilien s'étoit rendu à Inspruck, roulant différens projets dans sa tête. Tantôt il brûloit d'attaquer les Venitiens; tantôt considérant qu'il ne pourroit rien faire d'important, sans avoir auparavant réduit Padoue, dont il ne pouvoit se rendre maître avec le peu de forces qu'il avoit, il penchoit vers la Paix, à laquelle le Roy Catholique le pressoit de consentir; tantôt se livrant à ses vastes projets & à ses anciens desirs, il vouloit marcher à Rome, pour se rendre maître de tout l'Etat de l'Eglise, & il se proposoit d'y mener une nombreuse Armée d'Allemands, outre les Troupes Françoises; mais sa foiblesse & le désordre de ses affaires étoient un grand obstacle à l'exécution de ses desseins. Enfin il promettoit de venir de jour en jour; ensuite il mandoit qu'il envoyeroit des Troupes, & il laissoit ainsi passer le tems sans rien faire.

Louis XII. ne se voyoit qu'avec peine obligé de porter seul tout le poids de la guerre, & cette réflexion qui s'accordoit avec son penchant pour l'économie, faisoit souvent plus d'impression sur lui, que ce qu'on lui représentoit que l'Empereur, s'il n'étoit puissamment secouru, se joindroit enfin à ses Ennemis; & que dans ce cas la France seroit obligée de faire des dépenses bien

plus considérables, & verroit ses Etats d'Italie exposés à un extrême péril.

1511.

III. Concile convoqué par le Pape contre le Concile de Pise.

Tandis que Louis flotoit dans ces incertitudes, & qu'on laissoit les Armes temporelles dans l'inaction; les Cardinaux Auteurs du Concile, & le Pape qui ne négligeoit rien pour étouffer ce mal dans sa naissance, employoient réciproquement les Armes spirituelles pour se détruire. Nous avons dit que le Concile avoit été indiqué sous l'autorité de l'Empereur & du Roy de France. Les Cardinaux de S[te]. Croix, de S. Malo, de Bayeux, de Consenza avoient signé l'Acte de Convocation; S. Severino y accedoit ouvertement; & les Commissaires des deux Princes assistoient à toutes les délibérations concernant cette Affaire. Ces cinq Cardinaux en avoient nommé d'autres dans le même Acte, pour lui donner plus d'autorité (a). Le Cardinal d'Albret, François, qui n'obéit au Roy qu'à regret, étoit de ce nombre; mais les Cardinaux (b) Adrien & de Final déclarerent hautement, qu'ils n'avoient aucune part à l'Acte en question. Ainsi comme il ne paroissoit que six Cardinaux pour tenir ce Concile, le Pape se flatant de les engager à se désister volontairement de cette entreprise, négocioit sans cesse avec eux. Il leur offroit une amnistie entiere du passé, & toutes les sûretés qu'ils pouvoient désirer; ils feignoient de prêter l'oreille à ces propositions. Jule ne s'en tint pas là, & pour faire tomber le reproche de négligence qu'on lui faisoit, il indiqua lui-même un Concile universel pour le premier de May prochain, dans l'Eglise de S. Jean de Latran à Rome; ce qu'il fit, dit-on, par le conseil d'Antoine de Monte-à-Sansovino, l'un des Cardinaux de la derniere Promotion. Il prétendoit que cette Convocation anéantissoit celle de ses Adversaires, & que toute autorité étoit transférée de plein droit au Concile qu'il avoit indiqué; au contraire, les Cardinaux soutenoient que cela eût été ainsi, supposé qu'il eût commencé le premier; mais que puisqu'ils l'avoient prévenu, leur Concile devoit être préféré.

(a) Amanieu d'Albret, fils d'Alain, Sire d'Albret, & de Françoise de Bretagne, & Frere de Jean Roy de Navarre. Il fut Evêque de Pamiers, & ensuite de Pampelune. Alexandre VI. le fit Cardinal, & ce fut une des conditions du mariage de Charlote d'Albret sa sœur avec le Duc de Valentinois. Il mourut à Castel jaloux le deux de Septembre 1520.

(b) C'est celui qu'Alexandre VI. vouloit empoisonner, quand il s'empoisonna lui-même.

La démarche que Jule venoit de faire, l'ayant rassuré sur ses droits, & désespérant d'ailleurs de ramener le Cardinal de Ste Croix, que le desir d'obtenir la Thiare avoit mis à la tête de cette Conspiration, ni S. Malo, ni Cosenza, il publia un Monitoire contr'eux seulement, n'ayant pas encore perdu l'espérance de regagner les deux autres (a); il leur enjoignoit de se rendre auprès de lui dans le terme de 65 jours, sous peine d'être privés du Chapeau & de tous leurs Bénéfices. Pour donner plus de poids à ce Monitoire, il fit ensorte que le sacré Collége leur envoyât un Auditeur de Rote, pour les presser d'oublier leurs querelles particulieres, de se réunir à l'Eglise, & pour leur promettre toutes les sûretés qu'ils pouvoient souhaiter. 1511.

Cependant le Pape, soit par irrésolution, soit pour d'autres raisons, ne cessoit de négocier la Paix avec le Roy de France; elle se traitoit à Rome par les Ambassadeurs de ce Prince, & en France par l'Ambassadeur d'Ecosse & par (b) l'Evêque de Tivoli, Nonce Apostolique. Jule négocioit dans le même tems, une ligue avec le Roy d'Arragon, & les Ventiens contre les François. Ce fut alors qu'il engagea les Siennois à restituer Montepulciano aux Florentins, non par amitié pour ceux-ci, mais parce que leur Tréve étant sur le point d'expirer, il craignoit qu'ils ne fissent venir des Troupes Françoises en Toscane pour reprendre cette Place. Il avoit eu même si peu d'envie que les Florentins eussent Montepulciano, que pour les en empêcher, il avoit envoyé à Sienne cent Hommes d'armes, commandés par Jean Vitelli, qu'il avoit pris à son service en commun avec les Siennois, & Guy Vaina avec cent Chevaux-Legers. Mais ayant fait refléxion que plus la Place feroit de résistance aux Florentins, plus ils seroient disposés à demander les secours de la France, il voulut ôter au Roy cette occasion d'envoyer des Troupes dans un Pays si voisin de Rome. Pandolphe Petrucci, plein de la même crainte, dans laquelle il étoit, adroitement entretenu par les Florentins, hata lui-même cette restitution.

Comme les moindres Affaires, sont la plûpart du tems aussi épineuses que les plus importantes, la restitution de Montepul-

(a) San-Severino, & Bayeux.

(b) Camille Leonini, il avoit succedé à son oncle dans cet Evêché le 3 d'Août 1509. Il mourut à Rome fort estimé en 1527.

1511. ciano occasionna une négociation de plusieurs jours. Pandolphe, pour ne pas s'attirer la haine des Siennois, vouloit que les choses fussent préparées de maniere, que le Peuple fut persuadé qu'il n'y avoit que ce moyen d'éviter la guerre, & de se conserver en bonne intelligence avec le Pape. Ils vouloient tous deux que cette restitution engageât les Florentins à faire une Ligue offensive avec les Siennois. Mais ils craignoient que s'il transpiroit la moindre chose de cette intrigue à Montepulciano, cette Ville n'ouvrît d'elle-même ses Portes aux Florentins, pour gagner leur bienveillance, & que ceux-ci n'ayant plus rien à desirer, ne voulussent plus entendre parler de la Ligue. C'est pourquoi Jean Vitelli entra dans cette Place, & le Pape y envoya (a) Jacque Simonetta, Auditeur de Rote, qui fut Cardinal quelques années après. Ce dernier fut chargé de ménager l'Affaire; & il y réussit si bien, que la Ligue fut conclue pour 25 ans, dans le même-tems que Montepulciano fut rendu aux Florentins; ceux-ci accorderent un Pardon général aux Habitans, & confirmerent les anciens Priviléges de la Ville par la médiation de Simonetta.

IV. Suite de la guerre contre les Venitiens.

Quelques mois s'étoient écoulés presque dans l'inaction de la part de Troupes de l'Empereur & de l'Armée Venitienne; les Allemans réduits à un petit nombre & sans argent se contentoient de conserver Verone; & les Venitiens trop foibles pour assiéger cette Place, se tenoient postés entre Soavé & Lonigo, d'où ils allerent brûler pendant la nuit une grande partie des bleds du Veronése, en-deçà & au-delà de l'Adige; mais ayant été chargés dans leur retour, ils perdirent trois cens hommes de pié. Les choses changerent de face quand on apprit que la Palice s'avançoit vers Verone, à la tête de douze cens Lances & de huit mille hommes d'Infanterie. Alors les Venitiens se retirerent vers Vicence & Legnago dans un poste avantageux. Les eaux qui l'environnoient & les Fossés que les Troupes creusérent autour, en firent une espéce d'Isle; mais ils ne s'y crurent pas long-tems en sureté: Car la Palice s'étant mis en Campagne avec les Allemans, dès qu'il fut arrivé à Verone avec une partie de ses Troupes, l'Armée Venitienne reprit le chemin de Lonigo presque en déroute. La même frayeur leur faisant ensuite abandonner Vicence, toutes les autres Places & le Polesine de Rovigo, qui

(a) Il fut fait Cardinal par Paul III.

étoit successivement pillé par les Venitiens & le Duc de Ferrare, ils se jetterent partie dans Padoue & partie dans Trevise; 1511.
la jeune Noblesse Venitienne accourut pour défendre ces deux Villes. Lonigo fut mis au pillage, & Vicence toujours désolée par les plus forts, ouvrit ses Portes.

Mais toutes ces conquêtes n'étoient rien, tant que Padoue & Trevise restoient au pouvoir des Venitiens, parce qu'aussitôt que les Troupes de France s'étoient retirées, ils reprenoient sans peine, à la faveur de ces deux Places, tout ce que les Allemans avoient conquis sur eux. C'est pourquoi la Palice s'arrêta plusieurs jours à Ponté Barberano attendant, ou que l'Empereur se rendit à l'Armée, ou qu'il fit sçavoir ses desseins. Il étoit entre Trente & Roveré, où il passoit le tems à la Chasse, selon sa coutume; il envoyoit delà quelques Troupes à l'Armée, promettant de venir à Montagnana, & proposant tantôt le siége de Padoue, tantôt celui de Trevise & tantôt l'attaque de Rome. Sa legéreté le promenoit sans cesse de projets en projets, que son extrême indigence rendoit tous impossibles; mais le dernier souffroit encore de plus grandes difficultés que les deux autres. Il lui paroissoit peu convenable & peu sûr d'aller à cette expédition avec tant de Troupes Françoises; d'ailleurs il étoit à craindre, qu'en éloignant l'Armée, les Venitiens n'attaquassent Verone; & par cette raison il falloit y laisser une nombreuse Garnison: Enfin le Roy de France faisoit difficulté de laisser aller ses Troupes si loin du Milanès; parce qu'il n'espéroit presque plus de regagner les Suisses, qui outre leur affection pour le Pape, avoient ouvertement déclaré à l'Ambassadeur de France, qu'ils s'opposeroient à la ruine des Venitiens en faveur des liaisons de cette République avec les Cantons.

Enfin les grands desseins de l'Empereur aboutirent, selon sa coutume, a quelques expéditions peu dignes de la Majesté de l'Empire. Après avoir envoyé à l'Armée un renfort de trois cens hommes d'armes Allemans, sans néanmoins discontinuer de négocier avec les Ambassadeurs de Venise, il fit venir la Palice à Longara près de Vicence, ensuite à Santa Croce, & il le pria d'aller se saisir du Pas de Castelnuovo au-dessous de la Scala, vers le Frioul, à vingt milles de Feltro, pour lui faciliter le passage par cet endroit. La Palice s'étant avancé à Montebellona, qui est à dix milles de Trevise, envoya cinq cens Chevaux & deux

mille Hommes d'Infanterie pour ouvrir ce défilé, dont ils s'em-
1511. parerent en effet, après quoi ils allerent à la Scala.

Cependant les Chevaux-Legers des Venitiens, qui couroient tout le Pays sans obstacle, défirent auprès de Marostica environ sept cent Hommes de pié & quelques Chevaux, François & Italiens. Ces Troupes pour se rendre sans péril à l'Armée, alloient de Verone à Soavé, où elles devoient joindre trois cens Lances Françoises, qui ayant suivi la Palice, attendoient là ses ordres. Au commencement de l'Action, les François eurent l'avantage, & ils firent même prisonnier le Comte Guy Rangoni; mais les Paysans étant accourus en grand nombre au secours des Venitiens, la Victoire se déclara pour ces derniers. Environ quatre cens Hommes de pié François furent tués, & Maugiron & Richemar deux de leurs Capitaines, demeurerent prisonniers.

Le Roy de France voyant que les effets ne répondoient pas aux promesses de l'Empereur, quitta le Dauphiné où il avoit séjourné quelque tems, & retourna à Blois. Maximilien ayant résolu de ne pas aller à l'Armée, reprit le chemin de Trente, bien loin de soumettre tout ce que les Venitiens possédoient dans le Continent, Rome & l'Etat Ecclésiastique. Il se contenta d'envoyer les Allemans dans le Frioul & dans le Trevisan, uniquement pour tirer des Contributions de ces deux Pays. Il proposa à la Palice de s'en approcher pour appuyer l'Armée, & de mettre deux cens Lances dans Verone, où la Peste faisoit de grands ravages. Il lui représenta qu'ayant besoin de ses Troupes dans le Frioul, il ne pouvoit laisser dans cette Ville que les Garnisons des Forteresses. La Palice consentit à sa demande; & après que d'Aubigny qui commandoit les trois cens Lances, qui étoient à Soavé, l'eût joint, il alla se poster sur la Riviere de la Piavé. Les Impériaux laisserent deux cens Chevaux à Soavé, pour assurer davantage Verone; mais ils y furent si peu sur leurs gardes, qu'une nuit ils furent tous tués ou pris par un parti Venitien de quatre cens Chevaux-Legers, & d'autant de Fantassins.

Pendant toute cette année, le Frioul, l'Istrie, Trieste & Fiumé furent continuellement désolés par terre, & même du côté de la mer par de petits Bâtimens, ces malheureuses Provinces étant ravagées tour à tour par les deux Partis. Dès que

l'Armée

l'Armée Allemande se présenta devant Udine, Capitale du Frioul, les Officiers Venitiens qui y faisoient leur séjour, prirent honteusement la fuite; la Ville ainsi abandonnée ouvrit ses Portes sur le champ. Toute la Province se rendit avec la même rapidité, chaque Place donnant de l'argent selon son pouvoir pour se racheter du pillage: il ne restoit plus aux Venitiens que Gradisca, située sur la Riviere de Lisonzo; Louis Moncenigo, Provéditeur du Frioul, la défendoit avec trois cens Chevaux & beaucoup d'Infanterie. Elle soutint l'éfort du Canon, & résista même à un premier Assaut; mais la Garnison voulut absolument se rendre, & le Provéditeur demeura Prisonnier. 1511.

Après l'Expédition du Frioul, les Impériaux vinrent rejoindre la Palice, qui étoit campé à dix milles de Trevise; & ils s'approcherent ensemble de cette Ville, parce que l'Empereur demandoit instamment qu'on tentât de l'emporter: mais ils la trouverent si bien fortifiée de tous côtés, & ils avoient si peu de Pionniers & de munitions, que perdant toute espérance de réussir, ils se retirerent. Peu de jours après, la Palice retourna dans le Milanès par ordre du Roy, qui craignoit plus que jamais le ressentiment des Suisses. Les Albanois des troupes Venitiennes furent sans cesse à sa poursuite, espérant de l'entamer au passage de la Brenta & de l'Adige; mais il fit sa route sans aucune perte, & enleva même les Bagages de deux cens Chevaux Venitiens qu'il trouva logés hors de Padoue, & fit prisonnier Pierre de Longhera qui les commandoit.

Son départ chagrina beaucoup les Allemans: n'ayant pu obtenir de lui qu'il laissât encore trois cens Lances à Verone, ils furent obligés de s'y retirer pour garder cette Ville, abandonnant tout ce qu'ils avoient conquis durant cette Campagne. Aussi-tôt les Troupes Venitiennes, dont Jean-Paul Baglioné étoit Général depuis la mort de Luce Malvezzi, reprirent Vicence; ensuite étant entrées dans le Frioul, elles recouvrerent tout le Païs, excepté Gradisca, qu'elles attaquerent inutilement. D'un autre côté, quelques Milices du Tirol prirent Cadoré, & pillerent (*a*) Bellona presque dans le même tems.

(*a*) Il n'y a point de Ville de ce nom dans le Tirol ni aux environs. C'est apparemment *Belluno*, Capitale d'un petit Pays, appellé le *Bellunese*, qui est entre la Marche-Trevisane, le Frioul, & le Comté de Tirol.

1511. Ainsi toutes les opérations de cette Campagne, se réduisirent à quelques legers succès & de peu de durée, sans aucun avantage solide ; la réputation de l'Empereur en souffrit beaucoup, tandis que celle des Venitiens en fut considérablement augmentée. En effet après avoir eu sur les bras pendant deux ans les Armées de l'Empereur & du Roy de France, cette République tenoit encore sur pié le même nombre de Troupes, & n'avoit presque rien perdu de ses Etats : mais quelque honte & quelque désavantage qu'il eût pour Maximilien, les affaires du Roi de France en souffroient bien davantage. Car tandis qu'aveuglé par la fausse crainte de l'agrandissement de l'Empereur, ou par son imprudence, qui lui cachoit le péril auquel il s'exposoit, peut-être même par son avarice plus forte chez lui que toutes sortes de considérations, il ne donnoit point à Maximilien les secours nécessaires pour accabler ses Ennemis, il le mit dans une espéce de nécessité de prêter l'oreille à ceux qui le pressoient sans cesse de rompre avec lui. Par ce moyen il laissa assez de forces aux Venitiens, pour pouvoir accroitre celles de ses Ennemis en se joignant à eux.

V. L'Empereur se refroidit par rapport au Concile de Pise.

L'Empereur commençoit déja à donner quelques marques de son changement, & particuliérement à l'égard du Concile. Il avoit témoigné moins d'ardeur depuis la convocation de celui de Latran, & il n'avoit envoyé à Pise, ni Prélats Allemans, ni Commissaires de sa part ; quoique le Roy de France eût déja nommé vingt-quatre Evêques pour y assister au nom de l'Eglise Gallicane, & eût donné ordre à tous les autres Prélats du Royaume de s'y rendre aussi en personne, ou d'y envoyer leurs Procureurs. Soit que l'Empereur voulut excuser son retardement, soit qu'en effet il désirât que le Concile ne se tint pas à Pise, il demanda qu'il fut transféré à Mantoue, ou à Verone, ou à Trente, pour la plus grande commodité des Evêques d'Allemagne, & parce qu'il vouloit, disoit-il, s'y trouver en personne. Cette proposition qui déplut à tous les membres du Concile par plusieurs raisons, ne fut approuvée que du Cardinal Ste Croix, qui brûlant du desir d'être Pape, n'avoit excité toute cette brouillerie, que dans ces vûes d'ambition, qu'il espéroit de faire réussir par la protection de l'Empereur, sur lequel il comptoit beaucoup. Néanmoins tous les Prélats étant également persuadés, que le Concile ne pouvoit se soutenir qu'à l'abri

de l'autorité de Maximilien, ils lui dépêcherent en commun le Cardinal de San-Severino, pour le supplier de faire partir les Evêques & les Commissaires, suivant les promesses réïtérées & pour lui donner parole, que dès que le Concile auroit été ouvert, on le transféreroit par-tout où il voudroit. San-Severino devoit lui représenter que cette démarche faite avant l'ouverture de l'Assemblée pourroit nuire à l'intérêt commun, sur-tout parce qu'il importoit infiniment de prévenir le Pape. Galeas de San-Severino qui plus heureux que Ludovic Sforce son premier Maître, avoit été honoré par le Roy de France de la (*a*) charge de Grand Ecuyer, accompagna le Cardinal son frere, pour faire au nom de ce Prince les mêmes instances à l'Empereur : mais le principal but de son voyage étoit de rassurer par des offres avantageuses, l'esprit de Maximilien, dont l'inconstance donnoit de terribles inquiétudes au Roy. — 1511.

Louis n'avoit pourtant pas perdu toute espérance de faire la Paix avec le Pape. Elle avoit été négociée à Rome par les Cardinaux de Nantes & de Strigonie, & en France, par l'Evêque de Murray & par celui de Tivoli ; le Pape avoit même envoyé à son Nonce les Pouvoirs nécessaires pour conclure : mais il y avoit inséré des modifications, qui faisoient soupçonner que ses intentions n'étoient pas aussi sincéres qu'elles le paroissoient, sur-tout le Roy n'ignorant pas que dans le même tems il avoit des négociations opposées avec plusieurs autres Puissances.

VI. Maladie du Pape.

Il arriva alors au Pape un accident qui auroit mis fin à toutes ses intrigues, & qui eût étouffé la semence des maux qu'elles alloient produire, s'il eût eu de plus grandes suites. Il tomba malade le 17 d'Août, & quatre jours après il fut tellement abbatu par son mal, qu'on le crût mort pendant quelques heures. Le bruit de sa mort se répandant de toutes parts, plusieurs Cardinaux se mirent en chemin pour venir à Rome, & entr'autres, ceux qui avoient convoqué le Concile. On vit alors dans cette Capitale les troubles, qui suivent ordinairement la mort des Papes, & même de beaucoup plus grands ; car (*b*) Pompée Colon-

(*a*) Il fut fait grand Ecuyer en 1506. à la Place du Seigneur d'Urfé.

(*b*) Il avoit succédé dans l'Evêché de Rieti au Cardinal Jean Colonne son Oncle, le 6 d'Octobre 1508. Jule pour toute punition se contenta de ne lui point donner le Chapeau qu'il lui destinoit avec la Légation de Bologne. Mais Pompée étant entré depuis dans une Conjuration contre Jule, ce Pape le dépouilla de son Evêché dans un Consistoire public, le 29 Octobre 1512. & nom-

ne, Evêque de Rieti & Antime Savelli, jeunes gens de la premiere Nobleſſe de la Ville, aſſemblerent le Peuple au Capitole,
1511. & tâcherent de le ſoulever, & de l'exciter par des diſcours ſéditieux, à ſe mettre en liberté. Ils diſoient: (a) » Que le Peuple » Romain, autrefois Maître du monde entier, avoit gémi aſſez » long-tems dans l'oppreſſion & dans la ſervitude. Que ſa ſoumiſſion avoit pu s'excuſer en quelque façon dans les ſiécles » paſſés, où Rome uniquement par deférence pour la Religion, » avoit ſubi volontairement l'aimable joug de la Pieté chré» tienne & obéi à des Prêtres reſpectables par des mœurs pures, » & des Miracles ſans nombre. Mais aujourd'hui quelles Ver» tus dans leurs Succeſſeurs pouvoient excuſer la honte de leur » être aſſervi? Etoit-ce l'intégrité de leurs mœurs, la ſainteté » de leurs exemples, ou enfin les prodiges qu'ils opéroient? Il n'y » avoit point au monde d'hommes plus corrompus & plus vi» cieux, & le ſeul Miracle qui ſe fit encore en leur faveurs, étoit » que la Juſtice de Dieu tolerât ſi long-tems toutes leurs abomi» nations. Eſt-ce donc, ajoutoient-ils, la force des Armes, qui ſou» tient ce pouvoir? Sont-ce les talens & l'habilité de ces Tyrans, » ou leur application à maintenir la Majeſté du Pontificat? Mais » y a-t'il des hommes plus ennemis du travail, de l'étude & des » fatigues de la guerre, plus eſclaves de la moleſſe & du repos, & » qui ſoient moins touchés de la dignité & de l'intérêt de leurs » Succeſſeurs. Ils dirent encore qu'il n'y avoit que deux Puiſſan» ces dans le monde, ſçavoir, celle des Papes, & celle des Sou» dans du Caire, qui ſe reſſemblaſſent, en ce que la dignité du » Prince & le rang des Mammelus n'étant point héréditaires, » ils paſſent toujours à des familles étrangéres; mais que l'eſcla» vage des Romains étoit beaucoup plus honteux que celui de » l'Egypte & de la Sirie: car au moins ces Provinces obéiſ» ſoient à des hommes belliqueux, endurcis à la fatigue, & qui » ne connoiſſoient point la moleſſe; au lieu que les Romains ram» poient devant des Maîtres effeminés & perdus de débauche,

ma le Cardinal de Nantes pour Adminiſtrateur de cette Egliſe. Dans la ſuite Leon X. l'y rétablit, & le fit Cardinal. Il reſigna l'Evêché de Rieti à Scipion Colonne ſon neveu en 1520. mais il en poſſéda pluſieurs autres, ſçavoir de Catane, d'Acerra, d'Aquila, d'Averſe & de Mont-Real. Il mourut Vice-Roy de Naples le 28 de Juin 1532.

(a) Ce Diſcours a été ſupprimé dans preſque toutes les Editions de l'Hiſtoire de Guichardin.

» Etrangers, & dont souvent la bassesse de mœurs égaloit l'ob-
» scurité de la naissance. Qu'il étoit tems de sortir d'un si lâche 1511.
» engourdissement, & de songer que le nom *Romain* qui releve
» l'éclat, de la Vertu dans ceux qui le portent, ne sert qu'à
» augmenter leur opprobre & leur infamie, lorsqu'ils oublient
» la gloire de leurs Ancêtres. Et qu'enfin la mort du Pape, la
» discorde qui regnoit alors entre les Cardinaux, la division des
» Puissances, le trouble & la confusion de l'Italie, la haine de
» tous les Princes pour la tyrannie des Prêtres, offroient aux Ro-
» mains une occasion favorable de briser un joug si honteux &
» de rétablir la liberté dans Rome.

Cependant le Pape revint de sa foiblesse, & se trouve un peu soulagé le lendemain ; quoiqu'il y eût encore plus à craindre qu'à espérer pour sa vie, il assembla les Cardinaux en forme de Consistoire ; il avoit résolu avant sa maladie d'observer les formalités juridiques dans l'absolution de l'assassinat commis par son neveu ; mais n'ayant pas assez de tems pour cela, il la lui donna dans cette Assemblée comme à un pénitent, à l'égard duquel il usoit d'indulgence. Il recommanda aussi au sacré Collége de procéder canoniquement à l'Election de son Successeur ; & voulant empêcher qu'on employât à l'avenir les moyens qui avoient procuré son exaltation, il fit publier une Bulle, qui soumettoit des peines terribles ceux qui se feroient élire par argent ou par d'autres voyes illicites. Ce même Décret annulloit toute Election où il y auroit Simonie ; Jule donnant ainsi lui-même au premier Cardinal qui voudroit l'attaquer, des armes sûres pour le faire avec succès : il avoit fait cette Constitution, dès le tems qu'il étoit à Bologne, indigné contre certains Cardinaux, qui se ménageoient déja ouvertement les suffrages des autres pour regner après sa mort. Depuis, sa santé se rétablit de jour en jour, soit par la force de son tempéramment, soit que dans sa colére Dieu voulût attirer par son moyen sur l'Italie de plus grands maux que ceux qu'elle avoit déja soufferts ; quoiqu'il en soit, ce ne fut point aux Médecins qu'il dut sa guérison ; car il ne suivoit en rien leurs avis, & il mangeoit dans le plus fort de sa maladie, des fruits crus, & tout ce qu'ils lui défendoient comme contraire à son mal.

VII. Il négocie en même tems

Jule ne fut pas plûtôt hors de danger, qu'il reprît ses premieres intrigues. Il continua à négocier en même tems la Paix avec

1511.

La Paix avec le Roy de France, & une Ligue offensive contre lui.

Louis XII., & une Ligue offensive avec le Roy d'Arragon & les Venitiens contre la France; la raison de cette conduite opposée étoit, que son humeur martiale étoit quelquefois combattue par la réflexion.

Jule haïssoit depuis long-tems le Roy de France; d'ailleurs il sentoit bien que la Paix ne lui procureroit pas tous les avantages qu'il vouloit obtenir : Enfin les instances du Roy d'Arragon le faisoient pencher vers la guerre. Ce Prince craignoit sur-tout alors que Louis XII. après s'être reconcilié avec Jule, n'attaquât le Royaume de Naples à la premiere occasion. Cette appréhension l'excitoit à dissuader de tout son pouvoir le Pape de faire la Paix. Afin même de donner plus de poids à ses conseils, outre la premiere Flote qu'il avoit fait passer d'Afrique en Italie avec Pierre Navarre, il en avoit encore envoyé une autre d'Espagne, sur laquelle on disoit qu'il y avoit cinq cens Hommes d'Armes, six cens (*a*) Genetaires, & trois mille Hommes d'Infanterie; ces nouvelles forces jointes aux autres formoient une Armée redoutable par le nombre & par la valeur.

Cependant le Roy d'Arragon toujours plein d'artifice disoit, qu'il auroit préféré de faire la guerre aux Maures : Que sans considérer son intérêt particulier, il n'avoit eu en cette occasion d'autre motif que son attachement pour le S. Siége; qu'au reste, ne pouvant pas lui seul entretenir ses Armées, il falloit que le Pape & les Venitiens y contribuassent, & pour les y obliger par la crainte, ses Troupes qui étoient toutes débarquées dans l'Isle de Capri voisine de Naples, feignoient de mettre à la voile pour l'Afrique; mais le Pape ne pouvoit se résoudre à lui accorder ses demandes excessives, ni souffrir ses artifices, qui lui étoient d'autant plus suspects, qu'il n'ignoroit pas que ce Prince entretenoit toujours des liaisons avec Louis XII. & lui donnoit de grandes espérances. Il sçavoit bien que les Venitiens lui obéiroient aveuglément, mais il n'ignoroit pas aussi qu'ils étoient extrêmement affoiblis, & que si la chose dépendoit d'eux, ils se borneroient pour le présent à la défense de leurs Places, sans entreprendre une guerre onéreuse, qu'ils n'étoient pas en état de soutenir. Il se flatoit que les Suisses, dont la plus grande partie étoit contraire à Louis XII. pour-

(*a*) Cavalerie-Legere de ce tems-là.

roient se déclarer contre lui ; mais il hésitoit à s'exposer à tant de périls sur cette espérance incertaine ; n'ignorant pas sur-tout que leurs négociations avec ce Prince n'avoient pas été entierement rompues, & qu'un grand nombre des Principaux de la Nation, ausquels l'Alliance de France étoit fort utile, travailloient de tout leur pouvoir à la faire renouveller dans la prochaine Diéte. D'ailleurs, il avoit plus à crainde qu'à espérer de la part de l'Empereur ; à la vérité, le Roy Catholique pressoit vivement ce Prince, naturellement ennemi des François, de rompre avec la France. Mais aussi Jule n'ignoroit'il pas que Louis XII. venoit de lui faire tout récemment des offres considérables, pour l'engager à faire la guerre aux Venitiens & à l'Eglise. Ces offres étoient beaucoup plus avantageuses que tout ce qu'on auroit pû lui proposer d'ailleurs, & rien n'étoit plus facile au Roy que de les effectuer. Enfin, si Maximilien & Louis venoient à s'unir de bonne foy, leur intelligence rendroit le Concile bien plus à craindre pour Jule, & s'ils joignoient à l'argent de l'un, & aux forces de tous les deux, tous les avantages qu'ils pouvoient retirer de la situation de leurs Etats, comment pouvoit-il se flater de leur résister, lui qui avoit bien de la peine à se défendre contre les seules forces de la France. 1511.

VIII. Il excite le Roy d'Angleterre à faire la guerre à Louis XII.

Mais ce qui le rassuroit contre ces craintes, étoit l'espérance d'engager le Roy d'Angleterre à porter la guerre en France. L'Autorité du S. Siége étoit fort grande alors dans cette Isle, & il employoit ce nom respectable pour exciter Henri VIII. à le secourir contre le Roy de France, qu'il traitoit d'Oppresseur de l'Eglise, & d'Usurpateur de ses Biens. D'ailleurs ce Prince en étoit sollicité par le Roy Catholique (*a*), son beau Pere. Ces deux motifs étoient encore moins puissans sur l'esprit de l'Anglois, que la haine nationale contre les François, & le desir de faire revivre la gloire que ses Prédécesseurs avoient acquise en France. En effet, ils avoient porté le Titre de *Rois de France* : & l'on avoit vû long-tems sous leur obéissance la Guyenne & la Normandie, deux grandes & riches Provinces de ce Royaume, qu'ils avoient abbatu par de longues guerres & où la Victoire les avoit toujours suivis. A la (*b*) Bataille de Poitiers, ils avoient fait prisonnier le

(*a*) Henri VIII. Roy d'Angleterre avoit épousé Catherine d'Arragon, veuve d'Artus son frere aîné, & fille de Ferdinand & d'Isabelle Roy d'Espagne.

(*b*) Donnée le 19 de Septembre 1356.

Roy Jean avec (a) deux de ses fils, & plusieurs grands Seigneurs:
1511. Enfin ils avoient été maîtres de Paris & de la plus grande partie de la France. Henri V. en auroit achevé la Conquête, si la mort ne l'avoit pas surpris dans la fleur de l'âge & au milieu de ses Victoires. Le souvenir de tant de triomphes étoit un puissant égaillon à un jeune Roy, fier des Trésors immenses que son Prédécesseur lui avoit laissés, & qui n'avoit encore vû que des prospérités dans sa Maison. Il se laissoit donc entraîner à cette ardeur malgrè les conseils de son Pere, qui en mourant lui avoit recommandé sur-tout de vivre en Paix avec la France, l'assurant que c'étoit le seul moyen d'affermir le Trône & le repos dès Rois d'Angleterre.

Si Henri VIII. déclaroit la guerre à la France, Louis devoit se trouver dans un extrême embarras; car il auroit eu à défendre ses propres Etats contre les Anglois, que le souvenir du passé rendoit redoutable aux François. Néanmoins le Pape ne pouvoit compter bien sûrement sur cette espérance, attendu le peu de fond qu'il y avoit à faire sur les promesses des *Barbares*, & vû l'éloignement des lieux.

IX. Imprudente sécurité du Roi de France.

D'un autre côté le Roy de France ne se préparoit qu'avec une extrême répugnance à faire la guerre à l'Eglise; & il souhaitoit la Paix avec ardeur, tant pour éviter l'inimitié du Pape, que pour se délivrer des importunités de l'Empereur, & de la nécessité d'y satisfaire. Comme il n'avoit imaginé le Concile de Pise, que pour intimider Jule & l'amener à la Paix, il n'auroit pas eu de peine à s'en désister, pourvû qu'on pardonnât aux Cardinaux & à ceux qui y avoient adheré. Mais la restitution de Bologne, que le Pape exigeoit, souffroit beaucoup plus de difficultés. Cette Place par sa situation, étoit fort commode pour contenir Jule, ce que Louis jugeoit nécessaire, y ayant toute apparence que le Pape n'accepteroit la Paix que pour éloigner le double peril où l'exposoit le Concile & la Guerre, & qu'il la romproit à la premiere occasion. Le Roy se flatoit de rassurer l'Empereur par ses offres; voyant sur tout que ce Prince continuoit à traiter avec lui de leurs Affaires communes, & lui conseilloit même de ne pas consentir à la restitution d'une Place aussi importante que Bologne. A l'égard des Rois d'Arragon & d'Angleterre, il ne s'en défioit pas absolument, quoiqu'il

(a) Il n'y en eut que Philippe Duc de Bourgogne qui fut pris.

n'ignorât

n'ignorât pas les démarches de l'un, & les bruits qui couroient des desseins de l'autre. A la vérité leurs Ambassadeurs après avoir parlé comme amis & comme Médiateurs l'avoient ensuite pressé avec une sorte de hauteur, d'envoyer les Cardinaux & les Prélats François au Concile de Latran, & de permettre que Bologne fut restituée à l'Eglise; mais rassuré par ses propres Ministres sur le compte de Henri VIII. qui feignoit de vouloir entretenir son Alliance, il ne croyoit pas que l'Angleterre dût se déclarer contre lui. Enfin l'artifice de l'Espagnol étoit si séduisant que Louis donnoit plus de créance à de vaines promesses qu'à des faits palpables & sensibles, & qu'il se flatoit que Ferdinand ne se joindroit pas ouvertement à ses Ennemis. 1511.

X. Il rejette l'occasion de se reconcilier les Suisses

Le Roy de France se trompant ainsi lui-même par ces frivoles espérances, rejetta une seconde fois l'occasion de se reconcilier avec les Suisses. Ceux de cette Nation qui étoient attachés à ses intérêts, lui mandoient que la chose étoit facile, pourvû qu'il augmentât les Pensions; mais il le refusa avec hauteur, disant qu'il ne vouloit pas être mis à contribution; & employant la rigueur & la dureté où la douceur auroit été nécessaire, il défendit de laisser sortir des vivres du Milanès pour la Suisse, dans l'espérance que la disette, où ce Pays stérile par lui-même, alloit être exposé, forceroit cette Nation à renouveller Alliance sur l'ancien pié.

XI. Ouverture du Concile *de Pise.*

Cependant le premier de Septembre, marqué pour l'Assemblée du Concile de Pise arriva; les Procureurs que les Cardinaux y avoient envoyés, firent en leur nom les cérémonies de l'Ouverture. Le Pape fut dans une colére extrême contre les Florentins, parce qu'ils avoient permis qu'on tint dans leurs Etats le *Conciliabule*, (c'est ainsi qu'il l'appelloit toujours); & il mit en interdit les Villes de Florence & de Pise, en vertu de la Bulle de Publication du Concile de Latran, par laquelle il déclaroit excommuniés, & soumis à toutes les peines portées par les Canons contre les Hérétiques & les Schismatiques, tous ceux qui favorisoient le Conciliabule de Pise. Il les menaça de leur faire la guerre; & il donna au Cardinal de Médicis la Légation de Perouse, & ensuite celle de Bologne vacante par la mort du Cardinal de Reggio, qui arriva dans ce tems-là; afin qu'un de leurs Bannis, placé avec tant d'autorité, si près de leurs Frontieres, fit naître des troubles parmi eux.

XII. Le Pape met Pise & Florence en interdit.

1511. La Ville de Florence y étoit alors très-disposée; Car outre que quelques personnes souhaitoient le retour des Medicis,

XIII. il regnoit entre les principaux Citoyens des divisions & des haines causées par la grandeur & l'autorité du Gonfalonier, que l'ambition & la jalousie rendoient odieux à plusieurs; d'autres qui étoient mécontens de ce Magistrat, disoient que s'attribuant plus de pouvoir qu'il ne convenoit peut-être à sa dignité, il ne laissoit presque aucune part dans les affaires à ceux qui méritoient d'y entrer, & que le Gouvernement ne dépendant que du Gonfalonier, & de l'Assemblée du Peuple, il manquoit entre ces deux extrêmités un milieu nécessaire dans toute sage République. Ils vouloient donc qu'il y eût un Sénat, qui tempérât ces deux autorités, & qui étant composé des premiers de la Ville, leur donnât le moyen de jouir d'un rang distingué dans leur Patrie : ils ajoutoient que le Gonfalonier, qui avoit été élû principalement pour faire ce choix, s'en éloignoit entierement par l'envie de dominer, ou sur des soupçons mal fondés. Ces plaintes, quoique raisonnables dans le fond, n'avoient point un objet assez important pour se diviser, puisque ces Florentins, sans être Sénateurs, tenoient un rang honnête, & qu'après tout rien ne se concluoit sans leur participation : cependant elles furent l'origine & la source principale des maux que cette Ville essuya dans la suite. Les Ennemis du Gonfalonier, sçachant que ce Magistrat aussi-bien que le Cardinal de Volterre son frere étoient attachés au Roy de France, & qu'ils comptoient sur sa protection, s'opposoient de tout leur pouvoir à toutes les Délibérations favorables à ce Prince, & appuyoient au contraire les intérêts du Pape. Cette division affoiblissoit aussi la haine qu'on portoit aux Medicis, parce que les plus considérables de Florence, quoique toujours éloignés de consentir à leur retour, n'étoient plus si attentifs à les détruire, & à rompre les liaisons des autres avec cette Maison; ils paroissoient même disposés à les favoriser, par jalousie contre Soderin. Ainsi non seulement les véritables amis des Medicis, qui n'étoient pas fort considérables par eux-mêmes, commençoient à concevoir des espérances, pour le retour de cette maison, mais encore plusieurs jeunes gens de la Noblesse souhaitoient qu'il y eût une revolution par ce moyen, soit à cause du fâcheux état de leurs affaires, soit par des mécontentemens particuliers, soit enfin par le desir de s'élever.

Divisions dans la République de Florence.

Il y avoit déja quelques années que le Cardinal de Médicis fomentoit ces dispositions dans Florence. Depuis la mort de Pierre son frere, dont le nom y étoit également redouté & odieux, il avoit affecté de ne se point mêler des affaires de cette République, & de n'aspirer en aucune maniere à la grandeur passée de sa maison. Il avoit toujours fait beaucoup d'accueil & de caresses à tous les Florentins qu'il voyoit à Rome, & les avoit servis avec chaleur : Il ne témoignoit pas moins de bonne volonté, à ceux qui s'étoient déclarés ouvertement contre Pierre ; & rejettoit adroitement toute la haine de ce qui s'étoit passé sur ce frere, comme si toutes ces injures étoient ensevelies avec lui. Cette conduite jointe à la réputation qu'il avoit à la Cour de Rome, d'être naturellement libéral, doux & poli envers tout le monde, lui avoient gagné plusieurs Florentins : Ainsi ce ne fut pas sans raison que le Pape, dans la vûe d'exciter des troubles à Florence, le chargea de la Légation de Bologne. 1511.

XIV. Les Florentins appellent au Concile.

Les Florentins appellerent de l'interdit au S. Concile de l'Eglise Universelle, sans néanmoins parler de Pise, pour ne pas aigrir le Pape ; & supposant que cet appel suspendoit l'effet de l'interdit, le Souverain Magistrat donna une Ordonnance, qui enjoignoit au Clergé des quatre principales Eglises, d'y célébrer publiquement le Service Divin ; ce qui laissant à chacun la liberté de déférer à l'interdit, ou de le mépriser, étoit un effet bien sensible des divisions de la République.

Cependant les Ambassadeurs d'Arragon & d'Angleterre renouvellerent leurs instances auprès du Roy de France, l'assurant que le Pape feroit la paix, pourvu qu'on lui rendît Bologne, & que les Cardinaux à qui, disoient-ils, Jule étoit dans la disposition de pardonner, se rendissent au Concile de Latran. Le Roy, que la seule restitution de Bologne arrêtoit, répondit, que ce n'étoit point une Ville rebelle, dont il prenoit la défense ; puisque Bologne reconnoissoit actuellement la Souveraineté de l'Eglise, comme elle l'avoit reconnue durant plusieurs années avant le Pontificat de Jule, qui devoit se contenter d'y jouir d'une autorité semblable à celle que ses Prédécesseurs y avoient exercée ; qu'il avoit été forcé par l'inquiétude du Pape, & par son humeur martiale & turbulente, d'accorder sa protection aux Bolonois, & qu'ainsi il

1511. y alloit de son honneur de la défendre avec autant d'ardeur que la Ville de Paris même : Que le Concile de Pise avoit été proposé & convoqué comme un moyen honnête & salutaire pour réformer les désordres introduits dans l'Eglise, & qu'on lui rendroit facilement son ancienne splendeur, si le Pape, sans faire de schisme, assistoit à ce Concile comme il convenoit.

XV. Ligue de Rome, entre le Pape, le Roy d'Arragon & les Venitiens, contre la France.

Cette reponse acheva de déterminer le Pape à la guerre ; c'est pourquoi n'écoutant plus que son ancienne animosité, la passion de recouvrer Bologne, sa colére, & la frayeur que lui causoit le Concile, il resolut de signer (a) une Ligue avec le Roy Catholique & les Venitiens ; il en pressa la conclusion avec d'autant plus de vivacité, qu'il craignit d'être abandonné s'il diféroit, les Troupes Espagnols commençant déja à se rembarquer à Capri, pour faire voile, disoient-elles, en Afrique.

La Ligue fut publiée le 5 d'Octobre, en présence du Pape & de tous les Cardinaux qui étoient à la Cour de Rome, dans l'Eglise de Santa-Maria del-Popolo. Le Traité portoit que cette Confédération tendoit principalement à conserver l'unité de l'Eglise, à la garantir du schisme dont elle étoit menacée par le Conciliabule de Pise, & à lui rendre la Ville de Bologne, & toutes les autres Places qui appartenoient médiatement ou immédiatement au S. Siége ; ce qui regardoit Ferrare : Que les Alliés déclareroient la guerre à tous ceux qui s'opposeroient à quelqu'un de ces trois articles, ou qui tenteroient d'en empêcher l'exécution ; ce qui désignoit le Roy de France, & que pour cet effet, on mettroit sur pié une grosse Armée pour les chasser entiérement d'Italie : Que le Pape fourniroit 400 hommes d'Armes, 500 Chevaux-Legers, & 6000 Fantassins ; les Venitiens, 800 hommes d'Armes, 1000 Chevaux-Legers, & 8000 hommes de pié ; & le Roy d'Arragon, 1200 hommes d'Armes, 1000 Chevaux-Legers, & 10000 hommes d'Infanterie Espagnole, pour l'entretien desquels le Pape & les Venitiens donneroient tous les mois chacun 20000 ducats : Qu'il en seroit actuellement avancé 80000 ; moyennant quoi ces Troupes se rendroient dans deux mois en Romagne, ou dans tout autre endroit dont les Alliés conviendroient : Que le Roy

(a) Les Confédérés donnerent à cette Ligue le nom de *Sainte*.

d'Arragon armeroit douze Galeres, & les Venitiens quatorze: Que Dom Raimond de Cardone, Catalan de Nation, & alors Viceroi de Naples, seroit Capitaine Général de l'Armée: Qu'en cas qu'on prit dans la Lombardie quelques Places qui eussent appartenu aux Venitiens, on observeroit à l'égard de ces Villes la Déclaration du Pape, & cette Déclaration contenue dans un écrit particulier, portoit qu'elles leur seroient rendues. On laissa à l'Empereur & au Roy d'Angleterre la liberté d'acceder à la Ligue; les Confédérés se flatoient d'engager enfin le premier à rompre avec la France; à l'égard de Henri, son Ministre le Cardinal d'York, qui s'étoit trouvé à toutes les Conférences, avoit consenti qu'on insérât cet article dans le Traité. 1511.

La conclusion de la Ligue fut suivie de la mort de Jerôme Donato, Ambassadeur de Venise, qui avoit gagné les bonnes graces du Pape par sa prudence & par son habileté, & qui par cette raison avoit été fort utile à sa Patrie auprès de Sa Sainteté. Cette Ligue formée sous le spécieux prétexte de délivrer l'Italie du joug des Etrangers, fut regardée différemment des uns & des autres, selon la diversité des intérêts & des passions. Les uns éblouis par ce titre imposant, donnoient des éloges magnifiques au Pape, pour avoir conçu un si noble dessein, & si digne de la Majesté du Chef de l'Eglise. En effet, disoient-ils, de quelle adresse n'a-t'il pas fallu se servir pour armer (a) les Barbares contre les Barbares, pour les engager à se détruire mutuellement, tandis que le sang Italien sera ménagé; ils ajoutoient qu'après que l'une des deux Nations auroit épuisé toutes ses forces à chasser l'autre d'Italie, il seroit facile de la forcer à son tour d'abandonner ces Provinces.

D'autres qui raisonnoient peut-être plus solidement, & qui sans se laisser surprendre à l'apparence, consideroient la chose en elle-même, craignoient fort que cette guerre ne fût plus funeste à l'Italie, que celles qui avoient attaqué sa liberté: Quelle folie, disoient-ils, de se flater que les armes Italiennes, sans vigueur, sans discipline, sans réputation, sans Chefs d'autorité, & surtout les Puissances d'Italie étant divisées entr'elles, pourront chasser de ce pays un Prince Victorieux, qui, quand il manqueroit de toutes autres ressources, aura toujours celle de se réunir

(a) Les Espagnols contre les François.

1511. avec quelqu'un des Confédérés, pour la ruine commune de tous les autres ? Ils ajoutoient que bien loin que ces nouveaux troubles dussent faire espérer que le Pape & les Venitiens réunis pussent un jour chasser d'Italie les François & les Espagnols ; au contraire, il y avoit lieu de craindre que cette guerre n'y attirât encore d'autres Nations pour la piller : Qu'il seroit à desirer pour ce malheureux pays, que la division & l'imprudence de ses Princes n'eussent pas appellé les Etrangers à la ruine de leur Patrie : Mais qu'enfin, puisque deux de ses plus belles parties se trouvoient occupées par la France & l'Espagne, il étoit de son avantage que ces deux Puissances en demeurassent en possession, jusqu'à ce qu'il plût à la bonté Divine d'en ordonner autrement : Qu'elles se serviroient de contrepoids l'une à l'autre, & qu'à la faveur de cet équilibre, les Provinces qui n'étoient pas encore asservies, conserveroient leur liberté ; au lieu que ces deux Princes venant à se disputer leurs conquêtes, le reste de l'Italie seroit exposé pendant ce tems-là au pillage, & à tous les malheurs de la guerre : Et qu'enfin, celui des deux qui demeureroit Vainqueur, la réduiroit dans une servitude encore plus dure.

Le Pape devenu plus fier & plus entreprenant par la conclusion de la Ligue, ne manqua pas aussi-tôt après le terme marqué par le Monitoire contre les Cardinaux auteurs du Concile, d'assembler un Consistoire avec beaucoup de cérémonie dans la Sale *des Rois*, & s'y étant rendu en habits Pontificaux, il déclara les Cardinaux de Ste Croix, de S. Malo, de Consenza, & de (*a*) Bayeux déchus de la dignité de Cardinal, & soumis à toutes les peines portées contre les Hérétiques & les Schismatiques. En même tems il publia un Monitoire dans la même forme que le premier, contre le Cardinal de San-Severino, qu'il n'avoit pas encore attaqué.

XVI. Le Pape songe à attaquer d'abord les Florentins.

Il agissoit avec la même ardeur pour la guerre, & il sollicitoit vivement la venue des Espagnols. Son dessein étoit de se venger avant tout des Florentins, afin d'amener cette République au but des Confédérés par le rétablissement des Médicis ; & encore plus pour satisfaire sa haine contre Pierre Soderin Gonfalonier, qu'il supposoit avoir été la seule cause de

(*a*) Il avoit apparemment publié un Monitoire particulier contre le Cardinal de Bayeux ; car il n'y avoit que les trois autres qui fussent compris dans celui dont il est parlé plus haut.

l'inviolable attachement des Florentins pour le Roy de France, & du consentement qu'ils avoient donné pour la tenue du Concile à Pise. 1511.

XVII. Subsides imposés sur le Clergé de Florence.

Ce dessein du Pape ayant transpiré à Florence, on y songea à se mettre en état de défense; & entre différens moyens qui furent proposés, on dit que pour soutenir une guerre injuste de la part de l'Eglise, il étoit permis de se servir des revenus Ecclésiastiques; qu'ainsi il falloit obliger le Clergé à fournir de grands subsides; mais à condition que ces fonds seroient déposés dans un lieu sûr; qu'on n'y toucheroit en aucune maniere, qu'après que la guerre seroit entamée; & qu'aussi-tôt que le danger seroit éloigné, on les rendroit à ceux à qui ils appartiendroient. Plusieurs Florentins rejetterent cette proposition, quelques-uns par la crainte des Censures, & des peines portées par les Canons contre ceux qui violent la liberté Ecclésiastique; mais la plûpart, uniquement pour contrarier Soderin, que l'on sçavoit être l'auteur de l'avis. Il pressa néanmoins si vivement cette affaire, & il fut secondé par tant de personnes, qui pensoient comme lui, que la Loy passa dans les Conseils particuliers; ainsi ne lui manquant plus que l'approbation du Peuple, il en convoqua l'Assemblée, & il parla en ces termes.

» Messieurs, on ne peut révoquer en doute la mauvaise volonté que le Pape a toujours eue contre la République; l'interdit qu'il vient de jetter sur nous avec tant de précipitation, sans vouloir nous entendre, ni avoir égard aux assurances qu'on lui donnoit, d'obliger bien-tôt les Cardinaux à sortir de Pise, n'est pas la premiere preuve que nous en avons. Il suffit de nous en rappeller seulement quelques traits; car je serois trop long, si je voulois les rapporter tous en détail.

» Personne de vous n'ignore qu'après la levée du siége de Pise, il n'oublia rien auprès du Roy de France & de son Ministre, pour détourner ce Prince de nous accorder sa protection, & pour l'engager à la donner aux Pisans. Il n'étoit alors que Cardinal. Depuis son exaltation, a-t'il accordé à notre République une seule des graces dont le S. Siége est ordinairement si libéral? Avons-nous jamais pû obtenir de lui dans nos plus grands besoins, la permission de nous aider des revenus de l'Eglise, grace qu'Alexandre VI.

1511. » nous a plusieurs fois accordée, malgré son aversion pour » nous : Pendant la guerre de Pise, nos prieres ont-elles arraché » de lui la moindre faveur ; quoique la justice de notre cause » dût nous le rendre favorable, & que la sureté de l'Eglise exi- » geât, aussi-bien que le repos de l'Italie, que le pere commun » des Chrétiens fit tous ses efforts pour étouffer ces divisions. » Au contraire, n'avons-nous pas éprouvé que toutes les fois » que les Pisans avoient recours à lui, il les écoutoit avec em- » pressement, & les fortifioit dans leur opiniâtreté en leur don- » nant des espérances.

» Il a montré les mêmes dispositions à notre égard dans tou- » tes les occasions ; car il nous a refusé de prendre sur le Cler- » gé de quoi fournir à l'entretien de (*a*) l'Université, quoiqu'il » ne fût question que d'une somme modique, toujours accordée » par ses Prédécesseurs, pour un usage si utile. Le projet de » Bartelemi d'Alviane concerté à Rome avec le Cardinal As- » canio, ne se trama point sans la participation du Pape ; trop » d'indices nous en assurerent pour en douter ; & nous en eussions » été les victimes, si la mort imprévûe de ce Cardinal n'eût » rompu la partie. Quoique les motifs qui avoient fait naître cette » entreprise cessassent alors, non seulement le Pape (*b*) ne » voulut jamais empêcher d'Alviane de lever des soldats » dans le Territoire de Rome, quelques instances que nous lui en » fîmes ; mais il défendit encore aux Colonne & aux Savelli, » par le moyen desquels nous aurions pu facilement conjurer cet » orage, de se jetter sur les terres de ceux qui se préparoient » à nous attaquer. N'est-ce pas encore Jule, qui dans l'affaire » de Sienne, a toujours soutenu Pandolphe Petrucci contre » nous ? c'est lui qui nous força par ses menaces à prolonger » la Tréve ; & si depuis il nous a procuré la restitution de la » Ville de Montepulciano, pour la défense de laquelle il avoit » envoyé des Troupes aux Siennois, ne croyez pas que ce soit » un effet de sa bonne volonté pour vous, il n'avoit d'autre

(*a*) C'étoit l'Université de Pise, qui avoit été transferée à Florence depuis la revolte des Pisans ; celle de Florence ne fut établie que plus de soixante ans après cette revolte, par le grand Duc Come premier.

(*b*) Ceci paroit contraire à ce qui est rapporté Tom. I. pag. 533 sçavoir, que le Pape avoit ordonné à d'Alviane de licentier ses Troupes, ou de sortir des Etats de l'Eglise.

» motif

»motif que la crainte de voir l'Armée du Roy de France en »Toscane. 1511.

» Mais qui peut l'avoir indisposé contre cette République ? » Florence a toujours eu pour sa personne le respect & l'atta- » chement qui sont dûs à un Souverain Pontife ; nous lui avons » rendu à lui-même tous les services qu'il a exigés, & qui dépen- » doient de nous. En effet ne lui avez-vous pas fourni des Gens » d'armes pour l'entreprise de Bologne, sans aucune obligation, » même contre vos propres intérêts ? mais sa haine a été plus » forte que vos respects & vos services.

» Je passe légerement sur un fait qui me regarde, de peur » qu'on ne croye que le ressentiment me fait parler, & parce que » je sçai que vous ne l'avez pas oublié ; je veux dire, qu'il a prêté » l'oreille à ceux qui lui offroient de me tuer ; vous voyez que » je le ménage jusques dans mes expressions : Etoit-ce person- » nellement à moi que s'adressoit sa haine ? mais quel sujet de » plainte pouvoit-il avoir contre un homme qu'il avoit tou- » jours traité comme son ami, avant d'être Pape ? Ce ne pouvoit » donc être qu'à votre liberté, Messieurs, qu'il avoit dessein » de porter ces coups, c'est elle qu'il vouloit faire périr.

» Il a toujours souhaité avec passion que cette République se » prêtât à ses injustices & à son ambition, & qu'elle partageât » la dépense & les périls de toutes ses entreprises. Voyant bien » qu'il n'y avoit pas lieu d'espérer que la sagesse & la maturité de » vos Conseils pussent produire de téméraires résolutions, il s'é- » toit proposé d'instaler ici des Tirans qui dépendissent de lui, » & qui ne se réglant, ni par vos conseils, ni par votre intérêt, » se laissassent emporter à l'impétuosité de ses volontés.

» Qui peut douter qu'aujourd'hui qu'il se voit appuyé de si » rédoutables forces, que la Romagne lui obéit, que Sienne, » d'où il peut pénétrer jusqu'au sein de la République, lui est » dévouée, qui peut douter, dis-je, que son dessein ne soit » d'attaquer la République, & qu'il ne veuille ravir par la » force, ce que l'artifice n'a pu lui faire obtenir, sur-tout dans » un tems où il nous voit presque sans défense ? La chose parle » d'elle-même, & la Légation de Bologne & de l'Armée » qu'il vient de donner au Cardinal de Médicis, en faveur » duquel il n'avoit rien fait jusqu'alors, n'est-elle pas une preuve » assez forte de ses pernicieux desseins ? En effet, placer ainsi

1511. » ſur vos Frontieres ce Cardinal qui aſpire à être votre Tiran, » l'honorer d'une ſi grande dignité, le rendre ſi puiſſant, & » lui mettre les armes à la main, n'eſt-ce pas vouloir ſoulever » les ſujets de la République, & encourager les mauvais Ci» toyens, qui préférent la tyranie à la liberté, ſi pourtant la dé» pravation va juſqu'à déſirer la ſervitude.

» Dans ces circonſtances, ces Magiſtrats que vous m'avez » aſſociés dans le Gouvernement, & pluſieurs autres bons Ci» toyens, ont jugé que pour défendre votre liberté menacée, » nous devons faire des préparatifs comme ſi la guerre étoit » certaine; & que quoiqu'il y ait lieu de croire que le Roy de » France nous fournira de puiſſans ſecours, du moins pour » ſon propre intérêt, cette eſpérance ne doit pas nous faire » négliger ce qui eſt en notre pouvoir; parce que mille con» jonctures peuvent nous priver de l'aſſiſtance de ce Prince. » Il n'y a aucune apparence que perſonne puiſſe déſaprouver » cette réſolution, & qu'on n'en ſente pas toute la néceſſité; » ſi néanmoins il ſe trouvoit quelqu'un capable de la blâmer, » il pourroit bien avoir d'autres motifs que le zéle du bien » public.

» Nous n'ignorons pas que quelques perſonnes alleguent » contre l'avis que je vous propoſe, que n'étant pas certain » que le Pape ait deſſein de nous faire la guerre, il eſt inutile » d'aller bleſſer ſon autorité en taxant le Clergé, & de lui don» ner par-là un juſte ſujet d'indignation, qui le mette en droit, » & même dans une eſpéce de néceſſité, de nous attaquer. » Mais peut-on douter de ſes intentions, après tant de ſignes » évidens; & convient-il à la prudence de ceux qui ſont à la » tête de la République, d'attendre à ſe mettre en défenſe, » qu'on les ait attaqués, & de s'expoſer à périr avant de s'être » mis en état de repouſſer l'Ennemi.

» On ajoûte, que pour ne pas attirer la colére de Dieu & du » Pape tout enſemble, nous devons pourvoir à notre sûreté » par d'autres moyens, n'étant pas dans cette néceſſité, hors » de laquelle il eſt ſévérement défendu par les Canons, d'im» poſer aucunes Charges ſur les biens ou ſur les perſonnes des » Eccléſiaſtiques: on a peſé cette raiſon avec beaucoup de ſoin, » & nous avons conſidéré que les revenus publics ne peuvent » fournir aux frais qu'il faudra faire: Que les impôts ont épuiſé

» les particuliers, & les épuiseront encore davantage, pour
» peu que la guerre dure. Qu'ainsi il est convenable & nécessaire que les revenus de l'Eglise nous aident à soutenir une guerre faite par des Ecclésiastiques : Que cet expédient a été pratiqué plusieurs fois dans cette Ville, & que les autres Princes & Républiques l'ont employé plus souvent que Florence. Au reste nous avons résolu de ne nous en servir qu'avec une modération inconnue ici même & ailleurs, lorsqu'on y a eu recours. Ces deniers fournis par le Clergé, ne seront employés qu'à la guerre. On les gardera dans un lieu sûr, pour être restitués à leurs premiers maitres, en cas que la crainte de la guerre cesse. Si le Pape ne nous inquiéte pas, cet argent se retrouvera dans son entier ; de sorte qu'on ne pourra pas dire que le Clergé ait souffert de cette taxe. Si le Pape nous attaque, qui pourra nous faire un crime d'avoir eu recours à tous les moyens possibles pour repousser une guerre injuste ? Mais examinons de plus près le motif de cette guerre. C'est, dit-on, la tenue du Concile à Pise ; mais le Pape doit-il nous sçavoir si mauvais gré d'un consentement donné par nécessité, comme il ne l'ignore pas lui-même. On craint que notre conduite ne l'aigrisse, & ne lui donne un prétexte de nous faire la guerre : Mais est-ce donc provoquer un ennemi qui nous attaque, que de ne pas lui tendre la gorge, ou de ne pas s'offrir sans résistance à ses coups ? Est-ce vouloir irriter le Pape, que de nous mettre en état de repousser son injuste violence ? Ce seroit bien l'exciter en effet davantage à nous attaquer, que de ne pas songer à nous défendre ; car l'espérance d'une Victoire facile l'animeroit encore plus vivement à la poursuite de son projet. Au reste, Messieurs, ne craignez pas que votre démarche puisse offenser le Ciel ; la grandeur & la certitude du péril, jointes au besoin pressant, permettent de nous servir de cette partie des revenus Ecclésiastiques, qui n'est point employée à de pieux usages, mais même des choses Saintes, & la preuve en est bien facile. La nature nous a ordonné de veiller à la conservation de notre être & de nous défendre. Cette Loy dictée par Dieu même, confirmée par le suffrage de toutes les Nations, née avec le monde, & aussi durable que lui, ne peut recevoir aucune atteinte de la part des Loix Civiles ni Canoniques. Celles-ci écrites sur le papier ne

1511.

1511. » ſont que l'ouvrage des hommes ; mais l'autre vit & reſpire » dans tous les cœurs, où elle eſt gravée par la nature.

» Je ne doute point qu'on ne m'oppoſe que la République » n'eſt pas dans une extrême néceſſité ; mais faut-il attendre » que nous y ſoyons réduits, pour commencer à nous défendre. » Quand le mal nous aura gagnés, ſera-t'il tems de recourir » aux remedes ? D'ailleurs, qui peut ſoutenir que, quand la plûpart de nos Cytoyens ſont réduits à manquer des commodités de la vie, & à ne pouvoir ſoutenir la dépenſe néceſſaire à » leur état, ils ne ſont pas dans la néceſſité ? C'eſt-là ce qu'on » doit appeller de ce nom, & les Loix de la prudence n'exigent pas que nous attendions que le Peuple ſoit actuellement » expoſé à périr par la faim, & dans l'impuiſſance de faire ſubſiſter ſes femmes & ſes enfans. D'ailleurs, Meſſieurs, » cette impoſition n'incommodera point les Eccléſiaſtiques ; au » contraire elle les déchargera de cette partie de leurs revenus qu'ils accumuleroient dans leurs coffres, ou qu'ils employeroient à des dépenſes ſuperflues ; que pluſieurs même, ſi » j'oſe parler avec liberté, feroient peut-être ſervir à des plaiſirs qui bleſſent leur état.

» Tous les gens ſenſés conviennent que Dieu voit avec plaiſir la liberté établie dans les Villes ; parce qu'on a plus d'égard au bien public dans ce genre de Gouvernement, que » dans les autres. La Juſtice s'y rend avec plus d'équité, les Citoyens ſe portent plus volontiers à la vertu & cherchent davantage la véritable gloire ; enfin la Religion & ſes devoirs y » trouvent de plus fidéles obſervateurs. Croyez-vous offenſer » Dieu, quand pour vous aſſurer un bien ſi précieux, pour la conſervation duquel on eſt trop heureux de répandre ſon propre » ſang, vous vous ſervirez d'une petite partie des fruits d'un bien » purement temporel ? Quoique ces revenus ſoient attachés & » conſacrés aux Egliſes, elles ne les tiennent que de la pieuſe » libéralité de nos Ancêtres. Pourquoi ſeroit-il donc injuſte » que les Egliſes contribuaſſent à la defenſe & au ſalut de la » Patrie ; puiſqu'expoſées comme tout le reſte à la cruauté & à » l'avarice du Soldat, elles ont beſoin d'être défendues, & » que l'Armée du Pape ne les reſpectera pas davantage, que ne » le feroient les Turcs ?

» Mettez donc à couvert votre Patrie & votre Liberté, tan-

» dis que vous le pouvez ; vous ne sçauriez rien faire qui soit » plus agréable à Dieu, que d'éloigner la guerre de vos Maisons, de vos Héritages, de vos Eglises, de vos Monastéres, » & le plus sûr moyen d'en venir à bout est de montrer à ceux » qui songent à vous attaquer, que vous êtes résolus de tout employer pour votre défense. 1511.

Après ce discours, la Taxe passa tout d'une voye sans opposition ; ce qui augmenta encore la colére du Pape, & l'anima davantage à presser les Confédérés de faire la guerre aux Florentins ; mais il en fut détourné aussi-bien que les Ministres du Roy d'Arragon en Italie, par Pandolphe Petrucci, qui n'approuvant pas qu'on portât la guerre en Toscane, conseilloit au contraire de faire le Siége de Bologne. Il apportoit pour raison, que cette Ville, qui ne pouvoit se soutenir par elle-même, ne seroit défendue que par la France ; au lieu que les Florentins étoient en état de se défendre par leurs propres forces, outre lesquelles ils auroient encore les secours de Louis XII. qui avoit intérêt de soutenir cette République : Que ces Politiques, malgré leur attachement pour ce Prince, n'avoient, par prudence, & par le desir de conserver leur Etat, fait la guerre à personne en sa faveur ; & qu'après tout il n'avoit tiré d'eux d'autres secours que deux cens hommes d'Armes pour la défense de la Lombardie, à laquelle ils étoient obligés par le Traité fait avec Louis & le Roy Catholique en commun : qu'on ne pouvoit rien faire qui fut plus agréable & plus utile au Roy de France, que de forcer les Florentins à sortir de la neutralité, & de confondre ainsi leur cause avec la sienne : Qu'il y auroit de l'imprudence à leurs ennemis de les obliger à faire ce que toute l'autorité & les prieres du Roy de France n'avoient pu obtenir d'eux : Que tout le monde présumoit assez, & que pour lui il étoit certain, que les Florentins ne souffroient qu'à regret le Concile à Pise, & qu'ils n'y avoient consenti que pour n'avoir osé refuser le Roy dans les circonstances de la révolution de Bologne, ne voyant aucunes Troupes en Italie pour lui résister, & étant certain que l'Empereur & lui étoient les Promoteurs de cette Assemblée, à la tenue de laquelle on croyoit que le Roy Catholique concouroit avec eux : Qu'il sçavoit encore que les Florentins étoient tout-à-fait éloignés de recevoir des Troupes Françoises dans leurs Etats,

1511. qu'ainsi il étoit dangereux de les menacer & de les aigrir ; qu'au contraire il seroit fort utile de les traiter avec douceur, & de recevoir leurs excuses : Que de cette maniere ou l'on obtiendroit d'eux avec le tems ce qu'on ne pouvoit les forcer de faire aujourd'huy, ou que du moins en n'usant point de violence pour les engager à prendre un parti, ils se tiendroient si bien en repos qu'ils ne nuiroient point aux Alliés dans des tems malheureux : Et qu'enfin si la Victoire favorisoit ces derniers, ils seroient les maitres alors d'établir à Florence un Gouvernement à leur gré.

Quoique ces raisons perdissent un peu de leur poids dans la bouche de Pandophe, qui ne dissuadoit la guerre de Toscane que parce qu'elle auroit désolé Sienne, aussi-bien que Florence, elles parurent néanmoins si solides, qu'on résolût de ne point attaquer les Florentins : les brouilleries qui survinrent peu de jours après entr'eux & les Cardinaux du Concile de Pise, firent voir qu'on avoit pris le bon parti.

XVIII. Le Concile de Pise, est transferé à Milan.

On a vû plus haut, que les Cardinaux ne s'étoient pas trouvés à l'ouverture du Concile : Ils s'étoient arrétés au Bourg de San-Donino, ou pour attendre les Evêques de France, & ceux que l'Empereur devoit envoyer, ou par d'autres raisons. Ils prirent differens chemins pour se rendre à Pise, & comme les deux (*a*) Espagnols qui devoient passer par Bologne, avoient toujours entretenu commerce avec l'Ambassadeur du Roy d'Arragon à Rome, & qu'ils avoient demandé aux Florentins, & obtenu un Sausconduit pour demeurer à Florence, le bruit se répandit qu'ils alloient se reconcilier avec le Pape ; mais quand ils furent arrivés dans le Mugello, ils tournerent tout d'un coup vers Lucques, pour aller joindre les autres ; soit que cela eût été ainsi concerté entr'eux, soit que l'ambition du Cardinal de Ste Croix l'emportât enfin sur ses craintes, ou qu'ayant reçû avis de leur déposition, ils eussent perdu toute espérance de réconciliation avec le Pape.

D'un autre côté les Cardinaux de S. Malo, d'Albret & de Bayeux, accompagnés des Evêques de France, avoient pris la route de Pontrémoli pour passer l'Apennin, & a leur priére, trois cens Lances du Milanès venoient pour les escorter sous les ordres (*b*) d'Odet de Foix, Seigneur de Lautrec, que les

(*a*) Sainte Croix & Cosenza.

(*b*) Odet de Foix, Seigneur de Lau-

Cardinaux avoient nommé pour veiller à leur sûreté, sous prétexte qu'il y auroit du danger pour eux à demeurer à Pise sans cette Garde, & que d'ailleurs le Concile, soutenu par les armes du Roy de France, en auroit plus d'autorité, & seroit plus à portée de faire respecter ses Décrets, ou de contenir ceux qui oseroient le troubler. 1511.

Les Florentins avertis de ce dessein, qu'on leur avoit caché jusqu'au départ des Lances, résolurent de ne les point recevoir dans Pise. Ils considéroient la situation présente de cette Ville dont les Habitans ne leur étoient pas fort attachés: Que la derniere revolte commencée sous les yeux & du consentement du Roy Charle, s'étoit soutenue par l'affection des Soldats François pour les Pisans; & que d'ailleurs la licence des Troupes pouvoit causer mille fâcheux accidens; mais ce qui les effrayoit plus que tout le reste, étoit la crainte que l'entrée des Troupes Françoises à Pise ne fît de la Toscane le Théâtre de la guerre, ce qui peut-être étoit en effet le dessein secret du Roy. C'est pourquoi ils firent dire à ce Prince, qu'il étoit difficile de loger tant de monde dans un Pays si étroit & si stérile; qu'on auroit même bien de la peine à y fournir à la subsistance de ceux qui viendroient au Concile; qu'au reste ces Troupes n'étoient pas nécessaires, parce qu'ils faisoient si bien garder Pise, & qu'il s'y observoit un si grand ordre, que les Cardinaux pouvoient s'assurer d'y être en toute sûreté. En même-tems ils déclarerent au Cardinal de S. Malo, qui avoit toute la Direction des Affaires du Concile, qu'ils ne vouloient point recevoir de Troupes dans cette Ville.

Le Cardinal feignit de se rendre, mais il donna ordre que les Lances avançassent toujours par pelotons & sans bruit, comptant que quand elles seroient dans le voisinage de Pise, elles y entreroient par force ou par adresse, & que les Florentins n'oseroient s'y opposer par respect pour le Roy; mais Louis XII. ayant répondu qu'il trouvoit bon que ses Troupes n'allassent point à Pise, les Florentins envoyerent François Vettori au Cardinal de S. Malo avec tout l'appareil d'une Ambassade conforme au faste de ce Cardinal, pour lui notifier que si les Cardinaux en-

trec, étoit Fils de Jean de Foix, Seigneur de Lautrec & de Jeanne d'Aydie de Comminges. Lautrec fut Maréchal de France en 1516. Chevalier de S. Michel, Gouverneur de Guyenne, & Lieutenant Géneral pour le Roi en Italie.

troient avec des Troupes dans leur Etat, non seulement ils
1511. ne les recevroient point à Pise, mais qu'ils les traiteroient comme Ennemis, aussi-bien que les Troupes, si elles passoient l'Apennin, parce que cette démarche donneroit lieu de croire qu'elles vouloient s'introduire par surprise dans cette Ville. Le Carnal étonné d'une déclaration si positive, fit repasser l'Apennin aux Troupes, à l'exception de cent cinquante Archers, que les Florentins voulurent bien lui permettre de retenir auprès de lui, avec Lautrec & Châtillon.

Tous les Cardinaux se rendirent à Lucques, ce qui fit que le Pape mit aussi cette Ville en interdit. Le Cardinal de Cosenza y tomba malade, & mourut peu de jours après, & les quatre autres allerent à (a) Pise. Ils y furent reçûs avec froideur par les Magistrats & par les Habitans; parce que les Florentins étoient fort fâchés qu'ils y fussent venus, & qu'en général les Peuples avoient peu de respect pour ce Concile. Quoique le prétexte de réformer l'Eglise fût spécieux, & que cette Réforme eût été non seulement utile, mais encore nécessaire, & même agréable à toute la Chrétienté, il étoit évident que l'ambition & d'autres passions étoient l'unique motif de cette Assemblée; que sous couleur de procurer le bien public, les Cardinaux ne songeoient qu'à leurs intérêts particuliers, & aspiroient au Pontificat, ayant eux-mêmes plus grand besoin de réforme, que ceux qu'ils vouloient réformer. D'ailleurs on n'ignoroit pas que de pures raisons de Politique avoient engagé le Roy de France à proposer le Concile, l'Empereur à y consentir, & le Roy d'Arragon à feindre de le desirer; les Peuples ne voyoient qu'avec horreur, que ces Princes voulussent couvrir leurs entreprises du voile de la Religion, & faire servir les choses saintes à des vûes purement temporelles.

La haine & le mépris des peuples n'éclaterent pas seulement à l'Entrée des Cardinaux dans Pise; le Clergé de la Ville ayant eu ordre de s'assembler dans l'Eglise Cathédrale pour assister à la premiere Session, il n'y eut pas un seul Religieux qui voulût s'y trouver; les Prêtres même de cette Eglise refuserent de prêter des Ornemens pour célébrer la Messe du S. Esprit; & ils pousserent la hardiesse jusqu'à fermer les Portes de l'Eglise aux Prélats qui composoient le Concile. Les Cardinaux en porte-

(a) Ils y arriverent le 30. d'Octobre.

rent

rent leurs plaintes à Florence; & il fut ordonné qu'on ne leur refuseroit ni l'entrée des Eglises, ni les Ornemens nécessaires pour le Service Divin, mais on n'obligea pas le Clergé d'y assister. Ces démarches opposées des Florentins, qui permettoient que le Concile se tint dans leurs Etats, & qui le laissoient en même tems exposé au mépris, partoient de la division de la République, & choquoient également le Pape & le Roy de France. 1511.

Les Cardinaux jugeant qu'ils n'étoient pas en sûreté dans Pise sans Troupes, & que le Concile étoit sans autorité dans une Ville où l'on n'obéissoit pas à ses Décrets, pensoient sérieusement à se retirer, dès qu'ils lui auroient donné la premiere forme; mais ils furent obligés de précipiter leur départ, à cause d'un incident qui, quoique produit par un pur hazard, avoit néanmoins sa source dans l'indisposition du Peuple. Un Soldat François insultant une Femme de mauvaise vie dans un lieu public, tous ceux qui se trouvent en cet endroit prennent parti contre cet homme, un grand nombre de François ou Soldats, ou Domestiques des Cardinaux & Prélats, accourent au bruit en armes, & d'un autre côté une foule de Pisans & de Soldats Florentins s'y rendent aussi; les uns criant, *France*, & les autres, (*a*) *Marzocco*, qui est le lion de la République de Florence, & ils se battent avec fureur. A la vérité le désordre fut enfin appaisé par l'arrivée des Officiers François & Florentins; mais il y eût beaucoup de monde blessé des deux côtés, entre autres Châtillon & Lautrec le furent légérement.

Cet accident consterna les Cardinaux, & les Prélats, qui étoient alors assemblés dans l'Eglise de S. Michel, tout près du lieu où la scéne se passoit: c'est pourquoi dans la Session du lendemain, ils arrêterent que le Concile seroit transféré à Milan; & ils partirent en grande diligence. Il n'y avoit pas encore quinze jours qu'ils étoient arrivés à Pise. Ce changement fut très-agréable aux Pisans, aux Florentins & même aux Prélats. Il ne restoient qu'avec peine dans une Ville où les mauvais logemens, & les autres incommodités, suites de la longue Guerre de Pise ne convenoient en aucune façon à la vie molle & délicieuse de Prêtres & de François; d'ailleurs n'étant venus que pour obéir aux ordres du Roy, & contre leur grè, ils ne souhai-

(*a*) Voyez Tome premier, pag. 92. n. *a*.

toient rien tant, que de voir arriver des accidens qui puſſent
1511. traverſer, éloigner, ou rompre le Concile.

Mais le mépris & la haine des Peuples accompagnant partout les Cardinaux, ils trouverent à Milan les mêmes deſagrémens, & de plus grands encore qu'à Piſe. Le Clergé ne les regardant point comme des Princes de l'Egliſe Romaine, qu'on avoit accoutumé d'honorer & d'adorer preſque par tout où ils alloient, mais comme des Hommes profanes & excommuniés, diſcontinua d'abord de lui-même le Service Divin. Le Peuple les chargeoit de malédictions, & les outrageant de paroles, y ajoûtoit encore d'injurieuſes démonſtrations; mais il en vouloit ſur-tout au Cardinal de Ste Croix, qui paſſoit pour l'Auteur de cette Entrepriſe, & qui attiroit davantage les regards depuis qu'il avoit été élû Préſident du Concile dans la derniere Seſſion à Piſe. On n'entendoit dans les rues que ces diſcours du commun Peuple: » Qu'ordinairement la Bénédiction, » la Paix, la Concorde étoient le fruit des Conciles; mais que » celui-ci n'attireroit que malédictions, que Guerres, que » diſſentions: Que les autres avoient été aſſemblés pour » réunir l'Egliſe diviſée, mais que celui-ci ne l'avoit été » que pour la déchirer: Que la préſence de ces rebelles au » S. Siége ne devoit procurer qu'effuſion de Sang, que la Famine, la Peſte, & la perdition entiere des Corps & des » Ames: Que la malédiction que méritoit cette Aſſemblée, » retomberoit ſur ceux qui lui obéiroient, qui la favoriſeroient, qui en logeroient les Membres, ou qui auroient le » moindre commerce avec eux ». Gaſton de Foix, qui quelques mois avant le départ de Longueville, avoit été fait Gouverneur du Milanès & Général de l'Armée, empêcha que ces diſcours n'euſſent des ſuites plus facheuſes. Il obligea le Clergé par des ordres ſévéres, de reprendre la célébration du Service Divin, & le peuple de parler avec plus de modération.

Tels furent les triſtes commencemens de ce Concile; mais les longueurs de Maximilien déconcertoient bien davantage les Cardinaux. Ce Prince n'envoyoit ni Prélats, ni Commiſſaires; cependant, il venoit encore d'aſſurer expreſſement le Cardinal de San-Severino, & il aſſûroit ſans ceſſe le Roy de France, qu'il les feroit partir inceſſamment. Dans ces circonſtances, ſoit qu'il voulût ſe préparer une excuſe, ſoit qu'il crût qu'il n'é-

toit pas de sa dignité d'envoyer au Concile les Evêques de ses Etats héréditaires, à moins que tous ceux du Corps Germanique n'y allassent aussi, il convoqua à Ausbourg tous les Prélats d'Allemagne, pour délibérer de quelle maniere la Nation se comporteroit dans l'Affaire du Concile; s'efforçant de persuader au public que par ce moyen il les engageroit de s'y rendre tous. La légéreté de ce Prince causoit beaucoup de chagrin au Roy de France. Outre l'indifférence qu'il marquoit par rapport au Concile, il étoit de notoriété publique, qu'il écoutoit les Propositions de Paix, que le Pape, & le Roy d'Arragon lui faisoient pour les Venitiens, en lui offrant de grands avantages. Cependant il se plaignoit hautement de la conduite du Roy d'Arragon, qui avoit, disoit-il, contrevenu si ouvertement à la Ligue de Cambray, & l'avoit (*a*) compris sans sa participation dans le Traité, ou plûtôt dans l'Acte de trahison qu'il venoit de signer à Rome. Il proposa même à Galeas de San-Severino, de déclarer la Guerre au Pape, & d'aller en personne à Rome, pourvû que le Roy lui donnât une partie de son Armée, & de grandes sommes d'argent; mais il parloit avec tant de froideur, qu'il n'étoit pas difficile de voir que, quand toutes ses demandes lui auroient été accordées, il seroit encore incertain du parti qu'il auroit à prendre. Louis ne sçavoit à quoi se déterminer. S'il abandonnoit l'Empereur, ce Prince alloit se joindre à ses Ennemis; & s'il vouloit entretenir son Alliance, il falloit l'acheter à un prix excessif. D'ailleurs il ne sçavoit pas trop quelle utilité il pourroit en retirer, connoissant par expérience que tous les secours que l'on donnoit à Maximilien ne lui servoient presque point, & que sa mauvaise conduite lui nuisoit beaucoup. Enfin il ne pouvoit juger sûrement si la prospérité de Maximilien ne seroit pas aussi préjudiciable à la France, que le mauvais état des affaires de ce Prince.

1511.

XIX. Dispositions de Louis XII. au sujet de la Ligue de Rome.

Le Roy d'Arragon ne négligeoit rien pour entretenir le Roy dans ces incertitudes, afin de l'empêcher de se préparer à la Guerre; il lui faisoit entendre que la Ligue se tiendroit seulement sur la défensive. Le Roy d'Angleterre dans la même vûe avoit assûré l'Ambassadeur de France à Londres, qu'il n'avoit aucune part au Traité de Rome, & que son intention étoit de se maintenir en bonne intelligence avec le Roy; en

(*a*) La Ligue de Rome.

même-tems l'Evêque de Tivoli proposoit de nouveau la Paix à
1511. Louis XII. pourvû qu'il ne favorisât plus le Concile, & qu'il abandonnât Bologne, lui promettant que moyennant ces deux conditions, le Pape n'entreprendroit rien contre lui, & lui en donneroit toutes les sûretés imaginables.

Louis aimoit mieux faire la Paix, même à des Conditions desavantageuses, que de s'exposer aux risques de la Guerre, & à des dépenses, qui seroient excessives, s'il avoit en même-tems à résister aux Confédérés, & à fournir aux besoins de l'Empereur; mais il étoit retenu par le dépit de se voir comme forcé par le Roy d'Arragon à cette démarche. D'ailleurs quelle assurance avoit-il que le Pape, après avoir recouvré Bologne, & quand il n'auroit plus rien à craindre de la part du Concile, observeroit fidellement le Traité, ou que même, lorsqu'on seroit sur le point de lui accorder toutes ses demandes, il ne retireroit pas sa parole, comme il avoit déja fait plusieurs fois; ce qui seroit une tache à la Majesté du Nom Royal, & donneroit atteinte à sa propre réputation? Enfin il considéroit que l'Empereur auroit lieu d'être fort offensé, de ce qu'il auroit voulu faire sa Paix particuliere, & lui laisser sur les bras tout le poids de la Guerre contre les Venitiens.

Il répondit donc à l'Evêque de Tivoli qu'il ne consentiroit jamais que Bologne fût plus dépendante du Pape, qu'elle l'avoit été autrefois. En même tems il dépêcha vers l'Empereur André de Burgo, Cremonois, Ambassadeur de ce Prince à la Cour de France, pour l'engager enfin par de grandes offres à prendre un parti certain. Maximilien étoit alors à Brunech auprès de Trente. Pendant le séjour qu'il y fit, quelques uns de ses sujets du Tirol s'emparerent de Batisten, Château très-fort à l'entrée du Val-di-cadoré.

Toute Négociation de Paix étant donc rompue, le Roy se proposa de lever d'autre Infanterie pour remplacer les Troupes que la Palice avoit ramenées dans le Duché de Milan, après avoir néanmoins laissé à Verone trois milles Hommes de pié pour appaiser l'Empereur, qui étoit fort irrité de son départ; il arrêta encore qu'après avoir assemblé toute l'Armée, on attaqueroit la Romagne, qu'il esperoit de soumettre entiérement ou du moins en partie avant que les Espagnols pussent s'y rendre. Qu'ensuite, l'on s'avanceroit suivant les occurrences, &

que l'on feroit la guerre en ce Païs-là jusqu'au Printems; qu'alors il passeroit lui-même en Italie avec toutes les forces de la France, devant se trouver ainsi par tout supérieur aux Ennemis; mais agissant dans cette affaire avec moins de vivacité que la conjecture présente ne le demandoit, & son éloignement pour la dépense retardant les préparatifs nécessaires, & sur tout les levées d'Infanterie, il apprit que les Suisses commençoient à remuer. 1511.

XX. Digression sur la Nation Suisse.

Comme nous avons souvent parlé de cette Nation, & que nous en parlerons encore, il n'est pas hors de propos, & c'est même ici le lieu d'en dire deux mots en particulier. Les Suisses sont les Peuples appellés *Helvetii* par les Latins; ils habitent le Mont S. Claude, qui est une des plus hautes parties du Mont Jura, & les montagnes (*a*) de S. Plomb & de S. Godard. Ils sont naturellement belliqueux, rustiques & plus adonnés à la garde des Troupeaux qu'à l'Agriculture à cause de la stérilité de leurs Montagnes. Ce Pays obéïssoit autrefois aux Ducs d'Autriche; mais s'étant revolté depuis long-tems contre eux, il est gouverné par ses Habitans, & ne reconnoît ni l'Empereur, ni aucun autre Souverain. Cette République est (*b*) divisée en treize Parties, qu'ils appellent *Cantons*, dont chacun a ses Magistrats, ses Loix, & ses Coûtumes particulieres. Tous les ans, ou plus souvent, si les affaires de la République l'exigent, les Députez des Cantons s'assemblent, tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, pour délibérer de la Paix, de la Guerre, des Alliances & des propositions des Puissances qui demandent que la Nation permette par un décret public de lever des Soldats dans la Suisse, ou souffre que les Particuliers s'enrolent volontairement. Ces Assemblées sont appellées *Dietes* comme en Allemagne. Quand ces Peuples ont accordé des Soldats par un Décret, les Cantons eux-mêmes leur choisissent un Capitaine général, auquel on donne une Commission & des Drapeaux au nom de la République.

Ce peuple sauvage & grossier, s'est rendu redoutable par une grande union de tous ses membres & par la gloire des armes. Un courage indomptable, joint à une discipline admirable, a non seulement garanti leur pays de l'invasion des Princes, mais leur

(*a*) L'Italien dit *Briga*, Baudran place cette Montagne entre le Valois & le Milanès.

(*b*) En 1511 ils n'étoient encore que douze Cantons. Voyez Tome premier, page 456. Note (*a*).

1511. a encore acquis beaucoup de réputation au dehors dans l'art militaire. Cette intrépidité auroit fait plus d'honneur à ces Peuples s'ils l'avoient employée à s'agrandir, au lieu de la vendre à l'ambition des Princes; & s'ils s'étoient proposé un objet plus noble que l'argent; mais ils se sont tellement laissé corrompre par l'avarice, qu'ils ont manqué l'occasion de se rendre formidables à toute l'Italie; & ne sortant de leur Pays que pour trafiquer de leur sang, leur République n'a jamais retiré aucun fruit de leurs victoires.

L'avidité du gain les a accoutumés à rançonner tiraniquement ceux qu'ils servent, & à se rendre insupportables par leurs demandes excessives & par des mutineries continuelles, lorsqu'ils ne sont pas contens. Ce désordre regne également dans la Suisse où les principaux de la nation mettent les Princes à contribution, pour les favoriser dans les Dietes. Ainsi les particuliers profitant seuls des concessions que la république fait aux étrangers, la division & la jalousie s'est mise parmi ces Peuples mercénaires. Il arrive souvent de-là que quelques-uns refusent d'obéir aux décrets des Dietes, & même il n'y a pas long-tems que ces dissentions exciterent parmi eux une guerre civile qui a donné atteinte à la grande reputation dont ils jouissoient.

Il y a au-dessous de la Suisse certaines Villes & Bourgades habitées par des Peuples appellés *Vallesans*, parce qu'ils sont dans les Vallées. Cette nation est fort inférieure aux Suisses, en nombre, en force, & en courage. Un peu plus bas est un autre Peuple appellé (*a*) *les Grisons*, qui se divisent en trois cantons, & qui pour cette raison prennent le titre de Seigneurs *des trois ligues*. La principale ville du Pays est Coire. Ils sont la plûpart du tems ligués avec les Suisses; ils vont à la guerre avec eux, & ont à peu près les mêmes loix & les mêmes usages; mais moins braves qu'eux, ils le sont beaucoup plus que les Vallesans.

XXI. Troisiéme irruption de

Les Suisses, qui n'avoient pas encore dégénéré, comme ils l'ont fait depuis, se disposoient à entrer dans le Milanès à la sollicita-

(*a*) Ils formerent leur République en 1471. & s'allierent avec les Suisses en 1491. Leurs trois *Ligues* sont; la Ligue *Grise*; la Ligue *de la Maison de Dieu*; & la Ligue *des dix Droitures*. Ils ont pris leur nom de la premiere; & ce nom provient des Echarpes grises que ceux de cette premiere Ligue avoient accoutumé de porter.

tion du Pape. Il ne paroiſſoit pas que cette réſolution vînt de tout le corps Helvetique, & ils faiſoient courir le bruit qu'il n'y avoit que les cantons de *Schvvitz*, & de *Fribourg*, qui y euſſent part; le premier parce qu'un de ſes courriers avoit été tué par des ſoldats François en paſſant par le Duché de Milan; & l'autre pour des injures particulieres qu'il prétendoit avoir reçûes. Le Roy avoit eu connoiſſance du deſſein de ces deux cantons, & n'ignoroit pas même la mauvaiſe volonté de toute la nation: mais s'opiniâtrant à ne pas ajoûter aux anciennes penſions 20000 francs, qui ne font qu'environ 10000 ducats, il ne put prévenir le mal, & s'accommoder avec eux, comme il en étoit vivement preſſé par tous ſes Miniſtres, & par les amis qu'il avoit en Suiſſe, qui l'aſſuroient que la choſe étoit facile. Ce fut ainſi qu'il négligea d'avoir à peu de frais l'amitié des Suiſſes, que depuis il auroit voulu acheter à quelque prix que ce fût. Il ſe perſuadoit, ou qu'ils ne ſortiroient point de leurs Montagnes, ou que s'ils exécutoient ce deſſein, il n'en avoit pas beaucoup à craindre, parce qu'ils n'avoient ni Cavalerie ni Canon: à la vérité les Rivieres étoient fort groſſes dans cette ſaiſon, (on étoit alors au commencement de Novembre) & les Suiſſes manquoient de Bateaux & de Pontons: D'ailleurs les vivres du Duché de Milan avoient été tranſportés dans des Places fortes par ordre de Gaſton de Foix: Enfin toute la frontiere étoit en bon état & bien gardée: ſi leurs Troupes deſcendoient dans la Plaine, on devoit leur oppoſer les Gens d'armes; ainſi trouvant leur route ſemée d'obſtacles, ils ſeroient bientôt forcés de retourner ſur leurs pas.

1511.

L'Armée de Suiſſes dans le Duché de Milan, mais ſans ſuccès.

Cependant les Suiſſes ſans s'effrayer de toutes ces difficultés, commençoient déja à deſcendre à Vareſe: leur nombre groſſiſſoit tous les jours; ils avoient avec eux quelques munitions de bouche, & ſept piéces de Campagne avec d'autres plus petites portées ſur des chevaux. Cette irruption étoit d'autant plus à craindre, que les Peuples du Milanès commençoient à ſe laſſer de la licence des Soldats François, qui étoit beaucoup augmentée: d'ailleurs l'avarice du Roy avoit empêché qu'on ne levât de l'Infanterie & de la Cavalerie. Il n'avoit alors dans toute l'Italie que 1300 Lances & 200 Gentilshommes qui ne pouvoient être tous employés contre les Suiſſes, une partie étant en garniſon à Verone & à Breſſe,

& Gaſton ayant tout nouvellement envoyé 200. Lances à
1511. Bologne, où il jugeoit ces troupes néceſſaires. En effet, le Cardinal de Medicis & Marc-Antoine Colone étoient à Faenza dans le voiſinage de cette premiere ville, & la citadelle de Saſſiglioné dans la montagne de Bologne venoit de leur être livrée par le Commandant. Enfin Bologne étoit remplie de diviſions.

Les Suiſſes envoyerent de Vareſe un Trompette au Lieutenant Général du Roi, pour lui déclarer la guerre. Il n'avoit alors auprès de lui qu'un petit nombre de Gendarmes, n'ayant pas eu le tems de raſſembler le reſte. A l'égard de l'Infanterie, il n'en avoit tout au plus que 2000. hommes, n'en ayant point levé dans la crainte de déplaire au Roi. Néanmoins il s'étoit avancé à Aſſaron qui eſt à treize milles de Milan, ne ſongeant ſeulement qu'à côtoyer les ennemis, & à leur couper les vivres. C'étoit le ſeul moyen qui lui reſtât pour les arrêter; car il n'y avoit entre Vareſe & Milan, ni Rivieres difficiles à paſſer, ni Places capables de ſe défendre. De Vareſe ils s'avancerent à Galera au nombre de 10000. Gaſton de Foix accompagné de Jean-Jacque Trivulce, ſe poſta (*a*) à Legnago qui eſt à quatre milles de Galera. Cependant les habitans de Milan levoient de l'Infanterie à leurs propres dépens pour garder la Ville; & Théodore Trivulce faiſoit fortifier les Baſtions, & applanir le Terrain intérieur le long des Remparts qui environnent les Fauxbourgs, afin que la Cavalerie pût y agir, comme ſi toute l'Armée eût dû ſe retirer dans Milan.

Gaſton à la tête de cinq cens Lances & de deux cens Gentilshommes, & avec beaucoup d'artillerie, ſe préſenta devant Galera. Les Suiſſes ne l'eurent pas plûtôt apperçu qu'ils ſortirent en bataille: mais ne voulant pas combattre en raſe campagne, juſqu'à ce qu'ils fuſſent en plus grand nomdre, ils rentrerent auſſitôt. Cependant il leur arrivoit continuellement des Troupes. Se trouvant donc aſſez forts pour ne pas refuſer la bataille, ils s'avancerent à Buſti, d'où cent Lances ne ſe ſauverent qu'avec peine après avoir perdu leurs bagages, & une partie leurs chevaux. Enfin les François reculant toujours à meſure que les Suiſſes avançoient, ſe retirerent dans les Fauxbourgs

(*a*) Ce n'eſt pas le *Legnano*, dont il a été parlé ci-deſſus, ſitué ſur l'Adige à plus de 35. lieues de Milan.

de

de Milan. Ils paroiſſoient réſolus de s'y défendre; mais on en doutoit, parce qu'ils faiſoient porter une grande quantité de Vivres dans le château. Les Suiſſes s'approcherent à deux milles des Fauxbourgs. La crainte étoit déja fort diminuée dans la Ville : les Gend'armes que l'on avoit rappellés, & l'Infanterie qu'on levoit, arrivoient de moment à autre, & l'on attendoit inceſſamment Molard & Jacob avec leur Infanterie Gaſcone & Allemande, l'un rappellé de Verone, & l'autre de Carpi. On intercepta dans ce tems-là des Lettres des Suiſſes à leurs Magiſtrats, par leſquelles ils leur mandoient que les François ſe défendoient foiblement; que pour eux ils étoient fort ſurpris de n'avoir pas encore entendu parler du Pape, & de ne ſçavoir ce que faiſoit l'Armée des Venitiens; que cependant ils continueroient de ſuivre le Plan que l'on avoit formé. Leur nombre étant monté juſqu'à ſeize mille, ils tournerent vers Monza, qu'ils n'attaquerent pas, & ils s'approcherent de l'Adda; ce qui fit craindre aux François qu'ils ne vouluſſent paſſer cette Riviere; pour les en empêcher, on jetta du monde dans Caſciano. 1511.

Dans ces circonſtances les Suiſſes envoyerent demander un Sauf-conduit pour un de leurs Capitaines, qui ſe rendit à Milan; il propoſa aux Généraux François de donner la paye d'un mois à l'Armée, moyennant quoi ils reprendroient le chemin de la Suiſſe. Mais ce Capitaine s'en retourna ſans rien conclure, parce qu'on lui offrit beaucoup au-deſſous de ce qu'il exigeoit: Il revint le lendemain, & demanda davantage que la veille; mais il ſe retira ſans convenir de rien, quoiqu'on lui eût fait de plus grandes offres que le jour précédent. Il envoya ſur ſes pas un Trompette, pour déclarer qu'il ne vouloit plus de paix; dès le jour ſuivant les Suiſſes prirent le chemin de Côme, au grand étonnement de tout le monde, & s'en retournerent dans leur pays.

Cette retraite précipitée donna occaſion à la politique de s'exercer. On ne ſçavoit ſi leurs deſſeins ſe bornoient à l'attaque du Milanès, ou s'ils ſongeoient à paſſer outre. Quelque fut leur projet, pourquoi ſe retirer ſi bruſquement, ſurtout n'ayant encore rencontré aucun obſtacle conſidérable, & par quelle raiſon ne pas accepter l'argent qu'on leur offroit, puiſqu'ils l'avoient demandé? Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain qu'après leur départ, il arriva deux Courriers; l'un du Pape,

1511. & l'autre des Venitiens. On crut que ſi ces deux hommes fuſſent venus plûtôt, les Suiſſes ne ſe ſeroient pas retirés ; & que ſi dans le même tems que ceux-ci entrerent dans le Duché de Milan, les Eſpagnols s'étoient approchés de Bologne, les François n'auroient pas été en état de réſiſter à tant d'ennemis.

Le Roi, à qui l'expérience faiſoit ſentir la faute qu'il avoit faite, écrivit à Gaſton de Foix, avant de ſçavoir la retraite des Suiſſes, de ne pas épargner l'argent, pour s'accommoder avec eux : enſuite voyant bien que, ſuppoſé que cela pût ſe faire, il auroit toujours néanmoins la guerre à ſoutenir, il donna ordre à tous les Gensd'armes qui étoient en France de paſſer les Monts, ne réſervant que 200 Lances, pour la sûreté de la Picardie & il envoya à Gaſton un nombreux renfort d'Infanterie Gaſconne, & lui commanda de faire des recrues en en Allemagne & en Italie.

XXII. Neutralité des Florentins cauſée par leurs diviſions.

Le ſecours des Florentins étoit d'un grand poids dans cette conjoncture, parce que le théatre de la guerre devoit être voiſin de leurs Etats, d'où l'on pouvoit commodément inſulter l'Etat Eccléſiaſtique, & couper les vivres aux Confédérés, s'ils s'approchoient de Bologne ; c'eſt pourquoi le Roi pria inſtament cette République de ſe joindre à lui avec toutes ſes forces. Il leur repréſenta que dans une pareille occaſion, des ſecours médiocres & limités aux termes des traités ne ſuffiroient pas ; qu'ils ne pouvoient jamais avoir une occaſion plus favorable de lui rendre ſervice, & de s'acquerir pour toujours ſon amitié & celle de ſes Succeſſeurs ; qu'au reſte s'ils y faiſoient réflexion, ils ſentiroient que c'étoit ſe défendre eux-mêmes, ne devant pas douter de la haine du Pape, ni de l'envie qu'avoit le Roi Catholique de les réduire ſous ſa domination.

Les ſentimens étoient partagés à Florence. Beaucoup de gens aveuglés par l'avantage préſent d'épargner, ne portoient pas leurs vûes plus loin dans l'avenir. D'autres ſe rappelloient le peu de reconnoiſſance que les ſervices des Florentins avoient trouvé dans le Roy, & dans ſon Prédéceſſeur, & qu'ils n'avoient obtenu qu'à prix d'argent : que Louis ne les empêchât pas de reprendre Piſe. Après cet exemple, pouvoient-ils compter ſur ſes promeſſes, ou ſe flater

qu'il seroit plus sensible à de nouvelles marques de leur affection, qu'il ne l'avoit été par le passé ? C'eût donc été, à les entendre, la plus haute imprudence de s'embarquer pour ses intérêts dans une guerre, dont ils porteroient presque tout le poids, si elle étoit malheureuse, sans pouvoir en espérer la moindre utilité si elle réüssissoit. 1511.

Le Parti supérieur étoit celui des ennemis du Gonfalonier. Ils appuyoient fortement les raisons des premiers, & y ajoûtoient encore, que tant qu'ils resteroient neutres, ils ne s'attireroient la haine d'aucun des partis, & ne donneroient aux deux Rois aucun sujet légitime de se plaindre d'eux : Que par leur Traité avec la France, ils n'étoient obligés que de lui fournir trois cens hommes d'Armes pour la défense de ses Etats d'Italie, & que satisfaisant à cette obligation, Louis ne pouvoit rien exiger au-delà : Que le Roi d'Arragon, bien loin de s'en offenser, se croiroit trop heureux qu'ils n'entrassent pas pour davantage dans cette guerre; d'ailleurs outre que ceux qui observent religieusement leurs Traités, méritent toujours des éloges & de l'estime, Ferdinand s'assureroit par cet exemple, qu'il trouveroit au besoin dans l'exactitude de la République les secours qu'elle devoit lui fournir, suivant le même Traité, commun à ce Prince avec le Roi de France : Que si ces rivaux faisoient la Paix, la République après une conduite si mesurée, ne pouvoit manquer d'y être comprise, & d'être protégée par tous les deux; que si l'un venoit à succomber, ils n'auroient rien à craindre du Vainqueur, parce qu'il n'auroit pas lieu de se plaindre d'eux; & qu'en tout cas, il ne leur seroit pas difficile d'acheter son amitié avec des sommes bien moins considérables que ce qu'il leur en coûteroit pour les frais de la guerre. Que par ce moyen, bien mieux que par les armes, leurs Peres avoient plusieurs fois assuré leur liberté; & que si l'on suivoit une autre route aujourd'hui, l'on auroit à soûtenir des dépenses excessives tant que la guerre dureroit; Enfin, supposé que le Parti contraire à la France eût l'avantage, la Patrie & la liberté seroient dans un peril manifeste.

Le Gonfalonier étoit d'un sentiment opposé : il croyoit que le bien de la République demandoit qu'elle se déclarât ouvertement pour le Roi de France, & c'étoit dans cette

1511. vûe qu'il avoit favorisé le Concile & irrité le Pape, afin que les Florentins menacés par Jule, & obligés de s'en défier, fussent dans une espece de nécessité de prendre ce parti. Il soutenoit que rien n'étoit plus dangereux, que d'attendre dans l'inaction l'événement d'une guerre qui se feroit à leurs portes, entre des Princes si supérieurs à la République: Que la neutralité n'étoit bonne que pour ceux que leurs forces mettoient en état de ne rien craindre de la victoire de l'un ou de l'autre Parti, & que souvent même l'épuisement des deux Combattans offroit à ceux qui étoient demeurés neutres, l'occasion de s'agrandir: Que le témoignage qu'on se rendoit à soi-même de n'avoir offensé personne, ni donné aucun sujet légitime de plainte, n'étoit pas un sûr rempart contre les événemens; parce qu'il n'arrivoit que rarement, & peut-être jamais, que le Vainqueur écoutât la justice & la modération; Que ces excuses n'empêchoient pas que les grands Princes ne se crussent outragés toutes les fois que ne se pliant pas aveuglément à leurs volontés, on négligeoit de s'attacher à leur fortune: Qu'il y avoit de la folie à croire que le Roi de France n'auroit point de ressentiment contre les Florentins, qui l'auroient abandonné dans un si grand péril, eux sur qui il avoit si fort compté, & qui lui avoient tant de fois promis le contraire: Qu'il y avoit encore plus d'imprudence de se flater que le Pape & le Roi d'Arragon, s'ils avoient le dessus dans cette guerre, traiteroient la République avec modération; qu'au contraire l'un voudroit satisfaire sa haine, & tous deux établir à Florence un gouvernement qui convint à leurs vûes, persuadés que tant qu'elle seroit libre, elle favoriseroit toujours plûtôt les intérêts de la France que les leurs: En falloit-il d'autre preuve, que le choix qu'avoit fait le Pape de concert avec le Roi Catholique, du Cardinal de Medicis pour être Légat de l'Armée? Qu'ainsi vouloir demeurer Neutres, c'étoit s'exposer au ressentiment du Vainqueur, quel qu'il fût; au lieu qu'en se joignant à l'un des deux Partis, les Florentins auroient au moins l'espérance de conserver leur liberté par son moyen, ce qui n'étoit pas à négliger dans les conjonctures présentes; & si la Paix se faisoit ensuite, ils pourroient obtenir par son moyen de meilleures conditions.: Que par toutes ces raisons il étoit inutile de délibé-

1511.

rer pour qui l'on devoit se déclarer ; & qu'il n'étoit pas douteux qu'il ne fût préférable de s'en tenir à l'ancienne alliance d'une Couronne, qui, si elle n'avoit pas reconnu les services de la République par des récompenses proportionnées, l'avoit du moins secourue plusieurs fois contre ses ennemis : qu'enfin de nouveaux engagemens sont toujours peu sûrs & suspects. Ces raisons du Gonfalonier étoient assez fortes pour déterminer les esprits ; mais l'opposition de ceux qui auroient été fâchés qu'il eût, auprès du Roy de France, le mérite signalé d'avoir fait déclarer Florence en sa faveur, empêchoit qu'elles n'eussent leur effet.

Pendant ces contestations, ou les uns ne songeoient qu'à contrarier les autres, ou ne prenoit aucune résolution, ce qui produisoit des délibérations bizarres qui se détruisoient réciproquement, & blessoient également les deux partis. Les Florentins firent même alors une démarche, qui déplût fort au Roy de France. Ils envoyerent en Ambassade à la Cour d'Arragon François Guichardin, Auteur de cette Histoire, Docteur en Droit, & si jeune alors (*a*) qu'il n'avoit pas l'âge requis par les Statuts de la République pour entrer dans la Magistrature ; ils ne chargerent cet Ambassadeur d'aucunes instructions pour adoucir les Confédérés.

XXIII. L'Armée du Pape & du Roy d'Arragon commencent la guerre.

Peu de tems après la retraite des Suisses, les Troupes Espagnoles & celles du Pape commencerent à défiler dans la Romagne. Dès qu'elles parurent, toutes les Villes que le Duc de Ferrare possedoit en-deçà du Po, se rendirent à la simple sommation d'un Trompette, à l'exception de Bastia de Genivolo. Comme toutes les forces & l'Artillerie que le Viceroy attendoit, n'étoient pas encore arrivées, il s'arrêta à Imola : & pour ne pas rester dans l'inaction pendant ce tems-là, il donna ordre à Pierre Navarre, Capitaine Général de l'Infanterie Espagnole, d'assiéger Bastia. Navarre commença à battre cettte Place avec trois pieces de canon, mais il trouva l'entreprise plus difficile qu'il ne se l'étoit imaginé, parce que la Ville étoit bien munie, & courageusement défendue par 500 hommes de pié ; c'est pourquoi il fit faire deux Ponts de bois pour faciliter à ses soldats le passage des fossés, qui étoient

(*a*) Il n'avoit alors que 29 ans.

1511. pleins d'eau. Le troisiéme jour du siége, qui fut le dernier de cette année, il donna un violent assaut; le choc fut long, & soûtenu avec beaucoup de valeur de part & d'autre; mais enfin son Infanterie ayant escaladé la muraille, emporta la Place, & presque toute la garnison fut passée au fil de l'épée, avec Vestitello qui la commandoit.

1512. Navarre laissa 200 Fantassins à Bastia contre l'avis de Jean Vitelli, qui lui représenta qu'elle étoit si ruinée par le canon, qu'elle ne pouvoit se défendre, à moins qu'on ne la réparât. En effet, à peine eut-il rejoint le Viceroi, que le Duc de Ferrare y vint avec neuf grosses pieces d'Artillerie, & ayant bien-tôt achevé de renverser les murs de cette petite place, il donna l'assaut avec tant de furie, qu'il l'emporta le jour méme. Celui qui y commandoit, & toute la Garnison furent massacrés par représailles. Le Duc y reçut à la tête un coup de pierre, dont la bonté de son casque para l'effet.

Pendant ce tems-là, les Troupes Ecclésiastiques & Espagnoles s'étoient toutes assemblées à Imola; elles étoient nombreuses, pleines de bravoure, & conduites par des Capitaines expérimentés, ayant d'ailleurs beaucoup d'Artillerie, qu'on avoit fait venir presque toute du Royaume de Naples. L'Armée du Roy Catholique étoit composée de mille hommes d'Armes, huit cens Genetaires, & huit mille hommes de pié Epagnols. Il y avoit dans ces Troupes plusieurs Barons du Royaume de Naples, dont le principal étoit Fabrice Colonne, qui avoit le titre de *Gouverneur Général*, Prosper Colonne ayant refusé de marcher, pour ne pas obéir au Viceroi. Les Troupes du Pape consistoient en 800 hommes d'Armes, 800 Chevaux-Legers, & 8000 hômmes d'Infanterie Italienne, sous les ordres de Marc-Antoine Colonne, Jean Vitelli, Malateste Baglioné, fils de Jean-Paul, Raphael Pazzi, & d'autres Capitaines, tous subordonnés au Cardinal de Médicis, Légat de l'Armée. Elles n'avoient point de Capitaine Général, parce que le Duc de Termini, que le Pape avoit choisi pour cet emploi, comme un homme qui avoit les bonnes graces du Roy d'Arragon, venoit de mourir à Civitta-Castellana. Le Duc d'Urbin qui avoit accoutumé de remplir cette place, n'étoit pas venu, soit que le Pape ne l'eût pas jugé à propos, soit que le Duc ne voulût pas servir sous le

le Viceroi, qui étoit *Généralissime* de l'Armée des Confédérés.

1512.

XXIV. Elle assiege Bologne.

Il fut résolu qu'on feroit le siége de Bologne. Ce n'est pas qu'on ne connût bien toute la difficulté de l'entreprise; on n'ignoroit pas que les François étoient à portée de secourir cette Ville, mais outre qu'on ne pouvoit rien entreprendre qui ne fût encore plus difficile, ç'eût été marquer trop de foiblesse que de demeurer dans l'inaction avec des forces si considérables; d'ailleurs, il falloit satisfaire l'impatience du Pape, à qui le moindre délai auroit donné occasion d'accuser les Espagnols d'Artifice & d'infidélité. Le Viceroi (*a*) alla donc se poster entre la Riviere de Lidice & Bologne, où il commença par détourner les Canaux qui alloient des Rivieres du Reno & de Savana à cette Ville. Il s'approcha ensuite des murailles, disposant la plus grande partie de l'Armée entre la montagne & le chemin qui conduit de Bologne en Romagne, parce que ses convois venoient de ce coté. D. Fabrice Colonne avec l'Avant-garde, qui étoit composée de 700 hommes d'Armes, 500 Chevaux-Legers, & 6000 hommes d'Infanterie, prit son quartier sur le grand chemin qui va en Lombardie, entre Ponte-à-Reno, & la Porte de San-Felicé, dans le dessein d'empêcher les François de venir au secours de Bologne: Enfin pour se rendre maîtres des hauteurs, on mit des Troupes dans le Monastere de S. Michel in Bosco, bâti sur une éminence voisine de la Ville, & qui la commande, & on se saisit aussi de l'Eglise de Santa-Maria del-Monté.

Outre les Habitans dont ces troubles continuels avoient fait autant de Soldats, quoique peut-être ils ne fussent pas naturellement braves, & quelques Chevaux & Fantassins que les Bentivoglio y entretenoient, Gaston de Foix avoit encore envoyé à Bologne 2000 Lansquenets & 200 Lances, sous les ordres d'Odet de Foix & d'Yves d'Alegre, Capitaines de réputation. D'Alegre s'étoit rendu recommandable par sa longue expérience dans les armes, & de Foix relevoit l'éclat de sa naissaince, par d'heureuses dispositions au métier de la guerre. Il y avoit encore dans cette Ville deux braves Capitaines, (*b*) la Fayette & Vincent, surnommé *le grand Diable*; mais les

(*a*) Au mois de Janvier.

(*b*) Antoine, petit fils de Gilbert Motier, Seigneur de la Fayette, Maréchal de France, sous Charle VI. & Charle VII. Gilbert avoit fort contribué à chasser les Anglois du Royaume.

1512. aſſiégés étoient bien plus raſſurés par les promeſſes que Gaſton leur faiſoit de les ſecourir, que par les forces qu'ils avoient actuellement : L'enceinte de la Ville eſt très-vaſte, & la partie ſituée du côté des montagnes fort difficile à défendre ; il n'y avoit de ce côté-là d'autres Fortifications, que celles qu'on avoit pu faire à la hâte dans le péril préſent ; d'ailleurs, beaucoup de gens parmi la Nobleſſe & le Peupe étoient ſuſpects aux Bentivoglio, & la réputation qu'avoit l'Infanterie Eſpagnole de prendre facilement les Places, à cauſe de ſon agilité, dont elle venoit de donner une nouvelle preuve à la Baſtia, faiſoit beaucoup d'impreſſion ſur les eſprits. Mais la lenteur des aſſiégeans raſſura beaucoup la Ville. Neuf jours ſe paſſerent à faire agir par intervales une batterie de quatre piéces, placée au Couvent de S. Michel, ſans autre deſſein que de ruiner quelques maiſons, & de tuer du monde aux aſſiégés : On ceſſa même de tirer dès qu'on s'apperçut que c'étoit conſumer des munitions ſans fruit. La cauſe de ce retardement fut que les Aſſiégés avoient appris dès le premier jour du ſiége, que Gaſton s'étoit avancé à Final, & raſſembloit ſes Troupes de toutes parts ; & qu'il y avoit bien de l'apparence qu'il ne négligeroit rien pour conſerver Bologne, place ſi importante au Roy de France. Sur cet avis, on délibéra comment on ſe conduiroit à ce ſiége pour réuſſir promptement, & de quelle maniere on empêcheroit les François de ſe jetter dans la Place ; il fut réſolu que Fabrice Colonne, après s'être muni de vivres, paſſeroit de l'autre côté de la Ville, & ſe poſteroit ſur la hauteur qui eſt au deſſous de Santa-Maria del-Monté, d'où il pourroit aiſément fermer les paſſages, & où il ne ſeroit pas ſi fort éloigné du reſte de l'Armée, que s'il lui arrivoit quelque accident, il ne pût être promptement ſecouru ; on arrêta auſſi qu'en même tems on établiroit les Batteries du côté que l'Armée occupoit, ou dans quelqu'autre lieu peu éloigné. Les auteurs de cet avis diſoient qu'il n'étoit pas croyable, que la conſervation de tout ce que les François poſſedoient en Italie, dépendant de celle de leur Armée, Gaſton osât rien tenter qui le mît dans la néceſſité d'en venir à une action déciſive ; qu'il n'y avoit pas même d'apparence qu'il fit marcher toute l'Armée au ſecours de Bologne, ni qu'il dégarnît entierement le Milanès, n'étant pas encore bien aſſuré du côté de la

la Suisse, & ayant beaucoup à craindre de la part de l'Armée Venitienne, qui étoit actuellement sur les confins du Veronese, & menaçoit Bresse. 1512.

Mais le lendemain, cet avis fut condamné, même par la plûpart de ceux qui l'avoient appuyé; ils firent réflexion qu'on ne pouvoit pas assurer que l'Armée Françoise ne vînt pas au secours de Bologne; si elle y venoit, l'Avant-garde seule ne seroit pas en état de lui résister. Ainsi le Viceroi s'en tint à l'avis que Pierre Navarre lui avoit donné sans le communiquer aux autres, qui étoit de prendre des vivres pour cinq jours, de laisser seulement du monde pour garder S. Michel, & de faire passer toute l'Armée de l'autre côté de la Ville. Il comptoit que de cette maniere, il empêcheroit les François d'entrer dans Bologne; & que comme cette Place n'étoit pas fortifiée de ce côté-là, parce qu'on n'avoit jamais craint qu'elle fût attaquée par cet endroit, elle seroit infailliblement prise avant cinq jours. Mais quand on sçut cette résolution dans le camp, il n'y eût pas un Officier qui ne condamnât un parti si hazardeux. En effet, c'étoit faire camper l'Armée dans un lieu, où elle seroit privée des vivres qui venoient de la Romagne; ce qui ne manqueroit pas de la dissiper, si Bologne tenoit plus de cinq jours. » Y a-t'il quel- » qu'un assez hardi, disoit Fabrice Colonne, pour nous pro- » mettre la prise de cette Place dans un terme si court, & peut- » on s'exposer à un danger aussi certain sur une espérance aussi » frivole. Si nous ne réussissons pas dans le tems que nous nous » serons prescrits, n'est-il pas évident qu'ayant en tête une Ville » défendue par un Peuple nombreux & par une forte Garnison, » tandis que l'Armée Françoise nous prendra en queuë, nous ne » pourrons, sans être taillés en pieces, retirer des Troupes affoi- » blies par la faim, & pleines de consternation & d'épouvante.

Quelques autres proposoient de mettreplus de Troupes à l'Avant-garde, de la poster au-delà de Bologne, presque au pié de la montagne, entre les Portes de Saragoza & de S. Felix; de fortifier ce quartier par des retranchemens & d'autres défenses, & de battre la Ville par ce même endroit, où les murailles & les remparts étoient si foibles, qu'on s'en saisiroit aisément, sur-tout en braquant du canon sur la montagne, pour prendre en flanc ceux qui défendroient la brêche durant l'assaut; mais cet avis fut encore rejetté, parce que ces mesures

ne suffisoient pas pour empêcher les François de secourir la
1512. Place ; d'ailleurs si l'Avant-garde venoit à être attaquée, il se passeroit au moins trois heures avant que l'Armée pût la joindre, quoiqu'elle fut maîtresse des hauteurs.

Dans cette diversité d'avis, où il est bien plus aisé de critiquer avec justesse les sentimens d'autrui, que de proposer des moyens sûrs; on prit enfin le parti d'attaquer Bologne du côté où l'Armée étoit campée. Une des raisons qui fit prendre cette résolution, fut que l'on commença à se persuader que les François ne viendroient pas au secours de Bologne, puisqu'ils avoient tant différé de paroitre. L'on se mit donc à préparer les batteries, & l'on fit revenir l'Avant-garde dans le camp ; mais on eût bien-tôt plusieurs avis que le nombre des Ennemis grossissoit sans cesse à Final ; c'est pourquoi la crainte s'emparant une seconde fois des esprits, les mêmes difficultés revinrent encore. On convenoit unanimement que si Gaston s'approchoit, il falloit l'attaquer avant qu'il pût entrer dans Bologne ; mais les uns représentoient que dans ce cas il faudroit retirer le canon des batteries pour s'en servir contre lui, ce qui ne se pourroit faire qu'avec beaucoup de peine & de danger, & qu'ainsi il seroit à propos d'en différer l'établissement ; les autres disoient, qu'il étoit également honteux & préjudiciable de demeurer si long-tems dans l'inaction devant cette Place, & de donner aux Assiégés le moyen de se rassurer, & aux François celui de les secourir : Qu'ainsi il falloit disposer les batteries sans délai, de maniere cependant qu'il fut facile d'en retirer le canon en cas de besoin ; ils ajoûtoient qu'on devoit applanir le terrein assez pour que l'Armée & l'Artillerie pussent en même tems & sans difficulté aller aux Ennemis.

Le Légat soûtenoit ce dernier avis avec beaucoup de chaleur. Lassé de tant de longueurs il commençoit à les regarder comme l'effet de l'artifice des Espagnols, & des Ordres secrets de leur Roy. Il disoit que si l'on avoit d'abord attaqué la Place, elle seroit peut-être prise au moment qu'il parloit : Qu'il falloit enfin réparer cette faute, & ne pas demeurer plus long-tems devant Bologne, comme si c'étoit une Place alliée, ou comme si l'on n'avoit pas le courage de l'attaquer : Que tous les jours il recevoit des Couriers de Sa Sainteté, & & qu'il ne sçavoit plus quelle réponse faire, ni comment ex-

cuſer la lenteur de l'Armée. Le Viceroi piqué des diſcours du Légat, répondit vivement, qu'il étoit étonné que le Cardinal qui n'avoit aucune expérience de la guerre, voulût par ſon impatience faire prendre des partis dangereux : Qu'il s'agiſſoit ici de l'intérêt commun, & qu'on ne pouvoit le ménager avec trop de maturité : Qu'ordinairement les Papes & les Républiques entreprenoient volontiers des guerres, mais que bien-tôt rebutés par la dépenſe & les difficultés ils ſe preſſoient trop de les finir : Qu'il laiſsât donc délibérer les Officiers, qui dans le fond avoient les mêmes intentions que lui, avec l'expérience militaire qu'il n'avoit pas. 1512.

Enfin Pierre Navarre, dont le Viceroi ſuivoit les avis, remontra que dans une affaire auſſi importante, on ne devoit pas regréter deux ou trois jours, pendant leſquels on feroit les préparatifs, ſoit pour attaquer la Ville, ſoit pour donner Bataille, afin de meſurer ſes opérations ſur les mouvemens des François : Cet avis fut ſuivi.

Au bout de deux Jours les Aſſiégeans ne furent pas plus inſtruits qu'auparavant, parce que Gaſton de Foix demeuroit toujours à Final. Cento, la Pievé, & pluſieurs autres Places du Bologneſe s'étoient rendues à lui ; & il attendoit que toutes ſes Troupes fuſſent raſſemblées, ce qui ne pouvoit ſe faire que lentement, parce qu'elles étoient diſperſées en différens poſtes éloignés les uns des autres. Ainſi le Viceroi n'ayant plus de prétexte pour différer, les batteries furent enfin établies, vis-à-vis de la partie du mur, qui eſt environ à cinquante pas de la Porte de S. Stephano, qui regarde Florence, & où il forme un angle en tirant vers la Porte de Caſtiglione, qui regarde la montagne. Pierre de Navarre fit creuſer une Mine plus près de cette derniere Porte, à l'endroit où la petite Chapelle appellée Baracané eſt priſe dans l'épaiſſeur du mur même, en dedans ; ce fut pour affoiblir les forces des Aſſiégés, qui par ce moyen auroient à ſoutenir deux attaques en même tems. Cependant, ſongeant toujours à faire tête aux François en cas qu'ils vinſſent, le Viceroy renvoya l'Avant-Garde dans le poſte où elle étoit auparavant.

Le Canon abatit dans un jour près de trente Toiſes de la Muraille, & le Baſtion de la Porte fut tellement ruiné, que les Aſſiégés l'abandonnerent. Il eût été facile de donner

l'assaut, mais on voulut attendre que la Mine fut achevée; cependant il ne s'en falut guere, que la témérité des Soldats
1512. n'obligeât de donner l'Assaut ce jour-là-même avec beaucoup de désordre. Quelques Fantassins Espagnols ayant appliqué des Echelles au Bastion y entrerent par un trou qui s'y étoit fait, & descendirent par-là dans une petite maison attenant la muraille, & où il n'y avoit point de Garde. Les Soldats ayant apperçu l'action de leurs compagnons les suivoient en foule, si leurs Capitaines accourus au bruit ne les eussent arrêtés. Les Assiégés pointerent un Canon contre cette petite maison, & tuerent une partie de ceux qui y étoient; le reste se sauva promptement. Pendant qu'on achevoit la Mine, l'Armée s'occupa à faire des Pontons, & à combler les Fossés avec des Fascines, afin que l'Infanterie pût aller de plein pié à l'Assaut, & l'on disposa quelques pieces de Canon pour tirer au-delà de la Bréche, afin que les Assiégés ne pussent s'en approcher pour la défendre.

Pendant ce tems-là les François qui étoient dans la Place, voyant que le Peuple commençoit à s'effrayer, envoyerent en diligence demander du secours à Gaston, qui le jour même fit partir mille Fantassins, & le lendemain cent quatre-vingt Lances. Cette démarche fit croire aux Confédérés qu'il ne marcheroit pas lui-même, n'y ayant pas d'apparence que s'il avoit compté de venir, il se fût affoibli par ce détachement; & en effet son dessein étoit de ne pas avancer, croyant ce secours suffisant pour défendre Bologne, & d'ailleurs ne voulant pas hazarder une Bataille sans nécessité.

Enfin toute l'Armée fut mise en Bataille pour donner l'Assaut, dès que la Mine auroit joué. Elle fit sauter en l'air avec beaucoup de fracas, le Mur où étoit la Chapelle, & l'enleva si haut, que les Assiégeans virent à découvert le dedans de la Ville, & les Soldats en bonne ordre derriere la Breche; mais le Mur retomba tout entier dans la même place, d'où l'effort de la Mine l'avoit arraché, & il se rejoignit si bien avec le reste, qu'il ne paroissoit pas qu'il en eût été separé. Ainsi l'Assaut ne pouvant se donner par cet endroit, les Generaux jugerent à propos de n'y point penser du tout, parce qu'il n'y avoit qu'une breche. Les Bolonois regarderent cet événement comme un Miracle, persuadés qu'une chose aussi extraordinaire ne pou-

voit être arrivée que par une faveur ſpéciale d'en haut. Depuis ce tems-là on a augmenté & embelli cette Chapelle, où la dévotion du Peuple eſt fort grande. 1512.

XXV. Gaſton de Foix ſe jette dans Bologne, & fait lever le Siége.

Gaſton croyant qu'il n'y avoit plus rien à craindre pour Bologne après cet incident, eût envie de marcher à Breſſe. Le péril de Bologne lui avoit fait dégarnir cette Place, qui étoit alors menacée par les Venitiens; il ſoupçonnoit même qu'ils y avoient de ſecrétes intelligences: mais les prieres des Officiers qui étoient dans Bologne, le firent changer de réſolution. Ils lui remontrerent que la Place ſeroit plus expoſée que jamais après ſa retraite; au lieu que s'il y venoit, il pourroit défaire les Ennemis dans leur Camp. C'eſt pourquoi, contre l'avis de preſque tous les Officiers de ſon Armée, il part de Final, & marchant toute la nuit en bataille, malgré la neige & le vent, il entre dans Bologne le lendemain deux heures après le lever du Soleil, par la Porte de S. Felix avec treize cens Lances, ſix mille Lanſquenets, qu'il avoit tous mis à l'Avant-Garde, & huit mille autres Fantaſſins François & Italiens.

Gaſton ne fut pas plûtôt arrivé qu'il propoſa d'attaquer le Camp des Ennemis le jour même, & pour cet effet de faire ſortir les Troupes par trois Portes, & le Peuple par le chemin de la Montagne. Il les auroit trouvés dans une entiere ſécurité ſur ſon arrivée, car il eſt certain qu'ils l'ignorerent tout ce jour-là, & même le lendemain juſqu'à une certaine heure; mais d'Alegre conſeilla de donner le reſte de la journée aux Troupes pour ſe repoſer; ni lui, ni perſonne n'imaginant qu'une Armée ſi nombreuſe pût être venue par le grand chemin, & avoir entré de jour dans une Ville aſſiégée, à l'inſçû des Aſſiégeans.

Ils auroient encore été long-tems ſans le ſçavoir, ſi par hazard ils n'avoient fait priſonnier un ſoldat Albanois dans une ſortie que firent quelques Cavaliers. Interrogé ſur ce qui ſe paſſoit dans la place; il répondit qu'il ne pouvoit leur donner beaucoup d'éclairciſſemens, n'y étant arrivé que la veille avec l'Armée. Surpris de ce qu'il leur diſoit, ils le queſtionerent avec plus de ſoin, & voyant qu'il perſiſtoit toujours à dire la même choſe, ils le crurent à la fin. Enſuite ils n'héſiterent pas à prendre la réſolution de lever le Siége; ne ſe croyant pas en ſûreté ſi près d'une grande Armée, ſur-tout avec des Troupes qui avoient beaucoup ſouffert par la rigueur de la ſaiſon & par le voiſina-

1512. ge de la Ville. (*a*) Cette résolution prise ils retirerent sans bruit leur Artillerie, décamperent bien avant dans la nuit, le dix-neuviéme jour du Siége, & prirent le chemin d'Imola, repassant dans la route qu'ils avoient applanie en venant, ayant par ce moyen au milieu d'eux le grand Chemin par où marchoit leur Artillerie. L'Arriere-Garde fut composée de l'élite de l'Armée, & l'on s'éloigna sans péril; n'étant sorti de la Ville que quelques Cavaliers François, qui se débanderent d'abord pour piller les Munitions de guerre & les vivres; Malatesta Baglioné qui fermoit la marche, vint même à bout de les repousser.

Gaston laissa dans Bologne trois cens Lances & quatre mille Hommes d'Infanterie, & partit aussi-tôt pour voler au secours du Château de Bresse; car les Venitiens s'étoient déja rendu maîtres de cette Ville la veille du jour qu'il étoit entré dans Bologne. Le Sénat, à la sollicitation du Comte Louis Avogaro Gentil-homme Bressan, & de presque tous les Habitans du Pays, qui faisoient esperer que la Ville se souleveroit, avoit ordonné à André Gritti de marcher de ce côté-là. Il se mit donc en chemin avec 300 Hommes d'armes, 1300 Chevaux-Legers, & 3000 Hommes d'Infanterie, traversa l'Adige à Alberé auprès de Legnago, ensuite le Minzo au Moulin de la Volta, entre Goïto & Valeggio; & prenant par Montechiaro il passa la nuit à Castagnetolo, Village à cinq milles de Bresse, d'où il envoya aussi-tôt ses Chevaux-Legers jusqu'aux Portes de cette Ville. En même-tems tout le Pays favorisant les Venitiens, le Comte Louis s'approcha d'une des Portes de Bresse, à la tête de huit cens Hommes des Vallées d'Eutropia & de Sabia qu'il avoit fait soulever; il chargea son Fils d'aller de l'autre côté de la Ville avec d'autres Troupes: mais Gritti ne recevant aucune nouvelle, & ne voyant pas même paroître le signal dont on étoit convenu, apprenant d'ailleurs que la Ville étoit sur ses gardes, il ne jugea pas à propos d'aller plus avant; sur ces entrefaites, le jeune d'Avogaro ayant été attaqué par une partie de la Garnison, fut fait prisonnier.

XXVI. Succès des Venitiens

Gritti se retira donc vers Montagnana, d'où il étoit parti d'abord, laissant pourtant une Garde au Pont qu'il avoit fait jetter

(*a*) On voit que Gaston de Foix fit une grande faute de ne pas les attaquer le jour précédent: Il y a toute apparence qu'il les auroit défaits.

sur l'Adige ; mais il fut rappellé de nouveau peu de jours après; & repassant cette Riviere avec deux Canons & quatre Fauconneaux, il vint encore se poster à Castagnetolo. En même-tems le Comte Louis s'approcha à un mille de Bresse, suivi d'un très-grand nombre d'Habitans des Vallées ; & quoiqu'il n'y eût aucun mouvement favorable dans la Ville, néanmoins Gritti se trouvant plus fort que la premiere fois, résolut d'employer la force. Il joignit donc tous les Paysans à ses Troupes, & il fit donner l'Assaut par trois endroits. L'attaque de la Porte de la Torré ne réussit pas, mais celles de la Porte de Pilé, où étoit Avogaro, & de la Porte de Garzula où commandoit Balthazar Scipioné, eurent un heureux succès ; & il a couru un bruit que les Soldats de Scipioné se glisserent par-dessous la Grille de fer, par laquelle la Riviere dont la Porte prend son nom, entre dans la Ville. Les François résisterent inutilement, & voyant les Ennemis dans la Place dont les Habitans qu'on avoit contenus jusqu'alors en les empêchant de prendre les Armes, se déclarerent pour les Venitiens, ils se retirerent dans la Citadelle avec (a) M. du Lude, Gouverneur de Bresse, après avoir perdu leurs Chevaux & leurs Bagages. Dans ce tumulte, le Quartier nommé *la Citadella*, séparé du reste de la Ville, & qui étoit presque entierement habité par des Gibelins, fut mis au pillage, & l'on n'y épargna que les Maisons des Guelfes. 1512.

Incontinent après la prise de cette Ville, Bergame ouvrit ses Portes aux Venitiens par le moyen de quelques uns des Habitans. Il n'y eut que deux Forts, l'un situé au milieu de la Ville, & l'autre à un demi mille qui se conserverent aux François. Orci-Vecchi, Orci-Nuovi, Ponté-Vico & plusieurs autres Villes voisines suivirent l'exemple de Bergame. Gritti auroit poussé plus loin ses succès, ou du moins auroit mieux affermi ses conquêtes, si Venise où la joye fut extrême, eût été aussi empressée à envoyer les Troupes & l'Artillerie nécessaires pour le Siége du Château de Bresse, qui n'étoit pas en état de faire beaucoup de résistance, qu'elle le fût à créer & à dépêcher des Magistrats pour gouverner les Villes reconquises. Cette négligen-

XXVII. Gaston de Foix marche au secours du Château de Bresse.

(a) Jacque Daillon, Seigneur du Lude Frere ainé du Seigneur de la Crotte dont il est parlé ci-dessus. Il fut Chambellan des Rois Louis XII. & François I. Sénéchal d'Anjou & Gouverneur de Fontarabie, & ce fut lui qui défendit si bien cette Place contre les Espanols en 1522. Il mourut en 1532.

1512. ce fit d'autant plus de tort aux Venitiens, que la diligence de Gaston de Foix fut extraordinaire. Ayant passé le Po à la Stellata, il envoya de-là cent cinquante Lances & cinq cens Fantassins François à Ferrare : Il passa ensuite le Minzo à Ponté malino, n'en ayant fait demander la permission au Marquis de Mantoue, que dans l'instant du passage, afin qu'il n'eût pas le tems de délibérer, & que la nouvelle de sa marche ne fut pas si-tôt sçûe des Venitiens. Le lendemain il logea à Nogara, dans le Veronése, & le jour d'après à Ponté-Peseré & à Trevillé, à trois milles de la Scala

XXVIII. Il taille en Piéces, chemin faisant, une partie de l'Armée des Venitiens.

Il apprit en cet endroit que Jean Paul Baglioné, après avoir èscorté quelques Troupes & de l'Artillerie que le Venitiens envoyoient à Bresse, s'étoit rendu de Castelfranco, à l'Isola della-Scala avec trois cens Hommes d'Armes, quatre cens Chevaux-Legers, & douze cens Fantassins. Il y courut sur le champ, à la tète de trois cens Lances & de sept cens Archers, suivis du reste de l'Armée, qui ne pouvoit pas marcher aussi vîte que lui ; & ayant sçû que les Ennemis n'en étoient partis qu'une heure auparavant, il se mit sur leurs traces avec la même promptitude.

Sur ces entrefaites, Jean Paul apprit que Bernardin de Montoné, auquel on avoit confié la garde du Pont d'Alberé, l'avoit rompu, sur l'avis qu'il avoit eu de l'approche des François, pour éviter d'être enfermé entre eux & les Allemans : car l'Empereur libre du soin de garder le Frioul, où il n'avoit plus que la Ville de Gradisca, tout le reste lui ayant été enlevé par les Venitiens, en avoit fait venir trois mille Hommes d'Infanterie qui étoient actuellement dans Verone. Cette nouvelle auroit déterminé Jean Paul à retourner à Bresse, si on ne lui avoit découvert un gué au-dessous de Verone. Comme il alloit chercher ce passage, il apperçut de loin Gaston, dont la diligence incroyable avoit dérobé le bruit de sa marche, & il crût que ce ne pouvoit être qu'un Parti de la Garnison de Verone. C'est pourquoi, ayant rangé ses Troupes en bataille à la Tour de Magnanino près de la Scala, & non loin de l'Adige, il attendit les Ennemis avec intrépidité. Le choc des Lances fut terrible de part & d'autre, & l'on combattit ensuite de près avec d'autres armes plus d'une heure ; mais les Venitiens s'affoiblissoient insensiblement, tandis que les Troupes Françoises

arrivoient

arrivoient de moment à autre. Ils rétablirent néanmoins plusieurs fois le combat, mais à la fin accablés sous le nombre, ils prirent la fuite à l'entrée de la nuit, & furent poursuivis par les Ennemis jusqu'à la Riviere. Jean Paul la passa sans danger, mais plusieurs des siens s'y noyerent. Les Venitiens eurent environ 90 Hommes d'Armes tués ou faits prisonniers; Guy Rangoni & Baltazar Signorello de Perouse furent du nombre des derniers. Toute leur Infanterie se dissipa, & ils perdirent deux Fauconneaux en quoi consistoit toute leur Artillerie. Cette Victoire ne coûta presque point de sang aux Vainqueurs. 1512.

Le jour suivant, Gaston rencontra Meleagre de Forli accompagné de quelques Chevaux-Legers Venitiens; il les mit d'abord en fuite, fit Meleagre prisonnier; & sans perdre un moment, le neuviéme jour après son départ de Bologne, il entra avec son Avant-garde dans un des Fauxbourgs de Bresse à deux portées de traits de la Porte de Torre-lunga: Le reste de l'Armée campa derriere lui le long du chemin qui conduit à Peschiera. Aussi-tôt qu'il eût pris son quartier, & ne se donnant pas le tems de respirer, il envoya une partie de son Infanterie attaquer le Monastere de S. Fridiano, situé à mi-côté au-dessus du Fauxbourg qu'il occupoit. Ce poste étoit gardé par plusieurs Paysans du Val-de-Tropia: ses Troupes ayant grimpé par plusieurs endroits, à la faveur d'une grande pluye, qui empêchoit le feu de l'Artillerie placée dans ce Monastere, elles attaquerent ces Paysans, & en tuerent une partie.

XXIX. Conquêtes & Victoire de Gaston.

Le lendemain, Gaston envoya un Trompette à Bresse pour sommer les Habitans de se rendre, & offrir la vie, la liberté & les Biens à tout le monde, excepté aux Venitiens. On fit une réponse pleine de fierté en présence d'André Gritti; & aussitôt Gaston fit passer l'Armée de l'autre côté de la Ville, & se logea dans le Fauxbourg de la Porte de Saint Jean, afin d'être plus près du Château. (*a*) A la pointe du jour suivant, il choisit dans toutes les Troupes plus de 400 Hommes d'Armes couverts d'armes blanches, & 6000 Hommes d'Infanterie, partie Gascons, partie Allemans; & se mettant à la tête de cette Troupe, qui étoit à pié, il monta par le côté qui regarde la Porte de Pise, & entra sans nul obstacle dans la premiere enceinte du Château. Après un moment de repos, il

(*a*) Ce fut le Jeudy gras 19 de Février.

exhorta ses Soldats en peu de mots à descendre hardiment
1512. dans cette Ville opulente, où n'ayant que de legeres fatigues à essuyer ils alloient acquerir beaucoup de gloire & s'enrichir par le pillage ; il ajouta, qu'ils n'avoient à combattre que des Troupes Venitiennes, qui leur étoient certainement inférieures par le nombre & la valeur : Qu'à l'égard d'une Populace sans aucune expérience de la guerre, & qui songeoit déja plûtôt à fuir qu'à résister, ils devoient la mépriser. Que bien loin de seconder les Ennemis, ce Peuple ne serviroit qu'à mettre par sa lâcheté le désordre parmi les Troupes réglées. Que les ayant amenés comme l'élite d'une Armée florissante, il les conjuroit de faire honneur à son choix, & d'assurer leur propre gloire. En effet, quelle seroit leur honte, si depuis long-tems accoutumés à forcer des Villes pourvues d'intrépides Défenseurs, bordées d'une nombreuse Artillerie, & fermées par de fortes Murailles, ils ne prenoient pas celle-ci, qui étoit toute ouverte, & où ils n'avoient à combattre que des Hommes ?

Après ce discours, Gaston sortit du Château, faisant marcher son Infanterie à la tête des Hommes d'Armes. Il trouva quelques Corps d'Infanterie avec du Canon disposés à l'arrêter, mais il les dissipa sans peine ; & descendant fierement la Côte, il se rendit à la Place du *Palais du Capitaine*, qu'on appelle *le Burletto*, où toutes les Troupes Venitiennes rassemblées l'attendoient de pié ferme. Le choc fut opiniâtre & terrible en cet endroit ; les uns combattant pour leur salut, & les autres pour la gloire & pour le Pillage d'une Ville fort riche. Les Officiers s'y distinguerent tous avec éclat, mais la valeur de Gaston se faisoit sur tout remarquer. Enfin les Venitiens furent contraints d'abandonner le champ de Bataille malgré tous leurs efforts. Les François se partagerent aussi-tôt en deux Corps, dont l'un entra dans la Ville, & l'autre dans le quartier de la Citadelle. Ils trouvent par tout beaucoup de résistance de la part des Soldats & du Peuple ; mais enfin ils renversent de tous côtés ce qui s'opose à eux, voulant se rendre entierement maîtres de la Ville avant de s'abandonner au pillage. Gaston avoit donné là-dessus des ordres sévéres, & si quelqu'un s'écartoit, il étoit tué sur le champ par ses Compagnons.

Les François perdirent dans cette Action beaucoup d'Infanterie, & un assez grand nombre de Gend'armes, (a) il périt environ 8000 hommes du côté des Venitiens, partie du Peuple, & partie des Troupes, qui consistoient en 500 hommes d'Armes, 800 Chevaux-Legers, & 8000 hommes d'Infanterie. De ce nombre fut Fréderic Contarini Provéditeur des Albanois; il fut tué d'un coup de feu dans le combat sur la grande Place. Tous les autres y furent faits Prisonniers, à la réserve de 200 Albanois, qui s'ensuirent par une Poterne voisine de la Porte de S. Nazaro; mais ce ne fut que pour tomber entre les mains des François qui étoient restés hors de la Ville, & ils furent tous tués ou pris. Cette partie des François étant entrée par cette Poterne, profita de la Victoire des autres, & se mit à piller avec eux. André Gritti, Antoine Justiniani, que le Sénat avoit envoyé en qualité de Podestat à Bresse, Jean Paul Manfroné & son fils, le chevalier *della Volpe*, Balthasar de Scipioné, un fils d'Antoine Pio, le Comte Louis Avogaro, avec un autre de (b) ses fils; & Dominique Busecchio Capitaine de Cavalerie Albanoise furent faits prisonniers. Le Comte Louis eut la tête tranchée dans la Place publique en présence de Gaston; le supplice de ses deux fils ne fut différé que de quelques jours. 1512.

Les Bressans qui se faisoient gloire de tirer leur origine des François, en furent fort maltraités. Cette Ville qui ne le cédoit à aucune de la Lombardie, & qui les surpassoit toutes par ses richesses, si l'on en excepte Milan, fut abandonnée au pillage; les choses sacrées & profanes, les biens, l'honneur & la vie des Habitans furent livrés sept jours de suite à l'avarice, à l'incontinence & à la cruauté du Soldat. Gaston mit pourtant à couvert l'honneur des Religieuses, & des femmes qui s'étoient réfugiées dans les Couvents. C'est ainsi qu'en moins de quinze jours, Gaston de Foix oblige l'Armée du Pape & des Espagnols à lever le Siége de Bologne, taille en pieces Jean Paul Baglioné avec une partie de l'Armée Venitienne, & rentrant à Bresse, rempor-

(a) Le Chevalier de Bayard y fut dangereusement blessé à la Cuisse; ce fut dans cette Ville qu'il en usa si généreusement avec une Dame, chez qui il fut porté après sa blessure.

(b) L'ainé avoit été fait prisonnier auparavant. Comme on l'a vu ci-dessus.

1512 te ſur le reſte de cette Armée une Victoire ſi funeſte aux Vénitiens & aux Habitans de cette Ville. La gloire de ce jeune Vainqueur ſe répandit dans toute l'Europe ; & l'Italie ne balança point à avouer qu'elle n'avoit vu depuis long-tems aucun exploit Militaire digne d'entrer en parallele avec cette activité par tout victorieuſe.

L'Expédition de Breſſe avoit été précédée de celle de Bergame, dont les Habitans, qui ne s'étoient révoltés que par l'inquiétude de quelques particuliers, rappellerent les François dès qu'ils parurent dans le Pays : toutes les autres Villes qu'ils avoient perdues, rentrerent auſſi ſous leur puiſſance. Gaſton n'eût pas plutôt donné une forme au Gouvernement de la Ville de Breſſe, fait repoſer ſes Soldats, & rétabli parmi eux le bon ordre que le butin fait à Breſſe avoit un peu troublé, qu'il ſongea à de nouvelles expéditions & à exécuter les Ordres du Roy, en marchant contre l'Armée des Alliés, qui depuis la levée du Siége de Bologne, demeuroit toujours dans le Bologneſe.

XXX. Le Roy d'Angleterre accede à la Ligue, & ſe diſpoſe à la guerre.

Il étoit ſurvenu des incidens, qui avoient obligé la Cour de France à prendre de nouvelles meſures. La Guerre avec les Anglois étoit déja preſque certaine, & quoique Henri VIII. eut d'abord nié poſitivement qu'il fut dans ce deſſein, & que depuis il l'eut caché ſous des diſcours équivoques, on reçut enfin de Rome la nouvelle, qu'il avoit ſigné la Ligue. On ſçavoit encore qu'on faiſoit en Angleterre des préparatifs de Troupes & de Vaiſſeaux ; & qu'on en équipoit (*a*) en Eſpagne pour les faire paſſer dans cette Iſle, dont les Peuples avoient beaucoup de penchant à faire la Guerre à la France. Il arriva tout à propos dans ce tems-là à Londres une Galéaſſe du Pape, chargée de Vins Grecs, de Fromages & d'autres préſens, qui furent diſtribués de ſa part au Roy & à pluſieurs Seigneurs & Prélats, qui les reçurent avec plaiſir. La Populace qui ſouvent eſt auſſi frappée des plus petites choſes que des grandes, accourut avec beaucoup d'empreſſement pour voir ce Vaiſſeau, le premier qui eût jamais abordé en Angleterre avec le Pavillon du S. Siége.

(*a*) Dans ce tems-là les Anglois n'avoient pas une Marine ſi nombreuſe ni ſi formidable qu'aujourd'hui. Les Eſpagnols & les Portugais étoient alors les Maitres de la Mer.

D'ailleurs l'Evêque de Murray, le même qui avoit négocié la Paix entre le Pape & le Roi de France, ayant rendu dans le Parlement des témoignages très-favorables à la cause du premier, soit qu'il pensât comme il parloit, soit que le Chapeau l'eût tenté, on y arrêta que les Prélats Anglois iroient au Concile de Latran. Henri, à la priere des Ministres du Pape, congédia l'Ambassadeur de France, lui déclarant qu'il n'étoit pas convenable que le Ministre d'un Prince qui persécutoit si ouvertement le S. Siége, parût dans une Cour aussi dévouée à l'Eglise, que l'étoit celle d'Angleterre. Déja même on pénétroit le Plan formé par les Alliés, quoiqu'ils le tinssent fort secret. Le Roi d'Angleterre devoit infester avec sa Flote les côtes de Normandie & de Bretagne, & envoyer 8000. hommes d'Infanterie en Espagne pour joindre les Troupes du Roi d'Arragon, afin de faire une irruption en Guienne. 1512.

XXXI. Extreme embarras de Louis XII.

Ces desseins donnoient beaucoup d'inquiétude à Louis XII. Le seul nom Anglois étoit redoutable à la France, qui auroit encore plus de raison de le craindre, quand les Espagnols se seroient joints à cette nation. Louis avoit fait passer tous les Gendarmes en Italie, & il ne lui restoit que 200. Lances. S'il rappelloit ces Troupes, ou même une partie, il exposoit à un péril certain le Milanès qui lui étoit si cher; & si pour les remplacer, il levoit de nouvelles Compagnies d'ordonnance, que pouvoit-il attendre d'une Milice sans expérience? D'ailleurs sa méfiance s'augmentoit de jour en jour sur le compte de l'Empereur: André de Burgos qu'il avoit envoyé vers ce Prince, étoit revenu; & quoiqu'il rapportât que Maximilien paroissoit disposé à entretenir son Alliance, ce dernier faisoit toujours des propositions fort dures, & mêlées de beaucoup de plaintes.

Il demandoit qu'on lui donnât des assurances qu'il seroit mis en possession de tout ce qui devoit lui revenir suivant le Traité de Cambrai. Il ajoutoit qu'il ne vouloit plus s'en tenir à de simples promesses, persuadé depuis longtems que le Roi étoit très-éloigné de consentir qu'il s'emparât de Padouë: Que dans la vûë de le consumer par une guerre sans fin, Louis avoit dépensé, sans beaucoup de nécessité, deux cens mille ducats par an, pour lui en faire coûter cinquante mille, n'ignorant pas que cette derniere somme, quoique bien moins considerable que la premiere,

l'étoit bien davantage par rapport à lui, que deux cens mille ne
1512. l'étoient pour un Roi de France : Que c'étoit dans cette même vûë que le Roi lui avoit refusé Trivulce, qui auroit terminé promptement la guerre. Il exigeoit encore que la (*a*) seconde fille du Roi, qui n'avoit que deux ans, épousât son petit-fils ; qu'on lui donnât la Bourgogne en dot, & que cette Princesse fût envoyée dès-à-présent à sa Cour. Il vouloit aussi qu'on remît à sa décision l'affaire de Ferrare, celle de Bologne & celle du Concile. Enfin il s'opposoit à la marche de l'Armée Françoise du côté de Rome, & il protestoit qu'il ne souffriroit jamais que le Roi s'aggrandît en Italie.

Ces propositions dures & insupportables en elles-mêmes causoient d'autant plus de chagrin au Roi, qu'il ne pouvoit pas s'assurer, que quand il auroit tout accordé à l'Empereur, ce Prince léger ne changeroit pas encore de parti à la premiere occasion : la dureté même de ses demandes le persuadoit presque qu'il étoit déja déterminé à rompre avec lui, & qu'il ne cherchoit qu'un prétexte pour cela, surtout Maximilien ne se mettant pas trop en peine de dissimuler sa mauvaise volonté. Il n'avoit pas envoyé avec Burgos de commissaires pour le Concile de Pise, malgré ses promesses réïterées ; au contraire les Prélats de l'assemblée d'Ausbourg avoient déclaré ce Concile schismatique ; disposés néanmoins, disoient-ils, à changer de sentiment si on leur faisoit voir qu'ils s'étoient trompés. Malgré sa méfiance à l'égard de l'Empereur, le Roi étoit obligé de tenir pour son service 200. lances & 3000. hommes d'Infanterie dans Verone, & 1000. dans Legnano, dans le tems qu'il avoit le plus de besoin de réunir toutes ses forces.

Louis étoit encore fort inquiet de la disposition des Suisses à son égard. A la vérité il les avoit fait consentir à donner l'entrée de leurs Diétes (*b*) au Bailli d'Amiens qu'il avoit chargé d'amples pouvoirs, ayant enfin pris le sage parti (si pourtant ceux qu'on prend, après avoir laissé échapper l'occasion favorable, méritent ce nom) de ne rien épargner pour regagner cette nation. Mais la haine du commun peuple contre lui, & les efforts du Cardinal de Sion l'emportoient sur le crédit de ceux qui

(*a*) Renée de France, qui épousa depuis Hercule d'Est de Ferrare. Elle mourut au Château de Montargis le 12. Juin 1575. âgée de 66. ans.

(*b*) Il se nommoit Raoul de Lannoy.

étoient dans les intérêts de la France ; & les Suisses paroissoient disposés à donner 6000 hommes aux Alliés, qui les leur demandoient pour les opposer à l'Infanterie Allemande que le Roy avoit à son service. 1512.

D'un autre côté Louis n'espéroit plus la Paix avec le Pape, quoique la Négociation eût été continuée, même au plus fort de la Guerre par le Cardinal de Nantes ; & le Cardinal de Strigonie, Prélat fort accrédité dans le royaume de Hongrie. Jule leur avoit tout nouvellement déclaré qu'il n'écouteroit plus rien si le Conciliabule de Pise n'étoit annullé avant tout, & si les Villes de Bologne & de Ferrare n'étoient rendues à l'Eglise : ensuite passant aux voyes de fait, il avoit excommunié quelques-uns des Prélats François qui étoient venus au Concile, & (*a*) Philippe de Dexio grand jurisconsulte de ce tems-là, qui avoit écrit en faveur de ce Concile, & qui en dirigeoit la forme.

Enfin le Roy n'avoit dans ces conjonctures aucun appui en Italie, sur lequel il put compter. Ferrare & Bologne lui étoient à charge. Les Florentins, ausquels il avoit fait de nouvelles instances de se joindre à lui pour attaquer la Romagne, ne lui donnoient que des réponses vagues ; il les soupçonnoit même d'inconstance à son égard. Le Viceroy de Naples avoit un Agent à Florence ; & cette République ayant envoyé un Ambassadeur à la Cour d'Arragon, elle ne communiquoit plus ses Affaires à Louis XII. comme auparavant. Ce Prince ayant fait proposer aux Florentins de renouveller l'Alliance qui devoit expirer dans peu de mois, sans exiger de l'argent, ni rien qui pût leur être onéreux, ils différoient de le faire pour se conserver la liberté de prendre le parti qui leur paroitroit le plus sûr. Le Pape avoit grand soin d'entretenir cette disposition ; pour empêcher que la rigueur dont il avoit usé envers eux, ne les portât à joindre leurs Armes à celle du Roy de France, il leur avoit donné l'absolution des Censures, sans qu'ils la lui eussent demandée ; & voulant les rassurer entiere-

(*a*) Il étoit fils naturel de Tristan de Dexio, dont la famille avoit pris son nom du Village de Dexio auprès de Milan, où elle étoit etablie depuis 300 ans. Philippe naquit en 1454. Il remplit avec éloge des Chaires de Droit à Pavie & à Valence, fut Conseiller au Parlement de Grenoble, & mourut à Sienne le 15 d'Octobre 1535. laissant une fille naturelle, qui ne justifia que trop sa naissance par ses désordres.

ment sur son compte, il leur avoit envoyé Jean Gozzadini, Bolonois, l'un de ses Cameriers, en qualité de Nonce, avec des instructions favorables.

1512.

XXXII. Gaston a ordre d'attaquer l'Armée Confédérée, & les Etats de l'Eglise.

Ainsi le Roy se voyant seul contre tant d'Ennemis déclarés, ou sur le point de se déclarer, & ne se croyant pas en état de leur résister, s'il leur donnoit le tems d'agir tous à la fois, donna ordre à Gaston de combattre l'Armée des Alliés, le plûtôt qu'il seroit possible; & s'il étoit Vainqueur, comme il n'en doutoit pas, attendu sa supériorité, d'attaquer sans scrupule Rome & le Pape: il comptoit de se délivrer par ce moyen de tant d'inquiétudes; & pour diminuer la haine de cette expédition, il voulut qu'elle se fit au nom du Concile de Pise, & que ce Concile envoyât un Légat à l'Armée, pour recevoir au nom de cette Assemblée toutes les Conquêtes qu'on feroit.

Suivant ces ordres Gaston partit de Bresse, & se rendit à Final où il fut obligé de rester quelques jours tant à cause des grandes pluies que pour se munir de vivres, qu'il tiroit de Lombardie, & rassembler toutes les Troupes que le Roy avoit en Italie, excepté celles qu'il falloit nécessairement laisser à la garde des Places. Delà il s'avança à San-Giorgio dans le Bolognése, où il reçut trois mille Hommes de pié Gascons, mille avanturiers, & mille Picards, Infanterie d'élite & fort estimée en France. Ainsi son Armée se trouva composée de 5000 Lansquenets, 5000 Hommes de pié Gascons & 8000 partie Italiens & partie François, & de 1600 Lances, en comptant les deux cens Gentilshommes dont nous avons parlé. Cette Armée devoit être jointe par le Duc de Ferrare avec cent Hommes d'Armes, deux cens Chevaux-Legers & une grande quantité d'excellente Artillerie: Gaston avoit été obligé de laisser la sienne à Final à cause des mauvais chemins. Le Cardinal de San-Severino se rendit à l'Armée de la part du Concile, en qualité de Légat de Bologne: C'étoit un homme plein de fierté & dont les inclinations martiales ne s'accordoient guéres avec sont état.

Gaston marcha aux Ennemis, brûlant d'envie de les combattre, tant pour obéir aux ordres du Roy, qui l'en pressoit sans cesse, que pour exercer son courage & contenter son amour pour la gloire; passion qui s'étoit beaucoup accrûe par ses heureux succès; mais cette ardeur si vive ne le rendit pas téméraire,

méraire, & il ne s'approcha du Camp des Confédérés qu'avec beaucoup de précaution ; son dessein étoit ou de les attirer dans un terrein où il pût combattre sans désavantage, ou de les forcer à en venir aux mains en leur coupant les vivres. 1512.

Mais les Ennemis étoient bien éloignés d'engager une action décisive. Leur Armée, depuis que les Troupes du Duc d'Urbin s'étoient retirées à l'occasion de certaine brouillerie, ne consistoit qu'en mille quatre cens Gendarmes, mille Chevaux Legers, sept mille Hommes d'Infanterie Espagnole, & trois mille Italiens de nouvelle Milice ; c'est pourquoi voyant les François si supérieurs en nombre & par la bonté de leur Cavalerie, ils n'avoient garde d'hazarder une Bataille dans un terrain où l'avantage fût égal. Ils vouloient au moins attendre l'arrivée des six mille Suisses que les Cantons leur avoient accordés, & dont la solde à laquelle le Pape & les Venitiens devoient contribuer, se négocioit actuellement à Venise, où le Cardinal de Sion & douze députés des Cantons s'étoient rendus. D'ailleurs le Roy Catholique avoit donné des ordres exprès d'éviter le combat autant qu'il seroit possible, se fondant principalement sur ce qui faisoit la crainte du Roy de France ; c'étoit de temporiser jusqu'à ce que le Roy d'Angleterre & lui eussent porté la guerre en France ; conjoncture qui mettroit Louis XII. dans la nécessité de rappeller ses Troupes d'Italie ou du moins la plus grande partie : ainsi la guerre se termineroit dans ce Pays, sans qu'il en coutât une goute de sang. Par cette raison, Ferdinand se seroit opposé au Siége de Bologne, s'il n'en eût été empêché par les plaintes & l'impatience du Pape.

Dans ces vûes le Viceroy & les autres Généraux s'étoient proposé de se tenir toujours à portée des Ennemis, pour ne pas abandonner à leur discrétion les Villes de la Romagne, & pour se conserver la liberté du chemin de Rome, en prenant toujours des postes bien situés ou appuyés de quelque bonne Place ; afin de ne pouvoir être attaqués sans beaucoup de désavantage pour les Ennemis. Ainsi ils étoient résolus de reculer toujours, sans se mettre en peine des discours du public, & de s'attacher uniquement en Capitaines habiles à se menager la victoire que la solide renommée & la gloire accompagnent toujours. C'est pourquoi le jour que l'Armée Françoise vint camper à Castel-Guelfo & à Medicina, les Alliés qui en étoient campés fort

1512. près, se retirerent sous les murs d'Imola. Le lendemain, les François s'avancerent à un mille & demi de cette Ville, où ils trouverent les Ennemis en Bataille dans leur camp ; mais ils n'oserent les attaquer si bien retranchés. Passant ensuite bien au-delà, ils posterent leur Avant-garde à Bubano, Place à quatre milles d'Imola, & le reste de l'Armée à Mordano & à Bagnara, Villes distantes l'une de l'autre d'environ un mille ; occupant toujours le grand chemin pour la commodité des vivres, qui leur venoient sans obstacle par le Fleuve du Po, & par Lugo, Bagnacavallo & les places voisines, que les Espagnols avoient abandonnées à l'arrivée de Gaston dans le Bolognese, & qui étoient retournées au pouvoir du Duc de Ferrare. Le jour suivant, les Alliés se retirerent à Castel-Bolognese, laissant une bonne Garnison dans la Citadelle d'Imola, & 60 hommes d'Armes dans la Ville, sous le commandement de Jean de Sassatello ; ils camperent sur le grand chemin en s'étendant vers la montagne. Le même jour les François prirent d'assaut le Château de Solarolo ; & Cotignola se rendit à eux, aussi-bien que Granarolo. Ils séjournerent dans leur camp le lendemain, & les Alliés allerent se poster au lieu qu'on appelle (a) *il campo alle Mosche*. Dans ces différentes marches, les deux Armées étoient toujours en Bataille, ayant l'Artillerie à leur front, & l'Avant-garde opposée aux Ennemis, comme si l'on eût été sur le point d'en venir aux mains, mais avec une extrême circonspection de part & d'autre ; l'une pour ne pas être forcée au combat, à moins que l'avantage du lieu ne la dédommageât de la supériorité des Ennemis ; & l'autre, pour engager l'action dans un lieu à peu-près égal.

XXXIV. Tréve entre l'Empereur & les Venitiens.

Gaston reçût alors de nouveaux ordres pour donner Bataille, fondés sur ce qui venoit d'arriver. Les Venitiens, quoiqu'affoiblis par l'affaire de Bresse, avoient d'abord résisté aux prieres & aux menaces du Pape & du Roy d'Arragon, qui vouloient leur persuader de faire la paix avec l'Empereur ; & refusé d'y entendre, à moins qu'on ne leur laissât Vicence. Mais enfin le Pape leur avoit fait conclure sous ses yeux une Tréve de huit mois, pendant laquelle chacun devoit conserver ce dont il étoit alors en possession. Les Venitiens s'obligerent de donner à l'Empereur 50000 florins du Rhin ; ce Traité rendit

(a) *Le Champ aux Mouches.*

le Roy certain du changement de Maximilien. D'un autre côté, Jerome (*a*) Cabaviglia, Ambassadeur d'Arragon, l'ayant prié de lui donner audience, lui déclara qu'il avoit ordre de se retirer, & l'exhorta au nom de Ferdinand, d'abandonner les Tyrans de Bologne, qu'il soutenoit contre l'Eglise, & de ne plus troubler pour une cause si injuste, une paix si importante & si utile à la Chrétienté; il ajoûta, que si le Roy appréhendoit que la réstitution de Bologne n'exposât ses propres Etats, le Roy d'Arragon lui offroit toutes les sûretés qu'il pouvoit exiger; mais qu'enfin il ne lui convenoit pas de manquer à la protection que tout Prince Chrétien doit au S. Siége. 1512.

XXXV. Siege de Ravene.

Sur ces entrefaites Gaston convaincu qu'il ne réussiroit pas à suivre le plan qu'il s'étoit proposé, n'étant pas possible d'empêcher les Ennemis d'avoir des vivres, attendu qu'ils étoient maîtres de toutes les Villes de la Romagne, & qu'il ne pouvoit les combattre qu'avec beaucoup de désavantage; joint à cela que son Armée n'avoit pas suffisamment de vivres, il résolut de l'avis du Conseil de Guerre de former le siége de Ravenne. Il comptoit que les Ennemis ne voudroient pas laisser prendre sous leurs yeux une Ville si importante, dont la perte entraîneroit celle de leur réputation, & qu'ainsi il pourroit les attirer dans un lieu égal. Comme il ne vouloit pas qu'ils découvrissent son dessein, de peur qu'ils ne s'approchassent les premiers de Ravenne, il alla se poster entre Cotignola & Granarolo à sept milles de leur camp, & il y demeura quatre jours en attendant de Ferrare douze canons, & douze autres piéces plus petites. Les Ennemis ne laisserent pas de pénétrer ce qu'il avoit envie de faire, & ils envoyerent à Ravenne Marc-Antoine Colonne, avec 60 hommes d'Armes de sa Compagnie: Pierre de Castro suivi de cent Chevaux-Legers, Salazart & Parades à la tête de six cens Fantassins Espagnols curent ordre de s'y rendre aussi: mais pour y engager Colonne il fallut que le Légat, le Viceroy, Fabrice Colonne, Pierre Navarre, & tous les autres Capitaines, lui promissent chacun en particulier que toute l'Armée iroit à son secours, si les François l'assiégeoient.

Le reste de l'Armée se mit sous le Canon de Faenza du côté qui regarde Ravenne. Pendant que les Espagnols étoient en cet endroit il y eut une rencontre assez sanglante entre les deux

(*a*) Il est nommé ailleurs *Cabanillas*.

1512. partis. Dans le même tems Gaston envoya cent Lances & quinze cens Hommes d'Infanterie pour prendre Russi, gardé par ses seuls Habitans, qui montrerent d'abord beaucoup d'assurance, selon la coutume du Peuple; mais bien-tôt la peur les saisit, & le jour même ils demanderent à capituler. Les François s'étant apperçus que les Assiégés négligeoient leurs Gardes, entrerent brusquement dans la Ville, la mirent au pillage, tuerent plus de deux cens hommes, & firent le reste prisonnier.

Ensuite Gaston s'approcha de Ravenne, & le lendemain il campa auprès des murs, entre les deux Rivieres, au milieu desquelles cette Ville est située. Ces deux Rivieres, dont l'une est le Ronco, que les Anciens appelloient (*a*) *Vitis*, & l'autre le Montoné, ont toutes deux leur source dans l'Appennin, à l'endroit où il sépare la Romagne d'avec la Toscane. Ce dernier qui après le Po, est le plus considérable des Fleuves qui prennent leur source dans le côté gauche de l'Appennin, passe à Forli, & baigne presque ses Murs; l'autre passe de l'autre côté à la droite de cette Ville, mais à deux milles de distance. Ces Fleuves se rapprochent ensuite, de maniere qu'ils coulent le long des Murs de Ravenne des deux côtés. Au-dessous de cette Ville, le Ronco entre dans le Montoné, & ils se jettent ensemble dans la Mer, qui aujourd'hui est à trois milles de Ravenne, dont on dit qu'elle battoit autrefois les Murailles. L'Armée Françoise étoit entre ces deux Rivieres, ayant en tête la Porte Adriana, qui est presque contigue au rivage du Montoné.

Gaston fit aussi-tôt dresser deux Batteries; l'une contre la Tour Roncona, qui est entre la Porte Adriana & le Ronco; & l'autre au-delà du Montoné, sur lequel il fit jetter un Pont pour faire passer une partie de son Armée; il pressa les Canoniers avec beaucoup de vivacité dans la résolution de donner l'assaut avant l'arrivée des Ennemis, qu'il sçavoit être en marche. Il avoit encore une autre raison de se hâter, c'est qu'il ne pouvoit avoir de vivres qu'avec beaucoup de peine; parce que les Venitiens s'étant postés à Ficheruolo avec des Barques armées, arrêtoient tout ce qui venoit de la Lombardie par le Po, & avoient coulé à fond des Bateaux à l'embouchure du Canal qui va du Po à deux milles de Ravenne, ce qui fermoit le pas-

(*a*) C'est le Montoné qui s'appelloit *Vitis*. Le Ronco s'appelloit *Bedesis*.

ſage aux Barques qui venoient de Ferrare ; d'ailleurs on ne pouvoit rien tranſporter par terre ſans beaucoup de fatigue & de péril : Enfin il étoit impoſſible d'aller au fourage plus loin qu'à ſept ou huit milles du Camp. Tout cela détermina Gaſton à donner l'aſſaut le jour même, quoique la brêche ne fût que d'environ dix toiſes, & qu'on ne pût même y monter ſans Echelles, parce que le Mur avoit encore ſix piés de hauteur ; mais il eſpera de vaincre ces difficultés par la valeur & le bon ordre de ſes Troupes. Voulant les piquer d'émulation, il forma trois Bataillons ſéparés, d'Allemans, d'Italiens & de François ; & il choiſit dans chaque Compagnie de Gendarmerie dix Hommes d'élite auſquels il fit prendre les armes, dont ils ſe ſervent à cheval, & les mit à pié à la tête de l'Infanterie. Si l'Attaque fut terrible, les Aſſiégés ſe défendirent avec beaucoup de courage, & Marc-Antoine Colonne fit des prodiges de valeur : Enfin les François déſeſpérant de forcer la Ville, & ayant eu beaucoup de monde tué par une Coulevrine braquée ſur un Baſtion, ils prirent le parti de ſe retirer après trois heures de combat. Il y eut environ trois cens Fantaſſins, & quelques Hommes d'Armes tués & autant de bleſſés. Châtillon entr'autre, & (*a*) Spinoſa qui commandoit l'Artillerie, reçurent des coups de feu, dont ils moururent peu de jours après. Frederic de Bozzolo ne reçut qu'une legere bleſſure. 1512.

Les Habitans de Ravenne effrayés envoyerent le jour ſuivant, ſans en rien communiquer à Marc-Antoine Colonne, un Député au Camp, pour capituler : mais tandis qu'on négocie, on apperçoit l'Armée des Confédérés. Les Généraux ne voulant pas manquer à la parole donnée à Marc-Antoine, s'étoient avancés à Forli, d'où marchant entre le Montoné & le Ronco, ils avoient paſſé cette derniere Riviere au bout de quelques milles, & venoient à Ravenne le long de ſes bords. A cette vûe les François ſe mirent promptement en Bataille avec grand bruit, retirerent le Canon des Batteries ; & Gaſton délibera avec ſes Capitaines s'il paſſeroit (*b*) la Riviere à l'heure même, pour empêcher les Ennemis d'entrer dans Ravenne. Il n'auroit jamais oſé s'y déterminer, parce qu'il lui eût été impoſſible d'exécuter ce deſſein avec aſſez

(*a*) Ce nom eſt corrompu, c'étoit le Baron d'Eſpy.

(*b*) Le Ronco.

1512. d'ordre & de diligence. Si au contraire les Ennemis se fussent avancés, il leur eut été facile de se jetter ce jour-là dans la Place par le Bois de la Pineta, qui est entre la Ville & la Mer ; & par ce moyen les François auroient été obligés d'abandonner honteusement la Romagne, faute de vivres.

Mais les Alliés ne sentirent pas leur avantage ; ils craignoient d'être forcés à combattre en rase campagne dans leur marche, & jugeant que l'approche seule de l'Armée mettroit Ravenne en sûreté, parce que Gaston n'oseroit y donner l'assaut en leur présence, ils s'arrêterent à Mulinaccio, à trois milles de Ravenne, & ils employerent le reste du jour & la nuit suivante à creuser à la tête de leur Camp un Fossé aussi large & aussi profond que le tems put le leur permettre.

Les François de leur côté délibérerent sur ce qu'ils feroient, & les sentimens furent partagés dans le Conseil. Il leur paroissoit trop dangereux de donner un nouvel assaut, la brèche n'étant pas fort grande, & l'Armée ayant d'ailleurs les Ennemis à dos. Il étoit d'un autre côté non seulement inutile, mais même impossible, attendu la disette des vivres, de rester plus longtems devant Ravenne. Mais aussi leur retraite alloit donner à l'Ennemi plus de réputation, qu'ils n'en avoient acquis eux-mêmes par tous leurs exploits. Enfin c'étoit beaucoup risquer & aller contre tout ce qu'on s'étoit proposé jusqu'alors, que d'attaquer le Camp des Alliés que l'on croyoit bien retranché. De tous les dangers, il falloit sur tout éviter celui qui pouvoit avoir de plus funestes suites, & il n'y en avoit point qui fût plus à craindre que la défaite de l'Armée. Dans ces incertitudes Gaston préféra d'attaquer les Ennemis dès la pointe du jour, comme le parti le plus glorieux & le plus sûr.

XXXVI. Bataille de Ravenne.

Suivant cette résolution on travailla à applanir les bords du Ronco pendant la nuit ; à la pointe du jour (a) les Lansquenets traverserent cette Riviere sur un Pont qu'on y avoit jetté, mais presque tout le reste de l'Infanterie de l'Avant-garde & du corps de Bataille la passa à gué. Quatre cens Lances de l'Arriere-garde resterent sur le bord de la Riviere du côté de Ravenne avec d'Alegre qui les commandoit. Il avoit ordre de joindre l'Armée, en cas de besoin, & devoit s'opposer aux sorties des Assiégés. Paris Scoto fut chargé de garder avec mille Fan-

(a) Le 11 du mois d'Avril, c'étoit le jour de Pâque.

taſſins l'autre Pont que l'on avoit fait ſur le Montoné.

Après le paſſage de la Riviere, Gaſton rangea ſon Avant-garde ſur le bord du Ronco qu'elle avoit à ſa droite. Ce premier corps où commandoit le Duc de Ferrare, étoit compoſé de ſept cens Lances & de l'Infanterie Allemande, placée à la gauche de cette Cavalerie. A côté de l'Avant-garde, qui avoit l'Artillerie devant elle, le Général poſta l'Infanterie de la Bataille, conſiſtant en 8000 Hommes, partie Gaſcons, partie Picards. Enſuite en s'éloignant toujours de la Riviere, il forma (a) ſon Arriere garde de 5000 hommes de pié Italiens, conduits par Frederic de Bozzolo; car quoiqu'en paſſant à Bologne on en eût retiré toute la Garniſon, cette Infanterie ne montoit qu'à ce nombre, beaucoup de Soldats ayant déſerté faute de payement. Il mit à la gauche des Italiens tous les Archers & les Chévaux-Legers, dont le nombre montoit à plus de trois mille. Après cette Ligne, qui s'arrondiſſoit en croiſſant, il diſpoſa plus près du bord de la Riviere ſix cens Lances, derriere le Corps de Bataille, ſous les ordres de la Palice & du Cardinal de S. Severino, Légat du Concile; ce Légat qui étoit d'une taille avantageuſe, & qui avoit l'air martial, étoit armé de pié en cap, faiſant plûtôt l'office d'un Capitaine, que d'un Cardinal & d'un Légat. Gaſton ne ſe réſerva aucun poſte particulier; mais ayant choiſi dans toute l'Armé trente des plus braves Gentils-hommes pour l'accompagner, il ſe réſerva la liberté de ſe porter & de donner ſes ordres par tout: Il étoit facile de le reconnoître à ſes Armes éclatantes. Après avoir rangé ſon Armée en Bataille, il monta ſur la chauſſée de la Riviere d'où il anima ſes Soldats avec une éloquence peu ordinaire aux guerriers; ſon viſage riant, ſes yeux pleins de feu & ſa contenance noble & aſſurée ajoûtoient encore à ſes paroles: 1512.

» Compagnons, dit-il, la fortune qui juſqu'ici nous a favo-
» riſé comme une tendre mere, nous offre aujourd'hui l'oc-
» caſion ſi fort deſirée, de combattre en raſe campagne, & en
» même tems de ſaiſir la plus belle de toutes les Victoires. Ra-
» venne & toutes les Villes de la Romagne ſeront enſuite
» à votre diſcrétion; c'eſt le moindre prix de votre valeur,
» & l'Italie n'ayant plus rien à vous oppoſer, nous marcherons

(a) Il y a dans l'Italien *l'Ultimo ſquadrone*, Daniel qui cite Guichardin ſemble joindre ces 5000 Hommes au Corps de bataille.

1512. » à Rome ſans aucun obſtacle : Là d'immenſes tréſors, fruits » de pluſieurs ſiécles de rapines exercées à l'ombre de la Re» ligion, des monceaux d'or & d'argent, des pierres précieu» ſes, & des priſonniers opulens, ſeront la récompenſe de vos » travaux, & feront envier votre ſort à toute la terre. De Ro» me nous paſſerons auſſi facilement à Naples, où nous ren» drons à l'Eſpagnol toutes les injures qu'il a faites à la France.

» Votre courage, notre bonheur, le rapide ſuccès des der» niers jours, tout eſt pour moi d'un heureux préſage. Cette » ardeur qui brille dans tous les yeux, & le ſouvenir des ac» tions de valeur que je vous ai vu faire à preſque tous, ne » me permettent pas d'imaginer ſeulement qu'on puiſſe inter» rompre nos conquêtes. Nous n'avons à combattre aujour» d'hui que ces mêmes Eſpagnols, qui à notre arrivée leve» rent honteuſement le ſiége de Bologne à la faveur de la nuit, » & qui n'ont échappé tout recemment à notre Victoire, » qu'en fuyant ſous les murs d'Imola & de Faenza, ou dans » les Montagnes. C'eſt cette Nation qui n'a jamais oſé paroître » devant nos Armées dans le Royaume de Naples, en plaine » & dans un terrain où l'avantage fut égal. Elle s'eſt toujours » défendue par la ſituation des lieux, ou derriere des rem» parts, des rivieres & des retranchemens : Jamais elle n'a » compté que ſur la ruſe & les ſtratagêmes. Au reſte, ces Trou» pes que nous allons vaincre ne ſont pas ces Eſpagnols vieillis » dans les guerres de Naples ; vous n'aurés à diſſiper que » des Milices ſans expérience, qui n'ont encore eû à ſoute» nir que les arcs, les fléches, & les lances émouſſées des » Maures, & qui furent même aſſez lâches l'année précédente, » pour ſe laiſſer battre dans l'Iſle des Gerbes par cette Nation » foible, timide, mal armée, & ſans nulle connoiſſance de » l'Art Militaire. Ce même Pierre Navarre, qu'ils regardent » comme un Héros, ſuivit alors les autres dans leur fuite, & » montra qu'il y a bien de la différence entre renverſer des » murailles par l'effort du canon & des mines, & combattre » de près avec un vrai courage & une intrépidité que rien ne » peut ébranler. Les voilà, ces fiers Eſpagnols, renfermés der» riere un foſſé, que la peur leur a fait creuſer pendant la nuit. » L'Infanterie raſſurée par ce miſérable retranchement, & par » des chariots armés, comme ſi l'on combattoit avec ces inſ-

» trumens

» trumens pueriles, & que le courage & la force fussent inutiles » dans les batailles, nous attend dans son poste : Mais il faudra bien qu'elle l'abandonne ? L'Artillerie la forcera d'en » sortir : Nous verrons alors si l'artifice Espagnol soutiendra » l'impétuosité Françoise, la fierté Allemande, & la générosité » Italienne. 1512.

» Une seule chose peut diminuer la gloire dont nous allons » nous couvrir ; nous sommes le double des Ennemis. Mais » nous feroit-on un crime de profiter d'un avantage qui nous » est donné par la fortune ? On ne blâmera que leur imprudence & leur témérité ; personne n'ignore que ce n'est pas » le courage qui les amene au combat, mais l'autorité de Fabrice Colonne, qui n'a osé manquer à l'indiscrete promesse » donnée à Marc-Antoine ; ou plûtôt c'est la Justice Divine » qui veut abaisser l'orgueil, & punir les désordres du faux » Pape Jule, & toutes les perfidies du traitre Ferdinand envers » notre Roy. Mais que sert d'exciter vos courages ; c'est perdre en paroles le tems de combattre & de vaincre : Allons » donc chers Compagnons, volez au combat, obéissez à l'ordre, & je promets à mon Roy l'Empire de l'Italie : Je vous » promets toutes les richesses de cette conquête. Vous me » verrez dans tous les rangs, à vos côtez, exposer ma vie comme dans toutes les occasions où nous avons combattu ensemble. Heureux, & le plus heureux de tous les Capitaines, » de trouver dans cette Victoire le moyen de combler mes soldats de plus de gloire & de richesses, qu'aucune Armée n'en » a acquis depuis 300 ans.

L'Armée ne répondit à ce discours que par des cris de joye, mêlés au son des trompettes & au bruit des tambours. On marcha d'abord au camp des Ennemis, qui n'étoit pas à deux milles de l'endroit où l'on avoit passé la Riviere. Ils s'étoient étendus le long du rivage à leur main gauche, ayant devant eux le fossé, dont nous avons parlé, qui tournant à droite environnoit tout leur camp, à l'exception d'un espace de 40 piés, qu'ils avoient laissé ouvert à la tête des retranchemens, afin de donner une libre sortie à la Cavalerie.

A la premiere nouvelle que les François commençoient à passer la Riviere, les Confédérés s'étoient mis en bataille dans l'ordre suivant. Fabrice Colonne à la tête de l'Avant-garde,

1512. composée de 800 Gendarmes, & de 6000 hommes d'Infanterie, s'étendoit le long de la Riviere, la Cavalerie ayant les Lances Françoises à l'opposite. Derriere l'Avant-garde, toujours en cotoyant la Riviere, venoit le Corps de Bataille de 600 hommes d'Armes, sous les ordres du Viceroi, secondé par le Marquis *Della Paludé*. Ce fut là que le Cardinal de Medicis, presqu'aveugle de naissance, & recommandable par sa douceur, jugea à propos de se placer en habit de paix, bien différent en cela comme en toute autre chose, du Cardinal San-Severino; cette Cavalerie avoit à sa droite un Bataillon de 4000 Fantassins: Enfin suivoit l'Arriere-garde, composée de quatre cens hommes d'Armes, & de quatre mille hommes d'Infanterie, sous les ordres de Carvajal Officier Espagnol. Les Chevaux-Legers conduits par (*a*) Ferdinand d'Avalos, Marquis de Pescaire, encore jeune, mais de grande espérance, furent mis à l'aile droite, pour voler où leur secours seroit nécessaire. L'Artillerie marchoit devant les Gendarmes, & Pierre Navarre, qui ayant pris avec lui cinq cens hommes de pié seulement, ne s'étoit choisi aucun poste particulier, avoit placé à la tête de l'Infanterie trente chariots, semblables aux chars armés de faux en usage chez les anciens, & qu'il avoit chargés de petites pieces de campagne, & armés d'un long épieu, pour mieux soutenir le choc des François.

Les Espagnols ainsi rangés, attendirent derriere le fossé qu'on vint les attaquer, prenant en cela un fort mauvais parti. Fabrice Colonne avoit voulu charger les François, lorsqu'ils commençoient à passer la Riviere, parce que les Alliés auroient eu beaucoup plus d'avantage à n'avoir affaire qu'à une partie des Ennemis, qu'ils ne pouvoient en retirer du petit fossé qui les séparoit, quand il faudroit soutenir l'attaque de toute l'Armée; mais l'avis de Pierre Navarre, l'oracle du Viceroi prévalut, & rien ne s'opposa au passage des François.

Leur Armée s'étant approchée environ à deux cens pas du fossé, & voyant les Ennemis obstinés à demeurer dans leurs retranchemens, elle fit alte pour ne pas donner aux Alliés l'avantage qu'elle vouloit avoir: ainsi les deux Armées resterent en présence pendant plus de deux heures, sans

(*a*) Il étoit fils d'Alfonse, dont il est parlé dans le second Liv.

faire autre chose que de se canoner de part & d'autre. L'Infanterie Françoise fut fort maltraitée, à cause de la disposition avantageuse que Navarre avoit faite de l'Artillerie. Pendant ce tems-là, le Duc de Ferrare ayant fait conduire une partie du canon des François avec beaucoup de diligence par derriere l'Armée, le plaça à la pointe de leur aîle gauche, à l'endroit où étoient les Archers; cette pointe, attendu que l'Armée étoit disposée en croissant, débordoit de beaucoup sur le flanc des Ennemis. Delà il se mit à faire un feu si terrible, qu'il écrasoit des rangs entiers d'Espagnols, & sur tout de leur Cavalerie. Navarre fit retirer l'Infanterie plus bas, à côté de la levée, & lui fit mettre ventre à terre. Fabrice crioit de toute sa force, & envoyoit couriers sur couriers dire au Viceroi, qu'il falloit sortir & marcher aux Ennemis, plûtôt que d'être mis en piéces par le canon; mais Navarre opiniâtre dans son sentiment s'y opposa toujours, par une pernicieuse ambition. Il supposoit que l'Infanterie Espagnole seule remporteroit la victoire, quand même tout le reste périroit; & sur ce principe, il comptoit, que plus l'Armée seroit maltraitée, plus il auroit de gloire à vaincre. Cependant le canon avoit fait un si grand ravage parmi les Gendarmes & les Chevaux-Legers, qu'ils ne pouvoient plus tenir dans leur poste: On voyoit à tout moment tomber par terre hommes & chevaux, & voler des têtes & des bras; l'horreur de ce spectacle étoit redoublé par des cris affreux. 1512.

Alors Fabrice s'écria: *Périrons nous sans tirer l'épée par l'opiniâtreté & la malice d'un (a) Maranne. L'Armée se verra t elle mettre en pieces sans pouvoir venger sa perte sur un seul des Ennemis. Où est donc le souvenir de nos Victoires contre les François ? Et l'honneur de l'Espagne & de l'Italie sera-t'il sacrifié à un Navarre ?* A ces mots, sans attendre l'ordre du Viceroi, il sort du camp avec ses Gendarmes, & toute la Cavalerie le suit. Navarre fut donc contraint de donner le signal à l'Infanterie, qui se relevant fierement, engagea le combat avec l'Infanterie Allemande, qui s'étoit avancée de son côté.

La mêlée étant devenue générale, il se forma l'une des plus cruelles batailles qu'on eût vûe en Italie depuis long-tems.

(a) *Maranne* ou de race *Morisque*.

1512. Car la journée du Taro n'avoit été à proprement parler qu'un rude choc de Lances; les combats du Royaume de Naples furent plûtôt des coups de main que des batailles; & à la Ghiaradadda, il n'y eût que la moindre partie de l'Armée Venitienne qui combattit. Mais ici l'action fut générale; elle se passa en rase campagne, sans nul embarras d'eaux, ni de retranchemens; & les deux Armées s'acharnerent opiniâtrément l'une contre l'autre, pour vaincre ou pour mourir, animées par la gloire, & par la haine Nationale. Il y eût même un combat particulier entre deux Capitaines, l'un Allemand, nommé Jacque Empser; & l'autre Espagnol, nommé Zamudio; ces deux braves s'étant fait un défi à la tête de leurs Escadrons, la victoire favorisa l'Espagnol, qui tua son ennemi.

La Cavalerie de la Ligue inférieure par elle-même à celle des François, avoit d'ailleurs été fort maltraitée par le canon: ainsi après avoir fait des prodiges de valeur, & se voyant prise en flanc par Yves d'Alegre, à la tête des Lances de réserve, & des 1000 Fantassins laissés au Pont du Montoné, que la Palice avoit fait avancer, elle se mit en fuite dans l'impossibilité de resister plus long-tems, Fabrice Colonne ayant été pris. Les Chefs furent les premiers à lui donner l'exemple; car le Viceroi & Carvajal, sans tenter de rétablir le combat avec leurs Gendarmes, s'enfuirent, & furent suivis de presque toute l'Arriere-garde. Antoine de Leve s'enfuit avec eux; cet homme alors confondu dans la foule, passant dans la suite par tous les Grades Militaires, devint un grand Capitaine.

Les Chevaux-Legers avoient déja été taillés en pieces, & le Marquis de (a) Pescaire leur Chef fait prisonnier tout couvert de blessures & de sang. Le Marquis della Paludé qui avoit mené le corps de Bataille au combat, par un terrain plein de fossés & de ronces, ce qui l'avoit mis en grand désordre, avoit aussi été pris; & la terre étoit couverte d'hommes & de chevaux morts ou mourans.

L'Infanterie Espagnole, quoiqu'abandonnée par la Cavalerie, ne laissoit pas de soutenir le combat avec beaucoup de valeur. Elle avoit été mise en désordre par le premier choc

(a) Le Marquis de Pescaire & Della Paludé furent défaits & pris par le Chevalier Bayard, & par Louis d'Ars.

des piques Allemandes ; mais s'étant avancée sur eux à la longueur de l'épée, & plusieurs Espagnols le poignard à la main s'étant glissés à la faveur de leurs écus, entre les jambes des Allemans, en firent un horrible carnage, & pénétrerent jusqu'au centre de leur Bataillon. 1512.

D'un autre côté, les Fantassins Gascons s'étant saisi du chemin qui est entre la riviere & la levée, avoient attaqué l'Infanterie Italienne, qui, quoique maltraitée d'abord par l'Artillerie, commençoit à se rétablir, lorsqu'Yves d'Alegre fondit sur elle à la tête de son Escadron. La fortune trahit en cette occasion la valeur de ce Capitaine. Il vit tuer (*a*) son fils, & ne pouvant survivre à sa douleur, il s'élança dans le fort de la mêlée, où après avoir combattu en désespéré, & jonché la terre d'Ennemis, il périt lui-même. L'Infanterie Italienne ne pouvant résister à tant de Troupes plioit, lorsqu'une partie de l'Infanterie Espagnole accourut à son secours, & la rétablit. Cependant les Lansquenets extrêmement pressés par les Espagnols, ne se défendoient qu'avec peine ; mais Gaston ayant mis en fuite toute la Cavalerie, vint les soutenir avec un nombreux Escadron. Alors les Espagnols se retirerent, mais sans fuir, & en bon ordre, par le chemin qui est entre la Riviere & la levée, & marchant au petit pas & fort serrés, ils repoussoient les François qui vouloient les entamer dans leur retraite, & s'éloignerent ainsi peu à peu. A l'égard de Pierre Navarre, qui étoit au désespoir, & qui aimoit mieux mourir que de se sauver, il ne voulut point quitter le champ de bataille, où il fut fait prisonnier.

Gaston ne pouvant souffrir que ces Espagnols se retirassent en aussi bon ordre que s'ils eussent été Vainqueurs, & croyant sa Victoire imparfaite, s'il ne les tailloit en pieces, fondit avec impétuosité sur eux à la tête d'un Escadron de Cavalerie, & chargea avec furie les derniers rangs ; mais ayant été enveloppé, & renversé de son cheval, ou comme d'autres le disent, son cheval ayant été tué sous lui, (*b*) il fut abattu à coups de pique.

Ainsi périt Gaston de Foix ; & si l'on doit souhaiter de mourir, comme on le croit, lorsqu'on est au comble de la gloire,

(*a*) Le P. Daniel le nomme *Viverots*.

(*b*) Il reçût vingt-deux coups de pique ou d'épée, suivant Mezeray. Le P. Daniel dit quatorze.

ſa mort eſt une des plus heureuſes, après une ſi belle Victoire.
1512. Il étoit (a) fort jeune, mais il s'étoit déja couvert d'une gloire immortelle par tant de ſuccès, pouſſés avec un courage & (b) une rapidité incroyable, dans l'eſpace d'environ trois mois ; on peut dire qu'il fut grand Capitaine preſqu'avant que d'avoir été ſoldat. (c) Lautrec fut trouvé demi mort auprès de lui, & bleſſé en vingt endroits ; mais ayant été tranſporté à Ferrare, il guérit de ſes bleſſures.

La mort de Gaſton fut cauſe du ſalut de l'Infanterie Eſpagole. Tout le reſte de l'Armée des Alliés fut diſſipé & mis en déroute ; leurs Bagages, leurs Drapeaux, & leur Artillerie demeurerent aux François. Le Légat du Pape fut fait priſonnier, & Fréderic de Bozzolo l'ayant tiré des mains des Albanois, le préſenta au Légat du Concile. Fabrice Colonne, Pierre Navarre, les Marquis de Della Palludé, de Bitonto, & de Peſcaire, & pluſieurs autres Seigneurs, Barons, & Gentilshommes de marque, Eſpagnols ou du Royaume de Naples, furent auſſi faits priſonniers.

Il n'y a rien pour l'ordinaire de plus incertain que le nombre des morts dans les Batailles, mais l'opinion la plus commune, eſt qu'il y en eût au moins 10000 dans celle-ci ; ſçavoir, un tiers du côté des François, & le reſte du côté des Confédérés ; d'autres en comptent beaucoup au-delà de ce nombre. Quoiqu'il en ſoit, il n'eſt pas douteux que preſque tout ce qu'il y avoit de braves gens & de Troupes d'élite dans l'Armée de la Ligue, n'eût péri, & entr'autres Raphael Pazzi, Capitaine diſtingué au ſervice du Pape ; il y eût outre cela un très-grand nombre de bleſſés ; mais la perte des François à cet égard fût ſans comparaiſon plus grande, par la mort de Gaſton de Foix, & d'Yves d'Alegre, & par celle d'un grand nombre de Seigneurs de la premiere Nobleſſe de France, du Capitaine Jacob, de pluſieurs autres Officiers de l'Infanterie Allemande ; de Molard & d'autres Capitaines Gaſcons & Picards. Les Allemans eûrent beaucoup de part à la Victoire, mais elle leur couta bien du ſang. A l'égard des Gaſcons & des Picards, ils perdirent ce jour-là toute la gloire qu'ils avoient eûe juſqu'alors en France. La perte ſeule de Gaſton fut plus préjudiciable aux François

(a) Il n'avoit que 23 ans.
(b) Il fut ſurnommé le *Foudre de l'Italie*.
(c) Il étoit couſin iſſu de germain de Gaſton.

que tout le reste, & avec lui périt toute la vigueur de l'Armée.

Ceux des Vaincus qui se sauverent de la Bataille, s'enfuirent du côté de Cesena, d'où ils se retirerent dans les Places les plus éloignées. (*a*) Le Viceroi ne s'arrêta point qu'il ne fût (*b*) à Ancone, où il arriva suivi d'un fort petit nombre de Cavaliers. Il y en eût plusieurs tués & dépouillés dans leur fuite par les Paysans qui s'étoient répandus de tous côtés. Le Duc d'Urbin, que l'on croyoit avoir conspiré contre son Oncle, & qui ayant en effet envoyé peu de jours auparavant Baltazar de Castiglioné au Roy de France, entretenoit des Agens auprès de Gaston de Foix, fit prendre les Armes aux gens du Pays contre les Fuyards, & fit même passer des Soldats dans le territoire de Pesaro, afin de les poursuivre. Ceux qui s'enfuirent par les Etats de Florence, furent les seuls qu'on ne maltraita point; d'abord par l'attention des Officiers qui en userent ainsi de leur autorité privée, & ensuite par les ordres exprès de la République. 1512.

L'Armée Françoise ne fut pas plûtôt de retour dans son Camp, que Ravenne demanda à capituler. Mais pendant la négociation, & dans le tems que les assiégés négligeant la garde des murs, se préparoient à envoyer des vivres au Camp, les Fantassins Allemans & Gascons entrerent dans la Ville par la Brêche, & la mirent au pillage: outre leur haine naturelle contre les Italiens, la perte qu'ils avoient faite à la bataille, excitoit encore leur furie. Quatre jours après, Marc-Antoine Colonne qui s'étoit réfugié dans la Citadelle, la rendit, vies & bagages sauves, ce qu'il n'obtint qu'en donnant sa parole, avec les autres Capitaines, de ne point porter les Armes contre le Roy, ni contre le Concile de Pise, jusqu'au 22 de Juillet prochain. L'Evêque Vitelli, qui étoit dans un autre Fort avec 150 Fantassins, le rendit aussi au bout de quelque tems aux mêmes conditions. Les Villes d'Imola, de Forli, de Cesena, & de Rimini, & toutes les Places de la Romagne, à l'exception des Citadelles des deux premieres, se soumirent aux Vainqueurs, & furent reçues par le Légat au nom du Concile de Pise Cependant l'Armée victorieuse frappée de la mort de Gaston,

XXXVII. La mort de Gaston de

(*a*) Raimond de Cardone étoit bien fait & de bonne mine, mais lâche & sans talent pour la Guerre; ce qui faisoit que Jule II. l'appelloit souvent *Madame de Cardone*.

(*b*) Ancone est à trente lieues du Champ de Bataille.

1512. se tenoit à quatre milles de Ravenne dans l'inaction. Le Légat & la Palice, ausquels la retraite du Duc de Ferrare qui avoit repris le chemin de ses Etats, donnoit le commandement de l'Armée, incertains des intentions du Roy, étoient d'avis d'attendre ses ordres : d'ailleurs ils n'avoient pas encore assez d'autorité, pour se faire obéir des Troupes, qui n'étoient occupées qu'à partager le butin, & à l'envoyer dans des lieux sûrs ; enfin l'Armée se trouvoit tellement affoiblie & découragée par une si sanglante Victoire, qu'on eut dit qu'elle avoit été vaincue. Les Soldats consternés, & les yeux baignés de larmes, appelloient tristement Gaston de Foix, protestant qu'ils l'auroient suivi par-tout, sans que rien eût été capable de les arrêter. En effet, on ne doutoit pas, si ce jeune Héros eût survêcu à sa Victoire, qu'entraîné par l'ardeur de son grand courage, & animé par la promesse que le Roy lui avoit donnée, comme le bruit en couroit, de le couronner Roy de Naples, s'il faisoit la conquête de ce Royaume, il n'eût aussi-tôt volé à Rome avec sa vivacité ordinaire ; ce qui n'auroit laissé au Pape & aux Confédérés, d'autre parti que celui de la fuite.

Foix fait perdre à l'Armée toute sa vigueur.

XXXVIII. Cependant Octavien Frégose prit la poste à Fossombroné, & apporta à Rome le treize d'Avril la nouvelle de la Bataille : l'epouvante se répandit à la Cour ; les Cardinaux se rendirent aussi-tôt auprès du Pape, & le conjurerent instamment d'accepter la Paix, qu'ils ne désesperoient pas d'obtenir du Roy de France à des conditions raisonnables, & de vouloir enfin mettre le S. Siége & sa propre personne à couvert de tant de périls : ils lui représentoient qu'il avoit assez travaillé pour l'agrandissement de l'Eglise & pour la liberté de l'Italie ; que ses bonnes intentions lui avoient acquis beaucoup de gloire ; mais qu il paroissoit clairement que la volonté de Dieu étoit contraire à cette entreprise ; & que vouloir s'opiniâtrer à la poursuivre, seroit exposer l'Eglise à une ruine certaine : Que c'étoit Dieu plus que lui, que regardoit le soin de son épouse ; qu'ainsi il devoit s'en reposer sur sa suprême volonté, & prenant le parti de la Paix, suivant le précepte de l'Evangile, rendre le repos à sa vieillesse, à l'Etat Ecclésiastique, & à toute sa Cour, qui ne demandoit, & ne respiroit que la fin de la Guerre : Qu'aparamment les Vainqueurs étoient déja en

Effroi de la Cour de Rome après la défaite de Ravenne.

marche

marche pour venir à Rome ; qu'ils seroient bientôt joints par le Duc d'Urbin son Neveu, & par (*a*) Robert des Ursins, Pompée Colonne, Antime Savelli, Pierre Margano, & (*b*) Renzo Mancini, que l'on sçavoit avoir tous conspiré contre lui, & recevoir des Pensions du Roy de France, & qui même long-tems avant la Bataille, se préparoient à inquiéter la Ville de Rome ; quel autre remede que la Paix contre un péril si pressant ? 1512.

Mais les Ambassadeurs du Roy d'Arragon & des Venitiens tenoient au Pape des discours bien différens. Ils lui représentoient que les choses n'étoient pas si désespérées, ni l'Armée de la Ligue dissipée de maniere, qu'on ne pût la remettre sur pié en fort peu de tems & sans beaucoup de frais : Qu'on sçavoit que le Viceroy s'étoit sauvé avec la plus grande partie de la Cavalerie : Que l'Infanterie Espagnole s'étoit retirée en bon ordre : Que si elle s'étoit sauvée, comme il y avoit grande apparence, toute autre perte devoit se compter pour rien : Qu'il ne falloit pas croire que les François fussent si-tôt

(*a*) Il étoit fils de Paul des Ursins, & Protonotaire Apostolique.

(*b*) Laurent Mancini. L'ancien nom de sa Famille étoit *Luci*, dont les Armes sont deux Brochets, en Italien *Lucci: I Luci Romani, hora detti Mancini, portano due Lucci*, dit Gauges de Gozze dans son traité des Armes parlantes. Le surnom de *Mancini* a été apparemment donné à quelqu'un de cette Famille qui étoit manchot ou gaucher. Laurent dont il est ici parlé, portoit les deux noms de *Luci* & de *Mancini*, comme il paroît par son Epitaphe tirée de l'Eglise des Apôtres à Rome, & rapportée par Schrader, *in Monumentis Italiæ*, p. 123. La voici.

Lucius hàc Laurens tegitur Mancinus in Urnâ,
Clarus Eques, claro sanguine, Marte potens.
Qui Venetum ducens Romano pectore turmas,
Retulit hic dextra parta Trophœa Jovi.
Consilio, virtute, manu, si vita fuisset,
Odrisii poterat vincere facta Dei.
Proh dolor! infelix posuit Felicia Conjux
Arciona hæc caro mœsta sepulcra Viro.
Quin etiam, ut dulcem viva est amplexa Maritum,
Constituit moriens Ossibus Ossa sequi.
Vix. A. XLII. M. IV. D. III. Hor. XI.
Obiit M. D. XIV.

Paul Luci-Mancini, qui descendoit de Renzo Mancini fonda l'Académie des Humoristes, qui tinrent leurs Assemblées chez ce bel esprit à Rome tant qu'il vécut, & ensuite chez Laurent son Fils. Ce dernier ayant épousé Hieronima Mazarini, sœur du Cardinal Mazarin, en eut plusieurs enfans ; & entr'autres Philippe Duc de Nevers ; Laure, mariée à Louis, Duc de Mercœur & de Vendôme ; Olimpe, femme d'Eugene Maurice de Savoye, Comte de Soissons ; Marie, qui épousa Laurent Colonne, Connétable du Royaume de Naples ; Hortense, mariée à Armand-Charle de la Porte, Duc de la Meilleraye, qui prit le nom & les Armes de *Mazarin* ; & enfin Marie-Anne qui épousa Godefroi Maurice de la Tour d'Auvergne, Duc de Bouillon.

1512. en état de venir à Rome. Que la mort de Gaston causeroit nécessairement beaucoup de confusion dans leur Armée, outre qu'ils seroient retenus par la crainte des Suisses, qui sans doute se déclareroient pour la Ligue, & se jetteroient dans le Milanès. Qu'en vain l'on se flatoit d'obtenir la Paix du Roy de France, si ce n'étoit à des conditions injustes & honteuses; Qu'il faudroit recevoir la Loy, & essuyer l'orgueil & l'insolence de Bernardin Carvajal & de Frederic de San-Severino: Qu'il n'y avoit rien que le Pape ne dût préférer à l'indignité de se soumettre à une dure servitude cachée sous l'apparence d'une Paix, qui ne pouvoit être sûre, ces Schismatiques aspirant toujours à lui ravir sa dignité avec la vie. Qu'il seroit moins dur pour lui, supposé qu'il y fut forcé, d'abandonner Rome, & de se retirer avec toute sa Cour dans le Royaume de Naples ou à Venise; Qu'il pourroit demeurer avec la même sûreté & les mêmes honneurs qu'à Rome, dans le lieu qu'il choisiroit pour sa retraite. Que la perte de cette capitale n'emportoit pas celle de son autorité, qui résidoit toujours dans la personne du Pape, en quelque lieu qu'il se trouvât: Qu'il montrât donc encore cette fermeté & ce courage qui lui avoient déja tant fait d'honneur, persuadé que Dieu ne manqueroit pas de seconder ses justes entreprises; & n'abandonneroit jamais la Barque de S. Pierre souvent battue des flots, mais jamais submergée; & qu'enfin les Princes Chrétiens par zéle pour la Religion, & par jalousie de l'agrandissement du Roy de France, employeroient à la défense de l'Eglise toutes leurs forces, & voleroient à son secours en personne.

Au milieu de ces différens avis, le Pape étoit fort irrésolu. Il étoit facile de voir qu'il écoutoit d'un côté sa haine, son dépit, & son opiniâtreté trop souvent inflexible, & de l'autre qu'il étoit ébranlé par la crainte. Ses réponses aux Ambassadeurs montroient assez qu'il ne craignoit pas tant d'abandonner Rome, que de se retirer dans un lieu où il dépendroit d'autrui. Il disoit aux Cardinaux qu'il vouloit la Paix, & il consentoit même qu'on priât les Florentins d'en être les Médiateurs; mais il parloit avec tant de froideur qu'on ne pouvoit croire que ces discours fussent sinceres. Ayant fait venir de Civita-Vecchia, Biascia Génois, Capitaine de ses Galeres, on crut qu'il vouloit sortir de Rome; mais

peu après il le renvoya. Il songeoit à de prendre à sa solde les Barons Romains qui n'étoient pas de la Conjuration formée contre lui : enfin il écoutoit avec plaisir les deux Ambassadeurs qui s'efforçoient de le rassurer, & il laissoit souvent échapper des discours pleins d'outrage & d'emportement contre les François. 1512.

Dans ces circonstances (*a*) Jule de Medicis, Chevalier de Rhodes, qui depuis fut Pape, arriva à Rome. Le Cardinal de Medicis en ayant obtenu la permission du Cardinal de San-Severino, fit partir Jule sous prétexte de représenter à ses Amis la triste situation où il se trouvoit ; mais son but étoit d'instruire le Pape du véritable état des choses. Le Pape apprit de sa bouche combien cette Victoire avoit affoibli les François ; le grand nombre d'Officiers & de braves Troupes qu'ils avoient perdu ; & de ceux que leurs blessures mettoient hors d'état de pouvoir servir de long-tems. Il ajoûta, qu'une infinité de Chevaux avoient péri dans l'action, qu'une partie de l'Armée s'étoit dispersée en différens lieux, pour mettre en sûreté le pillage de Ravenne ; que les Généraux attendoient les ordres du Roy, qu'ils n'étoient pas même en bonne intelligence ensemble, la Palice ne pouvant souffrir la hauteur de San-Severino, qui vouloit être Général & Légat en même tems ; qu'il couroit un bruit sourd de la venue des Suisses ; & qu'enfin il n'y avoit aucune apparence que l'Armée Françoise fût sitôt en état de marcher à Rome.

Le Pape rassuré par cette relation, manda Jule au Consistoire pour faire le même rapport aux Cardinaux ; & dans le même tems le Duc d'Urbin ayant changé de résolution, sans qu'on en sçut la cause, fit offrir à son Oncle deux cens hommes d'Armes, & quatre mille hommes d'Infanterie. Les Cardinaux n'en eurent pas moins d'empressement pour la Paix Le Pape n'en faisoit paroitre aucun éloignement dans ses discours, mais bien résolu de ne la faire qu'à la derniere extrémité, quoiqu'il ne vit aucun moyen d'éviter le danger présent, il auroit préféré de quitter

(*a*) Il étoit fils naturel de Julien de Medicis frere de Laurent, ainsi il étoit Cousin-Germain du Cardinal de Medicis. Il nâquit le 26 May 1478. un mois après la mort de son Pere, qui fut assassiné le 21 d'Avril dans la Conjuration des Pazzi. Le Cardinal de Medicis ayant été élû Pape en 1513. sous le nom de *Leon* X. fit aussi-tôt Jule Cardinal, qui fut dans la suite élû Pape le 19 Novembre 1523, & prit le nom de *Clement* VII.

1512. Rome, pourvû qu'il eût eu d'ailleurs quelque lieu d'espérer que les autres puissances, & sur-tout les Suisses lui donneroient du secours. Ceux-ci paroissoient bien disposés en sa faveur, & ils avoient même interdit aux Ambassadeurs de France l'entrée de la Diéte Générale qui devoit délibérer sur les demandes du Pape.

XXXIX. Artifice du Pape à l'égard de Louis XII.

Neanmoins il y eût dans ce tems-là quelque espérance que la Paix pourroit se conclure. Le Roy de France avant la Bataille de Ravenne, effrayé des dangers qui l'environnoient, rebuté d'ailleurs de la légereté de l'Empereur & de la dureté des conditions qu'il lui imposoit, & résolu enfin de se relâcher à l'égard du Pape sur plusieurs points, plûtôt que de rester dans cette situation, avoit fait partir secretement (a) Fabrice Caretto, frere du Cardinal de Final, pour aller trouver les Cardinaux de Nantes & de Strigonie, qui avoient toujours continué la négociation. Il consentoit que Bologne fût rendue au Pape, & que les Bentivoglio en fussent exilés : Que le Duc de Ferrare cédât au S. Siége Lugo & les autres Villes qu'il possédoit dans la Romagne, qu'il s'obligeât de payer le Cens sur l'ancien pié, & d'empêcher qu'on ne fit du sel à l'avenir dans ses Etats. Qu'enfin le Concile fût aboli ; & pour prix de sa condescendance, il ne demandoit au Pape que de faire la Paix, de donner l'absolution des Censures à Alfonse d'Est, & de le rétablir dans tous ses droits. Il exigeoit aussi que les Bentivoglio fussent maintenus dans la possession de leurs biens particuliers, & que les Cardinaux & Prélats qui avoient adhéré au Concile, fussent rétablis dans leurs dignités. Quoique les Cardinaux de Nantes & de Strigonie eussent lieu de douter que le Roy après la Victoire de Ravenne, voulût s'en tenir à ces propositions, ils n'y firent néanmoins aucun changement ; & le Pape ne voulant pas découvrir la résolution qu'il avoit prise de ne point faire la Paix, ne crut pas pouvoir rejetter des conditions si honorables & si avantageuses. Il jugea même que cet artifice lui seroit peut-être utile pour suspendre le progrès des Armes Françoises, & lui donneroit le moyen de voir quelles seroient les démarches de ceux sur qui il fondoit toutes ses es-

(a) Frere du Marquis & du Cardinal de Final. Il étoit alors Chef de la Langue d'Italie, & Amiral de l'Ordre de Rhodes ; & il fut depuis le 42. Grand-Maître du même Ordre en 1513. après Gui de Blanchefort. Il mourut au mois de Janvier 1521. & eut pour successeur Philippe de Villiers de l'Isle-Adam.

pérances. Il ſigna donc ces Articles neuf jours après la Bataille, à la ſollicitation de tout le Sacré College, promettant de les exécuter, ſi le Roy les ratifioit. En méme-tems il manda au Cardinal de Final, qui étoit en France, mais non à la Cour, pour ne pas irriter le Pape, & à l'Evêque de Tivoli qui faiſoit les fonctions de Légat à Avignon, d'aller trouver le Roy pour négocier cette Affaire; mais il ne leur fit expédier aucuns pouvoirs pour conclure. 1512.

XI. Retraite des François dans le Duché de Milan.

Jule avoit été juſqu'alors très maltraité de la Fortune, qui depuis lui devint ſi favorable, qu'elle travailla ſans relâche à augmenter ſa grandeur. La premiere cauſe de ce changement, fut la retraite de la Paliee. Celui-ci ayant été rappellé par le Général (*a*) de Normandie, ſur le bruit de la venue des Suiſſes, qui augmentoit de jour en jour, partit auſſi-tôt de Romagne, & ramena l'Armée dans le Duché de Milan, ne laiſſant avec le Legat du Concile que 300 Lances, autant de Chevaux-Legers, 6000 hommes d'Infanterie, & huit groſſes pieces de Canon. La conduite du Général de Normandie augmentoit encore la crainte qu'on avoit des Suiſſes; car voulant faire ſa Cour au Roy, même contre le bien de ſon ſervice, il avoit eu l'imprudence de congédier auſſi-tôt après la Victoire de Ravenne, l'Infanterie Italienne, & une partie de la Françoiſe, qui étoit dans le Milanès.

Le départ de la Paliee diſſipa la frayeur du Pape, & confirmant ſon obſtination, lui donna le moyen de mettre Rome en ſûreté. C'étoit dans cette vûe qu'il avoit pris à ſa ſolde quelques Barons de Rome avec 300 hommes d'Armes, & qu'il traitoit actuellement avec Proſper Colonne pour le mettre à la tête de ſes Troupes. Les Conjurés dont le courage étoit abatu par la retraite des François, ne ſongerent plus qu'à faire leur paix particuliere. Pompée Colonne qui faiſoit des préparatifs à Monte-Fortino, conſentit par l'entremiſe de Proſper, à dépoſer cette Place pour la ſureté du Pape entre les mains de Marc-Antoine Colonne, & il ne rougit pas de garder néanmoins l'argent du Roy de France. Robert des Urſins, qui s'étoit déja jetté les Armes à la main ſur les terres des Colonne, traita auſſi par le moyen de Jule des Urſins, retenant de même l'argent du Roy; & il reçut du Pape pour prix de ſa per-

(*a*) On appelloit ainſi l'Intendant des Finances de cette Province.

1512. fidie l'Archevêché de Reggio en Calabre. Le seul Pierre Margano eut honte de garder un argent qui ne lui appartenoit pas ; & en cela il prit un parti plus convenable & en même-tems plus sûr : car dans la suite il fut fait prisonnier durant les Guerres que fit le Successeur de Louis XII. en Italie, & il n'auroit pas manqué de subir la peine dûe à une si lâche conduite, s'il en avoit usé comme les autres.

XLI. Ouverture du Concile de Latran.

Le Pape n'ayant plus rien à craindre au-dehors ni au-dedans, fit l'ouverture du Concile le trois de May dans l'Eglise de Saint Jean de Latran, avec beaucoup de pompe. Déja certain d'y avoir non seulement la plus grande partie des Prélats d'Italie, mais encore d'Espagne, d'Angleterre, & de Hongrie, il s'y rendit en Habits Pontificaux, accompagné de tout le Sacré Collége, & d'une foule d'Evêques. Après la célébration de la Messe du S. Esprit selon l'ancien usage, & qu'on eût exhorté par un discours les Peres du Concile à procurer de tous leur pouvoir le bien de la Chrétienté, & de soutenir la dignité de la Religion, il fut déclaré, pour servir de base à tout ce qui seroit décidé dans la suite, que cette Assemblée étoit un légitime Concile, dans qui résidoit toute l'autorité & la puissance de l'Eglise Universelle ; Cérémonies Saintes & bien propres à imprimer du respect, si l'on avoit pû se persuader que les intentions, & le but des Chefs de cette Assemblée répondissent à leurs discours !

XLII. Jule rejette ouvertement la Paix.

Cependant le Roy de France apprit avec beaucoup de joye le succès de ses Armes à Ravenne ; mais la mort de Gaston de Foix, qu'il aimoit beaucoup, y mêla quelque amertume : quoiqu'il eût d'abord mandé au Légat & à la Palice de conduire l'Armée en toute diligence à Rome ; ce premier feu se ralentit bientôt, & Louis revint à désirer la Paix avec ardeur. L'Empereur avoit beau protester, qu'il vouloit lui demeurer inviolablement attaché ; que la Tréve avec les Venitiens s'étoit conclue sans son consentement, & qu'il ne la ratifieroit jamais ; le Roy ne se défioit pas moins pour cela de sa légéreté, & il commença même à le soupçonner de dissimulation. D'ailleurs c'étoit un Allié trop à charge dans la Guerre, & qui lui nuisoit beaucoup dans l'affaire de la Paix ; car il craignoit d'être obligé, de conclure à de facheuses conditions, si Maximilien intervenoit dans le Traité. Enfin il ne doutoit plus

que les Suisses ne se fussent joints à ses Ennemis, & que l'Angleterre ne lui déclarât bientôt la guerre. Henri VIII. lui avoit envoyé dire par un Hérault, que tous leurs Traités étoient rompus, attendu qu'il y étoit clairement exprimé qu'on ne feroit point la guerre à l'Eglise, ni au Roy Catholique, Beau-pere de l'Anglois. Louis XII. apprit donc avec beaucoup de plaisir, que les Florentins avoient été priés de la part du Pape de procurer la Paix; il envoya d'abord à Florence (*a*) le Président de Grénoble avec des pouvoirs très-étendus, & lui donna ordre d'aller à Rome s'il en étoit besoin: Lorsqu'il apprit ensuite que le Pape avoit signé les Articles, démarche qui lui faisoit croire qu'il étoit enfin porté à la Paix, il ne songea plus qu'à la conclure tout-à-fait. Néanmoins appréhendant que la retraite de son Armée ne ramenât le Pape à son opiniâtreté naturelle, il donna ordre à la Palice, qui étoit déja arrivé à Parme, de retourner promptement en Romagne avec une partie des Troupes, & de répandre le bruit qu'il devoit aller en avant. 1512.

Le Roy avoit une extrême répugnance à rendre Bologne; mais ce n'étoit pas tant par complaisance pour l'Empereur, qui l'en détournoit fortement, que parce qu'il craignoit que le Pape, même après la conclusion de la Paix, ne conservât toujours la même animosité contre lui, auquel cas il lui seroit fort préjudiciable de s'être dépouillé de cette Place, qui servoit de rempart au Milanès. D'ailleurs, quand il vît que le Cardinal de Final & l'Evêque de Tivoli n'avoient aucuns pouvoirs, il ne crut pas le procédé du Pape bien sincére, & se persuada que Jule n'avoit signé les Articles, que forcé par l'extrême embarras où il se trouvoit alors. Néanmoins il résolut de les ratifier, en y faisant seulement quelques modifications, qui ne changeoient rien au fond. Le Sécrétaire de l'Evêque de Tivoli fut dépêché à Rome pour en donner avis au Pape, avec ordre de prier Sa Sainteté au nom du Roy, d'envoyer ses pouvoirs à ce Prélat & au Cardinal de Final pour achever le Traité, ou de faire venir de Florence à Rome le Président de Grénoble, qui étoit chargé des siens.

Mais les espérances du Pape s'augmentoient de jour en jour; & son penchant pour la Paix, si jamais il en avoit eû, dimi-

(*a*) On croit que c'est Jean de Calvimont.

nuoit aussi tous les jours. Les pouvoirs du Roy d'Angleterre
1512. pour accéder à la Ligue, venoient d'arriver au Cardinal d'York à Rome : Expédiés dès le mois de Novembre, ils n'avoient tant tardé, que parce que celui qui en étoit Porteur, avoit été en Espagne avant de se rendre auprès du Cardinal. D'un autre côté, l'Empereur après bien des irrésolutions, venoit de ratifier la Tréve avec les Venitiens; il ne s'étoit déterminé à cette démarche, que par les espérances que le Roy Catholique & le Roy d'Angleterre lui donnoient de le mettre en possession du Milanès & de la Bourgogne. Ferdinand étoit celui qui contribuoit plus que tous les autres à nourrir l'opiniâtreté du Pape. Ce Prince avoit eu la premiere nouvelle de la défaite de Ravenne, par une lettre que le Roy de France avoit écrite à la Reine d'Arragon pour luy apprendre que Gaston de Foix son frere étoit mort plein de gloire dans une Bataille qu'il avoit gagnée contre ses Ennemis; d'ailleurs il en avoit été informé depuis plus particuliérement par ses Ministres d'Italie. Sentant bien que cette Victoire exposoit le Royaume de Naples à un grand péril, il avoit résolu d'envoyer en Italie le grand Capitaine avec de nouvelles Troupes. Il n'employa Gonsalve, que parce qu'il n'avoit d'ailleurs personne à qui il put confier son Armée; car quoiqu'en apparence il le traitât avec distinction, il ne l'aimoit pas à cause de ce qui s'étoit passé dans le Royaume de Naples, & il se défioit de son crédit & de son autorité.

Toutes ces démarches rassuroient le Pape, lorsque le Sécrétaire de l'Evêque de Tivoli apporta la ratification du Roy, insinuant que ce Prince feroit ce que Jule voudroit à l'égard des modifications, qu'il n'avoit ajoûtées que pour sauver son honneur par rapport à la protection de Bologne. Jule étoit tout-à-fait déterminé à ne point accepter les Articles; mais sa signature, & la parole qu'il avoit donnée au Sacré Collége, l'engagerent de feindre le contraire, comme il en usoit quelquefois contre la réputation de sincérité dont il jouissoit. Il fit donc lire les Articles dans le Consistoire, & demanda l'avis des Cardinaux. Alors (a) le Cardinal d'O-

(a) L'Original dit, *il Cardinale arborense*, & Onuphre Panvini nomme ce Cardinal *[illegible] arborens.* Oristan ou Oristagni, en Sardaigne, s'appelle en Latin *Arborea*; elle est Capitale d'un Marquisat autrefois Souverain, qui s'appelle *Arborensis Marchionatus*. Ce Cardinal se nommoit Jaque Serra; il étoit de Valence en Espagne & créature d'Alexandre VI.

ristan Espagnol, & celui d'York, qui s'étoient concertés en secret avec lui, prenant la parole, l'un au nom du Roy d'Arragon, & l'autre pour le Roy d'Angleterre, exhorterent fortement Jule à ne pas abandonner l'Eglise dont il avoit embrassé la défense avec tant de gloire. Ils lui représenterent que la nécessité qui l'avoit forcé de prêter l'oreille à la Paix, ne subsistoit plus, & qu'il paroissoit clairement que Dieu, qui par des desseins impénétrables à nos foibles lumiéres, avoit permis que sa Barque fut agitée par la tempête, ne vouloit pas qu'elle fît naufrage. Qu'il n'étoit ni juste ni convenable que Sa Sainteté signât une Paix particuliere sans la participation des autres Alliés : Qu'enfin il songeât qu'il alloit aliéner de Fidéles & sincéres Amis, pour s'unir à des Ennemis reconciliés.

1512.

Le Pape paroissant fort ébranlé par ces raisons, rejetta ouvertement la Paix; & peu de jours après se livrant à son impétuosité naturelle, il donna contre le Roy de France un Monitoire, par lequel il le sommoit de remettre en liberté le Cardinal de Médicis sous peine des Censures. Il consentit néanmoins qu'on en suspendit la Publication, parce que le Sacré College le supplia de différer autant qu'il seroit possible les voyes de rigueur, & s'offrit d'écrire au Roy, pour le prier que comme Prince très-Chrétien, il voulût bien rendre la liberté à ce Cardinal, ce qui feroit le même effet.

XLIII. Mépris des Milanois pour le Concile de Pise.

Médicis avoit été conduit à Milan, où il étoit favorablement traité. L'autorité du S. Siége se faisoit sentir en sa personne, tout prisonnier qu'il étoit, & sa présence rendoit encore plus méprisable le Concile de Pise, que personne ne respectoit pas même ceux qui avoient porté les Armes en sa faveur. Le Pape lui ayant envoyé le pouvoir de donner l'Absolution aux Soldats qui promettroient de ne plus servir contre l'Eglise; & d'accorder la Sépulture Ecclésiastique à tous ceux pour qui on la lui demanderoit, on ne sçauroit croire quel fut le concours & la dévotion de ceux qui demandoient l'une ou l'autre, sans que les Ministres du Roy s'y opposassent. Les Cardinaux du Concile de Pise étoient dans une colére extrême, de voir que dans le lieu-même où ils étoient assemblés & jusque sous leurs yeux, les Sujets & les Soldats du Roy, contre son honneur & son service, méprisant ouvertement leur autorité, & se tenant attachés à l'Eglise Romaine, marquoient tant de respect pour

1512. ce Cardinal, que tout le monde regardoit comme le seul Légat Apostolique.

La Trêve conclue entre l'Empereur & les Venitiens, quoique ses Ministres assurassent toujours le contraire, fut cause que le Roy de France rappella une partie des Troupes qu'il avoit à Verone, sous prétexte qu'elles n'y étoient plus nécessaires. Les menaces du Roy d'Angleterre l'ayant obligé de faire repasser les Alpes à ses deux cens Gentils-hommes, aux Archers de la Garde & à deux cens Lances, il avoit cru que s'il ne faisoit pas venir ses Troupes de Verone dans le Duché de Milan, il n'y en auroit pas assez pour faire tête aux Suisses. Par la même raison, il avoit obligé les Florentins d'envoyer en Lombardie les trois cens Hommes d'Armes, qu'ils étoient tenus de fournir pour la défense de ses Etats d'Italie. Il avoit profité de la conjoncture toute récente de la Victoire de Ravenne, pour les contraindre à renouveller pour cinq ans ce Traité, qui devoit finir dans deux mois : Il s'étoit obligé par ce nouvel Acte de défendre leur Etat avec six cens Lances, & ils lui avoient promis de leur côté quatre cens Hommes d'Armes pour la défense de tout ce qu'il possédoit en Italie; mais afin d'éviter toute occasion de se mêler de la Guerre avec le Pape, ils avoient excepté la Ville de Cotignola, supposant que l'Eglise pouvoit y prétendre quelques Droits.

XLIV. Irruption des Suisses dans le Milanés.

Les Suisses avoient enfin résolu d'accorder six mille Hommes au Pape, qui les leur avoit demandés pour s'en servir contre Ferrare; & tous les efforts des Partisans du Roy de France n'avoient abouti qu'à faire retarder cette résolution jusqu'alors. Le Peuple crioit avec fureur contr'eux dans les Diétes, & l'on ne peut dire jusqu'où il porta la haine contre le Roy. Ils disoient que non content d'avoir refusé d'augmenter peu considérablement les Pensions de gens dont la valeur & le sang lui avoient donné tant de réputation & d'Etats, il avoit parlé d'eux d'une maniere injurieuse & pleine de mépris. Qu'il leur avoit reproché leur bassesse, comme si l'origine de tous les hommes n'étoit pas la même, & comme si la Noblesse & les Grands n'avoient pas des Ancêtres pauvres, obscurs & misérables. Qu'il avoit pris des Lansquenets à son service pour faire voir qu'il pouvoit se passer des Suisses, croyant que quand ils n'auroient plus sa solde, ils se laisseroient mourir de faim dans

leurs Montagnes, sans rien faire; mais qu'il se trompoit, & que son ingratitude ne seroit préjudiciable qu'à lui-même: Que rien ne pouvoit empêcher des Gens de guerre d'exercer leur courage, & qu'après tout l'or & l'argent étoient faits pour ceux qui avoient les armes à la main: Et qu'enfin il falloit convaincre l'Europe du mauvais choix d'un Prince qui préféroit les Lansquenets à l'Infanterie Helvetique. 1512.

Ils étoient tellement animés, que regardant cette affaire comme la leur propre, ils sortirent de leur Pays sans avoir reçû autre chose qu'un florin du Rhin par tête, au lieu qu'auparavant ils ne marchoient pour le service des Princes, qu'après avoir touché des sommes considérables pour leur solde, & qu'après que les Capitaines avoient été comblés de présens. Ils s'assemblerent à Coire Capitale des Grisons: Ceux-ci qui étoient Alliés du Roy de France, & recevoient ses Pensions, dépêcherent vers lui pour l'informer que leurs anciens Traités avec les Suisses, les obligeoient de joindre aux Troupes de cette Nation un certain nombre d'Infanterie.

Cette nouvelle répandit le trouble à Milan parmi les François, dont les forces étoient extrêmement affoiblies. Depuis la réforme de l'Infanterie Italienne, il ne leur restoit guéres plus de dix mille Hommes de pié; & le départ des Gendarmes que le Roy avoit fait revenir en France, réduisoit les Lances au nombre de treize cens, dont trois cens étoient à Parme. Malgré cette diminution, le Général de Normandie raisonnant plûtôt en homme chargé des deniers du Roy qu'en Militaire, ne voulut jamais permettre qu'on levât d'autre Infanterie sans ordre du Roy; mais il fit revenir à Milan les Troupes que la Palice conduisoit en Romagne, & qui étoient déja arrivées à Final, & donna ordre au Cardinal de San-Severino de ramener celles qu'il avoit avec lui dans la même Province. Après cette retraite, Rimini, Cesene, leurs Citadelles & même la Ville de Ravenne, retournerent sans obstacle au pouvoir du Pape, & Bologne, pour laquelle on s'étoit donné tant de mouvemens, demeura comme à l'abandon.

Les Suisses s'étant assemblés en corps d'Armée, se rendirent de Coire à Trente. L'Empereur leur avoit accordé le passage par ses Etats; & pour tâcher de cacher au Roy de France

ses véritables desseins, il disoit que l'Alliance qu'il avoit avec
1512. les Cantons, l'avoit forcé à cette condescendance. De Trente, ils pénétrerent dans le Veronése, où ils étoient attendus par l'Armée Venitienne. Le Sénat contribuoit à leur solde avec le Pape. On n'avoit pas assez d'argent pour les payer tous, car ils étoient plus de six mille au-delà du nombre qu'on avoit demandé: mais leur haine contre le Roy étoit si violente qu'ils supporterent patiemment pour la premiere fois toutes sortes de contre-tems.

D'un autre côté, la Palice s'étoit d'abord avancé avec l'Armée à Pontoglio, pour disputer le passage de l'Oglio, dans la persuasion où il étoit qu'ils avoient dessein d'entrer en Italie par ce côté-là; mais s'étant apperçu depuis qu'il se trompoit, il s'étoit posté à Castiglioné dellé Stiveré, Place à six milles de Peschiera, ne sçachant si leur dessein étoit d'aller droit à Ferrare, comme le bruit en courroit, ou s'ils vouloient attaquer le Duché de Milan. Cette incertitude fut peut-être cause de tous les malheurs qui arriverent aux François: car on ne doute pas que les Suisses n'eussent pris le chemin de Ferrare, sans une Lettre, qui fut malheureusement interceptée par la Cavalerie Albanoise des Venitiens. La Palice y disoit au Général de Normandie, qui étoit resté à Milan, que si les Ennemis venoient à marcher contre le Milanès, il seroit très-difficile de leur résister. Sur cette Lettre, le Cardinal de Sion, qui s'étoit rendu de Venise à l'Armée des Suisses, résolut de concert avec leurs Capitaines, d'attaquer ce Duché, jugeant avec raison que cette conquête seroit plus préjudiciable à la France que celle de Ferrare. Ils allerent donc à Villa Franca, où ils joignirent l'Armée des Venitiens, que Jean-Paul Baglioné commandoit en qualité de *Gouverneur*, elle étoit composée de quatre cens Hommes d'Armes, huit cens Chevaux-Legers, & six mille Hommes d'Infanterie, & fournie d'un grand nombre de Piéces de Batterie & de Campagne.

Cette marche fut cause que la Palice abandonnant Valeggio, qui étoit trop foible, se retira à Gambara dans le dessein d'aller à Pontevico. Il n'avoit dans son Armée que six ou sept mille Hommes d'Infanterie, ayant été obligé de mettre le reste dans Bresse, Peschiera & Legnago, & tout au plus mille Lances. Il avoit songé à rappeller les trois cens qui étoient à Parme; mais le peril de Bologne, & les instances

des Bentivoglio, l'avoient obligé d'envoyer ces trois cens Lances dans cette derniere Ville, où il n'y avoit presque personne pour la défendre. Alors les François sentirent, mais trop tard, le danger où ils étoient, & la fausseté des espérances, dont on les avoit leurrés; & maudissant l'avarice & les mauvais conseils du Général de Normandie, ils le forcerent de consentir enfin que Fréderic de Bozzolo & d'autres Capitaines Italiens, levaissent 6000 hommes d'Infanterie; mais ces Troupes ne pouvoient être prêtes que dans dix jours au plûtôt. Outre ces inconvéniens, la division régnoit encore dans l'Armée: Tous les Officiers (*a*) n'obéissoient qu'à regret à la Palice; & les Gendarmes harassés de tant de fatigues, aimoient mieux voir perdre le Duché de Milan, afin de pouvoir retourner en France, que de le défendre avec tant de peine & de danger. 1512.

La Palice n'eût pas plûtôt abandonné Valleggio, que les Vénitiens & les Suisses y entrerent; après quoi traversant le Minzo, ils prirent des quartiers dans le Mantouan, où le Marquis donnoit passage indifféremment à toutes les Troupes, s'excusant sur l'impuissance où il étoit de s'y opposer. Alors les François prirent la résolution de se renfermer dans les Places fortes, espérant qu'avec le tems ce grand nombre de Suisses viendroit à se dissiper: Cette conjecture n'étoit pas sans fondement; car le Pape qui étoit aussi éloigné de faire de la dépense, qu'il avoit d'ardeur pour la guerre, & ne croyant jamais pouvoir suffire à payer tant de monde, n'envoyoit de l'argent qu'avec beaucoup de lenteur. La Palice mit donc deux cens Fantassins, cent cinquante Lances, & 100 hommes d'Armes des Florentins dans Bresse; 50 Lances & 1000 hommes de pié à Crême; & 1000 Fantassins & 100 hommes d'Armes des Florentins à Bergame. Le reste qui consistoit en 700 Lances, deux mille hommes d'Infanterie Françoise, & 4000 Allemans, le posta à Pontevico, lieu bien situé & propre à couvrir Milan, Crémone, Bresse & Bergame: on se flatoit d'y tenir, mais l'Infanterie Allemande reçut le lendemain un ordre de quitter le service du Roy de France; & comme ils étoient tous du Tirol, & qu'ils ne vouloient pas désobéir

(*a*) Il n'étoit pas encore Maréchal de France, & ne le fut qu'en 1515. Mais il étoit grand Maitre de France depuis la mort du Maréchal de Chaumont; cette grande Charge jointe à sa naissance, le rendoit très-digne de commander.

à leur Souverain, ils partirent le jour même.

1512. Cette retraite fit désespérer aux François de pouvoir défendre le Duché de Milan; c'est pourquoi, abandonnant Pontevico, ils se retirerent en désordre à Pizzighitoné. Crémone se rendit à l'Armée des Alliés, qui s'en approchoit & s'obligea de payer 40000 ducats aux Suisses; mais la Citadelle demeura au pouvoir des François. Il s'éleva aussi-tôt une contestation au sujet de Crémone. Les Venitiens vouloient que cette Ville fût reçue pour leur République; mais enfin elle le fut au nom de la Ligue & de Maximilien Sforce fils de Ludovic, pour qui le Pape & les Suisses prétendoient qu'on devoit faire la conquête du Milanès. Le même jour Bergame capitula aussi. La Palice avoit été obligé d'en retirer la Garnison pour la joindre à son Armée; aussi-tôt qu'elle en fût sortie, certains Bannis y étant rentrés, la firent révolter.

De Pizzighitoné, la Palice alla passer l'Adda, & il fut joint par les 300 Lances destinées à la défense de Bologne, qu'il avoit rappellées dans le danger pressant où il se trouvoit; il croyoit pouvoir empêcher les Ennemis de passer cette Riviere, pourvu que l'Infanterie qu'on avoit donné ordre de lever arrivât bien-tôt. Mais cette ressource lui manqua comme tout le reste, parce qu'il ne se trouva point d'argent pour enrôler les Albanois. La caisse du Général de Normandie se trouvant épuisée, & le crédit étant tout-à-fait ruiné dans une pareille conjoncture, on ne pouvoit faire des emprunts sur les revenus du Roy, comme on en faisoit ordinairement dans le besoin. C'est pourquoi la Palice, après avoir demeuré quatre jours dans son poste, n'eût pas plûtôt appris que les Ennemis s'approchoient de la Riviere, à trois milles de Pizzighitoné, qu'il se retira à S. Angelo pour gagner Pavie le lendemain, n'y ayant plus aucune espérance de sauver le Milanès. Tout le Pays s'étant déja soulevé, Jean-Jacque Trivulce, le Général de Normandie, Antoine Marie Palavicino, Galeas Visconti, plusieurs autres gens de qualité, & tous les Ministres & Officiers du Roy, sortirent de Milan pour se retirer en Piémont. Quelques jours auparavant, les Cardinaux du Concile ayant autant à craindre de la part du Peuple de Milan que de celle des Ennemis, avoient aussi (*a*) pris la fuite. Plus fiers dans leurs decrets, que fermes dans l'occasion, ils venoient tout nouvellement de suspendre le Pape de

(*a*) Ils se retirerent à Lyon.

toutes fonctions spirituelles & temporelles, comme pour prélu-
der à sa déposition. 1512.

Cependant le Cardinal de Médicis, que le Ciel réservoit aux plus grands honneurs, profita du trouble des François pour se sauver. Dans le tems qu'on le conduisoit en France, & qu'il étoit sur le point de passer le Po auprès de Bassignana, qui est *l'Augusta Baccienorum* des Anciens, quelques Paysans d'un Village nommé la Pievé del Cairo, où il avoit passé la nuit, ayant à leur tête Renaud Zallo, avec qui ses Domestiques avoient concerté de l'enlever, vinrent à grand bruit, & mirent en fuite ses Gardes, qui étoient disposés à s'effrayer du moindre accident.

Au milieu de ces troubles, le dessein de la Palice étoit de s'enfermer dans Pavie, & il pria Trivulce & le Général de Normandie de s'y rendre. Trivulce alla lui représenter l'impossibilité de tenir dans cette Place. Il ajoûta, que manquant d'Infanterie, ils n'avoient pas assez de tems pour en lever; & qu'outre cela, on n'avoit point d'argent pour la payer: Qu'enfin la réputation de leurs armes étoit ruinée de tous côtés; que leurs Amis étoient dans l'épouvante, & les Peuples aigris dès long-tems par l'extrême licence des Soldats.

Après cette remontrance, Trivulce alla jetter un Pont sur le Po, pour faire passer les Troupes à l'endroit, où ce Fleuve en s'éloignant de Valence vers Ast, coule dans un lit plus étroit. Mais déja les Ennemis, après avoir pris Lodi avec sa Citadelle & S. Angelo, étoient devant Pavie. Les Venitiens commencerent par foudroyer le Château avec leur Artillerie; & une partie des Suisses passa sur des Barques le Tesin, qui baigne les murs de la Ville. Les François craignant qu'ils ne s'emparassent du Pont de pierre, qui étoit le seul passage par où il pouvoient se sauver, marcherent vers ce Pont pour sortir de la Place: mais avant que l'Arriere-garde fut dehors, le reste des Suisses entrant par le Château qui avoit été abandonné, les chasserent devant eux tout le long de la Ville & du Pont. On se défendit avec beaucoup de vigueur, & sur-tout quelques Lansquenets, qui étoient restés à l'Armée après la retraite des autres, & qui avoient été placés aux derniers rangs de l'Arriere-garde; mais quand ils vinrent à passer sur le Pont de bois du Gravaloné, la charpente rompit sous le poids de la

1512. Cavalerie ; ceux des François & des Allemans qui n'étoient pas encore passés, furent tous tués ou faits prisonniers.

Pavie s'obligea de payer des sommes considérables. Milan avoit déja composé à des conditions beaucoup plus dures, & toutes les autres Villes, à l'exception de Bresse & de Crême, suivirent leur exemple. On crioit de tous côtés dans le Pays, *vive l'Empire* : Néanmoins le Duché étoit reçu & gouverné au nom *de la Ste Ligue*, c'est ainsi qu'on l'appelloit ; & le Cardinal de Sion, nommé par le Pape Légat de l'Armée, disposoit de toutes choses. L'argent & toutes les contributions étoient pour les Suisses, qui gagnerent ainsi beaucoup, ce qui attirant toute la Nation, ils vinrent en foule se joindre à leurs Compatriotes, dès que la Diéte de Zurich fut finie.

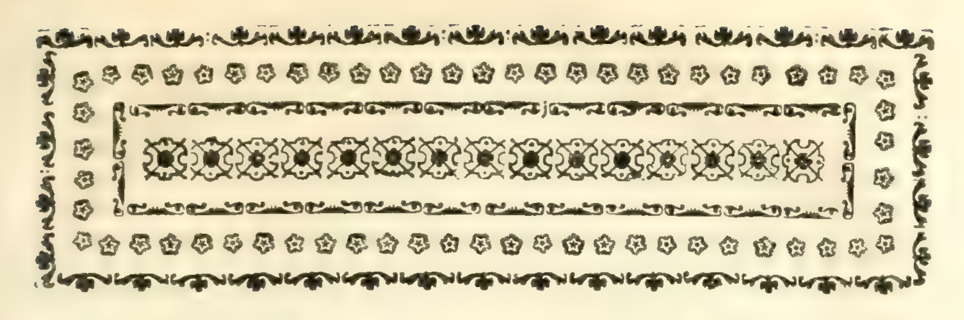
XLV. Succès du Pape, & pertes de Louis XII.

Dans cette révolution, les Villes de Parme & de Plaisance se donnerent volontairement au Pape, qui prétendoit qu'elles lui appartenoient comme Membres de l'Exarcat de Ravenne. Les Suisses s'emparerent de Lucarne ; & les Grisons de la Valteline & de Chiavena, qui étoient à leur bien-séance. Janus Frégose, qui étoit au service des Vénitiens, étant allé à Genes avec des Troupes qu'il obtint du Sénat, fit soulever cette Ville ; le Gouverneur François prit le parti de s'enfuir, & Janus se fit élire Doge, Dignité que (a) son pere avoit possedée.

Toutes les Villes & les Places fortes de la Romagne retournerent à l'obéissance du Pape avec la même rapidité, & le Duc d'Urbin s'étant approché de Bologne à la tête de l'Armée Ecclésiastique, les Bentivoglio n'espérant pas d'être secourus, abandonnerent cette Place ; mais le Pape ne cessa pas pour cela de les persécuter ; car il menaça d'interdire toutes Villes qui leur donneroient retraite. Il n'étoit pas moins irrité contre Bologne ; il ne pouvoit pardonner aux Habitans leur revolte après tant de bien-faits, ni l'indignité avec laquelle ils avoient traîné sa Statue, & méprisé son nom. C'est pourquoi il priva cette Ville de ses Magistrats, & du Privilége qu'elle avoit auparavant de se gouverner elle-même ; exigeant outre cela de grandes sommes de plusieurs Habitans, qu'il regardoit comme Partisans des Bentivoglio ; il courut même un bruit, peut-être sans fondement, que si la mort ne l'avoit pas prévenu, il auroit ruiné Bologne, & transféré ses Habitans à Cento.

(a) Le Cardinal Paul Frégose.

HISTOIRE



HISTOIRE
DES
GUERRES D'ITALIE
DE FRANÇOIS GUICHARDIN.

LIVRE ONZIÉME.


ULE second ayant heureusement triomphé d'un Ennemi prêt à l'accabler, & reconquis les Places enlevées à l'Eglise, dont même cette Victoire aggrandit les Etats, reprit ses desseins sur Ferrare, qui avoit été la cause des derniers troubles. Il brûloit d'en faire la conquête par les armes; néanmoins, croyant peut-être que la négociation & l'artifice le serviroient mieux que la force ouverte, il se rendit aux vives instances du (*a*) Marquis de Mantoue, qui le prioit de permettre au Duc de Ferrare de venir à Rome, pour y demander pardon à Sa Sainteté, & rentrer dans ses bonnes graces.

1512. I. Artifices de Jule contre le Duc de Ferrare.

(*a*) Il étoit beau frere du Duc de Ferrare.

1512. L'Ambassadeur d'Espagne se joignit au Marquis en faveur d'Alfonse, qui étoit parent de Ferdinand d'Arragon; car la mere (*a*) d'Alfonse étoit fille du vieux Ferdinand Roy de Naples : D'ailleurs, le Roy d'Arragon avoit plus d'intérêt de s'attacher le Duc de Ferrare par ce service, que de le laisser dépouiller de ses Etats par le S. Siége, qui n'étoit déja que trop puissant. Enfin les Colonne prenoient en main ses intérets avec chaleur : Ils avoient contracté d'étroites liaisons d'amitié avec Alfonse, depuis qu'il avoit généreusement accordé la liberté à Fabrice Colonne, fait prisonnier à la Bataille de Ravenne ; une circonstance ajoûtoit bien du prix à ce bien-fait. Le Roy de France avoit demandé Fabrice au Duc de Ferrare ; mais ce Prince avoit adroitement différé de délivrer son prisonnier, en attendant que les affaires prissent une nouvelle face.

Alfonse ayant obtenu un sauf conduit du Pape, se rendit à Rome ; & pour plus grande sûreté, l'Ambassadeur d'Arragon lui donna parole au nom de son Maître, de l'aveu même de Jule, qu'il seroit libre de se retirer quand il voudroit. Le Pape commença par suspendre l'effet des Censures lancées contre Alfonse, & le reçut dans le Consistoire, où ce Duc lui demanda très-humblement pardon, & le supplia avec une entiere soumission, de le rétablir dans ses bonnes graces, promettant de se comporter à l'avenir en bon & fidéle Vassal de l'Eglise. Jule l'écouta avec bonté, & nomma six Cardinaux pour traiter avec lui. Mais plusieurs jours s'étant écoulés en contestations, ces Commissaires déclarerent à Alfonse, que le Pape étoit résolu de réunir au Domaine de l'Eglise la Ville de Ferrare, qui lui étoit légitimement dévolue ; qu'au reste, on lui donneroit celle d'Ast en échange. Cette derniere Ville, avoit été reçûe au nom de la Ligue, après la retraite des François, le Pape prétendoit qu'elle lui appartenoit, aussi-bien que tout ce qui est en-deçà du Po ; & il avoit même envoyé, mais inutilement, l'Evêque de Gergenti pour en prendre possession. Alfonse rejetta constamment cette proposition, si opposée à ce qu'on lui avoit fait espérer, & il commença à croire que le Pape avoit dessein de l'amuser à Rome, pour attaquer pendant ce tems-là Fer-

(*a*) Eléonore d'Arragon. Ainsi le Duc de Ferrare étoit petit neveu, à la mode de Bretagne, du Roy d'Arragon.

rare : Il n'en douta plus, lorsqu'il eut appris ce qui s'étoit passé à Reggio.

1512.

II. Le Pape s'empare de Reggio.

Jule ayant fait faire aux Habitans de cette Ville, que les troubles présens avoient beaucoup effrayés, la proposition de se donner à l'Eglise comme Parme & Plaisance, avoit ordonné au Duc d'Urbin de conduire ses Troupes dans le Modénois. Witfrust, qui avoit les mêmes vûes pour l'Empereur, se rendit en personne à Reggio; le Cardinal d'Est, que son frere avoit chargé de l'administration pendant son absence, voyant qu'il étoit impossible de conserver cette Place, & jugeant qu'il seroit plus facile de la retirer des mains de Maximilien que de celles du Pape, conseilloit aux Habitans de préférer l'Empereur; mais ils répondirent qu'ils vouloient suivre l'exemple de leur Duc, qui s'étoit rendu auprès du Pape. Ils reçûrent donc les Troupes de l'Eglise, qui s'emparerent encore de la Citadelle par surprise, malgré les précautions de Witfrust, qui y avoit déja fait entrer quelques Lansquenets. La Carsagnana se rendit aussi au Duc d'Urbin. Mais ce Général bien-tôt de retour à Bologne, fut obligé de licentier son Infanterie, parce que les Alliés n'avoient pas approuvé que le Pape se fût emparé de Parme & de Plaisance; d'ailleurs, le Cardinal de Sion lui déclara qu'après la Victoire obtenue sur l'Ennemi commun, il n'étoit pas nécessaire d'aller plus avant, ni de se tenir en armes.

La dureté du Pape, & la perte de Reggio ayant fait naître de grands soupçons dans l'esprit d'Alfonse, ce Prince fit demander à Jule la permission de se retirer. Ce fut l'Ambassadeur d'Espagne, & Fabrice Colonne, qui n'avoit pas abanné le Duc depuis son arrivée, qui se chargerent de cette commission; le Pape ne leur parut pas fort disposé à l'accorder. Il leur répondit, qu'à la vérité il ne révoqueroit pas le Sauf-conduit, par rapport au différend d'Alfonse avec l'Eglise; mais que plusieurs Créanciers de ce Duc le sollicitoient de leur rendre justice. Ils lui repartirent hardiment qu'il ne falloit pas se persuader qu'on dût manquer de parole au Duc de Ferrare, non plus qu'à eux; & pour prévenir le Pape, Fabrice monta à cheval le jour suivant, & se rendit à la petite Porte de S. Jean de Latran. Il en trouva la Garde plus nombreuse qu'à l'ordinaire; on fit même quelque difficulté de le laisser passer;

mais comme il étoit le plus fort, il s'en saisit, & attendant en
1512. cet endroit le Duc de Ferrare, qui le suivoit de près, accompagné de Marc-Antoine Colonne, il le conduisit en sûreté à Marino, d'où ce Prince retourna par Mer à Ferrare, n'y ayant pas de sûreté à s'y rendre par terre. On ne douta pas que sans les Colonne, le Pape n'eût fait arrêter Alfonse. Ce service important acquita Fabrice envers le Duc à qui il devoit la liberté.

Sur ces entrefaites, le Pape voulant marquer sa haine aux Florentins, engagea le Cardinal de Sion à faire piller le bagage des Troupes qu'ils avoient fournies au Roy de France. Elles n'avoient servi dans l'Armée qu'au nombre de 120 Lances & de 60 Chevaux-Legers, commandés par Luc Savelli ; le reste étoit demeuré à la garde de Bresse sous les ordres de François Torelli ; long-tems avant que les François eussent passé le Pô. Cette Cavalerie avoit obtenu un Sauf conduit du Cardinal de Sion ; D'ailleurs Jean-Paul Baglioné, & presque tous les Officiers Généraux des Troupes Venitiennes, leur avoient donné parole de ne les point inquiéter dans leur retraite en Toscane. Mais s'étant arrêtée auprès de Crémone, en suivant le chemin qui lui étoit marqué, elle fut pillée par les Soldats Venitiens, du consentement du Cardinal, qui même, à ce qu'on dit, commanda 2000 Fantassins afin de courir moins de risque, les Compagnies de Trivulce & du grand (a) Ecuyer, qui avoient aussi un Sauf-conduit, étant dans le même Quartier. Le Cardinal de Sion envoya aussi-tôt demander les dépouilles de ces Cavaliers à Christophe Moro & à Paul Capello Provéditeurs des Venitiens, prétendant qu'elles appartenoient aux Suisses ; mais il fut refusé ouvertement. Quelques jours après, ces deux Provéditeurs étant allé au Quartier des Suisses pour parler au Cardinal, ils y furent arrêtés, & Jacques Stafflier, l'un des Capitaines de cette Nation les conduisit comme prisonniers chez le Cardinal, où ils furent contraints de promettre 6000 Ducats en équivalent de ce butin. En effet, il ne lui parut pas convenable de laisser à d'autres le fruit de sa perfidie. Il lui en échappa encore un autre trait à l'égard de Nicolas Capponi Ambassadeur de Florence. Celui-ci s'étant retiré à Casal Cervagio sur la foi d'un Sauf-conduit ob-

(a) C'étoit Galeas de S. Severino.

tenu du même Cardinal, ce Prélat fit ensorte que le Marquis de Montferrat lui livrât Capponi. 1512.

Cependant le Sénat de Venise brûloit de reconquérir les Villes de Bresse & de Créme; c'est pourquoi il vouloit faire passer les Troupes de la République en ces quartiers; mais le Cardinal de Sion les retenoit toujours, sous prétexte qu'il étoit nécessaire qu'elles l'accompagnassent en Piémont pour faire la Guerre au Duc (*a*) de Savoye & au Marquis (*b*) de Saluces, qui avoient embrassé le parti de la France. Quoique ce prétexte cessât par le grand nombre de Suisses qui étoit arrivé, & par la certitude où l'on étoit que les François repassoient les Monts, le Cardinal ne laissoit pas d'hésiter à leur permettre de se retirer; on croyoit qu'il n'en usoit ainsi que pour complaire à l'Empereur, qui auroit bien voulu que les Venitiens ne reprissent pas ces deux Places. Enfin les Suisses étant à Alexandrie, les Venitiens partirent tout d'un coup de Bosco, & passerent le Pô sans nul obstacle, à la Cava dans le Crémonois; le Cardinal qui pouvoit les en empêcher, feignit de l'ignorer, pour faire plaisir au Pape, comme on le crut alors. Ils se partagerent ensuite en deux Corps, afin d'attaquer en même tems Bresse & Crême, qui étoient encore au pouvoir des François: la Garnison de la premiere alla au-devant des Venitiens, & les attaqua au Village de Paterna; mais elle fut obligée de se retirer après une perte de 300 hommes. Cependant les Suisses restés seuls dans le Milanès & dans le Piémont, & n'ayant rien à craindre de la part des François, mirent tout le Pays à contribution.

Le Roy de France eût bien de la peine à se résoudre d'abandonner entierement l'Italie, mais la nécessité le contraignit de se rendre aux instances de ceux qui lui conseilloient d'attendre un tems plus favorable, & de songer à la défense de ses propres Etats. Le Roy d'Angleterre en conséquence de son Traité avec le Roy d'Arragon, avoit envoyé 6000 hommes d'Infanterie Angloise à Fontarabie, pour attaquer la Guyenne conjointement avec les Troupes Espagnoles. Sa Flotte commençoit même déja à infester les côtes de Normandie & de Bretagne, où tout étoit dans une extrême consternation.

(*a*) Charle III. qui avoit succédé en 1504. à Philibert II. son frere.

(*b*) Michel Antoine, fils de Ludovic, dont il est parlé dans le premier Tome.

D'ailleurs le Roy n'espéroit plus de regagner l'Empereur : (*a*) l'Evêque de Marseille son Ambassadeur auprès de ce Prince lui avoit rapporté que Maximilien étoit absolument contre lui ; que toutes les espérances qu'il lui avoit données, & toutes ses négociations n'étoient que pure dissimulation ; & qu'il n'avoit cherché qu'à l'accabler en le surprenant ou du moins à lui porter un coup mortel, comme il se vantoit de l'avoir fait, en rappellant l'Infanterie Allemande du Milanès.

1512.

III. Semences de divisions entre les Alliés.

L'Italie n'avoit donc rien à craindre de la part des François tout le reste de cette année. Il ne leur restoit plus que Bresse, Crême, Legnano, le Châtelet & la Lanterne de Gênes, le Château de Milan, celui de Crémone, & quelques autres Places dans le Milanès ; il est vrai qu'il paroissoit y avoir des semences de division entre les Alliés, dont les vûes étoient bien différentes. Les Venitiens souhaitoient de recouvrer Bresse & Crême, qui devoient leur revenir suivant le (*b*) Traité, & qu'ils avoient assez achetées par toutes les fatigues de la Guerre ; le Pape le désiroit aussi. D'un autre côté l'Empereur, dont le Roy d'Arragon ne pouvoit se séparer, vouloit non seulement avoir ces deux Places, mais encore ôter aux Venitiens tout ce qui lui étoit assigné par la Ligue de Cambrai. Ces deux Princes prenoient en secret des mesures pour faire tomber le Duché de Milan à l'un de leurs petits-fils : au contraire le Pape & les Suisses demandoient hautement que ce Duché, comme on l'avoit toujours dit depuis le commencement de la Guerre, fût restitué à Maximilien Sforce, fils de Ludovic, qui depuis le malheur de son Pere, s'étoit retiré en Allemagne. Le Pape songeoit à empêcher par-là que l'Italie ne fût tout-à-fait sous le joug des Allemans & des Espagnols. Pour les Suisses, il étoit de leur intérêt que le Milanès ne fut pas entre les mains d'un Prince trop puissant, & qui put se passer de leurs secours. La chose dépendoit presqu'entierement d'eux : car outre qu'ils étoient redoutables par leurs Armes, ils avoient actuellement entre

(*a*) Claude de Seyssel originaire d'Aix en Savoye, ou selon d'autres de la petite Ville de Seyssel dans le Bugey. Il etoit aussi Maître des Requetes. Il fut dans la suite Archevêque de Turin, & mourut en 1520. Nous avons plusieurs ouvrages de lui, & entr'autres une Histoire du regne de Louis XII.

(*b*) La Ligue de Rome.

leurs mains la plûpart des Places de cet Etat. C'est pourquoi le Pape s'efforçoit de les confirmer dans leur bonne volonté pour Maximilien Sforce, & de se les attacher, afin d'opposer leurs Troupes dans le besoin à l'ambition de l'Empereur & du Roy Catholique. Dans ces vûës non seulement il affecta de parler avec éloge de la valeur des Suisses, & de relever avec éclat tout ce qu'ils avoient fait pour le S. Siége; mais il leur donna encore les Bannieres de l'Eglise, & il les honora du Titre glorieux *de Défenseurs de la liberté du S. Siége.* 1512.

Il y avoit encore d'autres semences de divisions parmi les Alliés. Raimond de Cardonne ayant rétabli ses Troupes, qui après la défaite de Ravenne s'étoient retirées dans le Royaume de Naples, songeoit à les ramener en Lombardie: mais le Pape & les Venitiens ne vouloient plus payer les 40000 Ducats qu'ils devoient tous les mois, disant que cette obligation ne subsistoit plus, suivant même les termes du Traité, depuis que l'Armée Françoise avoit été forcée de repasser les Monts. Le Roy d'Arragon répondoit qu'on ne pouvoit pas dire que le Roy de France fût hors de l'Italie, où il possédoit encore Bresse, Crême, & tant d'autres Places fortes. D'ailleurs l'Empereur & lui se plaignoient du Pape qui s'étoit, disoient-ils, approprié tout le fruit d'une Victoire commune: ils ajoûtoient qu'il avoit encore usurpé ce qui ne pouvoit être contesté aux autres Alliés, & que sur des prétentions frivoles & prescrites, il s'étoit saisi de Parme & de Plaisance, qui depuis si longtems étoient tenues en fief de l'Empire par les Ducs de Milan.

L'Affaire de Ferrare ne faisoit pas moins de difficulté. Le Pape brûloit de s'emparer de cet Etat; & le Roy d'Arragon vouloit sauver Alfonse d'Est. Il étoit choqué de ce que le Pape, contre la foy donnée, avoit tenté, de faire arrêter ce Duc à Rome. Cette raison seule étoit cause que Jule différoit d'attaquer Ferrare, attendant peut-être que les plus importantes affaires fussent reglées auparavant. L'Empereur qui vouloit en être le principal arbitre, envoyoit l'Evêque de Gurck en Italie. Maximilien avoit destiné cet Evêque à y passer dès qu'il avoit été question de la Paix entre le Pape & le Roy de France après la Bataille de Ravenne, parce qu'il appréhendoit qu'ils ne fissent entr'eux un Traité où ses intérêts ne fussent pas menagés; les Affaires

ayant changé depuis, il persista toujours dans le dessein de le faire partir.

1512.

IV. Affaires de Florence.

On étoit encore arrêté par rapport aux Florentins qui commençoient à ressentir l'effet de l'imprudente neutralité qu'ils avoient embrassée ; ils comprenoient enfin qu'il ne suffit pas d'avoir une juste cause, si elle n'est soûtenue par la prudence. Pendant la Guerre présente, ils n'avoient fourni au Roy de France d'autres secours que celui dont ils étoient tenus pour la défense du Milanès, par un Traité commun avec le Roy d'Arragon. Après la Bataille de Ravenne, les Troupes Espagnoles qui se sauverent par leurs Etats, ne souffrirent pas la moindre insulte. Le Roy Catholique y avoit été si sensible qu'il en avoit remercié lui-même (*a*) leur Ambassadeur. Quand le Concile fut sorti de Pise, les Ministres de ce Prince en Italie proposerent aux Florentins, & lui-même promit au même Ambassadeur, de défendre leur République envers & contre tous, à condition qu'ils ne prendroient pas la défense de Bologne, & cesseroient de favoriser ce Conciliabule ; ils avoient pleinement exécuté ces trois articles Mais tout cela ne leur étoit d'aucune utilité, parce que leurs divisions les avoient empêché de prendre un parti certain & décidé. Ils ne s'étoient unis ni au Roi de France, ni aux Confédérés ; & continuant de jour en jour dans cette espece de neutralité, non sans faire des démarches équivoques & souvent opposées, ne se déclarant pas d'ailleurs hautement neutres, ils offenserent mortellement le Roy de France, qui avoit d'abord beaucoup compté sur eux, & n'adoucirent pas la haine du Pape. Le Roy d'Arragon, qui auroit payé bien cher leur neutralité, en recueillit tout le fruit sans qu'ils en retirassent aucun profit. Dans ces conjonctures Jule excité par sa haine contre le Gonfalonier, & par le désir commun à tous les Papes d'entrer dans le gouvernement de la République de Florence, pressoit les Alliés de faire une tentative en faveur des Medicis. Le Roy d'Arragon le souhaitoit aussi, quoiqu'il témoignât le contraire à l'Ambassadeur de Florence ; mais il n'avoit pas le même empressement que le Pape dans cette affaire, parce qu'il craignoit que la

(*a*) C'étoit Guichardin Auteur de cette Histoire, comme on la vu ci-dessus.

démarche

démarche qu'on feroit pour le rétabliſſement de cette famille, ne donnât occaſion au Gonfalonier de faire déclarer les Florentins en faveur de la France, & qu'ils ne priſſent encore ce parti même après la deſtitution de ce Chef de la République. On différoit la déciſion de cette affaire, auſſi-bien que des autres, juſqu'à l'arrivée de l'Evêque de Gurck, avec qui le Viceroy & les Miniſtres des autres Alliés devoient conférer à Mantoue. 1512.

Cependant le Pape envoya à Florence Laurent Pucci Florentin ſon Dataire, connu depuis ſous le nom du Cardinal de *Santi-Quattro*, pour propoſer à la République conjointement avec l'Envoyé que le Viceroy y tenoit, d'accéder à la Ligue, & de contribuer aux frais de la Guerre contre les François: C'étoit là le ſujet apparent de ſon voyage; mais au fond il avoit ordre de ſonder les eſprits. Cette négociation dura pluſieurs jours ſans qu'il pût rien conclure. Les Florentins offroient bien de donner aux Alliés une certaine ſomme; mais ils ne s'expliquoient qu'en termes vagues ſur la propoſition d'entrer dans la Ligue, & de ſe déclarer contre le Roy de France. La cauſe de cette irréſolution, venoit en partie, de ce qu'ils croyoient, comme cela étoit en effet, que cette négociation n'étoit qu'un piége. Ils étoient ſur-tout retenus par la réponſe que l'Evêque de Gurck avoit faite à l'Ambaſſadeur qu'ils avoient envoyé au-devant de lui à Trente. Quand ce Miniſtre lui dit, que ſuivant le Traité conclu à Vienne par l'Empereur en perſonne, ce Prince étoit obligé de les défendre, le Prélat parut n'y faire aucune attention; il lui dit ſeulement que le Pape avoit deſſein de les attaquer, mais que s'ils vouloient donner 40000 Ducats à l'Empereur, il empêcheroit Jule de les inquiéter. Que l'Alliance de Sa Majeſté Impériale avec le Roy de France duroit encore, & qu'il les exhortoit à ne prendre aucun engagement juſqu'à ce que l'Empereur ſe fût déclaré.

Les Florentins n'auroient pas été éloignés d'acheter la Paix, mais l'autorité ſeule de l'Empereur, quoique l'Evêque de Gurck les aſſurât que les Eſpagnols y déféreroient, ne leur paroiſſant pas ſuffiſante pour ſe raſſurer, ils réſolurent de ſonger plus murement à qui ils devoient avoir recours dans cette occaſion pour ſe mettre en ſûreté. Ce parti étoit bon en ſoi; mais ce fut une grande imprudence & un ſecond effet de leurs diviſions,

de compter trop sur les Milices du Domaine de la République, & de ne pas lever de bonnes Troupes pour empêcher une invasion subite, ou du moins pour obtenir de meilleures conditions des Alliés, par la difficulté que ceux-ci trouveroient à les réduire

1512.

Pendant ce tems-là Cardonne arriva dans le Bolognese avec l'Infanterie Espagnole; ses Soldats qu'il n'étoit pas en état de payer, coururent en fureur à sa Tente, menaçant même de le tuer; il fût donc obligé de s'enfuir secrétement vers Modéne, & il eût bien de la peine à se sauver : une partie de ces Troupes tourna du coté de l'Etat de Florence; le reste demeura dans l'endroit où elles étoient d'abord campées, sans observer aucune discipline : Enfin au bout de trois ou quatre jours, ce tumulte s'étant appaisé par le payement d'une partie de ce qui étoit dû; le Viceroy & les Soldats dispersés se réunirent, & l'Armée lui promit d'attendre dans ce Camp qu'il fût revenu de Mantoue, où il se rendit. L'Evêque de Gurck y étoit déja arrivé. A son passage par le Veronese, les François qui étoient en Garnison à Legnago, & qui ne pouvoient plus défendre cette Place, la remirent entre ses mains sans avoir égard aux offres avantageuses des Venitiens. On croit que la Palice leur avoit donné cet ordre, aussi-bien qu'à toutes les Garnisons des autres Places, afin de semer la division entre l'Empereur & les Venitiens; mais la Garnison de Legnago n'en fut pas traitée plus favorablement; car en sortant de cette Ville, elle fut pillée par l'Armée Venitienne, nonobstant le Sauf-conduit de l'Evêque de Gurck. Après leur départ de Bosco, les Venitiens avoient repris Bergame sans peine; ils étoient actuellement devant Bresse, qu'ils n'attaquoient pas à cause du Cardinal de Sion qui le leur avoit défendu.

V.
Conférence
de Mantoue.

Sur ces entrefaites, il fut résolu à Mantoue de faire venir Maximilien Sforce dans le Duché de Milan, où l'on faisoit des vœux ardens pour son retour. Il fallut que l'Empereur & le Roy d'Arragon se rendissent sur cet Article à la volonté du Pape & des Suisses. Il fut encore arrêté que l'Evêque de Gurck conviendroit avec Jule du tems & de la forme d'une entrevûe, pour traiter d'une Alliance entre lui & l'Empereur, de la Paix avec les Venitiens, & des moyens de mettre l'Ita-

lie à couvert des entreprises de la France.

1512.

VI. Le Viceroy de Naples fait la Guerre aux Florentins.

Les Affaires de Florence occuperent aussi l'Assemblée. Julien de Medicis, qui s'y étoit rendu pour le Cardinal son Frere, & en son propre nom, fit de grandes instances pour obtenir qu'on les rétablit dans cette Ville. Il représentoit que la division des Habitans rendoit la chose facile ; que plusieurs y souhaitoient leur retour, & qu'enfin il avoit des liaisons avec quelques Nobles fort puissans dans cette Ville : Que la plûpart des Gendarmes de Florence s'étoient dissipés en Lombardie ; que le reste étoit enfermé dans Bresse ; & qu'ainsi les Florentins n'étoient pas en état de résister à une si prompte attaque. Il faisoit voir le fruit que les Alliés pouvoient espérer du rétablissement de sa Maison ; qu'outre l'argent qu'il leur offroit, Florence passant du pouvoir d'un homme absolument dévoué à la France, dans les mains d'une Famille offensée & outragée par cette Couronne, cette Ville dépendroit uniquement des Confédérés. (*a*) Bernard de Bibiena, depuis Cardinal, & qui dès son enfance avoit été élevé ainsi que ses Freres dans la Maison des Medicis, les appuyoit fortement au nom du Pape, qui l'avoit député exprès. L'Ambassadeur de Florence auprès de l'Evêque de Gurck, étoit Jean-Victor Soderino, Jurisconsulte, frere du Gonfalonier. Il ne lui fut fait aucune proposition de la part du Viceroy ni de celle de la Ligue ; mais l'Evêque de Gurck lui découvrant l'intrigue des Médicis, l'exhortoit à traiter avec l'Empereur aux Conditions proposées, & l'assuroit qu'ensuite ce Prince & le Roy d'Arragon prendroient Florence sous leur protection. Jean-Victor, qui n'avoit pas les pouvoirs nécessaires pour conclure, rendoit seulement compte à la République de l'état des choses, & attendoit ses ordres ; cependant personne ne faisoit de démarche auprès du Viceroy pour traverser les Médicis.

Leur rétablissement ne laissoit pas de souffrir de grandes difficultés par lui-même : Le Viceroy n'avoit point assez de Troupes, pour employer la force, à moins qu'il n'y fût contraint par la nécessité ; & l'Evêque de Gurck vouloit que les Espagnols se rendissent incessamment en Lombardie, pour empêcher les Venitiens de reprendre Bresse. Ainsi il y a bien de l'apparence

(*a*) Il se nommoit *Bernard Tardato*, il étoit de Bibiena dans le Casentin. Il fut fait Cardinal par Leon X. du Titre de *Sancta Maria in Portico*.

que si les Florentins avoient voulu accorder à l'Empereur la
1512. somme qu'il demandoit, & donner quelque argent au Viceroy dans le besoin pressant où il se trouvoit, ils auroient conjuré la tempête qui les menaçoit. En effet, l'Evêque de Gurck & le Viceroy auroient peut-être mieux aimé traiter avec une République, sur les promesses de laquelle ils pouvoient compter, qu'avec les Medicis qui ne devoient exécuter les leurs qu'après leur rétablissement; mais personne ne prenant en main la Cause de cette République, il fut résolu que l'Armée Espagnole marcheroit à Florence, avec le Cardinal & Julien de Médicis; & que ce Cardinal, à qui le Pape donnoit la dignité de Légat en Toscane pour cette expédition, pourroit se servir des Troupes de l'Eglise, & tirer des Villes voisines celles qu'il jugeroit à propos.

Après qu'on eût pris ces résolutions, le Viceroy retourna dans le Bolognese, d'où il fit aussi-tôt décamper son Armée pour marcher à Florence, qui faute d'avoir sçû d'abord ce qu'on avoit concerté à Mantoue, n'eut pas le tems de faire les moindres préparatifs. Le Cardinal de Médicis joignit le Viceroy sur la Frontiere, avec deux Canons qu'il avoit fait venir de Bologne, parce que les Espagnols n'avoient point de pieces de Batterie. Franciotto des Ursins & les Vitelli, qui étoient à la solde de l'Eglise, vinrent trouver le Cardinal, mais sans leurs Compagnies, ayant eu ordre du Duc d'Urbin de ne mener aucunes Troupes avec eux: il fit la même défense aux Officiers des Troupes de l'Eglise, malgré les Brefs que le Pape lui avoit écrits, aussi-bien qu'à toutes les Villes sujetes du S. Siége dans le voisinage des Etats de Florence. Néanmoins ce Duc avoit paru jusque-là favorable aux Médicis, & même Julien avoit passé plusieurs années à sa Cour. Quelque fût le motif de cette conduite, qu'on n'a jamais pénetré; le Duc refusa constamment de les aider dans cette occasion.

Le Viceroy ne fut pas plûtôt sur les terres de Florence, que la République dépêcha vers lui un Ambassadeur. Cet Envoyé lui représenta l'attachement qu'elle avoit toujours eû pour le Roy d'Arragon, la conduite qu'elle avoit tenue dans la derniere Guerre; tout ce que ce Prince pouvoit attendre d'elle, s'il vouloit bien la prendre sous sa protection; & il le pria de lui déclarer, avant que de passer outre, ce qu'il desiroit des Florentins, qui étoient disposés à faire volontairement tout ce qu'il pourroit de-

mander de convenable, porvû que cela fût en leur pouvoir. Le Viceroy répondit, qu'il ne venoit pas de l'ordre du Roy d'Arragon seul, mais de celui de tous les Confédérés; qu'ils avoient jugé que tant que le Gonfalonier seroit en place, l'Italie ne pouvoit être en sûreté, parce que les Florentins seroient toujours attachés à la France: Qu'il demandoit donc au nom de la Ligue, que ce Magistrat fût destitué; & qu'on établit à Florence un Gouvernement qui ne fut pas suspect aux Confédérés, ce qui n'étoit possible, qu'en rétablissant le Cardinal & Julien de Médicis dans leur Patrie; qu'ensuite, on seroit bien-tôt d'accord sur le reste: Que l'Ambassadeur pouvoit rendre compte de ses intentions à la République; mais qu'il ne laisseroit pas de continuer sa marche en attendant la réponse. L'approche des Espagnols répandit la consternation dans toute la Ville, & l'allarme y fut d'autant plus vive, que s'attendant à être attaqués d'un autre côté par les forces du Pape, on craignoit la division des Habitans, & l'audace d'une infinité de personnes qui ne soupiroient qu'après une révolution. On n'avoit qu'un petit nombre de Gendarmes; & que très-peu d'Infanterie, qui d'ailleurs ramassée à la hâte étoit sans nulle expérience; enfin il n'y avoit aucun Capitaine de mérite ni d'autorité sur qui l'on pût compter, & tous les Officiers subalternes étoient si peu propres à la guerre qu'on n'en avoit jamais vû de pareils à la solde de la République. Malgré tous ces désavantages, les Florentins se préparerent à la défense avec toute l'activité que le tems pouvoit leur permettre. Ils rassemblerent leur Gendarmerie qui étoit dispersée en differens lieux; leverent des Gens de pié tels qu'ils en purent trouver, & choisissant ce qu'il y avoit de meilleur dans les anciennes Compagnies, ils rassemblerent toutes leurs forces à Florence, pour la sûreté de cette Ville, & pour envoyer delà du secours aux Places qui en auroient besoin. 1512.

On tenta aussi, mais trop tard, les voyes de la Négociation. Le Cardinal de Volterre (*a*) qui étoit à Gradoli, dans le Territoire de Rome, fut chargé d'aller trouver le Pape, & de faire tous ses efforts pour le fléchir, par toutes sortes de moyens. Mais Jule ajoûtant la dissimulation à la dureté, répondit qu'il n'entroit pour rien dans cette expédition, & que ses Troupes n'y avoient aucune part; que pour ne pas s'attirer toute la Li-

(*a*) François Soderino frere du Gonfalonier.

1512. gue sur les bras, il avoit été obligé de permettre au Cardinal de Médicis de prendre de l'Artillerie à Bologne, & qu'enfin il lui étoit impossible de faire rompre un projet résolu malgré lui.

Cependant le Viceroy ayant traversé les Montagnes, & étant arrivé à Barberino, Ville à quinze milles de Florence, envoya un Exprès déclarer aux Florentins, que la Ligue n'en vouloit ni à leurs Etats, ni à leur Liberté, pourvû qu'on déposât le Gonfalonier; & qu'elle ne demandoit pas que les Médicis fussent rétablis dans le Gouvernement, mais qu'on leur permît de vivre dans leur Patrie en simples Particuliers, soumis à l'autorité des Loix & des Magistrats, comme le reste des Florentins.

Quand cette proposition fut publique dans la Ville, les avis se trouverent partagés suivant la différente disposition des esprits. Les uns trouvoient étrange » que l'intérêt d'un seul » homme mît en péril toute la République, sur tout la destitution » du Gonfalonier, ne donnant aucune atteinte au Gouvernement » populaire, ni à la liberté. On ajoûtoit qu'on n'auroit pas de » peine à contenir les Médicis, qui seroient sans crédit & sans » biens; qu'au contraire, on n'avoit point de forces à opposer à » l'Autorité & aux Armes d'une si puissante Ligue: Que la Ré- » publique étoit trop foible pour entreprendre de résister seule à » tant de forces réunies. Que l'Italie entiere étoit contre Floren- » ce, qui avoit d'ailleurs perdu toute espérance de secours de la » part des François. Que ceux-ci, après avoir lâchement aban- » donné leurs Conquêtes d'Italie, étoient assez occupés de la » défense de leur propre Pays, & que le sentiment de leur foi- » blesse, les avoit obligés de répondre à la République, lors- » qu'elle leur avoit demandé du secours, qu'ils trouvoient bon » qu'elle traitât avec la Ligue.

Les autres disoient » qu'il étoit ridicule de croire que les Con- » fédérés ne faisoient cette démarche qu'en haine du Gonfalo- » nier, & pour faire recevoir les Médicis à Florence comme de » simples particuliers. Qu'ils avoient des vûes bien différentes; » que ce n'étoit que pour disposer de la République à leur gré, » & pour en tirer de grandes sommes d'argent qu'ils vou- » loient rétablir ces Tyrans: Qu'ils cachoient leur dessein » sous des propositions favorables en apparence, mais qui » dans le fond étoient très-pernicieuses: En effet, di-

» soient-ils, demander aujourd'hui les armes à la main que » le Gonfalonier se retire, n'est-ce pas vouloir ôter le Pasteur au Troupeau ? Le rétablissement des Médicis dans une pareille conjoncture, n'est-il pas un signal pour tous ceux » qui ne songent qu'à abolir le grand Conseil, dont la destruction anéantira la liberté ? Par quels moyens empêcher les » Médicis, soutenus au-dehors par l'Armée Espagnole, & » appuyés au-dedans par tous les factieux & les brouillons, » d'asservir la Ville le jour même qu'ils y entreront ? Ils ajoûtoient, qu'il étoit nécessaire de considérer, avant que de rien » déterminer, quelle suite pouvoit avoir cette démarche, sur » tout si l'on commençoit par céder à des demandes injustes & » tyranniques : Que la crainte du danger ne devoit pas aveugler » les Florentins jusqu'à leur faire perdre de vûe le salut de la République, & combien la servitude est affreuse à des gens nés & » nourris dans le sein de la liberté : Qu'on se ressouvînt avec » quel courage les Florentins pour conserver un bien si précieux, avoient osé se roidir contre Charle Roy de France, » quoiqu'il fut au milieu de Florence à la tête d'une puissante Armée : Qu'il étoit bien plus facile aujourd'hui de résister à une » petite Troupe, qui n'avoit que très-peu d'Artillerie, point » d'argent, ni de vivres ; & trop foible pour soutenir la Guerre, » pourvû qu'on repoussât ses premiers efforts : Que les Ennemis » qui ne pouvoient pas rester long-tems en Toscane, se prêteroient facilement à la Négociation, lorsqu'ils se verroient » frustrés de l'espérance que les Bannis leur avoient donnée » d'emporter Florence d'emblée. 1512.

Tels étoient les discours que les Florentins tenoient dans le particulier & en public : Mais le Gonfalonier voulant que le Peuple lui-même déterminât la réponse qu'on devoit rendre à l'Envoyé du Viceroy, assembla le Conseil Majeur, & parla en ces termes.

VII. Discours du Gonfalonier de Florence.

» Si je croyois, Messieurs, que la proposition du Viceroy » ne regardât que moi, j'aurois déja pris un parti conforme à » mes sentimens ; je me serois sacrifié pour vous, & j'aurois » renoncé avec d'autant moins de peine à la Dignité dont vous » m'avez honoré, que les soins & les fatigues m'ont beaucoup » affoibli depuis tant d'années que j'occupe cette Place importante : Mais s'agissant peut-être, dans la conjoncture présente

» de plus grands intérêts que le mien, vos Magiſtrats mes Collé-
1512. » gues, ont cru avec moi qu'une affaire auſſi ſérieuſe, & qui importe ſi fort à tous les Citoyens, ne devoit pas être renfermée dans les Conſeils ordinaires, mais qu'il falloit la propoſer à ce Conſeil ſuprême, où réſide le pouvoir univerſel & la Souveraineté de la République. Je ne veux rien ſuggerer à l'Aſſemblée qui puiſſe la faire pencher d'un côté plûtôt que de l'autre; c'eſt donc maintenant votre affaire; c'eſt à vous d'en décider, je me ſoumettrai aveuglément à votre derniere réſolution; & je vous offre, non ſeulement ma Dignité, qui eſt à vous, mais encore ma perſonne & ma propre vie, trop heureux, ſi l'exécution de mes offres pouvoit ſauver la République. Examinez en quoi la demande du Viceroy peut intéreſſer à votre Liberté; il ne me reſte plus qu'à preſſer le Ciel de vous éclairer ſur le bon parti.

» Si les Médicis étoient diſpoſés à vivre ici en ſimples particuliers, ſoumis aux Magiſtrats & aux Loix, leur retour ne pourroit qu'être approuvé; ce ſeroit rapprocher & réunir tous les membres de la République; mais s'ils ont d'autres deſſeins, ſoyez en garde contre eux, & n'épargnez ni fatigues, ni dépenſes pour conſerver votre liberté, dont vous connoîtrez vainement le prix quand vous l'aurez perdue; malheur, dont la ſeule idée me fait frémir.

» On pourroit peut-être ſe flater que le Gouvernement des Médicis ſera le même qu'avant leur éxil; ne vous y trompez pas, les choſes ont bien changé depuis ce tems-là. Nourris alors parmi nous, preſqu'en ſimples Citoyens, poſſédant de grandes richeſſes ſelon leur état, & n'ayant reçu aucune offenſe de perſonne, ils regardoient l'affection publique comme la baſe de leur fortune: Ils communiquoient les Affaires importantes aux Principaux de la Ville, & ils avoient grand ſoin de cacher leur grandeur ſous des dehors polis, bien loin de la faire ſentir avec orgueil; mais aujourd'hui, qu'ils ont pris des maniéres étrangeres, depuis tant d'années qu'ils vivent hors de Florence, & qu'ignorant preſqu'entierement nos Coutumes & nos Loix, ils joignent le reſſentiment de leur éxil, des rigueurs exercées contre eux, & des injures reçûes de la part de tant de Familles, au ſouvenir du Décret, qui les dépouilla de leurs biens,

» biens, & qu'ils sçavent trop que la plus grande partie des » Florentins, ou même presque toute la Ville abhorre la tyran- 1512.
» nie ; tout le monde leur sera suspect ; la méfiance & la pau» vreté les forceront à s'emparer de tout ; ils ne chercheront » plus à se maintenir par l'affection du Peuple, mais par la force » & par les Armes : Ainsi vous verrez bientôt la Ville de Flo» rence dans le triste état où étoit Bologne du tems des Ben» tivoglio, & où sont actuellement Sienne & Perouse.

» On parle avec éloge de l'administration de Laurent de » Médicis, & de la sagesse de son Gouvernement. A la vérité » la tyrannie étoit alors plus supportable à Florence qu'en » beaucoup d'autres Villes ; mais dans le fond, c'étoit toujours » une tyrannie, & notre condition ne laissoit pas d'être dure : » C'étoit néanmoins un heureux tems en comparaison de celui » où vous vivrez, si les Médicis se rétablissent à Florence. » Vous devez, Messieurs, délibérer avec votre sagesse ordinai» re ; & mon devoir sera ou de renoncer à ma Dignité, ou si » vous en ordonnez autrement, de songer à la défense de vo» tre liberté.

La résolution de ce Conseil n'étoit pas douteuse, vû l'inclination de tout le Peuple à maintenir le Gouvernement populaire : On consentit à la vérité à recevoir les Médicis comme particuliers, mais on résolut de ne point destituer le Gonfalonier ; & si les Ennemis s'opiniâtroient à le vouloir, on étoit déterminé à tout risquer pour se défendre. On ne songea donc plus qu'à la Guerre ; on fit un fond d'argent ; & l'on envoya des Troupes à Prato, Ville à dix milles de Florence, que l'on croyoit devoir être attaquée la premiere par le Viceroi.

Après que ce Général eût assemblé son Armée à Barberino, & qu'on lui eût amené l'Artillerie, dont le transport au travers de l'Apennin avoit couté beaucoup de peine, le défaut d'argent faisant manquer les Pioniers & les Instrumens nécessaires, il marcha comme on l'avoit prévû vers Prato, où il arriva à la pointe du jour. Il battit aussi-tôt pendant quelques heures la Porte de Mercatalé avec des Fauconneaux ; mais sans aucun effet, parce qu'elle étoit bien fortifiée en dedans. Les Florentins avoient envoyé dans cette Place environ deux mille hommes de pié, la plûpart tirés des compagnies d'Ordonnance ; le reste étoient de vils Artisans ramassés à la hâte, & de tous ces

Soldats il y en avoit peu qui connussent la guerre. Ils y
1512. avoient aussi envoyé 100 hommes d'Armes sous les ordres de Luc Savelli, vieux Capitaine, que ni l'âge, ni un long usage de la Guerre n'avoient pû instruire de l'Art Militaire; cette Gendarmerie étoit celle qui avoit été pillée depuis peu en Lombardie: Au reste, tant par le peu de tems qu'on avoit eu, que par l'incapacité de ceux qui avoient été chargés de pourvoir cette Place, il y avoit fort peu d'Artillerie, de munitions, & d'autres choses nécessaires à soutenir un siége.

Le Viceroi n'avoit que deux cens Gendarmes, cinq mille hommes de pié Espagnols, & deux canons. Cette Armée peu redoutable par le nombre, l'étoit beaucoup par une valeur éprouvée. L'Infanterie étoit celle-la même qui avoit fait une si belle retraite après la Bataille de Ravenne, & ces Soldats aguerris n'avoient que du mépris pour les Troupes des Florentins. Mais comme ils étoient venus sans provisions, & qu'ils ne trouvoient que fort peu de vivres dans le Pays, quoique la recolte fût à peine finie, ils souffrirent bien-tôt de la disette, parce qu'on avoit retiré les grains dans les Places. Le Viceroi ébranlé par cette considération, penchoit vers la paix, à condition que les Médicis fussent reçûs à Florence sur le pié des autres Citoyens. Il consentoit qu'on ne parlât plus de la déposition du Gonfalonier, & que les Florentins lui donnassent une certaine somme d'argent, qu'on ne croyoit pas devoir exceder 30000 ducats. Il donna même un Sauf-conduit pour les Députés qui devoient conclure le Traité, & il les auroit attendus sans continuer à battre Prato, si cette Place lui avoit fourni quelques vivres. Rien n'échappe plus vîte que l'occasion; rien n'est plus dangereux que de juger du métier qu'on ignore, & la défiance poussée trop loin, est toujours pernicieuse. Les principaux de Florence, instruits par l'exemple de leurs Ancêtres à faire un Pont d'or à l'Ennemi, pressoient le départ des Négociateurs, qui avoient un ordre précis de faire porter des vivres de Prato au Camp des Espagnols, afin que le Viceroi attendît patiemment la conclusion du Traité. Mais le Gonfalonier, soit qu'il se flatât malgré sa timidité naturelle, que la nécessité forceroit l'Ennemi à se retirer de lui-même, soit qu'il craignît le retour des Médicis quel qu'il pût être, ou qu'enfin il fût entraîné par sa destinée, qui le réservoit à causer sa propre ruine & les

malheurs de sa Patrie, prolongea artificieusement le départ des Députés ; ils ne se rendirent donc pas au Camp du Viceroi 1512.
le jour dont on étoit convenu. Celui-ci contraint par le besoin de vivres, & dans l'incertitude de la venue de ces Ministres, changea sa batterie la nuit suivante, & la fit pointer contre la Porte de Serraglio qui regarde la Montagne. Il choisit cet endroit, parce qu'il y avoit près du mur une éminence qui devoit faciliter l'assaut quand la brêche seroit faite.

Des deux canons qui composoient cette Batterie, l'un créva d'abord, & l'autre s'affoiblit tellement à force de tirer, qu'au bout de plusieurs heures il ne fit qu'une ouverture d'environ quatre toises. Quelques Fantassins Espagnols monterent aussitôt sur la brêche, où ils tuerent deux des Assiégés, ce qui commença à mettre les autres en désordre, alors le reste de l'Infanterie accourut avec des échelles. Les Assiégés avoient disposé auprès du mur un Bataillon d'Arquebusiers & de Piquiers, tant pour déloger les Ennemis qui paroîtroient sur la muraille, que pour repousser ceux qui auroient la hardiesse de descendre dans la Ville ; mais ce Bataillon prit honteusement la fuite à la premiere vûe des Ennemis. Ainsi les Espagnols, surpris de voir tant de lâcheté & si peu de discipline dans ces Troupes, entrerent de toutes parts, & se répandirent dans la Ville, où ils ne trouverent aucune résistance, la Garnison jettant ses armes, & se rendant sans combattre. On vit alors dans Prato toutes les horreurs d'une Ville prise d'assaut ; & rien ne seroit échappé à l'avarice, à la brutalité, & à la furie du Soldat, si le Cardinal de Médicis n'avoit sauvé l'honneur des femmes, en mettant une Garde à la grande Eglise, où elles s'étoient presque toutes refugiées. Il fut tué plus de 2000 hommes, non les armes à la main ; car personne ne se défendit, mais en fuyant & en demandant quartier : Tous les autres furent faits prisonniers, avec le Commissaire des Florentins. Après la prise de Prato, les Habitans de Pistoya, sans se soustraire à la domination de Florence, convinrent avec le Viceroi de lui fournir des vivres, & il promit de ne les point inquiéter.

On n'apprit ce malheur à Florence qu'avec une extrême douleur, & cette nouvelle obligea les Députés de revenir sur leurs pas. Le Gonfalonier ouvrit les yeux sur sa fausse démarche. Plein de trouble, & n'ayant plus d'autorité, cette

faute la lui ayant fait perdre, il s'abandonnoit à tous les conseils
1512. qu'on lui donnoit, sans pourvoir cependant à sa sûreté, ni au salut de la République. Les gens avides de nouveautés encouragés par son abattement, se mirent à déclamer contre sa conduite ; mais pour comble de maux, la plus grande partie de ceux mêmes qui favorisoient davantage le Gouvernement populaire, étoient si effrayés du bruit des armes, auquel ils n'étoient point accoutumés, & par le malheur de Prato, que rien n'étoit plus facile que de les accabler.

Dans ces conjonctures, Paul Vettori & Antoine-François Albizi, jeunes Gentilshommes factieux, qui soupiroient après un changement, animés par le découragement des bons, osérent entreprendre de forcer le Palais, pour en tirer le Gonfalonier. Il y avoit déja plusieurs mois qu'ils avoient formé une conjuration avec quelques autres, en faveur des Médicis ; & ils s'étoient même abouchés pour cet effet avec Julien, dans un Village voisin du Territoire de Sienne. Ils communiquerent leur dessein à Barthelemi Valori, autre jeune séditieux, accablé de dettes, aussi-bien que Vettori ; deux jours après (*a*) la perte de Prato, ils entrerent presque sans suite dans le Palais, où le Gonfalonier, qui avoit tout abandonné à la disposition de la fortune, s'étoit retiré sans pourvoir à sa sûreté. Ils pénétrerent jusqu'à sa chambre, & le menaçerent de le tuer s'il ne sortoit du Palais ; lui promettant de ne lui rien faire, s'il obéissoit. Il céda sans résistance, & toute la Ville s'étant soulevée au bruit, sans que personne ne parut s'intéresser en sa faveur, au lieu que plusieurs se déclaroient contre lui, les Conjurés assemblerent ceux des Magistrats, à qui les Loix donnent de l'autorité sur le Gonfalonier, & les presserent de le déposer dans les formes, jurant de le tuer en cas de refus. Dans cette cruelle alternative, les Magistrats le déposerent malgré eux ; après quoi il fut conduit à la maison de Vettori. La nuit suivante on le fit passer avec une nombreuse escorte dans le Territoire de Sienne. Delà, il feignit d'aller à Rome, sur un Sauf-conduit que le Pape lui avoit accordé ; mais il prit secrétement le chemin d'Ancone, d'où il passa par mer à Raguse. Le Cardinal son frere l'avoit fait avertir que le Pape ne songeoit qu'à se saisir de son argent, qu'on faisoit monter à des sommes considérables.

(*a*) Le 31 d'Août.

1512.

VIII. Traité de Prato entre les Florentins & le Viceroi.

Après la déposition de Soderino, les Florentins envoyerent des Députés au Viceroi, avec qui le Traité fut bien-tôt conclu, par le moyen du Cardinal de Médicis. Ce Cardinal exigea seulement que sa famille, & ceux qui avoient suivi sa fortune, fussent rétablis dans leur Patrie, comme de simples particuliers, & qu'il leur fût permis de retirer dans un certain tems ceux de leurs biens qui avoient été alienés par le Fisc, en remboursant aux acquereurs le principal, & les dépenses qu'ils pourroient avoir faites. Aureste, les Florentins accederent à la Ligue; ils s'obligerent aussi de payer à l'Empereur les quarante mille ducats que l'Evêque de Gurck avoit demandés, somme que les Médicis avoient promise à la Conférence de Mantoue, pour le prix de leur rétablissement, & quatre-vingt mille ducats au Viceroi pour son Armée; ces deux sommes payables, moitié comptant, & le reste dans deux mois: Ils promirent encore 20000 ducats au Viceroi en particulier; moyennant quoi, il s'engagea de sortir des Etats de Florence après le premier payement, & d'abandonner les Places, dont il s'étoit emparé.

Outre ce Traité, les Florentins en firent avec le Roy d'Arragon un autre, où l'on s'engagea de part & d'autre à fournir un certain nombre de Lances pour la défense mutuelle. Ils s'obligerent en particulier, de prendre à leur solde deux cens hommes d'Armes des Sujets de ce Prince. Celui qui devoit les commander, n'étoit pas nommé dans le Traité; mais ce poste étoit destiné au Marquis *della Paludé*, à qui le Cardinal de Médicis avoit promis, ou du moins fait espérer la Place de Capitaine Général des Troupes de Florence.

Les Florentins délivrés de la Guerre, & n'ayant plus de Gonfalonier perpétuel, songerent à réformer ce qui avoit paru défectueux dans le Gouvernement; & ils résolurent unanimement de maintenir la liberté, & le Conseil de tout le Peuple; il n'y eut qu'un petit nombre de jeunes gens, ou de personnes sans crédit, qui ne furent pas de cet avis. Il fut donc reglé par de nouvelles Loix: Qu'à l'avenir le Gonfalonier seroit élû tous les ans: Que tous ceux qui auroient été revétus des premieres Dignités au-dedans ou au-dehors; sçavoir, ceux qui auroient été Gonfalonier de Justice, ou des dix *de la* (*a*) *Balia*,

(*a*) *Balia* autorité.

Magiſtrature conſidérable dans la République ; & ceux qui
1512. auroient eu des Ambaſſades ou des Commiſſions générales de la Guerre, ſeroient adjoints pour toujours au Conſeil des Quatre-vingt, qui changeoit tous les ſix mois, & où ſe régloient les plus importantes affaires ; & cela pour qu'elles ne fuſſent pas décidées ſans la participation des Principaux Citoyens : Qu'au reſte, la forme du Gouvernement ſubſiſteroit en ſon entier, telle qu'elle étoit alors. Jean-Baptiſte Ridolfi fut élû Gonfalonier pour cette premiere année ; Ridolfi étoit regardé comme un homme d'une prudence éprouvée. Le Peuple dans cette occaſion, comme c'eſt l'ordinaire dans des tems difficiles, ne jetta point les yeux ſur ceux qu'un air de popularité lui rend plus agréables ; mais il choiſit un homme, qui par ſa grande autorité dans la Ville, ſur-tout auprès de la Nobleſſe, & par ſes talens, put raffermir la République.

Mais la liberté des Florentins avoit de trop puiſſans Ennemis, pour qu'elle ſubſiſtât long-tems ſans être attaquée. Il y avoit ſur les terres de la République une Armée ſuſpecte ; & dans la Ville, une jeuneſſe factieuſe, qui n'aſpiroit qu'à l'aſſervir. Le Cardinal de Médicis même, malgré ſes diſcours modeſtes, ſongeoit à rendre à ſa maiſon le pouvoir dont elle avoit joui autrefois. En effet, il n'y avoit pas d'apparence qu'il ſe fût donné tant de peine pour rétablir ſa famille ſur le pié de ſimples particuliers. Il conſideroit de plus, que ce rétabliſſement, tout borné qu'il étoit, ne pouvoit être durable ; parce que le nom de Médicis ſeroit toujours odieux ; qu'il exciteroit ſans ceſſe la défiance des Florentins, & qu'on ne lui pardonneroit jamais d'avoir conduit une Armée Eſpagnole dans le ſein de la Patrie, le pillage de Prato, dont il étoit la cauſe, & d'avoir forcé la Ville par la terreur des armes, à ſubir des conditions ſi indignes & ſi dures. D'ailleurs ſon ambition étoit ſollicitée par les anciens Partiſans de ſa Maiſon, & par pluſieurs de ceux qui ne tenoient pas dans la République un rang qui répondît à la bonne opinion qu'ils avoient de leur mérite. Mais il ne pouvoit agir ſans l'aveu du Viceroi, qui étoit toujours à Prato, où il attendoit le premier payement, qu'il n'étoit pas facile de faire, vû l'état préſent des affaires à Florence.

Cardonne, quelque fut le motif qui le fit penſer ainſi, n'avoit aucune envie de changer la forme du Gouvernement de Flo-

rence ; mais le Cardinal de Médicis lui représenta, & lui fit représenter par le Marquis della Paludé, & par André Caraffa Comte de Santa-Severina, qui servoient dans l'Armée, que cette Ville, après l'offense qu'elle avoit reçue, n'auroit jamais que de la haine pour les Espagnols, & qu'elle se joindroit toujours aux Ennemis du Roy Catholique ; qu'il étoit même à craindre, qu'aussi-tôt après le départ de l'Armée, on ne rappellât le Gonfalonier, que les Florentins n'avoient chassé que malgré eux. Ces raisons, jointes à la lenteur de l'exécution du Traité, que le Viceroi attribuoit au Gouvernement populaire, le déterminerent à se rendre aux desirs du Cardinal. 1512.

Après avoir pris des mesures nécessaires avec ce Général, Médicis se rendit à Florence ; & plusieurs Capitaines & Soldats Italiens y vinrent aussi, les uns avec lui, & les autres séparément, sans que les Magistrats osassent s'y opposer, à cause du voisinage des Espagnols. Le lendemain, pendant qu'un Conseil de plusieurs Florentins, où assistoit Julien de Médicis, se tenoit au Palais pour délibérer sur les affaires présentes, quelques Soldats ayant forcé la porte, se rendirent maîtres de tout le Palais, & pillerent la vaisselle d'argent qui servoit dans les repas publics. Le Gonfalonier & les autres Magistrats, dont l'autorité ne pouvoit se faire respecter par des gens armés, furent contraints de convoquer l'assemblée du Peuple dans la Place du Palais, au son de la grosse Cloche, suivant la proposition qu'en fit Julien de Médicis. Le Peuple se trouvant environné de Soldats, & de jeunes Florentins, qui avoient pris les armes en faveur des Médicis, on fut obligé de donner à cinquante Citoyens, nommés au gré du Cardinal, un pouvoir aussi étendu que celui de tout le Peuple assemblé, ce Conseil, qui fut aussi appellé *la Balia*, usant de son autorité sans bornes, porta un Decret, qui rétablit le Gouvernement comme il étoit avant l'année 1494. On mit donc une Garde perpétuelle au Palais ; & les Médicis ayant repris leur ancien rang, gouvernerent avec plus d'empire & d'autorité que n'avoit jamais fait leur pere.

Ce fut ainsi que la liberté de Florence fut opprimée par les Medicis. La division de ses Habitans fut la principale cause de ce malheur. Cette révolution ne seroit pas arrivée, si même après l'imprudente Neutralité de la République, & la faute

que fit le Gonfalonier, de ménager trop les Ennemis du Gouvernement populaire, on n'avoit pas tant négligé dans les derniers troubles les intérêts de la République. Car d'abord le Roy d'Arragon ne songea pas tant à changer le gouvernement de Florence qu'à rompre l'alliance des Florentins avec Louis XII. & à tirer d'eux quelque argent pour payer son Armée. Dans ce dessein, il ne vit pas plûtôt les François hors du Milanès, qu'il manda au Viceroy, que si le rétablissement des Medicis souffroit trop de difficulté, ou si d'autres circonstances l'appelloient ailleurs, il laissoit à sa disposition de traiter ou de ne pas traiter avec les Florentins, selon les occurrences. Voilà quels avoient été ses premiers ordres : mais depuis, piqué du dessein que Jule avoit eû de faire arrêter le Duc de Ferrare à Rome, & ayant pris ombrage des menaces que ce Pontife violent faisoit sans cesse contre (*a*) *les Barbares*, il déclara positivement à l'Ambassadeur de Florence, qu'il ne vouloit donner aucune atteinte au gouvernement de cette République ; & il envoya même à Cardonne un ordre précis de ne point inquieter les Florentins, croyant peut-être qu'il étoit de son intérêt, que le Gonfalonier brouillé avec le Pape demeurât en place : il pouvoit craindre d'ailleurs que le Cardinal de Medicis après son rétablissement, ne favorisât davantage les intérêts de Jule que les siens. Le Viceroy ne reçût cet ordre que le lendemain de la révolution ; on voit par ces dispositions de Ferdinand, que si après la retraite des François, hors du Milanès, Florence eût traité avec les Espagnols, ou si cette République se fût pourvue de bonnes Troupes, le Viceroy ne l'auroit point attaquée, ou du moins que se trouvant arrêté dans son entreprise, il se seroit retiré sans peine, moyennant quelque argent ; mais une espece de fatalité empécha les Florentins d'avoir recours à ces expédiens. Cependant, outre ce que la prudence humaine auroit dû leur suggérer, le Ciel leur avoit donné des présages du malheur qui les menaçoit. Quelque tems auparavant, la Foudre tomba sur la Porte de Florence, qui regarde Prato, & enleva les Fleurs-de-lys d'or d'un ancien Ecusson de marbre aux Armes de France. Le Tonnere tomba aussi sur le Palais, pé-

1512.

(*a*) Le Roy d'Arragon n'étant pas Italien, étoit compris dans ce que les Italiens appelloient alors *les Barbares*.

nétra

nétra dans la chambre du Gonfalonier, dans laquelle il ne toucha qu'à une grande boëte d'argent, où l'on recueilloit les suffrages du souverain Magistrat, & se précipitant ensuite au bas de l'escalier, il en arracha une grosse pierre qui en étoit la base, & l'appui, mais sans la briser; elle resta même si entiere qu'on eût dit que la plus adroite méchanique avoit été employée à la déplacer. Dans le même tems, ou peu de jours auparavant les Genois ayant froudroyé le Châtelet avec du Canon, que le Pape leur avoit prêté; le Commandant qui n'espéroit pas d'être secouru, rendit ce Fort moyennant dix mille Ducats; En effet, l'Escadre que le Roi avoit fait partir de Provence, avant d'avoir reçu la nouvelle de la défection de Genes, avoit repris le chemin de France. Ainsi il ne restoit plus à Louis XII. que la Lanterne de cette Ville, où quelques Vaisseaux François avoient jetté des vivres & des munitions. 1512.

X. Suite de la Guerre du Milanès.

Le Viceroy, après avoir terminé l'Affaire de Florence, fit marcher son Armée à Bresse. Les Venitiens assiégeoient cette Place dans les formes, en ayant enfin obtenu la permission des Suisses; ils avoient dressé deux batteries, l'une contre la Porte de S. Jean, & l'autre contre la Citadelle, comptant d'ailleurs se rendre maîtres de la Porte de Pilé à la faveur d'une intelligence, dont la découverte empêcha l'effet. Dès que l'Armée Espagnole fut arrivée à Gaïro, Place voisine de Bresse, d'Aubigny qui commandoit dans cette derniere Ville, la rendit au Viceroy avec la Citadelle & l'Artillerie, à condition que ses Troupes se retireroient avec leurs bagages, mais sans les honneurs de la Guerre. On croit que d'Aubigni préféra le Viceroi aux Venitiens par ordre du Roy, qui aimoit mieux que les Places fussent rendues à l'Empereur ou aux Espagnols, qu'à ces Républicains. Ce n'est pas que Louis fut plus aigri contre ces derniers que contre le reste des Confédérés, mais son but étoit de semer la division parmi eux. Ce fut dans la même vûe que la Garnison de Legnago livra cette Ville à l'Evêque de Gurck avant l'arrivée des Espagnols en Lombardie, sans égard pour les offres des Venitiens; & que dans le même tems que le Viceroy entroit dans Bresse, la Garnison de Peschiera en ouvrit aussi les Portes à ce Prélat. Il demandoit encore qu'on lui remît Bresse, mais le Viceroy voulut la garder pour la Li-

1512. gue, au nom de laquelle il l'avoit reçûe. Il n'en fut pas de même de la Ville de Créme : pendant que Renzo de Ceré en faisoit le siége avec une partie des Troupes Venitiennes, (a) Octavien Sforce Evêque de Lodi, Gouverneur de Milan, y envoya 4000 Suisses pour s'en saisir au nom de Maximilien Sforce; mais Benoit Crivelli, gagné par la promesse qu'on lui donna de le faire Noble Venitien, livra cette Ville aux Venitiens : (b) M. de Duras qui commandoit dans la Citadelle, y consentit, parce qu'il ne crut pas pouvoir compter sur la parole des Suisses.

XI. Arrivée de l'Evéque de Gurck à Rome.

L'Evêque de Gurck alla ensuite à Rome : le Pape souhaitoit avec ardeur de le mettre dans ses intérêts. Pour y réussir, il abaissa sa fierté naturelle, jusqu'à faire recevoir ce Prélat dans toutes les Villes de l'Etat Ecclésiastique, avec des honneurs extraordinaires. Il le défraya même avec toute sa suite dans sa route. Les chemins étoient pleins de gens qui alloient au-devant de lui, & il trouva en différens endroits des Prélats & d'autres personnes de considération, que le Pape envoyoit pour le complimenter. Jule vouloit que le Sacré Collége le reçut en Corps à son entrée dans Rome, mais les Cardinaux rejetterent cette proposition comme une nouveauté qui eût avili la pourpre. Il n'y eût que les Cardinaux (c) d'Agen & de Strigonie qui allerent au-devant de lui à un demi mille hors des Portes ; ce Prélat, en qualité de Lieutenant Général de l'Empereur, eût ces Cardinaux, l'un à sa droite, & l'autre à sa gauche dans tout le chemin, jusqu'à l'Eglise de Santa Maria del Popolo, où ils le quitterent. Delà, suivi d'une grande foule, il se rendit au Consistoire, où le Pape l'attendoit en habits de Cérémonie. Jule avoit reçû quelques jours auparavant avec beaucoup de distinction dans ce même lieu, douze Ambassadeurs des Cantons ; ils étoient venus pour lui rendre solemnellement l'obédience ; & l'assurer en même tems que le Corps Helvétique prendroit toujours la défense des Etats du S. Siége ; ils le remercierent outre cela de leur avoir donné le Chapeau,

(a) Il étoit fils naturel de Galeas Sforce Duc de Milan. Il fut fait Evêque de Lodi le 27 d'Octobre 1497. & il mourut en 1540.

(b) Jean de Durfort Seigneur de Duras, fils de Gailhard de Durfort quatriéme du nom, & de Jeanne de Suffolck. Il avoit vendu ses pierreries & sa vaisselle d'argent, pour faire subsister la Garnison. Il mourut en 1520.

(c) Léonard de la Rovere Evêque d'Agen, Neveu de Jule II. Il fut fait Cardinal par ce Pape en 1505. & mourut le 27 Septembre 1520.

le Casque, l'Epée, la Banniere, & le Titre de *Défenseurs de la liberté l'Eglise.* 1512.

XII. Négociation entre les Alliés.

Dès que l'Evêque de Gurck fut arrivé, on commença à traiter des affaires communes ; & comme l'accommodement des contestations particulieres étoit un préalable nécessaire à la parfaite réunion de l'Italie, afin de la mettre en état d'opposer toutes ses forces au Roy de France ; ce fut par là qu'on entama la négociation. De ces différends, le plus épineux étoit celui de l'Empereur avec les Venitiens. L'Evêque de Gurck consentoit que Padoue, Trevise, Bresse, Bergame, & Crême, demeurassent aux Venitiens ; mais il exigeoit qu'ils rendissent Vicence à l'Empereur ; qu'ils renonçassent à tous leurs droits sur cette Ville, & sur toutes les autres que l'Empereur vouloit garder ; qu'ils lui donnassent actuellement 200000 florins du Rhin, & qu'ils s'obligeassent à lui en payer 30000 à perpétuité tous les ans pour reconnoître la Souveraineté de l'Empire, par rapport aux Villes de leur domination qui en dépendoient : il paroissoit bien dur aux Venitiens de se rendre tributaires pour des Places, qu'ils avoient si long-tems possedées en toute Souveraineté ; & d'être obligés de fournir des sommes si considérables, quoique le Pape offrît de leur prêter une partie de cet argent ; mais sur-tout ils ne pouvoient se résoudre à ceder Vicence. Ils disoient que l'Empereur diviseroit leur Etat, en gardant cette Place située entre des Villes de leur dépendance, & les empêcheroit par-là de compter sur la possession de Bresse, de Bergame, & de Crême ; ils ajoûtoient encore, pour se dispenser d'accorder cet article, que la derniere fois que Vicence s'étoit soumise à eux, ils avoient promis à ses Habitans de ne jamais séparer leur Ville du Domaine de la République.

De son côté, Jule faisoit des propositions aux Ambassadeurs d'Espagne, plûtôt pour balancer leurs plaintes, que dans l'espérance d'obtenir ce qu'il proposoit. Ces demandes étoient, que suivant les obligations du Traité de la Ligue, Ferdinand l'aidât à conquérir Ferrare : Qu'il abandonnât Fabrice & Marc-Antoine Colonne, déja excommuniés pour avoir forcé la Porte de Latran, & donné retraite dans leurs Places à Alfonse d'Est rebelle à l'Eglise, dans la mouvance de laquelle étoient ces mêmes Places ; & qu'enfin il retirât aux Florentins, aux Sienois,

aux Luquois, & à la Ville de Piombino, la protection qu'il
1512. leur avoit accordée, parce qu'elle tendoit à diminuer les droits de l'Empire; & que d'ailleurs elle étoit suspecte à l'Italie en général, & à l'Eglise en particulier: le Pape ajoûtoit, qu'il ne convenoit pas aux autres Puissances d'Italie, que ce Prince eût un si grand nombre de Villes à sa dévotion; & que tant qu'il seroit Maître de la Toscane, si voisine des Places de l'Eglise, ce dernier Etat seroit toujours en danger.

Les Espagnols répondoient, qu'ils ne refusoient pas de seconder le Pape dans la conquête de Ferrare, pourvû que conformément au même Traité, il payât ce qui étoit dû à l'Armée, & qu'il lui donnât la solde à l'avenir: Qu'on ne pouvoit que blâmer son procédé envers Fabrice, & Marc-Antoine Colonne: Qu'il y avoit de l'imprudence à irriter des Officiers d'une si grande considération, & qui étoient si bien appuyés: Qu'une pareille conduite étoit capable de produire une nouvelle Guerre: Que le Roy ne pouvoit les abandonner sans se déshonnorer; & que ce seroit mal récompenser les services qu'ils avoient rendus à Sa Sainteté même, & à Sa Majesté Catholique contre le Roy de France: Que les plaintes du Pape, par rapport à la protection accordée à la Toscane, ne partoient pas de son zéle pour l'Eglise; mais de l'ardeur qui le portoit à se rendre maître de Sienne, de Lucques, & de Piombino: Qu'au reste le Roy d'Arragon remettoit toute cette affaire à la décision de l'Empereur.

Tous les Confédérés concouroient à remettre Maximilien Sforce en possession du Duché de Milan; mais l'Empereur étoit bien éloigné au fond de lui accorder le Titre de Duc, & l'Investiture. L'Evêque de Gurck & les Espagnols redoubloient leurs plaintes par rapport à l'invasion de Parme & de Plaisance. Ils disoient, qu'elle donnoit atteinte aux droits de l'Empire, & que rendant l'Eglise trop puissante, elle affoiblissoit le Duché de Milan, qu'on devoit chercher à fortifier, comme étant exposé aux premiers efforts des François: Que le Pape dans le Traité de la Ligue, n'avoit parlé que de Bologne & de Ferrare; mais qu'aujourd'hui à l'ombre de frivoles prétentions, il usurpoit deux autres Villes, qui n'avoient jamais été au pouvoir de l'Eglise, pas même dans les tems les plus reculés: Qu'on ne rapportoit pour toute preuve des prétendues do-

nations des Empereurs, qu'une simple Chartre facile à fabriquer ; & que cependant le Pape, comme si son droit eût été notoire & incontestable, s'étoit emparé de ces Places litigieuses à la faveur des troubles de Lombardie. 1512.

XIII. Elle ne réussit pas entre l'Empereur & les Venitiens.

Ces différens intérêts n'étoient pas faciles à concilier ; mais tout le reste n'étoit rien en comparaison de l'accommodement de l'Empereur avec les Venitiens, quelques efforts que le Pape, les Ambassadeurs d'Espagne, & ceux des Cantons fissent pour les mettre d'accord : Jule étoit favorable aux Venitiens, parce qu'il croyoit leur conservation nécessaire à la sûreté de l'Italie, & qu'il se flatoit de s'emparer de Ferrare avec leurs secours, sans avoir besoin des Espagnols : Dans cette vûe, il employoit auprès des Venitiens, les exhortations, les prieres, les menaces mêmes, pour les disposer à finir avec l'Empereur. Le Roy d'Arragon craignoit que la division de ces deux Puissances subsistant, ces Républicains ne fussent dans la nécessité de se réunir à la France. Les Ambassadeurs d'Espagne étoient obligés de se conduire dans cette affaire avec beaucoup de circonspection, & de ne pas trop presser l'Empereur, de peur qu'il ne reprît ses liaisons avec la France, dont Ferdinand avoit eû tant de peine à le détacher. D'ailleurs ce Prince avoit d'autres raisons pour éviter de se brouiller avec Maximilien. De leur côté, les Ministres des Cantons, qui s'étoient obligés à défendre les Venitiens, moyennant une pension annuelle de 25000 ducats, pressoient aussi cet accommodement, parce que supposé qu'on ne pût concilier les esprits, ils se trouveroient dans la nécessité, ou de manquer à cet engagement, ou de faire la Guerre à l'Empereur s'il attaquoit les Venitiens, & ils étoient bien éloignés de prendre ce dernier parti.

XIV. Traité entre le Pape & l'Empereur contre les Venitiens.

Cependant l'Evêque de Gurck ne voulant pas abandonner ses prétentions sur Vicence, que les Venitiens s'obstinoient de leur côté à garder ; & d'ailleurs n'ayant pas été possible de convenir de part & d'autre de la somme que ceux ci payeroient ; le Pape, qui souhaitoit sur-tout que l'Empereur reconnût le Concile de Latran, pour anéantir celui de Pise, déclara aux Ambassadeurs de Venise, qu'il seroit obligé de tourner les armes spirituelles & temporelles contre leur République ; ces menaces n'ayant eû aucun effet, il fit un traité particulier avec l'Empereur. Les Ambassadeurs d'Espagne n'y eurent point de part ; soit faute de

pouvoirs, soit que leur Maître, quoique résolu de seconder
1512. l'Empereur, ne voulût pas ôter aux Venitiens toute espérance de secours.

Ce Traité qui fut publié depuis solemnellement dans l'Eglise de Santa Maria del Popolo, portoit que les Venitiens ayant refusé la Paix, leur opiniâtreté avoit obligé le Pape, de leur déclarer qu'il les abandonnoit, à cause de l'intérêt commun des Alliés. On y disoit ensuite, que l'Empereur accédoit à la Ligue faite l'année précédente entre le Pape, le Roy d'Arragon & les Venitiens, en vertu de la liberté qui lui en avoit été laissée: Qu'il adhéroit au Concile de Latran, révoquant & annullant tous Ordres & Pouvoirs, qu'il avoit pu donner en faveur du Conciliabule de Pise: Qu'il promettoit de ne secourir aucun Sujet ou Ennemi de l'Eglise, & nommément le Duc de Ferrare & les Bentivoglio, usurpateurs de Ferrare & de Bologne; & de rappeller l'Infanterie Allemande qui étoit à la solde du premier, ainsi que Frederic de Bozzolo, Vassal de l'Empire. De son côté le Pape s'obligeoit d'aider l'Empereur contre les Venitiens avec les Armes temporelles & spirituelles, jusqu'à ce que ce Prince eût recouvré toute ce qui lui appartenoit suivant les termes du Traité de Cambray. Les Venitiens étoient exclus de la Ligue de Rome par le nouveau Traité, & la Tréve faite avec eux y étoit rompue, sous prétexte de leur contravention à l'une & à l'autre. Enfin ils y étoient déclarés Ennemis du Pape, de l'Empereur & du Roy d'Arragon; on laissoit à ce dernier la liberté d'accéder dans un certain tems & sous de certaines conditions à ce Traité ou il étoit encore stipulé, que le Pape ne pourroit faire aucun accord avec les Venitiens, sans la participation de l'Empereur, ou du moins qu'après que ce Prince seroit en possession de ce qui lui appartenoit, comme il est dit ci-dessus: Que ni l'un ni l'autre ne pourroit traiter avec aucun Prince Chrétien, que d'un consentement mutuel: Que pendant la Guerre contre les Venitiens, le Pape n'inquiéteroit ni Fabrice ni Marc-Antoine Colonne, sauf à lui de procéder contre (*a*) l'Evêque Pompée, Jule & quelques autres qu'il avoit déclarés rebelles: Qu'enfin si par le présent Traité, on ne disputoit point au Pape la possession

(*a*) Pompée Colonne, Evêque de Rieti, dont il est parlé ci-dessus.

de Parme, de Plaisance & de Reggio, c'étoit sans préjudice des Droits de l'Empire.

1512.

XV. L'Evêque de Gurck adhere au Concile de Latran pour l'Empereur.

L'Evêque de Gurck assista à la premiere Session du Concile de Latran tenue après la publication du Traité: Il déclara qu'il adhéroit à ce Concile au nom de l'Empereur, comme son Lieutenant-Général en Italie, annullant tous Actes, & Procurations concernant celui de Pise; & il protesta en présence de toute l'Assemblée, que l'Empereur n'avoit jamais approuvé ce Conciliabule, & qu'il désavouoit tous ceux qui s'étoient servi de son nom.

XVI. Maximilien Sforce Fils de Ludovic, prend possession du Milanes.

Ensuite ce Prélat partit de Rome afin de se trouver à Milan, quand Maximilien Sforce, que l'Empereur avoit fait venir à Verone, prendroit possession de son Duché. Le Cardinal de Sion & les Ambassadeurs des Cantons, qui étoient à Milan, refusoient d'attendre l'Evêque de Gurck pour la Cérémonie, & vouloient que les Actes qui seroient dressés dans cette occasion témoignassent que leur Nation seule avoit reconquis le Milanès, sur la France, & que Sforce ne devoit ses Etats qu'à leur courage. Néanmoins l'Evêque de Gurck obtint d'eux plûtôt par adresse que par autorité, qu'on ne feroit rien avant son arrivée. En passant à Florence, il ratifia au nom de l'Empereur le Traité de Prato, & il reçût les Lucquois sous la protection de son Maître, moyennant quelque Argent. Il se rendit ensuite à Crémone, où Maximilien Sforce & le Viceroy l'attendoient, & ils allerent ensemble à Milan, afin que Maximilien y fit son Entrée au jour marqué, avec tout l'appareil d'usage en ces sortes d'occasions. Cette Entrée, s'étant faite dans les (*a*) derniers jours du mois de Décembre, il s'éleva une grande contestation entre le Cardinal de Sion & le Viceroy: l'un & l'autre prétendoit avoir droit de présenter & de remettre les Clefs à Maximilien pour marquer qu'il prenoit possession de Milan; mais le Viceroy cédant enfin, le Cardinal présenta les Clefs au nom des Cantons, & fit tout ce qu'il falloit pour montrer que Maximilien recevoit le Duché des mains de cette Nation. Le desir d'avoir un Souverain qui n'eût point d'autres Etats que le Milanès, fit que les Peuples de ce Duché reçûrent Maximilien avec une joye inexprimable. D'ailleurs on se flatoit qu'il ressembleroit à son pere & à son ayeul. La mémoire de

(*a*) Ce fut le 29 Décembre selon Gradenigo Auteur Venitien.

1512. ce dernier étoit précieuse à ces Peuples, & ils se souvenoient encore de ses grandes qualités. A l'égard du premier, le dégoût d'une Domination étrangere avoit adouci la haine qu'on lui portoit, & lui avoit même rendu l'affection de ses Sujets. La Citadelle de Novare ouvrit ses Portes avant la fin des rejouissances faites à l'occasion du Couronnement de Maximilien.

Le dernier Traité de Rome n'ôtoit pas toute espérance de faire la Paix entre l'Empereur & les Venitiens. Il ne fut pas plûtôt conclu que le Pape fit partir pour Venise Jacque Stafileo en qualité de Nonce, afin d'engager le Sénat à s'accommoder avec Maximilien. Trois Ambassadeurs des Cantons l'accompagnerent dans le même dessein. D'un autre côté les Venitiens qui ne laissoient pas de craindre l'inimitié du Pape, & les forces de l'Empereur, avoient ordonné aux Ambassadeurs qu'ils avoient à Rome, d'adhérer au Concile de Latran, & ils rappellerent les Troupes qu'ils tenoient dans le Padouan; le Viceroy pour ne pas troubler de si heureuses dispositions, avoit conduit son Armée du côté de Milan. Mais toutes ces démarches de part & d'autre n'eurent aucun effet, parce que les difficultés, par rapport à Vicence & aux sommes exigées par l'Empereur, étoient toujours les mêmes. Ainsi le Pape fut obligé de remettre à l'année suivante l'expédition de Ferrare, qu'il n'auroit pas différée d'un moment, si la Paix avoit pu se faire, se flatant que ses forces unies à celles des Venitiens, ausquelles il croyoit pouvoir joindre le secours des Espagnols en cas de besoin, lui suffiroient pour cette entreprise; au contraire dans l'état présent des affaires, il n'y avoit pas d'apparence qu'il entreprît durant l'Hyver le Siége d'une Place couverte par une Riviere, & qu'Alfonse avoit mise en état de défense, & qu'il fortifioit encore tous les jours.

XVII. Digreſſion ſur les affaires de France.

On me reprochera peut-être de sortir du plan que je me suis proposé, si je rapporte en cet endroit ce qui arriva cette année en France; mais il y a tant de liaison entre ces événemens & les affaires d'Italie, que je crois devoir en dire ici deux mots en passant. Dès le commencement du mois de May, 6000 hommes de pié, Anglois, passerent à Fontarabie sur des Vaisseaux d'Angleterre & d'Espagne, en conséquence du Traité fait entre Ferdinand Roy d'Arragon, & Henri VIII. Roy d'Angleterre son Gendre; ces Troupes avoient ordre d'attaquer

quer conjointement avec l'Armée d'Eſpagne la Province de Guyenne, qui fait partie de l'ancienne Aquitaine. Au bruit de cet armement, le Roy de France qui n'étoit pas trop aſſuré du côté de la Picardie, mit ſur pié huit cens Lances de nouvelle Ordonnance, & fit lever une nombreuſe Infanterie dans les Provinces de la baſſe Allemagne, qui n'obéiſſoient pas à l'Empereur. 1512.

XVII. Le Roy d'Arragon uſurpe le Royaume de Navarre.

Dans ces conjonctures, le Royaume de Navarre, poſſédé par Jean d'Albret, & par Catherine de Foix ſa femme, qui le lui avoit apporté en Dot, étant d'une extrême importance à la sûreté de la Guyenne, Louis XII. fit venir à la Cour le Sire d'Albret, pere de Jean & ne négligea rien pour mettre l'un & l'autre dans ſes intérêts. La mort de Gaſton de Foix ne lui fut pas inutile en cette occaſion. Gaſton avoit prétendu que les Femmes étoient inhabiles à ſuccéder au Royaume de Navarre, & que cette Couronne lui appartenoit comme à l'Héritier mâle le plus proche de la Maiſon de Foix; le Roy avoit favoriſé ſon neveu contre Jean. D'un autre côté, le Roy d'Arragon, qui ſongeoit depuis long-tems à s'emparer de ce Royaume, exigeoit de Jean d'Albret qu'il demeurât neutre entre la France & lui; qu'il donnât paſſage à ſes Troupes, pour entrer en Guyenne, & lui remît certaines Places comme un gage de ſon exactitude à obſerver la neutralité, promettant de les lui rendre dès que la Guerre ſeroit finie. Le Roy de Navarre bien inſtruit des intentions du Roy d'Arragon, comprit aiſément quel étoit le but de ſes demandes; & il aima mieux s'expoſer à un péril incertain, que de conſentir à ſa perte aſſurée, eſpérant d'ailleurs que le Roy de France qui avoit tant d'intérêt à établir le Théatre de la guerre en Navarre, ne lui manqueroit pas au beſoin; néanmoins pour avoir le tems d'attendre les Troupes deſtinées à l'appuyer, & afin d'éloigner par lui-même l'orage qui menaçoit ſes Etats, il négocioit toujours avec Ferdinand, qui uſoit en cette occaſion de ſes artifices ordinaires.

Mais la duplicité de l'Arragonois n'auroit pas été funeſte au Roy de Navarre, ſans la négligence de la Cour de France. Louis XII. ſe livrant à une fauſſe ſecurité, parce que les Anglois avoient paſſé quelques jours dans l'inaction depuis leur arrivée à Fontarabie, & qu'il comptoit d'ailleurs que Jean pourroit ſe ſoutenir du moins pendant quelque tems avec ſes ſeules forces, il différa de faire partir les Troupes qu'il devoit

lui envoyer. Cependant le Roy d'Arragon faisant toujours es-
1512. pérer au Roy de Navarre qu'il pourroit traiter avec lui, fit marcher avec une extrême diligence les Troupes destinées à joindre les Anglois; elles entrerent si promptement dans la Navarre, que le Roy se trouvant hors d'état de résister, il fût obligé de se réfugier dans le Bearn, au-delà des Pirenées. La Navarre ainsi abandonnée fut soumise au Roy d'Arragon, sans dépense & sans obstacle; & il dut plûtôt cette conquête à la terreur qu'on avoit des Anglois qui étoient dans le voisinage, qu'à ses propres forces. Il n'y eut que quelques Places fortes qui se conserverent à leur légitime Roy. L'Espagnol n'ayant aucun titre légitime pour colorer cette usurpation, emprunta l'autorité du S. Siége. Quelque tems auparavant, le Pape dont la haine n'étoit pas encore satisfaite par toutes les pertes du Roy de France en Italie, avoit publié contre lui une Bulle, dans laquelle ne lui donnant pas le Titre de *Roy très-Chrétien*, mais seulement celui d'*Illustrissime*, il le soumettoit, lui, & tous ses Adhérans, aux peines portées contre les Hérétiques, & les Schismatiques, permettant à tout le monde de s'emparer de leurs biens, de leurs Etats & de tout ce qui leur appartenoit. Irrité contre la Ville de Lyon qui avoit servi d'azile aux Cardinaux, & autres Prélats du Concile de Pise après leur retraite de Milan; il défendit par la même Bulle, d'y tenir désormais la célébre Foire qui revenoit tous les trois mois, & la rendit à la Ville de Genéve, à qui Louis XI. l'avoit ôtée pour le bien de son Royaume: Enfin poussant la haine aux dernieres extrêmités, il mit le Royaume de France en interdit.

Quand le Roy d'Arragon se vit maître de la Navarre, Royaume fort à la bienséance de l'Espagne & qui en assuroit la Frontiere, quoiqu'il ne fût pas fort grand & ne rapportât qu'un médiocre revenu, il ne jugea pas à propos d'aller plus loin, sentant bien qu'il n'étoit pas assez fort pour faire la Guerre à la France au-delà des Monts; ç'avoit été par cette même raison qu'il avoit différé de tenir ses Troupes prêtes à l'arrivée des Anglois. C'est pourquoi lorsque ceux-ci le solliciterent après cette Conquête, d'envoyer son Armée pour les joindre, afin de former ensemble le Siége de Bayonne (a), Ville voisine de Fontarabie, il proposa d'autres expéditions contre des Places eloi-

(a) A six Lieux.

gnées de la Mer, sous prétexte que Bayonne étoit si bien fortifiée & tellement pourvûe, qu'il n'y avoit aucune apparence qu'on vînt à bout de s'en emparer. Les Anglois répondirent que quelques Conquêtes qu'on pût faire en Guyenne, elles seroient inutiles, sans la prise de Bayonne. Après bien des contestations sur ce sujet, les Anglois persuadés qu'on les jouoit, s'embarquerent sans ordre, & repasserent en Angleterre 1512.

Le Roy de France se vit donc en sûreté de ce côté-là : D'ailleurs ne craignant plus rien de la part des Anglois, qui avoient aussi attaqué ses Places maritimes ; & se trouvant maître de la Mer par l'augmentation de sa Marine, il résolut de passer en Navarre, qu'il se flatoit d'enlever à l'Usurpateur. Ses espérances n'étoient pas sans fondement, toutes ses forces étant réunies en France depuis ses malheurs en Italie.

D'un autre côté le Roy d'Arragon, voulant s'assurer de toute la Navarre, avoit d'abord envoyé quelques Troupes à Saint Jean Pié de Port qui est la derniere Ville de ce Royaume, située au pié des Pirénées du côté de la France ; & depuis, comme les forces des François commençoient à augmenter dans le voisinage, il y avoit fait marcher Frederic, Duc d'Albe, Général de ses Troupes avec toute son Armée ; mais celle de France, dans laquelle étoient (*a*) le Dauphin, (*b*) Charle Duc de Bourbon, (*c*) le Duc de Longueville, & les plus grands Seigneurs du Royaume, étant devenue fort supérieure, le Duc d'Albe crut faire beaucoup de leur fermer l'entrée de la Navarre, en se postant avantageusement entre la Plaine & les Montagnes.

Les François voyant qu'ils ne pouvoient forcer les Espagnols dans ce poste, prirent le parti d'envoyer de Sauve-

(*a*) C'est apparemment François Duc de Valois, Généralissime de cette Armée, qui est ici appellé Dauphin ; titre qui n'appartient qu'aux Fils aînés de nos Rois & non aux Héritiers présomptifs de la Couronne en ligne Collatérale. Peut-être Guichardin donne-t'il ce titre au Duc de Bourbon, qui possédoit le Dauphiné d'Auvergne du chef de sa Trisayeule ; en ce cas il faudroit lire le Dauphin Charle Duc de Bourbon sans virgule après le mot Dauphin.

(*b*) Il étoit Fils de Gilbert de Bourbon, Comte de Montpensier, dont il est parlé dans le premier Tome, & de Claire de Gonzague. Comme l'aîné des mâles de la Maison de Bourbon, c'étoit lui que regardoit la Substitution des biens de la branche aînée, & il appuya ces Droits par son mariage avec Susanne fille unique de Pierre II. Duc de Bourbon, héritiere de cette branche. François I. le fit Conétable de France le 12 Janvier 1515. Il est beaucoup parlé dans la suite de cette Histoire.

(*c*) François d'Orléans Duc de Longueville II. du nom, dont il est parlé dans le premier Tome. Il mourut cette même année.

1512 terre, où ils étoient campés, le Roy de Navarre avec sept mille Navarrois, & la Palice à la Tête de trois cens Lances pour passer les Pirenées par le Val de Ronçal ; ils devoient s'approcher de Pampelune Capitale de la Navarre, dont les habitans encouragés par le voisinage de l'Armée Françoise, remuoient en faveur de leur Roy ; & s'emparer du Pas de Roncevaux, par où les Ennemis tiroient leurs vivres, n'en trouvant point dans l'endroit où ils campoient à cause de la stérilité du Pays.

Le Roy de Navarre & la Palice se saisirent d'abord d'un passage, qui est au sommet des Pirenées ; forcerent ensuite le Borguet, Ville située au pied de ces Montagnes, & défendue par (a) Baldes Capitaine de la garde du Roy d'Arragon avec une nombreuse Garnison ; s'ils avoient marché à Roncevaux avec la même diligence, la disette auroit seule détruit l'Armée Espagnole, au milieu d'un Pays difficile & bloqué par une Armée ennemie. Mais l'activité du Duc d'Albe les prévint. Il partit promptement, laissant à Saint Jean Pié de Port 1000 hommes d'Infanterie & toute son Artillerie, & il se rendit à Pampelune par le Pas de Roncevaux avant l'arrivée du Roy & de la Palice. Malgré ce contre-tems l'un & l'autre ne laisserent pas de faire le siége de Pampelune, après avoir reçu un renfort de 400 Lances & de 7000 Lansquenets que le Dauphin leur avoit envoyé ; ils mirent donc en batterie quatre pieces de Canon, qu'ils avoient conduites avec beaucoup de peine au travers des Montagnes, & donnerent un assaut à la Place. Cette attaque ne leur réussit pas, & la rigueur de la saison (on étoit alors au mois de Décembre) jointe à la disette de vivres, les força de repasser les Pirenées, où ils furent obligés de laisser leur Artillerie à cause de la difficulté des chemins, & des attaques continuelles des Montagnards. Dans le même tems Lautrec se jetta dans la Biscaye avec 300 Lances & 3000 hommes de pied, pillant & brûlant tout le Pays. Il attaqua la Ville de Saint Sebastien, mais sans succès ; & repassant les Monts, il vint rejoindre le gros de l'Armée, qui se sépara bientôt, n'espérant plus de rien faire en Navarre ; le résultat de cette Guerre fut que le Roy d'Arragon demeura paisible possesseur du Royaume de Navarre.

Dans le même tems le Roy Catholique qui s'étoit avancé à Legrogno, ayant découvert que Ferdinand, fils de Frederic

(a) D'autres le nomment *Ferdinand Valdez.*

Roi de Naples, avoit traité secretement avec le Roi de France pour passer dans son Armée, le fit enfermer dans la Forteresse de Chiativa, Château où l'on mettoit les Prisonniers d'Etat. Philippe Coppola Napolitain, qui avoit négocié ce Traité, fut tiré à quatre Chevaux, devenant par son malheur un grand exemple de la vicissitude humaine; car il souffrit un si rude supplice pour avoir servi (*a*) Ferdinand, dont l'Ayeul paternel avoit fait trancher la tête au Comte de Sarni Pere de Coppola. La découverte de cette intrigue, dont l'Auteur étoit un Moine envoyé à Ferdinand par le Duc (*b*) de Ferrare, apporta quelque changement aux affaires d'Italie; car le Roi d'Arragon, irrité de ce complot, donna ordre au Viceroy de Naples, & à son Ambassadeur à Rome, de faire marcher son Armée contre Ferrare dès que Jule le voudroit, sans rien exiger que ce qui seroit nécessaire pour la subsistance des Troupes.

1512.

L'année 1513 ne fut pas moins remplie de grands événemens que la précédente. A la vérité les Venitiens & leurs Ennemis se tinrent d'abord en repos, & il n'y eut en Italie d'autre expédition militaire que la prise de la Forteresse de Trezzo, qui se rendit à composition au Viceroy; mais on y étoit fort inquiet sur l'avenir. On sçavoit que le Roy de France, n'ayant plus rien à craindre pour ses Etats, & voyant ses Troupes augmentées d'un grand nombre d'Infanterie, de Lansquenets & de plusieurs nouvelles Compagnies de Lances, brûloit de rentrer dans le Milanès. Il auroit bien souhaitté d'exécuter ce dessein pendant que les Châteaux de Milan & de Crémone tenoient encore pour lui, mais il craignoit l'opposition d'une Ligue puissante; & il n'étoit pas bien assuré que le Roy d'Angleterre ne l'inquiéteroit pas encore au Printems; il prit donc le parti d'attendre qu'il eût détaché de la Ligue quelqu'un des Confédérés, ou que les Venitiens se fussent joints à lui.

1513.

XVIII Louis XII. songe à rentrer dans le Milanès.

Il avoit lieu de compter sur l'alternative. Dès l'année précédente, l'Evêque de Gurck, dans son voyage de Rome à Milan, avoit favorablement écouté un homme de confiance du Cardinal de San-Severino, que la Reine de France lui avoit envoyé: D'ailleurs ce Prélat avoit fait partir depuis en secret un des

(*a*) Ferdinand I. Roi de Naples.

(*b*) Le Duc de Ferrare étoit cousin germain du Duc de Calabre.

1513. ſiens pour engager le Roi à ſeconder l'Empereur contre les Venitiens, & lui propoſer le mariage de Charle, petit-fils de ce Prince, avec la ſeconde fille de France, à qui l'on donneroit en dot le Duché de Milan, avec les droits que Louis prétendoit avoir au Royaume de Naples. Pour ſureté de ces conventions, la Princeſſe devoit être remiſe auſſi-tôt après le Traité, entre les mains de Maximilien, qui garderoit Crémone & la Ghiaradadda après que le Roy auroit reconquis le Milanès. D'un autre côté, Louis eſpéroit d'attirer les Venitiens dans ſon parti. La priſe de Breſſe par le Viceroy, & le dernier Traité de Rome entre le Pape & l'Empereur les avoient irrités. C'étoit pour cela qu'il avoit fait venir à la Cour André Gritti, fait priſonnier à Breſſe, & qui étoit encore en France: & qu'il avoit engagé Jean-Jacque Trivulce, en qui les Venitiens avoient beaucoup de confiance, d'envoyer ſon Sécrétaire à Veniſe ſous prétexte d'autres affaires. Enfin il paroiſſoit qu'on pourroit s'accommoder avec le Roy d'Arragon. Comme ce Prince avoit coutume d'employer des Religieux dans ſes négociations, il avoit envoyé ſecretement en France deux Moines pour traiter avec la Reine de certains préliminaires à la Paix générale, ou à un Traité particulier entre les deux Couronnes: Mais Louis XII. ne comptoit pas beaucoup ſur cette négociation, prévoyant que le Roy d'Arragon ne voudroit pas ſe déſaiſir de la Navarre; que de ſon coté il étoit bien éloigné de lui abandonner, le Roy Jean n'ayant perdu ſes Etats que pour avoir embraſſé ſon parti, & trop compté ſur ſa protection.

XIX. Il tente en vain de regagner les Suiſſes.

Mais le deſir de regagner les Suiſſes, occupoit bien davantage le Roy de France. Il étoit perſuadé que le ſuccès de ſon entrepriſe ſur le Milanès, dépendoit de ſa réunion avec les Cantons. Cette Nation s'étoit acquis tout récemment une grande réputation, non ſeulement par la terreur de ſes Armes, mais encore par ſa conduite dans l'affaire de Milan. Ils s'y étoient comportés non en Soldats qui trafiquent de leur ſang, mais avec toute la prudence des plus ſages Républicains, & la politique la mieux ſoutenue: conduite qui les avoit rendus arbitres de toutes choſes. Auſſi voyoit-on à leurs Diétes un grand nombre d'Ambaſſadeurs de tous les Princes de la Chrétienté. Le Pape, & preſque toutes les Puiſſances d'Italie ache-

toient leur alliance, & la permiſſion de lever chez eux des Troupes pour la défenſe de leurs Etats. Cette Nation fiere de ces avantages, & ſe flatant d'avoir procuré ſeule à Charle VIII. le moyen de troubler la paix de l'Italie, & à Louis XII. la conquête du Duché de Milan, la réduction de Génes, & ſes victoires ſur les Venitiens, traitoit tout le monde avec une hauteur inſupportable. Louis outre les eſpérances que lui donnoient pluſieurs particuliers d'entre les Suiſſes, ſe perſuadoit qu'il n'avoit qu'à leur offrir des ſommes conſidérables pour les ramener dans ſes Armées. Il s'en flatoit avec d'autant plus de fondement que les Cantons n'avoient pas voulu ratifier le Traité fait entre leurs Ambaſſadeurs & les Miniſtres qui gouvernoient le Duché de Milan au nom de Maximilien Sforce. Ces derniers avoient offert de leur donner 150000 Ducats auſſi-tôt qu'il ſeroit en poſſeſſion de toutes les Places du Milanès, & 40000 Ducats chaque année, pendant vingt-cinq ans, à condition que les Suiſſes le prendroient ſous leur protection, & lui permettroient de faire des levées dans leur Pays. 1513.

Comme ils avoient refuſé juſqu'alors de recevoir les Ambaſſadeurs que le Roy avoit voulu leur envoyer, il réſolut au commencement de cette année de leur céder de bonne grace les Forteresses du Val-di-lugana & de Locarné, pour obtenir d'eux une ſeule audience; ce qui fait bien voir avec quelle indignité les plus grands Princes mandioient la faveur de cette Nation. M. de la Tremoille ſe rendit donc par ordre du Roy à Lucerne, où la Diéte devoit le recevoir. Quelques honneurs qu'on lui rendit, il s'apperçut bientôt qu'il ne gagneroit rien par rapport au Duché de Milan; Peu de jours auparavant, ſix des Cantons avoient ratifié le Traité fait avec Maximilien Sforce; trois avoient réſolu de le ſigner, & le reſte délibéroit s'ils devoient imiter les autres: Ainſi ſans parler de Milan, il ſe réduiſit à demander les ſecours de la Nation pour recouvrer Génes & Aſte, dont il n'étoit point parlé dans le Traité de Maximilien. Dans la vûe d'appuyer cette demande, Trivulce fit prier la Diéte de lui promettre de s'y rendre, ſous prétexte de ſes affaires particulieres; on lui accorda ſa demande, mais à condition qu'il ne parleroit d'aucune choſe qui concernât le Roy de France; &

1513. même auſſi-tôt qu'il fut arrivé à Lucerne, on lui fit défenſe de parler en aucune façon à la Tremoille. Enfin la Diéte ratifia unanimement le Traité fait avec le Duc de Milan ; & rejettant toutes les propoſitions de Louis XII. fit perdre à ce Prince toute eſpérance de lever des Troupes en Suiſſe.

Le Roy ayant ainſi échoué de ce côté-là, n'eût d'autre reſſource que de ſe tourner du côté de l'Empereur, ou des Venitiens. Les Confédérés craignant que ces Républicains ne priſſent ce parti, l'Evêque de Gurck s'étoit enfin déterminé à leur abandonner Vicence ; mais ces derniers encouragés par la crainte des Alliés, déclarerent qu'ils ne vouloient point de Paix ſi Verone ne leur étoit auſſi rendue, offrant en ce cas une ſomme plus conſidérable à l'Empereur : Enfin cette propoſition faiſant naître des difficultés, ils ſe déterminerent en faveur de la France ; ils convinrent avec le Sécrétaire de Trivulce, qu'ils ſe ligueroient avec le Roy, à condition qu'on leur donneroit Crémone & la Ghiaradadda.

Cet Agent ayant ſtipulé expreſſément que ce Traité n'auroit lieu qu'en cas que le Roy le ratifiât dans un certain tems, il fut agité dans le Conſeil de Louis XII. s'il étoit plus avantageux de ſe reconcilier avec l'Empereur, ou de ſe liguer avec les Venitiens. (*a*) Robertet, Sécrétaire du Roy, qui avoit beaucoup d'autorité, Trivulce & les principaux du Conſeil étoient pour le dernier parti. Ils alléguoient que l'expérience avoit fait connoître combien l'alliance de l'Empereur étoit ruineuſe, tant à cauſe de ſa légéreté que de ſa haine contre le Roy. Ils ajoûtoient que des gens sûrs rapportoient qu'on lui avoit entendu dire qu'ayant reçû de la part des François dix-ſept injures, qui étoient profondément gravées dans ſon eſprit, il ne vouloit pas perdre l'occaſion offerte de les venger toutes à la fois ; & qu'il ne prêtoit l'oreille aux propoſitions du Roy, que pour avoir plus de moyens de lui nuire à la faveur d'une feinte réconciliation, ou du moins pour empêcher ſes liaiſons avec les Venitiens & retarder ſes préparatifs. Enfin ils finiſ-

(*a*) Florimond Robertet. Il étoit de Montbriſon, & avoit été Conſeiller en la Chambre des Comptes de Forez. Pierre II. Duc de Bourbon le donna à Charle VIII. qui le mit à la tete des Finances, & le fit ſon Sécretaire, ce qui revient à la Charge de Sécrétaire d'Etat d'aprésent. Il ſuivit ce Prince en Italie ; il lui fut tres utile & ſucceſſivement à Louis XII. & à François I. Après la mort du Cardinal d'Amboiſe il eut plus de part à la confiance de Louis.

soient

soient en disant qu'on étoit inexcusable de se fier inconsidérément à un homme qui nous avoit déja trompé. 1513.

Le Cardinal de San-Severino soutenoit l'avis contraire, uniquement, disoient les premiers, pour contrarier Trivulce, qui n'étoit pas agréable à ce Cardinal dont toute la famille étoit Gibeline. Il représentoit que rien ne pouvoit être plus utile au Roy, que de diviser ses Ennemis en se liguant avec l'Empereur, sur-tout par un Traité solide & durable : Que la politique des Princes leur faisant toujours sacrifier l'amitié, la haine & les autres passions à leur intérêt, on s'assûreroit de Maximilien en lui fournissant actuellement les moyens de poursuivre ses droits contre les Venitiens, & par l'espérance de procurer le Duché de Milan à son petit Fils, l'exécution de ces deux projets, étant ce qu'il y avoit de plus utile pour l'Empereur. Il ajoûtoit que ce Prince étant ainsi détaché des Alliés, le Roy Catholique ne pourroit se dispenser de suivre son exemple, quand ce ne seroit que pour l'intérêt de ce même petit Fils, qui étoit aussi le sien : Qu'il n'y avoit aucun autre expédient plus propre à déconcerter le Pape; qu'au contraire une Ligue avec les Venitiens seroit une tache à la gloire du Roy; puisqu'il faudroit en ce cas leur céder Crémone & la Ghiaradadda, membres du Duché de Milan, pour le recouvrement desquels le Roy avoit troublé toute l'Europe : qu'enfin, cette Alliance lui seroit inutile, tant que les Confédérés demeureroient unis.

Cet avis l'auroit emporté par le crédit de la Reine, flatée du grand établissement qu'on proposoit pour sa Fille, si on avoit pû obtenir que la jeune Princesse restât à la Cour de France jusqu'à la consommation du mariage; cela supposé la Reine se seroit engagée de ne la garder qu'au nom de l'Empereur, de l'élever comme l'Epouse de Charle, & de la remettre à son Mari dès qu'elle auroit atteint l'âge nubile; mais le Roy sçachant certainement que Maximilien ne consentiroit jamais à cette proposition, & que toutes ses démarches n'étoient qu'un artifice pour l'amuser, il abandonna cette Négociation, & rappella l'Esparre frere de Lautrec, qu'il avoit fait partir pour aller trouver l'Evêque de Gurck.

Cependant le Roy d'Arragon, qui craignoit davantage de jour en jour que le Roy de France ne se liguât avec les Venitiens, con-

1513. seilloit à l'Empereur de leur rendre Verone, & lui proposoit d'employer l'argent qu'il auroit de cette cession à porter la guerre en Bourgogne, où il promettoit de le seconder avec une Armée Espagnole. L'Evêque de Gurck étoit du même sentiment qu'il résolut d'appuyer par sa présence; il retourna donc en Allemagne accompagné de D. Pedro d'Urrea, qui étoit venu avec lui & de Jean-Baptiste Spinelli Comte de Carriati, Ambassadeur du Roy Catholique auprès des Venitiens. (a) Il avoit fait consentir ceux-ci à une Tréve qui devoit durer jusqu'à la fin du mois de Mars, afin que rien ne troublât cette Négociation; & pour les y engager il leur avoit donné parole conjointement avec ces deux Ministres, que l'Empereur leur rendroit Veronne, pouvû qu'ils s'obligeassent de lui payer 250000 ducats dans de certains termes, & 50000 tous les ans.

XXI. Nouveaux projets de Jule II.

Pendant ce tems-là, Jule dont les succès ne faisoient qu'irriter l'ambition, bien loin de la moderer, formoit chaque jour de plus grands projets. Il avoit résolu de tenter à l'entrée du Printems la Conquête de Ferrare, après laquelle il soupiroit depuis si long-tems. Il y avoit toute apparence que cette Ville entierement privée de secours, & attaquée par l'Armée Espagnole conjointement avec les Troupes du Pape, seroit hors d'état de résister. Outre cela Jule acheta secretement de l'Empereur moyennant trente mille Ducats la Ville de Sienne, en faveur du Duc d'Urbin, qui ne possédoit dans tout l'Etat Ecclésiastique, que la Ville de Pesaro, le Pape voulant faire voir par cette modération, que ce n'avoit pas été dans le dessein d'élever sa Famille qu'il avoit travaillé à étendre la Domination du Saint Siége. Il étoit convenu de prêter quarante mille Ducats à l'Empereur, qui devoit lui remettre Modéne pour sûreté de cette somme: D'un autre côté il menaçoit les Lucquois de les attaquer, s'ils ne lui donnoient la Carfagnana, qu'ils avoient usurpée sur le Duc de Ferrare pendant la Guerre du Ferrarois. Piqué contre le Cardinal de Médicis, qui lui paroissoit avoir plus d'attachement pour le Roy d'Arragon que pour lui, & qui d'ailleurs ne lui donnoit pas à Florence le pouvoir, dont Jule s'étoit flaté, ce Pontife avoit lié de nouvelles intrigues, pour changer une seconde fois le Gouvernement de cette Ville. Il avoit cité à Rome le Cardinal de Sion, qui s'étoit emparé des Biens de plusieurs particuliers dans

(a) Elle s'étoit négociée à Milan.

le Milanès, & lui avoit ôté la Dignité de Légat. Enfin voulant mettre le Duc d'Urbin en état de faire valoir les nouveaux droits sur la Ville de Sienne, par d'étroites liaisons avec les voisins de cette Ville, il prit à sa solde Charle Baglioné, pour chasser de Pérouse Jean-Paul du même nom, qui étoit uni par les liens du sang avec les enfans de Pandolphe Petrucci, successeurs à l'autorité de leur pere dans Sienne. Il vouloit aussi dépouiller Janus Frégose de la Dignité de Doge de Génes, & la donner à Octavian; tout le reste de la famille Frégose y consentoit, croyant que cette place étoit plûtôt dûe à Octavian qu'à Janus, parce que les Ancètres d'Octavian l'avoient possedée. Il pensoit aussi continuellement aux moyens de chasser l'Armée Espagnole d'Italie, ou à l'opprimer par le secours des Suisses, qu'il regardoit comme ses uniques amis : son but étoit de s'emparer du Royaume de Naples, & de délivrer l'Italie de la servitude des *Barbares*; expression qui lui étoit familiere, pour désigner tous les Peuples qui n'étoient pas Italiens : Dans cette vûe il avoit empêché les Cantons de faire Alliance avec le Roy Catholique. Enfin, comme s'il eût été le maître d'ébranler le monde entier en même tems, toujours furieux contre Louis XII. quoiqu'il eût donné audience à un Envoyé de la Reine, il excitoit le Roy d'Angleterre à faire la Guerre à la France. Pour l'y engager plus fortement, il avoit fait rendre par le Concile de Latran, un décret qui transféroit le Titre de *Roy très-Chrétien* à Henry VIII. & il avoit déja fait expédier une Bulle, par laquelle il privoit Louis de la Dignité & du Titre de *Roy de France*, donnant ce Royaume à qui voudroit s'en emparer. 1513.

XXII. Mort, & Portrait de Jule II.

Ce fut au milieu de ces grands projets, & peut-être de plus vastes encore, n'y ayant rien de si outré qu'on ne puisse présumer d'un homme si fier & si entreprenant; ce fut, dis-je, au milieu de ces desseins que le Pape fut surpris de la maladie, dont il mourut plusieurs jours après en avoir été attaqué. Lorsqu'il sentit les approches de la mort, il assembla le Consistoire, où il n'eût pas la force d'assister : Il y fit confirmer la Bulle qu'il avoit déja publiée contre ceux qui acheteroient le Souverain Pontificat; & déclarer que l'Election de son Successeur regardoit le Sacré College, & non le Concile; & que les Cardinaux Schismatiques n'y seroient point admis; il leur pardonna néan-

1513. moins ses injures personnelles, & il ajoûta, qu'il prioit Dieu d'oublier celles qu'ils avoient faites à son Eglise. Ensuite, il supplia le Sacré College de ceder la Ville de Pesaro, sous le Titre de *Vicariat* au Duc d'Urbin; rappellant aux Cardinaux que ç'avoit été principalement par le moyen de son Neveu, que cette Ville étoit retournée au pouvoir de l'Eglise après la mort de Jean Sforce. Au reste, il ne montra aucun attachement particulier à ce qui le touchoit personnellement; & même Madonna Felicé sa fille, & plusieurs personnes l'ayant pressé de donner le Chapeau à Guy de Montefalco, frere uterin de Felicé, il répondit qu'il n'en étoit pas digne. Sa fermeté & sa sévérité ne l'abandonnerent point, & il eût jusqu'au dernier soupir la même force d'esprit qu'avant sa maladie: Enfin il reçut avec beaucoup de dévotion les Sacremens de l'Eglise, & mourut le 21 de Février, vers la fin de la nuit.

Ce Pape avoit un courage & une fermeté inébranlables; mais son impétuosité, & une ambition démesurée, l'auroient sans doute précipité dans les derniers malheurs, si la majesté de son rang, & les dissentions des Princes n'eussent éloigné le péril; car il ne sçut jamais écouter ni la modération, ni la prudence. Jule se seroit rendu digne d'une gloire immortelle, s'il eût porté toute autre Couronne que la Thiare, ou s'il se fût appliqué à faire respecter l'autorité spirituelle de l'Eglise par des moyens de paix, avec toute l'ardeur qu'il montra pour étendre sa puissance temporelle par les armes. Cependant aucun de ses Prédécesseurs ne reçut tant d'éloges, surtout de la part de ceux, qui depuis que les choses ont perdu leur vrai nom, & qu'on n'en juge plus sur l'équité, croyent que les Papes sont plûtôt obligés d'accroître les Etats de l'Eglise par les armes, & par l'effusion du sang Chrétien, que de procurer le salut des ames par une vie exemplaire, & par la réforme du vice & des abus; ce qui est l'unique objet, pour lequel ces Pontifes se glorifient d'avoir été établis Vicaires de Jesus-Christ sur la terre.

Après la mort du Pape, le Viceroi de Naples fit prendre à son Armée la route de Plaisance; cette Ville fut obligée de rentrer sous la domination du Duc de Milan, & celle de Parme suivit son exemple. D'un autre côté, le Duc de Ferrare reprit ses Places de Romagne, après quoi il s'approcha de Reggio; mais voyant que les Habitans ne faisoient aucun mouve-

ment en sa faveur, il n'osa l'assiéger; parce que l'Armée Espagnole étoit campée entre cette Place & Plaisance. 1513.

XXIII. Le Cardinal de Medicis est élû Pape, & prend le nom de *Leon* X.

L'Etat de l'Eglise, la Ville de Rome, & le Sacré College, ne furent point troublés par la mort du Pape Jule II. comme ils l'avoient été après le décès des deux Papes qui l'avoient précédé. Dès que les obséques furent finies, les Cardinaux entrerent paisiblement dans le Conclave au nombre de 24. après avoir mis en liberté le fils du Marquis de Mantoue. Le premier soin du Sacré College, fut de resserrer dans des bornes fort étroites l'autorité du Pape qui devoit être élû, & d'empêcher qu'il ne la portât aussi loin que son Prédécesseur; mais comme il y a peu d'hommes assez hardis pour s'opposer aux volontés du Prince, la plûpart s'empressant au contraire à briguer sa faveur, les Cardinaux ne furent pas long-tems après l'Election, sans abolir presque tout ce nouveau Réglement. Au bout de sept jours, Jean Cardinal de Médicis fut (*a*) créé Pape d'une commune voix, & il prit le nom de Leon X. Il n'avoit que 37 ans; l'usage où l'on étoit de ne jetter les yeux que sur de vieux Cardinaux, fit paroître son Election extraordinaire. Il dût la Thiare principalement à l'intrigue des jeunes Cardinaux, qui étoient convenus en secret de choisir un Pape de leur âge.

La nouvelle de cette Election causa beaucoup de joie à toute la Chrétienté; tout le monde espéroit que Leon rempliroit dignement la premiere place de l'Eglise. Le souvenir des vertus de son pere; la réputation qu'il avoit lui-même d'être libéral, poli, & de mœurs irreprochables, l'opinion où l'on étoit qu'à l'exemple de Laurent de Médicis, il protégeroit le mérite & les lettres; enfin la pureté de son Election entierement canonique, étoient autant de raisons d'en augurer favorablement.

XXIV. Soumission des Cardinaux de Ste Croix & San-Severino.

Quatre jours après, les Cardinaux de Ste Croix & de San-Severino vinrent se remettre au pouvoir du nouveau Pape, ce qui fit juger que Dieu approuvoit son exaltation. Ayant appris la mort de Jule, ils s'étoient embarqués avec l'Ambassadeur de France pour aller à Rome. Ensuite étant arrivés à Livourne, & ayant appris l'Election du Cardinal de Médicis, ils compterent si fort sur sa bonté, & particulierement le Cardinal de San-Severino, qui avoit d'anciennes & d'étroi-

(*a*) Le 11 de Mars.

tes liaisons avec Médicis & son frere, qu'ils prirent la résolution de continuer leur chemin par terre. Ainsi sur un simple Sauf-conduit du Gouverneur de Livourne, qui ne pouvoit leur servir que dans l'étendue du Territoire de cette Ville, & sans aucune autre sureté, ils se rendirent à Pise: On les y reçût avec honneur; & delà ils furent conduits à Florence, où on leur fit un bon traitement; mais on les y retint par ordre du Pape. Il leur fit conseiller (*a*) par l'Evêque d'Orviete, de rester à Florence pour leur propre sûreté, & pour la paix de l'Eglise, jusqu'à ce qu'on eût réglé la maniere dont ils seroient reçûs à Rome. Il devoit aussi leur dire, que leur déposition juridique en elle-même, ayant été d'ailleurs confirmée par le Concile de Latran, ils feroient bien de ne point porter les marques de la Dignité de Cardinal; parce que cette humble conduite favoriseroit les bonnes intentions du Pape à leur égard.

1513.

XXVI. Magnificence de son Couronnement.

Cependant la cérémonie du Couronnement de Leon se fit, selon la coutume, dans l'Eglise de S. Jean de Latran. Les Domestiques & les Courtisans du Pape, un nombre infini de Prélats & de Seigneurs qui s'étoient rendus à Rome, & même le Peuple Romain, parurent avec tant d'éclat & de magnificence dans cette occasion, que tout le monde avouoit hautement que Rome n'avoit point vû de jour si brillant depuis que le repos de l'Italie avoit été troublé par l'irruption de Barbares. Alfonse d'Est, qui après avoir obtenu la suspension des Censures, étoit allé à Rome, dans l'espérance de terminer bien-tôt ses différends avec le Pape, dont la douceur le rassuroit, porta le Gonfanon de l'Eglise dans cette cérémonie; l'Etendart de la Religion de Rhodes, fut porté par Jule de Médicis, armé de toutes piéces, & monté sur un fort beau cheval. Jule étoit né avec l'inclination martiale; mais les conjectures lui firent embrasser l'état Ecclésiastique, où il fut un grand exemple des vicissitudes de la fortune. Ce jour fut d'autant plus remarquable, que Leon X. qui se trouvoit alors assis sur le S. Siége, avoit été fait prisonnier à pareil jour l'année précédente. Toute cette pompe, dont les frais monterent à 100000 ducats, confirma le Peuple dans la bonne opinion qu'il avoit du nouveau Pape;

(*a*) Hercule Baglioné. Il prit possession de cet Evêché le 25 d'Avril 1512. & il mourut en 1520.

jugeant qu'un Prince si libéral & si magnifique ne pouvoit manquer de faire le bonheur de Rome ; mais les gens qui ne se laissent pas éblouir par l'extérieur, auroient desiré plus de gravité & de modération dans le nouveau Pontife, ne croyant pas que ce faste convînt à un Pape, & qu'il dût dans la circonstance des tems, prodiguer une partie si considérable de l'argent que son prédécesseur avoit amassé. 1513.

La mort de Jule, & l'exaltation de Leon ne rendoient pas la paix à l'Italie ; au contraire, les choses paroissoient plus disposées à la Guerre. L'Empereur étoit fort éloigné de consentir à la restitution de Verone, qu'il regardoit comme la Porte de l'Italie, ni d'accepter l'accord projetté à Milan, quoique la Trêve eût été prorogée jusqu'à la fin d'Avril. Fatigué même des instances que les Ambassadeurs du Roy Catholique lui faisoient sur ce sujet, il dit au Comte de Carriati, qu'il méritoit mieux le nom d'Ambassadeur des Venitiens, que celui de Ministre du Roy d'Arragon.

XXVII. Tréve entre les Rois de France & d'Arragon.

Cette disposition de l'Empereur fut encore fortifiée par la Tréve d'un an, que Louis XII. & le Roy Catholique conclurent pour leurs Etats situés au-delà des Alpes. Ce Traité mettoit le premier en état de recommencer la Guerre dans le Milanès. Ferdinand avoit toujours été fort éloigné de la faire avec les François près de frontieres d'Espagne ; parce que ses finances n'étant pas fort considérables, il étoit obligé d'employer les forces des Seigneurs & des Peuples de ce Royaume, ce qui le mettoit dans une espece de dépendance à leur égard en tems de Guerre ; d'ailleurs, ces secours étoient toujours tardifs : mais il avoit alors d'autres raisons pour souhaiter la paix : elle lui étoit nécessaire pour affermir la conquête de la Navarre ; il se voyoit d'un autre côté réduit par la mort de sa premiere femme à la simple Regence de Castille. Son autorité étoit chancelante dans ce Royaume, surtout pendant la Guerre, comme il venoit de l'expérimenter tout recemment, lorsqu'il s'étoit agi de défendre la Navarre ; car quoiqu'il y eût réussi, il n'avoit pas laissé de courir de grands risques par la lenteur des secours Castillans. Toutes ces raisons l'engagerent à consentir à la Tréve : il ne sçavoit pas encore la mort de Jule II. quand il la conclut ; mais il n'ignoroit pas l'Election de Leon X. lorsqu'on fit publier cette Tréve.

1513. Les raisons du Roy Catholique pour justifier une démarche si peu attendue, furent, que le Pape & les Venitiens n'avoient pas rempli à son égard les conditions de la Ligue, par le refus qu'ils avoient fait depuis la Bataille de Ravenne, de fournir les quarante mille Ducats qu'ils étoient tenus de lui payer tous les mois, tant que le Roy de France auroit encore des Places en Italie: Que lui seul avoit travaillé pour l'intérêt commun des Alliés, sans penser au sien; puisqu'il n'avoit retiré aucun avantage de la Victoire, & que ses Etats d'Italie n'étoient pas augmentés depuis la guerre: Que le Pape n'en avoit pas usé de même; qu'il s'étoit emparé de Parme, de Plaisance & de Reggio; & que sa passion pour la Conquête de Ferrare, avoit empêché la réduction des Places du Milanès, & de la Lanterne de Génes: Qu'il avoit fait tous ses efforts pour accorder l'Empereur avec les Venitiens; mais que le Pape aveuglé par son intérêt particulier, avoit inconsidérément exclus les Venitiens de la Ligue: Que ses Ambassadeurs avoient fait une faute à la conclusion de la nouvelle Ligue de Rome, en le laissant nommer contre son intention dans l'Article qui contenoit cette exclusion des Venitiens, lui dont il n'étoit fait aucune mention dans tout le reste du même Traité: Que les Venitiens n'avoient pas répondu à l'opinion qu'on avoit de leur prudence, ayant manqué de faire la Paix, par leur obstination à garder Vicence: Qu'il ne pouvoit pas entretenir une Armée en Italie sans les Subsides promis, & qu'il étoit au-dessus de ses forces de porter seul tout le poids de la guerre, au-delà des Monts, comme les autres Alliés le voudroient, dans la vûe de le consumer: Que le Pape n'avoit pas dissimulé l'envie qu'il avoit de lui enlever le Royaume de Naples: Que néanmoins tous ces sujets de mécontentement ne lui feroient pas abandonner l'Eglise, ni ses autres Alliés d'Italie, lorsqu'ils en useroient à son égard comme il en usoit au leur; & qu'il comptoit que les réflexions que leur feroit naître la Tréve qu'il venoit de signer, les détermineroient à prendre avec lui de mesures justes & convenable pour la défense commune.

Le Roy d'Arragon comprit l'Empereur & le Roy d'Angleterre dans la Tréve, quoiqu'il n'eût aucun pouvoir ni de l'un ni de l'autre, & qu'il ne leur en eût même rien communiqué; mais ce qui fut ridicule, c'est que dans le même tems qu'on publioit

publioit ce Traité dans toute l'Espagne, il arriva un Courrier pour notifier à Ferdinand de la part d'Henri VIII. les grands préparatifs qui se faisoient en Angleterre contre la France, & pour le sommer d'agir en même tems du côté de l'Espagne comme ils en étoient convenus l'un & l'autre. 1513.

Cette Tréve répandit la consternation en Italie parmi ceux qui n'aimoient pas les François; on ne douta pas que le Roy n'y envoyât incessamment une Armée, & que les Venitiens ne se joignissent à lui; l'Empereur s'obstinant toujours à ne point faire la Paix avec eux. Il paroissoit difficile de résister à Louis XII. L'Armée Espagnole, quoiqu'elle eût tiré de tems en tems quelque argent du Milanès déja fort épuisé, ne pouvoit plus subsister. On ignoroit les intentions du nouveau Pape: A la vérité, il y avoit tout lieu de croire qu'il souhaitoit que les Alpes bornassent la domination Françoise; mais nouvellement placé sur le Saint Siége, & aussi surpris que les autres de cette Tréve faite dans un tems où l'on croyoit le Roy d'Arragon plus occupé de la Guerre que jamais, il flotoit dans l'incertitude. D'ailleurs il souffroit impatiemment, qu'on differât si long-tems de lui rendre Parme & Plaisance qu'il avoit demandées avec beaucoup de vivacité. On l'avoit flaté de cette restitution, quoique les Alliés fussent dans le dessein de conserver ces Places au Duc de Milan; ils croyoient qu'en donnant au Pape de vaines espérances, ils pourroient l'engager à défendre ce Prince contre les François. Le secours des Suisses paroissoit le plus puissant & le plus certain; mais Maximilien Sforce ni les autres Alliés n'étant pas en état de leur fournir les sommes promises par le Traité, on craignoit que ces secours ne manquassent, dans le tems qu'on en auroit besoin.

XXVIII. Armée Françoise en Italie.

Aussi-tôt que le Roy de France eût fait la Tréve, il résolut d'envoyer promptement une Armée en Italie. Outre les motifs que nous avons rapportés, il y étoit encore excité par la connoissance qu'il avoit que les Peuples du Milanès accablés d'Impôts, fatigués des exactions des Suisses, ruinés par le séjour des Espagnols, à qui il avoit fallu donner beaucoup d'argent, & poussés à bout par la dureté de ces deux Nations, dont ils avoient reçû un plus cruel traitement que de la part des François, brûloient de rentrer sous sa domination. Plusieurs Gentilshommes particuliers avoient même député, les uns vers le Roy, les autres vers

Trivulce qui avoit eu ordre de se rendre à Lion pour être plus à
1513. portée de l'Italie. Ces Députés le pressoient de faire avancer son Armée, l'assurant que dès qu'elle auroit passé les Alpes, on prendroit les Armes en sa faveur. A ces promesses se joignoient les sollicitations continuelles de Trivulce & de tous les Bannis, qui suivant la coutume de ceux qui sont hors de leur Patrie, ne cessoient de peindre au Roy cette expédition comme très-facile, sur-tout si les Venitiens s'unissoient à lui. Louis avoit encore d'autres raisons pour hâter l'exécution de son dessein. Il se flatoit d'achever la Conquête du Milanès avant qu'Henri VIII. fut en état d'attaquer la France : En effet, ce Prince ne pouvoit pas le faire si-tôt. L'Angleterre qui jouissoit depuis long-tems d'une Paix profonde, manquoit d'Armes, d'Artillerie & de presque toutes les choses nécessaires à la guerre : d'ailleurs, Henri VIII. n'avoit point de Cavalerie, parce que les Anglois ne s'en servent jamais, & même son Infanterie n'étant point disciplinée, il étoit obligé de lever beaucoup de Lansquenets, dans le dessein où il étoit de passer en France avec une puissante Armée ; tous ces préparatifs demandoient un tems considérable. Enfin Louis craignoit que les Places qui tenoient encore pour lui, ne capitulassent faute de vivres, sur-tout la Lanterne de Genes, qu'on avoit tanté inutilement de rafraichir peu de jours auparavant. Le Vaisseau chargé de cette commission, fut escorté jusqu'à Arbinga par trois autres Vaisseaux, & par un Gallion ; ayant passé à la faveur du vent malgré une Escadre Génoise ; & pénétré jusqu'au Château, il s'étoit mis à l'Ancre ; & s'étant approché de la Lanterne il commençoit à décharger ses munitions, lorsqu'André Doria, qui fut dans la suite un si grand Capitaine de Mer, s'étant glissé avec un gros Vaisseau, entre la Lanterne & le Bâtiment François, en coupa les cables, & vint à bout de s'en rendre maître après un combat fort opiniâtre, où il fut blessé au visage.

XLIX. Ligue entre la France & les Venitiens.

Cependant Louis XII. avoit envoyé un grand nombre de Lances en Bourgogne & en Dauphiné ; & ayant résolu de commencer promptement la guerre, il se hâta de faire un Traité avec les Venitiens. La négociation avoit traîné pendant plusieurs mois, parce que l'espérance d'une Ligue avec l'Empereur avoit retardé la conclusion de cette premiere Alliance, & que les Venitiens avoient demandé Crémone & la

Ghiaradadda : d'ailleurs le Sénat avoit été fort partagé sur cette affaire. Les plus accrédités proposoient la Paix avec l'Empereur. 1513. Il étoit, disoient-ils, plus utile à la République sur-tout dans l'épuisement où elle se trouvoit, d'éviter actuellement de grandes dépenses & les périls de la guerre, pour être en état de profiter dans la suite des occasions favorables, que de s'engager dans de nouveaux embarras, & de s'unir au Roy de France, dont ils sçavoient par leur propre expérience que l'amitié n'étoit ni sure ni fidéle : mais le plus grand nombre pensoit que les occasions de rendre à la République sa premiere splendeur seroient rares ; & que la Paix avec l'Empereur, tant qu'il garderoit Verone, n'éloigneroit ni le péril ni la crainte du péril. Il fut donc résolu de traiter avec le Roy de France, sans demander davantage ni Crémone ni la Ghiaradadda ; & le Traité fut conclu (*a*) à la Cour de France par le ministére d'André Gritti, qui n'y étoit plus regardé comme un prisonnier de guerre, mais qu'on y traitoit comme un Ministre de sa République. Gritti (*b*) & Barthelemi d'Alviano furent mis en liberté, à la faveur du nouveau Traité. Il y fut stipulé, que les Venitiens fourniroient au Roy huit cens hommes d'Armes, quinze cens Chevaux-Legers & dix mille hommes de pié pour le servir contre tous ceux qui s'opposeroient au recouvrement d'Aste, de Génes & du Milanès. Le Roy de son côté s'obligea d'aider les Venitiens à reprendre toutes les Places qu'on leur avoit enlevées en Lombardie & dans la Marche Trévisane, en conséquence de la Ligue de Cambray. Après la signature du Traité, Jean-Jacque Trivulce & Barthelemi d'Alviano se rendirent à Suze ; celui-ci pour aller à Venise par le chemin le plus sûr ; & l'autre pour assembler l'Armée Françoise composée de quinze cens Lances, huit cens Chevaux-Legers & quinze mille hommes d'Infanterie, sçavoir huit mille Allemans & sept mille François ; M. de la Trémoille devoit la commander ; le Roy l'avoit nommé son Lieutenant Général, pour donner plus d'éclat à cette expédition.

XXX. Démarches équivoques du Pape & des Espagnols à cette nouvelle.

Cependant le Roy sollicitoit vivement le Pape de ne le point traverser dans le recouvrement du Milanès ; il lui protestoit non seulement de borner ses Conquêtes à ce Duché, mais en-

(*a*) A Blois le 14 de Mars.

(*b*) Il avoit été fait prisonnier à la Bataille de la Ghiaradadda.

core de laiſſer toujours Sa Sainteté l'arbitre de la Paix. Leon
1513. paroiſſoit écouter favorablement les prieres du Roy, & même pour lui ôter toute méfiance, il traitoit avec lui par l'entremiſe de Julien de Médicis ſon frere; néanmoins il étoit ſuſpect au Roy pour pluſieurs raiſons; mais ſur-tout par la conduite qu'il avoit tenue avant ſon Pontificat. A la vérité il n'avoit pas été plûtôt élû qu'il lui avoit envoyé par Cintio, l'un de ſes Domeſtiques, une Lettre polie, mais conçûe en termes ſi vagues, qu'il ne paroiſſoit pas fort porté en ſa faveur. D'ailleurs il avoit conſenti que Proſper Colonne fût nommé Capitaine Général du Milanès, ce que Jule n'avoit jamais voulu permettre à cauſe de ſa haine pour les Colonnes; mais Louis XII. avoit encore de plus juſtes raiſons de s'allarmer. Leon avoit déclaré à Henri VIII. qu'il étoit dans le deſſein de maintenir la Ligue faite par Jule II. avec l'Empire, l'Eſpagne & l'Angleterre. Il avoit écrit aux Suiſſes un Bref, où il les exhortoit à défendre l'Italie; & il paroiſſoit dans la réſolution d'entretenir l'Alliance que ſon Prédéceſſeur avoit faite avec eux. Par ce Traité ils étoient obligés à la défenſe de l'Etat Eccléſiaſtique moyennant 20000 Ducats de penſion annuelle: Outre cela il n'avoit pas levé l'excommunication du Duc de Ferrare; & il différoit de lui rendre Reggio ſous divers prétextes: Il alléguoit ſur-tout pour temporiſer, qu'il vouloit attendre que le Cardinal d'Eſte fut de retour à Rome; ce Prélat pour ſe dérober à la perſécution de Jule, & aux inſtances que lui faiſoit le Roy de France de ſe trouver au Concile de Piſe, s'étoit retiré dans ſon Evêché d'Agria en Hongrie: Enfin le Pape venoit de ſolliciter les Venitiens, en grand ſecret, de ſe reconcilier avec l'Empereur; cette démarche étoit directement contraire aux intentions du Roy, qui d'ailleurs avoit interprêté en mauvaiſe part un Bref, où Leon paroiſſant n'avoir d'autre motif que les devoirs de ſa Dignité, le preſſoit de ne point prendre les Armes, & de faire la Paix à des conditions raiſonnables; Louis n'auroit pu qu'approuver ce conſeil ſi le Pape avoit également preſſé le Roy d'Angleterre de laiſſer la France en repos.

Les ſoupçons du Roy étoient bien fondés; car le Pape ne ſouhaitoit rien tant que d'empêcher les François de réuſſir en Italie, ſoit qu'il crût leur établiſſement contraire à la ſûreté du Pays & à la grandeur du S. Siége, ſoit qu'il écoutât ſes reſſentimens contre

la France. Il n'avoit pas oublié l'attachement de son pere & de ses ancêtres pour cette Couronne, ni les biens & les honneurs qu'ils en avoient reçus ; mais le souvenir de son éxil & de celui de ses freres, dont Charle VIII. avoit été la cause, étoit plus présent à son esprit. Outre cela, le Successeur de ce Prince constant à favoriser le Gouvernement populaire à Florence, ou n'avoit eu que du mépris pour les Médicis, ou s'il avoit quelques fois paru leur accorder sa protection, ce n'avoit été que pour intimider la République de Florence, afin de l'amener à son but, après quoi il les avoit aussi-tôt abandonnés : Peut-être même avoit-il du ressentiment de sa prise à la Bataille de Ravenne, de sa détention à Milan, & du dessein que le Roy avoit eu de le faire passer en France ; mais malgré ces desirs de vangeance, ne se voyant pas assez fortement appuyé pour faire tête à la France, il usoit dans ces conjonctures de beaucoup d'artifice & de dissimulation. 1513.

A l'égard des Suisses, ils paroissoient toujours également bien disposés à défendre le Milanès, & ils offroient de s'y rendre en plus grand nombre qu'auparavant, n'exigeant pour cela qu'une somme assez modique : Il n'y avoit que le Pape en état de leur donner cet argent. Le Viceroi incertain du parti qu'il devoit prendre, ne donnoit que des réponses obscures & équivoques : Tantôt il offroit au Pape de s'opposer aux François, pourvû que Sa Sainteté se déclarât ouvertement contre eux, joignit ses forces aux siennes, & payât pour trois mois la solde d'une nombreuse Infanterie : Pour faire croire que ces offres étoient sincéres, il avoit tiré ses Troupes du Parmesan & du Territoire de Reggio, & les tenoit sur la Trebia, laissant toujours à Tortone & à Alexandrie quelques Soldats qui y étoient en Garnison : tantôt il disoit que le Roy d'Espagne, en l'informant de la Tréve, lui avoit ordonné de ramener son Armée dans le Royaume de Naples, tandis que Jérome de Vic Ambassadeur de ce Prince auprès du Pape, tenoit un autre langage. Ce Ministre, en cas que le Pape voulût armer pour la défense du Milanès, promettoit que son Maître attaqueroit la France de son côté, nonobstant la Tréve, ce qu'il prétendoit pouvoir faire sans violer sa parole. C'est pourquoi, plusieurs crurent que Ferdinand, dans la crainte que personne n'osât se déclarer contre le Roy de France en Italie, après la con-

1513. clusion de la Tréve, avoit ordonné au Viceroi de reconduire son Armée dans le Royaume de Naples, sans irriter la France par de nouvelles injures, à moins que les Puissances d'Italie n'embrassassent avec chaleur la défense du Milanès. Par le même motif, il marquoit au Roy de France beaucoup d'impatience pour la Paix; il s'offroit même d'engager l'Empereur & le Roy d'Angleterre à la faire; & il l'assuroit que son Armée ne le traverseroit en aucune maniere dans le Milanès

XXXI. Armée de Suisses dans le Milanès.

Le Viceroy déterminé à partir, rappella les Garnisons d'Alexandrie & de Tortone qui étoient sous les ordres du Marquis de Pescaire, & en même tems il fit part de sa résolution à Trivulce, pour s'en faire un mérite aupres du Roy de France, comme le bruit en courut alors: mais il n'exécuta pas ce dessein pour lors, parce que les Suisses se portant avec ardeur à la défense du Milanès, avoient déja envoyé cinq mille hommes de pié, & en faisoient encore espérer un plus grand nombre. Il parut même qu'il avoit pris un parti tout opposé; car il députa Prosper Colonne vers l'Armée des Suisses, pour convenir du lieu où il pourroit s'unir à eux, afin d'agir conjointement contre les François; peut-être n'en usoit-il ainsi que pour ne pas achever d'aigrir l'Empereur, qu'il sçavoit être fort fâché de la Tréve; peut-être aussi avoit-il reçû de nouveaux ordres de se conformer aux volontés du Pape, qui étoit néanmoins encore aussi irrésolu qu'auparavant. Malgré cette démarche, lorsque les Suisses se furent avancés dans le Tortonese, où Prosper étoit convenu qu'on iroit les joindre, Cardonne leur fit proposer de venir le trouver sur la Trebia. Les Suisses choqués de ce changement, répondirent fierement, qu'ils voyoient bien que ce n'étoit pas pour combattre qu'il les invitoit à le joindre, mais pour fuir avec moins de risque. Qu'au reste sa frayeur les inquiétoit peu; & que la jonction de ses Troupes ou sa fuite leur étoient indifférentes, l'appui de leur Nation suffisant au Milanès contre toute la terre.

XXXII. Succès des armes Françoises dans ce Duché.

Cependant tout le Duché étoit déja en mouvement. Le Comte de Musocco fils de Jean-Jacque Trivulce, s'étoit rendu maître d'Aste, & ensuite d'Alexandrie, sans aucune résistance; & les François partis de Suze, marchoient à grandes journées vers Milan. Maximilien Sforce qui étoit arrivé trop tard pour se jetter

dans Alexandrie, joignit les Suisses à Tortone d'où ils allerent à Novarre. Le Viceroi leur fit dire qu'il alloit se retirer. Les Habitans de Milan à la nouvelle de sa retraite, députerent vers leur Duc pour lui dire, que se voyant abandonnés & sans aucune défense, ils étoient forcés de traiter avec les François, afin d'éviter les derniers malheurs : Il reçut leurs excuses avec beaucoup de bonté ; & leur recommanda de pourvoir au salut de la Patrie en bons Citoyens ; après cela, Sacromoro Visconti, qui faisoit le siége du Château de Milan, se déclara pour les François, & fit entrer des vivres dans la Place. 1513.

Le Viceroi se retira de son Camp de la Trebia avec son Armée, qui consistoit en 1200 hommes d'Armes & 8000 d'Infanterie, ne pensant qu'à sauver ses Troupes ; mais il reçût le jour même entre Plaisance & Firenzuola une lettre qui le ramena sur cette Riviere. Le Pape, à qui Parme & Plaisance venoient d'être rendues, ayant pris la résolution de tenter la défense du Milanès par le moyen des Suisses, en avoit informé ce Général : Pour cet effet, il donna secretement quarante-deux mille ducats à Jérome Moroné, Ambassadeur du Duc de Milan à Rome, pour les envoyer aux Suisses ; exigeant, supposé que la chose vint à être sçûe, qu'on fit passer cette somme pour le payement de la pension de 20000 ducats qu'il avoit promise à leur République, & de 22000 autres que trois Cantons prétendoient leur être dûs par Jule II. & dont ce Pape n'avoit jamais voulu entendre parler.

Le retour du Viceroi sur la Trebia, & le bruit de la marche d'une nouvelle Armée de Suisses, firent repentir les Milanois de s'être déclaré avec précipitation, & furent cause qu'ils promirent à Maximilien Sforce de lui ouvrir leurs Portes, aussi-tôt que les Espagnols & les Suisses unis ensemble tiendroient la Campagne. Le Viceroi, qui avoit dans ses Troupes Prosper Colonne, promettoit de les joindre bien-tôt ; il avoit même jetté un Pont sur le Po dans ces vûes, & il étoit sur le point de le passer : mais il différoit toujours, parce que son principal objet étant la conservation de son Armée, il ne vouloit agir que selon les occurrences, & que d'ailleurs il y avoit du danger à se mettre entre les François & l'Armée Venitienne, qui ayant déja occupé Crémone, avoit établi un Pont sur le Po à la Cava, & n'étoit pas loin de lui.

1513. Cependant Barthelemi d'Alviane s'étoit rendu de Suze à Venise par un grand détour. Après s'être disculpé de la défaite de Vaïla au dépens du Comte de Pitigliano, qui ne vivoit plus, il releva beaucoup les avantages de la Guerre présente. Le Sénat le fit Capitaine Général, avec l'autorité & les appointemens qu'avoit eu Pitigliano : d'Alviano par un de ces jeux ordinaires à la fortune, obtint cet honneur le même jour qu'il avoit été fait prisonnier quatre ans auparavant. Il alla se mettre aussi-tôt à la tête de l'Armée, qui s'assembloit à San-Bonifacio dans le Veronèse; il avoit avec lui Théodore Trivulce, qui avoit le Titre de *Lieutenant du Roy de France.* Il la fit avancer avec une extrême diligence jusqu'aux Portes de Verone, où il y avoit une intrigue formée pour le recevoir : mais le lendemain 500 Lansquenets s'y étant jettés par l'Adige, la conjuration fut découverte; ainsi n'espérant plus d'y entrer, il résolut, contre l'avis du Provéditeur, de marcher vers le Po, pour donner de l'inquiétude aux Espagnols, ou pour joindre l'Armée Françoise, selon l'occasion; & il ne fit sçavoir cette résolution à Venise, qu'un jour après son départ de Verone. Il étoit persuadé que l'événement de cette Guerre suivroit le sort du Milanès, que toutes les conquêtes que les Venitiens pourroient faire, seroient peu durables, si les François ne recouvroient pas ce Duché; & qu'ainsi le point décisif étoit de les aider à s'en rendre Maîtres. Mais il craignoit que le Sénat n'improuvât cette résolution, n'ignorant pas que ce corps vouloit qu'on entamât la guerre par la prise de Verone & de Bresse, & que quelques-uns des Officiers Généraux de l'Armée étoient d'avis de ne passer le Minzo, qu'après qu'on auroit eû nouvelle des progrès de l'Armée Françoise; ils disoient même que si l'on recevoit un échec, la retraite seroit difficile, parce qu'on auroit à percer le Veronese & le Mantouan, deux Pays, dont l'un étoit sujet, & l'autre mouvant de l'Empire.

Valeggio & la Ville de Peschiera se rendirent à d'Alviano, qui les effraya par ses menaces; le Commandant de la Citadelle la lui livra aussi, moyennant une somme peu considérable qu'il partagea avec la Garnison qui étoit Allemande. Dans le même tems, quelques-uns des plus accrédités d'entre les Montagnards, suivis d'une grande troupe de Paysans, s'emparerent de la Ville de Bresse pour les Venitiens. Les Bressans deputerent

rent d'abord vers d'Alviane, pour le prier de se rendre dans leur Ville, afin de réduire la Citadelle, où il y avoit Garnison Espagnole ; le Provéditeur joignit ses instances à leurs sollicitations, mais d'Alviane uniquement attentif à poursuivre son projet, refusa constamment d'y mener ses Troupes. 1513.

Il se rendit ensuite aux Portes de Crémone ; Galeas Palavicino, qui avoit lié une intelligence avec quelques Habitans, y entroit alors au nom du Roy de France : mais le Général Venitien bien éloigné de partager la gloire de cette Conquête, tomba sur les Troupes de Palavicino qu'il tailla en pieces ; & ayant pénétré dans la Ville, il pilla le bagage de la Garnison, que le Duc de Milan y tenoit au nombre de 300 Chevaux & de 500 hommes de pié, sous les ordres de Cesar Fieramosca. Il ne fut pas obligé de perdre du tems devant la Citadelle ; car elle avoit toujours demeuré au pouvoir des François, & elle venoit d'être rafraichie de vivres par Renzo de Ceré : celui-ci, retournant à Crème où il commandoit, avoit rencontré à Soresina 200 Chevaux d'Alexandre Sforce, qu'il avoit dissipés. Ainsi d'Alviane ne trouvant aucun obstacle, se rendit à la Cava sur le Po, où il demeura jusqu'à ce qu'on eût établi un Pont sur ce Fleuve ; en attendant, il souffrit que ses Soldats ravageassent les Etats du Pape ; après quoi il s'avança à Pizzighitoné. La prise de Crémone avoit déja fait déclarer Sonzino, Lodi, & les autres Villes voisines pour les François.

D'Alviane, avant que de partir de Crémone, avoit envoyé un détachement de l'Armée à Bresse, sous la conduite de Renzo de Ceré, non seulement pour assurer la conquête de la Ville, & prendre le Château ; mais encore pour arrêter les progrès des Impériaux. Il ne s'étoit pas plûtôt éloigné de Verone, que Rocandolf Capitaine des Lansquenets, & Frederic de Gonzague Seigneur de Bozzolo, étoient sortis de cette Place à la tête de 600 Chevaux & de 2000 Fantassins, & avoient marché à S. Bonifacio, où le Général Venitien avoit laissé 300 Chevaux Legers & 600 hommes de pié sous les ordres de Sigismond Cavalli & de Jean Forté. Ces Troupes qui étoient dispersées dans la Campagne sans ordre ni discipline, voyant venir les Ennemis, se réfugierent dans Cologna ; mais les Allemans ayant forcé la Place, prirent tous ces fuyards, mirent la Ville au pillage, & la brulerent. Ils allerent ensuite

1513. en faire autant à Soavé ; & ayant rompu le Pont que les Venitiens avoient construit sur l'Adige, ils auroient emporté Vicence avec la même facilité, si des Paysans ne s'y étoient promptement jettés en assez grand nombre. Ces succès firent d'autant plus d'impression, que le bruit courut qu'il arrivoit encore à Verone de nouvelle Infanterie du Tirol.

XXXIII. Reduction de Genes & du Milanes.

Dans le même tems la Ville de Genes fut attaquée du côté de la Mer par une Escadre Françoise, composée de neuf Galeres, & de quelques autres Bâtimens ; & du côté de la Terre, par les Fiesque & les Adorne. Une querelle survenue quelque tems auparavant entre les premiers & le Doge, donna occasion à cette expédition. Jerome fils de Jean-Louis de Fiesque, fut assassiné par Ludovic Frégose, & par Fregosin freres du Doge, en sortant du Palais. Ottobuono & Sinibaldo, freres de Jerome, indignés de ce meurtre, se retirerent dans leurs Terres, & s'étant ligués avec les Adorne, traiterent avec la France : Ensuite ils attaquerent Genes d'un côté à la tête de 4000 hommes de pié, tandis qu'Antoniot & Jerome Adorne freres l'investirent de l'autre avec ceux des Habitans de la Côte qui suivoient leur parti, & les Milices levées au dépens du Roy. Le Doge n'étoit pas en état de résister aux deux Factions des Fiesque & des Adorne réunies ; d'ailleurs la diligence de ceux-ci avoit prévenu les secours des Espagnols ; enfin la défaite de 1000 hommes de pié qu'il avoit placés sur les hauteurs voisines de Genes, acheva sa ruine. Il prit donc le parti de s'enfuir avec Frégossin par Mer, ayant eû à peine le tems de se sauver ; & il confia la garde du Châtelet à Ludovic son autre frere. Les Conjurés entrerent aussi-tôt dans Genes, où les Fiesque immolerent à leur ressentiment Zacharie troisiéme frere du Doge, qui avoit aussi trempé dans le meurtre de Jerome ; il avoit été fait prisonnier dans la Montagne. On lui fit souffrir un genre de supplice affreux ; car il fut attaché à la queue d'un cheval, qui le traîna dans toute la Ville. Ce fut ainsi que Genes rentra sous la domination du Roy de France, qui en donna le Gouvernement à Antoniot Adorne. L'Escadre dont nous avons parlé, mit des Munitions & des Troupes dans la Lanterne ; & ayant ensuite pillé la Specie, elle s'arrêta à Portovénéré.

Après cette Victoire, il n'y eut plus que Novare & Côme qui tinssent encore pour Maximilien Sforce dans le Duché de

Milan ; mais tout l'honneur de cette Guerre ne regardoit que les Suisses, à la honte des François, des Allemans, des Espagnols & des Venitiens. 1513.

L'Armée Françoise ayant laissé une nombreuse Garnison à Alexandrie pour s'assurer du Pays au-delà du Pô, s'approcha de Novare. Un bonheur si constant, l'aveu que les Ennemis avoient fait de sa supériorité, en se renfermant dans cette Place, & la peur manifeste des Espagnols lui inspiroient une juste fierté. D'ailleurs tout sembloit rappeller le passé, les François étoient devant cette même Ville de Novare, où Ludovic Sforce pere de Maximilien avoit été fait prisonnier : L'Armée étoit commandée par la Tremoille & Trivulce, qui la commandoient lorsqu'on se saisit de ce malheureux Prince ; enfin Maximilien Sforce avoit dans ses Troupes quelques unes de ces mêmes Compagnies Suisses, & une partie des mêmes Capitaines qui avoient vendu son Pere à Louis XII. ce qui fit que la Tremoille eût l'assurance d'écrire au Roy, qu'il comptoit lui livrer Maximilien dans le même endroit où il avoit pris Ludovic.

Les Assiégeans foudroyerent la Ville avec beaucoup de furie ; mais ils choisirent un poste peu propre à une attaque. Les Suisses en parurent si peu allarmés qu'ils ne voulurent jamais souffrir qu'on fermât la porte de la Ville qui regardoit le Camp. A peine la brêche fut-elle ouverte que les François donnerent fierement l'Assaut ; mais on le soutint avec tant de valeur, qu'ils furent obligés de se retirer. Les Généraux ayant eû avis que le même jour il étoit entré un renfort de Suisses dans Novare & qu'on y attendoit encore (a) Hautrocher Capitaine de grande réputation avec un plus grand nombre de Troupes, ne crurent pas pouvoir l'emporter ; c'est pourquoi ils s'en éloignerent de deux milles le lendemain, comptant moins désormais sur l'effort de leurs armes, que sur les désordres qu'ils espéroient que le défaut d'argent feroit naître parmi les Ennemis.

XXXIV. Défaite de l'Armée Françoise à Novare par les Suisses.

Mais le courage & l'ardeur de Mottin l'un des Capitaines Suisses fit perdre cette espérance aux François. Il assembla les Soldats dans la grande Place de Novarre, & les exhorta par un discours vif & pressant à marcher au Camp des Ennemis

(a) Il est appellé *Altosasso* dans l'Italien.

sans attendre Hautrocher qui devoit arriver le lendemain ;
1513. & à ne pas laisser partager à ces Troupes l'honneur d'une Victoire, qu'ils pouvoient s'assurer tout entier. Il leur représenta pour les animer davantage, que les actions récentes faisant toujours oublier ce qui les précédoit, on n'attribueroit la Victoire qu'aux nouveaux venus : » C'est, disoit-il, la difficulté même & le péril de l'entreprise qui la feront réussir. » Car rien n'épouvante & ne déconcerte plus les hommes » que la surprise. Les Ennemis sont actuellement dans la sécurité ; ils ne soupçonnent pas seulement que nous puissions avoir dessein de marcher contre eux : Leur Armée » est encore en désordre & sans défense dans son nouveau » Camp. Vous sçavez tous que leurs Troupes n'osoient » combattre autrefois, si elles n'étoient appuyées de notre » Infanterie : J'avoue que depuis quelques années elles ont eu » cette assurance ; mais ce n'a jamais été contre nous : Quelle » sera donc leur épouvante quand ils verront fondre sur eux » avec furie ces mêmes hommes qui faisoient autrefois toute la force & la sûreté de leurs Armées. Vous ne devés » craindre ni leur Cavalerie ni leurs Canons. Vous sçavez » par expérience qu'ils ne comptent pas beaucoup eux-mêmes sur ces avantages, lorsqu'il s'agit de nous les opposer ; Gaston de Foix, ce Capitaine si intrépide, ne nous » laissa-t'il pas toujours les maîtres de la Plaine, il y a deux ans, » lorsque nous vînmes jusqu'aux Portes de Milan ; nous n'avions pourtant alors que nos Piques pour toutes Armes, » & ce Général avoit un grand nombre de Lances & beaucoup d'Artillerie.

» Je n'ignore pas qu'il y a des Lansquenets dans l'Armée » ennemie, & c'est ce qui redouble encore mon ardeur : Cette » circonstance n'est pour nous qu'un avantage de plus. Elle » nous offre l'occasion de montrer à ce Roy, qui par avarice & par ingratitude, a méprisé nos services & notre » sang, qu'il n'a jamais commis de faute plus préjudiciable » à ses intérêts : Elle nous met encore à portée d'apprendre aux Allemans qui se sont flatés que, pour nous ôter » les moyens de subsister, ils n'avoient qu'à offrir leurs services ; de leur apprendre, dis-je, qu'ils ne sont pas comparables aux Suisses ; que s'ils parlent la même Langue, & obser-

» vent la même discipline, ils ne sont ni si intrépides, ni si fer- 1513.
» mes dans l'action : il faut nous rendre maîtres de l'Artillerie
» Françoise ; & j'avoue qu'il y a quelque péril : mais il n'est pas si
» considérable, puisqu'elle est encore sans défense. L'impétuosité
» de notre attaque, & les ténébres de la nuit favoriseront la réus-
» site de ce dessein. Jettons-nous donc brusquement d'abord
» sur l'endroit où elle est gardée. Elle ne pourra nous arrêter,
» que quelques instans ; & ce tems si court ne sera pas même
» employé tout entier contre nous ; la surprise, le trouble &
» le désordre des Ennemis leur en feront perdre une partie.
» C'est le seul obstacle que nous ayons à surmonter, tout le
» reste est facile. La Cavalerie Françoise n'osera se jetter dans
» nos Piques ; & cette lâche Infanterie Françoise & Gascone
» n'aura jamais l'assurance de se mêler dans nos Bataillons.

» Voilà, chers Compagnons, une belle occasion de montrer
» du courage & de la prudence. La gloire de notre Nation
» est venue au point, que nous ne pouvons en augmenter l'é-
» clat, que par des actions extraordinaires. Enfin souvenez-
» vous que nous sommes à Novare ; que c'est-là que nous
» nous sommes deshonorés par une indigne perfidie envers
» le malheureux Ludovic, & qu'il faut effacer cette infamie :
» Marchons donc avec le secours de Dieu, qui ne peut nous man-
» quer contre des Impies & des Ennemis de son Nom. Volons à
» la Victoire : Elle est sûre & facile, s'il nous reste encore le
» moindre courage. La gloire en égalera le péril ; & la supériorité
» des Ennemis ne servira qu'à nous procurer un plus riche
» butin.

A ce discours de Mottin, toute l'Armée jetta de grand cris, & chacun témoigna en levant les mains au Ciel qu'il étoit de son avis. Il ordonna aux Soldats d'aller manger & prendre du repos, pour être prêts à se mettre en bataille au premier bruit du Tambour. Jamais la Nation Helvétique ne forma d'entreprise plus fiere ni plus hardie. Une poignée de Soldats sans Cavalerie, & sans Canon, alloit choquer une Armée nombreuse, abondamment pourvûe de l'une & de l'autre ; le courage seul & non la nécessité les animoit à cette action de vigueur ; car la Ville de Novare n'avoit plus rien à craindre, & il devoit leur arriver le lendemain un renfort considérable : Ainsi ils aimerent mieux combattre avec plus de péril & de

gloire, que d'attendre des secours, qui auroient diminué l'un & l'autre.

1513. Ils sortirent donc de Novare après minuit, le six de Juin, au nombre de dix mille hommes: Sept mille furent destinés à attaquer l'Artillerie qui étoit gardée par l'Infanterie Allemande; le reste eût ordre d'arrêter la Gendarmerie avec leurs Piques. Le peu de tems qu'avoient eû les François, ne leur avoit pas permis de fortifier leur Camp; d'ailleurs ils ne soupçonnoient pas seulement qu'on dût songer à les attaquer: Ainsi au premier avis qu'ils eûrent par les Sentinelles, de la marche des Ennemis, une attaque si prompte & si peu attendue dans l'obscurité de la nuit, jetta le trouble & la terreur dans le Camp. Néanmoins les Gendarmes formerent promptement leurs Escadrons; l'Infanterie Allemande ne fut pas long-tems à se mettre en Bataille, aussi-bien que le reste des Gens de pié: Déja l'Artillerie foudroyant les Suisses qui l'attaquoient, en faisoit un carnage affreux, ce qu'on jugeoit plutôt par les cris des blessés qu'autrement, à cause des ténébres où l'on étoit. Mais ces braves Soldats sans s'effrayer de la mort de leurs Compagnons & sans rompre les rangs, alloient toujours en avant avec intrépidité. Enfin, lorsqu'ils se furent approchés de l'Artillerie, le choc devint terrible entr'eux & l'Infanterie Allemande; le desir de la gloire & encore plus la haine les rendant furieux de part & d'autre. Alors on vit à la faveur du jour naissant, toutes les vicissitudes & les horreurs d'un combat égal & opiniâtre; les uns plioient & bien-tôt rétablis enfonçoient les rangs, qui les avoient vû reculer. On s'avançoit de part & d'autre, on cédoit, on gagnoit du terrain, & les deux partis faisoient les derniers efforts pour résister à la furie de l'Ennemi; on ne voyoit dans tous les rangs que des morts & du sang; les Capitaines devenus Soldats combattoient; & reprenant le commandement s'empressoient de pourvoir à tout; ranimant les Soldats, donnant des ordres, soutenant les rangs trop pressés & rétablissant ceux que la force obligeoit de plier. Cependant la Cavalerie demeuroit dans l'inaction; & toute l'autorité, les priéres, les menaces de la Tremoille & de Trivulce, ne purent engager les Gendarmes épouvantés à fondre sur les Suisses, qu'ils avoient en tete, & qui se contentoient de les empécher d'aller au secours de l'Infanterie. Enfin les Suisses l'emporterent. Maitres de l'Artillerie, ils

la tournent contre les François, & achevent de les mettre en déroute. La fuite de l'Infanterie entraîna celle des Gendarmes, qui ne donnerent dans cette occasion aucun signe de courage. (*a*) Robert de la Marck fut le seul, à qui la tendresse paternelle fit faire une action de valeur: Voyant (*b*) Fleuranges & (*c*) Jamets ses Fils, Capitaines dans l'Infanterie Allemande, blessés & portés par terre, il entreprit de les sauver quelque chose qu'il lui en coutât; & pénétrant à la tête d'un Escadron, parmi les Suisses, que son courage surprit, il fut assez heureux pour dégager ses deux Fils (*d*). 1513.

Le Combat dura près de deux heures, & fut très-sanglant de part & d'autre. Il y périt environ quinze cens Suisses, & entr'autres le brave Mottin fut tué d'un coup de Pique dans la gorge. Du côté des François, le nombre des morts fut beaucoup plus grand; quelques-uns font monter leur perte à dix mille hommes. La plus grande partie des Allemans mourut les armes à la main, au lieu que presque toute l'Infanterie Françoise & Gascone fut massacrée en fuyant. La Cavalerie échappa à la furie des Suisses, qui ne purent la poursuivre; il n'y a point de doute qu'ils ne l'eussent facilement dissipée s'ils avoient eu des Chevaux; car elle fit sa retraite dans un extrême désordre. Tout le Bagage, vingt-deux grosses Pieces d'artillerie, & tous les Chevaux destinés à la servir, furent le prix de la Victoire. Les Suisses rentrerent le jour-même comme en triomphe à Novarre. Cette Action fit grand bruit dans l'Europe; & on alla jusqu'à soutenir que la hardiesse de l'entreprise, le mépris marqué de la mort, l'extrême valeur des Suisses dans la mêlée, & le bonheur de leurs armes étoient bien audessus des plus grands efforts de la valeur Greque & Romaine.

Les Vaincus se réfugierent en Piémont, d'où ils repasserent aussi-tôt les Alpes, malgré tous les efforts de Trivulce; après leur défaite, toutes les Villes du Milanès, qui s'étoient

(*a*) Robert II. du Nom, Duc de Bouillon. Il étoit Fils de Robert I. aussi Duc de Bouillon, tué au Siege d'Yvoy en 1489. & de Jeanne de Marlay. Il epousa Catherine de Croy, Fille de Philippe Comte de Chimay, Chevalier de la Toison d'or, & mourut en 1535.

(*b*) Robert de la Marck III. du Nom, Seigneur de Fleuranges & Duc de Bouillon après son Pere. Il épousa Guillemette de Sarbruk, Comtesse de Braine; & fut Maréchal de France.

(*c*) Guillaume de la Marck, Seigneur de Jamets, mort en 1529. sans posterité.

(*d*) L'aîné avoit 46 blessures.

1513. données à eux, obtinrent leur pardon moyennant de grosses sommes d'argent. Milan paya 20000 Ducats, & les autres Villes furent taxées suivant leurs facultés. Il étoit bien juste que les Suisses qui avoient acheté la Victoire au prix de leur sang, en retirassent le fruit aussi-bien que la gloire. Ils eurent donc tout l'argent qui fut donné par les Peuples. Ensuite voulant profiter de tous les avantages que pouvoit leur procurer la Victoire, ils entrerent dans le Marquisat de Montferrat & en Piémont, où l'on avoit donné retraite à l'Armée Françoise: ils y firent un butin immense, pillant ou faisant contribuer les Peuples, sans attenter à la vie, ni à l'honneur de personne.

Les Espagnols ne laisserent pas de mettre à profit cette Victoire, quoiqu'ils n'y eussent contribué en aucune maniere. Janus & Octavian Frégose allerent trouver Cardonne; le premier vouloit être rétabli dans la dignité de Doge, & l'autre la demandoit pour lui-même. Le Viceroy préféra Octavian, pour qui le Pape s'intéressoit beaucoup à cause de leur ancienne amitié, & de la promesse qu'il en tira de lui payer 50000 Ducats, quand il seroit établi à Génes. On lui donna donc 3000 Hommes de pié sous les ordres du Marquis de Pescaire, & le Viceroy s'avança avec le reste de l'Armée à Chiesteggio, pour le soutenir, faisant courir le bruit qu'il passeroit outre si la chose étoit nécessaire; mais il n'en fut pas besoin: Car aussi-tôt que le Marquis & Octavian se présenterent devant Génes, les Adorne n'étant pas assez forts pour résister, se retirerent, & Octavian fut élu Doge. Ainsi dans l'espace d'un an, cette Ville obéit successivement aux François, à Janus, aux Adorne, & à Octavian.

XXXV. Continuation de la Guerre.

D'Alviane ayant appris la défaite de l'Armée Françoise, & craignant que les Espagnols ne vinssent fondre sur lui, se retira a Pontevico. Delà, laissant Renzo de Ceré dans Crême, & abandonnant Bresse, parce qu'en y laissant des Troupes il auroit trop affoibli son Armée, qui n'étoit plus que de 600 hommes d'Armes, 1000 Chevaux-Legers, & 5000 Hommes de pié, il se rendit à la Tomba près de l'Adige. Il marcha avec tant de précipitation & d'épouvante, ne s'arrêtant que quand la nécessité l'obligeoit de faire rafraichir ses Troupes, qu'il laissa en chemin quelques pieces d'artillerie qui ne pouvoient

voient le suivre. Ainsi la moindre Troupe qui l'eût attaqué, n'auroit pas manqué à le défaire. Sa crainte cessa quand il vit qu'il n'étoit pas poursuivi ; & il s'arrêta à la Tomba. 1513.

Il eut soin de faire porter à Padoue & à Trevise le plus de vivres qu'on pût trouver dans le Veronese ; & en même-tems il envoya Jean-Paul Baglioné à Legnago avec 60 hommes d'Armes & douze cens hommes d'Infanterie. Baglioné fut reçu d'abord par les Habitans de la Ville, où il n'y avoit point de Garnison : il fit dresser ensuite une batterie dans la grande Place contre le Château, qui étoit gardé par 150 hommes d'Infanterie partie Espagnols, partie Allemans ; après quoi il donna l'assaut ; on ne sçait si l'on en doit attribuer le succès à la Fortune ou à la valeur. Pendant l'action, quelques feux d'artifices jettés par les Assiégeans, tomberent sur la Poudre à canon qui fit sauter une partie du Château : Dans le désordre de l'incendie, les Assiégeans se jetterent dans la Place, les uns par la brêche, les autres par escalade ; le Commandant Espagnol fut pris, & ceux de la Garnison qui n'avoient pas péri dans la premiere chaleur du combat, furent faits prisonniers.

Après la prise de Legnago, le Général Venitien jetta un Pont sur l'Adige, & il s'avança ensuite au Village de San-Giovanni à quatre milles de Verone, comptant sur quelques habitans de cette Ville, qui lui avoient promis de se révolter contre les Imperiaux. Il s'approcha le lendemain matin de la Porte de San-Massimo, & pointa du Canon contre le Bastion de cette Porte & contre la muraille, qui y est contigue, en attendant qu'on prît les Armes en sa faveur dans la Ville. La batterie ayant abattu environ dix ou douze toises du mur, & fait écrouler le Bastion de maniere que ses ruines formoient un bon retranchement devant la Porte, on donna un terrible assaut. Mais la Place fut vigoureusement défenduë par trois cens Chevaux & trois mille Lansquenets commandés par Roccandolf Officier de réputation. Il y avoit beaucoup à descendre de dessus la brêche dans la Place : d'ailleurs les Habitans ne faisoient aucun mouvement en faveur des Venitiens ; c'est pourquoi d'Alviane désespérant d'emporter Verone, fit sonner la Retraite. Il avoit même commencé à retirer son Canon, lorsque tout d'un coup il chan-

gea de dessein, sur un avis, qui lui vint, dit-on, de la
1513. part des Habitans, & il recommença l'Assaut avec plus de furie qu'auparavant. Mais trouvant toujours une égale résistance de la part des Ennemis, & la même froideur dans ceux qui l'avoient rappellé, il retira son Artillerie avec une extrême diligence, & revint au poste qu'il avoit quitté le matin: cette attaque lui couta plus de deux cens hommes, & entre autres Thomas Fabro de Ravenne, Officier d'Infanterie. Si d'Alviane ne réussit pas, du moins il fit parler avantageusement de son activité dans toute l'Italie, & l'on étoit surpris qu'il eût fait en un jour, ce qui en coute ordinairement trois ou quatre aux autres Capitaines. Ensuite il ravagea le Territoire de Vérone, dans la vûe de forcer les Habitans à traiter avec lui. Cependant l'Armée Espagnole s'approchoit. Le Viceroi ayant appris la perte de Legnago, & n'étant plus arrêté par l'affaire de Génes, résolut de voler au secours de l'Empereur. Il passa le Pô à la Stradella; les Villes de Bergame & de Bresse se rendirent d'abord, & Peschiera suivit leur exemple. Il forma le siége de la Citadelle de cette Place, défendue par une Garnison de 250 hommes: on croyoit communément qu'elle pouvoit se défendre quelques jours, mais il la força d'abord; & le Provéditeur fut fait prisonnier, avec tous les Soldats qui n'avoient pas été tués à l'assaut.

A l'approche des Espagnols, d'Alviane se retira à Alberé au-delà de l'Adige; & pour augmenter son Armée, il y fit venir de l'Infanterie du Polesine de Rovigo, & rappella la Garnison de Legnago. Quelques tems après, les Venitiens ayant appris la jonction du Viceroy avec les Allemans, & la perte de Legnago, & instruits que l'Ennemi marchoit à Montagnana, ils résolurent de se réduire à la défense de Padoue & de Trevise, les seules Places qui leur restoient en ces quartiers, & donnerent ordre à leur Armée de s'y retirer; ainsi 200 hommes d'Armes, 300 Chevaux-Legers & 2000 hommes de pié, se rendirent à Trevise sous le commandement de Jean-Paul Baglioné, qui avoit avec lui Malatesta de Sogliano & le Chevalier Della Volpé. D'Alviane partit avec le reste pour se jetter dans Padoue. Il mit dabord tous les soins à faire fortifier cette Place, à réparer les

Bastions & à perfectionner les ouvrages qui n'étoient pas achevés : ensuite afin d'empêcher les Ennemis de s'en approcher, il fit ruiner toutes les maisons & couper tous les arbres à trois milles aux environs ; ainsi tout étant découvert, ils se seroient exposés à beaucoup de danger ; outre qu'ils auroient eu besoin d'un nombre infini de Pionniers pour tenter les approches de la Place. 1513.

XXXVI. Leon X. s'efforce de regagner le Roy de France.

Cependant le Pape travailloit avec ardeur à étouffer la division que le Concile de Pise avoit fait naître dans l'Eglise. Cette affaire dépendoit absolument du Roy de France ; c'est pourquoi Leon employa toute son adresse pour tâcher de l'appaiser. Il le fit assûrer que le bruit qui s'étoit répandu qu'il avoit envoyé de l'argent aux Suisses, étoit faux : qu'il ne soûpiroit qu'après une Paix générale, & n'avoit d'autre dessein que de se montrer le Pere commun de tous les Princes Chrétiens : que sans les dissentions de la France avec l'Eglise, il suivroit avec joie l'inclination qu'il avoit à rechercher l'amitié du Roy, & que la violence qu'il étoit obligé de se faire dans cette occasion lui étoit très-douloureuse : mais que pour l'honneur du S. Siége & de sa propre dignité, il ne pouvoit communiquer avec lui, qu'après sa réconciliation, & lorsque cette démarche lui permettroit de le traiter en *Roi Très-Chrétien*, & en *Fils ainé de l'Eglise.*

Louis ne souhaitoit rien tant pour ses propres intérêts, que la réunion de la France à l'Eglise. Les Peuples, toute la Cour la demandoient avec instance, & la Reine l'en sollicitoit sans cesse : d'ailleurs il sentoit bien qu'il ne pouvoit traiter avec le Pape qu'après avoir obtenu l'absolution des Censures : ainsi il le crut sur sa parole, ou fit semblant de le croire ; & il lui envoya l'Evêque de Marseille pour cette négociation. Dès que cet Ambassadeur fut arrivé à Rome, le Pape fit rendre par le Concile un Decret qui permît aux Evêques de France & aux autres Prélats, que Jule II. avoit traités comme Schismatiques, de faire purger dans tout le mois de Novembre prochain, le Decret de contumace porté contr'eux.

XXXVII. Retour de Ste. Croix & de San-Severino à Rome.

Dans la même Session, il fut fait lecture d'un écrit signé de la main de Bernardin Carvajal & de Frederic de San-Severino, où sans prendre la qualité de Cardinaux, ils approuvoient tout ce qui avoit été fait dans le Concile de Latran, pro-

1513. mettant d'y adhérer & d'obéir au Pape ; ainsi ils reconnurent par cet Acte que leur déposition étoit légitime, puisqu'elle avoit été confirmée par ce Concile, du vivant de Jule qui l'avoit prononcée. On avoit déja parlé de leur rendre la Pourpre ; mais les Ambassadeurs de l'Empereur, du Roy d'Arragon, & les Cardinaux de Sion & d'Yorck s'y étoient fortement opposé. Ils disoient que pardonner aux Auteurs d'un si grand scandale, c'étoit blesser la Majesté du S. Siége, & donner un dangereux exemple. Outre cela, ils s'appuyoient encore de la fermeté de Jule, qui par la seule considération du bien public, les avoit poursuivis jusqu'à la mort. Le Pape penchoit vers la douceur, jugeant qu'il lui seroit plus facile d'effacer la mémoire du Concile de Pise par la clémence, que par la rigueur : D'ailleurs il étoit bien aise d'adoucir par ce moyen, le Roy de France, qui sollicitoit vivement en faveur de ces deux Cardinaux : enfin il n'étoit retenu par aucune haine particuliere contr'eux, & l'injure ne le regardoit pas personnellement ; au contraire Frederic de San-Severino avoit toujours été lié d'amitié avec les freres de Leon, & avec lui-même : c'est pourquoi ne voulant prendre conseil de personne, il fit lire dans le Concile l'acte de soumission de Bernardin & de Frederic, & il marqua ensuite le jour de leur réhabilitation, qui se fit ainsi.

Ils entrerent pendant la nuit secretement dans Rome, sans aucunes marques de la dignité de Cardinal. Le lendemain matin, avant que de se présenter devant le Pape, qui tenoit le Consistoire où les Cardinaux de Sion & d'Yorck n'avoient pas voulu se trouver, pour ne pas assister à cette cérémonie, ils parurent dans le Palais du Vatican, vêtus en simples Prêtres avec la Barette noire. Le peuple étoit accouru en foule, pour les voir ; & tout le monde étoit persuadé qu'une humiliation si publique, devoit être bien sensible à Carvajal & à San-Severino, dont l'orgueil étoit égal. Etant entrés au Consistoire, ils se mirent à genoux, & demanderent pardon au Pape & aux Cardinaux, avec beaucoup de soumission. Ensuite ils déclarerent qu'ils approuvoient tout ce qui avoit été fait par le Pape Jule, & nommément leur déposition ; après quoi ils ratifierent l'élection de Leon X. condamnant à haute voix le Conciliabule de Pise, comme Schismatique & détestable. Dès qu'on eut dressé un Acte autentique de leur déclara-

tion, & qu'ils l'eurent signé, ils se leverent, firent la révérence, & allerent embrasser tous les Cardinaux, qui ne quitterent pas leurs siéges; s'étant ensuite revêtus de la Pourpre, ils reprirent la place qu'ils occupoient avant leur déposition. Cet Acte les remit bien en possession de la dignité de Cardinal, mais il ne leur rendit pas leurs bénéfices qu'on avoit conféré à d'autres. 1513.

XXXVIII. Le Pape veut reconcilier l'Empereur & les Venitiens.

Cette condescendance du Pape ne contenta qu'en partie le Roy, d'ailleurs mécontent de ce que Leon s'efforçoit de faire la Paix entre l'Empereur & les Venitiens; la chose ne paroissoit pas difficile, après ce qui étoit arrivé. L'Empereur devoit la desirer selon toutes les apparences pour se mettre en état de recouvrer la Bourgogne en faveur de son petit-fils: les Venitiens sembloient avoir encore plus de raisons de la souhaiter. La déroute des François devoit les effrayer, & ils sçavoient que Louis XII. menacé de toutes parts, étoit hors d'état de rien entreprendre en Italie de toute cette année; ils apprenoient d'ailleurs que l'Armée Espagnole s'approchoit de leurs frontieres, & que les Troupes de Vérone devoient la joindre: enfin leurs Troupes & sur-tout leur Infanterie, étoient peu nombreuses, leurs finances épuisées; & ils avoient à soutenir seuls tout le poids de la Guerre, sans pouvoir compter sur le moindre secours prochain. Néanmoins toujours fermes & bravant le péril, ils persistoient à vouloir que la restitution de Vicence & de Vérone, fût un des préliminaires de la Paix.

XXXIX. Suite de la Guerre.

Dans ces circonstances l'Empereur pria le Pape de lui prêter 200 hommes d'Armes contre les Venitiens. Leon étoit peu disposé à les lui accorder, afin de ne pas aigrir le Roy de France; d'ailleurs il ne croyoit pas qu'il fût de l'intérêt de l'Empereur, ni du sien propre, de se rendre suspect aux Venitiens pour si peu de chose. Mais Maximilien insistant avec vivacité, il ne voulut pas d'un autre côté lui donner lieu de croire qu'il n'avoit pas dessein d'entretenir l'alliance contractée avec le dernier Pape. D'ailleurs il ne devoit aucun menagement aux Venitiens, dont l'Armée avoit insulté le Parmesan & le Plaisantin, lorsque d'Alviane étoit dans le voisinage de Crémone, & qui même n'avoient songé qu'après la retraite des François au-delà des Monts, à

nommer des Ambassadeurs pour lui porter le compliment
1513. d'obédience suivant l'ancien usage. Il envoya donc enfin ces deux cens hommes d'Armes sous les ordres de Troïle Savelli, d'Achille Torelli, & de Mutio Colonne.

Ce secours tout léger qu'il étoit, causa beaucoup de frayeur à Venise. Il fut pour le Sénat comme le signal de ce que Leon feroit dans la suite pour l'Empereur, & comme une preuve certaine qu'il seroit inséparable de leurs Ennemis. Ils n'abandonnerent cependant pas leur premiere résolution; au contraire, voulant braver la fortune, ils ordonnerent au Provéditeur de la Mer, qui étoit à Corfou, de rassembler le plus de Bâtimens qu'il pourroit, & d'aller insulter les côtes de la Poüille. Mais reflechissant ensuite au danger qu'il y avoit à irriter le Roy d'Arragon; ils révoquerent un ordre si imprudent. Les forces de ce Prince n'étoient pas méprisables; d'ailleurs il avoit toujours paru porter l'Empereur à la Paix.

Cependant le Viceroy se tenoit dans son poste de Montagnagna, toujours indécis sur ce qu'il avoit à faire. Les Allemans lui proposoient d'assiéger Padoue ou Trévise; mais il n'étoit pas en état de faire ces deux siéges, n'ayant dans son Armée que 1000 hommes d'Armes, peu de Chevaux-Legers, & environ 10000 hommes d'Infanterie, partie Espagnols, partie Allemans. Enfin on résolut de s'en tenir là-dessus à la décision de l'Evêque de Gurck, qui devoit bien-tôt se rendre à l'Armée, & on attendit son arrivée.

Dans le même tems Renzo de Ceré, Gouverneur de Crême, ayant eû avis qu'un Commissaire Espagnol étoit à Bergame pour recevoir 25000 ducats, que le Viceroy avoit exigés dans la Capitulation de cette Ville, il y envoya une partie de sa Garnison; ces Soldats s'y étant glissés pendant la nuit par le moyen des Habitans, enleverent le Commissaire avec l'argent qu'il avoit reçû, & le conduisirent à Crême.

Il y eut aussi des troubles à Génes, pour changer encore le Gouvernement de cette Ville. Antoniot & Jerôme Adorne s'adresserent dans ces vûes au Duc de Milan & aux Suisses. Ils représenterent au premier l'attachement de leur pere pour le sien, ajoûtant: qu'autrefois les Adorne avoient aidé Ludovic à recouvrer la Seigneurie de Génes, dont les intrigues des Frégose l'avoient dépouillé, & qu'il en avoit joui en paix du-

rant plusieurs années : Qu'ils avoient partagé la mauvaise fortune des Sforce ; puisque dans le même tems que Ludovic avoit perdu le Milanès, ils avoient été chassés de Génes ; & qu'ainsi il étoit juste qu'ils participassent aujourd'hui à leur prospérité : Que leur affection & leur fidélité étoient toujours les mêmes ; & qu'on ne devoit pas leur faire un crime de la nécessité où ils s'étoient trouvés d'avoir recours à ce même Roy de France, qui les avoit exilés de leur Patrie ; que ç'avoit été dans une tems où tout appui leur manquoit. D'ailleurs, ils le conjurerent de se ressouvenir de l'ancienne haine des Frégose contre sa Maison, de toutes les injures & de toutes les trahisons que Baptiste & le Cardinal, successivement Doges de Génes, avoient faites à son pere ; & de considerer qu'il ne pouvoit jamais compter sur Octavian, qui ayant hérité de cette haine, ne vouloit pas d'ailleurs reconnoître de Souverain à Génes. 1513.

Ensuite ils tenterent d'engager les Suisses à prendre en main leurs intérêts, en promettant de payer leur appui aussi cher qu'Octavian Frégose avoit acheté celui des Espagnols : Ils ajoûterent, que la défense du Milanès reconquis par les armes des Suisses regardant cette Nation, ils jugeassent si ce Duché seroit en sûreté, tandis que Génes, qui en étoit si voisine obéiroit à un Doge vendu à l'Espagne : Que c'étoit une tache à leur gloire, d'avoir souffert que cette Ville, qui devoit être le Prix de la Bataille de Novare devint la proye des Espagnols, qui, tandis que les Suisses bravoient la mort avec tant d'intrépidité, étoient demeurés dans une lâche inaction sur la Trebia ; qu'ils y avoient attendu en sûreté quel seroit le sort du combat, pour fuir, si la valeur des Suisses étoit malheureuse, & pour leur enlever le fruit de la Victoire, si elle favorisoit leur courage. Le Duc de Milan & les Suisses animés par les Adorne, faisoient déja marcher du côté de Génes, l'un toutes ses Troupes & les autres 4000 hommes ; mais les menaces du Viceroi & l'autorité du Pape, qui étoit dans les intérêts d'Octavian rompirent cette entreprise. Ensuite le Viceroy alla se poster à la Battaglia, à sept milles de Padoue ; & Benardin Carvajal étant allé reconnoître inconsidérément le Pays avec peu de Cavalerie, fut pris par Mercurio Capitaine des Chevaux-Legers Venitiens.

1513. Sur ces entrefaites, l'Evêque de Gurck s'étant rendu à l'Armée, on délibera sur ce qu'on avoit à faire. Ce Prélat proposa le Siége de Padoue, dont il promettoit la réussite dans la confiance qu'il avoit, disoit-il, que la valeur des Allemans & des Espagnols, unis ensemble contre des Italiens, vaincroit sûrement les plus grandes difficultés. Il avouoit que le Siége de Trévise seroit plus facile; mais il représentoit d'ailleurs, que la prise de cette Ville n'importoit pas beaucoup au fond de la guerre, au lieu que la Conquête de Padoue couvriroit absolument toutes les Places dont l'Empereur étoit en possession, & feroit perdre aux Venitiens toute espérance de rentrer jamais dans les Villes qu'on leur avoit enlevées. Le Viceroy & la plupart des Officiers n'étoient pas de cet avis. Vouloir forcer Padoue, étoit, selon eux, s'embarquer dans une entreprise pleine d'obstacles insurmontables, la Ville étant bien fortifié, abondamment pourvûe de Troupes, d'Artillerie, de Munitions, & défendue par la jeune Noblesse de Venise, qui s'y étoit déja rendue comme autrefois. Ils ajoûtoient que cette Place étoit d'un grand circuit; & que vû d'ailleurs sa nombreuse Garnison, sans compter les autres difficultés, il faudroit deux Armées pour l'investir, tandis qu'on pouvoit à peine se flater d'en avoir une. Que le nombre des Soldats étoit peu considérable; d'ailleurs, les Lansquenets attendroient-ils long-tems, sans se mutiner, qu'on leur payât leurs montres: Qu'enfin ils n'avoient presque ni Munitions, ni Pionniers, dont on ne pouvoit néanmoins se passer au Siége d'une grande Place. Cependant le Viceroy & les autres Officiers Généraux furent obligés de suivre la volonté de l'Evêque de Gurck. L'Armée alla donc camper à Bassanello, sur la Rive droite du Canal, à un mille & demi de Padoue; mais se trouvant fort exposée en cet endroit au feu d'un Bastion des Assiégés, elle passa le Canal & campa un peu plus loin. Les Généraux envoyerent de l'Infanterie se saisir de l'Eglise de S. Antoine, qui est à un demi mille de la Ville; & pour en faire les approches avec moins de péril, ils ouvrirent la Tranchée auprès de la Porte du nom de cette Eglise; mais comme cela demandoit un travail infini, & qu'il étoit difficile de trouver des Pionniers dans un Pays abandonné, les ouvrages n'avançoient pas beaucoup, & les Travailleurs étoient fort exposés; la Garnison faisoit de fréquentes sorties jour & nuit,

nuit, & d'ailleurs on manquoit de vivres : Enfin n'y ayant que la moindre partie de la Ville qui fut investie, les Albanois sortoient sans obstacle par les autres portes, empêchant les Convois d'aborder au Camp où d'ailleurs on ne recevoit rien par l'Adige, que les Venitiens tenoient avec des Barques armées. 1513.

Tant de difficultés obligerent Cardonne d'assembler une seconde fois le Conseil de Guerre; on y fut généralement d'avis qu'il y auroit moins de honte à lever le Siége, qu'à s'exposer davantage par opiniâtreté. Quand le Viceroy, suivi de plusieurs Officiers, vint faire part de cette résolution à l'Evêque de Gurck, qui n'avoit pas voulu se trouver au Conseil, il répondit, que n'étant pas Homme de Guerre, il avouoit sans honte qu'il avoit pû se tromper; qu'au reste, s'il avoit conseillé le Siége de Padoue, ce n'avoit pas été par ses propres lumiéres, mais sur l'autorité du Viceroy, qui avoit plusieurs fois pressé l'Empereur d'y consentir, lui faisant espérer d'emporter cette Place. Enfin ces aigreurs ne levant pas les obstacles, on décampa le dix-huitiéme jour du Siége. L'Armée fut continuellement harcelée dans sa retraite par les Chevaux-Legers, & elle se retira à Vicence, alors déserte, & qui étoit toujours à la discrétion du parti qui tenoit la Campagne.

Pendant que les Espagnols étoient devant Padoue, les Troupes du Duc de Milan, que le Viceroy avoit renforcées de mille hommes de pié commandés par Antoine de Leve, prirent Pontevico, où il y avoit deux cens hommes de Garnison. Ces braves Soldats ne craignant ni le Canon ni l'effort des Mines, soûtinrent vigoureusement l'Assaut; mais ils furent contraints de se rendre faute de vivres au bout d'un mois. Vers ce même tems, Renzo de Ceré défit Silvio Savelli, qui alloit à Bergame par ordre du Duc de Milan avec sa Compagnie, & quatre cens hommes d'Infanterie Espagnole. Peu de jours après, un Commissaire Espagnol s'étant rendu à cette même Ville pour y recevoir de l'argent, le même Renzo y envoya de Crême 300 Chevaux & cinq cens hommes de pié, qui prirent la Citadelle où il n'y avoit qu'une foible Garnison, & enleverent l'Espagnol, qui s'y étoit réfugié avec l'argent qu'il étoit venu chercher. A cette nouvelle, le Duc de Milan envoya Silvio Savelli & César Fieramosca avec soixante hommes d'Armes, trois cens Chevaux-Legers, & deux mille

1513. hommes de la Montagne de Brianza pour reprendre Bergame: Ils rencontrerent en chemin cinq cens Chevaux-Legers & trois cens hommes de pié, que Renzo y envoyoit aussi, & ils les mirent en fuite; ce qui fit que les Venitiens abandonnerent cette Place, laissant seulement Garnison dans la Citadelle qu'on appelle *la Capella*, située sur la Montagne hors de la Ville.

L'Evêque de Gurck & le Viceroi séjournerent quelque tems à Vicence, d'où ils donnerent ordre à Prosper Colonne, d'aller ravager Basciano & Marostica; ces Villes ne leur avoient donné aucun sujet d'en user ainsi; mais ils vouloient que leur Armée qui n'étoit pas payée, subsistât aux dépens des Peuples. L'Empereur manquoit toujours également d'argent, & le Roy d'Arragon n'étoit pas en état de soutenir seul le poids de la Guerre; d'ailleurs le Milanès surchargé par les Suisses, étoit bien éloigné de pouvoir fournir la moindre chose. L'Armée souffroit beaucoup à Vicence; les Chevaux-Legers dissipoient tous les convois qui n'étoient pas fortement escortés; & comme l'on n'avoit qu'un petit nombre de Cavalerie-Legere, il falloit y employer des Gendarmes. Pour se tirer de ce mauvais pas, l'Evêque de Gurck prit le chemin de Verone avec l'Infanterie Allemande, fort mécontent du Viceroy; celui-ci le suivant à petites journées, se posta à Alberé sur l'Adige, où il resta quelque tems pour donner aux Habitans du Veronèse le tems de faire leurs vendanges & de semer en sûreté; mais il ne lui fut pas possible d'arrêter les courses des Chevaux-Legers, qui enleverent même les Bœufs de l'Artillerie Allemande a la Porte de Verone.

XL. Le Viceroy s'avance jusqu'aux Lagunes de Venise.

Le Viceroy avoit eu dessein de mettre ses Troupes en quartier dans les Territoires de Bresse & de Bergame, d'ou il seroit à portée d'inquiéter Crême, la seule Ville que les Venitiens possédassent au-delà du Minzo. Cette résolution s'étant répandue, rassura les Pays voisins de Padoue. On y accourut donc en foule de toutes parts, & on y transporta beaucoup de vivres, ce qui changea le dessein du Viceroy. Car ne pouvant faire subsister son Armée autrement que par le pillage, il profita de l'occasion; & ayant fait venir l'Infanterie Allemande, il marcha à Montagnana & à Este, d'où il se rendit au Village de Bovolenta; ses Soldats prirent un grand nombre de Bestiaux, après quoi ils brûlerent ce Village, & plusieurs belles Maisons bâties aux environs.

L'avidité du pillage & le peu de résistance qu'on lui oppo-
soit, parce que toutes les Troupes Venitiennes étoient renfer- 1513.
mées dans Padoue & Trevise, firent naître au Viceroy l'envie d'approcher de Venise. Prosper Colonne n'approuvoit pas cette démarche, qui lui paroissoit téméraire & dangereuse; néanmoins l'Armée traversa le Bacchiglioné, saccagea Pievé di Sacco, Place fort peuplée, & s'avança ensuite à Mestré, & delà à Marghera sur les Lagunes. Pour rendre cette expédition plus mémorable, on fit conduire du côté de Venise dix grosses piéces de Canon, dont les boulets porterent jusqu'au Monastére de S. Secondo. Ensuite les Soldats se répandirent dans tout le Pays, que les Habitans avoient abandonné, & non contens d'avoir fait un butin considérable, ils brûlerent Mestré, Marghera, Lizza-fusina, toutes les Villes & Villages du Pays, & les Maisons qui avoient quelque apparence. Les Soldats Italiens, ceux même du Pape, moins excusables que les Etrangers, s'acharnerent avec autant de férocité que ces derniers à désoler leur propre Patrie, & à la dépouiller de ce qui contribuoit à sa magnificence.

XLI. Deroute de l'Armée Venitienne.

Les Habitans de Venise voyant leurs Maisons de Campagne, & leurs Villages en feu, & entendant le Canon des Ennemis, qui n'avoient d'autre but que de faire affront à la Ville de Venise, furent outrés de rage & de douleur. Un si terrible revers de fortune, qui après tant de Victoires sur Mer & sur Terre, en Italie & ailleurs, les exposoit aujourd'hui aux insultes d'une foible Armée en comparaison de celles qu'ils avoient mis sur pié tant de fois; l'insolence & le mépris outrageant que cette poignée de Soldats témoignoient à la République, revolterent tous les esprits. Le Sénat même abandonnant la résolution qu'il avoit prise de fuir les risques d'une Bataille, quelque avantage qu'on en pût espérer, se rendit aux vives sollicitations du Général d'Alviane, qui proposoit de rassembler toutes les Troupes, d'y joindre tous les Paysans de la Plaine & des Montagnes, & de charger les Ennemis dans leur retraite. Il assuroit que l'exécution de ce projet étoit facile, que les Ennemis ayant eû la témérité de s'engager si avant, & de se mettre entre Venise, Trevise & Padoue, ils ne pourroient se retirer qu'avec beaucoup de difficulté, chargés de butin comme ils l'étoient; & qu'ensuite ils seroient arrêtés par la di-

ſette des vivres, par les Rivieres, ou par l'embarras des
1513. défilés.

Les Eſpagnols ayant eû avis de cette réſolution, preſſerent leur marche, & ils arriverent à Citadella; mais il s'y étoit déja jetté un grand nombre de Soldats ennemis. L'Armée alla donc camper plus bas, ſur le bord de la Brenta, dans le deſſein de paſſer cette Riviere au Village de Conticella, où elle étoit guéable. Cependant ils n'oſerent le tenter, parce que d'Alviane étoit de l'autre côté avec ſes Troupes rangées en bataille, & ſoutenues par l'Artillerie qui bordoit le Rivage. Ce Général ne ſe contentant pas de garder ce poſte, avoit encore mis des Troupes à tous les autres paſſages. Les Eſpagnols feignant d'être toujours dans la réſolution de paſſer la Riviere au-deſſous de Citadella, d'Alviane porta toutes ſes forces de ce côté-là; mais la nuit ſuivante le Viceroy la paſſa ſans obſtacle à Nuova-croce, qui eſt à trois milles au-deſſus de Citadella; enſuite il marcha avec une extrême diligence vers Vicence. D'Alviane voulant les arrêter au paſſage du Bacchiglioné, les devança; & il reçut près de cette Ville deux cens cinquante hommes d'Armes & deux mille hommes de pié, que Jean-Paul Baglioné & André Gritti lui amenerent de Treviſe.

Le Général Venitien n'étoit pas dans le deſſein de riſquer un Combat, il ne ſongeoit qu'à fermer tous les paſſages & les défilés, & à s'oppoſer à la marche des Ennemis de quelque côté qu'ils vouluſſent tourner. Pour cet effet il avoit envoyé Jean-Paul Manfroné avec 4000 hommes de pié à Montecchio, & 500 Chevaux avec un grand nombre de Payſans à Barberano, pour couper aux Ennemis le chemin des Montagnes; outre cela il avoit fait occuper par d'autres Payſans tous les Paſſages, qui conduiſoient en Allemagne, & les avoit fait fortifier; enfin on avoit entrecoupé les chemins de foſſés, & on y avoit roulé de groſſes Pierres & jetté de grands abbatis d'Arbres. D'Alviane laiſſant une bonne Garniſon à Vicence ſous les ordres de Théodore Trivulce, ſe poſta avec le reſte de l'Armée à Olmo, qui eſt à deux milles de cette Place, ſur le chemin qui conduit à Verone, & il fortifia ſi bien ce paſſage & un autre défilé voiſin, où il mit de l'Artillerie, qu'il étoit impoſſible de les attaquer ſans beaucoup de perte. Le Chemin de Verone étant ainſi fer-

mé, les Ennemis qui cotoyoient les Montagnes, ne pouvoient s'étendre que très-difficilement dans ce Terrain marécageux; d'ailleurs le chemin de la Montagne, qui étoit encore plus étroit, & bien gardé, n'étoit pas moins impraticable. Ainsi les Espagnols investis presque de toutes parts, & continuellement harcelés par la Cavalerie Legere étoient fort embarrassés. La nuit étant survenue, ils camperent à un demi mille des Venitiens, après un leger Combat de quelques heures: Ensuite ils se mirent à déliberer sur ce qu'ils feroient dans cette extrêmité, & ils se déterminerent à prendre le chemin d'Allemagne pour se rendre à Verone par Trente, quoiqu'ils fussent presque certains que les Venitiens seroient maîtres de cette premiere Ville avant qu'ils pussent y arriver; car ils en étoient assez éloignés, & ils n'avoient laissé dans cette Place qu'une foible Garnison. 1513.

Suivant cette résolution l'Armée partit à la pointe du jour, & tourna vers Bassano ayant les Ennemis à dos, conjoncture la plus triste & la plus périlleuse à la Guerre. Quoiqu'ils marchassent en bon ordre, ils comptoient si peu de se sauver, qu'ils se seroient crus trop heureux de ne perdre que leur Bagage & quelques Chevaux. Comme ils décamperent sans bruit, d'Alviane ne s'apperçût pas si-tôt de leur retraite, à cause d'un Brouillard épais qui s'étoit élevé cejour-là. Mais il ne l'eût pas plûtôt apprise qu'il se mit à les poursuivre avec toute son Armée, composée de mille hommes d'Armes, mille Albanois & 6000 hommes d'Infanterie. Ces derniers tomboient à tous momens sur les Ennemis, & une infinité de Paysans descendant des Montagnes, faisoient feu continuellement sur eux: Ces attaques jointes à l'embarras des Chariots chargés de bagage & de butin, & à la difficulté des chemins, étroits & entrecoupés de fossés, qu'on n'avoit pas le tems de combler, rendoient la marche excessivement pénible. La vigilance des Chefs, & le courage des Soldats ne laissoient pas de maintenir le bon ordre, quoiqu'on fût obligé de marcher avec précipitation; mais lorsqu'on eût fait environ deux milles de cette maniere, toute l'Armée sentit bien qu'il n'étoit pas possible de continuer la retraite.

L'impatience des Venitiens ne leur permit pas de laisser murir une si belle occasion; d'Alviane toujours impétueux, & peu maître de son courage, fondit en bon ordre, avec

toute l'Armée sur l'Arriere-garde des Ennemis, com-
1513. mandée par Prosper Colonne. Sa fougue naturelle fut encore enflammée par des paroles piquantes de Loredano, l'un des Provéditeurs, qui lui reprocha de ne pas tomber sur des gens qui fuioient déja. On raconte encore la chose d'une autre maniere. Ce fut, dit-on, Prosper Colonne qui détermina le Viceroy à courir les risques d'un combat, plûtôt que de s'abandonner à la foible espérance qu'il avoit de se sauver: on ajoûte que les Espagnols ayant tout d'un coup rebroussé chemin, comme pour retourner vers Vicence, d'Alviane envoya Jean-Paul Baglioné & les Troupes venues de Trevise, occuper les Fauxbourgs de cette premiere Ville, & que ce Général, avec le reste de l'Armée, se posta à Créatia qui est à deux milles de cette Ville: qu'il y avoit en cet endroit une petite hauteur, d'où l'Artillerie pouvoit faire beaucoup de mal aux Ennemis, & au pié de cette éminence un vallon capable de contenir l'Armée en bataille, & qui n'avoit qu'une seule issue étroite & presque environnée de Marais; & qu'enfin Prosper jugeant que ce lieu là ne seroit pas avantageux aux Venitiens, conseilla d'en faire le champ de bataille. Quoiqu'il en soit, Prosper reçut d'Alviane avec beaucoup de valeur, & fit dire au Viceroy qui commandoit le Corps de Bataille, de venir à son secours; en même-tems l'Infanterie Espagnole s'avançant d'un côté sous les ordres du Marquis de Pescaire, & les Lansquenets de l'autre, la charge fut si vive que les Venitiens commencerent à plier. Les Soldats de Romagne, qui avoient à leur tête (a) Barboné de Naldo de Brisighella, furent les premiers à jetter leurs Armes, & à prendre la fuite; ce lâche exemple fut suivi du reste de l'Armée, & personne ne fit tête à l'Ennemi. D'Alviane lui-même frappé d'une déroute si prompte, démentit son courage, & céda la Victoire sans la disputer. L'Artillerie & tout le Bagage en furent le prix; l'Infanterie Venitienne se sauva de différens côtés, tandis qu'une partie des Lances s'enfuirent dans les Montagnes; le reste se sauva à Padoue & à Trevise, où d'Alviane & Gritti se réfugierent aussi. François Calzonné, Antoine Pio vieux Capitaine & Constance

(a) Il est nommé dans la suite *Babboné*.

son fils, Meleagre de Forli, & Louis de Parme, furent tués dans cette déroute. Paul de Sant-Angelo se sauva demi mort & couvert de blessures. Jean-Paul Baglioné, Jule fils de Jean-Paul Manfroné, Malatesta de Sogliano, & plusieurs autres officiers de marque furent faits prisonniers. Le Provéditeur Loredano eut encore un plus triste sort; car étant tombé entre les mains de deux Soldats, qui se le disputoient, l'un d'eux le tua brutalement. Il y eut en tout environ 400 hommes d'Armes & 4000 hommes de pié tués ou faits prisonniers, parce que le Marais en empêcha beaucoup de se sauver; & qu'il en perit encore un plus grand nombre dans la fuite, Théodore Trivulce ayant fait fermer les Portes de Vicence, de peur que les Vainqueurs n'y entrassent pêle-mêle avec les Vaincus, ce qui fut cause que plusieurs se noyerent dans la Riviere voisine qu'ils tenterent de passer à la nage; Hermés Bentivoglio, & Sacromoro Visconti furent du nombre de ces derniers. 1513.

Ce fut ainsi que les Venitiens perdirent leur Armée auprès de Vicence, le 7 d'Octobre; Déroute qui doit instruire les Capitaines à ne compter sur l'Infanterie Italienne dans un combat, qu'après qu'elle s'est formée dans plusieurs batailles. Cette occasion est d'ailleurs mémorable, parce qu'un instant y donna la victoire à des Troupes qui désespéroient presque entierement de leur salut. Trevise & Padoue auroient été fort exposées après cette défaite malgré la présence du Général dans la premiere, & de Gritti dans l'autre, si la saison avancée avoit permis d'assiéger des Places si bien fortifiées, ou si les Chefs de l'Armée Ennemie avoient pû disposer de Troupes mal payées. D'ailleurs les Venitiens faisant tête au malheur, malgré la crainte que leur inspiroit un événement si contraire à leurs espérances, pourvurent avec soin à la sûreté de ces deux Places; & ils y envoyerent beaucoup de jeune Noblesse, comme c'étoit-là la coutume dans les grands périls.

XLII. Negociation inutile. Paix entre l'Empereur & les Venitiens.

L'Empereur parut plus disposé depuis cette victoire à faire la Paix avec les Venitiens. Elle se négocioit toujours à Rome. L'Evêque de Gurck s'étoit rendu à cette Ville, principalement pour faire le compliment d'obédience à Sa Sainteté, au nom de l'Empereur & de l'Archiduc. François Sforce, Duc de Barri, l'avoit accompagné pour en faire autant au nom de Maximilien, Duc de Milan son frere. Quoique l'Evêque eût tou-

1513. jours la qualité de Lieutenant Général de l'Empereur en Italie, il entra dans Rome, avec moins de faste que la premiere fois ; il ne voulut pas même prendre en chemin les marques du Cardinalat, que le Pape lui avoit envoyées jusqu'à Pongibonzi. A l'arrivée du nouveau Cardinal, les Ambassadeurs de Venise, remirent de concert avec lui tous les differends de leur République avec l'Empereur à la décision du Pape. Mais cette démarche n'étoit pas sincere ; car ni le Cardinal, ni les Ambassadeurs, qui craignoient également de remettre une affaire si importante à un arbitrage suspect, ne voulurent signer le compromis qu'après que le Pape eût donné secretement parole à chacun d'eux séparément, de ne rien décider que de leur consentement. En conséquence de cet acte le Pape suspendit par un Bref tous Actes d'hostilité entre les Parties, & elles poserent les Armes avec joye. Mais cette suspension fut mal observée par le Viceroy. Après sa victoire, il s'étoit posté entre Montagnana & Este, d'où il avoit envoyé une partie de ses Troupes dans le Polesine de Rovigo. Elles faisoient par-tout des ravages inouis. Le Viceroy alléguoit pour s'en excuser, tantôt que ces Pays dépendoient de l'Empire, tantôt qu'il attendoit des nouvelles du Cardinal de Gurck.

L'arbitrage du Pape entamé, & continué, sans dessein d'y déférer de part & d'autre, finit comme il avoit commencé. Il survint trop de difficultés dans la négociation, & les Parties étoient trop attachées à leurs intérêts pour se concilier. L'Empereur vouloit garder une partie des Places conquises, & faire payer bien cher la restitution des autres. Les Venitiens au contraire les redemandoient toutes, & n'offroient qu'une modique somme. On soupçonnoit alors le Roy Catholique de traverser en secret la négociation, quoiqu'il feignît toujours de la désirer. Les Venitiens lui reprochoient d'avoir remis tout récemment à l'Empereur la Ville de Bresse que le Viceroy avoit gardée jusqu'à ce tems, sous prétexte d'engager plus fortement l'Empereur à faire la Paix. On conjecturoit que Ferdinand n'en usoit ainsi que parce qu'il n'espéroit pas de se reconcilier sincerement avec les Venitiens après les outrages qu'il leur avoit faits ; d'ailleurs sentant bien que sa réputation & sa grandeur en Italie, dépendoient

dépendoient de son Armée, & ne pouvant payer ces Troupes faute d'argent, il vouloit les faire subsister des contributions de ses Alliés, & du pillage des Ennemis: Toutes ces raisons obligerent le Pape à se désister de l'arbitrage dont il s'étoit chargé. 1513.

XLIII. Suite de la Guerre.

Quelque tems après, les Allemans surprirent par le moyen d'un petit nombre de Bannis, Marano, ville Maritime du Frioul, & prirent ensuite Montéfalconé. Les Venitiens voulurent reprendre Marano, qui n'est qu'à 60 milles de Venise, & ils l'attaquerent par mer & par terre; mais toujours malheureux, ils furent battus par tout. Renzo de Ceré fut le seul entre les mains de qui les Armes Venitiennes ne perdirent pas toute leur réputation; quoiqu'il fut attaqué dans Crême par la peste & sur le point de l'être par la famine; se trouvant d'ailleurs comme assiégé par les Troupes Espagnoles & Milanoises, qui avoient leurs quartiers dans toutes les Villes voisines, il ne laissa pas de surprendre Calcinaïa ville du territoire de Bergame, où il enleva le bagage de César Fieramosca, de 40 hommes d'Armes & de 200 Chevaux-Legers de la Compagnie de Prosper Colonne. Peu de jours après il s'introduisit la nuit dans Quinzano, où il surprit le Lieutenant du Comte de Santa-Severina; & il pilla le bagage de 50 hommes d'Armes de la Compagnie de Prosper à Trevi..

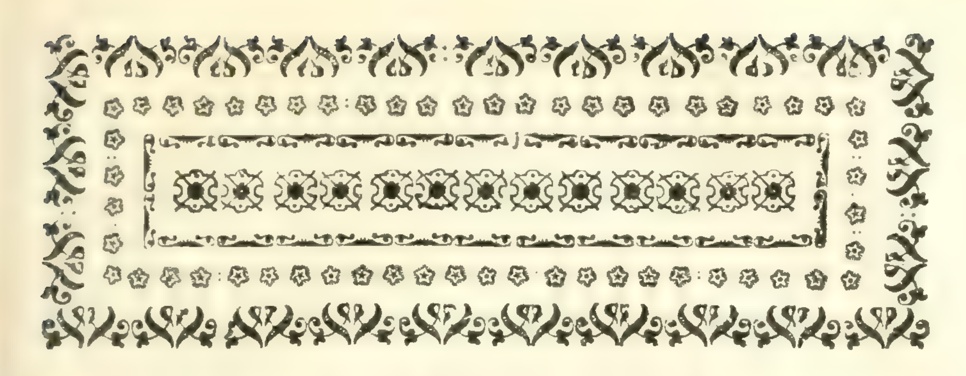
Pendant ces hostilités, le reste de l'Italie fut assez tranquille; si ce n'est que les Fiesque & les Adorne à la tête de 3000 hommes du Pays, & peut-être favorisés sous main, par le Duc de Milan, prirent la Spécié avec d'autres Places de la côte du Levant, & se présenterent devant les Murs de Génes: mais ils furent obligés de se retirer en désordre, après avoir perdu une partie de leur monde & quelques piéces d'Artillerie.

Il y eut aussi un commencement de guerre en Toscane. Les Florentins se mirent à inquiéter les Lucquois, dans l'espérance que la crainte des forces du Pape les obligeroit d'acheter la Paix par la restitution de Pietrasanta & de Mutroné. Ils disoient qu'il n'étoit pas juste que la Ville de Lucques jouît des avantages d'un Traité qu'elle avoit violé en donnant des secours secrets aux Pisans. Les Lucquois firent de grandes plaintes au Pape, & au Roy Catholique, dont ils avoient la protection: mais n'ayant reçu aucune réponse favorable des

deux côtés, ils prirent enfin le parti de remettre cette affaire à
1513. la décision du premier, dont les Florentins accepterent la médiation. Leon décida que les Lucquois, qui avoient restitué quelque tems auparavant la Carfagnana au Duc de Ferrare, rendroient Pietrasanta & Mutroné aux Florentins, à condition qu'il y auroit entr'eux une Paix ferme & durable.

Vers la fin de cette année, les Châteaux de Milan & de Crémone, qui commençant à manquer de vivres, avoient déja promis de se rendre dans un certain tems, s'ils n'étoient pas secourus, ouvrirent leurs Portes à Maximilien Sforce : ainsi il ne restoit plus au Roy de France en Italie que la Lanterne de Génes. Les Habitans de cette Ville tenterent de faire sauter ce Fort par le moyen des Mines. Pour s'en approcher, ils construisirent une espece de Bac, couvert de 50 pieds de long sur 30 de largeur, & capable de contenir 300 hommes; & ils le revêtirent de laine, pour amortir les boulets de Canon. Cette nouvelle machine qui couta beaucoup de soins à l'Ingénieur, eut néanmoins le sort de la plûpart de ces sortes d'inventions, dont l'épreuve fait voir l'inutilité





HISTOIRE DES GUERRES D'ITALIE DE FRANÇOIS GUICHARDIN.

LIVRE DOUZIÉME.



CETTE même année, le Roy d'Angleterre ayant formé la résolution d'attaquer la France, par terre & par mer, avec de puissantes forces, offrit 120000 Ducats à l'Empereur pour entrer dans le même tems en Bourgogne avec 3000 Chevaux, & 8000 Hommes de pié, partie Suisses, partie Allemans. Quoique cette Guerre soit étrangere à l'Italie, il est à propos d'en dire ici deux mots, comme on a déja fait plus haut dans une autre occasion, à cause de la liaison que ces troubles ont avec les affaires de ce Pays. Henri VIII. non content d'armer Maximilien con- 1513.

tre Louis XII. engagea encore les Suisses, moyennant quel-
1513. que argent, à faire une diversion de leur côté en France. Pour lever même toutes sortes de difficultés à leur égard, Maximilien consentit qu'ils gardassent une partie de la Bourgogne jusqu'à l'entier payement de leur solde. L'Anglois avoit toujours compté que le Roy d'Arragon son Beau-pere, se joindroit à lui dans cette occasion, comme celui-ci l'avoit fait espérer. Aussi n'apprit-il qu'avec beaucoup de surprise & d'indignation la nouvelle de la Tréve conclue entre Louis XII. & Ferdinand. Toute l'Angleterre en fut extrêmement irritée, & si le Roy n'avoit interposé son autorité, la Populace de Londres auroit assommé l'Ambassadeur d'Arragon. Cette conduite de l'Espagnol, ne fut pas capable de rallentir l'ardeur de Henri. Si ses espérances étoient trompées de ce côté-là, il étoit assûré des secours de l'Empereur, & il pouvoit entrer en France par les Etats de l'Archiduc, qui non content de permettre à ses Sujets de servir le Roy d'Angleterre, promit encore de fournir des vivres à son Armée. Louis de son côté n'oublioit rien pour conjurer l'orage qui le menaçoit. Il faisoit équipper une Flote pour l'opposer aux Anglois, & levoit des Troupes de toutes parts, & sur-tout des Lansquenets, pour former une Armée de terre. Il avoit même député vers les Cantons, afin d'en obtenir quelque secours dans l'occasion présente, où il ne s'agissoit nullement des affaires d'Italie. Mais les Suisses ne songeant qu'à la sûreté du Milanès, vouloient, avant de rien accorder, que le Roy se réconciliât avec le S. Siége, & fit sortir ses Troupes du Château de Milan. Ils exigeoient encore qu'il renonçât à ses prétentions sur ce Duché, & promît de n'attaquer jamais ni Milan, ni Génes.

Louis n'ayant pas réussi de ce côté-là, résolut de susciter des affaires à Henri. Dans cette vûe, il fit venir à la Cour le Duc de Suffolc qui avoit des Droits à la Couronne d'Angleterre. Henri dans le premier feu de sa colere fit décapiter le Frere de ce Seigneur, qu'il avoit toujours retenu en prison, depuis que Philippe Roy de Castille le lui avoit livré, lorsqu'il fut jetté sur les côtes d'Angleterre. Le Roy de France pouvoit encore espérer de faire une Paix solide avec l'Espagne. En effet, le Roy d'Arragon ne croyant pas que le Duché de Milan pût se défendre aisément contre la France & les Venitiens réunis, avoit

envoyé un de ses Secrétaires à ce Prince, pour lui proposer un Traité plus durable que la Tréve; d'ailleurs n'ignorant pas que l'agrandissement de l'Empereur, & de l'Archiduc les mettroit en état de lui disputer la Régence de Castille, il avoit intérêt d'empêcher la ruine de la France, qui balançoit seule leur grandeur. Enfin Louis XII. avoit armé l'Ecosse contre l'Angleterre. Jâque qui regnoit alors en ce Pays, s'étoit engagé à faire une diversion en faveur d'un ancien Allié, dont il craignoit que le malheur n'entraînât sa ruine. Il ne demanda même que 50000 livres pour acheter des munitions, & il se prépara avec une extrême diligence à passer en Angleterre. 1513.

Mais soit que le Roy de France eut tourné ses vûes du côté du milanès, soit qu'entraîné par sa négligence ordinaire, il comptât trop d'ailleurs sur la Tréve faite avec l'Espagne, il n'avoit songé que fort tard à ces expédiens: Henri VIII. ne fut pas plus actif que son Ennemi, & il laissa écouler plusieurs mois, sans achever ses préparatifs. Comme l'Angleterre jouissoit depuis long-tems d'une profonde Paix, & que la méthode de la Guerre étoit absolument changée, on y manquoit des armes, qui étoient alors en usage; il fallut donc en acheter de nouvelles, de l'Artillerie & des munitions, & lever de l'Infanterie, & même de la Cavalerie en Allemagne, les Anglois ne combattant jamais qu'à pié. Ainsi les Troupes Angloises ne passerent la Mer qu'au mois de Juillet. Après avoir pris quelques jours de repos dans le voisinage de Boulogne, elles formerent le Siége de Terouanne, Ville de Picardie, située dans le Pays appellé *Morini* par les Latins. Henri ne tarda pas à se rendre à l'Armée. Il avoit cinq mille Chevaux & plus de quarante mille hommes d'Infanterie. Les Anglois arrivés devant Terouanne, fortifierent d'abord leur Camp, suivant leur ancienne coutume, par des Fossés profonds, des Palissades, & des Chariots, & borderent ces retranchemens d'un grand nombre de Piéces de Canon; ce qui faisoit une espece de Place forte. Ensuite ils commencerent à faire agir l'Artillerie contre la Ville & à creuser les Mines; mais leur courage ne répondit pas à un si terrible appareil, ni à leur réputation; car ils n'oserent se présenter à l'Assaut. A la verité la Place étoit bien pourvûe d'Artillerie, mais elle n'avoit qu'une foible Garnison de 250 Lances & deux mille hommes de pié, animés cependant

1513. par l'espérance d'un prompt secours. En effet, Louis étoit déja à Amiens où il avoit assigné le rendez-vous à son Armée; elle devoit être de deux mille cinq cens Lances, de dix mille Lansquenets commandés par le Duc de Gueldres, & d'un pareil nombre d'Infanterie Françoise; les Assiégés encouragés par la proximité de leur Roy, faisoient un feu continuel avec leur Artillerie. Ce n'est pas qu'ils fussent sans crainte au-dedans, car excepté le bled dont ils étoient assez bien pourvûs, ils manquoient d'ailleurs de vivres. Sur ces entrefaites, le grand Chambellan d'Angleterre fut tué d'un coup de Canon, & Talbot Gouverneur de Calais eut la jambe emportée.

Quoique la vigoureuse défense de Terouanne dût rassurer le Roy de France, il étoit néanmoins fort inquiet sur l'événement du siége; car n'ayant commencé ses préparatifs que très-tard, avec la négligence naturelle aux François, & l'Infanterie Allemande étant d'ailleurs difficile à trouver, il n'avoit pas encore formé son Armée. Il étoit résolu de ne point hazarder de Bataille, pour ne pas exposer ses Etats à un péril évident en cas de malheur: D'un autre côté, il espéroit que l'hyver qui se fait sentir de bonne heure en Picardie, combattroit pour lui. Il prit donc le parti de demeurer à Amiens, & ses Troupes s'étant enfin assemblées, il leur assigna des quartiers dans le voisinage de Terouanne; il donna le commandement de ces Troupes au Duc de Longueville, qu'on appelloit aussi le Marquis de Rothelin, Prince du sang Royal, & Capitaine des cent Gentilhommes de la Garde, & au Maréchal de la Palice. Enfin il enjoignit à ces deux Généraux de ne rien hazarder, & de se contenter de mettre des vivres & des Troupes dans les Places voisines qu'on n'avoit pas mieux pourvûes que Terouanne; ils avoient aussi ordre d'en faire entrer dans cette Ville, ce qui n'étoit pas facile, vû leur mésintelligence. Longueville fier de sa haute noblesse, & la Palice de son expérience à la Guerre, cherchoient à s'emparer de toute l'autorité: Cependant les vives instances de la Garnison de Terouanne les déterminerent à faire partir de concert 1500 Lances qui devoient se couler dans la Place, par l'endroit le plus éloigné du Camp Ennemi. Cette Cavalerie s'étant approchée des murs, le Canon de la Ville fit un feu si terrible que trois mille An-

glois qui gardoient les passages, furent obligés de les abandonner. Le reste de l'Armée ne put même faire assez de diligence 1513.
pour fermer une seconde fois ce chemin, ayant été arrêtee par des Tranchées que la Garnison avoit fait creuser près de cet endroit. Ainsi Fontraille qui étoit à la tête du secours, pénétra jusqu'à la Porte de la Ville, & y fit entrer quatre-vingt Gendarmes qui avoient quitté leur Chevaux; comme les Assiégés, le souhaitoient, & se retira sans aucune perte. Il lui eut été facile de jetter en même-tems des vivres dans la Place, s'il en eut apporté avec lui.

Lougueville & la Palice animés par ce succès, entreprirent de faire entrer un grand Convoi à Terouanne; mais les Ennemis ayant présenti ce dessein, fermerent les passages par de nouveaux retranchemens, & commanderent leur Cavalerie & quinze mille Lansquenets pour combattre les François dans leur retraite. Ceux-ci trouvant les chemins fermés, se retiroient en désordre, sans la moindre défiance. Ils étoient même déja montés sur des Bidets, pour marcher plus commodément, lorsqu'ils se virent brusquement attaqués. Dans la premiere surprise, ils prennent la fuite sans résistance; il y en eut plus de trois cens tués, ou pris dans cette déroute. Le Duc de Longueville, Bayard, la Fayette & plusieurs autres Officiers de Marque furent du nombre des derniers. La Palice qui avoit eu le même sort, s'échappa heureusement des mains de l'Ennemi.

On crut généralement que cette Victoire eût été suivie de la Conquête de la France, si les Anglois avoient sçû en profiter. Car pour tailler toute l'Armée en piéces, ils n'avoient qu'à tomber sur un gros de Lansquenets, qui étoit resté derriere la Gendarmerie. Aussi à la premiere nouvelle de cette défaite, le Roy de France croyant ses Lansquenets perdus comme la Cavalerie, il s'abandonna au désespoir, & parut déterminé à se retirer en Brétagne. Cependant les Anglois qui n'avoient d'autre objet que la prise de Terouanne, exposerent à la vûe des Assiégés les prisonniers & les drapeaux qu'ils venoient d'enlever; alors la Garnison Françoise n'espérant plus de secours, & les Lansquenets ne voulant pas s'exposer à périr par la Famine, jugerent à propos de se rendre. On convint donc que si dans deux jours la Place n'étoit pas secou-

rue, la Garnison auroit la liberté de se retirer où elle voudroit
1513. avec ses Chevaux. Ce fut un grand bonheur pour la France que Terouanne eût résisté pendant 50 jours; car si elle eût capitulé plûtôt, ce Royaume se seroit trouvé dans une extrême péril. Quelques jours avant la Capitulation, l'Empereur se rendit au Camp des Anglois, & revit avec plaisir ces mêmes lieux, où jeune encore, & avec bien moins de puissance qu'alors, il avoit défait si glorieusement l'Armée de Louis XI. Tant qu'il demeura dans l'Armée, il y donna l'ordre.

I. Irruption des Suisses dans la Bourgogne.

La France avoit des Ennemis plus redoutables que les Anglois: Les Suisses qui l'attaquerent dans le même-tems, mirent ce Royaume encore dans un plus grand danger. Ils vouloient absolument que Louis abandonnât ses prétentions sur le Milanès: ses refus aigrirent si fort le Peuple que se déclarant avec fureur contre lui, il brûla les Maisons de plusieurs particuliers de Lucerne, qu'on croyoit dans les intérêts de la France, & força les principaux de la Nation à jurer qu'ils rapporteroient leurs Pensions, pour être distribuées en commun; une Diéte ayant ensuite ordonné qu'on prendroit les Armes, vingt mille Suisses se jetterent en Bourgogne avec mille Chevaux & plusieurs Piéces d'Artillerie que l'Empereur leur fournit. Ce Prince leur avoit promis aussi-bien qu'au Roy d'Angleterre, de marcher en personne à cette Expédition; mais soit légereté de sa part, soit méfiance sur le compte des Suisses, il ne voulut pas accomplir sa promesse.

II. Traité de *Dijon*.

Leur Armée parut bien-tôt à la vûe de Dijon, Capitale de la Province. Les Soldats se défiant de leurs Officiers, qui en effet étoient entrés en négociation avec les François, se saisirent de l'Artillerie qu'ils tournerent contre la Ville; la Tremoille (*a*) y commandoit une Garnison de mille Lances & de 6000 hommes d'Infanterie. Ce Seigneur voyant qu'il ne lui étoit pas possible de défendre la Place, crut devoir recourir d'abord aux derniers remédes; ainsi sans attendre les ordres du Roy, il convint avec les Assiégeans, que ce Prince céderoit ses prétentions sur le Milanès; qu'il payeroit aux Suisses 600000 Ducats en différens termes; & pour la sûreté du Traité, il leur donna en ôtage quatre personnes de la premiere qualité. Les Suisses de leur côté ne s'engagerent qu'à se retirer dans leur Pays, sans

(*a*) Il étoit Gouverneur de Bourgogne.

que

que le Roy pût compter à l'avenir sur leur amitié. Enfin il leur étoit libre de rentrer en France quand ils voudroient. Dès qu'on leur eût livré les ôtages, ils reprirent la route de la Suisse. Ensuite ils firent dire au Roy d'Angleterre, qu'ils n'avoient traité sans sa participation que parce qu'il avoit manqué à sa parole, en ne leur payant pas au jour marqué les sommes promises; on crut assez généralement que la prudence de la Tremoille avoit sauvé la France. En effet après la prise de Dijon, les Suisses auroient pû pénétrer sans obstacle jusqu'aux Portes de Paris. D'un autre côté, le Roy d'Angleterre auroit passé la Somme, & se seroit joint à eux, sans que le Roy de France, qui n'avoit encore que six mille Lansquenets eût été en état de s'opposer à cette jonction. Le Duc de Gueldres n'étoit pas encore arrivé, & Louis n'auroit pû que se renfermer dans ses Places. Ce Traité lui parut néanmois désavantageux, & il se plaignit de la Tremoille, à cause de la somme qu'il avoit promise, & particulierement parce qu'il crut que la renonciation à ses Droits sur le Duché de Milan etoit une tache à sa propre réputation, & à la gloire du nom François. Dans cette idée quoiqu'il eût tout lieu de craindre que les Suisses ne revinssent sur leurs pas, il refusa de ratifier le Traité; & il aima mieux s'exposer aux dernieres extrêmités, que de renoncer à de si cheres prétentions. A la vérité il étoit rassuré par la proximité de l'hyver, & par l'espérance que les Suisses ne pourroient se rassembler si-tôt. Il leur fit proposer de nouvelles Conditions; mais ils les rejetterent avec hauteur, & menacerent de faire trancher la tête aux Otages, si le Roy ne leur envoyoit la ratification dans un certain tems. 1513.

Après la prise de Teroüanne, l'Archiduc prétendit que cette Place lui appartenoit, en vertu de quelques anciens droits. Le Roy d'Angleterre au contraire vouloit la garder comme sa conquéte. Mais pour aller au-devant de toute division, Henri convint avec l'Empereur de la démanteler, quoique le contraire eût été stipulé par la Capitulation. Ensuite Maximilien quitta le Camp, persuadé par la manœuvre des Troupes Angloises, que cette Nation ignoroit l'Art de la Guerre, & qu'elle étoit fort téméraire.

V. Siege & prise de Tournay.

Henri mit ensuite le siége devant Tournay, Place fort riche, & depuis long-tems attachée à la France; mais cette Ville étant enclavée dans les Etats de l'Archiduc, les François

1513. qui n'osoient paroître en campagne ne pouvoient la secourir. Le Roy de France regarda comme un grand bonheur que les Anglois eussent pris ce parti ; car il craignoit qu'ils ne pénétrassent dans le Royaume ; ce qui l'auroit jetté dans un étrange embarras. A la vérité il avoit alors deux cens Lances, huit cens Chevaux-Legers Albanois, & 19000 hommes d'Infanterie, sçavoir 10000 Allemans, (*a*) 1000 Suisses, & 8000 François, outre 500 Lances qu'il avoit envoyées à S. Quentin ; mais l'Armée Angloise étoit supérieure en nombre, & elle avoit reçû des renforts si considérables, qu'on la faisoit monter à 80000 Combattans. Il espéroit même si peu de conserver Boulogne, & le reste du Pays qui est au-delà de la Somme, qu'il s'étoit borné à la défense d'Amiens, d'Abbeville, & des autres Places situées sur cette Riviere, dont il étoit résolu de disputer le passage à l'Ennemi. Son dessein étoit de temporiser jusqu'à l'Hyver, ou du moins jusqu'à ce que la diversion que le Roy d'Ecosse devoit faire, & sur laquelle il comptoit beaucoup, eût mis l'Anglois dans la nécessité de défendre ses propres Etats. Le bruit commun fut que les Anglois ne se déterminerent au siége de Tournay, que par les Conseils de l'Empereur, qui espéroit que cette Place seroit rendue sur le champ, où dans la suite à son petit fils, auquel on prétendoit qu'elle appartenoit. Cette entreprise étoit peu digne d'une Armée aussi belle que la leur. On crut encore qu'ils craignirent de manquer de vivres s'ils entroient en France, & qu'il ne fût trop facile de secourir les autres Villes qu'ils pourroient assiéger. Tournay n'avoit point de Troupes étrangeres pour sa défense, elle n'espéroit d'ailleurs aucun secours, & l'Artillerie des Assiégeans la foudroyoit de tous cotés ; ainsi elle ne fit que peu de résistance, & les Bourgeois se rendirent vies & bagues sauves, en payant néanmoins cent mille ducats pour se racheter du pillage.

VI. Bataille de la Twede où le Roy d'Ecosse est tué.

La fortune ne fut pas d'ailleurs plus favorable à la France. Le Roy d'Ecosse fut vaincu dans une sanglante Bataille sur la (*b*) Twede. Catherine d'Arragon, Reine d'Angleterre se

(*a*) C'étoient apparemment de simples particuliers qui s'étoient mis à son service sans l'aveu de la Nation.

(*b*) Cette Riviere se jette dans la Mer Britannique, au-dessous de la Ville de Barwick. La Bataille se donna au mois de Septembre.

trouva en perſonne à l'Armée Angloiſe dans cette occaſion. Jacque y périt avec ſon fils naturel, l'Archevêque de S. André, & pluſieurs autres Prélats & Seigneurs du Royaume, il reſta ſur le champ de Bataille plus de douze mille Ecoſſois. 1513.

Vers la fin d'Octobre, Henry ayant laiſſé dans Tournay une nombreuſe Garniſon, congédia ſa Cavalerie & ſon Infanterie Allemande, & repaſſa dans ſes Etats; cette derniere Place fut tout le fruit d'une guerre où il avoit fait une dépenſe prodigieuſe, & dont les préparatifs avoient annoncé de ſi grands événemens; car les Fortifications de Terouanne étant ruinées, le Roy de France pouvoit y rentrer lorſqu'il voudroit. A l'égard des motifs qui firent repaſſer la Mer à l'Anglois, ce fut l'inutilité de ſon ſéjour dans un Pays froid, où ne pouvant rien entreprendre, il étoit néanmoins obligé à de groſſes dépenſes pour l'entretien de ſon Armée. D'ailleurs il vouloit mettre ordre aux affaires (*a*) du nouveau Roy d'Ecoſſe, qui étoit fils de (*b*) ſa ſœur, & dont elle étoit Tutrice: (*c*) Le Duc d'Albanie Prince du Sang Royal d'Ecoſſe, s'étoit déja rendu dans ce Royaume pour le même ſujet.

Après le départ de Henri, le Roy de France licencia auſſi ſon Infanterie, & il ne conſerva que ſes Allemans. Mais quoique le danger fût encore éloigné, Louis n'étoit pas ſans inquiétude pour l'année ſuivante: en effet, le Roy d'Angleterre avoit juré de revenir au Printems, & il commença dès lors à s'y préparer, pour être plûtôt en campagne que la premiere fois. D'ailleurs Louis ſçavoit que l'Empereur étoit toujours fort animé contre lui, & il craignoit que le Roy Catholique ne s'unît aux Ennemis de la France. En effet, ſon empreſſement à s'excuſer auprès de Maximilien & de Henry, par rapport à la Tréve, indiquoit déja aſſez ſa mauvaiſe volonté; mais une Lettre qu'il écrivoit à ſon Ambaſſadeur en Allemagne, & qui fut interceptée, leva tous les doutes qui pouvoient encore arrêter le Roy de France. Ferdinand ne diſoit plus

(*a*) Jacque V. fils de Jacque IV. il fut pere de la Reine Marie Stuart. Il n'avoit alors qu'un an & demi.

(*b*) Marguerite d'Angleterre.

(*c*) Il ſe nommoit Jean Stuart, & étoit fils d'Alexandre frere de Jacque III. Roy d'Ecoſſe, & d'Anne de la Tour, qui étoit fille de Bertrand de la Tour ſeptiéme du nom, Comte d'Auvergne, & de Boulogne, & de Louiſe de la Tremoille. Il épouſa une autre Anne de la Tour ſa couſine germaine, fille de Jean III. Comte d'Auvergne, & de Jeanne de Bourbon. C'étoit Louis XII. qui l'avoit envoyé en Ecoſſe pour y traverſer Henry VIII.

1513. dans cette Lettre, comme auparavant, qu'il vouloit faire la Guerre aux Infidéles, & marcher en personne à la conquête de Jérusalem; il proposoit au contraire à l'Empereur de se réunir, & de travailler de concert à faire tomber le Milanès entre les mains de Ferdinand leur petit-fils commun, frere puiné de l'Archiduc. Il lui représentoit, qu'ensuite tout le reste de l'Italie seroit obligé de recevoir la Loy qu'ils voudroient lui imposer; qu'à la faveur de cette union, il seroit facile à l'Empereur de se faire élire Pape, comme il l'avoit toujours souhaité depuis la mort de (a) sa femme, & qu'il pourroit mettre alors la Couronne Impériale sur la tête de l'Archiduc; il finissoit en remarquant que des projets si importans ne pouvoient reussir qu'à la faveur du tems & des occasions. Enfin le Roy de France devoit craindre les Suisses, il n'avoit rien négligé pour les appaiser; mais quelques avantages qu'il leur eût proposés, ils les avoient rejettés avec hauteurs. Ils étoient même plus irrités que jamais, depuis que les Otages que la Tremoille leur avoit donnés, craignant avec raison d'etre les victimes de l'inobservation du Traité de Dijon, avoient pris la fuite, & s'étoient sauvés en Allemagne; outre cela, il avoit tout sujet d'appréhender qu'au premier jour, où du moins l'année suivante, lorsqu'il seroit occupé à repousser ses autres Ennemis, ils n'entrassent une seconde fois en Bourgogne, ou dans le Dauphiné.

VII. Reconciliation du Roy de France avec le Pape.

Dans des circonstances si difficiles, Louis crut devoir se reconcilier avec le Pape pour ce qui concernoit le spirituel, & sur-tout renoncer au Concile de Pise, & en détruire jusqu'aux moindres vestiges. Ce dernier article fut agité à Rome pendant plusieurs mois, & l'on y trouva des difficultés extrêmes, par rapport à ce qui avoit été fait, ou par l'autorité de ce Concile, ou contre les Droits du Souverain Pontife. L'approbation de ces Actes auroit blessé la Dignité du S. Siége; & l'on ne pouvoit les anéantir sans causer beaucoup de confusion: ainsi pour trouver les moyens de terminer une affaire si épineuse, le Pape nomma trois Cardinaux. Il ne paroissoit pas convenable de donner au Roy l'absolution des Censures, s'il ne la demandoit, & cet objet formoit encore une autre difficulté. Louis refusoit de faire une démarche, qui

(a) Blanche-Marie Sforce sa seconde femme.

portoit avec elle l'aveu d'un Schisme honteux à la France. Mais enfin las des chagrins que lui donnoit cette affaire, & cédant aux desirs de ses Peuples qui brûloient de se réunir à l'Eglise Romaine ; ne pouvant d'ailleurs résister plus longtems à la Reine, qui ne voyoit qu'avec peine cette division, il se détermina à contenter le Pape ; il s'y porta d'autant plus volontiers, qu'il s'étoit flaté que dès que cet obstacle seroit levé, Leon qui lui avoit fait tout espérer, seroit dans ses intérêts, quoiqu'il vînt d'adresser tout récemment au Roy d'Ecosse un Bref, par lequel il lui faisoit défense de prendre les armes contre le Roy d'Angleterre. Ainsi dans la huitiéme Session du Concile de Latran, tenue sur la fin de cette année, les Ministres du Roy de France, en vertu de ses pouvoirs qu'ils produisirent, adhérerent en son nom à ce Concile, renoncerent à l'Assemblée de Pise, & promirent que six des Evêques François qui s'y étoient trouvés, viendroient à Rome faire la même déclaration au nom de l'Eglise Gallicane, & que le Roy nommeroit quelques autres Prélats pour traiter l'affaire de la (*a*) *Pragmatique* qu'il abandonnoit à la décision du Concile. Dans la même Session, ils obtinrent une entiere absolution de tout ce qui avoit été fait contre l'Eglise Romaine. Tels furent les événemens de l'année 1513. en Italie, en Angleterre, & en France. 1513.

Sur ces entrefaites, Anne de Bretagne qui avoit souhaité avec tant d'ardeur la réunion de ce Royaume à l'Eglise Romaine, (*b*) mourut au commencement de 1514. Cette grande Reine si recommandable par sa piété, emporta dans le tombeau les regrets de la France & de la Bretagne. (*c*) Dès que Louis fut reconcilié avec le S. Siége, & que le Concile de Pise se trouva sans appui, ceux mêmes à qui la grandeur de ce Prince avoit d'abord fait ombrage, commencerent à appréhender que ses Ennemis ne l'opprimassent. Cette considération frappa surtout Leon X. Quoique ce Pontife fût toujours dans la résolution d'empêcher le retour des François à Milan, il craignit cependant que le Roy, pressé par de trop puissans Enne- 1514. VIII. Mort d'Anne de Bretagne.

(*a*) La *Pragmatique Sanction* est un Réglement donné par Charle VII. à Bourges, touchant la Discipline Ecclésiastique.

(*b*) Le 9 de Janvier, âgée de 36 ans.

(*c*) Louis XII. en porta le deuil en noir, & fut trois jours sans vouloir parler à personne.

1514. mis, & effrayé des dangers qu'il avoit courus l'année précédente, ne traitât avec l'Empereur, & que, comme le Roy Catholique l'en sollicitoit de l'aveu de Maximilien, il ne donnât sa fille en Mariage à l'un de leurs petits-fils, avec le Duché de Milan pour dot. Il fit donc représenter aux Suisses que leur acharnement contre la France pouvoit avoir des suites préjudiciables à leurs propres intérêts, & que ce Prince seroit peut-être dans la nécessité de prendre un parti qui leur seroit aussi funeste qu'au S. Siége : Qu'ils n'ignoroient pas quelle étoit la haine de Maximilien & de Ferdinand contr'eux : Que par cette raison si ces Princes devenoient Maîtres du Milanès, les Cantons auroient autant à craindre pour leur propre liberté, que pour celle de l'Eglise, & de toute l'Italie : Qu'ils devoient à la vérité s'opposer aux efforts que le Roy de France pourroit faire contre Milan ; mais aussi qu'ils devoient craindre, en voulant éviter une extrémité, de tomber dans une autre beaucoup plus dangereuse : Que ce seroit agir contre toutes les régles de la prudence, que d'abandonner le Milanès à l'Empereur & au Roy d'Arragon, dont la puissance seroit d'autant plus redoutable, qu'ils trouveroient en Italie moins de résistance que les François : Que leur République après s'être illustrée par des exploits sans nombre, & d'éclatantes Victoires, devoit encore se distinguer par sa sagesse, & sa conduite durant la paix : Qu'ils jugeassent donc de l'avenir par la situation présente des affaires, & qu'une prudente politique les empêchât d'écouter de trop vifs ressentimens : Que s'ils agissoient avec hauteur & précipitation, il faudroit employer des moyens violens, dont les suites sont toujours fort incertaines ; l'expérience faisant voir tous les jours que la force & le courage étoient souvent le jouet des caprices de la fortune : Qu'ils feroient donc beaucoup mieux de se relâcher de leurs Droits, & de souffrir que le Traité de Dijon reçût quelques modifications : Qu'ils devoient se prêter à un accommodement, avec d'autant plus de facilité, que le Roy offroit d'augmenter leur solde, & de faire une Tréve de trois ans pour le Milanès, pourvû qu'on ne le contraignît pas à renoncer à ses prétentions sur ce Duché ; qu'après tout, la renonciation qu'il feroit seroit inutile, & qu'il n'observeroit le Traité que tant qu'il ne trouveroit pas d'occasion favorable de rentrer dans ses Droits ; qu'ainsi exi-

ger avec opiniâtreté cette renonciation, c'étoit vouloir pousser sans fruit les choses à la derniere extrêmité; enfin le Pape pressa le Roy de France de ratifier le Traité de Dijon, pour ne pas attirer une seconde fois dans ces Etats un Ennemi formidable. Il lui représenta qu'il étoit de la prudence de choisir, entre deux partis, le moins dangereux, & que la crainte d'un leger péril ne devoit pas le précipiter dans un plus grand danger: Il ajoûta que le Roy craignoit peut-être que la ratification du Traité de Dijon ne ternît sa gloire; mais qu'il devoit considerer qu'il seroit bien plus honteux pour lui de céder lâchement le Milanès à des Princes nés ses Ennemis, & de la part desquels il avoit essuyé tant d'outrages & de perfidies; d'ailleurs, quelle sûreté pouvoit-il espérer après une démarche, qui donnant atteinte à sa réputation, fortifieroit deux puissances, qui ne tendoient qu'à opprimer la France, & sur la foy desquelles ses pertes lui avoient appris à ne pas compter? Qu'à la vérité la renonciation exigée par les Suisses devoit lui paroître bien dure; mais que d'un autre côté elle étoit moins honteuse que l'autre parti; un simple écrit ne pouvant jamais rendre ses Ennemis plus puissans: Que d'ailleurs étant public, que c'étoit un de ses Ministres, qui sans son aveu avoit stipulé cette renonciation, on ne pouvoit pas dire qu'elle vînt de lui: Qu'au reste la nécessité de tenir une parole donnée en son nom, seroit plus que suffisante, pour mettre son honneur à couvert dans cette occasion: Que d'ailleurs il devoit se ressouvenir que ce Traité, dont la ratification le révoltoit si fort, avoit sauvé la France, comme personne ne l'ignoroit. Leon dit encore qu'il ne pouvoit qu'approuver les mouvemens que Louis se donnoit pour faire un autre Traité avec les Cantons; que de son côté il n'oublieroit rien pour les y porter, mais qu'enfin s'ils persistoient dans leurs premieres résolutions, il lui conseilloit en bon pere, de céder au tems & à la nécessité, tant pour les raisons alléguées, que pour fournir au S. Siége un prétexte de se séparer des Ennemis de la France. 1514.

Le Roy sentit toute la force de ses raisons, mais il fut piqué des menaces tacites dont elles étoient mêlées. Il demeura persuadé que pour diminuer le nombre de ses Ennemis, il seroit obligé d'abandonner quelques uns de ses droits; mais il étoit dans la ferme résolution de s'exposer à tout, plûtôt que de renoncer

1514. absolument au Milanès. Son Conseil & tous les Grands du Royaume étoient de même avis, malgré leur répugnance naturelle pour les Guerres d'Italie; ils étoient trop jaloux de la gloire du nom François pour voir sans indignation, qu'on voulut forcer leur Prince à une rénonciation si honteuse.

Les Suisses montroient encore bien plus d'opiniâtreté dans leurs Diétes. Le Roy leur offroit 400000 Ducats comptant, & promettoit de leur en payer 800000 dans de certains termes. Le Cardinal de Sion & les Principaux de la Nation, qui voyoient le péril où ils seroient exposés, si le Roy traitoit avec l'Empereur & le Roy Catholique, étoient d'avis d'accepter ces Propositions; mais le Peuple auprès de qui le Cardinal de Sion n'avoit plus le même crédit qu'auparavant, & qui se défioit des Pensionnaires de la France, étoit toujours plein d'animosité contre cette Couronne; d'ailleurs les succès de la derniere campagne inspiroient tant de fierté à cette multitude, qu'elle se crut en état de défendre le Milanès contre toute l'Europe, & qu'elle ne voulût rien écouter de la part du Roy, qu'il n'eût ratifié purement & simplement le Traité de Dijon. Enfin sa fureur alla loin, qu'elle proposa d'entrer une seconde fois en la Bourgogne; mais le Cardinal & les Principaux de la République firent remettre adroitement de Diéte en Diéte la résolution de cet armement. Dans cette incertitude, le Roy de France négocioit toujours avec le Roy Catholique le mariage qui avoit été proposé. La principale difficulté subsistoit toujours, & il n'étoit pas décidé si la jeune Princesse resteroit à la Cour de France jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge nubile, ou si elle seroit remise entre les mains de l'Empereur, qui sans cette condition croyoit ne pouvoir compter sur la foy du Traité. Louis de son côté faisoit adroitement durer toutes ces difficultes, dans l'espérance que le bruit de cette négociation qu'il avoit soin de divulguer, feroit quelque impression sur les Suisses qui avoient interêt d'en empêcher la conclusion.

X. Prorogation de la Tréve entre la France & l'Espagne.

Quintana Sécrétaire du Roy Catholique, que la négociation de ce mariage avoit fait venir en France l'année précédente, s'y rendit encore celle-ci; il passa ensuite en Allemagne du consentement de Louis, revint en France, & à son retour, la Tréve ci-devant conclue entre les Rois de France

France & d'Arragon fut prorogée pour un an aux mêmes conditions, dans le dessein de faciliter la Paix. On y ajoûta une Clause secrete, portant que Louis XII. ne feroit aucune tentative sur Milan durant cette année; mais on n'y comprit ni Génes ni Aste. La France se donna bien de garde de divulguer cette obligation, que Ferdinand fit publier solemnellement dans toute l'Espagne; ces démarches si différentes firent douter de cet Article secret. Ce Traité laissoit, à Maximilien & au Roy d'Angleterre, la liberté d'y accéder dans trois mois, & Quintana assura qu'ils le feroient l'un & l'autre. Il n'en avoit cependant aucune promesse de la part de Henry; mais l'Empereur y avoit été déterminé par le Roy d'Arragon, qui toujours résolu d'éloigner la Guerre des Frontieres d'Espagne, lui insinuoit que c'étoit l'unique moyen d'achever le mariage proposé. 1514.

Le Pape allarmé par la prorogation de la Tréve, craignit que ces trois Princes n'eussent déja signé, ou ne fussent sur le point de signer une Ligue funeste à l'Italie: Dans cette crainte, & toujours persuadé qu'il étoit également dangereux que le Milanès fût soumis ou à l'Empereur & au Roy Catholique, ou à la France, il ne sçavoit comment parer à ces deux inconvéniens; car ce qui éloignoit l'un, raprochoit l'autre de trop près, & l'abaissement de la France avoit des suites aussi dangereuses que sa supériorité: Ainsi pour empêcher que la nécessité n'obligeât Louis XII. de s'unir avec Maximilien & Ferdinand, il redoubla ses efforts auprès des Suisses, à qui la Tréve inspiroit déja de la méfiance, & ne négligea rien pour les engager à la Paix; d'un autre côté pour rendre à ce Prince l'entrée de l'Italie plus difficile, Leon s'empressa avec la même ardeur à reconcilier l'Empereur & les Venitiens; mais comme une simple Tréve auroit maintenu ce Prince dans la possession des Places où il avoit des Garnisons, le Sénat ne vouloit pas en entendre parler; bien résolu de faire une solide Paix ou de continuer la Guerre. Ces Républicains malgré leurs pertes & la certitude où ils étoient que le Roy de France ne feroit passer aucunes Troupes en Italie la campagne prochaine, montrerent toujours une égale fermeté: Elle ne fut pas même ébranlée par l'incendie d'une partie de leur Ville. Le feu ayant pris, soit par un effet de la colere du Ciel, soit

1514 par un hazard près du Pont de Rialto pendant la nuit, il consuma le quartier le plus riche & le plus fréquenté, & quelque diligence qu'on fit pour l'éteindre, on ne put jamais en venir à bout, à cause d'un vent du Nord qui soufflоit avec fureur.

XI. L'Empereur les Venitiens prennent Pape pour arbitre.

Cependant le Pape vint à bout d'engager l'Empereur & les Venitens à remettre entre ses mains un Compromis sans bornes en apparence. Mais il avoit donné aux deux Parties une Promesse écrite, de ne prononcer que de leur aveu réciproque. Dès qu'il eut été choisi pour arbitre, il voulut faire cesser par un Bref tous Actes d'hostilité de part & d'autre ; les Allemans & les Espagnols n'y déférerent pas ; ceux-ci, qui étoient en quartier dans le Polésine & à Este, ravagerent les Pays circonvoisins ; & le Viceroy mit des Troupes à Vicence, pour faire valoir la possession de cette Ville, lorsque la Sentence arbitrale seroit rendue. Outre cela Frangipani fit de gands ravages dans le Frioul ; & les Allemans à l'aide de quelques Bannis, surprirent Marano, Port de Mer dans la même Province, auprès d'Aquilée. A cette nouvelle, les Venitiens firent partir de cette Ville Balthazart Scipioné à la tête de quelques Troupes, & Jerôme de Savorgniano avec un grand nombre de Paysans, pour reprendre Marano. Ces deux Capitaines assiégerent cette Place par terre tandis que l'Armée Navale la pressoit du côté de la Mer ; mais cinq cens Chevaux & deux mille Lansquenets étant venus au secours, & les Assiégés ayant fait en même tems une sortie, les Venitiens furent défaits, & perdirent leur Artillerie, une Galére & quelques autres Bâtimens; après cette Victoire les Allemans forcerent Monfalconé.

Peu de jours après, quatre cens Chevaux, & douze cens Lansquenets de Vicence, avec d'autres Troupes nouvellement arrivées dans le Frioul, se joignirent à la Garnison de Marano, & ravagerent tout le Pays. Dans des circonstances si fâcheuses, Malatesta de Sogliano Gouverneur de la Province, & Jerôme de Savorgniano qui s'étoient postés à Udine, le premier à la tête de six cens Chevaux & de deux mille hommes d'Infanterie, & le second avec deux mille Paysans, ne se croyant pas en état de repousser l'Ennemi, se retirerent au-delà de la Livenza, d'où ils se proposerent de se porter partout, où leur secours seroit necessaire. Les Impériaux se diviserent en deux Corps ; le premier alla s'emparer de Feltré, & fit

pendant quelque tems des courses aux environs de cette Place ; mais les Venitiens ayant fermé tous les passages, en attaquerent une partie, qui étoit à Bassano dans la plus grande sécurité, & malgré l'inégalité du nombre, ils tuerent trois cens hommes de pié aux Ennemis, qui étoient cinq cens en tout, & en firent plusieurs prisonniers avec deux de leurs Capitaines. L'autre Corps alla former le siége d'Osope, Ville située sur le sommet d'une Montagne fort escarpée. Dès que la brêche fut ouverte, les Assiégeans y donnerent plusieurs Assauts ; mais leurs efforts étant inutiles ils prirent le parti de bloquer la Place, où il sçavoient qu'on manquoit d'eau : mais le Ciel ayant pourvu à ce besoin par des pluyes abondantes, les Impériaux leverent le siége, après avoir tenté un dernier Assaut, qui ne fut pas plus heureux que les précédens. 1514.

XII. Bizarre & inutile décision du Pape.

Toutes ces hostilités touchoient sensiblement le Pape, & il auroit voulu trouver un expédient capable de satisfaire les deux Parties, dont la volonté & les prétentions n'avoient d'autre régle que des événemens journaliers, qui varioient d'un moment à l'autre. L'Empereur ayant consenti que les Venitiens rentrassent dans Vicence à condition qu'il garderoit Verone, ils avoient éxigé qu'on leur rendît ces deux Places ; mais lorsque le mauvais état de leurs affaires les avoit forcés d'abandonner la derniere, Maximilien avoit prétendu les conserver l'une & l'autre. Leon fatigué de toutes ces longueurs, prévoyant même que sa décision ne seroit pas reçue ; mais voulant remplir le devoir de Médiateur, il rendit une Sentence arbitrale par laquelle il ordonna qu'il y auroit une Paix durable entre l'Empereur & les Venitiens, & qu'on quitteroit les Armes de part & d'autre ; mais au lieu de régler par le même jugement les conditions de cette Paix, il se réserva de les déclarer dans un an. Il s'expliqua seulement, par rapport au Roy Catholique qu'il comprit dans cette Paix, & dans la suspension d'Armes : Il ajouta, que l'Empereur déposeroit entre ses mains Vicence, & toutes les Places que ce Prince & les Espagnols occupoient dans les Territoires de Padoue & de Trevise ; Que les Venitiens lui remettroient pareillement Crême ; & qu'au reste chacun garderoit de son côté ce dont il étoit actuellement en possession, jusqu'à la déclaration des Conditions de la Paix : Que les Parties rati-

fieroient cette décision dans un mois ; & qu'ensuite, les Venitiens payeroient à l'Empereur 25000 Ducats, & 25000 autres, trois mois après : Qu'enfin si cette Sentence n'étoit pas ratifiée par toutes les Parties dans le terme prescrit, elle seroit réputée nulle.

1514.

XIII. Continuation de la Guerre entre l'Empereur & les Venitiens.

Leon ne décida d'une maniere si extraordinaire, que pour ménager toutes les Parties, & il ne fixa un si long terme pour les ratifications, qu'afin que le Roy Catholique eût le tems d'envoyer ses Pouvoirs. Son Ambassadeur assuroit cependant qu'il n'en avoit pas absolument besoin, & que son Maitre ne feroit aucune difficulté de ratifier. Les Venitiens résolurent de rejetter cette Paix dont les Conditions étoient incertaines. Ainsi l'arbitrage de Leon demeura sans effet. Pendant ce tems-là ils défendoient Crême avec succès, quoique cette Ville eut beaucoup à souffrir de la Peste & de la Famine, tandis qu'elle étoit investie par l'Ennemi. Car Prosper Colonne à la tête de deux cens Gendarmes, de deux cens cinquante Chevaux-Legers & de deux mille hommes d'Infanterie, étoit à Essenengo ; & Silvio Savelli avec sa Compagnie de Cavalerie & deux mille hommes de pié, avoit pris son quartier à Umbriano, l'un & l'autre à deux milles de Crême. Les Assiégés faisoient de fréquentes sorties, & entr'autres Renzo de Ceré ayant surpris, à la faveur d'une nuit noire, le poste d'Umbriano il tailla en piéces une partie de l'Infanterie de Silvio, & dissipa le reste. Après cet échec, Prosper fut obligé de se retirer. Peu de jours après Renzo trouva un Gué dans la Riviere d'Adda, qui étoit alors fort basse, pénétra jusqu'à Castiglione de Lodigiana, & enleva cinquante Lances qui y étoient en Garnison. De si heureux exploits, fruits d'une habileté rare, le firent regarder comme l'un des meilleurs Capitaines d'Italie. Les Venitiens résolurent ensuite de ne rien négliger pour rentrer dans le Frioul ; c'est pourquoi il y envoyerent d'Alviane, à la tête de deux cens Lances, de quatre cens Chevaux-Legers, & de sept cens hommes de pié. En marchant vers Portonon, où il y avoit une partie des Troupes Allemandes, sa Cavalerie qui le devançoit, attaqua Rizzan, Capitaine Allemand, qui avoit avec lui deux cens hommes d'Armes & trois cens Chevaux-Legers. Elle commençoit à plier lorsque d'Alviane qui

ſurvint avec le reſte de l'Armée, rétablit le Combat : La Victoire également diſputée demeura long-tems indéciſe ; mais 1513.
Rizzan ayant été bleſſé au viſage, & pris par Malateſta de Sogliano, ſes Troupes prirent la ſuite, & ſe retirerent en déſordre à Portonon. Craignant enſuite de ne pouvoir s'y défendre, elles abandonnerent cette Ville qui fut miſe au pillage, avec un grand carnage des Habitans. Après cette conquête le Général Venitien marcha du côté d'Oſope, que Frangipani aſſiégeoit avec un autre Corps de Troupes Allemandes ; à ſon approche elles leverent le ſiége ; ſa Cavalerie Legere les ayant pourſuivis, ſe ſaiſit de leur Bagage & de leur Artillerie. Ces avantages, remirent preſque toute la Province au pouvoir des Venitiens ; enſuite d'Alviane ayant tenté inutilement de forcer Goritia, il prit le chemin de Padoue avec ſes Troupes ; il écrivit à Rome que dans cette Expédition les Allemands avoient eu deux cens Lances, autant de Chevaux-Legers & deux mille hommes de pié, tués ou faits priſonniers ; mais à peine ſe fut-il retiré, que les Impériaux ayant reçu de nouvelles Troupes, s'emparerent de Cremonio & de Monfalconé, & ſecoururent Marano que les Venitiens aſſiégeoient : quelques jours auparavant ces derniers y avoient pris Frangipani dans une embuſcade, & l'avoient fait conduire à Veniſe. A la nouvelle de l'arrivée du ſecours, les Aſſiégeans ſe retirerent en déſordre ; peu après leur Cavalerie Albanoiſe fut battue, & le Provéditeur Jean Vitturi pris avec cent Chevaux. La proximité de l'Allemagne, & la facilité d'entrer dans le Frioul & d'en ſortir, y occaſionnoient ces fréquentes révolutions. Les Impériaux n'envoyoient à cette Guerre que des Compagnies de Milice, qui, dès qu'elles avoient fait quelque butin, ſe retiroient à l'approche des Troupes Venitiennes, dont les Payſans augmentoient ordinairement le nombre. Elles revenoient enſuite à la premiere occaſion ſavorable. Après cet échec, le Sénat fit partir des Troupes réglées pour le Frioul ; ce qui engagea le Viceroy d'y envoyer de ſon côté deux cens Gendarmes, cent Chevaux-Legers & cinq cens Fantaſſins, ſous la conduite d'Alarcon, l'un des Capitaines Eſpagnols qui commandoient dans le Quartier pris entre Eſte, Montagnaga, & Cologna ; cet Officier ſe mit auſſi-tôt en marche ; mais ayant appris

en chemin qu'on étoit convenu d'une Tréve dans le Frioul pour
1514. faire les Vendanges, il revint sur ses pas.

Tandis que la Guerre ne se faisoit que foiblement en Italie, on pressoit avec ardeur la négociation de la Paix. Louis XII. ne désespérant pas de vaincre l'opiniâtreté des Suisses, & de leur faire accepter de l'argent, faisoit tous ses efforts pour les engager à s'en contenter, sans exiger une renonciation au Milanès; mais le Peuple étoit si fort aigri contre la France, que lorsque les Otages prirent la fuite, les Suisses obligerent par les plus fieres menaces le Gouverneur de Genéve de leur livrer le (*a*) Président de Grénoble, que le Roy y avoit envoyé pour une négociation particuliere; & sans que l'humanité, ni tout ce que ce Magistrat pût dire pour sa justification, fût capable d'arrêter leur fureur, ils le mirent à la Torture, pour lui faire déclarer si quelques-uns de leurs Chefs étoient encore Pensionnaires du Roy, ou en relation avec lui. D'un autre côté, la conduite mistérieuse du Pape le rendoit suspect au Roy: car Leon étoit obligé d'user auprès de tout le monde d'une extrême circonspection, pour faire réussir ses différentes vûes. Louis crut donc qu'il agissoit secretement auprès des Suisses pour traverser sa reconciliation avec eux: il ne le soupçonna pas à la vérité de les exciter à la Guerre, dont au contraire il les détournoit sans cesse; mais il se persuada que Leon dans la crainte qu'un Traité avec la France ne rompît leur liaison avec le Saint Siége, les avoit exhortés à éxiger l'exécution du Traité de Dijon. Dans cette idée le Roy menaça le Pape de se reconcilier avec l'Empereur & le Roy d'Arragon, tant pour tromper la rage de ses autres Ennemis, que pour faire cesser, comme il l'exposa lui même au Pape, des dépenses qui épuisoient son Royaume, & pour s'épargner le chagrin & les embarras que l'insolence de ses Soldats lui causoient. Il avoit en effet à sa solde vingt mille Lansquenets, qu'il n'avoit pu même rassembler que durant le siége de Tournay; & afin de les avoir tout prêts au besoin, il leur avoit donné des Quartiers en France, où ils faisoient de terribles ravages. Enfin il reprocha au Pape son injuste haine, qui, disoit-il, ne vou-

(*a*) Jean de Calvimont, comme on l'a dit plus haut.

loit pas le souffrir en Italie, tandis que les autres Puissances ne cherchoient qu'à l'inquiéter dans ses propres Etats. 1514.

Dans ces extrêmités où se trouvoit le Roy de France, Henry VIII. conçut un violent dépit contre Ferdinand, qui venoit de proroger sans sa participation la Tréve avec cette Couronne. Il se plaignit amérement de cette injure, & dit que c'étoit la troisiéme fois que le Roy d'Arragon le trompoit; il parut dès-lors s'éloigner tous les jours de l'expédition de France. Le Pape informé de ces premieres dispositions à la Paix, résolu de les faire servir à ses desseins. Il engagea donc le Cardinal d'Yorck d'employer son crédit sur l'esprit de son Maître, pour lui persuader que content de la gloire qu'il avoit acquise, & qu'ayant trouvé peu de retour & de bonne foy dans l'Empereur, le Roy Catholique & les Suisses, il devoit consentir enfin à un Traité avec la France. Leon craignoit toujours que Louis ne fît la Paix avec l'Empereur & le Roy Catholique, & ne donnât, comme il l'en menaçoit sans cesse, une de ses filles au Prince d'Espagne, si l'Anglois rentroit encore en France. D'ailleurs, il prévoyoit que cette Couronne & l'Angleterre feroient la Paix tôt ou tard; il jugea donc à propos de s'en faire un mérite auprès de Louis XII. en paroissant contribuer à un Traité qu'il n'étoit pas en son pouvoir d'empêcher. On représenta au Pape, que dès que le Roy de France n'auroit plus rien à craindre du côté de l'Angleterre, il attaqueroit le Milanès. Ce Pontife répondit qu'il ne l'ignoroit pas; mais qu'il étoit nécessaire de faire attention aux suites qu'une longue division entre ces deux Rois devoit faire craindre; que dans une affaire si délicate, il n'étoit pas possible d'obvier à tous les inconvéniens; qu'en tout cas le Milanès auroit toujours l'appui des Cantons; & qu'enfin dans la conjecture présente, il falloit donner quelque chose au hazard. Soit que l'autorité du Pape eût fait impression sur les esprits, soit que les parties intéressées eussent par elles-mêmes une véritable inclination à la Paix, la Négociation fut aussi-tôt entamée à Rome, entre le Pape & le Cardinal d'Yorck; & ensuite transférée à Londres, où Louis XII. envoya le Général (*a*) de Normandie, sous prétexte de traiter de la ran-

XIV. Paix entre la France & l'Angleterre.

(*a*) Daniel l'appelle Intendant des Finances de Normandie.

1514. çon du Duc de Longueville. On ne convint d'abord que d'une suspension d'armes sur terre seulement, pour tout le tems que ce Ministre seroit en Angleterre. Sur ces entrefaites, une nouvelle injure que l'Empereur fit à Henry, le disposa encore davantage à la Paix : Maximilien, contre la parole qu'il lui avoit donnée, de ne consentir jamais sans lui à la Tréve conclue entre la France & l'Arragon, ratifia néanmoins ce Traité par un Acte qu'il envoya en Espagne. Ferdinand se contenta de notifier dans une lettre à Louis XII. cette ratification, dont il garda l'original, pour le faire servir à son artificieuse politique. Cependant la France & l'Angleterre commençoient à s'accorder sur les articles de la Paix. Le Pape dans la vûe de gagner les deux Rois, fit partir en poste (*a*) l'Evêque de Tricarico pour la Cour de France. Ce Prélat offrit au Roy les services de Leon ; & passa ensuite en Angleterre du consentement de Louis, pour faire le même compliment à Henry.

La Négociation souffrit d'abord de grandes difficultés. Le Roy d'Angleterre demandoit Boulogne en Picardie, & des sommes considérables ; mais il restraignit enfin ses prétentions à la Ville de Tournay, dont il exigea la cession. Les Ministres François se révolterent d'abord contre cette proposition. Dans ces circonstances, Henry fit partir l'Evêque de Tricarico, pour presser le Roy de terminer au plûtôt, & pour l'exhorter, comme de lui-même, à faire quelque effort en faveur de la Paix ; mais il ne jugea pas à propos d'expliquer à ce Prélat quel étoit le point de la difficulté. L'Evêque s'étant acquitté de sa commission, Louis qui ne vouloit pas que ses Peuples lui imputassent d'avoir aliéné une Ville considérable, & très-affectionnée à la France, proposa cette affaire dans un Conseil, où tous les principaux Seigneurs se trouverent ; les sentimens n'y furent pas partagés, & l'on convint unanimement qu'on ne devoit pas balancer à céder Tournay, sans s'arrêter aux offres du Roy Catholique, qui pour empêcher le Traité, promettoit même de contribuer à la conquête du Milanès.

(*a*) Louis de Canosse, étoit d'une noble & ancienne famille de Verone, il avoit beaucoup de mérite. François I. lui donna l'Evêché de Bayeux, & le fit entrer dans son Conseil. Il fut Ambassadeur de France à Venise, d'où il se rendit dans sa Patrie ; il y mourut en 1529.

Dès

Dès que la réponse du Roy, & ses pouvoirs pour la cession de Tournay furent arrivés en Angleterre, la Paix fut conclue pour tout le tems de la vie des deux Monarques, & pour une année après la mort de l'un ou de l'autre. Ce Traité (*a*) portoit que le Roy d'Angleterre garderoit Tournay, & que la France lui payeroit 100000 liv. par an jusqu'à la concurrence de 600000 écus : Que pour la défense de leurs Etats, les deux Rois se fourniroient réciproquement 10000 hommes d'Infanterie, s'ils étoient attaqués par Terre, & 6000 hommes seulement, si on leur faisoit la Guerre sur la Mer : Que dans toutes sortes de cas la France prêteroit 1200 Lances au Roy d'Angleterre, qui de son côté s'obligeoit d'envoyer 10000 hommes de pié au Roy de France : Que ces dernieres Troupes seroient payées par celui des deux qui les emprunteroit. Le Roy d'Ecosse, l'Archiduc, & l'Empire, furent compris dans ce Traité ; mais il n'y fut fait aucune mention de l'Empereur, ni du Roy Catholique ; les Suisses y furent aussi nommés. Mais il fut stipulé que quiconque défendroit le Milanès, Génes, & la Ville d'Aste contre la France, cesseroit de jouir des avantages de cette Paix. (*b*) 1514.

XV. Louis XII. épouse Marie d'Angleterre.

Quelques tems après Louis épousa la sœur du Roy d'Angleterre, & reconnut avoir reçu 400000 écus pour sa dot : Henry toujours plein de ressentiment contre le Roy Catholique, ne voulut pas que son Ambassadeur assistât à la cérémonie des fiançailles qui se firent en Angleterre. Presque dans le même tems, Louis reçut la ratification de la Tréve que l'Empereur avoit envoyée au Roy Catholique. Les pouvoirs de ces deux Princes pour conclure le Mariage de Ferdinand d'Autriche leur petit-fils, avec la seconde fille de France, qui n'avoit encore que (*c*) quatre ans, arriverent aussi à leurs Ministres : mais la Paix avec l'Angleterre rompit cette alliance ; & pour satisfaire davantage Henry VIII. le Roy de France fit sortir de ses (*d*) Etats le Duc de Suffolc, qu'il avoit fait

(*a*) Il fut signé au commencement du mois d'Août.

(*b*) Le Traité fut conclu le 7 d'Août, & le Mariage se fit à Abbeville le 9 d'Octobre. François Duc de Valois alla recevoir la nouvelle Reine à Boulogne ; après la mort de Louis XII. Marie épousa Charle Brandon Duc de Suffolk, & mourut en 1533. à l'âge de 37 ans.

(*c*) Elle étoit née à Blois le 25 d'Octobre 1509.

(*d*) Richard de la Poole, qui porta toujours le nom de Comte de Suffolc, quoique Henry l'eut donné à Brandon.

Commandant de ses Lansquenets. Louis sçut si bien adoucir ce traitement par des honneurs & des bienfaits, que ce Seigneur ne put être mécontent. (*a*)

1514.

XVI. Le Pape traite avec l'Empereur, & le Roy d'Arragon, & ensuite avec le Roy de France.

Pendant que les deux Rois traitoient ensemble, le Pape entretenoit de son côté une Négociation particuliere : Toujours résolu d'empêcher Louis de rentrer dans le Milanès, l'artificieux Italien ne songeoit qu'à l'amuser, aussi bien que les autres Puissances ; c'est pourquoi il lui avoit fait faire des propositions par le Cardinal de San-Severino, Ministre des affaires de France à Rome. San-Severino écrivit donc au Roy, que la situation de l'Europe ne permettant pas au Pape de faire un Traité durable avec la France, il falloit du moins convenir de certaines conditions, qui pussent avec le tems former une union plus étroite & plus solide entre le S. Siége & cette Couronne. Quoique le Roy eût paru d'abord approuver le projet qui lui en avoit été envoyé, il fut quinze jours sans répondre, soit qu'il eût alors d'autres affaires, soit qu'il attendit des réponses d'ailleurs, pour se déterminer ; pendant ce délai, le Pape conclut avec l'Empereur & le Roy Catholique une Alliance défensive pour un an seulement. Le Roy Catholique avoit pressé la conclusion de ce Traité, par la crainte où il étoit que le Pape ne voulût mettre la Couronne de Naples sur la tête de Julien son frere ; cette méfiance n'étoit pas sans fondement ; car il étoit certain que Leon avoit déja lié quelques intrigues avec les Venitiens à ce sujet. Presque aussi-tôt après la signature du Traité, la réponse du Roy de France arriva. Louis approuvant tous les Articles proposés, y ajoûtoit seulement, que puisqu'il devoit prendre sous sa protection les Etats de Florence, Julien de Médicis, frere de Leon, & Laurent (*b*) son neveu qui gouvernoient cette République, il étoit juste que de leur côté ils s'engageassent à donner des secours à la France dans l'occasion. Après une explication si précise, le Pape répliqua qu'il avoit traité avec l'Empereur & l'Espagne, & que le Roy ayant différé à lui faire réponse, il avoit eu lieu d'entrer en défiance :

(*a*) Il se retira à Metz avec 6000 liv. de pension. Dans la suite il servit François I. dans toutes ses expéditions, & fut tué à côté de ce Prince à la Bataille de Pavie.

(*b*) Laurent de Médicis étoit fils de Pierre, frere ainé de Leon X.

Qu'au reste cette alliance n'étoit que pour un tems fort court ; qu'elle ne contenoit rien de préjudiciable à la France, & qu'elle n'apporteroit aucun obstacle au Traité proposé. Le Roy se rendit à ses raisons, & pour qu'il ne transpirât rien de cette alliance, elle ne fut exprimée que dans un écrit particulier signé des deux parties. 1514.

Les Rois de France & d'Angleterre s'étoient reconciliés avec plus de facilité qu'on ne s'y étoit attendu ; on n'avoit pas cru qu'une sincere amitié pût succéder si promptement à la plus vive animosité. Cet événement surprit le Pape, & lui donna peut-être quelque inquiétude ; il avoit été persuadé comme les autres, que la Négociation n'auroit d'autres suites qu'une Tréve, ou que si la Paix se faisoit, ce seroit à des conditions dures pour le Roy de France, & que du moins le Traité mettroit pour un tems le Milanès à couvert des Armes Françoises. A l'égard de l'Empereur & du Roy Catholique, ils ne virent cette alliance qu'avec chagrin : mais comme il n'y a point de si grand mal, qui ne soit ordinairement accompagné de quelque bien, Ferdinand trouva que ce même Traité lui procureroit deux grands avantages ; en effet, l'Archiduc son petit-fils ne pouvant plus espérer de faire le Mariage de (*a*) sa sœur avec le Roy de France, & devant prendre dorénavant quelques précautions contre l'Angleterre, alloit être obligé de recourir à ses conseils, & d'avoir plus d'égards pour lui : D'un autre côté, Marie d'Angleterre pouvoit donner à Louis XII. un fils qui éloigneroit du Trône le Duc de Valois, que Ferdinand haissoit, parce que ce Prince brûloit de voir le Roy de Navarre rétabli dans ses Etats. Les Suisses seuls, quoique toujours animés contre la France, paroissoient approuver cette Paix : ils se réjouissoient de ce que selon toutes les apparences, Louis XII. devant attaquer le Milanès, ils alloient avoir une nouvelle occasion de signaler leur courage, & leur zéle pour la défense de cet Etat. On ne doutoit pas en effet que le Roy n'ayant plus rien à craindre pour la France, ne tentât de rentrer dans ce Duché ; mais on ne sçavoit s'il remettroit cette expédition à l'année suivante, ou si tenté par la facilité actuelle de la chose, il prendroit les

XVII. Artifice du Pape à l'égard de Louis XII.

(*a*) Guichardin n'a pas encore parlé du Mariage d'Eléonore d'Autriche avec Louis XII. Cette Princesse n'avoit alors que seize ans ; elle étoit née le 24 de Novembre 1498.

armes sans différer ; sur-tout ne paroissant faire alors aucuns pré-
1514. paratifs.

Tandis que l'on étoit dans cette incertitude, le Pape toujours éloigné de voir le Milanès entre les mains du Roy, poussa néanmoins l'artifice jusqu'à l'exhorter à saisir l'occasion favorable pour s'emparer de cet Etat, lui représentant que l'Armée Espagnole étoit fort affoiblie & mal payée : Que le Peuple étoit épuisé & réduit au désespoir, par la licence & la cruauté des Troupes : Que personne n'étoit en état de fournir de l'argent aux Suisses, pour les attirer dans ce Duché ; & qu'ainsi il ne trouveroit que très-peu de résistance. Ces raisons firent d'autant plus d'impression sur l'esprit de Louis, que peu de tems avant sa reconciliation avec l'Anglois, le Pape avoit paru souhaiter de voir retourner Génes au pouvoir de la France, & qu'il lui avoit fait espérer qu'il engageroit Octavian Frégose à traiter avec lui.

Il est certain que Leon n'agissoit pas avec sincérité dans cette affaire, & l'on croit que deux motifs lui faisoient mettre en usage une si profonde dissimulation ; le premier fut le desir de s'assurer de l'amitié du Roy, qu'il crut devoir prévenir, dans la crainte que Louis, qui avoit une nombreuse Gendarmerie sur pié, avec beaucoup de Lansquenets, ne soumit facilement le Milanès, qui étoit alors sans défense. L'autre motif partoit d'une politique encore plus rafinée : Il sçavoit, dit-on, que le Roy s'étoit obligé par un article secret, de ne point attaquer le Milanès pendant la Tréve, comme l'Empereur & le Roy Catholique le publioient hautement, quoique Louis assurât le contraire. Ainsi, Leon persuadé que ce Prince ne contreviendroit pas à cet article secret, crut que sans courir le risque de voir suivre ses conseils, il pouvoit lui offrir toutes sortes de secours pour l'entreprise de Milan, afin d'être autorisé par le refus, que le Roy en feroit alors, à les lui refuser dans la suite. En effet, les choses tournerent comme le Pape l'avoit prévû ; car soit que le Roy fut retenu par la Tréve, soit qu'il manquât d'argent, soit enfin à cause des approches de l'Hyver, il prit le parti de différer jusqu'au Printems ; & dans sa réponse au Pape, qu'il crut inviolablement attaché à ses intérêts, il allégua plusieurs raisons pour lui faire goûter la remise de cette expédition, sans parler de l'ar-

ticle ſecret, qui peut-être y étoit le ſeul obſtacle réel. Il avoit néanmoins dès-lors quelque envie de tenter la réduction de Génes, ou du moins de ſecourir la Lanterne. Ce Fort avoit reçu pluſieurs fois cette année des rafraichiſſemens, que de petits Bâtimens, qui feignoient de vouloir entrer dans le Port de Génes, y jettoient en paſſant : mais depuis il avoit été réduit à de ſi grandes extrémités, que ne pouvant attendre le ſecours, il avoit été obligé de ſe rendre aux Génois, qui l'avoient raſé ſur le champ juſqu'aux fondemens : La perte de la Lanterne cauſa un déplaiſir extrême au Roy, & lui fit oublier l'expédition de Génes ; il ne ſongea donc plus qu'à ſe préparer à la conquête du Milanès. Il étoit perſuadé que le Pape favoriſeroit ſon entrepriſe ; en effet, les proteſtations d'amitié que Leon lui faiſoit, la conduite qu'il avoit tenue dans les Négociations avec le Roy d'Angleterre & les Suiſſes, ſes ſollicitations encore récentes pour l'expédition du Milanès, mais ſur-tout les offres que Louis avoit faites à ce Pontife, de l'aider à faire la conquête du Royaume de Naples, pour l'Egliſe, ou pour Julien de Médicis, autoriſoient en quelque façon la confiance de ce Prince : mais ce qui arriva bientôt après, lui fit ſoupçonner la ſincérité du Pape. 1514.

XVIII. Leon achette Modene de l'Empereur.

Leon n'avoit jamais voulu terminer les différends du S. Siége avec le Duc de Ferrare ; & quoique dans les premiers jours de ſon Exaltation, il eût donné de grandes eſpérances à ce Prince, & qu'il l'eut aſſuré que Reggio lui ſeroit rendu dès que le Cardinal ſon frere ſeroit de retour de Hongrie, il s'étoit ſervi de différens prétextes pour éloigner cette reſtitution. A la vérité, il avoit confirmé ſes promeſſes par un Bref exprès, & avoit laiſſé au Duc la jouiſſance des revenus de cette Ville, comme devant bien-tôt retourner ſous ſon obéïſſance : mais l'intention de Leon étoit entiérement contraire à ces démarches extérieures, & il avoit même deſſein de s'emparer de Ferrare. Il y étoit non ſeulement excité par ſon ambition, mais encore par Albert Pio (*a*) Comte de Carpi, Ambaſſadeur de l'Empereur, & l'ennemi déclaré du Duc, & par pluſieurs autres ; ils lui repréſentoient d'un côté, l'exemple de Jule II. qui s'étoit couvert de gloire par l'agrandiſſement des Etats de l'Egliſe ; & de l'autre, la

(*a*) On a vû dans le premier Tome qu'il étoit ennemi du Duc de Ferrare.

facilité qu'il y avoit à fixer la fortune de son frere. Le Pape
1514. écoutoit d'autant plus volontiers ces sollicitations, que Julien, dont l'ambition aspiroit aux plus grands honneurs, ayant abandonné à son neveu le Gouvernement de la République de Florence, le pressoit sans cesse d'établir sa fortune. Ainsi Leon, conformément à ces conseils, donna à l'Empereur, toujours indigent, quarante mille ducats, à condition que pour sûreté de cette somme, on lui laisseroit la Ville de Modéne, suivant ce qui avoit déja été proposé quelque tems avant la mort de Jule II. Son dessein étoit d'unir cette Place aux Villes de Reggio, de Parme, & de Plaisance, & d'en former un Etat pour Julien de Médicis, qui le gouverneroit sous le nom de *Vicaire Perpétuel*, & d'y joindre Ferrare, s'il étoit possible de la subjuguer.

Cette Affaire réveilla les soupçons du Roy de France, & en effet ce Traité supposoit une étroite intelligence entre le Pape & l'Empereur; d'ailleurs le Roy trouva mauvais qu'on fournît de l'argent à Maximilien, quoique Leon pour s'excuser, assurât qu'il y avoit long-tems que l'Empereur avoit reçû ces quarante mille Ducats. La méfiance du Roy augmenta encore, lorsque le Pape, à l'occasion d'une grande Victoire gagnée par le (*a*) Sultan contre le (*b*) Sophi de Perse, adressa un Bref à tous les Princes Chrétiens pour les exhorter à tourner contre l'Ennemi commun les Armes, dont ils se déchiroient, supposant que ce succès de Selim étoit dangereux pour toute la Chrétienté: Enfin le Roy découvrit tout-à-fait les desseins du Pape, quand Leon prit ce même prétexte, pour envoyer à Venise (*c*) Pierre Bembo son Sécretaire, qui fut depuis Cardinal. Ce Ministre étoit chargé de porter le Sénat à se reconcilier avec l'Empereur; mais comme les obstacles qui avoient déja empêché ce Traité, subsistoient toujours, non seulement les Venitiens n'eurent aucun égard aux Remontrances du Nonce, mais encore ils informerent le Roy du motif de sa Mission. Ce Prince piqué de ces obscures intrigues & de la perfidie du

(*a*) Selim I. qui avoit succédé à Bajazet II. son Pere en 1512. Cette Bataille fut donnée le 26 d'Août.

(*b*) Ismael I.

(*c*) Il nâquit en 1470. & mourut en 1547. Leon X. qui aimoit les Gens de Lettres, le fit son Sécrétaire, dès qu'il fut Pape; & Paul III. lui donna le Chapeau en 1539. Nous avons plusieurs Ouvrages de lui en Vers & en Prose, & entr'autres une Histoire de Venise.

Pape, qui cherchoit à le priver du ſecours de ſes Alliés à la veille de la Guerre, reprit la Négociation avec le Roy Catholique dans l'eſpérance que la crainte d'un Traité avec l'Eſpagne obligeroit Leon à changer de conduite; & ſi ce moyen ne lui réuſſiſſoit pas, il réſolut de conclure avec cette Couronne; ce qui prouve avec combien d'ardeur il ſouhaitoit de ſe remettre en poſſeſſion du Milanès. 1514

XIX. Suite de la Guerre entre l'Empereur & les Venitiens.

Cependant la Guerre ne ſe faiſoit que foiblement en Italie, & toutes ſes opérations ſe réduiſirent à quelques tentatives contre les Venitiens. Si l'on ajoûte foi à leurs Hiſtoriens, les Ennemis mirent en uſage les plus noirs artifices, & les moyens les plus odieux. Ils aſſurent que quelques Soldats Eſpagnols de concert avec leurs Capitaines s'introduiſirent à Padoue comme transfuges, pour aſſaſſiner d'Alviane, dans l'eſpérance que l'Armée venant à paroître aux Portes de la Ville, il ſeroit facile de s'en emparer, dans le trouble que la mort de ce Général devoit y cauſer; lâcheté bien différente de la généroſité Romaine, qui, loin de ſuborner des aſſaſſins, avertiſſoit l'Ennemi des perfidies qu'on trâmoit contre lui, ne voulant devoir la Victoire qu'à la valeur & à la vertu. Ils ajoûtent que ce complot ayant été découvert, ces Scélérats furent punis du dernier ſupplice.

Quoiqu'il en ſoit, l'Armée Eſpagnole qui étoit beaucoup diminuée, ſe poſta entre Montagnana, Cologna & Eſte: Les Venitiens voulant la forcer à rentrer dans le Royaume de Naples, donnerent des ordres pour équipper une Eſcadre qu'André Gritti devoit commander, & qui étoit deſtinée contre la Pouille; mais il ſurvint tant de difficultés, qu'on fut obligé d'abandonner ce projet. Les Eſpagnols ſe rendirent enſuite à la Torré près de Vicence, afin de faire le dégât des Bleds dans le Padouan, avec les Allemans qui étoient dans Verone: Ils les attendirent dans ce poſte pendant pluſieurs jours; mais la foibleſſe & le petit nombre des Impériaux ne leur permit pas de ſortir de Verone, c'eſt pourquoi ces derniers abandonnerent ce deſſein; néanmoins les Allemans leur ayant envoyé quinze cens Fantaſſins, & l'Armée, outre ces Troupes auxiliaires, ſe trouvant compoſée de ſept cens Lances, ſept cens Chevaux-Legers & trois mille cinq cens hommes d'Infanterie, ils mirent le ſiége devant

Citadella où il y avoit une Garnison de 300 Chevaux-Legers.
1514. Etant arrivés deux heures après le levé du Soleil à la vue de cette Ville, (car ils avoient forcé leur marche pendant toute la nuit,) ils dresserent aussi-tôt leurs Batteries; le jour même ils emporterent la Place au second assaut, & enleverent toute la Cavalerie qui y étoit; après cette expédition ils rentrerent dans leurs Quartiers, qui étoient à trois milles de Vicence. D'Alviane qui avoit sous ses Ordres sept cens hommes d'armes, mille Chevaux-Legers & sept mille hommes d'Infanterie, ne fit aucun exploit considérable contre les Espagnols. Comme le Sénat lui avoit fait d'expresses défenses de combattre, il s'étoit posté dans un endroit avantageux par sa situation sur la Riviere de la Brenta, & rien ne fut capable de l'en faire sortir; il se contentoit de harceler les Ennemis avec sa Cavalerie Legere. Dans la suite même il se retira à Barziglioné, presque aux Portes de Padoue dans un poste encore plus sûr. Il eut donc été facile aux Espagnols de faire quelques tentatives, mais le Pays étant ruiné par les ravages des deux Armées, le défaut de vivres les obligea de retourner dans leurs premiers Quartiers, & d'abandonner Vicence & le Fort de Brendola, qui en est à sept milles. Ils n'étoient pas payés, & ne pouvoient subsister que des Contributions qu'ils tiroient de Verone, de Bresse, de Bergame & des autres Villes voisines.

Après la retraite des Espagnols, d'Alviane occupa un poste avantageux entre la Bataglia & Padoue, & ayant appris qu'il y avoit peu de Troupes à Este, dont la Garnison faisoit négligemment la garde, il y envoya pendant la nuit un parti de 400 Chevaux & de mille hommes de pié; ils entrerent dans la Ville avant même qu'on se fût apperçu de leur marche, & enleverent 80 Chevaux-Legers du Capitaine Corvera, qui ne se sauva qu'avec peine dans le Château. Le Général Venitien ayant ensuite reçu de nouvelles Troupes, s'approcha de Montagnana, & offrit la Bataille au Viceroy, qui n'ayant osé l'accepter à cause de la supériorité de l'Armée Ennemie, prit le parti de se retirer dans le Polesine de Rovigo: Après cette retraite, d'Alviane ne trouvant plus de résistance au-delà de l'Adige, fit insulter chaque jour les Portes de Verone par ses Partis. Le Viceroy craignant pour cette Place, s'y jetta avec toute son Armée, à l'exception de trois cens Gendarmes & de mille hommes d'Infanterie

fanterie qu'il laissa dans le Polésine. Cependant Crême étoit dans le plus grand danger : Presque entierement bloquée par les Troupes du Duc de Milan, qui occupoient tous les environs, elle souffroit tout ce que la Famine & la Peste ont de plus cruel ; & manquant d'ailleurs de munitions, & de plusieurs autres choses qu'on avoit demandées plusieurs fois en vain, elle n'étoit défendue que par une foible Garnison, qui pour comble de maux n'étoit pas payée. Enfin cette Place étoit réduite à de telles extrêmités, que le Gouverneur déclara aux Venitiens, qu'il seroit forcé de capituler au premier jour. Dans cette triste situation la fortune de Renzo ne l'abandonna pas ; ce Capitaine attaqua à l'improviste Silvio Savelli, qui avoit deux cens Lances, mille Chevaux-Legers, & quinze cens hommes de pié sous ses ordres. La Victoire fut si complette, qu'il n'échappa que cinquante Gendarmes de Savelli, avec lesquels il s'enfuit à Lodi. Il fut ensuite facile aux Venitiens de jetter des secours dans Crême, & le Comte Nicolas Scoto y fit entrer quinze cens hommes d'Infanterie. Quelques jours après, Renzo se voyant à la tête d'une Troupe plus nombreuse, surprit la Ville de Bergame, à la faveur d'une intelligence qu'il avoit avec les Habitans ; & la Garnison Espagnole s'enfuit à (*a*) la Capella. Dans ce même tems Mercurio & Malatesta Baglioné enleverent trois cens Chevaux, qui étoient en Quartier près de cette Ville ; mais peu de jours après, Nicolas Scoto ayant rencontré sur le chemin de Bergame à Crême un Parti de deux cens Suisses, il fut entierement défait, quoiqu'il eût avec lui cinq cens hommes de pié. Il resta même prisonnier, & les Vainqueurs le remirent entre les mains du Duc de Milan qui le fit décapiter. 1514.

A la Nouvelle de la prise de Bergame par les Venitiens, le Viceroy & Prosper Colonne sortirent de leur inaction, pour assiéger cette Place avec cinq mille hommes d'Infanterie, soutenus d'ailleurs par les Troupes Espagnoles & Milanoises. Leur Artillerie foudroia d'abord la Porte de sainte Catherine ; & fit en peu de tems une brêche si considérable, que Renzo qui étoit dans la Place, n'osant plus la défendre, fut obligé de capituler ; il abandonna la Ville à la discrétion du Vainqueur, n'exigeant que la liberté de se retirer avec ses Troupes, &

(*a*) On a vû ci-dessus que c'étoit le nom de la Citadelle de cette Ville.

leurs bagages, mais ſans les honneurs de la guerre. Le Vice-
1514. roy impoſa ſur les Habitans une taxe de 80000 ducats.

Pendant ces différens mouvemens aux environs de Crême & de Bergame, d'Alviane ſignala ſon induſtrie & ſon activité par une action d'éclat. Deux cens Gendarmes renfermés dans la Ville de Rovigo, s'y croioient dans une entiere ſûreté, & regardoient l'Adige comme un obſtacle, que l'Armée Venitienne campée à l'autre rive, ne pouvoit franchir : mais le Général Venitien, dans le tems qu'on le craignoit moins, jette en diligence un Pont ſur la Riviere auprès de l'Anguillara, paſſe à l'autre bord, & arrive à Rovigo avec un détachement d'élite & ſans bagage. Cent Soldats qui avoient pris les devants, & qui déguiſés en Payſans, s'étoient introduits dans la Place, comme pour ſe trouver au marché qui s'y tenoit ce jour là, étoient déja maîtres d'une porte : il entre donc ſans réſiſtance, & les Eſpagnols ſurpris ſont obligés de ſe rendre. Les autres Troupes de la même Nation, qui avoient leurs quartiers dans le Poléſine, prirent l'épouvante, & ſe réfugierent d'abord à la Badia, la plus forte Place de tout ce Pays ; mais ne s'y croyant pas encore en ſûreté, elles ſe retirerent enfin vers Ferrare, & abandonnerent tout le Poléſine, & même Legnago.

D'Alviane marcha enſuite contre Oppiano, dans le voiſinage de cette Ville, où il fit auſſi venir des Barques armées, par la riviere. Delà il ſe rendit à Villacerea près de Verone, dans le deſſein d'inquiéter cette Place tout l'hyver, s'il ne pouvoit la prendre auparavant. Elle étoit défendue par 2000 hommes d'Infanterie Eſpagnole & 1000 Lanſquenets. Mais ayant eu avis que trois cens Lances, 500 Chevaux-Legers, & 6000 hommes de pié des Ennemis marchoient du côté de Legnago, & craignant qu'ils ne lui coupaſſent les vivres, ou ne l'obligeaſſent à combattre, il décampa ; & les ſuivit juſqu'à l'Adige, qu'ils paſſerent à Albereto. Les Chevaux-Legers & les Barques Venitiennes, qui les empêchoient de s'étendre pour chercher des vivres, les réduiſirent à de fâcheuſes extrémités. D'Alviane apprit dans le même endroit, que les Ennemis après avoir repris Bergame retournoient à Verone ; comme il n'étoit pas dans la réſolution de les attendre, il envoya ſes Gendarmes à Padoue par terre ; & pour

éviter l'incommodité des pluies, & des chemins qui étoient rompus, il se mit sur les Barques avec l'Infanterie, les Bagages & l'Artillerie; il descendit la Riviere pendant la nuit, craignant toujours d'être attaqué par les Ennemis, que l'inondation en empêcha : Dès qu'il eut pris terre, il marcha sans se reposer, & avec sa diligence ordinaire vers Padoue, où il trouva ses Gendarmes qui étoient arrivés deux jours avant lui. Il donna des Quartiers à ses Troupes entre cette Ville & Trevise. Le Viceroy & Prosper Colonne mirent leurs Troupes dans le Poléfine de Rovigo, & se rendirent ensuite à Inspruck, pour conférer avec l'Empereur sur la situation présente des affaires. 1514.

La détention de Frangipani, qui de tous les Capitaines attachés à l'Empereur, étoit celui dont l'activité causoit de plus grands troubles dans le Frioul, procura cette année à cette Province une tranquillité, dont elle n'avoit pas coutume de jouir. Les Venitiens connoissant combien il leur importoit de retenir un tel Prisonnier, refuserent de le mettre (*a*) en liberté, quoiqu'on offrît de leur rendre Jean-Paul Baglioné. Quelque tems auparavant on avoit proposé l'échange de ce dernier contre Carvajal, & les Espagnols lui avoient même permis d'aller à Rome, sur la parole qu'il donna de se remettre en prison, en cas que la chose ne réussît pas. Mais Carvajal étant mort sur ces entrefaites, Baglioné se prétendit libre, & refusa de tenir sa parole.

Les Fiesque & les Adorne, secretement appuyés, comme on le crut alors par le Duc de Milan, s'introduisirent pendant la nuit dans la Ville de Génes, vers la fin de cette année, & pénétrerent jusqu'à la Place du Palais. Mais Octavian Frégose les ayant attaqués avec sa Garde, les repoussa avec beaucoup de valeur : Sinibaldo de Fiesque, Jerôme Adorne, & Jean Camille de Naples, furent faits prisonniers ; Octavian reçut une legere blessure à la main.

Cette même année Emmanuel Roi de Portugal fit présenter deux Eléphans au Pape, par l'Ambassadeur qu'il avoit chargé de faire le compliment d'obédience à Sa Sainteté. Nous parlons ici de ces animaux comme d'une chose rare en Italie,

(*a*) Il avoit été pris à la déroute de Vicence.

1514. où l'on n'en a peut-être point vû d'autres, depuis que les triomphes & les jeux publics de l'ancienne Rome ont cessé. A leur entrée dans Rome, il y eut un grand concours des Peuples voisins, que la nouveauté du spectacle attira.

XX. Le Roy de France se prépare à la guerre d'Italie.

Cependant le Roy de France ne songeant qu'à rentrer dans le Milanès, sollicitoit Leon de se déclarer en sa faveur; quoiqu'au fond il fut résolu de partir, quelques fussent les dispositions du Pontife à son égard. Il réïtera les offres qu'il lui avoit déja faites, ajoûtant que si Sa Sainteté ne vouloit pas traiter avec lui, il accepteroit enfin les conditions proposées par l'Empereur & le Roy Catholique. Il lui représenta d'un côté, les forces de la France, soutenues par les Venitiens ses Alliés, qui promettoient de puissans secours; & de l'autre, la foiblesse présente de l'Empereur & du Roy d'Arragon en Italie, qui bien loin d'être en état de fournir aux Suisses l'argent nécessaire pour les arracher à leurs Montagnes, ne pouvoient pas même payer leurs propres Troupes, tant les finances de l'un & de l'autre étoient épuisées. Louis dit encore que les Peuples du Milanès ayant éprouvé la dureté du joug Espagnol & Impérial, brûloient de rentrer sous la domination Françoise : Que le Pape n'avoit rien à craindre de cette Couronne : Qu'en effet la puissance des Rois de France en Italie, & sur-tout la sienne, avoit toujours été avantageuse au S. Siége, & que contens de ce qui leur appartenoit véritablement, ils avoient toujours été bien éloignés d'aspirer à la conquête de l'Italie entiere, comme l'expérience le prouvoit assez: Qu'au contraire toutes les démarches de l'Empereur & du Roy Catholique ne tendoient qu'à imposer le joug à tous les Princes de ce Pays & même aux souverains Pontifes; & qu'enfin personne n'ignoroit que Maximilien ne respiroit que l'accomplissement de ce projet: Qu'ainsi il devoit songer à pourvoir en même tems à la sûreté de l'Eglise, à la liberté de l'Italie, & à l'intérêt des Médicis : & qu'une alliance avec la France lui en procureroit des moyens favorables, qu'il ne retrouveroit peut-être jamais.

D'un autre côté, l'Empereur & le Roy d'Arragon sollicitoient le Pape avec les mêmes instances, de les seconder dans la défense de l'Italie; ils lui représenterent que si leur union les avoit rendus assez puissans pour enlever le Milanès à

la France, ils n'auroient pas à plus forte raison, beaucoup de peine à le défendre contre cette Couronne, tant que la Confédération subsisteroit. Que Leon ne devoit pas se flater que Louis XII. voulût jamais lui pardonner d'avoir fourni l'année derniere de l'argent aux Suisses, pour les faire marcher contre l'Armée Françoise; qu'il devoit craindre au contraire que ce Prince après la conquête du Milanès, ne songeât à venger cette injure, & à prévenir tout ce qu'on pourroit faire à l'avenir contre ses intérêts. 1514.

Mais les offres des Suisses faisoient bien plus d'impression sur l'esprit du Pape. Ces Peuples toujours animés contre la France, promettoient de garder les défilés du Mont Cenis, du Mont Genévre, & de Final avec 6000 hommes, moyennant 6000 florins du Rhin tous les mois ; ils allerent même jusqu'à promettre d'entrer dans la Bourgogne au nombre de 20000 hommes, pourvû qu'on leur donnât le double de cette somme par mois. Ces sollicitations opposées causerent au Pape une grande perplexité : & en effet, si son inclination le faisoit pancher d'un côté, ses soupçons & ses craintes le ramenoient à son incertitude. Il resta pendant quelque tems dans cette irrésolution, & ne donnant dabord que des réponses vagues, il ne chercha qu'à trouver les moyens de ne se point déclarer; mais enfin vivement pressé par Louis XII. il répondit que ce Prince sçavoit mieux que personne combien les intérêts de la France lui étoient chers : Qu'il n'ignoroit pas qu'il l'avoit exhorté à passer en Italie, dans un tems où la conquête de Milan étoit facile ; que ces sollicitations qui avoient dû être secretes, & qu'il l'avoit prié de cacher, étoient néanmoins devenues publiques, ce qui avoit été également préjudiciable au S. Siége & à la France. Leon ajoûtoit qu'après ces démarches il s'étoit vû lui-même sur le point d'être attaqué, tandis que cette indiscrétion avoit rendu l'expédition du Milanès plus difficile & plus périlleuse, en réveillant les Ennemis de la France : Qu'enfin la grande puissance des Turcs l'allarmoit, & qu'ainsi il ne convenoit ni à son caractere, ni à sa dignité de conseiller aux Princes Chrétiens d'armer les uns contre les autres dans de pareilles circonstances : Qu'il ne pouvoit donc faire autre chose en faveur du Roy, que de l'exhorter à attendre une occasion plus favorable; & qu'alors il contribue-

roit avec toute l'ardeur possible à faire réussir ses desseins sur le
1514. Milanès. Si cette réponse fut parvenue jusqu'au Roy de France, quoiqu'elle ne découvrît pas les intentions du Pape, elle auroit néanmoins suffi pour faire comprendre à Louis qu'il n'avoit rien à espérer de Leon, & que même ce Pontife n'auroit d'autres intérêts que ceux des Ennemis de la France. C'est ainsi que finit l'année 1514.

1515. XXI. Mort & Portrait de Louis XII.

La Guerre alloit recommencer avec plus de vivacité que jamais, quand la mort, qui se plaît souvent à renverser les projets des hommes au milieu des plus douces espérances, vint suspendre les Armes de la France. Louis XII. enyvré des charmes de sa nouvelle Epouse qui n'avoit que dix-huit ans, oublia son âge & sa foiblesse (a) pour contenter sa passion; mais bientôt surpris d'une violente fiévre accompagnée de dissenterie, il mourut presque subitement le premier de Janvier 1515. jour que sa mort a rendu remarquable. Louis mérita l'affection des François par son amour pour la Justice, & par sa tendresse pour eux. La fortune fut toujours à son égard également inconstante dans ses faveurs, & dans ses revers. En effet de simple Duc d'Orleans, il se vit Roy de France par la mort inopinée de Charle VIII. qui étoit plus jeune que lui, & de deux Fils de ce Prince: Il conquit avec une rapidité surprénante le Duché de Milan, & le Royaume de Naples; & il fut long-tems l'Arbitre de l'Italie entiére: Ensuite ayant forcé Génes à rentrer dans le devoir, il sçut abaisser l'orgueil de Venise. Ces deux expéditions où il se trouva en personne, lui acquirent beaucoup de gloire; mais d'un autre côté il fut contraint d'épouser la Fille de Louis XI. Princesse contrefaite & stérile, sans qu'un sacrifice de cette nature lui valût les bonnes graces & la protection de son Beaupere: D'ailleurs après la mort de Louis XI. La Duchesse de Bourbon lui enleva la Régence du Royaume pendant la Minorité du Roy, & le força en quelque façon de se réfugier en Bretagne. Ayant eu le malheur d'être pris à la journée de S. Aubin, il fut privé de la liberté pendant deux ans. Enfin après avoir été exposé à toutes les miséres d'un long siége dans Novare, il perdit encore dans la suite le Royaume de Naples, le Milanès, Génes & toutes les Places conquises sur les Venitiens, & il eut à soutenir presque au sein de ses Etats

(a) Il avoit près de 53 ans.

une Guerre qui mit la France à deux doigts de sa perte ; après tant de malheurs il avoit éloigné l'Ennemi de ses Frontieres ; son nouveau mariage étoit le Gage d'une Paix assurée avec Henri VIII. & tout lui sembloit lui promettre un heureux succès contre le Duc de Milan. 1515.

XXII. Avénement de François I. à la Courone. Son Portrait.

Louis eut pour Successeur François d'Angoulême, son plus proche parent par les Mâles, qui étoit aussi de la Maison d'Orléans. François monta sur le Trône à l'exclusion des filles de son Prédécesseur, en vertu de la Loy Salique, qui ne permet pas aux Filles de France de succéder à la Couronne *(a)* tant qu'il y a des Mâles du Sang Royal. Le nouveau Roy commença son régne avec les applaudissemens de toute la France ; son courage, sa grandeur d'ame & sa générosité faisoient l'admiration des Peuples à qui de si nobles qualités donnoient les plus grandes espérances. Sa bonne mine rehaussée par l'éclat de la jeunesse, *(b)* sa libéralité, sa douceur, son affabilité envers tout le monde, le soin qu'il avoit eu d'orner son esprit d'une infinité de rares connoissances lui gagnoient tous les cœurs ; il étoit sur tout adoré de la Noblesse dont il embrassoit les intérêts avec chaleur. Il prit en même-tems les titres de Roy de France & de Duc de Milan, tant à cause des anciens Droits de la Maison d'Orléans sur le Milanès, que parce que ce Duché lui appartenoit en vertu de l'Investiture que l'Empereur en avoit donnée à Louis XII. en conséquence du Traité de Cambray. Il ne souhaitoit pas avec moins de passion que son Prédécesseur de rentrer dans cet Etat : D'ailleurs la gloire que Gaston de Foix avoit acquise, & le souvenir de tant de Victoires, qui avoient signalé les Armes des deux derniers Roix en Italie, excitoient puissamment l'ardeur de ce Prince & de la jeune noblesse Françoise. Mais pour ne pas réveiller la jalousie de ses Voisins qu'une Déclaration prématurée auroit mis sur leurs gardes, il parut suivant le conseil de ses Ministres, n'avoir d'autres vûes que de conserver l'amitié des Puissances & d'affermir sa naissante autorité. Les Ambassadeurs de plusieurs Princes étant venus pour le complimenter, il les reçut tous avec beaucoup de politesse, mais

(a) Guichardin paroît ignorer ici toute l'étendue de la Loy Salique, en vertu de laquelle la Couronne de France ne tombe jamais en quenouille.

(b) Il étoit né à Cognac le 12 de Septembre 1494. ainsi il n'avoit que 20 ans & quelques mois.

sur-tout ceux d'Angleterre qui vinrent les premiers. Henri encore pénétré du ressentiment de l'injure qu'il avoit reçue du Roy Catholique, vouloit renouveller avec le nouveau Roy les liaisons qu'il avoit formées avec Louis XII. L'Archiduc envoya aussi dans le même tems à la Cour de France une Ambassade dont (a) le Comte de Nassau étoit le chef. Il étoit chargé de faire hommage du Comté de Flandres, que Charle tenoit en Fief de la Couronne de France. Les Ambassadeurs de ces deux Princes terminerent promptement & avec succès les négociations dont ils étoient chargés. L'Alliance d'Angleterre fut confirmée pour la vie des deux Rois, & sans qu'on fit le moindre changement aux clauses du dernier Traité. L'on réserva seulement au Roy d'Ecosse la faculté d'y accéder dans l'espace de trois années ; à l'égard de l'Archiduc, on négligea de part & d'autre plusieurs difficultés, qui paroissoient opposées à la conclusion du Traité. (b) D'un côté, l'Archiduc, qui devenu majeur, venoit de prendre en main le Gouvernement de ses Etats, avoit été pressé par les Flamans de prévenir une Guerre qu'ils étoient bien aises d'éloigner ; il craignoit d'ailleurs que la France ne lui suscitât quelques obstacles, lorsqu'à la mort de Ferdinand son Ayeul, il voudroit se mettre en possession de la Couronne d'Espagne. Enfin il ne croyoit pas pouvoir demeurer sans péril entre deux Nations unies ensemble, sans avoir l'un ou l'autre des deux Rois pour ami. D'un autre côté, le Roy de France étoit bien-aise de traiter immédiatement avec l'Archiduc, & d'éloigner toutes les occasions qui pouvoient engager ce jeune Prince d'avoir recours aux conseils & à l'appui de Maximilien ou de Ferdinand ; il se fit donc entr'eux à Paris un Traité de Paix, & d'Alliance perpétuelle, auquel l'Empereur & le Roy Catholique, sans lesquels l'Archiduc agissoit, pourroient acceder dans le terme de trois mois. Il étoit stipulé dans ce Traité, que le Mariage de l'Archiduc avec Renée de France, Fille de Louis XII. s'accompliroit enfin : Que

1515.

XXIII. Il traite avec le Roy d'Angleterre, & l'Archiduc.

(a) Henri Comte de Nassau, Fils de Jean III. dit *le Jeune*, Comte de Nassau, & d'Elisabeth Fille de Henri Landgrave de Hesse. Il nâquit en 1483. & mourut en 1538. De trois Femmes qu'il épousa, il n'y eut que Claude de Châlons la seconde, Sœur unique de Philibert Prince d'Orange, qui lui donna des Enfans. Philibert étant mort sans postérité en 1530. la Principauté d'Orange & les autres biens de la Maison de Châlons passerent dans celle de Nassau.

(b) Ces deux Traités furent conclus à Paris.

cette

cette Princesse auroit en Dot 600000 Ecus, & le Duché de Berry; que ce Duché lui appartiendroit à perpétuité aussi-bien qu'à ses Enfans; pourvû qu'elle renonçât à tous les Droits qu'elle pouvoit prétendre sur les Duchés de Milan & de Bretagne. Que dès que la Princesse auroit atteint l'âge de 9 ans, elle seroit remise entre les mains de l'Archiduc: Et que le Roy fourniroit à ce Prince des Troupes & des Vaisseaux pour passer en Espagne après la mort du Roy Catholique. Le Duc de Gueldre fut compris dans le Traité à la priere du Roy; on ajoûte qu'il fut encore arrêté que dans trois mois on enverroit une Ambassade à Ferdinand, au nom du Roy & de l'Archiduc, pour le prier de faire reconnoître ce dernier en qualité de *Prince d'Espagne*, (titre qu'on donne à l'Héritier présomptif de la Couronne); de restituer la Navarre, & d'abandonner la défense du Milanès. 1515.

Il est certain que ces deux Princes songerent plus aux avantages présens, que ce Traité leur procuroit qu'à son exécution future. En effet, quelle certitude pouvoit-on avoir du mariage d'un enfant qui n'avoit pas encore quatre ans? Y avoit-il même lieu de croire que le Roy eût intention de faire une alliance qui eût donné à l'Archiduc des prétentions assez bien fondées sur le Duché de Brétagne? Car lorsque la Duchesse Anne épousa Louis XII. les Brétons qui souhaitoient d'avoir un Prince particulier, avoient stipulé que si l'aîné des Enfans de cette Princesse devenoit Roy de France, son puîné auroit le Duché de Bretagne; & le cas étoit arrivé, puisque l'aînée étoit Reine de France.

XXIV. Il renouvelle la Ligue avec les Venitiens.

Dans le même-tems François I. traitoit avec le Roy Catholique pour la prorogation de la Tréve; mais il vouloit que l'Espagnol lui laisſât la liberté d'attaquer le Milanès. Il se flatoit qu'ayant gagné Ferdinand, il ne lui seroit pas difficile d'amener l'Empereur à son but, & afin de pouvoir traiter avec ce Prince contre les Venitiens mêmes, il différa pendant quelque tems à leur donner une réponse positive sur leurs offres de renouveller la ligue faite avec Louis XII. Le Roy Catholique étoit toujours bien éloigné de faire la Guerre sur la Frontiere d'Espagne; mais considérant qu'il alloit se rendre suspect aux Suisses, s'il abandonnoit le Milanès à la discrétion du Roy de France, & perdre son crédit dans tous les esprits; que le Pape même, qui jusqu'alors étoit resté dans l'irrésolution, pourroit se déclarer en

faveur de la France, il exigea que le Traité subsistât, tel qu'il
1515. avoit été conclu avec Louis XII. Ainsi François n'espérant plus de réussir de ce côté-là, & jugeant que l'Empereur ne voudroit pas traiter avec lui sans le Roy d'Arragon, il confirma l'Alliance faite par son Prédécesseur avec les Venitiens.

Le Roy pouvoit encore agir auprès du Pape, & des Suisses qui ne s'étoient pas déclarés; il fit donc presser ces derniers de recevoir ses Ambassadeurs; mais ces Peuples aussi peu traitables qu'ils l'étoient sous Louis XII. & toujours également opiniâtres, n'y voulurent jamais consentir: A l'égard du Pape, qui disposoit absolument des Florentins, François le pria seulement d'attendre les événemens pour se déterminer, afin de ne rien risquer. Il lui représenta néanmoins qu'il ne trouveroit point ailleurs pour lui-même & pour sa maison de plus grands & de plus solides avantages que dans l'alliance de la Couronne de France.

Après ces Négociations, il mit tous ses soins à remplir ses Coffres, & fit monter ses Compagnies d'Ordonnance jusqu'au nombre de quatre mille Lances. Pour cacher ses vûes, il publia qu'il ne feroit aucune expédition cette année, & qu'il n'avoit d'autre dessein que de mettre la Bourgogne & le Dauphiné à couvert de l'irruption des Suisses, qui demandoient hautement l'exécution du Traité de Dijon. L'exemple des derniers Rois, qui avoient évité de faire la Guerre dans l'année de leur avénement à la Couronne, fit réussir cette feinte auprès de plusieurs personnes; mais l'Empereur & le Roy d'Arragon ne donnerent pas dans le piége. Ils connoissoient l'activité du jeune Roy; & n'ignorant pas d'ailleurs l'amour & l'estime des Peuples pour François, il ne douterent pas qu'il ne lui fût plus facile qu'à ses Prédécesseurs de disposer de toutes les forces de la France. Enfin ils sçavoient que le feu Roy avoit déja fait de grands préparatifs; de sorte que son Successeur n'auroit, pour ainsi dire, qu'à continuer une Guerre déja commencée; ce qu'il feroit avec d'autant plus de confiance, qu'il n'avoit rien à craindre de l'Angleterre. Ainsi pour se mettre à couvert des surprises de l'Ennemi, ils presserent le Pape & les Suisses de se liguer avec eux; mais Leon sans se déclarer, ménageoit également l'un & l'autre parti. A l'égard des Suisses, ils étoient plus animés que dans les premiers tems de leur rupture avec la France; tout le corps de la Nation s'étoit cru

1515.

offensé du refus que Louis XII. avoit fait d'augmenter leurs Pensions, du mépris qu'il leur avoit marqué en prenant des Lansquenets à sa solde, & des discours injurieux, qui lui étoient échapés contr'eux; mais cette injure qui d'abord ne regardoit la Nation qu'en général, avoit brouillé plusieurs particuliers. La jalousie de quelques-uns d'entr'eux, contre ceux qui recevoient des Pensions de la France, avoit augmenté leur haine contre cette Couronne. D'ailleurs les plus hardis qui s'étoient distingués par leur animosité contre ses Partisans, qu'on appelloit *Gallisans*, ayant été élevés par la faveur de la Populace aux premieres Charges, & s'étant acquis beaucoup d'autorité, craignirent de perdre ces avantages, si la République traitoit avec la France. Ces intérêts personnels exclurent des assemblées le zéle du bien public : l'ambition, la haine des particuliers & la partialité, y triompherent seules; & malgré les Partisans de la France, on rejetta opiniâtrement les offres du Roy quoique très-avantageuses à la République.

XXV. Ligue des Suisses, de l'Empereur, du Roy d'Arragon, du Duc de Milan contre François I.

Dans ces circonstances, les Ambassadeurs de l'Empereur, du Roy Catholique & du Duc de Milan, s'étant rendus en Suisse, y conclurent une Ligue pour la défense de l'Italie; on laissa au Pape la liberté d'accéder à ce Traité, depuis l'instant de la conclusion jusqu'au quatriéme Dimanche du Carême suivant. Il fut stipulé que pour contraindre le Roy de France à se désister de ses Droits sur le Milanès, les Suisses entreroient en Bourgogne ou en Dauphiné, à condition que les autres Confédérés leur payeroient 30000 Ducats par mois; & que le Roy d'Arragon attaqueroit la France avec une nombreuse Armée du côté de Perpignan ou de Fontarabie; ainsi François I. obligé de défendre ses propres Etats, ne pourroit inquiéter le Milanès.

Ce Prince ne fit éclater son dessein qu'au mois de Juin. Il avoit amassé des sommes immenses, & levé en Allemagne une nombreuse Infanterie. Il faisoit conduire à Lyon beaucoup d'Artillerie; & il avoit tout récemment envoyé Pierre Navarre en Guyenne pour lever encore 10000 hommes de pié sur les Frontiéres de la Navarre. Cet Officier étoit passé depuis peu au service de la France. Le Roy d'Arragon qui lui attribuoit la perte de la Bataille de Ravenne, n'avoit pas voulu donner 20000 Ducats pour sa Rançon. Louis XII. avoit remis ce

1515. prisonnier au Comte de Longueville, pour l'indemniser en partie des (*a*) 10000 livres qu'il avoit payées pour la sienne en Angleterre; mais François I. étant parvenu au Trône, paya la rançon de Navarre, & lui donna de l'emploi dans ses Troupes. Navarre pour n'avoir rien à se reprocher, fit faire des excuses au Roy d'Arragon, de ce que ne recevant de lui aucun secours, il avoit été obligé de céder à la nécessité, & il rendit même les Terres que ce Prince lui avoit données dans le Royaume de Naples.

XXVI. Le Pape entre secretement dans cette Ligue.

Dès que le bruit se fut répandu que François I. alloit porter la guerre dans le Milanès, & qu'il se disposoit à marcher en personne à cette expédition, ses instances auprès du Pape ne furent plus secretes, & il le sollicita ouvertement de joindre ses Armes aux siennes. Outre les autres moyens dont il pouvoit se servir pour gagner Leon, il employa la médiation de Julien de Médicis, qu'il croyoit dans les intérêts de la France. En effet, Julien venoit d'épouser Philiberte, sœur de Charle Duc de Savoye, (*b*) & tante maternelle du Roy, & il lui avoit constitué un douaire de 100000 ducats que le Pape lui avoit donnés. Comme les deux freres avoient préféré ce Mariage à une autre Alliance que le Roy Catholique leur avoit proposée avec une de ses parentes de la Maison de Cardonne, François avoit cru que ç'avoit été à sa considération, & par l'envie de s'unir plus étroitement avec lui. Il se persuada encore que l'intérêt de Julien étoit de s'attacher à la France, tant pour se mettre en état de soutenir la dépense convenable à sa nouvelle Alliance, que pour s'affermir dans le Vicariat perpétuel des Villes de Modéne, Reggio, Parme, & Plaisance, que le Pape lui avoit donné depuis peu, & dans lequel il ne pourroit se maintenir qu'avec peine après la mort de son frere, sans une puissante protection; mais ces conjectures furent bien-tôt détruites par les démarches du Pape. Leon accorda au Roy d'Arragon une Croisade sur l'Espagne pour deux ans; on assuroit qu'elle procureroit plus d'un million de ducats à ce Prince. D'ailleurs on sçut que ce Pontife avoit de

(*a*) Il avoit gagné une grande partie de cette somme au Roy d'Angleterre à la Paume.

(*b*) Philiberte étoit sœur de Louise, mere de François I. mais de différens lits. Louise étoit du premier, & avoit pour mere Marguerite de Bourbon; Philiberte étoit fille de Claudine de Brosse.

fréquentes conférences avec Albert de Carpi, & Jerôme de Vic, Ambaſſadeurs de l'Empereur & du Roy Catholique : Que ces Miniſtres ne le quittoient preſque pas, & qu'ils paroiſſoient avoir part à toutes ſes réſolutions. En effet, quoique Leon reçût bien en apparence ceux qui le ſollicitoient de la part du Roy, & qu'il les aſſurât qu'il avoit les intentions les plus favorables ; cependant il différoit à ſe déclarer ouvertement, ſon deſſein étant d'empêcher que le Duché de Milan ne tombât entre les mains d'un Prince étranger ; mais le Roy qui vouloit quelque choſe de plus précis, & connoître les véritables ſentimens du Pape, lui envoya de nouveaux Ambaſſadeurs, entre leſquels étoit (*a*) Guillaume Budé Pariſien, le premier homme de ſon ſiécle dans la Littérature Gréque & Latine. Antoine-Marie Palavicini, qui avoit les bonnes graces du Pape, ſuivit auſſi cette Ambaſſade ; mais toutes ces tentatives furent inutiles ; car dès le mois de Juillet Leon étoit entré dans la Ligue concluë pour la défenſe du Milanès. A la vérité, il avoit exigé qu'on ne publiât pas cette démarche, qu'il ne vouloit divulguer que quand il auroit un prétexte pour la colorer, & lorſque les circonſtances l'y forceroient. Tantôt il demandoit que le Roy conſentît à lui abandonner Parme & Plaiſance ; tantôt il faiſoit d'autres propoſitions, afin que les refus du Roy l'autoriſaſſent à ſoutenir qu'il ne s'étoit joint aux Ennemis de la France que malgré lui, & contre ſon inclination : Tantôt enfin craignant que le Roy ne lui accordât toutes ſes demandes, (car il n'oſoit rien propoſer qui ne parût au moins convenable,) il ne donnoit que des réponſes équivoques. 1515.

XXVII. Le Doge de Génes traite avec la France.

Si Leon employoit l'artifice, on ſe ſervit contre lui des mêmes armes, & il fut auſſi trompé. Octavian Frégoſe, Doge de Génes, effrayé par les préparatifs de la France, & ayant d'ailleurs autant à craindre de la part des Confédérés, & du penchant que le Duc de Milan & les Suiſſes avoient pour ſes Ennemis, fit un Traité ſecret avec le Roy, par l'entremiſe (*b*) du Duc de Bourbon. Mais pendant la Négocia-

(*a*) Il étoit fils de Jean Budé, Seigneur d'Yeres, de Villers ſur Marne, & de Marly, grand Audiencier de France, & de Catherine le Picart. François I. le fit Maître des Requêtes en 1522. & ce fut lui qui engagea ce Prince à fonder le Collége Royal. Il nâquit en 1467. & mourut en 1540.

(*b*) Ce Prince avoit été fait le 12 de Janvier 1515. Connétable de France,

1515. tion & depuis le Traité, il ne cessa d'assurer la Cour de Rome qu'il avoit des vûes entierement opposées. Ses anciennes liaisons avec Julien frere de Leon, dont le crédit l'avoit élevé à la premiere Dignité de Génes, tromperent si bien ce Pontife, qu'il empêcha le Duc de Milan d'attaquer Génes. Ce Prince ayant eu vent de la Négociation du Doge avec la France, avoit déja fait avancer à Novare 4000 Suisses avec les Fiesque & les Adorne. Le Traité portoit que la Ville & Seigneurie de Génes seroient rendues au Roy avec le Châtelet : Que Frégose quittant le titre de Doge, prendroit le nom de Gouverneur perpétuel pour le Roy, & pourroit disposer des Charges : Que François lui donneroit cent Lances, l'Ordre de S. Michel, & une Pension durant sa vie : Qu'on ne rebâtiroit point la Tour de Codifa, dont la proximité avoit toujours causé de l'ombrage aux Génois : Qu'on leur rendroit tous les Priviléges abolis par Louis XII. Que le Roy donneroit un certain nombre de Bénéfices à Frédéric, Archevéque de Salerne, frere d'Octavian ; & à Octavian même des Places en Provence, en cas qu'il fut forcé d'abandonner Génes. Il ne fut pas difficile à Octavian de justifier sa démarche, lorsqu'elle devint publique : En effet, on n'ignoroit pas ce qu'il avoit à craindre de la part du Duc de Milan & des Suisses ; mais sa dissimulation à l'égard du Pape, qui l'avoit comblé de biens, & à qui il avoit promis de ne faire aucun Traité sans son aveu, ne fut pas généralement approuvée : Il lui écrivit une longue Lettre, ou il exposa toutes ses raisons ; il l'assura qu'il avoit été bien éloigné de vouloir blesser le respect, qu'il lui devoit comme au Souverain Pontife, & manquer à la reconnoissance de tant de bienfaits ; il finissoit en disant, qu'il lui seroit difficile de se justifier auprès d'un simple particulier, ou d'un Prince peu instruit des Maximes d'une prudente politique ; mais qu'écrivant au Souverain le plus habile de son siécle, & qui sçavoit ce qu'un Prince pouvoit & devoit faire, lorsque ses Etats étoient en danger, où qu'il se présentoit un avantage considérable, il lui persuaderoit sans peine qu'il n'avoit pû agir autrement. Enfin après tant de négociations & d'intrigues, on étoit sur le point d'en venir à l'éxécution.

XXVIII. François I. passe en Italie.

Charge vacante depuis la mort de Jean II. Duc de Bourbon, arrivée le premier d'Avril 1488.

Déja le Roy de France qui s'étoit rendu à Lyon avec toute sa Noblesse, & les Ducs de (a) Loraine & de Gueldre, faisoit marcher vers l'Italie la plus nombreuse & la plus belle Armée, qui depuis très-long-tems eût passé les Monts. Il n'avoit rien à craindre pour ses Frontiéres du côté de l'Espagne : car le Roy d'Arragon, qui dans la crainte que l'orage n'allât fondre sur ses Etats, avoit d'abord pourvû à la sûreté de ses Frontiéres, & uni à perpétuité le Royaume de Navarre à la Castille, pour engager ses Sujets à le défendre avec plus d'ardeur, avoit licencié toutes les Troupes, dès qu'il avoit été certain que le Roy de France ne songeoit qu'à l'Italie ; ainsi ce Prince qui avoit promis aux Alliés de porter la Guerre en France, ne se mit pas plus en peine de tenir sa parole, que celles qu'il leur avoit données les années précédentes. 1515.

Le Viceroy de Naples, après avoir observé durant plusieurs mois une espéce de Tréve tacite avec les Venitiens, s'étoit rendu dans le Vicentin pour s'approcher de leur Armée, qui occupoit un poste avantageux à Olmi, près de Vicence : mais au bruit de la marche des François, il revint à Verone, pour aller, disoit-il, au secours du Milanès. Le Pape fit aussi défiler ses Troupes & celles des Florentins vers la Lombardie, sous les ordres de son frere, qu'il avoit fait Capitaine Général de l'Eglise ; elles étoient destinées à la défense du Milanès, comme Leon en étoit convenu avec les Confédérés quelques jours auparavant : Néanmoins usant encore de dissimulation, il insinuoit aux Ambassadeurs de France, qu'il n'avoit en vûe que la sûreté de Plaisance, de Parme, & de Reggio ; il sçut même les tromper avec tant de dextérité, que le Roy comptant sur son Alliance, leur envoya de Lyon les Pouvoirs nécessaires pour conclure, à condition que Parme & Plaisance resteroient à l'Eglise, jusqu'à ce que retirant ces Places, il en donnât un équivalent qui seroit agréé du Pape ; mais l'événement fit voir que les démarches de Leon & du Viceroy en faveur du Milanès étoient inutiles ; & que c'étoit une espéce de fatalité que le salut ou la perte de ce Duché dépendît du bonheur ou du malheur des Armes Helvétiques. En effet, les Suisses malgré les lenteurs des Alliés & le défaut d'argent, s'étoient assemblés en diligence, & il en

(a) Antoine, dont il est parlé ci-dessus.

étoit déja arrivé plus de vingt mille, dont la moitié s'avança vers les Alpes, pour empêcher les François de descendre dans les Plaines de Lombardie. Leur marche donna beaucoup d'inquiétude au Roy, qui sans cet obstacle, se promettoit une Victoire presque certaine, attendu le nombre de ses Troupes; il avoit en effet 2500 Lances, & 40000 hommes d'Infanterie; sçavoir, 22000 Lansquenets commandés par le Duc de Gueldre, 10000 Basques levés par Pierre Navarre, & 8000 François, outre 3000 Pionniers qu'on payoit sur le pié de l'Infanterie. On considéra dans le Conseil de Guerre, qu'on ne pouvoit se flater de forcer des passages défendus par des Soldats pleins de valeur, à moins de les accabler sous le nombre; mais que ce moyen n'étoit pas praticable, la situation du Terrain ne permettant pas de s'étendre: Que d'un côté, la résistance seroit opiniâtre & longue, & qu'on ne pourroit rien faire de considérable en peu de tems: Que de l'autre, il n'étoit pas possible de séjourner avec des Troupes si nombreuses dans un Pays stérile, où tous les convois qui venoient de France, quelques abondans qu'ils fussent, ne suffisoient pas à la subsistance des Troupes.

1515.

Dans ces conjonctures on proposa différens avis; les uns vouloient qu'on évitât les Ennemis, & qu'on fit passer 800 Lances à Savone par la Provence, & qu'enfin Navarre s'y rendît par Mer avec ses 10000 Basques; d'autres soutenoient au contraire, que ce seroit perdre un tems précieux: que d'ailleurs on affoibliroit par ce moyen l'Armée, & que c'étoit donner de la réputation aux Armes des Suisses. Il fut enfin résolu, que sans s'éloigner beaucoup du chemin qu'on avoit pris, on chercheroit quelque passage négligé par les Ennemis, ou moins bien gardé que les autres; & que cependant (*a*) Aimard de Prie avec 400 Lances & 5000 hommes d'Infanterie prendroit la route de Génes, plûtôt pour inquiéter Alexandrie & les autres Villes situés au-delà du Pô, que dans l'espérance d'une diversion.

On peut entrer en Italie du côté de Lyon par deux endroits; sçavoir, par le Mont Cenis, qui dépend de la Savoye; & par le Mont Genévre dans le Dauphiné, en allant de cette Ville à Grénoble: Le premier chemin est le plus court & le plus fréquenté. Néanmoins les Armées Françoises passoient ordinairement par

(*a*) Frere de René de Prie Cardinal, dont il est parlé ci-dessus. Il fut Chambelan du Roy, & Grand Maître des Albaletriers de France.

par le dernier plus propre au transport de l'Artillerie. Ces deux routes aboutissent à Suze, qui est à l'entrée de la Plaine: les Suisses occupoient non seulement ces défilés, mais encore les autres passages voisins; car pour ceux qui sont au-dessous vers la Mer, ils étoient si étroits & si escarpés, qu'il paroissoit impossible d'y faire passer le Canon, & la Cavalerie: D'un autre côté, Trivulce chargé par le Roy de trouver un passage, & suivi par un grand nombre de Pionniers, & d'Ingénieurs expérimentés, alla chercher un endroit qui ne fût point occupé par les Suisses. Pendant ce tems, & en attendant qu'on choisît une route, l'Armée resta en différens quartiers. La plus grande partie campa entre Grénoble & Briançon, pour y attendre les convois qui n'étoient pas encore arrivés. 1515.

A peine le Roy étoit-il sorti de Lyon pour se mettre en marche, qu'il arriva un Exprès de la part du Roy d'Angleterre. Il étoit chargé de presser vivement le Roy de ne point passer en Italie, pour ne pas troubler la Paix de la Chrétienté. Henri allarmé de l'Alliance de l'Archiduc & de la France, qui depuis ne trouvoit plus d'obstacles à ses desseins, avoit changé tout d'un coup de sentimens à l'égard du nouveau Roy. Il commençoit même à prêter l'oreille aux Ambassadeurs d'Espagne. Ces Ministres lui représentoient sans cesse qu'il devoit se défier de l'agrandissement de la France, & que François I. élevé dans la haine qui divisoit les deux Nations, ayant fait ses premieres armes contre lui, ne pouvoit qu'être l'Ennemi des Anglois. Mais les plus préssans motifs du changement de Henri étoient la rivalité de gloire & la jalousie d'état. Il ne voyoit qu'avec chagrin, & se disoit à lui-même, que quoiqu'à son avénement au Trône, la Paix regnât depuis long-tems en Angleterre, & que son pere eût laissé d'immenses (a) trésors, il n'avoit cependant osé faire la guerre à la France, alors sans appui, environnée de puissans Ennemis, & épuisée par des pertes continuelles, qu'après avoir fait des préparatifs extraordinaires; tandis que François I. (b) plus jeune que lui, & qui venoit à peine de monter sur un Trône ébranlé par tant de revers, avoit l'assurance de marcher dès l'entrée de son regne à une expédition, où il auroit à combattre plusieurs Puis-

XXIX Henri VIII. dissuade François I. de son entreprise.

(a) Cela montoit à dix-huit cens mille livres sterlings, ce qui fait 250. millions deux cens mille francs, en comptant la livre sterling pour 14. livres Françoises.

(b) François I. avoit quatre ans moins qu'Henri VIII.

sances réunies : Qu'avec le plus formidable appareil, après de
1515. grandes dépenses, & dans l'occasion la plus favorable, il n'avoit pû conquérir que la seule Ville de Tournay ; au lieu que si François réussissoit, comme il y avoit assez d'apparence, le Duché de Milan, & une gloire immortelle seroient le fruit de cette Victoire : Que ce Prince s'ouvriroit par ce succès un chemin à d'autres conquêtes ; & que peut-être avant de sortir de l'Italie, il soumettroit le Royaume de Naples. Ainsi tourmenté par sa jalousie, il reçût facilement toutes les impressions que le Roy Catholique voulut lui donner au préjudice de la France, contre qui sa haine se réveilla plus vive que jamais : mais comme il n'étoit pas en état d'empêcher à force ouverte l'entreprise de François, & qu'il vouloit peut-être trouver quelque prétexte plausible de rupture, il se contenta d'envoyer à ce Roy l'Exprès dont nous avons parlé. Ce Ministre tenta inutilement de persuader François I. qui continuant sa marche, se rendit en Dauphiné, où il fut joint par les Lansquenets, appellés les *Bandes noires* ; elles étoient commandées par Robert de la Mark. Ces Troupes sorties de la basse Allemagne se sont acquis en France une grande réputation de courage & de fidélité. Dans le même tems Trivulce fit dire au Roy qu'il étoit possible de transporter l'Artillerie par les Alpes Maritimes & Cottiennes, qui conduisent dans le Marquisat de Saluces : Qu'à la vérité le chemin étoit fort rude ; mais qu'avec des Pionniers & des Machines, on viendroit à bout d'y passer : Que comme il n'y avoit aucune Garde de ce côté-là, ni sur les Montagnes, ni à la tête des Vallées, il étoit plus à propos de prendre cette route, où l'on n'auroit à surmonter que les difficultés du terrain & la fatigue, que d'aller heurter de front des Troupes qu'une valeur opiniâtre rendoit redoutables, & qui étoient déterminées à vaincre ou à périr : Qu'enfin ce dernier parti étoit d'autant plus dangereux, que si l'on ne réussissoit pas d'abord, il ne seroit pas possible de faire subsister l'Armée dans un Pays stérile & désert, où l'on ne pouvoit faire venir assez de vivres pour une si nombreuse Armée : cet avis passa en effet sans aucune opposition. Dès que cette résolution fut prise, on commença à voiturer l'Artillerie qu'on avoit fait arrêter dans un lieu d'où il étoit facile de la conduire du côté qu'on jugeroit le plus convenable. Trivulce, comme on vient de le dire, avoit

XXX. L'Armée passe les Alpes.

mandé au Roy que le transport du Canon ne seroit pas aisé ; mais la chose fut encore plus difficile à exécuter qu'il ne l'avoit prévu. 1515.
Il fallut d'abord grimper sur des Montagnes, où il n'y avoit aucun sentier ouvert ; & l'on fut obligé de faire un chemin pour l'Artillerie, d'élargir souvent le terrain, & de l'applanir lorsqu'on se trouvoit arrêté. Du sommet de ces Montagnes, on appercevoit avec horreur des précipices profonds dans ces Vallées que l'Argentiere arrose. Le chemin étoit si rude, que souvent les chevaux, quoiqu'en grand nombre, ne pouvoient traîner le canon, & que les Artillers tentoient inutilement de le soutenir à force d'épaules. On fut donc obligé plusieurs fois de lier les piéces avec des cables, pour les descendre à la main ; ce fut l'Infanterie qui se chargea de ce pénible travail. Après avoir vaincu toutes ces difficultés, les mêmes obstacles se présenterent, & l'on trouva encore d'autres Montagnes aussi roides & aussi escarpées. Enfin après cinq jours de marche, l'Artillerie descendit dans la Plaine du Marquisat de Saluces, en-deçà des Monts ; ce passage fut d'autant plus heureux, que les François auroient échoué dans leur entreprise, pour peu qu'ils eussent trouvé de résistance de la part des Ennemis ; mais sur-tout si les neiges dont ces Montagnes sont couvertes presque toute l'année n'eussent pas été fondues par les chaleurs du mois d'Août. Mais comme on n'avoit jamais imaginé qu'on pût seulement penser à transporter de l'Artillerie par ces Montagnes, les Suisses postés à Suse, ne songèrent qu'à garder les passages du Mont Cenis, du Mont Genevre, & des autres Montagnes voisines. Les Gendarmes & l'Infanterie passerent en même tems ; les uns par le même chemin ; les autres par le Pas de *la Dragoniere*, ou par les hauteurs de Roque Sparviere & de Coni, passage plus bas du côté de la Provence. (*a*) La Palice qui avoit pris cette derniere route, y trouva l'occasion d'acquérir beaucoup de gloire. Ayant appris que Prosper Colonne, avec la Compagnie qu'il commandoit, étoit à Villefranche, Place à sept milles de Saluces, & moins connue par elle-même, que par la proximité de la source du Pô, il partit de Singlaré avec quatre Escadrons de Cavalerie, & ayant fait une longue marche sous la

(*a*) Le Roy venoit de lui donner le Baton de Maréchal de France, pour le dédommager de la charge de Grand Maître, dont il s'étoit démis.

1515. conduite de quelques Paysans, il parut tout d'un coup à Villefranche. Prosper y étoit dans une entiere sécurité, s'imaginant que les François étoient encore éloignés, & ne les croyant pas capables d'une activité si contraire à sa lenteur naturelle. On dit que son dessein étoit d'aller joindre les Suisses ce jour-là même : mais quoiqu'il en soit, il est certain qu'il étoit à table lorsque les François arriverent, & qu'ils avoient investi la maison où il étoit avant qu'il s'en fut apperçu ; car la Palice pour ne le pas manquer, avoit eu la précaution de faire avertir en secret les Habitans, qui de leur côté avoient enlevé les Sentinelles. Ainsi Prosper Colonne, ce Capitaine si célébre, & qui devoit être d'un grand poids dans la guerre présente, à cause de son crédit dans le Milanès, fut fait prisonnier le 15 d'Août, d'une maniere peu digne de sa réputation. Pierre Margano Romain fut pris avec lui, une partie de sa Compagnie eut le même sort ; & le reste ayant pris la fuite au premier bruit, se dispersa de différens côtés.

Le passage des François, & la prison de Prosper Colonne, changerent la face des affaires & les dispositions des différentes Puissances. Leon s'étoit flaté que les Suisses empêcheroient le Roy de France de passer les Monts, & il comptoit beaucoup sur l'expérience de Prosper ; mais déconcerté par deux événemens si contraires à ses vûes, il écrivit à Laurent de Médicis son neveu, Capitaine Général des Florentins, qui commandoit l'Armée de l'Eglise en Lombardie, en l'absence de Julien, que la fiévre retenoit à Florence, de ne rien entreprendre, & de temporiser. Laurent suivit ces ordres, & profita de ce tems pour reprendre le Château de Rubiere, dont Guy Rangoni s'étoit emparé. Cette Place lui fut rendue à composition, & moyennant deux mille ducats que reçut Rangoni ; cette expédition lui fit passer plusieurs jours dans le Territoire de Modéne, & de Reggio. Outre cette premiere précaution, Leon mit encore en usage ses artifices ordinaires, & fit partir secretement Cintio l'un de ses Officiers, pour justifier sa conduite auprès du Roy, & pour entamer par la médiation du Duc de Savoye, une Négociation qui pût lui servir dans la suite, s'il n'étoit pas possible de défendre le Milanès.

Mais il s'en fallut peu que le Cardinal de Bibbiena & quelques autres qui préferoient leurs vûes particulieres aux inté-

rêts du Pape, ne le précipitassent dans une fausse démarche.
Ils lui représenterent qu'il étoit à craindre que les heureux succès du Roy de France, ne rendissent le courage au Duc de Ferrare & aux Bentivoglio, & ne les engageassent à attaquer d'un côté, Modene & Reggio; & de l'autre, la Ville de Bologne: Que peut être même, ils auroient l'appui de la France dans cette entreprise: Que dans ce cas, il seroit impossible de résister à tant d'ennemis, & qu'ainsi il devoit les prévenir par ses bienfaits, & s'assurer de leurs secours, & de leur fidélité par le rétablissement des uns à Bologne; & par la restitution de Modéne & Reggio, en faveur de l'autre. Ces conseils eussent été bientôt suivis de l'exécution, si le Cardinal Jule de Médicis, que Leon avoit envoyé à Bologne en qualité de Légat, pour y maintenir son autorité dans les troubles présens, & pour aider de ses Conseils Laurent, qui étoit encore jeune, n'eût été d'un avis contraire. Médicis comprit d'abord que cette démarche seroit aussi préjudiciable à la gloire du Pape, que la réunion de ces Places avoit été glorieuse à son Prédécesseur: Que lui-même enfin rendroit odieuse la mémoire de sa Légation, s'il la commençoit par remettre Bologne, l'une des plus célebres Villes de l'État Ecclésiastique au pouvoir de ses anciens Tyrans, & qui s'étoit si hautement déclarée pour le S. Siége. Il vint à bout de faire prendre au Pape un Parti plus sage & plus digne de luy.

1515.

Leon X. dès les premiers mois de son Pontificat, avoit élevé Jules au Cardinalat, quoiqu'il fut bâtard; ce Pape suivit en cela l'exemple d'Alexandre VI. mais il ne l'imita pas en tout. Alexandre en donnant le Chapeau à César Borgia son fils, fit déposer par des témoins, qu'au tems de la naissance de César, sa mere avoit un Mari, & le fait étoit véritable; il en avoit conclu que suivant les Loix, César devoit être regardé comme légitime & non comme Adulterin. A l'égard de Jule, les témoins assûrerent que sa Mere, jeune encore, & n'étant liée par aucun engagement, avoit été séduite par la promesse secrete que Julien de Médicis lui fit de l'épouser, ce qui étoit absolument faux. Le succès des Armes de la France fut aussi cause que le Viceroy tint une conduite si différente de celle qu'il s'étoit proposée. Il n'avoit pû à la vérité jusqu'alors sortir de Veronne, tant parce qu'il n'é-

toit pas possible de faire marcher ses Troupes sans les payer,
1515. que parce qu'il attendoit des Recrües que l'Empereur, qui étoit à Inspruch, devoit lui envoyer pour la défense de Véronne & de Bresse; mais ces difficultés levées, il avoit été arrêté qu'il se mettroit en Campagne, au lieu que sur la nouvelle de l'irruption des François, il prit le parti de temporiser; & de voir, avant d'agir, quel seroit le sort du Milanès.

Les Suisses mêmes furent frappés de ce que le Roy avoit passé les Monts. Ils se retirerent d'abord à Pignerol; ayant eu ensuite avis que l'Armée Françoise s'assembloit à Turin, ils allerent à Chivas. Cette Ville ayant refusé de leur fournir des vivres, ils la prirent & la pillerent aussi-bien que Verceil, presque sous les yeux du Roy de France, qui étoit à Turin. Enfin s'étant arrêtés à Novarre, ceux d'entr'eux à qui il restoit encore quelque inclination pour la France, prirent occasion du mauvais état de leurs affaires, pour faire paroître ces sentimens; & la négociation fut entamée.

Cependant les Troupes Françoises, qui avoient pris le chemin de Génes, & que 40000 hommes de pié, qu'Octavian Frégose faisoit payer par les Génois, avoient jointes, se saisirent d'abord de Castellaccio, entrerent ensuite dans Alexandrie & dans Tortone, où il n'y avoit point de Garnison, & soumirent enfin tout le Pays qui est en deçà du Pô. Le Roy de son côté s'avança à Verceil, où il apprit que le Pape s'étoit déclaré contre lui, & ce fut le Duc de Savoye, qui le lui fit sçavoir de la part de Leon même. François en conçut un violent chagrin contre ce Pontife; maître néanmoins de son ressentiment, & pour ne pas aigrir davantage le Pape, il fit publier dans son Camp & dans Alexandrie, d'expresses défenses de commettre la plus légere hostilité dans les Etats de l'Eglise.

Il s'arrêta plusieurs jours à Verceil, pour voir quelle seroit l'issue de la négociation avec les Suisses: Quoiqu'ils l'eussent toujours continuée, ils ne laissoient pas de faire des démarches tout-à-fait opposées; car s'étant mutinés à Novarre, sous prétexte que l'argent promis par le Roy d'Arragon n'arrivoit pas, & ayant enlevé par force les sommes que le Pape avoit envoyées, ils sortirent de cette Ville comme des furieux, pour repasser en Suisse; ce que plusieurs d'entr'eux souhaitoient pour mettre en sûreté le butin, qu'ils avoient fait

depuis trois mois de séjour en Italie. Mais à peine furent-ils hors des Portes de cette Ville, que l'argent du Roy d'Arragon arriva; après s'en être saisis, ils sentirent toute la honte, dont cette violence alloit les couvrir; & revenant à eux-mêmes, ils remirent ces deux sommes entre les mains des Commissaires, pour être payés à l'ordinaire. Ils allerent ensuite à Galera, pour y attendre 20000 autres Suisses, que l'on disoit être en marche, & le Cardinal de Sion en mena 3000 à Pavie pour la défense de cette Place. 1515.

Le Roy de France s'étoit flaté de regagner les Suisses, & de traiter avec eux; mais leur conduite ayant diminué ces espérances, il partit de Verceil pour marcher contre Milan, après avoir laissé dans la premiere de ces deux Villes le Duc de Savoye, (*a*) le Bâtard, frere de ce Duc, Lautrec, & (*b*) le Général de Milan, pour suivre la négociation avec les Suisses. Après que ces derniers furent sortis de Novarre, cette Ville ayant capitulé, les François firent le siége de la Citadelle; Pavie ouvrit aussi ses Portes, & le Roy passa ensuite le Tesin.

Trivulce s'avança le même jour avec un détachement, jusqu'à S. Cristofano près de Milan, & delà au Fauxbourg de cette Ville du côté de la Porte Ticinese, espérant que la Ville, où il n'y avoit point de Garnison, lui ouvriroit ses Portes. D'ailleurs il avoit reçû des avis que les Habitans lassés des exactions des Suisses & des Espagnols, soupiroient après la domination Françoise; mais la crainte de la férocité des premiers, & la mémoire encore récente du traitement qu'ils en avoient reçu l'année derniere, après la journée de Novarre, lorsque Milan se déclara pour le Roy de France, leur fit prendre la résolution d'attendre des événemens plus décisifs. Ainsi ils firent prier Trivulce de ne pas passer plus avant; & le lendemain ils envoyerent des Députés à Bufaloro, où le Roy étoit, pour le supplier de se contenter de

(*a*) René de Savoye Comte de Vilars & de Tende, fils naturel du Duc Philippe. Il eut de grands Etablissemens en France, par le moyen de Louise de Savoye sa sœur, Mere de François I. Il fut Chevalier de l'Ordre de S. Michel, Grand-Maitre de France, Sénéchal & Gouverneur de Provence. Il mourut en 1525. des blessures qu'il avoit reçues à la bataille de Pavie, où il fut fait prisonnier.

(*b*) On croit que c'étoit Thomas Bohier, dont il est parlé ci-dessus, & dans la suite, sous le nom de *Général de Normandie*.

leur bonne volonté. Ces Députés lui représenterent qu'ils
1515. étoient entierement dévoués à ses interêts, & prêts à lui fournir des vivres ; mais qu'ils ne pouvoient actuellement se déclarer plus ouvertement : Qu'en effet une démarche plus positive lui seroit inutile, & qu'il n'en tireroit pas plus de fruit que de celle qu'ils avoient faite l'année précédente en faveur de Louis XII. démarche qui avoit été pour eux la source de mille maux : Que dès qu'il auroit triomphé de ses Ennemis, Milan s'empresseroit à le recevoir. François avoit d'abord témoigné quelque ressentiment de ce qu'ils n'avoient pas reçu d'abord Trivulce ; mais touché de ces motifs, il traita les Députés avec bonté, & leur accorda ce qu'ils demandoient.

XXXI. Traité entre la France & les Suisses, qui le rompent aussi-tôt.

Ce Prince fit ensuite marcher l'Armée à Biagrassa. Pendant qu'il y étoit, le Duc de Savoye après avoir conféré avec vingt Députés des Suisses à Verceil, se rendit à Galera suivi du Bâtard & des autres Ministres François, & il y conclut au nom du Roy un Traité avec les Cantons. Ce Traité portoit : Qu'il y auroit Alliance entre eux & le Roy durant la vie de ce Prince, & dix ans après sa mort : Que les Suisses & les Grisons rendroient les Vallées dépendantes du Milanès, dont ils s'étoient emparé : Qu'ils n'exigeroient plus à l'avenir de ce Duché, la Pension annuelle de quarante mille Ducats qu'ils en avoient reçu. Que le Roy donneroit à Maximilien Sforce le Duché de Nemours, une Pension de douze mille francs, cinquante Lances à commander, & lui feroit épouser une Princesse du Sang Royal : Qu'il payeroit désormais aux Suisses la Pension de quarante mille livres qu'ils recevoient autrefois de la Couronne de France, & qu'il donneroit la solde de trois mois à toutes les Troupes de cette Nation, qui étoient actuellement en Lombardie, ou en chemin pour s'y rendre. Qu'il payeroit aux Cantons dans certains termes les 600000 Ecus promis, par le Traité de Dijon, & 300000 autres pour l'équivalent des Vallées qu'ils devoient rendre ; & qu'enfin il auroit toujours quatre mille Suisses à sa solde. Le Pape fut compris de part & d'autre dans le Traité, à condition qu'il rendroit Parme & Plaisance. L'Empereur, le Duc de Savoye, & le Marquis de Montferrat y furent aussi nommés ; mais il n'y fut fait aucune mention du Roy Catholique, des Venitiens, & des autres Princes d'Italie.

Mais

1515.

Mais à peine le Traité eut-il été signé par les Suisses qu'ils le rompirent, par l'opiniâtreté de leurs Compatriotes qui arrivérent sur ces entrefaites. Ces derniers fiers de leurs Victoires précédentes, & prétendant faire autant de butin qu'ils en voyoient à leurs Compagnons, témoignerent beaucoup d'éloignement pour la Paix : Voulant donc empêcher l'effet du Traité, ils s'opposérent à la restitution des Vallées, sans que ceux-ci pussent les détourner de cette résolution. Ils s'avancerent même au nombre de 35000 jusqu'à (*a*) Monza pour se jetter dans les Fauxbourgs de Milan ; Albert Petra fameux Capitaine de cette Nation, indigné de leur procédé, se retira en Suisse avec plusieurs Compagnies, par le Chemin de Côme, que le Roy avoit laissé libre exprès. Cette rupture inopinée fit renaître la confusion en Italie & augmenta l'incertitude des événemens. De nouvelles Armées s'approcherent du Milanès ; le Viceroy de Naples ayant laissé Marc-Antoine Colonne avec cent Gendarmes, soixante Chevaux-Legers & deux mille Lansquenets à Verone, & douze cens à Bresse, se mit enfin en marche & se rendit sur les bords du Pô, dans le voisinage de Plaisance, prêt à passer ce Fleuve. Ce Général étoit à la tête de sept cens Lances, de six cens Chevaux-Legers, & de six mille hommes d'Infanterie. D'un autre côté, dès que Laurent de Médicis qui avoit trouvé avec adresse un prétexte de séjourner plusieurs jours à Parme, vit les Espagnols en mouvement, il s'avança vers Plaisance avec son Armée, qui consistoit en sept cens Gendarmes, huit cens Chevaux-Legers & quatre mille hommes de pié ; il avoit fourni aux Suisses durant la négociation, quatre cens Chevaux-Legers commandés par Mutio Colonne & (*b*) par Ludovic, Comte de Pitigliano. Colonne étoit au service du Pape & Ludovic à la solde des Florentins. Médicis ne leur avoit envoyé cette Cavalerie, dont ils avoient besoin pour recouvrer des vivres, qu'après en avoir été prié. En faisant cette démarche, il avoit moins eu en vûe de concourir à l'avantage de la Ligue, que de ne pas irriter les Suisses, qui s'il les eût refusés,

XXXII. Les Espagnols & les Allemans marchent vers le Milanès.

(*a*) Ou Moncia.

(*b*) Ludovic des Ursins, il étoit Fils de Nicolas des Ursins, Comte de Pitigliano, dont on a vû la mort ci-dessus.

n'auroient pas compris le Pape dans le Traité qu'il négocioient
1515. avec la France.

Barthelémi d'Alviane, qui avoit promis au Roy d'arrêter les Espagnols par une puissante diversion, n'eût pas plûtôt appris que le Viceroy avoit quitté Verone qu'il partit du Polesine de Rovigo à la tête de neuf cens Gendarmes, quatorze cens Chevaux-Legers, neuf mille hommes d'Infanterie, & une assez nombreuse Artillerie; traversa l'Adige; & cotoyant le Pô, parut à la vûe de Crémone. Il faisoit gloire de son activité, talent Militaire, que les Capitaines de notre siécle semblent négliger; & il se comparoit par cet endroit à Claudius Nero, qui s'est rendu si fameux par la marche qu'il fit avec une partie de l'Armée Romaine, pour aller combattre Asdrubal sur le Fleuve (*a*) Metro.

Ces différens mouvemens rendoient le sort de cette Guerre plus incertain que jamais: d'un autre côté, le Roy de France qui étoit aux environs de Milan avec une Armée nombreuse, & fournie de toutes les Munitions nécessaires, s'avançoit vers Marignan pour faciliter sa jonction avec le Général Venitien, & empêcher en même-tems les Troupes du Pape & les Espagnols de joindre l'Armée des Suisses. De l'autre on voyoit aussi dans le voisinage de cette Ville trente-cinq mille Suisses, Nation redoutable & jusqu'alors invincible aux François: Le Viceroy campé tout près de Plaisance sur le Chemin de Lodi, pouvoit passer le Pô quand il voudroit; il étoit disposé à joindre les Suisses tandis que Laurent de Médicis, qui étoit dans cette premiere Ville avec les Troupes du Pape & des Florentins, se préparoit à grossir l'Armée des Espagnols: Enfin d'Alviane que sa Valeur & son activité rendoient redoutable, étoit dans le territoire de Crémone, presque sur les rives du Pô, avec l'Armée Venitienne, dans le dessein de secourir les François, soit par une jonction, soit par une diversion. Cependant la Ville de Lodi, située entre Milan & Plaisance, à une égale distance de ces deux Places, étoit sans défense. Renzo de Ceré qui l'avoit prise & pillée pour les Venitiens, ayant eu quelques démêlés avec d'Alviane, avoit quitté leur service, & s'étoit mis à la solde du Pape avec deux cens Lances & autant de Chevaux-

(*a*) C'est le *Metaurus* des Latins.

Legers, après avoir obtenu son Congé du Sénat, plûtôt par menaces, qu'autrement. Comme les Soldats qu'il avoit à Padoue ne pouvoient le venir joindre si-tôt, parce qu'ils étoient retenus par les Venitiens, il sortit de Lodi, pour aller faire des Recrües, & rendre ses Compagnies completes. Cependant le Cardinal de Sion craignant d'être la victime du Traité des Suisses avec le Roy de France, & effrayé de voir que Milan penchoit en faveur des François, s'étoit d'abord réfugié à Plaisance avec mille Suisses, & une partie des Troupes du Duc de Milan. Il s'étoit rendu ensuite à (*a*) Verone afin de presser la marche du Viceroy, & prenant le chemin de Milan avant que l'Armée Françoise l'eût fermé; il laissa quelques Soldats à Lodi: mais ils l'abandonnerent, dès qu'ils sçûrent le Roy à Marignan. 1515.

Pendant que le Viceroy s'arrêtoit sur le bords du Pô, & avant que Laurent de Médicis se fut rendu à Plaisance, les Suisses enleverent Cintio que le Pape envoyoit au Roy de France; & surprirent les Brefs & les Lettres de Créance dont il étoit porteur. Le Viceroy par respect pour le Pape rendit aussi-tôt la liberté au prisonnier; mais la connoissance de cette intrigue lui fit craindre que les Troupes de l'Eglise ne voulussent pas se joindre à lui, quand il auroit passé le Pô. Ces défiances avoient d'autant plus de fondement qu'il apprit dans le même tems que Laurent de Médicis avoit aussi député en secret vers le Roy. En effet Laurent, soit de son propre mouvement, soit par ordre de son oncle, avoit fait faire des excuses à ce Prince, de ce que forcé d'obéir au Pape, il se trouvoit à la tête d'une Armée, qui devoit combattre contre les François; & il l'avoit fait assurer en même-têms qu'il ne négligeroit rien de ce qui pourroit le convaincre qu'il avoit cherché, & qu'il cherchoit encore à gagner ses bonnes graces & à le servir, pourvû qu'il pût le faire sans s'attirer la colere de Leon, & sans se déshonorer lui-même.

Laurent de Médicis se rendit le même jour à Plaisance, & tint avec le Viceroy un Conseil de Guerre où ils délibérerent, s'ils passeroient ensemble le Pô pour se joindre aux Suisses. D'un côté on représenta qu'il étoit, facile de s'emparer de Lodi; qu'à la faveur de cette Place on empêcheroit que d'Alviane ne joignît l'Armée Françoise, tandis qu'on se mettroit

(*a*) Il y a *Crémone*, dans l'Original, même de plusieurs Editions, mais c'est une erreur.

à portée d'aller joindre les Suisses vers Milan, ou d'en être
1515. joint à Lodi. Que si les François étoient, comme on le disoit, dans le dessein de se poster entre ces deux Villes, ou qu'ils y fussent déja, ils seroient contenus par la crainte des Armées qu'ils auroient derriere eux, & que peut-être on trouveroit un moyen facile de joindre les Suisses; que toute la difficulté ne consistoit alors qu'à prendre un chemin à la vérité un peu plus long. Que cette jonction étoit non seulement utile, mais encore nécessaire, soit pour empêcher ces derniers de renouer avec les François, soit pour les soutenir dans un tems où ils n'avoient point de Cavalerie à opposer à une Armée si considérable; que l'honneur du Pape & du Roy Catholique exigeoit cette démarche, le Traité de la Ligue les obligeant l'un & l'autre à secourir le Milanès, & d'ailleurs étant liés par tant de paroles données aux Suisses, qui, si on leur manquoit, alloient devenir des Ennemis irréconciliables: Qu'enfin la sûreté des Etats du Pape & du Roy d'Arragon le demandoit aussi, parce qu'en effet la défaite des Suisses ou leur réconciliation avec la France ôteroit à l'Italie toute espérance de secours, & qu'alors les François pourroient s'avancer sans obstacle jusqu'aux Portes de Rome.

Ceux qui n'étoient pas d'avis qu'on passât le Pô, apporterent plusieurs raisons pour appuyer leur opposition. Ils disoient sur-tout qu'il ne falloit pas se flater que le Roy eût négligé d'envoyer des Troupes à Lodi: qu'ainsi ils seroient obligés à une retraite honteuse, & qui peut-être ne seroit pas sans danger; les François & les Venitiens pouvant les attaquer en même-tems; qu'il seroit impossible de repasser le Fleuve sans désordre, & avec assez de promptitude pour éviter l'Ennemi. Que le passage du Pô pourroit peut-être se tenter, si l'on avoit lieu d'en attendre un avantage égal au danger qui devoit le suivre; mais que quand on seroit dans Lodi, on ne trouveroit pas plus de facilité pour la jonction qu'auparavant; qu'en effet une Armée puissante étant postée entre Milan & cette Place, il leur seroit aussi difficile de joindre les Suisses, qu'il le seroit aux Suisses de les joindre eux-mêmes? Qu'enfin une pareille démarche mettroit toutes les forces de l'Eglise & de l'Espagne, & par conséquent la sûreté des Etats de ces Puissances à la discrétion d'une Troupe de furieux, qui en venoient souvent aux plus grandes extrémités, & dont une partie avoit

traité avec la France, tandis que l'autre, qui désapprouvoit la Paix, n'étoit pas bien d'accord avec elle-même. Malgré de si pressantes raisons, le Conseil de Guerre fixa le passage du Pô au lendemain. On résolut de ne se charger d'aucun bagage, & on pourvut à la sûreté de Parme & de Plaisance par de fortes Garnisons; mais le Viceroy & Médicis étoient bien éloignés de penser sérieusement à passer ce Fleuve. L'un & l'autre ne songeoit qu'à sauver les apparences, en feignant de le vouloir, à justifier sa conduite aux dépens de son Allié, & à se dérober au péril. Le Viceroy plein de méfiance depuis qu'il avoit intercepté les dépêches de Cintio, & connoissant les artifices du Pape, étoit persuadé que Laurent avoit ordre de ne pas avancer plus loin; & Laurent de son côté, voyant que le Viceroy ne se hazardoit qu'avec peine, jugeoit aussi qu'il n'avoit pas intention de passer le Fleuve. Il étoit plus de midi lorsque les Espagnols commencerent à défiler sur le Pont. Médicis devoit les suivre avec ses Troupes; mais le passage des premiers ayant duré jusqu'à la nuit, le Général Italien prit ce prétexte pour remettre la chose au lendemain; il se tint néanmoins dans son Poste, & le Viceroy même ayant été informé par un Détachement de quatre cens Chevaux-Legers de l'une & de l'autre Armée, qu'on avoit envoyés à la découverte, que cent Lances Françoises étoient entrées la veille à Lodi, il repassa la Riviére; ensuite les deux Armées rentrerent dans leurs premiers Quartiers: Ainsi d'Alviane s'avança sans obstacle jusqu'à Lodi. 1515.

Dans le même tems le Roy de France quitta Marignan pour aller à S. Donato, & les Suisses se retirerent à Milan; les uns voulant la Paix, les autres la Guerre, ils tinrent Conseil plusieurs fois; Mais enfin le Cardinal de Sion les ayant assemblés, les exhorta avec beaucoup de véhemence à marcher à l'instant contre le Roy de France, sans craindre sa Cavalerie ni ses Canons. Quoi, leur dit-il, » un Ennemi cent fois » vaincu nous ravira dans un seul jour le fruit de plusieurs an» nées de travaux & de péril, & nous verrons lâchement flé» trir une gloire que nous avons achetée de tout notre sang; » mais encore, quel est cet Ennemi si redoutable? Ne sont» ce pas ces mêmes François, qui doivent tant de victoires » à nos armes, & que nous avons toujours vaincus depuis nos

1515. » querelles avec eux. N'eſt-ce pas cette même Nation, dont » une poignée de Suiſſes tailla l'Armée en piéces l'année précédente à Novare : Effrayée de notre courage, & confuſe » de ſa propre lâcheté, elle a été forcée de nous combler d'éloges. En effet, la gloire que vous avez acquiſe ſous les » Drapeaux des François, s'eſt beaucoup augmentée depuis que » vous combattez contr'eux. Le petit nombre de Suiſſes qui vainquit les François, n'avoit ni Cavalerie ni Canon. Ces braves Soldats étoient à la veille de recevoir un ſecours conſidérable ; mais dédaignant de l'attendre, & animés par l'intrépide Mottin, qui ſera toujours l'honneur du nom Helvétique, ils marcherent contre le Camp des Ennemis ; ils braverent le feu de leur Artillerie, dont ils ſe ſaiſirent ; ils les » renverſerent, & le carnage des Lanſquenets fut ſi grand, » que les Vainqueurs s'en laſſerent. Ces mêmes Ennemis oſeront-ils ſeulement attendre aujourd'hui une Armée de 40000 » Suiſſes, capable d'affronter toutes les autres Nations réunies ? » Non, vous les verrez fuir au ſeul bruit de votre approche ; » car c'eſt moins leur courage que vos diviſions, qui leur inſpire la hardieſſe de venir ſi près de Milan : Ne croyez pas » que la préſence de leur Roy puiſſe les raſſurer ; au contraire, » il leur donnera lui-même l'exemple de la fuite, pour conſerver ſa Couronne & ſa vie.

» Mais ſi vous n'oſez attaquer les François avec une Armée ſi nombreuſe, c'eſt-à-dire, avec toutes les forces de la » Suiſſe ; comment pourrez-vous donc vous défendre vous-mêmes ? Pourquoi ſommes-nous en Lombardie, & ſi près de » Milan, ſi nous craignons le combat ? Une lâche crainte ſera » donc le fruit de ces fieres menaces, qui faiſoient craindre » à la Bourgogne une irruption de votre part. Souvenez-vous » de la joye que vous cauſerent & le Traité de la France avec » l'Angleterre, & les favorables diſpoſitions du Pape pour » Louis XII. vous ne vîtes alors dans le plus grand nombre » d'Ennemis qui menaçoient le Milanès, qu'une matiere plus » abondante à votre gloire. Ah ! ſi nous devions montrer aujourd'hui ſi peu de courage, c'eſt un malheur pour nous d'avoir remporté depuis peu tant de Victoires, & d'avoir affranchi l'Italie du joug des François. Il valoit mieux nous » contenter de notre ancienne gloire, que d'en acquérir une

» nouvelle, pour tromper aujourd'hui l'attente du monde entier. Ce jour va décider, si c'est la fortune ou la valeur qui nous donna la Victoire à Novare. Marchez donc à l'Ennemi, pour apprendre à l'Univers ce qu'il en doit penser, si notre courage est aussi heureux qu'à Novarre, comme je n'en doute pas, nous enleverons les suffrages de nos Contemporains, & même de la postérité, à qui nous ferons oublier les Romains. En effet, on ne voit pas dans leur Histoire que ces Vainqueurs du Monde ayent jamais osé combattre un Ennemi aussi supérieur à eux, que le fut l'Armée Françoise aux Suisses devant Novare. On lira avec étonnement qu'avec peu de Troupes, sans Cavalerie & sans Canon, nous avons taillé en piéces près de cette Ville, une nombreuse Armée, pourvûe de toutes les munitions nécessaires, & commandée par (*a*) les deux plus illustres Généraux que la France & l'Italie pussent nous opposer. La postérité ne sera pas moins frapée du récit de la Victoire que vous allez remporter à S. Donato, sur des Ennemis qui ont à notre égard autant d'avantages que les Vaincus en eurent à Novare sur les Vainqueurs, & d'ailleurs commandés par le Roy de France en personne. On ne pourra qu'admirer notre mépris pour ce grand nombre de Lansquenets, qui n'aura été pour nous qu'une occasion favorable d'exterminer cette Milice Ennemie, & de les mettre hors d'état de disputer la gloire des armes à la Nation Helvétique. 1515.

» Je n'ai aucune assurance de la jonction des Troupes du Pape & de l'Espagne; je la crois même impossible par plusieurs raisons. Ainsi quel est donc notre but de les attendre? Seroit-ce parce que nous croyons leur appui nécessaire. Félicitons-nous plûtôt des obstacles qui nous empêchent de partager avec autrui, l'honneur & le fruit de la Victoire. Mottin craignit d'en faire part à des Troupes de sa Nation; & nous, Compagnons, nous pourrions aujourd'hui compter assez peu sur notre courage, pour vouloir associer des Etrangers à notre triomphe. Enfin, si l'honneur de la Nation & l'état de nos affaires ne veulent point de délai, marchons à l'instant contre les François. La délibéra-

(*a*) M. de la Trémoille, & Jean-Jacque Trivulce.

» tion est le partage de la timidité ; mais la vûe de l'Ennemi
1515. » doit-être le signal du combat pour des hommes tels que » vous. Armez-vous donc, & allez combattre sous les auspices du Ciel, qui poursuit l'orgueil des François ; allez » assouvir votre juste haine dans le sang de ces foibles Ennemis, dont l'ambition menace le monde entier, mais que leur » lâcheté livre à ceux, qui leur opposent la moindre résistance.

XXXIV. Bataille de Marignan.

A peine le Cardinal eût-il cessé de parler, que les Suisses prenant aussi-tôt leurs armes avec furie, sortent par la porte Romaine, se mettent en Bataille, & quoique le jour fût déja avancé, marchent au Camp de l'Ennemi avec de si grands cris de joie, qu'on les eût crus déja Vainqueurs. Les Officiers excitent les Soldats à se hater ; l'Armée entiere s'écrie que l'on n'a qu'à donner le signal dès qu'elle sera à la vûe des Retranchemens François ; qu'elle veut couvrir la terre de morts ce jour-là-même, & exterminer pour toujours l'Infanterie Allemande, mais sur-tout ces Compagnies, à qui leurs enseignes noires présageoient en quelque façon leur défaite. Cependant ils arrivent à la vûe du Camp François deux heures avant la nuit, & marchant avec furie contre les Retranchemens & l'Artillerie, ils enfoncent les premiers Bataillons, (*a*) & s'emrent d'une partie du Canon. Mais la Cavalerie étant accourue dans cet endroit avec une grande partie de l'Armée ; & le Roy même s'y étant rendu à la tête d'un Escadron de Gentilshommes, il arrêta ce premier effort. Le Combat devenu furieux, dura bien avant dans la nuit avec une vicissitude égale de part & d'autre. La Gendarmerie Françoise souffrit beaucoup dans ce choc ; plusieurs Officiers y périrent, & le Roy même reçut plusieurs coups dans ses armes. Mais enfin les Combattans laissant tomber leurs armes de lassitude, se séparerent d'eux-mêmes, sans attendre l'ordre des Généraux. Les Suisses, à qui le Cardinal de Sion fit apporter des vivres de Milan, resterent sur le Champ de Bataille en attendant le jour, & il ne se fit pendant la nuit aucun mouvement, comme si l'on fût convenu d'une Trêve. L'heureux succès de la premiere attaque des Suisses, fut cause que l'on répandit dans toute l'Italie le bruit de la déroute des Fran-

(*a*) Cette Bataille qui se donna à *San-Donato* le 13 de Septembre, est appellée communément la Bataille de Marignan.

çois :

çois; cependant le Roy connoissant la grandeur du péril, ne laissa pas passer inutilement le reste de la nuit ; il l'employa à placer son Artillerie dans des lieux convenables, à rallier sa Cavalerie, & à mettre en Bataille les Lansquenets & ses Gascons ; le jour parut, & les Suisses, qui, loin de redouter l'Armée Françoise, auroient méprisé toutes les Forces de l'Italie jointes ensemble, recommencerent le Combat avec la même furie que la veille, mais avec quelque désordre. Ils furent reçus avec beaucoup d'intrépidité, & d'ordre. Cependant l'Artillerie Françoise & les traits des Troupes Gascones éclaircissoient les Bataillons Suisses ; & la Cavalerie venant à les charger en même-tems, ils se virent attaqués de front & en flanc. 1515.

Sur ces entrefaites, d'Alviane arriva dans la plus grande chaleur du combat ; averti durant la nuit par ordre du Roy, il s'étoit mis en marche sur le champ avec ses Chevaux-Legers, & avec tout ce qu'il avoit de Troupes en état de forcer une marche ; le reste de l'Armée suivoit par pelotons. En arrivant il tomba brusquement sur les Suisses qu'il prit en queue ; malgré ce surcroit d'Ennemis, ils se soutinrent encore long-tems avec le même courage. Enfin pressés de tout côtés, voyant d'ailleurs que toute l'Armée Venitienne alloit arriver, & n'espérant plus de vaincre, ils battirent la retraite, emportant leur Artillerie sur leurs épaules ; ils quitterent le Champ de Bataille sans désordre & sans confusion, & marcherent du côté de Milan à pas lents, & avec tant de fermeté & d'audace, que les François étonnés n'oserent les poursuivre ; cependant deux Compagnies de Suisses qui s'étoient réfugiées dans un Village où les Chevaux-Legers des Venitiens mirent le feu, périrent dans l'incendie ; mais tout le reste de leur Armée rentra dans Milan en bon ordre, avec autant de fierté sur le visage & de feu dans les yeux qu'ils en avoient en allant au Combat ; on dit qu'ils avoient pris quinze Piéces de gros Canon à la premiere Action, & que ne pouvant les conduire jusqu'à Milan, ils les laisserent dans des Fossés.

Telle fut cette célébre Bataille de Marignan la plus cruelle & la plus sanglante qu'on eut vûe depuis long-tems en Italie. En effet l'impétuosité des Suisses au commencement de leur attaque, l'obscurité de la nuit qui survint, le désordre qu'elle causa, l'acharnement des Combattans qui se mêlerent plusieurs fois sans

régle, & ſans que les Chefs fuſſent à portée de donner des Ordres, ou d'être entendus ; le hazard enfin qui diſpoſa preſque de tout dans cette action, la rendirent plus furieuſe & plus meurtriere. Le Roy même dont la Perſonne fut ſouvent expoſée, ne dut ſon ſalut qu'à ſon propre courage, & à ſa bonne fortune. Il s'étoit vu fort ſouvent tout ſeul & ſéparé de ſes Gentilhommes par la confuſion de la mêlée. Auſſi Trivulce cet ancien Officier, qui s'étoit trouvé à tant de Batailles, aſſuroit que l'affaire de Marignan n'étoit pas un Combat entre des hommes, mais entre de féroces Géans, & que dix-huit Actions où il avoit combattu, ne lui paroiſſoient que des jeux d'enfans, depuis la derniere journée. On crut que le ſeul effort de l'Artillerie ravit la Victoire aux Suiſſes ; car dans le premier feu de leur attaque, ils avoient forcé les Retranchemens, pris une partie du Canon, & gagné beaucoup de terrain. L'arrïvée du Général Venitien dans le tems que la Victoire balançoit encore, contribua beaucoup à la déterminer en faveur des François, qui ſe ranimerent à la vûe de leurs Alliés, tandis que les Suiſſes en furent effrayés. Le nombre des morts eſt preſque toujours incertain dans les Batailles, mais il le fut ſur-tout dans celle-ci. Car ſoit erreur, ſoit paſſion, il en parut des liſtes tout-à-fait différentes. Les uns diſoient qu'il avoit été tué plus de quatorze mille Suiſſes, d'autres dix mille ; quelques-uns enfin plus modérés n'en porterent le nombre qu'à huit mille. Il y eût même des gens qui voulurent le réduire à trois mille hommes, tous ſimples Soldats, & ſans nom ; les François perdirent à la premiere Action (*a*) François, Frere du Duc de Bourbon ; d'Imbercourt, Sancerre, (*b*) le Prince de Talmont, Fils de Monſieur de la Tremoille, (*c*) Boiſy, Neveu du Cardinal de Rouen, le Comte de Salazar, Chatelart ; (*d*) Buſſy, & (*e*) la Moya, Enſeigne des Gentilhommes du Roy, tous Officiers diſtingués par leur naiſſance, par leur rang ou par les Emplois qu'ils avoient dans l'Armée. On parla auſſi

1515.

(*a*) Il ſe nommoit *le Duc de Châtellerault*.

(*b*) Charle de la Tremoille. Il n'avoit que 29 ans : il avoit épouſé Louiſe de Coetivy, héritiere du Comté de Taillebourg, de la Baronie de Royan

(*c*) Pierre Gouffier, Seigneur de Boiſy, dont il eſt parlé ci deſſus.

(*d*) Jacque d'Amboiſe Seigneur de Buſſy, Fils aîné de Jean d'Amboiſe auſſi Seigneur de Buſſy, l'un des Freres du Cardinal George d'Amboiſe, & de Catherine de S. Belin.

(*e*) *La Moya*. Daniel dit Vatilien & la Mote.

fort différemment du nombre de leurs morts ; les uns le firent monter à six mille hommes, & d'autres à trois mille au plus, en y comprenant même quelques Capitaines de Lansquenets. 1515.

Les Suisses étant de retour à Milan, eurent entr'eux de vives contestations sur ce qu'ils avoient à faire ; les uns vouloient la Paix, & les autres étoient d'avis de rester à la défense de Milan. Ceux qui avoient eu part à la premiere Négociation, cherchant un prétexte pour se retirer, demanderent de l'argent à Maximilien Sforce, qui n'en avoit point, comme ils ne l'ignoroient pas ; s'étant donc assemblés le lendemain, ils partirent à la persuasion de Roste leur Capitaine Général, & prirent le chemin de Côme pour gagner leur Pays, faisant cependant esperer au Duc de revenir bien-tôt au secours du Château de Milan, où ils laisserent quinze cens Suisses & cinq cens hommes de pié Italiens. Dans cette espérance Maximilien s'enferma dans ce Fort avec (a) Jean de Gonzague, Jérôme Moroné, & quelques autres Gentilhommes Milanois, n'ayant permis qu'avec peine à François, Duc de Bari son Frere de se retirer en Allemagne. Le Cardinal de Sion se rendit en même-tems auprès de l'Empereur pour lui demander du secours, mais il promit en partant qu'il ne tarderoit pas à revenir. Milan se voyant sans défense ouvrit ses Portes aux François, & s'obligea de leur payer des sommes considérables ; mais le Roy ne voulut pas y entrer, tant que les Ennemis seroient dans le Château, ne croyant pas qu'il convînt à la dignité Royale de demeurer dans une Place, dont il ne seroit pas entierement le Maître. Ensuite il fit célébrer trois jours de suite la Messe sur le Champ de Bataille ; d'abord pour rendre graces à Dieu de sa Victoire ; ensuite, pour ceux, qui avoient péri dans le Combat, & enfin pour demander la Paix. Il fit bâtir une Chapelle dans le même endroit, comme un monument de sa Victoire. Toutes les Villes & les Places fortes du Milanès ouvrirent leurs Portes au Vainqueur, il n'y eut que les Châteaux de Milan & de Crémone qui se conserverent à Maximilien. Pierre Navarre qui fut chargé d'assiéger la premiere de ces Places, promit de l'emporter en moins d'un mois ; sa promesse surprit tout le monde ; car ce Château étoit abondamment pourvû de toutes les munitions nécessaires, & défendu par

XXXV. Milan & tout le Milanès se soumettent au Roy.

(a) Frere du Marquis de Mantoue.

une Garnison de plus de deux mille hommes.

1515. Après la Victoire des François, le Viceroy resta encore quelques jours dans son poste, parce que la nécessité l'y contraignoit, & qu'il n'avoit point d'argent; mais ayant enfin reçu quelques sommes peu considérables, & Laurent de Médicis lui ayant prêté six mille Ducats, il se retira à Pontenuro dans le dessein de gagner le Royaume de Naples. A la nouvelle de l'affaire de Marignan, le Pape avoit d'abord affecté de proître aussi ferme que son Prédécesseur; il exhorta même les Ministres des Alliés à se roidir contre la fortune, & à ne rien négliger pour empêcher les Suisses de traiter avec la France, ou s'ils ne le pouvoient, à leur substituer de l'Infanterie Allemande; mais il sentit combien ces préparatifs seroient longs; & que le péril préviendroit ces foibles ressources; qu'il seroit le premier exposé aux armes des François; & que si par respect pour l'Eglise, ils n'attaquoient pas l'Etat Ecclésiastique, ils n'en useroient certainement pas de même à l'égard de Parme & de Plaisance, qui dépendoient du Duché de Milan, ni par rapport à Florence, dont la conservation lui étoit aussi chere que celle des Etats du Saint Siége. Ses craintes n'étoient pas en effet mal fondées; car le Roy avoit fait jetter un Pont sur le Pô, dans le voisinage de Pavie pour marcher contre Parme & Plaisance; & après la prise de ces Places il devoit envoyer des Troupes à Florence par Pontrémoli, contre les Médicis, en cas que le Pape refusât de s'accommoder avec lui.

XXXVI. Paix entre le Pape & le Roy.

Leon n'ignorant pas ces dispositions, chargea le Duc de Savoye & l'Evêque de Tricarico son Nonce, de traiter avec le Roy; comme ce Prince desiroit sincérement la Paix, tant pour prévenir les nouvelles Ligues qu'on pouvoit former contre lui, & par respect pour le S. Siége, que par la crainte de ces terribles foudres lancés par Jule contre Louis XII. & dont la France étoit encore épouvantée, la Négociation ne souffrit point de difficultés. Par ce Traité, le Roy prit sous sa protection le Pape & l'Etat Ecclésiastique; Julien & Laurent de Médicis avec l'Etat de Florence: Il s'obligea de procurer à Julien un établissement en France, & de lui donner une Pension; il en promit aussi une autre à Laurent avec le commandement de cinquante Lances: Enfin il consentit que le Viceroy passât sur les Terres de l'Eglise pour ramener

son Armée dans le Royaume de Naples : De son côté Leon s'engagea de retirer ses Troupes de Verone, & de n'en plus fournir à l'Empereur contre les Venitiens : Il fut encore stipulé qu'il rendroit au Roy les Villes de Parme & de Plaisance, & que par une espéce de dédommagement les Peuples du Milanès se fourniroient de Sel à Cervia. On comptoit que ce Droit seroit d'un revenu considérable, & c'étoit la raison pour laquelle le Pape avoit exigé la même chose dans le Traité fait avec le Duc de Milan. Enfin on convint que le Duc de Savoye décideroit, si les Florentins avoient manqué au Traité, qui étoit entr'eux & le Prédécesseur du Roy, & il devoit régler la peine de l'infraction. Le Roy assura qu'il n'exigeoit cela que par honneur, sans prétendre en retirer aucun autre avantage. 1515.

Dès que ce Traité fut rédigé, l'Evêque de Tricarico se rendit en Poste à Rome, pour le faire ratifier au Pape. Laurent de Médicis, afin de presser le départ du Viceroy, retira ses Troupes de Plaisance, & les mit à Parme & à Reggio. Il vint ensuite trouver le Roy pour lui faire sa Cour & l'assurer que quelque fût l'événement de la Guerre, il seroit inviolablement attaché à ses intérêts ; on eût quelque peine à obtenir la ratification du Pape, qui ne pouvant se déterminer à abandonner Parme & Plaisance, auroit voulu sçavoir auparavant le résultat des Suisses assemblés à Zurich, le premier de leurs Cantons, & le plus animé contre la France ; il étoit question dans cette Diette de secourir le Château de Milan, quoiqu'ils eussent évacué les Vallées, & les Villes de Bellinzoné & de Locarné ; mais ils avoient gardé les Citadelles de ces deux Places, dans la derniere desquelles le Roy de France rentra sur ces entrefaites, moyennant 6000 Ecus qu'il donna au Gouverneur ; d'ailleurs les Grisons n'avoient pas voulu abandonner Chiavenné. Ces circonstances retenoient le Pape, mais l'Evêque de Tricarico lui représenta si vivement que le Roy pourroit attaquer Parme & Plaisance sans différer, & envoyer des Troupes en Toscane ; & il exagéra si fort la perte que les Suisses avoient faite à la Bataille, qu'enfin Leon ratifia, en ajoûtant néanmoins que Parme & Plaisance, seroient simplement évacuées par ses Troupes sans autre formalité, & qu'ensuite le Roy s'en mettroit en possession. Il ne voulut pas aussi rappeller tout-à-coup les Troupes qu'il

avoit à Verone au service de l'Empereur ; mais il donna sa
1515. parole de les en faire sortir dans peu, sous quelque prétexte : il obtint que les Florentins ne seroient point inquiétés au sujet de leur prétendue contravention au Traité. Il exigea outre cela, que le Roy ne pût donner sa protection à aucun Vassal ou Sujet de l'Eglise ; & que non seulement il ne l'empêchât pas de procéder contr'eux, comme leur Seigneur, & de les punir ; mais encore qu'il lui fournît dans ces occasions tous les secours nécessaires, lorsqu'il en seroit requis. Enfin on convint que le Pape & le Roy auroient ensemble une Conférence dans un endroit propre à une entrevue. Ce fût le dernier qui en fit la proposition, & tous les deux la souhaitoient également. L'intention du Roy étoit de serrer plus étroitement les nœuds de sa nouvelle Alliance avec Leon, & de le rendre favorable aux Partisans que la France avoit en Italie ; il esperoit encore que sa Présence & les offres avantageuses qu'il lui feroit en faveur de son Frere & de son Neveu, l'engageroient à lui permettre d'attaquer le Royaume de Naples, dont il brûloit de s'emparer. Leon de son côté se promettoit de faire usage du talent qu'il avoit de s'insinuer dans les esprits, pour amuser François premier. On représenta au Pape, que cette démarche blessoit la Majesté du souverain Pontificat, & qu'il étoit plus convenable que ce Prince vînt le trouver à Rome ; mais il répondit, qu'il n'oublioit sa grandeur que pour empêcher François d'attaquer le Royaume de Naples pendant la vie du Roy Catholique, dont la santé toujours foible depuis plus d'un an annonçoit une mort prochaine.

XXXVII. Traité entre le Roy & Maximilien Sforce.

Cependant Pierre Navarre continuoit le siége du Château de Milan, & s'étant rendu maître d'un Casemate du Fossé à main droite en entrant dans la Place, & vers la Porte de Côme il s'approcha de la Muraille, & y attacha les Mineurs ; il les fit aussi creuser dans plusieurs autres endroits, dont il avoit ruiné les défenses ; il se servit encore de la Sappe pour renverser un grand pan de muraille qui couvroit le flanc du Château ; & afin d'en rendre la chute plus terrible, & de le faire tomber dans le même tems que les mines joueroient, il y fit mettre des Etayes. Malgré son activité, comme on sçavoit que les Suisses préparoient du secours à cette Place, suivant le

résultat de la Diéte de Zurich, on étoit persuadé qu'il ne pourroit forcer la Place qu'après un long siége, & de plus grands efforts; mais un Traité lui en ouvrit bien-tôt les Portes. Jean de Gonzague qui commandoit dans ce Fort pour le Duc de Milan ayant eu des Conférences secretes avec le Duc de Bourbon (*a*) son Parent, qui s'aboucha d'ailleurs avec Jérôme Moroné & deux Capitaines Suisses de la Garnison, la Capitulation fut conclue le 4 d'Octobre. Ce traité causa dans toutes les Cours une égale surprise, & on blâma la lâcheté ou la perfidie de Moroné, qui abusa dans cette occasion de la confiance de son Prince; mais il tâcha de s'excuser sur la division qui s'étoit mise, disoit-il, entre les Suisses & les Italiens de la Garnison. Le Traité portoit que Maximilien Sforce remettroit sans délai au Roy de France les Châteaux de Milan & de Crémone, & lui céderoit tous ses Droits sur le Milanès: Que le Roy lui donneroit de quoi payer ses dettes: Que le Duc demeureroit en France, où il auroit une Pension annuelle de trente mille Ducats, jusqu'à ce que François I. lui eut procuré le Chapeau, & un pareil revenu. Que le Roy pardonneroit à Galeas Visconti & à quelques autres Gentilhommes Milanois, qui avoient signalé leur zéle pour Maximilien: Qu'il donneroit six mille Ecus aux Suisses de la Garnison: Qu'il assureroit à Jean de Gonzague la possession des Terres que le Duc lui avoit assignées dans le Milanès, & lui donneroit outre cela une Pension: Qu'il maintiendroit aussi Moroné dans ses Biens, & lui conserveroit les bienfaits de Maximilien avec les Emplois, dont il étoit revêtu; & qu'enfin il lui donneroit une Charge de Maître des Requêtes en France. 1515.

Peu de tems après la conclusion du Traité, Maximilien Sforce, surnommé *le More*, comme son Pere, sortit du Château de Milan, & prit la route de France; charmé, disoit-il, d'être délivré de l'insolence des Suisses, des exactions de l'Empereur & de l'artifice des Espagnols. La fortune en le précipitant d'un si haut rang parut moins aveugle, que lorsqu'elle y avoit élevé cet homme, que son incapacité & la bassesse de ses sentimens & de ses mœurs rendoient indigne du moindre honneur. Quelque tems avant la Conclusion de ce Traité, les Vénitiens avoient envoyé en Ambassade au Roy, Antoine Gri-

XXXVIII. Continuation de la guerre entre l'Empereur & les Vénitiens.

(*a*) Le Conétable de Bourbon étoit Fils de Claire de Gonzague, sœur de Jean.

mani, Dominique Trevisani, George Cornaro & André
1515. Gritti, Sénateurs de la premiere distinction, pour le féliciter de sa Victoire, & le prier de leur fournir les secours, dont ils avoient besoin pour rentrer dans les Places qu'on leur avoit enlevées. Ils n'avoient d'obstacle à craindre que de la part de l'Empereur, & des Troupes que le Pape avoit à Verone sous la conduite de Marc-Antoine Colonne: car le Viceroy après avoir demeuré quelques jours dans le Modénois en sortant du Plaisantin, pour voir si le Pape ratifieroit la Paix avec le Roy de France, étoit retourné à Naples par la Romagne, à la premiere nouvelle de la ratification. Dans ces circonstances, le Roy donna ordre au Bâtard de Savoye & à Théodore Trivulce de conduire sept cens Lances & sept mille Lansquenets au secours des Venitiens. Ces Troupes différerent leur départ, soit pour attendre l'événement de l'attaque du Château de Milan, soit que le Roy eût dessein de s'en servir à faire en même tems le siége du Château de Crémone; mais ce délai n'empêcha pas d'Alviane de faire quelques entreprises assez heureuses. Les Venitiens qui venoient de rentrer dans Bergame, & qui auroient voulu, s'il eût été possible, recouvrer Bresse & Verone, avec la même facilité, & sans aucun secours étranger, lui avoient défendu de poursuivre le Viceroy: Ainsi il marcha vers Bresse avec son Armée, dans le dessein d'assiéger cette Place; mais ayant appris qu'il venoit d'y entrer mille Lansquenets, il résolut d'attaquer d'abord Verone, tant parce que cette Ville n'étoit pas si bien fortifiée que l'autre, & qu'il trouveroit là des vivres avec plus de facilité qu'ailleurs, que parce qu'après la prise de cette Place, la Conquête de Bresse, où il ne pourroit plus venir de secours du côté de l'Allemagne, feroit plus aisée; mais craignant que le Viceroy, & les Troupes du Pape, qui étoient encore aux environs de Reggio & de Modene, ne passassent le Pô à Ostie pour secourir Verone, il différa cette entreprise; le départ du Viceroy fit cesser cet obstacle, mais ce fut inutilement. Car le Général Venitien étant tombé malade à Ghedi dans le Bressan, il mourut au commencement du mois d'Octobre, n'ayant pas encore soixante ans; sa perte fut très-sensible aux Venitiens, & ses Troupes le regréterent encore plus. Accablées de douleur, elles garderent son corps dans leur Camp pendant vingt-cinq jours, & le porterent

terent avec une Pompe lugubre dans leurs marches. Lorsqu'on voulut le transporter à Venise, Théodore Trivulce ne permit pas qu'on demandât un Saufconduit à Marc-Antoine Colonne pour traverser le Veronèse; il répondit à ceux qui lui conseilloient de prendre cette précaution, qu'un Général, qui pendant sa vie n'avoit jamais eu peur des Ennemis, ne devoit donner aucun signe de crainte après sa mort. Ses Funérailles se firent aux dépens de la République avec beaucoup de magnificence. Il fut inhumé dans l'Eglise de S. Etienne, où l'on voit encore aujourd'hui son tombeau. André Navigieri jeune Gentilhomme Venitien fort éloquent, prononça son Oraison funébre. D'Alviane aussi actif que brave sçut exécuter avec une diligence incroyable les Ordres de sa République; mais soit qu'il fût malheureux, soit, comme on le disoit assez communément, qu'il agît avec trop de précipitation, il perdit plusieurs Batailles; peut-être même n'en gagna-t'il jamais, lorsqu'il y commanda en Chef. 1515.

Après sa mort les Venitiens prierent le Roy de leur envoyer Jean-Jacque Trivulce pour commander leurs Armées; son habileté & son expérience à la Guerre le firent autant desirer que la faction Guelfe dont il étoit, & à la faveur de laquelle il avoit toujours eu des liaisons avec la République. Tandis qu'il étoit en chemin pour se mettre à la tête des Troupes, l'Armée s'empara de Peschiera, après avoir défait quelques Escadrons de Cavalerie & trois cens hommes de pié Espagnols, qui marchoient au secours de cette Place; elle se saisit aussi d'Asola & de Lonato, abandonnés par le Marquis de Mantoue. Dès que Trivulce l'eut jointe, le Sénat donna des ordres précis pour le siége de Bresse; c'étoit beaucoup hazarder, & il paroissoit difficile de prendre cette Place sans le secours de la France. En effet, Bresse avantageusement située, étoit d'ailleurs défendue par deux mille hommes, partie Allemans & partie Espagnols: Enfin un grand nombre de Guelfes qui auroient pû favoriser les Venitiens, en avoient été chassés, & l'hyver approchant, la saison alloit être fort pluvieuse; l'événement justifia les sages conjectures de Trivulce touchant cette entreprise. Les Venitiens ayant dressé des Batteries sur le bord du Fossé à l'endroit où la Riviere de Garzella sort de la Ville, les Assiégés qui avoient déja fait de fréquentes sorties, parurent au nombre de 1500 hommes, Allemans & Espagnols, & chargerent

avec furie cent Gendarmes & six mille hommes de pié qui gar-
1515. doient l'Artillerie ; le reste de la Garnison faisant en même tems un feu terrible de Mousqueterie sur ces Troupes, elles prirent la fuite, quoique Jean-Paul Manfroné eût soutenu quelque tems l'effort des Ennemis à la tête de 30 Gendarmes. Ils tuerent environ 200 hommes de pié, brûlerent la poudre, & emmenerent dans la Ville dix piéces de Canon. Après cet échec, Trivulce jugeant à propos de s'éloigner pour attendre l'arrivée des François, se retira à Cocaï, à douze milles de Bresse ; dans cet intervalle, les Venitiens eurent soin d'avoir d'autre Artillerie, & des Munitions.

Les Troupes Françoises ne furent pas plûtôt arrivées, qu'on reprît le siége : on dressa deux Batteries, l'une contre la Porte de Pile vers le Château, & l'autre contre la Porte S. Jean. On avoit été obligé de renvoyer les Lansquenets de l'Armée Françoise, parce qu'ils avoient refusé de servir au siége d'une Place possedée par l'Empereur ; Pierre Navarre vint les remplacer avec 5000 Gascons & François. Trivulce fit faire deux attaques, l'une par les François, & l'autre par les Venitiens ; la conduite de ce siége ne roula que sur lui, parce qu'une maladie obligea le bâtard de Savoye de se retirer. La brêche ne tarda pas long-tems à s'ouvrir ; mais comme les Assiégés avoient des Retranchemens intérieurs, & qu'ils avoient fait tous les préparatifs possibles pour une vigoureuse résistance, on ne jugea pas à propos de donner un assaut, & l'on eut recours aux Mines & à la Sappe. Cependant Marc-Antoine Colonne étant sorti de Verone, à la tête de 600 Chevaux, & de 500 hommes de pié, tomba sur Jean-Paul Manfroné & (a) Marc-Antoine Bua, qui étoient sortis de Valleggio avec 400 Gendarmes & 400 Chevaux-Legers, & les tailla en piéces. Jule Manfroné, fils de Jean-Paul ayant eû son cheval tué sous lui dans cette action, resta prisonnier, & son pere s'enfuit à Goito. Colonne s'empara ensuite de Legnago, où il surprit quelques Nobles Venitiens.

Cependant le siége de Bresse tiroit en longueur : Pierre Navarre ne réussissoit pas avec la Mine & la Sappe, comme il s'en étoit flaté, & le bruit couroit que l'Empereur avoit fait partir huit mille Lansquenets, à qui les Assiégeans n'espéroient pas de pouvoir fermer les passages. Ainsi la retraite

(a) Ou plutôt Mercure.

étant devenue presque nécessaire, le Sénat consentit à une espéce de capitulation, pour ménager la gloire des armes de la République. Les Assiégés promirent de rendre la Place si elle n'étoit pas secourue dans trente jours. D'un autre côte, on leur permit de sortir Enseignes déployées, avec toute leur Artillerie & leur Bagage, si le secours n'arrivoit pas. La certitude dans laquelle on étoit de la prochaine arrivée des Troupes Impériales, fit regarder cette derniere condition comme inutile; mais il ne l'étoit pas aux Assiégés de se délivrer d'un siége incommode, en les attendant. Trivulce mit ensuite huit mille hommes de pié dans le Château de Bré, qui appartenoit aux Comtes de Lodroné; mais à la premiere nouvelle de l'approche des Lansquenets Impériaux, à qui le Château d'Ansô se rendit, cette Infanterie abandonna lâchement son poste, & revint à l'Armée. Les Chefs mêmes ne firent pas paroître plus de courage; car dans la crainte d'être attaqués en même tems par les Allemans, par la Garnison de Bresse, & par celle de Verone, qui étoit sous les ordres de Marc-Antoine Colonne, ils se retirerent à Ghedi, où ils avoient déja envoyé leur gros Canon, & presque tout leur Bagage, prévoyant sans doute qu'ils seroient contraints de s'y refugier. Après leur retraite, les Allemans entrerent dans (a) Verone sans aucun obstacle, la fournirent de vivres & de munitions, renforcerent la Garnison, & reprirent ensuite la route de leur Pays.

1515.

XXXIX. Entrevûe de Leon X. & de François I. à Bologne.

Cependant le Pape & le Roy de France étant convenus de s'aboucher, fixerent le lieu de l'entrevûe à Bologne. Le Roy avoit préféré cette Ville à celle de Florence pour plusieurs raisons: Il ne vouloit pas s'éloigner de Milan dans un tems où la Paix se négocioit avec les Suisses par la médiation du Duc de Savoye; d'ailleurs, comme il le disoit lui-même, il auroit été obligé de mener avec lui des Troupes, pour ne pas entrer dans Florence avec moins de pompe que Charle VIII. & il auroit fallu employer plusieurs jours à préparer cette entrée; ce retard lui convenoit d'autant moins, qu'il avoit résolu de ne congédier son Armée qu'après son retour en France, quelque chose qu'il lui en coutât. Le Pape se rendit donc à Bologne

(a) Mocenigo, Auteur Venitien, dit Bresse au lieu de Verone; en effet, les Allemans venoient au secours de Bresse.

1515. le 8 de Décembre, & le Roy, que les Cardinaux (*a*) de Fiesque & de (*b*) Médicis allerent recevoir sur les confins du Territoire de Reggio en qualité de Légats Apostoliques, y arriva deux jours après. Il fit son entrée sans aucune Escorte de Gendarmes, & avec une Cour peu nombreuse; après avoir été introduit, suivant l'usage, dans le Consistoire où étoit le Pape, il lui rendit par le moyen du Chancelier (*c*) l'obédience dont il ne s'étoit pas encore acquitté. Le Pape & le Roy demeurerent trois jours ensemble dans le même Palais, & se donnerent des marques d'une parfaite confiance. Après des promesses mutuelles de fidélité à exécuter leur Traité, ils eurent de longues conférences sur les affaires de Naples. Comme le Roy n'étoit pas encore en état de l'attaquer, il se contenta de l'espérance que le Pape lui donna, de favoriser cette entreprise, après la mort du Roy d'Arragon qui sembloit prochaine, ou du moins après l'expiration de la Ligue, qui le lioit avec lui pour seize mois seulement. Le Roy sollicita le Pape de rendre Modéne & Reggio au Duc de Ferrare; Leon le lui promit, exigeant que le Duc lui remboursât les 40000 ducats prêtés à l'Empereur pour Modéne, & une certaine somme pour les dépenses qu'il avoit faites dans ces deux Places. François le sollicita encore en faveur de François-Marie Duc d'Urbin, contre qui le Pape étoit fort irrité. En effet, ce Duc étant alors au service de l'Eglise avec une Compagnie de 200 Gendarmes, avoit promis de se rendre à l'Armée du Pape, que Julien de Médicis commandoit; mais dans la suite la maladie de Julien de Médicis ayant engagé le Pape à donner le commandement de ses Troupes à Laurent de Médicis, le Duc avoit

(*a*) Nicolas de Fiesque, de la création d'Alexandre VI. Il fut Archevêque d'Ambrun.

(*b*) Jule, dont il est parlé ci-dessus.

(*c*) Antoine Duprat, natif d'Issoire en Auvergne. D'Avocat plaidant médiocrement bien, il devint successivement Lieutenant Général au Siége de Montferrand, Avocat du Roy au Parlement de Toulouse, Maître des Requêtes, Président à Mortier au Parlement de Paris en 1506. Premier Président en 1507. & enfin François I. le fit Chancelier à son Avénement à la Couronne. Dans la suite, & après la mort de Françoise Veiny d'Arbouse sa femme, il prit l'Etat Ecclésiastique; & il fut successivement Evêque de Gap, de Valence, de Meaux, d'Alby; Archevêque de Sens, Cardinal, de la Création de Clément VII. & Légat du S. Siége. Le *Concordat*, & la Vénalité des Offices, dont il fut le premier Auteur, ont fait grand tort à sa mémoire. Il mourut en 1535. âgé de soixante-douze ans.

refusé de marcher, sous prétexte que s'il avoit bien voulu servir sous les ordres de Julien, avec qui il avoit d'anciennes liaisons d'amitié, il ne vouloit pas en user de même avec le nouveau Général, ni paroître comme un simple Officier dans une Armée qu'il avoit commandée tant de fois en Chef. Il avoit même porté les choses plus loin; & quoiqu'il eût promis de joindre ses Troupes à celles du Pape, & qu'elles fussent déja en marche, il les avoit rappellées, sur le point de traiter avec la France, ou même après avoir secretement conclu avec cette Couronne. Enfin depuis la Bataille de Marignan, il avoit envoyé plusieurs personnes à la Cour de France, pour animer le Roy contre Leon. Ainsi le Pape plein de ressentiment, & pensant d'ailleurs à mettre le Duché d'Urbin dans sa Maison, ne se rendit pas aux instances du Roy; il lui remontra au contraire avec tant d'art & de ménagement, qu'un exemple qui pouvoit autoriser les Vassaux du S. Siége à la révolte, étoit trop dangereux pour être toleré, que le Roy ne pût résister à ses raisons. A la vérité, sa gloire le sollicitoit de pourvoir à la sûreté d'un Prince, dont l'attachement pour la France faisoit tout le crime; presque tout le Conseil du Roy & ses Courtisans vouloient qu'il n'abandonnât pas le Duc d'Urbin; ils lui rappelloient la faute que le feu Roy avoit faite, de souffrir que Valentinois opprimât plusieurs Seigneurs Italiens, & lui représentoient que leur ruine avoit si fort augmenté la puissance de Borgia, qu'il auroit causé de grands embarras à Louis XII. si la mort n'eût enlevé Alexandre VI. 1515.

Leon promit au Roy de lui accorder des décimes sur le Clergé pour un an. (*a*) Outre cela il fut convenu entr'eux que le Roy nommeroit désormais aux Bénéfices, dont la collation regardoit les Communautés & les Chapitres avant ce Traité. Cet article étoit fort avantageux à François & à ses Successeurs, qui par ce moyen sont en état de disposer à leur gré de tant de riches Bénéfices. De son côté, le Roy permit au Pape de se faire payer désormais (*b*) les Annates sur le

(*a*) C'est ce qu'on appelle le *Concordat*, par lequel la *Pragmatique Sanction* fut abolie. Ce Traité ne fut conclu que le 16 d'Août 1516. entre les Cardinaux d'Ancone & de Santi-Quattro, Commissaires du Pape, & le Chancelier du Prat; & il fut inséré dans les Actes du Concile de Latran.

(*b*) Revenu d'une année. C'est ce qu'on paye pour l'expédition des Bulles.

pié du revenu réel des Bénéfices, & non suivant l'ancienne
1515. Taxe, qui étoit fort modique. Mais Leon y fut trompé; car cette recherche devant se faire en France, & par des Officiers François, il n'y eut personne qui voulut poursuivre, ou contraindre les Titulaires des Bénéfices, qui donnoient de fausses déclarations. Le Roy s'engagea aussi à n'accorder sa protection à aucune Ville de Toscane: Néanmoins peu de tems après, il pria le Pape de trouver bon qu'il ne la refusât pas aux Lucquois, qui lui offroient 25000 ducats, & qui prétendoient qu'elle leur étoit dûe, en vertu du Traité conclu entre Louis XII. & leur République; mais Leon n'y voulut jamais consentir, & il se contenta d'assurer le Roy qu'il ne les inquiéteroit en aucune maniere. On arrêta enfin dans cette entrevûe, que le Pape députeroit vers l'Empereur le Pere Gille Général des Augustins, célébre Prédicateur, pour exhorter ce Prince à céder Bresse & Verone aux Venitiens, moyennant quelque argent.

Tous ces articles ne furent que verbaux, & l'on ne fit d'Acte par écrit que touchant la Collation des Bénéfices, & le nouveau Tarif (*a*) des Annates. Avant de finir cette entrevûe, le Pape donna le Chapeau (*b*) à Boisy, frere du (*c*) Grand Maître de France, Favori du Roy, & qui avoit le plus de part au Gouvernement. François I. sortit de Bologne fort content de son entrevûe avec Leon, qu'il regardoit comme un sincere ami. En effet, le Pape avoit tout mis en usage pour lui inspirer cette confiance; mais ses sentimens secrets étoient bien loin de ses démarches, & il ne voyoit qu'avec peine le Duché de Milan au pouvoir du Roy. La nécessité où il s'étoit vû de se défaisir des Villes de Parme & de Plaisance, aigrissoit encore ses chagrins contre la France: Il se repentoit aussi de s'être obligé de restituer Modéne & Reggio au Duc de Ferrare; aussi cet article ne fut-il jamais exécuté. Le Pape s'étant rendu à Flo-

(*a*) Ce ne fut qu'un simple projet.

(*b*) Adrien Gouffier. Il fut ensuite Légat en France en 1519. Il étoit Evéque d'Albi, & Grand Aumonier de France. Il mourut en 1523.

(*c*) Artus Gouffier, Seigneur de Boisy, frere ainé d'Adrien. Ils étoient fils de Guillaume, Seigneur de Boisy, dont il est parlé ci-dessus, & de Philippine de Montmorenci sa seconde femme. Artus avoit été Gouverneur de François I. & ce Prince à son Avénement à la Couronne, lui donna la Charge de Grand Maitre, dont Jacque de Chabanne, Seigneur de la Palice, donna sa démission, moyennant le Bâton de Maréchal de France. Il mourut en 1519.

rence, où il séjourna pendant un mois ou environ, le Duc lui donna toutes les suretés imaginables du payement qu'il devoit lui faire, dès qu'on lui auroit livré ces deux Places ; on en vint même jusqu'à dresser les actes nécessaires pour cette restitution ; mais le Pape différa toujours, sous divers prétextes, & se détermina enfin à refuser ouvertement d'exécuter sa parole. 1515.

Dès que le Roy fut de retour à Milan, il licencia ses Troupes, à la réserve de 700 Lances, 6000 Lansquenets, & de 4000 Volontaires François, qui furent destinés à la garde de ce Duché. Il en laissa le Gouvernement à Charle Duc de Bourbon, & repassa ensuite en France avec une diligence extrême, dans les premiers jours de l'année 1516. il étoit entierement persuadé que l'alliance qu'il venoit de conclure avec le Pape, mettroit ses Etats d'Italie à l'abri des vicissitudes de la fortune, & qu'il n'avoit plus rien à craindre pour eux, sur-tout depuis que les Suisses avoient traité avec lui, quelques efforts que le Roy d'Angleterre eût fait pour les engager à recommencer la Guerre. Les Cantons s'obligerent par un Décret public, de fournir dans tous les tems à la France, le nombre de Troupes qu'elle voudroit prendre à sa solde, tant pour attaquer que pour se défendre en Italie & ailleurs. Mais ils excepterent le Pape, l'Empire, & l'Empereur du nombre de Puissances contre lesquelles ils s'obligeoient de servir les François. De son côté, François I. ratifia leurs anciennes pensions, & promit de leur payer dans certains termes les 600000 Ecus du Traité de Dijon, & 300000 autres pour la restitution des Villes & des Vallées dépendantes du Milanès. Quoique les cinq Cantons qui en jouissoient eussent refusé de les évacuer, les huit autres Cantons voulurent bien recevoir leur Contingent ; mais à condition qu'ils ne seroient pas obligés de combattre contre les Cantons Diffidens.

1516.

XL. Traité entre le Roy de France & les Suisses.

Au commencement de la même année, (*a*) l'Evêque Petrucci, soutenu par le Pape dont il suivoit depuis long-tems la fortune, & avec le secours des Florentins, chassa de Sienne Borghese Petrucci son cousin, fils de Pandolphe, qui avoit

(*a*) Raphael Petrucci Evêque de Grosseto. Il fut fait Cardinal par Leon X. après l'attentat du Cardinal Alfonse Petrucci son parent, dont il sera parlé dans la suite.

1516. toute l'autorité dans cette Ville, & s'empara du Gouvernement. Le Pape entra dans cette affaire, parce que Sienne étant placée entre l'Etat Ecclésiastique, & le Territoire de Florence, il étoit de son intérêt qu'elle fût entre les mains d'un homme sur qui il pût compter. Il espéroit peut-être encore qu'il se présenteroit quelque occasion favorable de la faire tomber entre les mains de son frere, ou de son neveu par le moyen, & du consentement de l'Evêque même.

La Paix n'étoit plus troublée en Italie que par la querelle de l'Empereur & des Venitiens; ces derniers souhaitoient avec ardeur de recouvrer Bresse & Verone, avec les secours de la France; mais il parût bien-tôt quelques dispositions prochaines à de nouveaux troubles. Le bonheur qui avoit accompagné les armes de François I. donna de l'inquiétude au Roy d'Arragon pour le Royaume de Naples: Il résolut donc de former une Ligue avec l'Empereur & le Roy d'Angleterre contre la France. Maximilien toujours avide de nouveautés, & qui se sentoit hors d'état de conserver avec ses seules forces les Places conquises sur les Vénitiens, préta d'abord l'oreille aux propositions de Ferdinand: Henri VIII. à qui la jalousie des succès de la France faisoit oublier les infidélités du Roy d'Arragon; & qui d'ailleurs vouloit mettre auprès du jeune Roy d'Ecosse des gens (*a*) absolument dévoués à la Cour d'Angleterre, souscrivit aussi sans peine à cette Ligue.

XLI. Mort de Ferdinand Roy d'Arragon.

Cette intrigue auroit été suivie de plus près, & auroit eu dès-lors de dangereuses suites, si le Roy d'Arragon eût vécu; mais enfin insensiblement affoibli par une longue maladie, il mourut au mois de Janvier dans un petit Village appellé Madrigalès, (*b*) en allant à Seville avec toute sa Cour. Ce fut un Prince d'une prudence & d'un mérite rares, & dont rien n'auroit peut-être terni la gloire, s'il eût été moins infidéle à sa parole. Car après sa mort, on découvrit le peu de fondement qu'on avoit eu de l'accuser d'avarice, ses coffres ne s'étant pas trouvés aussi remplis qu'un régne de (*c*) quarante-

(*a*) Jean Stuart Duc d'Albanie, cousin germain du feu Roy d'Ecosse, avoit été envoyé dans ce Royaume par Louis XII. ponr traverser le Roy d'Angleterre, comme on l'a vû ci-dessus. François I. l'y maintenoit toujours; & les changemens que ce Duc faisoit en Ecosse, chagrinoient beaucoup Henri.

(*b*) Le 23 de Janvier.

(*c*) Il regna 42 ans sur la Castille, ou comme Titulaire avec Isabelle sa femme, ou comme Regent, depuis la mort de

deux

deux ans d'épargne sembloit le promettre. Mais telle est la corruption des hommes, que la prodigalité dans les Rois, quoiqu'inséparable de la vexation, est plus admirée qu'une sage économie, qui craint de fouler les Peuples. Ferdinand auroit joui toute sa vie d'un bonheur constant, si la mort ne l'eût pas privé de son fils unique ; car la perte de ses femmes, & de son gendre, aussi-bien que la maladie de sa fille, furent si favorables à sa propre grandeur, qu'elles lui donnerent lieu de la conserver jusqu'à la mort. Il est vrai qu'il fut obligé de quitter pour un tems le Gouvernement de Castille, mais ce fut plutôt un leger caprice de la fortune, qu'un véritable revers. Au reste, on peut dire que tout conspira pour le rendre heureux. La mort de son (a) frere aîné lui donna la Couronne d'Arragon ; & son mariage avec Isabelle le mit sur le Trône de Castille, où il s'affermit par la défaite de ses Compétiteurs. Il conquit ensuite le Royaume de Grénade sur les Infidéles, qui l'avoient possedé près de 800 ans ; & joignit à ses Etats les Royaumes de Naples, & de Navarre, Oran, & plusieurs Places importantes sur les côtes d'Afrique. Jamais ses Ennemis ne purent lui résister, & il leur imposa toujours la Loy : Enfin couvrant sans cesse son ambition du voile de la Religion, & du prétexte du bien Général de la Chrétienté, il vit toujours le succès couronner sa politique. 1516.

La mort du grand Capitaine étoit arrivée environ un mois auparavant. Gonsalve avoit vécu éloigné de la Cour, dont il étoit mécontent. Cependant le Roy par estime pour les vertus de ce grand homme, voulut qu'à la Cour & dans tout le Royaume, on rendit à sa mémoire des honneurs qui ne sont dûs qu'aux Souverains. L'Espagne entiere qui révé-

Henri l'*Impuissant* son beau-frere arrivée en 1474. & 37 ans sur l'Arragon, depuis la mort de Jean II. son pere arrivée au mois de Janvier 1479.

(a) Jean II pere de Ferdinand avoit épousé en premieres nôces, n'étant encore que Duc de Pennafiel, Blanche fille de Charle d'Evreux surnommé *le Noble* Roy de Navarre, & heritiere de ce Royaume, & il en eut Charle Prince de Viane, & Eléonore. Il épousa ensuite Jeanne Henriqués, dont il eût Ferdinand. Cette Marâtre persécuta cruellement le Prince de Viane, Héritier du Royaume de Navarre ; & enfin elle empoisonna ce malheureux Prince. C'est ainsi que Ferdinand devint l'aîné, & hérita du Royaume d'Arragon, auquel son pere avoit succédé après la mort d'Alfonse, Roy d'Arragon & de Naples son frere aîné. Eléonore *de Navarre*, sœur du Prince de Viane, & héritiere de ce Royaume, épousa Gaston IV. Comte de Foix.

roit le nom de ce Héros, applaudit à la reconnoissance du
1516. Roy. L'habileté de Gonsalve à la Guerre, & sa prudence le faisoient regarder comme le premier Capitaine de son siécle, & sa libéralité lui avoit gagné tous les cœurs.

XLII. François I. brûle de faire la conquête du Royaume de Naples.

François I. ayant appris la mort de Ferdinand, conçut une nouvelle ardeur pour la conquête de Naples. Il voulut d'abord y envoyer le Duc de Bourbon à la tête de 800 Lances, & de 10000 hommes d'Infanterie, comptant sur une Victoire facile dans le premier trouble où seroit cet Etat, presque sans défense, l'Archiduc ne pouvant le secourir assez promptement. Il ne doutoit pas d'ailleurs que le Pape après des promesses aussi positives que les siennes, ne lui fût favorable, & il s'en flatoit avec d'autant plus de fondement, que Leon sembloit avoir le même intérêt que lui: En effet il devoit craindre l'énorme puissance de Charle, déja Maître de tant de Royaumes qu'il héritoit du Roy Catholique, & devant encore succeder à l'Empereur. François se persuadoit même que ce jeune Prince n'oseroit lui résister, dans la crainte où il devoit être que la France ne le troublât dans la possession encore récente des Royaumes d'Espagne, & sur-tout de celui d'Arragon, que quelque Prince du Sang Royal pouvoit lui contester, s'il trouvoit un appui pour soutenir ses droits. A la vérité, Ferdinand & Isabelle avoient fait decider de leur vivant par les Etats de ce Royaume, que l'exclusion des femmes, portée par les anciennes Constitutions, ne tomboit pas sur les mâles sortis de la ligne feminine, quand il n'y avoit ni freres, ni oncles, ni neveux du feu Roy, ou d'autres mâles plus proches que celui qui tenoit ses droits d'une femme, ou qui fussent du moins dans un dégré égal; en consequence la même Assemblée avoit ordonné, qu'après la mort de Ferdinand, sa succession appartiendroit à l'Archiduc Charle, & cette décision etoit fondée sur ce qui s'étoit passé après la mort de Martin, Roy d'Arragon, qui ne laissa point d'enfans mâles. Les Commissaires alors délégués par les Etats du Royaume, pour décider la question, déférerent la Couronne à Ferdinand, ayeul du dernier mort, quoiqu'il ne descendit des Rois d'Arragon que par les femmes; le Comte d'Urgel & les autres parens du feu Roy en ligne masculine, se trouvant plus éloignés de Martin que ce Prince. Cependant les Peuples avoient murmuré en secret contre le dernier Réglement, &

s'étoient toujours plaint que l'autorité des Princes regnans avoit prévalu à l'équité dans l'Assemblée des Etats. En effet il paroissoit ridicule que les femmes, qui étoient exclues de la Couronne, pussent transmettre à leur postérité un droit qu'elles n'avoient pas elles-mêmes. Pour détruire la Sentence prononcée en faveur du vieux Ferdinand, on répondoit que la terreur de ses Armes y avoit eu plus de part que la justice. Le Roy de France étoit informé de ces dispositions des Peuples; il sçavoit encore que les Provinces Arragonnoises, celles du Royaume de Valence & du Comté de Catalogne, qui réunies ensemble, forment le corps du Royaume d'Arragon, brûloient d'avoir un Souverain pour elles seules: C'étoit par ces raisons qu'il espéroit que Charle traiteroit volontiers avec lui par rapport au Royaume de Naples. Dans la résolution d'attaquer cet Etat, il s'efforça de gagner par ses bienfaits des Seigneurs qui pussent favoriser ses desseins: ce fut dans cette vûe qu'il ordonna que Prosper Colonne, dont la rançon étoit fixée à 35000 Ducats, seroit mis en liberté pour la moitié de cette somme. Cela fit croire, que Prosper lui avoit donné secrétement parole de ne point porter les Armes contre lui, & peut-être-même de le servir dans la Guerre de Naples, mais avec quelque réserve pour sauver les apparences & ménager sa réputation.

1516.

XLIII. Expédition de l'Empereur contre le Milanès.

François, ainsi déterminé à l'expédition de Naples, déliberoit déja de se mettre en Campagne, lorsque de nouvelles conjonctures l'obligerent de songer à sa propre défense. Il apprit que l'Empereur, qui dès le commencement de la Négociation entamée par le Roy d'Arragon, avoit reçû cent vingt mille Ducats, se préparoit comme il l'avoit promis, à faire une irruption dans le Milanès, après qu'il auroit secouru Verone & Bresse; car l'Armée des Venitiens commandée par Théodore Trivulce, depuis que Jean-Jacque Trivulce étoit retourné à Milan, s'étoit postée à six milles de Bresse, & désoloit tout le Pays par le moyen de ses Albanois. Ces Coureurs ayant un jour été attaqués par un Détachement de la Garnison, les Venitiens & les Bressans accoururent chacun de leur côté au secours de leurs Troupes, & il y eut un Combat assez opiniâtre; mais la Garnison fut contrainte de regagner la Place, après avoir fait une perte considérable; le frere mê-

me du Gouverneur resta Prisonnier. Quelques jours après
1516. Lautrec, Général de l'Armée Françoise, & Théodore Trivulce ayant eu avis qu'on envoyoit à Bresse de l'argent destiné au payement des Troupes, firent partir Janus Frégole, & Jean-Conrad des Ursins avec un Détachement choisi dans les deux Armées pour fermer les passages. Ces deux Officiers se posterent au Château d'Anso suivant l'ordre qu'ils en avoient, & ayant attaqué les 3000 Lansquenets qui escortoient le Convoy, ils en tuerent 800; le reste se sauva à Lodroné avec l'argent. Les Venitiens envoyerent ensuite 2500 hommes de pié dans le Val-di-sabia, pour renforcer la Garnison du Château d'Anso; cette Infanterie brûla Lodroné & Asterio.

Le danger qui menaçoit Bresse, & la crainte que la Garnison si vivement pressée ne se rendit, obligerent l'Empereur de hâter sa marche; il vint donc à Verone par le chemin de Trente avec une Armée de cinq mille Chevaux, de quinze mille Suisses, que (a) cinq Cantons lui avoient fournis, & de dix mille hommes d'Infanterie, partie Allemans, partie Espagnols. A son arrivée les François & les Venitiens, après avoir mis de fortes Garnisons dans Vicence & dans Padoue, se retirerent à Peschiera. Ils avoient assuré qu'ils empêcheroient l'Empereur de passer le Menzo; mais l'exécution, comme il arrive assez souvent, ne répondit pas à leurs promesses & l'approche de Maximilien éteignit cette ardeur qu'ils avoient fait éclater dans le Conseil de Guerre. Ils passerent donc l'Oglio, & se retirerent à Crémone; cette retraite qui diminua beaucoup leur réputation, accrut celle des Ennemis.

L'Empereur trompé par un mauvais conseil, ou entraîné par sa destinée, mit le siége devant Asola, qu'une Garnison de cent Gendarmes & quatre cens hommes de pié Venitiens défendoit; il y perdit inutilement plusieurs jours; & l'on croit que ce retardement, à la faveur duquel les Venitiens & les François se préparerent à la défense, lui ravit la Victoire. Il passa ensuite la Riviere de l'Oglio à Orcinovi; les Ennemis prirent le parti de laisser dans Crémone trois cens Lances & trois mille hommes d'Infanterie, & de se retirer au-delà de l'Adda dans le dessein de lui en disputer le passage. Leur retraite le rendit maître de tout le Pays, qui est entre l'Oglio, le Pô &

(a) C'étoient les cinq Cantons qui n'avoient pas voulu ratifier le Traité conclu avec François I. Comme on l'a vû ci-dessus.

l'Adda ; il n'y eut que Crémone & Crême, dont l'une étoit gardée par les François, & l'autre par les Venitiens, qui n'ouvrirent point leurs Portes. Il avoit dans son Armée le Cardinal de Sion, & plusieurs Bannis du Milanès ; Marc-Antoine Colonne Officier du Pape l'accompagnoit aussi avec 200 Gendarmes, ce qui augmentoit la crainte des François, dont l'unique ressource étoit l'espérance d'être bien-tôt joints par 10000 Suisses, qui avoient reçu d'avance trois mois de leur paye. Après que l'Empereur eut passé l'Oglio, il s'approcha de l'Adda pour le traverser à Pizzighitone ; mais y ayant trouvé quelques obstacles, il se rendit à Rivolta. Les François se posterent à Casciano de l'autre côté de la Riviere ; mais dès le lendemain voyant que l'Adda étoit guéable en plusieurs endroits, & ne se sentant pas en état de résister, les Suisses n'étant pas encore arrivés, ils se retirerent à Milan ; cette espece de fuite fut une tache à la réputation de Lautrec, qui s'étoit vanté & qui avoit même écrit au Roy qu'il arrêteroit les Allemans sur les bords de l'Adda. L'Empereur l'ayant passé sans obstacle entra aussi-tôt dans Lodi qui lui ouvrit ses Portes ; ensuite s'étant approché de Milan, il y envoya un Hérault pour sommer ses Habitans de se rendre ; il le chargea de leur dire, que si l'Armée Françoise étoit encore dans trois jours à Milan, il les traiteroit avec plus de rigueur que Frederic Barberousse, qui pour éterniser la mémoire de sa vengeance & de leur révolte avoit fait semer du Sel dans leur Ville après l'avoir réduite en cendres.

1516.

L'épouvante se saisit des François, qui ne sçavoient à quoi se résoudre. Il y en eut qui proposerent d'abandonner Milan, puisqu'on n'étoit pas en état de résister à l'Ennemi, & qu'il n'y avoit aucune apparence que les Suisses pussent arriver à tems. A la vérité on sçavoit qu'ils étoient en marche ; mais on avoit appris d'un autre côté que les Cantons avoient donné, ou qu'ils étoient sur le point de donner des ordres pour rappeller les Troupes de la Nation qui étoient au service de l'Empereur ou du Roy de France ; on avoit même tout lieu de croire que cet ordre seroit plûtôt suivi par ceux qui n'étoient encore qu'en chemin, que par ceux qui servoient actuellement dans l'Armée Impériale. La proposition de quitter Milan parut trop lâche à la plûpart des Officiers François. On se flata de voir bien-tôt arriver les Suisses, & de pouvoir défendre Milan ; ceux qui étoient

1516. a avis de rester dans cette Ville, disoient qu'il falloit se borner à sa défense; qu'il suffisoit de retenir huit cens Lances & toute l'Infanterie; qu'on distribueroit le reste des Gendarmes avec les Lances Venitiennes & leurs Chevaux-Legers dans les Places voisines, & que par ce moyen on pourroit harceler l'Ennemi, & lui couper les vivres. Quelque honteux que fut le premier avis, il l'auroit cependant emporté, si Gritti & André Trévisani, Provéditeurs de l'Armée Venitienne ne s'y fussent opposés; ils obtinrent que du moins on différeroit la retraite de quelques jours. On étoit sur le point de partir lorsqu'on apprit que dix mille hommes, tant Suisses que Grisons, devoient arriver le lendemain, sous la conduite d'Albert Petra.

Cette nouvelle rendit le courage aux François, & la défense de Milan fut résolue; mais ne croyant pas pouvoir conserver les Fauxbourgs, ils y mirent le feu par le Conseil des Provéditeurs, qui crurent cette extrêmité nécessaire, ou qui saisirent cette occasion de satisfaire l'ancienne haine, qui divise les Venitiens & les Milanois. Ils eurent aussi la précaution de chasser de la Ville les principaux Gibelins, ou de s'en assurer : ces factieux qui étoient d'autant plus suspects d'attachement au parti Impérial, qu'il y en avoit un grand nombre dans l'Armée Ennemie.

Cependant, Maximilien s'avança jusqu'à Lambra à deux milles de Milan, & il n'eut pas plutôt occupé ce poste, que les Suisses arriverent pleins d'ardeur, & paroissans résolus de défendre Milan, sans vouloir néanmoins combattre contre les Troupes de leur Nation. Leur arrivée inspira une nouvelle ardeur aux François, & causa beaucoup d'inquiétude à l'Empereur. Il se rappella la haine irréconciliable de cette Nation contre la Maison d'Autriche, & se rappellant l'infortune de Ludovic Sforce, & la perfidie que les Suisses avoient tramée contre ce malheureux Prince avec leurs Compatriotes, qui étoient dans l'Armée Françoise, il commença à craindre la même trahison de leur part. Sa frayeur étoit d'autant plus grande, qu'il n'avoit point d'argent, & que les François n'en manqueroient pas pour les corrompre. Son inquiétude devint encore plus vive après que Jacque Stafler, Général des Suisses qui étoient dans son Armée, lui eut demandé leur solde avec hauteur; il étoit hors d'état de les satisfaire, tant

parce que son indigence étoit toujours la même, que parce que la Garnison de Bresse avoit retenu pour elle-même une somme d'argent qui venoit d'Allemagne. Enfin Maximilien fut si frappé de la crainte de ce péril, qu'il décampa tout-à-coup, & regagna la Riviere de l'Adda. S'il se fût approché de Milan trois jours plûtôt, au lieu de perdre un tems précieux devant Asola, les François épouvantés, & comptant peu sur l'arrivée des Suisses, auroient sans doute repassé les Monts; peut-être même que s'il n'avoit pas fait une retraite si précipitée, la défiance que les François devoient avoir des Suisses, après les égards que ceux-ci avoient marqués à leurs Compatriotes de l'Armée Impériale, les auroit enfin déterminés à se retirer, ou que les Suisses prétextant l'ordre de leurs Magistrats, auroient repris la route de leur Pays. 1516.

L'Empereur ayant repassé l'Adda, fit quelque séjour dans le Territoire de Bergame, après avoir laissé ses Suisses à Lodi; ils l'avoient menacé de se retirer, si dans quatre jours ils n'étoient pas payés. Il les retenoit cependant par la promesse de les satisfaire au premier jour avec l'argent, qu'il attendoit d'Angleterre; il paroissoit en même-tems être dans le dessein de retourner à Milan; Tout cela causoit d'autant plus d'inquiétude aux François, que les Suisses leur étoient suspects, tant à cause de la lenteur affectée de leur marche, que du refus qu'ils avoient fait de combattre contre ceux de leur Nation qui servoient l'Empereur. D'ailleurs en conséquence de l'ordre que les Cantons leur avoient envoyé de quitter le service de la France, deux mille s'étoient déja retirés, & il étoit à craindre que le reste ne suivît cet exemple, quoiqu'on assurât le Roy qu'il y avoit un contr'ordre secret. L'Empereur après avoir tiré 16000 Ducats de la Ville de Bergame, & fait une marche inutile du côté de Crême, dont il espéroit s'emparer par le moyen d'une intelligence qu'il y avoit pratiquée, revint dans le Bergamasc, & résolut enfin de retourner à Trente. En communiquant ce dessein aux Officiers de son Armée, il leur dit, qu'il alloit chercher de l'argent, qu'il les rejoindroit dès qu'il en auroit, & que les sommes qui venoient d'Angleterre seroient arrivées; les priant d'attendre son retour. Cependant les Suisses restés à Lodi, mirent cette Ville au pillage, en forcerent la Citadelle,

1516. quoiqu'ils fussent sans Canon ; firent le même traitement à la Ville de S. Angelo, & se retirerent dans la Ghiaradadda faute de vivres.

Après le départ de Maximilien, il y eût lieu de croire que les Suisses repasseroient l'Adda avec l'Armée Impériale qui étoit allée les joindre à Romano : En effet le Marquis de Brandebourg s'étoit rendu au Camp, & le Cardinal de Sion étoit arrivé à Bergame avec 30000 Ducats fournis par le Roy d'Angleterre. Le Duc de Bourbon à qui cette démarche des Suisses étoit d'autant plus à craindre, que la plûpart des Troupes de cette Nation & une partie des Venitiennes l'avoient abandonné, vint camper de l'autre côté de la Riviere ; mais les desseins des Impériaux tomberent par leur propre foiblesse : en effet l'argent apporté par le Cardinal n'étant pas suffisant pour payer les montres dûes aux Suisses, ils reprirent le chemin de leurs Montagnes par la Valteline. La même raison fit passer dans le Camp des François 3000 hommes de pié, partie Allemans, partie Espagnols. Dans des circonstances si favorables, les François & les Venitiens traverserent l'Adda, & tinrent les Impériaux en allarme durant quelques jours par des courses & des attaques fréquentes, dont néanmoins l'avantage fut assez égal de part & d'autre. Dans l'une de ces actions, les François perdirent auprès de Bergame environ deux cens Gendarmes : ils battirent à leur tour les Allemans, & César Fieramosca fut fait prisonnier ; le reste des Troupes Impériales ayant reçû un Ducat par tête, s'approcha ensuite de Bresse ; mais ne pouvant résister à la Cavalerie Legere des Ennemis, Marc-Antoine Colonne conduisit à Verone les Lansquenets & quelques gens de pié Espagnols, & les autres se dissiperent : telle fut la fin de l'expédition de l'Empereur.

XLIV. Le Pape se rend suspect à François I.

La conduite que le Pape tint dans cette occasion le rendit suspect au Roy : Ce Prince l'avoit fait prier d'envoyer conformement à leur Traité cinq cens Lances au secours du Milanès, ou du moins de les faire marcher vers la Frontiere de ce Duché, & de payer 3000 Suisses, comme Leon l'avoit, disoit-il, offert lui-même à Antoine-Marie Palavicin ; mais le Pape n'avoit répondu qu'avec froideur par rapport à ce dernier article ; à l'égard de l'autre, il dit, que le mauvais état de ses Troupes ne

ne lui permettant pas de les faire agir, il les feroit remplacer par celles des Florentins. Elles se mirent effectivement en marche avec quelques Soldats de l'Etat Ecclésiastique, & s'avancerent du côté de Bologne & de Reggio, mais avec la lenteur la plus marquée. Outre ces premieres causes de méfiance, deux autres circonstances firent croire au Roy, que le Pape avoit contribué à l'expédition de l'Empereur, & qu'elle n'avoit pas été résolue sans sa participation. En effet, à la premiere nouvelle de l'arrivée de Maximilien en Italie, Leon se prépara à lui envoyer en qualité de Légat, Bernard de Bibiena, Cardinal de Santa Maria in Portico, qui s'étoit toujours déclaré contre la France: Il permit d'ailleurs à Marc-Antoine Colonne de suivre avec ses Troupes l'Armée Impériale. Cependant il est constant que Leon pour son propre intérêt fut fâché de voir l'Empereur si près de Rome avec de si grandes forces; & qu'il craignit que si ce Prince réussissoit, il ne tentât d'opprimer l'Italie entiere suivant ses anciennes vûes; cette crainte & son caractere, qui le portoit à ménager également les deux partis, lui firent dissimuler ses véritables sentimens; ainsi d'un côté il n'osa pas rappeller Marc-Antoine Colonne, ni envoyer au Roy les Troupes qu'il étoit obligé de lui fournir; & il fit partir Bibiena pour la Cour de l'Empereur. D'un autre côté ayant sçû que Maximilien avoit quitté les environs de Milan, il donna ordre à ce Légat de prétexter une maladie, & de s'arrêter à Rubiera, pour voir, avant de s'engager plus loin, quelle feroit la suite de cette retraite. Ensuite voulant appaiser le Roy, il chargea Laurent de Médicis son Neveu, d'engager les Florentins à payer un mois de solde à 3000 Suisses de l'Armée du Roy. Celui-ci parut agir de lui-même dans cette occasion, & seulement donner en cela des marques du feint attachement qu'il avoit promis à ce Prince lorsqu'il alla le trouver à Milan. François accepta ses offres; mais voulant faire sentir à Laurent qu'il n'étoit pas la dupe des artifices de son Oncle, il dit en badinant, que puisque le Pape étoit toujours contre lui dans la Guerre, & que l'entrevûe de Bologne n'avoit pu engager Sa Sainteté à lui donner du secours dans le péril, il étoit d'avis de faire avec elle un autre Traité, qui n'auroit lieu qu'en tems de Paix, & quand il n'y auroit rien à craindre. 1516.

L'Armée de l'Empereur s'étant dissipée, les Venitiens sans at-

tendre les François, & se fiatant que la Garnison de Bresse qui
1516. n'étoit composée que de 600 Espagnols & de 400 Chevaux seroit trop foible pour leur résister, arriverent devant cette Place pendant la nuit, pour l'escalader; mais leurs Echelles s'étant trouvées trop courtes, & la Garnison paroissant disposée à se bien défendre, ils manquerent l'entreprise; ensuite l'Armée Françoise vint les joindre, sous les ordres d'Odet de Foix, que le Roy (*a*) venoit de faire Gouverneur du Milanès à la Place du Duc de Bourbon, qui le lui avoit remis de son propre mouvement. Les deux Armées firent alors le siége de Bresse dans les formes; & pour diviser les forces des Assiégés, on dressa des Batteries en quatre endroits différens. La Garnison se soutint tant qu'elle espéra que 7000 hommes d'Infanterie du Tirol, que l'Empereur avoit fait avancer jusqu'à la Montagne, viendroient au secours de la Place; mais les Venitiens ayant fermé les passages à la faveur du Château d'Anfo & d'autres Forts, les Assiégés effrayés de la largeur de la Bréche, capitulerent la veille de l'Assaut; ils obtinrent que la Garnison sortiroit de la Ville & de la Citadelle avec ses bagages seulement, si elle n'étoit pas secourue dans vingt-quatre heures.

XLV. Le Pape se vit contre le Duc d'Urbin.

Dans le même-tems le Pape qui songeoit à porter ses Armes dans le Duché d'Urbin, commença par publier un Monitoire contre François-Marie de la Rovere, à qui ce Duché appartenoit. Leon y exposoit que ce Prince, quoiqu'actuellement au service de l'Eglise, avoit non seulement refusé de faire marcher les Troupes, dont il avoit reçu la paye, mais qu'il avoit encore traité secretement avec les Ennemis. Qu'il avoit précédemment fait assassiner le Cardinal de Pavie; qu'il n'avoit été absous de ce crime que par grace, & sans aucune des formalités d'usage en pareille occasion, & qu'il étoit coupable de plusieurs autres meurtres différens; que quoiqu'il fût Neveu & Vassal du Pape dont il commandoit même alors les Troupes, il avoit député Balthazar de Castiglioné vers le Roy de France pour lui faire offre de ses services, & cela dans le plus grand feu de la Guerre entre Jule & les François. Que dans le même-tems il avoit refusé le passage à des Troupes qui alloient joindre l'Armée du Pape; & que dans un Duché qu'il tenoit en Fief du

(*a*) Il fut fait aussi Maréchal de France cette année.

S. Siége, il avoit fait souffrir toutes sortes de mauvais traitemens aux Troupes de l'Eglise, qui s'étoient sauvées de la Bataille de Ravenne; mais de tous les griefs du Pape contre le Duc d'Urbin celui qui aigrissoit davantage ce Pontife, étoit le refus que François-Marie avoit fait d'aider Leon, & son frere à se rétablir à Florence. 1516.

Ce dessein auroit éclaté beaucoup plûtôt si le Pape n'eut craint de se rendre odieux par la ruine du Neveu d'un Pape, qui avoit porté si haut la Puissance du Saint Siége. D'ailleurs les prieres de son Frere contribuerent encore à suspendre sa haine. Julien durant l'exil des Médicis avoit demeuré plusieurs années à la Cour d'Urbin du vivant du (*a*) Duc Guy, & ensuite avec le Duc regnant, après la mort de Guy : La reconnoissance l'engageoit à faire tous ses efforts, pour empêcher son oncle de ravir à François-Marie une Principauté, où il avoit trouvé un azile si favorable; mais une longue maladie ayant enfin enlevé Julien, & l'expédition de l'Empereur n'ayant eu aucune suite ; le Pape sollicité par Laurent son Neveu , & par (*b*) Alfonsine mere de Laurent, qui l'un & l'autre brûloient de s'emparer de ce Duché, se determina à agir sans délai. Ensuite pour excuser l'ingratitude de cette démarche , dont il reçut des reproches de plusieurs personnes , il allégua les injures que le Duc d'Urbin lui avoit faites , & les peines dont les loix punissoient un Vassal rebelle à son Seigneur, & un Capitaine qui au préjudice de son engagement, refusoit de fournir les Troupes dont il avoit reçu la paye; il ajoûta qu'outre ces considérations il étoit encore déterminé par le danger qu'il y avoit de souffrir dans le sein des Etats de l'Eglise, un homme qui méprisant le soin de sa réputation , & ses sermens, l'avoit déja si sensiblement outragé, & de la part duquel on devoit craindre de plus grands attentats dans l'occasion.

Cette Guerre fut bientôt terminée. Dès que l'Armée du Pape , commandée par Laurent de Médicis, parut sur la Frontiere du Duché d'Urbin, la Capitale & les autres Villes se rendirent sans aucune résistance. Le Duc qui s'étoit retiré à Pesaro, consentit qu'elles pourvussent à leur sûreté par une soumis-

(*a*) Guy Balde de Montefeltro, dont il est parlé ci-dessus.

(*b*) Alfonsine des Ursins, veuve de Pierre de Médicis.

1516. ſion volontaire, parcequ'il ne pouvoit les défendre. Peſaro ouvrit auſſi ſes Portes, dès que l'Armée s'en fut approchée; ce n'eſt pas que la Place ne fut bien fortifiée & ſuffiſamment pourvûe de Troupes, puiſqu'il y avoit 3000 hommes de Garniſon, & que la Mer étoit libre d'ailleurs; (*a*) mais la Rovere qui avoit déja envoyé ſa femme & ſon fils (*b*) à Mantoue, jugea à propos de s'y réfugier auſſi. C'eſt pourquoi après avoir laiſſé dans le Château de Peſaro ſon favori Tranquillo de Mondolfo, il abandonna la Ville. On raiſonna beaucoup ſur le motif de ſa retraite. Les uns diſoient qu'il avoit lieu de ſe défier de la Garniſon, dont la plus grande partie n'étoit pas payée; d'autres croyoient que ſa tendreſſe pour ſa Femme, dont il ne pouvoit pas demeurer éloigné, avoit ſervi de prétexte à couvrir ſa lâcheté.

Ainſi en quatre jours l'Armée du Pape ſoumit les Villes de Peſaro, de Sinigaglia & tout le Duché d'Urbin, à l'exception des Châteaux de ces deux Villes, de San-Leo & de Mayolo. Celui de Sinigaglia ſe rendit même preſque auſſi-tôt; à l'égard de la Citadelle de Peſaro, elle ne tint que deux jours, & promit de ſe rendre ſi elle n'étoit pas ſecourue dans vingt; ce qui fut accordé à condition que les Aſſiégés ne répareroient pas les Brèches, & ne feroient aucune nouvelle Fortification; mais le Traité fut mal obſervé de la part du Commandant. Car ayant relevé les murs il eut l'audace, non ſeulement de violer ſa parole au bout des vingt jours convenus, mais encore de faire une ſortie ſur les Aſſiégeans; cette infidélité lui coûta cher. En effet les Officiers chargés de la conduite du ſiége pendant l'abſence de Laurent qui étoit retourné à Florence après la Capitulation, ayant eû la précaution de faire creuſer des Tranchées autour du Château durant le délai; & de mettre en Mer quelques Bâtimens pour empêcher qu'il n'y entrât du ſecours, ils recommencerent à battre la Place ſi vivement, que la Garniſon ſe ſouleva contre le Gouverneur, & le livra aux Généraux du Pape qui le firent pendre quelques jours après. Mayolo ſe rendit auſſi. La priſe de cette Place facilita le ſiége de San-Leo, qui ſitué à l'oppoſite, n'en eſt éloigné que d'un mille. Comme San-Leo étoit dans une aſſiéte extrê-

(*a*) Eléonore de Gonzague, fille de François, Marquis de Mantoue.

(*b*) Guy Balde de la Rovere. Il fut Duc d'Urbin après ſon Pere.

mement avantageuse, & qu'il n'y avoit pas d'apparence de l'emporter de vive force, on résolut d'affamer la Garnison; c'est pourquoi deux mille hommes d'Infanterie en formerent le blocus. Cependant trois mois après, un Charpentier trouva le moyen d'y faire entrer l'Armée du Pape. Cet homme choisit une nuit fort noire, pour monter avec une longue échelle sur un Rocher, qui paroissoit être l'endroit le plus escarpé & le plus difficile de la Montagne, où San-Leo est bâti. Ayant ensuite fait ôter son échelle, il resta dans ce poste pendant toute la nuit, l'obscurité l'empêchant d'aller plus haut. A la pointe du jour, il grimpa avec des crampons de fer jusqu'au sommet de la Montagne; ensuite étant revenu à l'aide des mêmes crampons au Rocher d'où il étoit parti, il s'y tint le reste du jour, & revint au Camp la nuit suivante par le moyen de son échelle qu'on lui tint prête. Il assura les Généraux qu'on pouvoit monter par cet endroit; on lui donna donc un détachement de 150 hommes qui étant monté avec la même échelle, resterent jusqu'au jour sur le Rocher dont on a parlé, & grimperent ensuite l'un après l'autre dans ces passages étroits. Trente d'entr'eux avoient déja gagné le sommet de la Montagne avec un Tambour & six Drapeaux, & ils avoient mis ventre à terre pour attendre leurs Compagnons qui n'étoient pas encore montés, lorsqu'une Sentinelle qui venoit d'être relevée, passant dans un endroit plus élevé que celui où ils étoient, les apperçut dans cette situation, & donna l'alarme. Se voyant découverts, ils donnerent, sans attendre le reste des leurs, le signal dont ils étoient convenus avec les Généraux, qui dans l'instant même firent escalader la Montagne par différens endroits, pour diviser les forces des Assiégés. Ils coururent en effet vers tous les postes qui étoient attaqués; mais dès qu'ils virent que plusieurs des Ennemis étoient déja sur le sommet de la Montagne avec six Drapeaux, & qu'ils avoient tué quelques-uns des leurs, l'épouvante les saisit, & ils se retirerent dans la Citadelle. Cependant les Assaillans gagnoient du terrain; ceux qui s'étoient le plus avancés, ayant forcé la Porte du mur qui ferme les passages de la montagne, ils y monterent tous, & s'en rendirent maîtres; c'est pourquoi les Assiégés capitulerent deux jours après, quoique la Place fût bien pourvûe de toutes sortes de munitions.

1516.

1516. Le Duché d'Urbin qui ne valoit pas plus de 25000 Ducats de revenu, en y joignant même Pesaro, & Sinigaglia, qui n'en faisoient pas partie, étant ainsi en la disposition du Pape, il fit continuer la procédure commencée contre François-Marie. Enfin ce Fief fut réuni au Domaine de l'Eglise. Le Pape en donna ensuite l'Investiture en plein Consistoire à Laurent son neveu ; & pour donner plus de force & d'autenticité à cet Acte, il voulut que tous les Cardinaux le signassent ; il n'y eut que Dominique Grimani Evêque d'Urbin, qui ayant des liaisons particulieres avec la Rovere, refusa de consentir à sa ruine ; mais craignant la colere du Pape, il sortit quelques jours après de Rome, où il ne rentra qu'après la mort de Leon.

XLVI. François I. tente de gagner le Pape.

Le Roy ne put voir sans un vif ressentiment le malheur du Duc d'Urbin, qui n'étoit dépouillé de ses Etats qu'à cause de son attachement pour la France ; mais d'autres démarches de Leon lui furent plus sensibles. En effet, Prosper Colonne à son retour de France s'étoit arrêté à Busseto, Ville appartenant aux Palavicin ; & se défiant encore en cet endroit des François, il s'étoit retiré à Modéne, où (a) Jerôme Moroné s'étoit aussi refugié, malgré la parole qu'il avoit donnée de se rendre en France. Tant qu'ils furent ensemble dans cette Ville, & depuis à Bologne, ils ne cesserent de lier des intrigues avec les Bannis, pour surprendre quelque Place importante du Milanès ; ils avoient encore pour complice & pour appui Mutio Colonne, dont la Compagnie avoit ses quartiers dans le Modénois, avec l'agrément du Pape, qui participoit à toutes ces intrigues. D'ailleurs Leon avoit exhorté le Roy Catholique, (c'est le nom que l'Archiduc portoit depuis la mort de son ayeul maternel) à ne faire aucun nouveau Traité avec la France. Enfin Ennio Evêque de Veroli, Nonce en Suisse, & qui dans un âge fort avancé parvint au Cardinalat, avoit fortement sollicité les cinq Cantons Diffidens de traiter avec l'Empereur. Ce Prince étoit alors entre Inspruk & Trente, où il ne faisoit d'autre mal aux François que de leur causer de l'inquiétude. Mais il se négocioit une Ligue entre Maximilien,

(a) Il chercha toujours depuis à nuire à la France, par depit de ce qu'on ne lui avoit pas donné une Charge de Maitre des Requêtes, qu'on lui avoit promise.

le Roy d'Angleterre & les Suisses, pour attaquer le Duché de Milan, le Roy soupçonnoit avec raison le Pape d'entrer dans cette intrigue ; car il laissoit assez paroître sa mauvaise volonté, par les prétextes qu'il apportoit de jour en jour, pour se dispenser de lui accorder la permission de lever des Décimes en France, quoiqu'il la lui eût promise dans la Conférence de Bologne. 1516.

Malgré tant de sujets d'aigreur, le Roy cherchoit à gagner Leon X. par toutes sortes de moyens ; ce qui prouve la grandeur du respect qu'inspire la Majesté Pontificale. Après la retraite de l'Empereur, il avoit été arrêté qu'on mettroit à contribution les Villes de la Mirandole, de Carpi, & de Corregio, comme dépendantes de l'Empire ; mais le Pape qui avoit pris les Seigneurs de ces trois Villes sous sa protection, en ayant fait des plaintes, François révoqua cet ordre. Outre cela, le Roy offrit au Pape de nétoyer la Mer de Toscane, infestée par les Corsaires de Barbarie, & d'y envoyer pour cet effet l'Escadre que Pierre Navarre équipoit à Marseille ; & sur laquelle cet Officier se proposoit d'embarquer 6000 hommes d'Infanterie, pour faire une descente sur les côtes d'Afrique. Mais toutes ces offres de service ne changerent pas les dispositions du Pape à son égard ; il nia une partie des faits dont le Roy se plaignoit, tâcha d'excuser les autres, refusa même de rappeller de Suisse l'Evêque de Veroli, quelques instantes prieres que lui en fit ce Prince ; & enfin il ne voulut pas faire sortir du Modénois Mutio Colonne, qui feignoit d'y avoir pris ses quartiers de sa propre autorité : Mutio ne se retira même qu'après que Prosper Colonne fut sorti de Bologne, & que toutes leurs intrigues eurent échoué ; ce qui rendoit son séjour désormais inutile en ce Pays. Mais sa retraite lui fut fatale ; car peu de tems après ayant surpris Fermo à la faveur de la nuit avec les Troupes des Colonne, & quelques gens de pié Espagnols, il reçut dans l'ardeur du pillage de cette Ville, une blessure, qui le mit bien-tôt au tombeau.

Telle étoit la situation des affaires, lorsque Lautrec sollicité par les Venitiens se posta sur l'Adige, qu'il devoit passer à Usolingo, dans le dessein de joindre leur Armée, & de faire de concert le siége de Verone ; il avoit 6000 Lansquenets que la République devoit payer durant cette expédition. Mais

le bruit de la marche des Suisses, & l'inquiétude que le séjour
1516. de Prosper Colonne à Modéne donnoit à ce Général, rompirent cette entreprise : Ayant appris que le Cardinal de Ste Marie in Portico s'étoit rendu dans la même Ville, Lautrec reprit le chemin de Peschiera, & malgré les plaintes des Venitiens, posta ses Troupes sur les deux rives du Menzo. Il y demeura même plus d'un mois, quoiqu'il n'eût plus rien à craindre de Prosper, ni du Cardinal, & qu'il s'offrît une favorable occasion de prendre Verone. Il en étoit sorti plus de 2000 hommes de pié Allemans ou Espagnols qui s'étoient mis à la solde des Venitiens, & tous les jours il en passoit un grand nombre dans leur Camp. Pour excuser son inaction, il dit qu'il attendoit de l'argent de France; que les Venitiens eux-mêmes en manquoient, & qu'ils n'étoient pas assez bien pourvus d'Artillerie & de Munitions pour ce Siége. Mais la véritable raison de cette conduite étoit l'ordre qu'il avoit d'attendre l'événement d'une Négociation entamée entre la France & l'Espagne.

François I. persuadé que Charle avoit besoin de son appui pour passer dans ce Royaume, & y affermir son autorité, vouloit en obtenir des conditions plus favorables que celles du Traité de Paris; & par la médiation de ce Prince faire avec l'Empereur un Traité, dans lequel il avoit dessein de stipuler la restitution de Verone en faveur des Venitiens. Charle de son côté suivant le Conseil de M. de Chiévres (*a*) son Gouverneur, (car ce Prince n'étoit encore que dans sa quinziéme année,) n'avoit pas refusé un accommodement que les circonstances présentes rendoient nécessaire. C'étoit à Noyon que se tenoient les Conferences, où (*b*) l'Evêque de Paris, (*c*) le grand Maître de la Maison du Roy, & (*d*) le Premier Président du Parlement de Paris traitoient pour la France, avec M. de Chiévres, & le Grand Chancelier de l'Empereur, Ministres du Roy Catholique.

Quoique Lautrec attendît l'événement de cette Négociation, il ravagea cependant la Campagne, & suivant l'usage déplo-

(*a*) Philippe de Crouy, dont il est parlé ci-dessus.

(*b*) Etienne Poncher, dont il est parlé ci-dessus.

(*c*) Artus Gouffier.

(*d*) Pierre Mondot de la Marthonie; il fut mis à la tête du Parlement de Paris, lorsqu'Antoine Duprat, qui occupoit cette place, fut fait Chancelier. Il mourut en 1517.

rable

rable de notre siécle, il faisoit la Guerre aux malheureux Paysans. En effet, ayant jetté un Pont près du Village de Monzarbanio, il fit couper les bleds du Territoire de Verone, & ses Chevaux-Legers se répandirent de tous côtés : Il envoya aussi un détachement aux environs de Mantoue, où le dégât fut si terrible, que le Marquis offrit douze mille Ecus pour le faire cesser. D'un autre côté, la Garnison de Verone, qui faisoit aussi des courses dans le Vicentin & dans le Padoüan, mit au pillage l'infortunée Ville de Vicence. Enfin Lautrec déterminé par les plaintes réïtérées des Venitiens, passa l'Adige à Usolingo sur un Pont qu'il fit jetter en cet endroit; & après avoir fait un grand butin dans ce Pays, où il n'étoit pas attendu, il s'approcha de Verone pour en faire le siége; il s'empara d'abord de la Chiusa, Place qui rendoit le passage plus difficile aux secours qui pouvoient venir d'Allemagne. Mais le jour de son arrivée devant les murs de Verone, les Lansquenets, soit de leur propre mouvement, soit à l'instigation secrete du Général même, déclarerent qu'ils n'attaqueroient point une Ville qui appartenoit à l'Empereur, & dont la conquête n'intéressoit pas directement le Roy de France; ce refus imprévu fit d'autant plus de peine aux Venitiens, qu'ils avoient payé cette Infanterie pour trois mois : Lautrec ayant donc repassé l'Adige, alla se poster à un mille de Verone; l'Armée Venitienne, qui n'étoit composée que de cinq cens Gendarmes, d'autant de Chevaux-Legers, & de quatre mille hommes de pié, ne se trouvant pas en sûreté de l'autre côté de la Riviere, prit le parti de le rejoindre.

1516.

XLVII. Traité de Noyon, entre François I. & Charle Roy d'Espagne.

Sur ces entrefaites, les Ministres des Rois de France & d'Espagne conclurent un Traité de Paix le 15 d'Août à Noyon; portant qu'il y auroit pour toujours entre les deux Couronnes une Alliance défensive envers & contre tous : Que le Roy Catholique épouseroit (a) la fille du Roy de France, qui n'étoit encore âgée que d'un an : Que la Princesse auroit pour Dot tous les Droits que François I. prétendoit avoir sur le Royaume de Naples, suivant le partage fait entre Louis XII. & Ferdinand : Que le Roy Catholique payeroit à la France une pension annuelle de cent mille Ecus, pour l'entretien de

(a) Louise, qui mourut enfant.

1516. la jeune Princesse, jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge nubile : Que si elle venoit à mourir avant le Mariage, & qu'il y eut alors une autre fille de France, le Roy Catholique l'épouseroit aux mêmes conditions ; mais que s'il n'y en avoit point, Charle prendroit pour épouse la Princesse Renée, qui lui avoit déja été promise par le Traité de Paris ; qu'en tout cas la Princesse qu'il épouseroit venant à mourir sans enfans, la portion du Royaume de Naples qui lui auroit été donnée en Dot, retourneroit à la France : Que le Roy d'Espagne rendroit la Navarre à son Roy légitime dans un certain tems, sinon que François pourroit aider ce Prince à rentrer dans ses Etats. Cet Article portoit que (*a*) le Roy de Navarre prouveroit auparavant son droit à cette Couronne. Il fut encore convenu par le même Traité, que l'Empereur auroit deux mois pour y acceder ; mais que son accession n'empêcheroit pas le Roy de France d'aider les Venitiens à reprendre Verone : Que si Maximilien vouloit déposer cette Ville entre les mains du Roy d'Espagne, & consentir qu'il la remît dans six semaines au Roy de France pour en disposer à sa volonté, ce Prince lui payeroit cent mille Ecus, & les Venitiens cent mille autres en deux termes ; sçavoir, la moitié dans le tems que se feroit le dépôt de Verone, & le reste six mois après : Que François le tiendroit quitte d'environ 300000 Ecus que Louis XII. lui avoit prêtés durant leur Alliance : Qu'en ce cas il y auroit une Tréve de dix-huit mois entre l'Empereur & les Venitiens, pendant laquelle Maximilien garderoit Riva-di-Trento, Roveré, & tout ce qu'il possedoit alors dans le Frioul ; & les Venitiens de leur côté, les Places qu'ils lui avoient enlevées, jusqu'à ce que les deux Rois eussent réglé les limites des Etats de l'Empereur & de la République : Enfin le Pape fut nommé de part & d'autre comme Allié.

Cependant les Venitiens pressoient Lautrec de faire le siége de Verone, dans l'incertitude de ce que feroit l'Empereur par rapport au Traité de Noyon. En s'emparant de cette Place par la force, leur but étoit de ne pas payer la somme stipulée dans le Traité. D'un autre côté, le Roy qui desiroit la Paix

(*a*) Le Traité portoit qu'il envoyeroit des Ambassadeurs en Espagne, non pour prouver ce droit, qui étoit incontestable ; mais seulement pour le representer, afin d'engager Charle à restituer sous des conditions moins onéreuses. Voyez le Recueil des Traités de Leonard. Tome II.

avec ce Prince, préféroit l'exécution du Traité à la voïe des armes ; mais Lautrec n'ayant plus de prétextes d'inaction, tant parce que les Venitiens avoient levé beaucoup d'Infanterie, & exécuté tout ce qu'il avoit exigé, que parce que les Lansquenets ne refusoient plus de faire le siége, il fut obligé de céder à leurs instances. Ainsi les deux Armées passerent l'Adige sur deux Ponts, l'un au-dessus, & l'autre au-dessous de Verone. Le Général François prit ses quartiers à la Tomba, & tourna son Artillerie contre la Porte de Ste Lucie: La seconde attaque fut confiée aux Lansquenets, qui dresserent une Batterie contre la Porte de S. Maxime. Ensuite on devoit réunir toute l'Artillerie contre l'endroit où le mur, qui est entre la Citadelle & la Ville, se joint à la muraille de cette derniere Place, afin d'attaquer en même tems l'une & l'autre, & d'obliger la Garnison à se diviser pour défendre ce mur de communication. Les Venitiens se posterent à Saint Michel au-dessous de Verone, entre la Riviere & le Canal, & s'attacherent a battre la Porte de Vescovo, qui est l'endroit le plus foible de la Ville. En deux jours le Canon des François rasa les dehors de la Place, quoique très-forts ; mais les Venitiens trouverent plus de difficulté à détruire trois Bastions qui leur étoient opposés. Dès qu'ils furent ruinés, les deux Armées, chacune de son côté, foudroyerent les murs avec dix-huit grosses piéces d'Artillerie & quinze moyennes, & firent en trois jours deux brêches d'environ trente-cinq piés de large, qu'ils continuerent d'agrandir. Comme les Venitiens attaquoient l'endroit le plus foible, ils avoient presque réduit en poudre tous les Bastions & les Remparts. Néanmoins il leur avoit été impossible d'empêcher que le feu de la Place ne les prît en flanc, parce que les Forts d'où il partoit, étoient si bien enfoncés dans le Fossé, que les boulets qu'on tiroit contr'eux, passoient par-dessus, ou s'amortissant à terre, perdoient toute leur force avant d'y arriver. On avoit en même tems sappé le mur, qui malgré les étayes qu'on y avoit mises, s'écroula plutôt que les Généraux ne le vouloient.

1516.

La Garnison de Verone consistoit en 800 Chevaux, 5000 Lansquenets, & 1500 Espagnols ; elle étoit commandée par Marc-Antoine Colonne, qui avoit quitté le service du Pape pour passer à celui de l'Empereur. Elle le défendit avec courage, &

les brêches étoient réparées avec autant d'activité que de pré-
1516. voyance. Le Commandant se distinguoit aussi avec éclat, & quoique blessé à l'épaule d'un coup de feu, il se trouvoit nuit & jour à toutes les attaques au milieu des plus grands périls. Déja les Batteries Françoises avoient ouvert le mur en quatre endroits, entre la Porte de la Citadelle, & celle de Ste Lucie, & chacune de ces brêches étoit assez large pour recevoir des Compagnies entieres en bon ordre; les Venitiens de leur côté avoient fait un égal progrès. Cependant Lautrec demanda encore un plus grand nombre de piéces de Canon, pour augmenter les Batteries; & malgré l'instance des Venitiens, qui le pressoient de donner l'assaut, il n'y avoit sortes de prétextes qu'il ne saisit pour le différer: Un accident qui survint alors, lui en fournit de plausibles. Il venoit au Camp par la Plaine de Verone 800 barils de Poudre avec d'autres Munitions sur des Chariots tirés par des bœufs; mais les Conducteurs s'empressant à l'envi d'y arriver, marcherent si vîte, que les roues s'enflâmerent, & mirent le feu aux poudres & à tous les équipages. De leur côté, les Assiégés avoient beaucoup à souffrir, & la Place dont les Ennemis n'avoient quitté depuis plusieurs mois les environs, commençoit à manquer de vivres; car il n'y en entroit que fort peu, & secretement par les Montagnes.

Telle étoit la situation de la Ville & des Assiégeans, lorsque 9000 Lansquenets arriverent de la part de l'Empereur au secours de Verone. Ils prirent la Chiusa par composition, & se saisirent du Château de la Corvara, passage sur la Montagne voisine de l'Adige du côté de Trente, & qui pendant les Guerres de l'Empereur & des Venitiens, avoit été plusieurs fois pris & repris par les différens partis. A leur approche, Lautrec craignant ces Troupes, ou feignant de les craindre, leva le siége malgré les Venitiens, & se retira à Villa-franca, où il fut suivi d'une partie de leur Armée: Le reste, sous la conduite de Jean-Paul Manfroné, se retira à Boseto au-delà de l'Adige; après cette retraite les Venitiens désespérant de prendre Verone, envoyerent toute leur grosse Artillerie à Bresse. Ainsi les Impériaux ne trouvant aucun obstacle, vinrent camper à la Tomba, où les François avoient eu leurs quartiers. Il en entra une partie

dans Verone ; le reste demeura aux environs, jusqu'à ce que la Place fut pourvûe des rafraîchissemens dont elle avoit besoin. Avant de partir, ils y laisserent une Garnison de sept à huit mille Lansquenets ; car les Espagnols ne pouvant simpatiser avec les Allemans, avoient passé presque tous au service des Venitiens, avec Maldonat leur Colonel. Ce secours ne fut pas d'une grande utilité à Verone ; les Allemans n'ayant apporté que vingt mille Florins du Rhin, fournis par le Roy d'Angleterre, ils consumerent pendant leur séjour dans cette Ville, presque tout ce qu'ils avoient amené de vivres. Les François qui s'étoient retirés à Villafranca, acheverent d'épuiser en peu de tems le Veronèse & le Mantouan, & comme malgré les ordres du Roy ils vouloient retourner dans leurs quartiers, les Venitiens qui avoient intérêts qu'ils demeurassent en ce Pays, furent obligés de leur envoyer de Bresse tout ce qu'ils demandoient ; dépense qui montoit à plus de mille Ecus par jour. Quelque envie que l'Armée eût de se retirer, il auroit bien fallu se rendre enfin aux instances des Venitiens, lorsque tout sembla se disposer à la paix. L'Empereur qui avoit fait tous ses efforts pour empêcher son petit fils de traiter avec la France, se laissa entraîner à son avidité pour l'argent, en faveur duquel il parut oublier sa haine contre la France, & ses projets sur l'Italie ; ainsi non seulement il ratifia la Paix, mais il résolut encore de restituer Verone dans la forme portée par le Traité.

1516.

XLVIII. L'Empereur accéde au Traité de Noyon.

Cette démarche de l'Empereur procura un nouvel avantage au Roy de France ; car tous les Suisses voyant la Paix conclue entre ces deux Puissances, (a) se déterminerent à la faire avec le Roy à l'exemple des Grisons. Visconti, (b) qui ayant perdu les bonnes graces du Roy, étoit alors exilé, contribua beaucoup à la conclusion de cette affaire, & par les soins qu'il prit, non seulement il obtint la permission de rentrer dans sa Patrie & dans ses biens, mais il mérita que le Roy le comblât de bienfaits dans la suite. On convint par le Traité, que le Roy payeroit 350000 Ducats aux Cantons dans trois mois, & leur se-

XLIX. Nouveau Traité entre François I. & les Suisses.

(a) Ce n'est pas la Paix avec l'Empereur qui détermina les Suisses, mais les dispositions ou ils sçavoient que l'Empereur étoit, puisqu'ils firent leur Traité avec le Roy deux mois avant celui de l'Empereur.

(b) Il avoit suivi le parti de Maximilien Sforce contre la France.

1516. roit une Pension annuelle à l'avenir : Qu'ils lui permettroient de lever dans leur Pays un certain nombre d'Infanterie, toutes les fois qu'il le demanderoit. Il y eut sur cet Article quelque difference, eu égard aux différens Cantons ; car cinq d'entr'eux ne s'engagerent à cette clause que pour la défensive seulement, au lieu que les huit autres s'y obligerent pour la défensive & l'offensive. Que les Suisses pourroient retenir, ou restituer au Roy, comme bon leur sembleroit, les Châteaux de Lugano & de Lucerna, passages fort avantageux & très-importans à la sûreté du Milanès : Qu'enfin au cas qu'ils les rendissent, le Roy leur payeroit 300000 Ducats ; mais à peine le Traité fut-il signé qu'ils raserent ces deux Places, ainsi finit l'année 1516.

1517.

L. Tréve entre l'Empereur & les Venitiens.

Dès les premiers jours de la suivante (*a*) l'Evêque de Trente se rendit à Verone ; & dans une entrevûe qu'il eut avec Lautrec, entre cette Ville & Villafranca, il lui déclara que Verone étoit déposée entre les mains du Roy d'Espagne, & qu'il offroit de la remettre au Roy de France dans le terme de (*b*) six mois marqué par le Traité de Noyon. Il y eût quelque difficulté pour sçavoir, si ce terme couroit du jour de la ratification de ce Traité par l'Empereur, ou du jour de la consignation de cette Ville entre les mains du Roy Catholique ; ce qui fit naître une longue contestation : mais les murmures de la Garnison qui demandoit de l'argent, obligerent l'Evêque de Trente à terminer la dispute. Il compta donc depuis l'ordre que l'Empereur lui avoit donné ; & promit de remettre la Place le 15 de Janvier, ce qui fut exécuté. Les Venitiens donnerent à l'Evêque cinquante mille Ducats, & quinze mille à la Garnison de Verone, comme on en étoit convenu ; & Lautrec s'engagea de faire conduire à Trente l'Artillerie qui étoit dans la Place ; l'Evêque remit de son côté Verone entre les mains de ce Général qui la reçut au nom du Roy de France ; & dans l'instant, la rendit aux Venitiens représentés par André Gritti, leur Provéditeur.

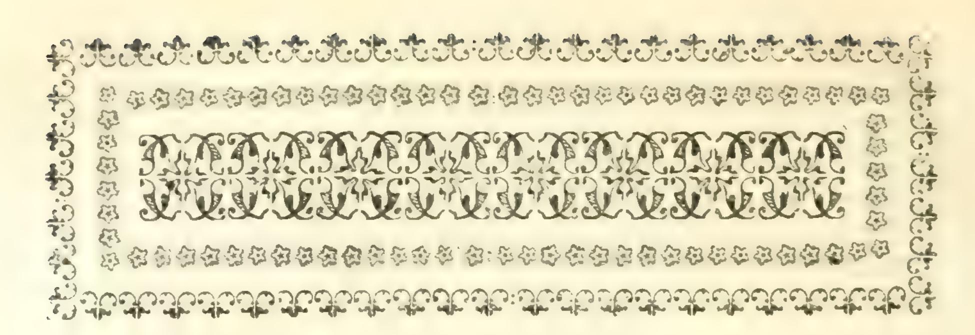
Cette heureuse fin d'une Guerre si longue & si onéreuse, causa

(*a*) C'étoit Bernard Clesi, élû Evêque & Prince de Trente le 12 Juin 1514. Il fut fait Cardinal par Clement VII. en 1529. & mourut le 28 de Juin 1539.

(*b*) Le Traité de Noyon disoit six semaines, & non six mois, comme on l'a dit ci-dessus ; cette faute d'impression se trouve dans plusieurs Editions.

dans Venise la plus vive allegresse, & l'on y oublia bien-tôt tous les périls, & les fatigues passés, si l'on en croit quelques 1517. Historiens de cette République, la dépense qu'elle fit dans cette Guerre, à compter depuis la Ligue de Cambray, monte à cinq millions de Ducats, dont cinq cens mille furent le fruit de la vente des Offices. La joye ne fut pas moindre à Verone, & dans les autres Places soumises aux Venitiens, & l'on se flata par tout de jouir des avantages d'une douce tranquillité, à l'abri des ravages & des maux qui désoloient depuis si longtems ce malheureux Pays.





HISTOIRE DES GUERRES D'ITALIE DE FRANCOIS GUICHARDIN.

LIVRE TREIZIÉME.

1517.

I. Apparences d'une Paix solide en Italie.



LA fin de la Guerre entre l'Empereur & les Venitiens, jointe à la Paix que la France venoit de conclure avec l'Espagne & l'Empire, sembloit promettre quelques années de repos à l'Italie après tant de malheurs. En effet les Suisses, dont on pouvoit se servir pour exciter de nouveaux troubles, venoient de traiter avec la France, sans que cette démarche les rendît Ennemis d'aucune autre Puissance. D'ailleurs les esprits s'étoient si bien conciliés à Noyon, qu'on parloit déja d'une entrevûe, que les Rois de France

France & d'Espagne devoient avoir à Cambrai pour affermir la Paix. Monsieur de Chiévres, le Grand Maître de France, & Robertet, s'étoient même déja rendus dans cette Ville pour préparer toutes choses. Les démarches de l'Empereur sembloient répondre de son inclination à la Paix. En effet il avoit rendu Verone à la République de Venise, & fait partir deux Ambassadeurs pour la France, afin de ratifier la Paix en son nom. Ainsi ce n'étoit pas sans raison que l'Italie espéroit de voir finir ses maux, par la réunion de tant de Puissances ennemies. Cependant il étoit comme impossible qu'elle pût demeurer tranquille, soit par un triste effet de son malheur, soit à cause des différens intérêts du grand nombre de Princes qui la partageoient entr'eux. L'Empereur & les Venitiens avoient à peine quitté les Armes, & même l'affaire de la restitution de Verone n'étoit pas encore entierement finie, lorsque François-Marie de la Rovere excita de nouveaux troubles : Ce Prince trouva le moyen de s'attacher quelques Troupes Espagnoles, qui avoient servi, ou dans Verone pour l'Empereur, ou dans les Armées de France & de Venise. Il leur proposa de l'aider à rentrer dans le Duché d'Urbin, dont le Pape venoit de le dépouiller ; il n'eut pas de peine à persuader des Soldats étrangers, qui jusqu'alors accoutumés à vivre de pillage & de rapine, ne voyoient qu'à regret la Paix renaître en Italie. Ces Troupes étoient au nombre d'environ cinq mille hommes de pié, commandés par Maldonat, Capitaine Espagnol, qui avoit acquis beaucoup d'expérience à la Guerre. Frederic de Bozzolo se joignit à cette Infanterie avec huit cens Chevaux-Legers, dont il partageoit le commandement avec Gayoso Espagnol, Zuccher (a) Bourguignon, André Bua, & Constantin Boccali Albanois. Tous ces Officiers avoient de l'expérience & de la réputation : Mais Frederic de Gonzague, Seigneur de Bozzolo, étoit bien au-dessus des autres par sa naissance, & par les Emplois Militaires qu'il avoit exercés dès sa plus tendre jeunesse. Plein d'ardeur pour la gloire, il offrit son secours au Duc d'Urbin en considération des liaisons d'amitié qui étoient entr'eux, & par haine contre Laurent de Médicis, qui, lorsque le Pape le mit à la tête des Troupes de l'Eglise & de Florence à la place de Julien de Médicis, avoit

1517.

II. François-Marie de la Rovere entre dans le Duché d'Urbin à la tête d'une Armée.

(a) C'est-à-dire Francontois.

refusé de lui continuer le commandement de l'Infanterie qu'il
1517. tenoit de ce Général.

François-Marie marcha contre le Duché d'Urbin, le jour de la restitution de Verone. Son Armée étoit plus redoutable par le courage des Soldats que par leur nombre, ou les préparatifs du Général: En effet, si l'on excepte les Armes & les Chevaux, elle manquoit de toutes les choses nécessaires. La marche de ces Troupes causa beaucoup de crainte au Pape; en effet il n'ignoroit pas que les Généraux qui la conduisoient étoient animés contre sa Maison, & quelle étoit la valeur de l'Infanterie Espagnole: il craignit sur-tout l'affection qu'avoient les Peuples du Duché d'Urbin pour François-Marie. Le souvenir de la douceur & de l'équité de la Maison de Montefeltro, qui avoit long-tems gouverné ce Pays, y étoit encore récent, & l'on y avoit pour la Rovere, qui avoit été élevé à la Cour d'Urbin, & qui d'ailleurs étoit fils d'une sœur du Duc Guy, tout l'attachement qu'on avoit eu pour ce Prince. Leon étoit au désespoir d'être obligé de faire la Guerre à des gens qui n'avoient rien à perdre, & qui ne combattoient qu'en vûe du pillage; il craignoit encore que ce dernier motif ne rassemblât sous les Drapeaux de son Ennemi, une foule de Soldats que la Paix tenoit dans l'inaction; mais le Pape étoit bien autrement allarmé par la crainte où il étoit que la France ne trempât dans cette expédition. Il sçavoit que François I. n'avoit supporté qu'avec chagrin le malheur de François-Marie. D'ailleurs il ne pouvoit se dissimuler à lui-même, qu'il avoit donné à ce Prince bien des sujets de plaintes; que lorsque les Impériaux avoient attaqué le Milanès, il avoit manqué à exécuter son Traité avec la France. Que la Bulle qu'il avoit envoyée au Roy pour la Collation des Bénéfices de France & du Milanès étoit tout-à-fait différente du projet concerté à Bologne; & cela sous prétexte qu'on n'avoit pas signé l'Acte dressé dans cette Ville: Conduite, qui avoit tellement déplu au Roy, que la Bulle avoit été renvoyée: Qu'il avoit eu de secretes intrigues avec les autres Puissances, & en particulier avec les Suisses, au préjudice de la France: Que pour empêcher qu'on ne reprit Verone, il avoit accordé à l'Infanterie Espagnole, qui marchoit au secours de cette Place, le passage sur les Terres de l'Eglise: En-

fin il n'avoit pas oublié les Conditions difficiles & fâcheuses, ausquelles il avoit permis au Roy de lever des Décimes sur le Clergé. Tant de sujets de plaintes donnés à ce Prince, ne permettoient pas de douter qu'il ne fût très-indisposé contre lui. Il s'en assuroit encore davantage lorsqu'il considéroit que l'expédition de François-Marie s'étoit concertée aux environs de Verone; il ne pouvoit s'imaginer que Lautrec l'eût absolument ignorée, & qu'il n'y entrât pas pour quelque chose, puisqu'il ne lui en avoit donné aucun avis. Enfin Bozzolo avoit toujours été jusqu'alors au service du Roy, & il n'étoit pas tout-à-fait certain qu'il l'eût quitté, ce que Lautrec assuroit néanmoins, pour dissiper les soupçons du Pape. Leon n'étoit pas plus assuré des dipositions du Sénat de Venise; il couroit un bruit que les Provéditeurs de l'Armée de la République avoient favorisé François-Marie, & l'on n'ignoroit pas d'ailleurs les sujets de mécontentement que les Venitiens avoient contre le Pape, dont la puissance particuliere, jointe à la grande autorité qu'il avoit à Florence, les allarmoit beaucoup. Le Pape avoit donc de justes raisons de s'effrayer, mais sur-tout dans un tems, où rien ne le rassuroit d'ailleurs; toutes les Puissances venoient de se reconcilier ensemble, ou de traiter avec la France; d'ailleurs son artificieuse & obscure politique avoit indisposé tout le monde contre lui, & même ceux ausquels il étoit favorable: ces dispositions venoient de sa lenteur à se déclarer, & à exécuter ses promesses; il n'ignoroit pas qu'on étoit en général peu content de lui, & cette connoissance lui faisoit craindre tous les Princes. Ç'avoit été par cette raison qu'il avoit envoyé Frere Nicolas (*a*) Allemand, Sécrétaire du Cardinal de Médicis, vers le Roy Catholique. Ce Ministre étoit chargé de le détourner de l'entrevûe projettée avec le Roy de France, dont le Pape craignoit les suites. Tandis qu'il cherchoit à dissiper ses craintes par la Négociation, il ne cessoit de prendre des mesures contre le Duc d'Urbin. Laurent son Neveu faisoit passer des Milices en Romagne & une partie des anciennes Compagnies Florentines, pour joindre Renzo de Ceré & (*b*) Vitelli qui étoient 1517.

(*a*) Il fut depuis *Archevêque de Capoue*.

(*b*) Il est appellé dans la suite *Vitello Vitelli*.

1517. à Ravenne avec leurs Troupes; ces Officiers avoient ordre de couper les passages aux Ennemis. Mais ceux-ci les prévinrent par leur diligence : & ayant passé le Pô à Ostie, ils traverserent le Bolognése par Cento & Butrio, & furent reçûs dans les Places dépendantes du Duc de Ferrare. Ensuite après avoir mis au pillage le Château de Granarolo, dans le territoire de Faenza, ils s'approcherent de cette Ville pour tâcher d'y exciter quelque mouvement en faveur d'un jeune homme de la famille de Manfredi, qui étoit dans l'armée. N'ayant pas réussi, ils continuerent leur route sans inquiéter les autres Villes de la Romagne, qui étoient pourvûes de fortes Garnisons; d'ailleurs Renzo & Vitelli s'étoient rendus par Mer à Rimini pour assurer davantage cette Place. Dans ces circonstances, Médicis arriva à Cesene où il avoit donné rendez-vous à son Armée, & voyant que l'Ennemi étoit déja passé, il leva encore de nouvelles Troupes; mais il en eut bientôt plus qu'il n'auroit voulu. Jean de Poppi son Sécrétaire, qu'il avoit auprès de Lautrec, voyant 2500 Lansquenets, & plus de quatre mille Gascons renvoyés par ce Général, sur le point de retourner dans leur pays, s'imagina que ces Troupes n'ayant rien à faire, pourroient peut-être servir François-Marie. Dans cette idée il crut devoir les prendre à la solde de Médicis qui viendroit aisément à bout de vaincre par leur moyen. C'est pourquoi se servant du crédit de Lautrec, auprès des Capitaines, il engagea ces Troupes à marcher tout d'un coup vers Bologne. Cette démarche de Poppi jetta le Pape & son Neveu dans un grand embarras; ils dissimulerent néanmoins la défiance qu'ils avoient de ces Troupes dans la crainte qu'elles n'augmentassent les forces de l'Ennemi, s'ils refusoient de les recevoir.

Cependant François-Marie fut reçu avec une extrême allegresse par tous les Peuples du Duché d'Urbin. Il n'y avoit aucunes Garnisons dans les Villes, si ce n'étoit dans la Capitale. Laurent n'avoit pû mettre en état de défense que cette Place, où il avoit envoyé deux mille hommes de pié de Cita-di-Castello, par le conseil de Vitelli; ces Troupes avoient à leur tête Jacque Rossetto, Vitelli n'ayant pas voulu les commander lui-même. Rossetto avoit été averti par plusieurs personnes de se défier des Habitans, & de chasser de la Ville tous

ceux qui étoient en état de porter les Armes. Mais il négligea cet avis. François-Marie sans s'arrêter aux autres Villes, marcha droit à Urbin, qui ne se rendit pas d'abord; mais s'étant présenté une seconde fois, l'infidélité du Commandant, comme on le crut assez généralement, ou la crainte qu'il eût d'une émeute populaire, fit ouvrir les Portes de la Ville à François-Marie. Rossetto exigea pour toutes conditions que la Garnison pût emporter son bagage & se retirer où elle voudroit. (a) L'Evêque Vitelli, Gouverneur du Duché pour Laurent, fut fait prisonnier, & tout le Duché suivit l'exemple de la Capitale, excepté San-Leo, qu'une foible Garnison pouvoit défendre à la faveur de la situation du lieu. La Ville (b) d'Agobio, qui d'abord s'étoit déclarée pour François-Marie, mais qui avoit bien-tôt repris le parti de Laurent, voyant les heureux succès du premier, se remit une seconde fois entre ses mains. Après cette prompte révolution il ne resta plus à Médicis que Pesaro, Sinigaglia, Gradara & Mondaïno, Villes qui n'étoient pas du Duché d'Urbin. François-Marie avoit envie de se rendre maître de quelque Place Maritime; mais Sinigaglia & Pesaro étant trop bien fournies de Troupes pour qu'il risquât de les attaquer, il feignit d'en vouloir à la derniere de ces Places, & tout d'un coup il tourna vers Fano, qui étoit moins difficile à prendre, & où il n'étoit pas attendu, parce que cette Place n'avoit jamais été en son pouvoir. Renzo de Ceré qui étoit à Pesaro, ayant pénétré son dessein, avoit envoyé promptement Troïle Savelli à Fano avec cent Gendarmes & six cens hommes de pié. François-Marie fit tirer contre les Murs cinq piéces de Canon de médiocre calibre qu'il avoit trouvées à Urbin; mais manquant de poudre, il eut bien de la peine à faire une Bréche d'environ quarante piés de large. Il donna néanmoins un Assaut, où il perdit près de cent cinquante hommes. Cette perte ne l'empêcha pas de tenter une seconde attaque le lendemain; ses Soldats s'y porterent avec tant de furie que la Bréche fut abandonnée par les Assiegés. La place auroit même été emportée si Fabiano de Galesé, Lieutenant de Troïle, secondé d'un petit nombre de Gendarmes, n'eût fait ferme avec un courage héroïque. François-Marie avoit dessein de risquer en-

1517.

(a) Il se nommoit Jule, & il en est parlé ci-dessus.

(b) Ou Gobio.

core un Assaut, mais ayant appris qu'il étoit entré dans
1517. la Place durant la nuit, cinq cens hommes de pié venus de Pesaro par Mer, il leva le siége, & se rendit à Monté Baroccio, Place bâtie sur une Montagne fort escarpée, dont la descente est douce du côté de Fossombroné & d'Urbin, & très-rude du côté de Pesaro; enfin voyant qu'il ne pouvoit former alors aucune entreprise, il se tint dans ce Poste pour veiller à la défense du Duché d'Urbin qui étoit derriere lui.

Pendant ce tems-là, Médicis fut joint à Rimini par l'Infanterie Allemande & Gascone que Jean de Poppi avoit amenée. Il avoit encore pris à sa solde quinze cens autres Lansquenets, qui avoient été en Garnison à Verone, & beaucoup d'Italiens; enfin il avoit rassemblé presque toute la Cavalerie du Pape & des Florentins. Suivant le Conseil des Officiers de l'Armée, qui régloient ses démarches à cause de son peu d'expérience à la Guerre, il se rendit à Pesaro avec ses Gendarmes, & donna ordre à son Infanterie d'aller occuper les Montagnes opposées à l'Ennemi.

Pesaro est situé à l'entrée d'une Vallée qui regarde Urbin, & d'où sort la (a) Riviere, appellée *le Porto* par les gens du Pays, à cause de sa profondeur en cet endroit; en effet les Bâtimens peuvent y entrer en toute sûreté: La Riviere baigne les murs de la Ville du côté de Rimini, & la Citadelle regarde la Mer. Il y avoit plusieurs Magazins entre Pesaro & la Riviere, mais Renzo avoit jugé à propos de les ruiner pour la sûreté de la Ville. Cette Place est presque toute environnée de hauteurs, entre lesquelles & la Mer il y a une petite Plaine d'environ deux milles de largeur, du côté de Fano: On voit sur ces Collines deux éminences à l'opposite qui dominent toutes les autres; celle qui regarde la Mer, se nomme Candelara; l'autre du côté d'Urbin, s'appelle Nugolara; elles ont l'une & l'autre à leur sommet un Château de même nom qu'elle. L'Infanterie Italienne de Médicis prit son poste à Candelara; & à l'égard des Lansquenets & des Gascons, ils occuperent l'autre Fort qui étoit plus voisin de l'Ennemi. Leur dessein n'étoit que de le fatiguer par de legeres attaques, & de l'empêcher de courir le Pays, & de rien entreprendre. Le Pape avoit défendu d'en venir à une action

(a) C'est la Foglia.

décisive, à moins qu'on ne fût presque assuré d'en sortir avec honneur, sentant bien tout le danger qu'il y avoit à se risquer contre de si braves Troupes, animées d'ailleurs par le prix de la Victoire, qui n'étoit pas égal des deux côtés. En effet, si l'Armée du Pape eût été vaincue, les Etats de l'Eglise & de Florence auroient été exposés au dernier péril: Il jugea donc plus à propos de temporiser, & de prendre le parti de la défensive. Il se flatoit avec assez de raison que le défaut d'argent, & la difficulté d'avoir des vivres dans un Pays aussi stérile & aussi épuisé, dissiperoient les Ennemis; d'ailleurs les Troupes qui auroient par ce moyen le tems de se discipliner, augmentoient chaque jour par la jonction de Soldats pleins d'expérience. Enfin il avoit sollicité les secours de tous les Princes Chrétiens, tant auprès des Ambassadeurs qu'ils avoient à Rome, que par les Brefs qu'il leur avoit écris à eux-mêmes avec assez d'artifice; car il se plaignit à l'Empereur & au Roy d'Espagne d'une Conspiration formée par François-Marie de la Rovere, & par les Troupes Espagnoles, dans le Camp du Roy de France, & sous les yeux de son Lieutenant Général, & leur fit entendre assez clairement que ce Prince ne l'avoit pas ignorée; mais dans son Bref à François I. il se contenta de paroître soupçonner légerement Lautrec.

1517.

Ces plaintes de Leon firent différentes impressions sur ces Princes. L'Empereur & son petit-fils ne furent pas fâchés que ce Pontife se crut offensé par la France. Maximilien écoutant toujours sa haine contre cette Couronne; & d'ailleurs entraîné par sa légereté, s'étoit déja brouillé avec François I. & venoit de conclure un nouveau Traité avec le Roy d'Angleterre; enfin dans une entrevûe où il s'étoit trouvé avec son petit-fils dans le voisinage d'Anvers, il l'avoit dissuadé de se rendre à la Conférence de Cambray, qui fut rompue d'un commun accord de la part des deux Rois. Le Traité de Noyon n'avoit pas guéri le Roy Catholique de sa jalousie & de ses défiances contre le Roy de France. L'ayeul & le petit-fils offrirent donc leurs services au Pape, & ils ordonnerent à leurs sujets de quitter l'Armée du Duc d'Urbin. Charle envoya le Comte de Potenza dans le Royaume de Naples, pour remettre la Gendarmerie sur pié, & conduire quatre cens Lances à l'Armée du Pape: enfin, dans la vûe de marquer à Leon les favorables dispositions, où il étoit à son égard, il confisqua le Du-

1517.

III. Nouveau Traité entre le Pape & le Roy de France.

ché de Sora, que le pere de François-Marie avoit acheté dans la Terre de Labour. Le Roy de France au contraire vit avec plaisir le Pape dans l'embarras, & son premier dessein fut de l'amuser, comme il l'avoit été lui-même par ce Pontife; il lui fit donc réponse qu'il étoit bien fâché de ce qui étoit arrivé, & qu'il ordonneroit à Lautrec de le secourir; qu'au reste c'étoit par sa faute qu'il s'étoit attiré cette guerre, & que les Espagnols n'auroient pas été en état de lui nuire, s'il n'avoit pas lui-même grossi leur nombre, en donnant passage aux Troupes de cette Nation, qui marchoient au secours de Verone. Mais faisant réflexion, que le Pape privé du soutien de la France, pourroit se livrer à l'Espagne, il résolut de l'aider, & de retirer cependant quelque utilité du besoin que Leon avoit de son appui.

Dans cette résolution, il fit partir de Milan 300 Lances pour aller au secours du Pape; & il lui fit proposer en même tems un nouveau Traité, celui de Bologne devant être regardé comme anéanti par toutes les infractions qu'il avoit souffertes de la part de Sa Sainteté: outre cela, il se plaignit vivement de la conduite du Pape à son égard; mais sur-tout de ce qu'il avoit écrit aux autres Puissances, que la France avoit trempé dans l'entreprise de François-Marie; & de sa rigueur envers George Soprasasso qu'il avoit excommunié, pour complaire au Cardinal de Sion, sans être arrêté par l'attachement de George pour la France, dont cet Officier favorisoit les intérêts en Suisse. D'un autre côté, (a) la Régente mere du Roy, qui avoit beaucoup d'empire sur son esprit, déclamoit hautement contre l'inhumanité du Pape, qui non content d'avoir dépouillé François-Marie d'un Etat qui lui appartenoit si légitimement, l'avoit encore excommunié, & refusoit de payer les pensions de la Duchesse Douairiere d'Urbin, qui n'avoit pas de quoi vivre, aussi-bien que la femme de ce malheureux Prince. La méfiance du Pape s'accrut, lorsqu'il apprit ces plaintes de la Régente: néanmoins sa situation l'obligea d'accepter les 300 Lances, moins pour s'en servir, que pour augmenter la réputation de ses forces. C'est pourquoi lorsqu'elles

(a) Louise de Savoye, fille de Philippe Duc de Savoye, & de Marguerite de Bourbon, sa premiere femme. François I. en partant pour son expédition de Milan en 1515. lui laissa la Régence du Royaume, & depuis ce tems-là, le nom de Régente lui resta toujours. Elle étoit née en 1477.

furent

furent parties de Milan, il les fit rester plusieurs jours dans le Territoire de Modéne & de Bologne; ensuite Laurent leur donna des quartiers à Rimini, où elles n'étoient pas à portée de lui nuire, vû l'éloignement des Ennemis. Le Traité qui se conclut alors à Rome entre le Pape & le Roy, ne rassura pas entierement Leon; parce que François ne se détermina à le ratifier qu'après beaucoup de difficultés, qui suspendirent long-tems la conclusion de cette affaire; encore fallut-il que le Pape cédât en plusieurs points avant que le Roy signât. Ce Traité obligeoit les deux parties à se fournir mutuellement un certain nombre de Troupes, & 12000 Ducats par mois pour la défense de leurs Etats. Le Roy s'engagea aussi à donner des Troupes, mais en plus petit nombre, & 6000 Ducats par mois aux Florentins pour la défense de leur République, & à Laurent de Médicis pour celle du Duché d'Urbin. Cette obligation étoit réciproque de la part de Florence & de Médicis, en cas que le Roy eût besoin de leur secours: outre cela il fut convenu que la France aideroit le Pape à soumettre les Vassaux de l'Eglise: Que le Roy nommeroit aux Bénéfices, & pourroit lever des Décimes sur le Clergé, conformément aux promesses qui lui avoient été faites à la Conférence de Bologne; mais avec cette clause, que ce subside ne serviroit qu'à faire la Guerre contre les Turcs, raison spécieuse pour colorer cette concession; car le Pape promit secretement d'anéantir cette condition par un Bref, quand cet argent seroit déposé pour ce prétendu dessein, & de permettre au Roy de s'en servir comme bon lui sembleroit. Leon s'engagea encore en particulier de ne point exiger du Roy que ce Prince lui fournît des Troupes contre le Duc de Ferrare; il consentit même que la France lui continuât sa protection. Dans la Conférence de Bologne, le Pape avoit promis de rendre Reggio, Modéne & Rubiere. François le pressa de tenir sa parole. Leon ne refusoit pas absolument de le faire; mais il vouloit remettre cette restitution à un autre tems, sous prétexte qu'elle seroit honteuse pour lui, dans des conjonctures où il avoit une fâcheuse Guerre à soutenir, & qu'elle marqueroit trop une extrême nécessité; mais le Roy ne vouloit point entendre parler de délais. Enfin cette affaire fut terminée par cet expédient; le Pape s'engagea de donner au Roy un Bref, où il s'oblige- 1517.

1517. roit de rendre dans ſept mois ces trois Places au Duc de Ferrare, comptant bien ſi le péril venoit à ceſſer, de ne pas avoir plus d'égard à ce Bref, qu'aux promeſſes qu'il avoit faites à Bologne. Le Roy n'ignoroit pas les diſpoſitions du Pape : mais craignant de s'en faire un ennemi, s'il le preſſoit d'avantage, il accepta l'expédient ; en effet, il ne pouvoit aliéner tout-à-fait Leon ſans beaucoup de péril. L'Angleterre alors ennemie déclarée de la France ; l'Empereur, le Roy d'Eſpagne, & les Suiſſes lui cauſoient beaucoup d'inquiétude ; il crut donc que dans l'impoſſibilité d'obtenir quelque choſe de plus réel, il falloit ſe contenter d'une promeſſe par écrit.

IV. Suite de la Guerre d'Urbin.

Cependant Médicis avoit beaucoup augmenté le nombre de ſes Troupes durant cette négociation, non ſeulement il avoit fait des recrues conſidérables d'Italiens, mais le Pape avoit encore pris à ſa ſolde mille hommes d'Infanterie Eſpagnole, & autant de Lanſquenets ; il y avoit toute apparence qu'ils termineroient heureuſement cette Guerre avec des forces ſi conſidérables. Les Ennemis avoient choiſi des poſtes fort avantageux ; ainſi le ſeul moyen de les obliger à la retraite, étoit de les affamer. C'eſt pourquoi, Camille des Urſins eut ordre de ſe rendre avec 700 Chevaux-Legers dans le Pays, qu'on appelle le Vicariat, d'où l'ennemi tiroit la plus grande partie de ſes vivres.

Sur ces entrefaites, un Trompette ſe rendit à Peſaro pour demander un ſauf-conduit de la part du Capitaine Suarez Eſpagnol, qui devoit venir trouver Médicis avec une autre perſonne. Laurent l'accorda ſans difficulté, croyant que cet Officier étoit un Capitaine qui portoit auſſi ce nom, & avec qui il avoit de ſecretes liaiſons ; mais il fut bien ſurpris d'en voir arriver un autre, accompagné d'Horace de Fermo, Secretaire de François-Marie. Ces deux hommes demanderent une audience publique, & l'obtinrent. Suarez y dit à Médicis de la part de François-Marie, que leur différend pouvant ſe décider l'épée à la main dans un combat ſingulier, ou entre pluſieurs braves, dont ils ſe feroient accompagner chacun de leur côté, il lui laiſſoit le choix de ces deux partis ; qu'il étoit plus convenable de vuider ainſi leur querelle, que par une Guerre funeſte aux Peuples, & d'ailleurs, également ruineuſe pour celui des deux qui demeureroit Vainqueur. Enſuite il voulut lire un Cartel qu'il avoit à la main, mais on l'en empêcha. Laurent ayant conſulté les Offi-

ciers de ſon Armée, répondit, qu'il acceptoit le défi, pourvu
que François-Marie commençât par abandonner les Places 1517.
qu'il venoit d'uſurper ſur lui. Enſuite il fit mettre en priſon les deux Envoyés, par le Conſeil de Renzo de Ceré, qui blâmoit leur hardieſſe, digne, ſelon lui, d'être punie ; mais les autres Officiers lui ayant repréſenté que c'étoit violer le droit des gens, il relacha Suarez, ne retenant que ſon Compagnon. Il colora cette perfidie d'un prétexte ridicule ; il dit qu'on avoit dû faire exprimer dans le ſauf-conduit le nom d'Horace, tant parce que cet homme étoit né ſujet de l'Egliſe, qu'à cauſe de l'emploi qu'il avoit auprès de François-Marie. Le deſſein de Laurent étoit d'apprendre par ſon moyen les ſecrets de François-Marie, & de découvrir quel étoit le reſſort ſecret de cette expédition. En effet, il le fit bien-tôt appliquer à la torture, & il courut un bruit qu'il y avoit donné à entendre que la France avoit beaucoup de part à cette Guerre.

Cependant la Cavalerie Legere qu'on avoit envoyée dans le Vicariat, n'avoit pas empêché les Ennemis d'en tirer des vivres ; il falloit donc y faire paſſer de plus grandes forces, pour leur ôter tout-à-fait cette reſſource. L'Armée de Médicis étoit alors aſſez nombreuſe pour paroître en préſence de l'Ennemi : elle conſiſtoit en 1000 hommes d'Armes, autant de Chevaux-Legers, & 15000 hommes de pié de différens Pays, parmi leſquels il y avoit plus de 2000 Eſpagnols, que le Pape avoit pris à ſon ſervice dans Rome. La Guerre d'Urbin étant la ſeule qu'il y eût alors en Italie, & les Officiers ayant eu le tems de ſubſtituer des Soldats aguerris aux Milices levées à la hâte, cette Armée avoit la fleur & l'élite de l'Infanterie qui étoit alors en ces Provinces. Il fut donc réſolu qu'on iroit ſe poſter à Sorbolungo, Place dans le Territoire de Fano, à cinq milles de Foſſombroné, d'où il ſeroit facile d'enlever les vivres du Vicariat aux Ennemis.

La Ville de Foſſombroné eſt bâtie ſur le Fleuve Metro, ſi célébre par la défaite d'Aſdrubal. Cette Riviere après avoir coulé à travers des Montagnes, entre au-deſſous de Foſſombroné, dans une Plaine qui va toujours en s'élargiſſant juſqu'à la Mer, où elle ſe jette à quinze milles de cette Ville, dans le voiſinage de Fano, du côté de Sinigaglia. On voit à la droite de ce Fleuve le Vicariat, Pays plein de fertiles côteaux & de

1517. Places, & qui confine à la côte par un long eſpace : la gauche du Metro eſt bordée de Collines, mais pour peu qu'on s'en éloigne, on rencontre de hautes Montagnes fort eſcarpées. La Plaine a plus de trois milles de large du côté de Fano.

Médicis craignant d'être prévenu par l'Ennemi, fit partir avant la pointe du jour (*a*) Jean de Médicis, Jean-Baptiſte de Stabbia, & Brunoro de Forli avec 400 Chevaux-Legers, pour ſe ſaiſir de Sorbolungo ; il donna ordre en même-tems à l'Infanterie qui étoit à Candelara & à Nugolara, d'aller joindre cette Cavalerie vers le Metro en traverſant les Montagnes ; & laiſſant Guy Rangoni avec 150 hommes d'Armes à Peſaro, il partit lui-même après le Soleil levé avec le reſte de l'Armée, & prit le chemin de Fano en cotoyant la Mer. Tournant enſuite du côté de Foſſombroné à l'entrée de la Vallée, il arriva vers le midi à un lieu nommé (*b*) Mulino-di-Madonna, ſur la Riviere. Toute ſa Cavalerie, & l'Infanterie Italienne la traverſerent à gué ; mais les Gaſcons & les Allemans furent ſi longtems à paſſer un Pont qu'on avoit fait pour eux, que l'Armée ne put gagner Sorbolungo ce jour-là, comme on l'avoit réſolu, & fut obligée de camper à San Giorgio, Orciano, & Mondaïno, Places éloignées d'un mille l'une de l'autre. La Cavalerie Legere, quoique partie la premiere, ne réuſſit pas mieux. Jean de Médicis, qui faiſant ſes premieres armes dans cette Campagne, donnoit déja de grandes eſpérances de ſes talens militaires, s'apperçut qu'on avoit pris le chemin le plus long ; mais voyant ſes avis négligés, il ſe rendit ſeul à Sorbolungo quelques heures avant la nuit : les deux autres Officiers après une longue route, revinrent au Camp, ſe plaignant d'avoir été trompés par leurs Guides. Il fut impoſſible au jeune Médicis de reſter à Sorbolungo, parce que la Rovere, qui ſur l'avis qu'on lui avoit donné de la marche des Ennemis, & pénétrant leur deſſein, étoit parti de ſon Camp le même jour en diligence, ſe rendit dans cette Place auſſi avant la nuit, après avoir paſſé la Riviere ſans aucun obſtacle ſur le Pont de Foſſombroné. Médicis qui n'avoit avec lui que ſa Compagnie, ſe voyant

(*a*) Il étoit fils de Jean de Médicis, dont il eſt parlé ci-deſſus, & de Catherine Sforce. Il épouſa Marie Salviati, fille de Jacque, & fut pere de Come de Médicis, qui fut le premier Grand Duc de Toſcane en 1569.

(*b*) Le Moulin de Notre-Dame.

hors d'état de résister, prit le parti de se retirer à Orciano; il eut plusieurs de ses gens faits prisonniers par un gros de Cavalerie qui le poursuivit. Dès qu'il pût voir Laurent de Medicis, il se rendit chez lui, & y ayant rencontré Brunoro & Jean-Baptiste de Stabbia, il dit avec indignation, qu'on n'avoit manqué de terminer heureusement cette Campagne, que par la négligence ou la lâcheté de ces deux hommes. Depuis cette faute qui ne fut pas la derniere, Médicis livré à de mauvais conseils, vit toujours aller depuis ses affaires en décadence. Orciano & Sorbolungo, Places bâties sur des éminences, sont à un peu plus de deux milles l'une de l'autre; l'espace qui est entre deux est plein de côteaux & de monticules, au milieu desquels on voit le Château de Barti; François-Marie y avoit posté une partie de ses Troupes, la proximité des deux Armées fut cause qu'on ne cessa de se harceler de part & d'autre le lendemain. Dans ces conjectures, Médicis ayant assemblé le Conseil de Guerre, les avis y furent partagés. Quelques-uns, sur-tout ceux de qui le suffrage n'étoit d'aucun poids, proposoient de marcher droit aux Ennemis, voulant se faire passer pour braves, par des conseils hardis, qui devant être sans exécution, n'exposeroient personne au péril. Renzo & Vitelli, qui régloient toutes les démarches de Médicis, rejetterent cette proposition. Ils représenterent que les Ennemis avoient l'avantage d'un bon poste, qu'ils étoient appuyés à dos par une Place, qu'on ne pouvoit arriver à leur Camp que par un chemin fort difficile; & qu'enfin Sorbolungo étant en leur pouvoir, il falloit décamper, n'étant presque plus possible de les empêcher de tirer des vivres du Vicariat, le seul objet pour lequel on avoit fait sortir l'Armée de Pesaro; mais afin que cette retraite ne ressemblât point à une fuite, ils ne proposerent pas de ramener l'Armée dans cette Ville; mais ils conseillerent de marcher contre Monté-Barroccio, & les autres Places que les Ennemis avoient abandonnées, d'où l'on pourroit ensuite aller faire le siége de la Ville d'Urbin. 1517.

Le lendemain l'Armée se mit donc en marche à la pointe du jour; mais les Soldats furent si persuadés qu'on fuyoit, que deux Gendarmes passerent dans le Camp de François-Marie, & lui donnerent avis de la prétendue fuite des En-

nemis. Ce Général ne doutant plus de la Victoire, fit marcher
1517. sur le champ son Armée à travers les Montagnes, pour tomber sur Médicis lorsqu'il seroit dans la Plaine, supposant qu'il avoit pris le chemin le plus court & le plus aisé : En effet, si la chose fût arrivée ainsi, la Bataille eût été inévitable ; mais le hazard voulut que Médicis, pour sauver une piéce de Canon qu'il avoit été obligé de laisser en chemin deux jours auparavant, fit repasser le Metro à ses Troupes à Mulino-di-Madonna, ce qui l'éloignoit de plus de quatre milles du lieu, où le droit chemin l'auroit conduit ; preuve sensible que le moindre accident décide souvent des plus grands événemens à la Guerre. La Cavalerie & l'Infanterie passerent à gué, mais avec lenteur. Elles se mettoient en bon ordre en sortant de la Riviere, & marchoient en Bataille vers Fossombroné par la Plaine. L'Infanterie étoit presque entierement passée, & il ne restoit plus sur l'autre bord que les Gendarmes, & les Chevaux-Legers qui composoient l'arrieregarde, lorsque la Cavalerie legere des Ennemis, qui étoit fort nombreuse & fort leste, vint tomber sur eux. Constantin Baglioné perdit la liberté dans cette occasion ; il étoit le fruit de l'amour incestueux, dont Jean-Paul avoit brûlé pour sa propre sœur. Celui-ci qui n'étoit que depuis quelques jours dans l'Armée, & sur qui rouloit le Commandement de l'Avant garde, ayant appris le malheur de son Fils, n'oublia rien pour l'arracher aux Ennemis. Pendant qu'il faisoit tous ses efforts, le corps de Bataille, commandé par Médicis ayant devancé Baglioné, devint l'Avantgarde ; ensuite l'Arrieregarde ayant suivi ce premier Corps en prit la Place ; de sorte que Jean-Paul se trouva fermer la marche de l'Armée. A l'égard de Renzo & de Vitelli, ils avoient pris les devans avec un Corps d'Infanterie.

François-Marie & les Officiers de son Armée s'appercevant que les Ennemis marchoient vers Fossombroné, à mesure qu'ils passoient la Riviere, virent bien qu'ils ne fuyoient pas, & que leur dessein étoit de se saisir de Monté-Baroccio. Ne songeant donc plus à les combattre, ils n'eurent d'autre objet que de marcher promptement vers un passage important sur la Riviere de Tavernelle. La nature a creusé dans cet endroit un fossé escarpé qui coupe la Plaine jusqu'à la Montagne, & qu'on ne peut traverser que dans un lieu où l'on a continué le grand chemin ; si l'Ennemi s'en

étoit saisi le premier, il les auroit mis dans un grand embarras. Les Troupes de François-Marie ayant abandonné leurs Bagages, se mirent à courir vers ce défilé sans aucun ordre. Ludovic, fils de (*a*) Liverot de Fermo, qui venoit de joindre l'Armée de Médicis avec mille hommes de pié, & un Sergent Espagnol qui connoissoit le Pays, fit remarquer au Général & à ses Officiers l'avantage de cette occasion. L'Infanterie Allemande & Gascone témoignoit même déja beaucoup d'ardeur pour le Combat; l'Armée entiere le demandoit à grands cris, & Médicis paroissoit aussi le souhaiter; mais Renzo de Ceré & Vitelli n'approuvant pas cette résolution, dirent, qu'il valoit mieux se retirer sur une hauteur voisine, d'où il seroit facile de tomber sans aucun risque avec la Cavalerie Legere sur les Ennemis au passage de la Riviere; Renzo négligeant donc de se rendre maître du Fossé en question, tourna vers la hauteur. Les Soldats Espagnols de l'Armée de François-Marie s'étant aussi-tôt emparés de ce même Poste, firent un feu terrible de Mousqueterie sur les Lansquenets de Médicis, qui se trouverent à la portée de leurs Armes, & pousserent de grands cris pour marquer la joye qu'ils avoient de se voir hors d'un péril certain. C'est ainsi que Médicis, par l'ignorance ou la lâcheté de ses Officiers Généraux, si même la perfidie n'eut point de part à cette démarche, laissa échapper une si belle occasion d'écraser son Ennemi. Ce Général campa cette nuit à Saltara, & François-Marie continuant sa route avec diligence, & marchant jusque bien avant dans la nuit, se rendit à son premier Poste de Monté-Baroccio, & prévint deux mille hommes d'Infanterie ennemie, qui avoient ordre de s'en saisir. Médicis s'avança le lendemain à deux milles au-dessus de Saltara vers la Montagne, près de Monté-Baroccio, mais au-dessous de cette Place du côté de la Mer. Les deux Armées demeurerent ainsi campées environ à un mille l'une de l'autre. Médicis n'étoit pas si avantageusement posté que les Ennemis; car tirant ses vivres de Pesaro, d'où on les conduisoit à Fano par Mer, il falloit les transporter par terre lorsque le vent étoit contraire; c'est pourquoi la disette se faisoit souvent sentir à son Armée,

1517.

(*a*) Dont il est parlé dans le I. Tome.

parce que les convois étoient la plûpart du tems interceptés par
1517. la Cavalerie Legere de François-Marie que les Paysans avertissoient exactement des moindres démarches de l'Ennemi.

Sur ces entrefaites, François-Marie envoia un Trompette à l'Infanterie Gascone de l'Armée ennemie, pour lui montrer des Lettres qu'on avoit trouvées dans les papiers des Secretaires de Médicis dont le Bagage avoit été enlevé en partie, le jour qu'il abandonna le Poste de Saltara. Le Pape fâché que les Gascons eussent obligé ce Général à augmenter leur paye, lui recommandoit dans ces Lettres de faire ensorte qu'ils repassassent les Monts : Cette lecture fit tant d'impression sur l'esprit de ces Troupes qu'elles se seroient mutinées, si Carbon leur Capitaine & Laurent ne les eussent appaisées, en les assurant que ces Lettres étoient supposées.

Médicis craignant que cette affaire n'eût des suites, & considérant d'ailleurs qu'outre la disette de vivres qui le pressoit, il ne pouvoit pas espérer de rien faire de considérable dans ce Poste où il risquoit beaucoup, il prit la résolution de le quitter sans être arrêté par la honte qu'il y avoit à faire de si fréquentes retraites devant l'Ennemi ; il proposa donc de se jetter dans la partie du Vicariat qui est plus proche de la mer, & de s'y étendre jusqu'à Fossombroné. L'Armée entiere approuva ce dessein ; & blâma hautement la conduite de Renzo & de Vitelli ; tous jusqu'au simple Soldat, disoient ouvertement, que si l'on avoit d'abord pris ce parti, les Ennemis seroient déja vaincus par la Famine. Médicis parla plus vivement que les autres : Il se plaignit même avec aigreur de ces deux Officiers, leur faisant de grands reproches de ce qu'ils avoient exposé à un extrême péril une Armée, plus nombreuse & plus forte que celle de l'Ennemi, soit, afin de tirer la Guerre en longueur pour leur intérêt, soit pour lui ravir à lui-même la gloire de signaler ses armes, peut-être enfin par la crainte de voir augmenter sa puissance & devenir aussi funeste à leur Maison, que l'avoit été la grandeur de Valentinois.

On alla donc faire le siége de San-Constanzo, Place du Vicariat, qui vouloit se rendre aux premiers coups de Canon ; mais comme il étoit facile de l'emporter, Médicis dans le dessein de regagner tout à-fait les Gascons, fit retirer le reste des Troupes, afin qu'ils eussent seuls l'avantage de prendre & de piller cette

cette Ville. L'Armée marcha ensuite contre Mondolfo, Place mieux fortifiée que la premiere, & la plus forte du Vicariat; en effet elle est bâtie sur le sommet d'une colline, & environnée d'un Fossé & de bonnes murailles, gardées par 200 hommes de pié Espagnols : d'ailleurs la situation du lieu forme un second Rempart à ce Fort. Renzo eut ordre d'établir une Batterie pendant la nuit, du côté du midi, mais il le fit avec tant de négligence, & la mit si peu à couvert, que les Assiégés tuerent huit Canoniers & plusieurs Pionniers en moins d'une heure après le lever du Soleil. Antoine Santa Croce, Capitaine d'Artillerie fut aussi blessé dans cet endroit. Médicis fort irrité de cette négligence s'y rendit malgré l'opposition de tous les Officiers qui lui représentoient qu'il ne devoit pas aller chercher un péril certain, tandis qu'il pouvoit confier à autrui le soin qui l'y attiroit; il demeura jusqu'à midi dans cet endroit, & ne se retira qu'après que les Batteries furent en sûreté; il alla se rafraîchir à l'ombre de quelques Arbres, où il se croyoit garanti du feu de la Place par la hauteur de la Colline; mais en marchant toujours il parut à peine devant la Citadelle, qu'il vit mettre le feu à une Arquebuse; voulant éviter le coup, il se jetta promptement à terre; la bale qui auroit donné dans la capacité du Buste, s'il eût été debout, vint frapper le haut de la tête, offensa l'os, & glissa jusqu'à la Nuque. Cet accident n'empêcha pas de continuer le siége, la Bréche étoit déja ouverte: Néanmoins les Officiers sentant toute la difficulté de monter à l'Assaut, parce que le Terre plain n'étoit pas encore assez éboulé, firent creuser une Mine sous une grande Tour qui tenoit à la Muraille attaquée. Au bout de cinq jours elle la fit sauter avec beaucoup de fracas, & entraîna un grand pan du mur contigu. On donna sur le champ l'Assaut avec beaucoup de désordre & sans succès. Cependant la Garnison n'espérant pas d'être secourue, & voyant que François-Marie, soit pour ne pas perdre un Poste tel que Monté-Baroccio, soit pour quelqu'autre raison, étoit résolu d'y rester, elle se rendit sur le soir, vies & bagues sauves, abandonnant lâchement la Ville au pillage. 1517.

Leon ayant été informé du malheur arrivé à Médicis, qui fut en danger de perdre la vie, fit partir pour l'Armée le Cardinal de Sainte Marie in Portico, en qualité de Légat; la

mauvaiſe conduite des Officiers, jointe à une eſpéce de fatalité, ayant déja commencé à ruiner les affaires du Pape, le Cardinal prit le commandement de l'Armée ſous de malheureux auſpices. Le lendemain de ſon arrivée, il s'éleva par hazard une querelle entre deux Soldats, dont l'un étoit Italien & l'autre Allemand. Ceux de ces deux Nations qui ſe trouverent le plus près de cet endroit accoururent au bruit, appellant réciproquement leurs Compatriotes à leur ſecours; tout le Camp fut bientôt en mouvement. Les Troupes de part & d'autre, ſans s'informer de la cauſe de ce tumulte, allerent s'armer dans leurs quartiers, & maſſacrerent tous ceux qu'ils rencontrerent; mais le déſordre s'accrut encore par l'avidité des Gaſcons, qui pillerent le quartier des Italiens, pendant que ceux-ci marchoient en bataille vers le lieu de la querelle. Les principaux Officiers de l'Armée, qui tenoient alors le Conſeil de Guerre, accoururent auſſi-tôt; mais ils trouverent les eſprits ſi échauffés & le péril ſi grand que tous préferant leur intérêt propre au bien public, ſe retirerent dans leurs Quartiers, raſſemblerent leurs Gendarmes, & ne ſongeant qu'à les ſauver, s'éloignerent avec eux à un mille du Camp: il n'y eut que le Légat qui rempliſſant le devoir de ſa Place avec fermeté, s'expoſa courageuſement à périr au milieu d'une foule de furieux, pour ſervir ſon Maître. Enfin après bien des dangers, il appaiſa le tumulte à l'aide de quelques Capitaines d'Infanterie; mais cela ne put ſe faire ſitôt qu'il n'eût déja péri pluſieurs Soldats. Les Allemans perdirent plus de cent hommes; & il y eut vingt Italiens & quelques Eſpagnols tués.

1517.

Les Officiers craignant que cette querelle n'eût de fâcheuſes ſuites, prirent le parti de ne rien entreprendre pour lors, & de ſéparer les Troupes. Les Gendarmes de l'Egliſe & ceux des Florentins furent envoyés à Peſaro avec l'Inſanterie Italienne; à l'égard des Lances Françoiſes elles étoient toujours à Rimini, le Pape & le Roy n'ayant pas encore réglé leurs différends. L'Infanterie Gaſcone eut ordre de camper dans la Plaine à un demi mille de la Place; & les autres gens de pié furent diſperſés dans la Montagne de l'Impérialé, qui eſt au-deſſus de Peſaro, du côté de Rimini, & où l'on voit un Palais bâti par l'ancienne Famille de Malateſta; les Eſpagnols furent mis ſur le ſommet, les Allemans au-deſſous, & les Corſes dans la Plai-

ne. Il n'y eut durant vingt-trois jours que quelques petits Combats entre la Cavalerie legere des deux Armées. François-Marie n'espérant pas de vaincre en rase campagne une Armée si nombreuse, & n'osant aussi faire aucun siége si près d'elle, ne songeoit qu'à conserver ses Conquêtes, & demeuroit tranquille dans son poste ; mais le vingt-quatriéme jour ce Prince sortant la nuit de Monté-Barroccio, parut à la pointe du jour sur le haut de la Montagne de l'Impérialé dans le Camp des Espagnols de Médicis ; ce qui arriva fit croire que ces Troupes ou du moins une partie, étoient d'intelligence avec François-Marie : Les Soldats Espagnols de son Armée, qui avoient mis de petites branches d'Arbre à leurs chapeaux ayant crié à leurs compatriotes, de les suivre s'ils vouloient se sauver, la plus grande partie de ceux-ci prenant aussi des branches vertes, se joignirent à eux : Les Officiers avec environ huit cens hommes, n'eurent point de part à cette défection, & se retirerent à Pesaro. François-Marie passa ensuite au Quartier des Allemans, où il n'y avoit point de Garde de ce côté-là, parce qu'ils se croyoient en sûreté à cause du voisinage des Espagnols, & les surprenant il en tua ou blessa plus de six cens ; les autres s'enfuirent au Quartier des Corses, & s'approcherent ensemble de Pesaro. Les Gascons informés des progrès de l'Ennemi, se mirent en Bataille, mais ils ne voulurent jamais sortir de leurs Retranchemens. 1517.

Ensuite François-Marie fit avancer son Armée entre Urbin & Pesaro, dans l'espérance d'attirer à son parti les Gascons, & ceux des Lansquenets qui avoient été pris conjointement avec ces premiers à la solde du Pape dans les Troupes de Lautrec, & qui ne s'étoient pas séparés depuis. D'Ambre jeune homme fort consideré parmi les Gascons, & qui tenoit à Lautrec par les liens du sang, étoit jaloux de l'autorité du Capitaine Carbon, dont la naissance avoit moins d'éclat. Il s'étoit secretement engagé de passer dans l'Armée de François-Marie avec ces Troupes, dont la conduite lui donna occasion de former ce projet. Car non contentes d'avoir obtenu qu'on augmentât leur paye, elles demandoient encore avec menaces qu'on leur fit de meilleures conditions. Les Ministres du Pape refusoient de leur côté de satisfaire l'avidité de ces Etrangers. Dans ces circonstances, Carbon & le Capi-

taine des Lances Françoises, qui s'étoit rendu de Rimini à Pesaro pour cette affaire, faisoient tous leurs efforts pour l'accommoder ; mais cinq ou six jours après la surprise du Mont Impérialé, François-Marie s'avança fort près du Camp des Gascons. D'Ambre en ayant mis sur le champ une partie en Bataille, alla se joindre aux Ennemis avec les Lansquenets, & six piéces d'Artillerie, malgré les prieres de Carbon, qui ne put conserver que sept Officiers, & 1300 hommes ; mais comme un désordre en entraîne toujours un autre à la Guerre, l'Infanterie Italienne sentant tout le besoin qu'on avoit d'elle après tant de défections, se mutina le lendemain matin ; & pour la faire rentrer dans son devoir, on fut forcé de lui accorder toutes ses demandes, les Soldats & les Officiers ne connoissant ni retenue, ni modération, & n'écoutant que leur avarice. Le bon ordre & l'union qui regnoient dans l'Armée de François-Marie, avoient quelque chose de surprenant ; car ses Troupes n'étoient pas payées de leur solde, & c'étoit moins l'autorité du Chef, & ses talens militaires qui contenoient les Soldats, comme l'Histoire le raconte d'Annibal, que leur propre ardeur & leur opiniâtreté. Au contraire, les Troupes de l'Eglise dont la paye ne manquoit jamais, & qui même en avoient une très-forte, étoient dans la confusion & le trouble, & brûloient d'abandonner leur Général pour suivre le parti opposé : exemple qui prouve bien que l'argent contribue bien moins que d'autres causes à maintenir la discipline.

1517.

Le Légat & les Officiers Généraux consternés par ces fréquentes défections, furent long-tems incertains du parti qu'ils avoient à prendre ; mais leur intérêt particulier, qui seul régloit leurs démarches, les empêcha de remédier à un désordre qu'ils n'avoient pas sçû prévenir. Après de longues délibérations, ils conseillerent au Pape de rétablir les Bentivoglio dans Bologne, avant qu'ils entreprissent d'y rentrer les armes à la main ; ce que le mauvais état des affaires de Sa Sainteté, & peut-être la sollicitation d'une Puissance Etrangere leur feroit sans doute tenter : ils ajoutoient qu'il seroit impossible de soutenir la Guerre contr'eux, puisqu'on avoit tant de peine à résister aux attaques de François-Marie. Pour donner plus de force à un Conseil de cette nature, & pour se mettre à couvert des ressentimens du Pape, quelque chose qui arrivât, on mit ce résultat par écrit,

& on le fit signer par le Légat, l'Archevêque (a) des Ursins, & tous les Officiers de marque. Le Légat avoit d'anciennes liaisons d'amitié avec les Bentivoglio, & des Ursins (b) leur étoit attaché par les liens du sang. Celui qu'on chargea de porter ce conseil au Pape, fut le Comte Robert Bolchetto, Gentilhomme Modénois. Leon X. ne put lire cette lettre sans colere; il se plaignit avec beaucoup d'aigreur de l'infidélité de ses Ministres, qui de concert avec des gens qu'il avoit comblés de bienfaits, & qui pouvoient en espérer à tout moment de sa libéralité, osoient lui donner de si lâches conseils, dont l'exécution lui seroit plus funeste que tout le mal qu'il pouvoit craindre de la part de ses plus cruels Ennemis. Des Ursins qui étoit peut-être l'auteur de cette manœuvre, en porta toute la peine, & Leon ne lui donna pas le Chapeau qu'on croyoit qu'il devoit avoir à la premiere promotion. 1517.

V. Expédition de la Rovere dans la Toscane.

Les forces de François-Marie étant ainsi augmentées par la défection des Troupes de l'Ennemi, il conçut de plus grands projets qu'auparavant; il y fut même contraint par la situation de ses affaires. Son Infanterie n'avoit presque rien reçu depuis trois mois, & il étoit hors d'état de la payer, aussi-bien que les nouvelles Troupes qui venoient d'embrasser son parti: d'ailleurs le Duché d'Urbin étoit si fort épuisé, que bien loin d'y trouver de quoi fournir à la paye de l'Armée, il étoit impossible d'y recouvrer des vivres. C'est pourquoi, François-Marie fut obligé d'avoir moins d'égard à ses propres intérêts, qu'à l'avidité du Soldat. Il auroit souhaité d'affermir sa nouvelle conquête par la prise de Fano, ou de quelqu'autre Place Maritime; mais les dispositions de l'Armée l'obligerent de tourner vers la Toscane. Les Soldats espéroient faire un grand butin dans ce fertile & riche Pays, que la sécurité, où l'on y étoit, leur livreroit sans résistance. De son côté François-Marie comptoit changer la face des affaires à Pérouse & à Sienne par le moyen de (c) Charle Baglioné, & de (d) Borghese Petrucci; d'ailleurs, outre que cette révolution lui eût été fort

(a) Robert Archevêque de Reggio, dont il est parlé ci-dessus.

(b) Hermès Bentivoglio avoit épousé une fille de Paul des Ursins.

(c) Le Duc de Valentinois l'avoit rétabli à Pérouse, d'où Jean-Paul Baglioné le chassa une seconde fois après la mort d'Alexandre VI.

(d) Il avoit été chassé de Sienne par Raphael Petrucci son Cousin avec le secours de Leon X.

1517. utile, elle ne pouvoit que causer beaucoup de chagrin au Pape & à son neveu. C'est pourquoi dès que les Gascons eurent joint son Armée, il la fit marcher vers Pérouse.

Il ne fut pas plûtôt descendu dans la Plaine de Gobio, qu'il jugea à propos de faire éclater sa méfiance, ou plûtôt la certitude qu'il avoit d'une conspiration formée contre sa personne, par Maldonat & quelques autres Officiers. Dans le tems que l'Armée de François-Marie passa dans la Romagne, Suarèz, l'un des Capitaines Espagnols, qui étoit resté en chemin, feignant une maladie, se fit prendre prisonnier par les Troupes du Pape, & conduire à Laurent de Médicis qui étoit à Cesene; & il lui dit de la part de Maldonat & des autres Capitaines Espagnols, que n'ayant pû s'opposer à la désertion de leurs Compatriotes, ils ne les avoient suivi que pour être à portée de le servir plus efficacement aussi-bien que Sa Sainteté, ce qu'ils ne manqueroient pas de faire, dès qu'ils le pourroient. Cette intrigue fut d'abord assez secrete; mais Renzo de Ceré excita la défiance de François-Marie. Renzo ayant rencontré un Tambour Espagnol, lui dit comme par raillerie: Quand vos Camarades veulent ils nous livrer leur Général. Ce discours qui fut rapporté à François-Marie, fit impression sur son esprit, & le rendit attentif à toutes les démarches de ses Officiers. Enfin il vit clairement dans les lettres surprises avec le bagage de Médicis, qu'il se tramoit une conjuration contre sa propre personne, & que Maldonat en étoit le Chef; mais il avoit dissimulé jusqu'à ce jour.

Dans la résolution de punir les traitres, il assembla toute l'Infanterie Espagnole, & étant monté sur une éminence qu'ils environnoient, il marqua une extrême reconnoissance de leur affection pour lui, & leur dit. » Que jamais » ni Prince, ni Capitaine n'avoit trouvé tant de zéle dans » ses Troupes, que celui dont il voyoit avec joye qu'ils » brûloient pour lui: Qu'ils avoient bien voulu le suivre sans » intérêt, & sans espoir de récompense, puisqu'il étoit hors » d'état de reconnoître actuellement leurs services, & qu'il se» roit encore dans l'impuissance de le faire même après avoir » reconquis ses Etats, qui ne pourroient lui fournir de quoi » payer l'attachement de tant de braves gens: Que ce qui aug» mentoit sa reconnoissance, étoit qu'ils avoient embrassé son

» parti, sans qu'il les eût jamais prévenus d'aucun bienfait, 1517.
» sans que le lien de la Patrie les sollicitât en sa faveur, & enfin
» sans aucun autre motif que leur affection, puisqu'il n'avoit
» même jamais fait la Guerre avec eux : Qu'ils l'avoient pré-
» féré à un puissant Prince, quoiqu'ils sçussent bien qu'on les
» conduiroit dans un Pays pauvre & stérile, où il leur seroit
» impossible de s'enrichir : Que malheureusement hors d'état
» de leur montrer toute l'étendue de sa reconnoissance autrement
» que par un vif & sincere ressentiment de leur zéle, il avoit
» du moins la satisfaction d'apprendre que leur désintéressement,
» leur fidélité, & leur courage faisoient l'admiration de l'Ita-
» lie & de l'Europe entiere : Que tout le monde ne voyoit qu'a-
» vec surprise que des Troupes si peu nombreuses, sans argent,
» sans Artillerie, sans munitions, eussent tant de fois forcé
» à de honteuses retraites, une Armée où rien ne manquoit, &
» composée de tant de Peuples belliqueux : Qu'on admiroit sur-
» tout leur fermeté à faire tête aux forces d'un puissant Pontife
» & de la République de Florence, qui avoient pour eux l'appui
» des Rois de France & d'Espagne, & que plûtôt que de
» manquer à la bonne foy dont de braves Soldats doi-
» vent se piquer, ils eussent eu le courage de ne point écouter
» les ordres de leurs Souverains qui vouloient la leur faire vio-
» ler ; mais que plus il étoit charmé de leur gloire, plus il étoit
» sensible à tout ce qui pouvoit la ternir : Que ce n'étoit qu'à
» regret & avec la plus vive douleur qu'il en venoit à révéler
» la honte de quelques-uns d'entr'eux, & à les exposer à l'indi-
» gnation de leurs Compatriotes : Qu'il étoit au désespoir d'être
» forcé d'en user ainsi avec des gens ausquels il avoit voué un
» éternel attachement ; mais que son silence lui faisant crain-
» dre que le mal ne gagnât, & que la perfidie d'un très-petit
» nombre ne flétrit la gloire de tout le corps, il se détermi-
» noit enfin malgré lui à leur déclarer qu'il y avoit quatre trai-
» tres parmi eux. S'ils n'en vouloient qu'à ma vie, continua-t'il en
» soupirant, je me garderois bien d'exciter votre ressentiment
» contre ces malheureux ; de cruels revers que je n'ai point mé-
» rités m'ont trop appris à souhaiter la mort. Ce n'est donc au-
» jourd'hui que ma tendre reconnoissance pour vous, qui m'o-
» blige à rompre le silence, & à découvrir la trahison du Co-
» lonel Maldonat, à qui votre honneur & votre sûreté auroient

» du être plus chers qu'à personne. Suarèz son Complice s'est
1517. » fait prendre par les Ennemis pour tramer cette perfidie ; &
» de concert avec deux autres Officiers, il a promis à Médicis
» de me livrer entre ses mains : je sçai depuis long-tems toute
» l'intrigue dont je vous rends compte, je m'étois contenté
» d'abord de pourvoir à ma sûreté ; mais considérant que je
» ne pouvois vous laisser plus long-tems exposés aux atten-
» tâts des traitres, j'ai enfin résolu de vous instruire de leurs com-
» plots. Les Lettres qu'on a trouvées dans les bagages de Médi-
» cis en sont une trop certaine & trop funeste preuve. Vous allez
» en être assurés par vos yeux, après cela interrogez vous-
» mêmes les Accusés, voyez ce qu'ils ont à dire pour leur défen-
» se ; je me repose du reste sur votre équité & sur le soin de vo-
» tre gloire ». A peine eut-il cessé de parler qu'on produisit les lettres interceptées & les indices. Toute l'Assemblée en écouta la lecture en grand silence. Enfin Maldonat, Suarèz, & les deux autres Officiers furent condamnés tout d'une voix à la mort, sans qu'on voulût les entendre. La Sentence fut exécutée sur le champ, & ils furent passés par les Piques ; l'Armée ayant été pour ainsi dire purgée du levain, qui pouvoit la corrompre, comme le disoient les Espagnols, continua son chemin vers Pérouse.

Jean-Paul Baglioné averti du dessein des Ennemis, étoit parti en diligence de Pesaro, pour se jetter dans Pérouse : Il fit prendre les Armes à ses Amis, à un grand nombre d'Habitans du territoire & des lieux circonvoisins, & les mit dans la Ville. Camille des Ursins son Gendre, qui étoit à la solde des Florentins, ayant eu ordre du Légat de marcher au secours de Pérouse avec sa Compagnie de Gendarmes & deux cens Chevaux-Legers, s'y rendit en diligence. Selon toutes les apparences, Jean-Paul devoit être en état de soutenir l'effort des Ennemis avec des forces si considérables, sur tout depuis qu'on avoit pris des mesures d'ailleurs pour arrêter leurs progrès. Vitelli s'étoit rendu à Citta-di-Castello suivi de ses Gendarmes, & le Capitaine de Size l'y avoit accompagné avec les Lances Françoises, qui ne causoient plus d'ombrage depuis la conclusion d'un Traité entre le Pape & la France. Médicis, qui venoit de quitter la Ville d'Ancône afin de se rendre à Pésaro, étoit allé en poste à Florence pour veiller à la sûreté de cette Ville & des Places de son territoi-

re.

re. Enfin le Légat pour obliger François-Marie d'abandonner la Toscane, devoit mener le reste de l'Armée dans le Duché d'Urbin, qui n'étoit défendu que par ses Habitans. 1517.

François-Marie en se présentant devant Pérouse comptoit sur quelques intelligences. En effet Jean-Paul Baglioné marchant un jour à Cheval dans la Ville, fut attaqué au milieu de la rue par un homme qui ne put le blesser, & qui fut assommé sur le champ par les gens de ce Seigneur. Il saisit cette occasion pour faire main-basse sur quelques personnes suspectes. Heureusement sorti de ce péril, il sembloit n'avoir plus rien à craindre; l'Ennemi qui étoit depuis plusieurs jours devant Pérouse, n'étant pas en état de la forcer. Néanmoins il crut devoir traiter avec François-Marie dans le tems que le Pape s'y attendoit le moins. Le prétexte dont il couvrit cette démarche, fut que le Peuple de Pérouse, qu'il n'étoit pas en état de contenir, ne vouloit pas souffrir les ravages que l'Ennemi faisoit à la campagne. Il s'obligea par ce Traité de payer 10000 Ducats à François-Marie, de fournir des vivres pour quatre jours à son Armée, & de ne point porter les Armes contre lui dans cette Guerre.

Ce Traité chagrina fort le Pape, & le confirma dans l'opinion où il étoit que Jean-Paul jaloux de la puissance de Laurent de Médicis, souhaitoit que François-Marie rentrât dans le Duché d'Urbin. La lenteur de Baglioné à joindre l'Armée de Médicis, & les plaintes qu'il avoit faites d'être moins considéré que Renzo, & Vitelli, avoient fait naître de la méfiance dans l'esprit de Leon. Cette démarche fut peut-être la source du malheur de Baglioné.

VI. Suite de la Guerre d'Urbin.

François-Marie ayant ainsi traité avec Pérouse, marcha vers Citta-di-Castello, où son Armée fit quelques ravages. Son dessein étoit de pénétrer dans l'Etat de Florence par Borgo San-Sepolcro; mais il fut obligé de voler à la défense de ses propres Etats. Le Légat qui avoit sous ses ordres une partie de l'Armée de Médicis, ayant reçu de grands renforts de Milices Italienne, & forcé la Ville de Fossombroné au bout de trois jours, l'avoit livrée au pillage: La Pergola ne fut pas mieux traitée. Le Comte de Potenza à la tête de quatre cens Lances que le Roy d'Espagne envoyoit au secours du Pape joignit le Légat sous les murs de cette Ville, où il n'y avoit pour toute défense, qu'un Capitaine Espagnol, & beaucoup

1517. de Paysans à qui la frayeur inspira d'abord de se rendre: pendant qu'on négocioit le Capitaine Espagnol qui étoit sur le Rempart ayant été blessé au visage, les Soldats monterent sur le champ à l'Assaut, & forcerent la Place. Le Légat vouloit aller ensuite assiéger Cagli, mais ayant eu avis de la Marche de François-Marie, il résolut de se retirer: Ses Troupes sortirent donc de la Pergola la nuit même, & se rendirent à Montélioné. L'Armée commençoit à s'y cantonner pour y passer la nuit, lorsqu'on apprit que l'Ennemi marchoit avec plus de diligence qu'on ne l'avoit crû, & qu'il avoit fait prendre les devans à mille Cavaliers dont chacun menoit un Fantassin en croupe: Cette nouvelle fut cause qu'on fit encore sept milles, & l'Armée s'arrêta dans un endroit appellé le Bosco; l'inquiétude où l'on étoit, fit partir le Légat avant le jour. Enfin il se rendit à Fano, sur le point qu'il alloit être attaqué par la Cavalerie Ennemie qui avoit fait tant de diligence, que si l'on fût parti quatre heures plus tard, il auroit été impossible d'éviter le combat.

VII. On conspire contre le Pape.

Sur ces entrefaites, le Cardinal Alfonse de Sienne (a) conspira contre la vie du Pape. Leon oubliant les services que Pandolphe Petrucci, pere d'Alfonse, avoit rendus aux Médicis pour les rétablir à Florence, & même les démarches de ce Cardinal pour lui procurer la Tiare, l'avoit fait chasser de Sienne aussi-bien que Borghese son Frere. Cet exil le privant de son Patrimoine, le mettoit hors d'état de soutenir l'honneur de la Pourpre avec le même éclat qu'auparavant. Désespéré de la conduite de Leon à son égard, & se laissant emporter à la fougue de la jeunesse, il résolut d'abord de le poignarder; mais le péril & la difficulté de cet attentât continrent seuls sa fureur: Car il ne fut arrêté ni par la grandeur du crime, ni par la considération du scandale, que causeroit le meurtre d'un Pape assassiné de la propre main d'un Cardinal. S'étant donc forcé à dissimuler sa rage, il forma le dessein d'empoisonner Leon par le moyen de Baptiste de Verceil fameux Chirurgien, avec qui il étoit lié d'une étroite amitié; c'est pourquoi il vanta beaucoup son habileté au Pape qui avoit depuis long-tems

(a) Alfonse Petrucci, il fut fait Cardinal par Jule II. Il est appellé ici le *Cardinal de Sienne*, aparamment parce qu'il étoit né dans cette Ville dont il n'a jamais été Archevêque.

une fistule fort incommode ; mais l'impatience d'Alfonse fit avorter cet horrible complot. Ce jeune Cardinal trop aigri 1517. pour bien cacher sa haine, se plaignoit sans cesse de l'ingratitude du Pape ; il parla si haut, qu'à la fin il excita la méfiance de Leon. C'est pourquoi il prit le parti de sortir de Rome, de peur d'être arrêté ; mais il y laissa Antoine Nino son Secretaire, avec qui il entretint toujours un commerce de lettre ; Leon en ayant fait intercepter quelques unes, apprit par ce moyen que sa vie étoit en danger. Le Pontife dissimulant cette découverte, ne négligea rien pour attirer Alfonse à Rome ; il lui fit insinuer qu'il étoit prêt à lui rendre justice sur les affaires de sa Famille, & il lui envoya même un Saufconduit. Enfin pour le rassurer davantage, il promit à l'Ambassadeur d'Espagne de ne faire aucune violence à ce Cardinal. L'imprudent Alfonse se rendit donc à Rome, quoiqu'il se sentit coupable d'un si grand crime ; il n'y fut pas plûtôt arrivé, qu'il se vit arrêter dans la Chambre même du Pape, avec le Cardinal (*a*) Bandinello de Sauli, Génois, qui avoit aussi beaucoup contribué à l'éxaltation du Pape ; mais que ses liaisons avec Alfonse firent soupçonner d'avoir part à la Conjuration. On les enferma l'un & l'autre dans le Château Saint-Ange ; tandis qu'on se saisit de Baptiste de Verceil, à Florence, où il exerçoit alors la Chirurgie. L'Ambassadeur d'Espagne se plaignit hautement de la prison d'Alfonse, & dit que la parole que le Pape lui avoit donnée, devoit être aussi sacrée pour ce Pontife que si le Roy d'Espagne lui-même l'avoit reçûe ; mais Leon répondit qu'un Saufconduit, quel qu'il pût être, étoit nul, dès qu'il s'agissoit d'une conspiration contre la vie d'un Pape, à moins que le cas n'y fut expressément énoncé ; & que d'ailleurs le crime de Poison anathématisé par les Loix divines, & humaines étoit compris dans la même exception.

Le Pape chargea Mario-Perusco, Romain, Procureur Fiscal de leur faire leur Procès. Mario les ayant interrogés avec soin, Alfonse avoua qu'il étoit l'auteur de la Conspiration, & que Bandinello ne l'avoit pas ignorée. Cette Déposition fut confirmée par Baptiste de Verceil, & par Pocointesta de Bagnacavello, qui avoit été long-tems Capitaine de la Garde publique de la Grande-Place de la Ville de Sienne,

(*b*) Il étoit aussi Créature de Jule II.

1517. ſous le Gouvernement de Pandolphe Petrucci & de Borgheſe pere & frere d'Alfonſe. Verceil & Bagnacavello furent tirés à quatre Chevaux. Enſuite le Pape fit arrêter dans le premier Conſiſtoire qui ſe tint, & conduire au Château Saint-Ange (*a*) Raphaël Riario, Cardinal de Saint George, Camerlingue du S. Siége. Riario tenoit le premier rang dans le ſacré Collége par ſes richeſſes, ſa magnificence & le reſpect que lui concilioit ſon ancienneté dans le Cardinalat. Il dit, qu'on ne lui avoit jamais parlé de la conſpiration; mais que les plaintes & les menaces d'Alfonſe lui avoient fait ſoupçonner que ce Cardinal en vouloit à la vie de Sa Sainteté. Dans un ſecond Conſiſtoire, où les Cardinaux peu accoûtumés à voir sêvir contre leurs pareils, parurent conſternés & pleins d'effroy, Leon ſe plaignit que les Princes mêmes de l'Egliſe euſſent pouſſé la noirceur & la cruauté juſqu'à vouloir ôter la vie à leur Chef, eux que leur état obligeoit plus étroitement à veiller à ſa conſervation. Enſuite déplorant ſon malheur, il ajoûta qu'il avoit donc perdu le fruit de tant de bienfaits, dont il les avoit tous comblés, juſque-là qu'on l'avoit accuſé de prodigalité. Il dit encore qu'il y avoit dans le Conſiſtoire des gens qui avoient eu part à ce crime: Que s'ils confeſſoient d'eux-mêmes leur faute, avant qu'on ſe ſéparât, il étoit diſpoſé à leur en accorder le pardon; mais que s'ils ne prenoient pas ce parti, il les abandonneroit à toute la ſévérité de la Juſtice. (*b*) Adrien, Cardinal de Corneto & François Soderin, Cardinal de Volterre s'étant jettés à ſes piés, lui avouerent qu'ils avoient auſſi entendu faire au Cardinal de Sienne des plaintes & des menaces contre ſa Perſonne Sacrée. Enfin le Procès ayant été examiné en plein Conſiſtoire, Alfonſe & Bandinello y furent dépouillés du Cardinalat, dégradés & livrés au bras ſéculier. Alfonſe fut étranglé la nuit ſuivante en priſon; à l'égard de Bandinello, le Pape commua la peine de mort en une priſon perpétuelle; enfin peu de tems après, il lui rendit la liberté & la Pourpre, moyennant une certaine ſomme. Ce Cardinal méritoit néanmoins davantage la colere du Pape, que le malheureux Alfonſe.

(*a*) Neveu & Créature de Sixte IV.

(*b*) Le même qu'Alexandre VI. avoit voulu empoiſonner.

Leon l'avoit accablé de bienfaits, & lui donnoit même beaucoup de part dans la faveur ; enfin il n'avoit eu pour s'associer à ce parricide d'autre motif, que ses liaisons avec Alfonse, & le dépit de s'être vû préférer le Cardinal de Médicis dans la Collation de quelques Bénéfices. On dit, peut-être avec plus de malignité que de fondement qu'avant de le mettre en liberté, on lui avoit fait prendre un poison lent. Ensuite il fut question du Cardinal de St George ; comme il n'étoit pas si coupable que les autres, Leon ne le traita pas avec la même sévérité, quoique les Loix portées par les Princes pour la sûreté de leurs Etats, prononcent la peine de mort, non seulement contre les criminels de Leze-Majesté, mais encore contre ceux qui n'ont pas déclaré jusqu'au moindre signe, qui leur a fait conjecturer la conspiration, sur-tout lorsqu'on en veut à la vie des Princes. Leon eut égard à la vieillesse, au crédit de ce Cardinal & à l'amitié qui les avoit long-tems unis, & moyennant une somme considérable il le rétablit presque aussitôt dans sa dignité, dont il avoit été privé avec les deux autres ; mais il ne lui rendit le droit de suffrage dans le Consistoire qu'environ un an après cette affaire. A l'égard des Cardinaux de Corneto & de Volterre ils payerent secretement un grande somme pour adoucir Leon ; mais n'y ayant plus de sûreté pour eux à Rome, Volterre obtint du Pape la permission de se retirer à Fondi, où il demeura jusqu'à la mort de ce Pontife, sous la protection de Prosper Colonne ; Adrien se sauva si secretement, qu'on n'a jamais sçu ce qu'il étoit devenu. 1517.

Leon encore effrayé de la Conjuration, & n'ignorant pas que le supplice des Conjurés, ou même d'autres raisons avoient indisposé presque tous les Cardinaux contre lui, songea à se faire de nouvelles créatures. Il fit donc une Promotion de Cardinaux avec si peu de retenue, que dans un Consistoire tenu (*a*) le matin, il en créa trente-un. Le Sacré Collége n'approuva cette démarche que par crainte. Ce grand nombre le mit à portée de remplir ses différentes vûes par rapport aux choix des Sujets. Parmi ces (*b*) Cardinaux il y eut deux de ses neveux, &

VIII. Promotion de 31 Cardinaux dans un seul jour.

(*a*) Ce fut le 2 de Juillet.

(*b*) Leon X. donna le Chapeau pendant son Pontificat à trois de ces Néveux ; sçavoir, à Jean Salviati, fils de Jaque Salviati & de Lucrece de Médicis ; à Innocent Cibo, fils de Franceschet-

1517. plusieurs personnes qui étoient ses Domestiques avant & depuis son Exaltation, & enfin des gens qui avoient mérité par différens moyens ses bonnes graces, ou celle du Cardinal de Médicis, c'étoit là tout leur mérite; quelques-uns de ces Chapeaux furent donnés à la sollicitation des différentes Couronnes, & d'autres vendus pour subvenir aux pressans besoins du Pape. Cependant tous ces Cardinaux n'étoient pas indignes de la Pourpre (*a*) y en avoit même plusieurs distingués par leur sçavoir, Les Généraux des trois Ordres de S. Augustin, de S. Dominique & de S. François furent de ce nombre. Ce qu'il y eut de plus singulier dans cette Promotion, fut que le Pape donna la Pourpre à deux (*b*) personnes de la même famille; (c'étoit celles des Trivulce), parce que l'un étoit son Camerier, & qu'il vouloit d'ailleurs obliger le Maréchal de Trivulce, & parce que l'autre qui avoit quelque réputation de sçavoir, l'avoit déterminé par une somme assez médiocre à récompenser son mérite; mais on fut bien plus surpris de la Nomination de Franciotto des Ursins, de Pompée Colonne, & de cinq autres personnes des premieres Maisons de Rome, de différentes Factions; conduite toute opposée à celle de Jule II. Ce Pontife convaincu que la puissance des Barons Romains avoit toujours abaissé l'autorité des Papes, & causé des troubles funestes au Saint Siége n'avoit jamais voulu donner la Pourpre à aucun de ces Seigneurs, après la mort des plus illustres Cardinaux que la cruauté & l'avarice d'Alexande VI. avoient poursuivis. Dans cette occurrence, Leon prit legérement un parti tout-à-fait opposé, & qui fut fatal à sa Maison. Ces Cardinaux ne dûrent pas cet honneur à leur mérite; car des Ursins quitta l'Epée pour la Pourpre, & Colonne étoit ce même Pompée qui (*c*) avoit voulu soulever le Peuple de Rome contre la domination des Prêtres, ce qui l'avoit fait priver de son Evêché.

to Cibo, & de Madelaine de Médicis; & à Nicolas Ridolfi, fils de Nicolas Ridolfi, & de Contesina de Medicis.

(*a*) Gille de Viterbe; Thomas de Vio de Gaete, surnommé *Cajetan*, & Christophe Romano de Forli.

(*b*) Scaramuccia & Augustin Trivulce. Le premier étoit Evêque de Côme depuis 1508. Louis XII. lui avoit donné une Charge de Conseiller au Parlement de Paris, en considération de Jean-Jacque Trivulce.

(*c*) Voyez ci-dessus, page. 188.

1517.

IX. Suite de la Guerre d'Urbin.

Pendant que le Pape veilloit à sa sûreté dans Rome, François-Marie de la Rovere que la retraite, ou plûtôt la fuite de l'Ennemi avoit privé de la gloire d'en venir à une action décisive, se jetta dans la marche d'Ancône, pour ne pas laisser dans l'inaction une Armée aussi nombreuse que la sienne, & qui grossissoit tous les jours par l'espérance du pillage, depuis qu'on sçavoit qu'il étoit Maître de la Campagne. Fabriano, & plusieurs autres Villes lui donnerent une somme considérable, pour empêcher le ravage de leurs Territoires. Il en pilla quelques autres, & particulierement celle de Jesi, qui fut forcée dans le tems qu'elle capituloit; ensuite il parut devant Ancône, où le Légat avoit envoyé des Troupes. La Négociation fut longue avec les Habitans de cette Ville, qui lui donnerent enfin 8000 Ducats; il s'engagea de ne point faire le dégat de leurs bleds, qui étoient dans leur maturité; cette Place se conserva par ce moyen dans l'obéissance du Saint Siége. Ces longueurs furent très-préjudiciables à François-Marie, qui voulant réparer le tems perdu, se présenta devant Osimo; mais ne pouvant la réduire, il alla former le siége de Corinaldo, où il y avoit une Garnison de 200 hommes d'Infanterie Etrangere. Il ne fut pas plus heureux dans cette entreprise que dans la premiere, & il se vit obligé de l'abandonner au bout de vingt-deux jours; le peu de succès de ses Armes à l'attaque de toutes ces Places, diminua la réputation de ses Troupes. Ce n'est pas qu'elles ne fussent très-braves, & conduites par d'excellens Officiers; mais elles manquoient presqu'entierement d'Artillerie, n'ayant que de très-petites piéces, & fort peu de Munitions. Les Villes qui resisterent à François-Marie, ne se défendirent que par le courage de leurs Habitans; car elles ne reçurent aucun secours. A la vérité, le Comte de Potenza, Général de l'Armée du Pape, avoit envoyé des partis jusque sous les murs d'Urbin; & Size à son retour de Citta-di-Castello, s'étoit jetté dans le Monté-feltro, & avoit forcé Secchiano & quelques autres Places peu considérables; mais ils s'étoient retirés l'un & l'autre à cinq milles de Pesaro, biens résolus de rester dans ce poste tant qu'ils ne seroient pas contraints d'en sortir. Ils ne demeuroient ainsi dans l'inaction que parce qu'ils n'osoient, à cause de la foiblesse de leur Infanterie, approcher d'un Ennemi qui les avoit

fort maltraités dans le tems qu'ils étoient plus forts que lui.
1517. Ils se confirmerent encore dans ce dessein, qui d'ailleurs étoit conforme aux intentions du Pape, par l'espérance de voir bientôt arriver 6000 hommes, que le Roy de France avoit conseillé à Leon de lever en Suisse.

Défiances réciproques entre les Princes.

François I. sans cesser de se défier du Pape, souhaitoit néanmoins qu'il triomphât de ses Ennemis ; sa méfiance s'étoit accrüe par les rapports de Galeas Visconti, & de Marc-Antoine Colonne. Galeas rétabli dans sa Patrie après un long éxil, & Colonne mécontent de l'Empereur, qui n'avoit pas, disoit-il, payé ses services, comme il le devoit, avoient pris parti dans les Troupes du Roy à des conditions avantageuses, & ils avoient informé ce Prince de toutes les intrigues que le Pape avoit employées contre la France auprès de l'Empereur & des Cantons. D'ailleurs, François n'ignoroit pas que Leon venoit de contracter une Alliance secrette avec Maximilien, & les Rois d'Espagne & d'Angleterre ; quoiqu'elle ne fût que défensive, & qu'ainsi elle ne dut pas allarmer beaucoup le Roy de France, il ne laissoit pas de s'en inquiéter. Malgré ces soupçons, il auroit voulu que le Pape fût sorti de la Guerre d'Urbin avec honneur, & il étoit dans le dessein de lui fournir de puissans secours, pour l'empêcher par ce service de former de plus étroites liaisons avec ces trois Couronnes. Il avoit encore un autre motif d'en user ainsi ; il commençoit à redouter l'Infanterie Espagnole & Allemande, qui faisoit la principale force des Troupes de François-Marie. Ces ombrages l'avoient, non seulement engagé de conseiller au Pape de lever des Troupes en Suisse, mais encore à lui offrir 300 Lances, commandées par Thomas de Foix, Seigneur de Lescun frere de Lautrec : outre qu'il lui assura que cet Officier le serviroit très utilement, il lui fit espérer qu'il pourroit ramener à leur devoir les Troupes Gascones qui avoient passé dans l'Armée de François-Marie ; ces deux Freres ayant beaucoup de crédit sur l'esprit de leurs Compatriotes par l'éclat de leur naissance. Leon avoit enfin accepté ces offres, après avoir beaucoup hésité ; car si le Roy de France se défioit de lui, il se défioit de son côté de ce Prince, & il s'étoit toujours figuré que Lautrec avoit excité les Gascons à la défection. En effet, la conduite des Princes de ce tems-là montre assez, quand

quand on l'examine de près, que leurs défiances mutuelles étoient bien fondées, & que ni Traités, ni Alliances, ni services ne pouvoient les en guérir. Tandis que le Pape & le Roy de France étoient en garde l'un contre l'autre, le Roy d'Espagne les craignoit tous les deux; il n'eut pas plûtôt appris l'arrivée des Suisses & de Lescun, qu'il crût que Leon & François s'étoient réunis pour lui enlever le Royaume de Naples. Ces craintes des différentes Puissances étoient favorables au Pape, & tous les Princes s'empressoient à rechercher son amitié, afin de ne l'avoir pas pour Ennemi.

1517.

Cependant François-Marie ayant levé le siége de Corinaldo, rentra dans le Duché d'Urbin pour assurer la recolte : toujours dans le dessein de conquérir Pésaro, il se présenta bien-tôt devant cette Ville, où le Comte de Potenza étoit enfermé avec ses Troupes, & il mit en Mer quelques Bâtimens pour empêcher qu'il n'entrât des vivres dans la Place ; mais le Pape en ayant fait armer seize à Rimini, pour escorter quelques Barques chargées de rafraîchissemens, cette petite Flote rencontra l'Escadre de François-Marie, coula à fond l'Amiral, & prit le reste ; ce malheur l'obligea de se retirer.

Lescun s'avançoit toujours avec ses trois cens Lances ; mais les Suisses n'arrivoient point, les Cantons n'ayant pas voulu accorder de Troupes, que le Pape ne leur eût auparavant payé d'anciens arrérages de leurs Pensions. Leon, que les grandes dépenses qu'il avoit faites, mettoient hors d'état de satisfaire à leurs demandes, donna ordre à ses Ministres de lever deux mille hommes de pié sans l'autorité de la République, & quatre mille autres, Allemans & Grisons. Ces Troupes arriverent enfin, & furent distribuées dans les Fauxbourgs de Rimini, que la (*a*) Riviere sépare de la Ville, & qui sont environnés de murs. Alors François-Marie s'étant rendu pendant la nuit sous les arches du Pont de marbre qui joint le Fauxbourg à la Ville, ne put passer la Riviere que la Marée avoit grossie. Il y eut un Combat furieux entre ses Troupes & l'Infanterie qui venoit d'arriver. Guasparri, Capitaine des Gardes du Pape, qui avoit levé ces Troupes, y fut tué ; mais la perte fut plus considérable du côté de François-Marie, qui

(*a*) C'est la Marecchia.

reçut lui-même un coup de feu dans ses armes. Balastiquin, &
1517. Vinca, Capitaines Espagnols, furent du nombre des morts, & Fréderic de Bozzolo des blessés. Le Duc conduisit ensuite son Armée en Toscane, uniquement pour la faire subsister, le Duché d'Urbin étant trop épuisé pour qu'elle pût y trouver des vivres. Il campa durant quelques jours entre la Pievé, Borgo, San Sepolcro, & Anghiari, Villes du Florentin; ensuite s'étant emparé de Montédoglio, Place foible & peu importante, il donna un long assaut à Anghiari, dont la force consistoit plûtôt dans la fidélité & le courage des Habitans, que dans la bonté des Fortifications; aussi lui fut-il impossible de la réduire. Il alla donc camper au pié de l'Apennin, entre San-Sepolcro & Citta-di-Castello; & ensuite ayant fait venir quatre pieces de Canon de Mercatello, il s'avança à un demi mille de San-Sepolcro par le chemin qui conduit à Urbin, ne sçachant à quoi se déterminer. Cependant l'Armée ennemie l'avoit suivi en Toscane: une partie des Italiens s'étoient jettés dans San-Sepolcro, & Vitelli étoit entré avec le reste à Citta-di-Castello; l'Infanterie Allemande, Corse, Grisone, & Suisse, occupoient Anghiari, la Pievé di San-Stephano, & les autres Villes aux environs; & Laurent de Médicis s'étoit enfin rendu de Florence à San-Sepolcro. François-Marie fut plusieurs jours en cet endroit sans rien faire, commençant à manquer de vivres, & ne voyant nulle apparence de réussir dans son expédition. Son Armée ne pouvant subsister que par le pillage, n'étoit pas moins redoutable à ses Partisans qu'à ses Ennemis. D'ailleurs ces Troupes n'étant pas payées, & ne pouvant presque compter sur aucun butin, puisqu'elles n'avoient ni Artillerie, ni Munitions pour forcer les Places; & voyant que de grandes Puissances s'étoient déclarées en faveur de l'Ennemi; enfin n'espérant plus qu'une action décisive, où le tems vint adoucir leur situation, elles commencerent à se dégoûter de la Guerre, & François-Marie lui-même perdit presque toute espérance.

Leon de son côté auroit bien voulu sortir de cet embarras, ses finances étoient absolument épuisées, & il ne pouvoit soutenir son Armée par lui-même. D'ailleurs il ne comptoit pas trop sur les Rois de France & d'Espagne, mais particulierement sur le premier, qui tardoit à lui envoyer le secours d'argent

1517.

qu'il lui avoit promis par le Traité ; la conduite de Lescun fortifioit encore la méfiance du Pape : ce Général qui étoit resté en Romagne, comme Leon l'avoit souhaité, ayant été prié d'envoyer une partie de ses Troupes en Toscane, l'avoit refusé, sous prétexte qu'il ne vouloit pas les diviser. Dans cette situation des deux partis, il y avoit eû diverses négociations entre le Légat, & François-Marie: Lescun, & Dom Hugue de Moncade, Viceroy de Sicile, que le Roy Catholique avoit envoyé pour cet effet, en avoient été Médiateurs : mais avec quelque chaleur qu'on eût agi pour les faire réussir, on n'avoit pû rien conclure jusqu'alors, parce que François-Marie proposoit des conditions trop dures. Enfin ce Prince fut forcé de souscrire à la Paix, par la démarche de son Infanterie Espagnole : ces Troupes rebutées par les obstacles qu'elles envisageoient dans la continuation de la Guerre, & d'ailleurs ébranlées par les prieres & les menaces de Moncade, qui leur déclara que le Roy d'Espagne vouloit absolument qu'elles se retirassent, résolurent d'abandonner François-Marie. Celui-ci fut donc obligé de traiter avec (*a*) l'Evêque d'Avellino, envoyé par le Légat ; les Troupes Gascones y consentirent, à la sollicitation de Lescun : Il fut arrêté que le Pape payeroit 40000 Ducats à l'Infanterie Espagnole, qui prétendoit que cette somme lui étoit dûe pour quatre mois de solde : Qu'il donneroit outre cela 60000 Ducats aux Gascons & aux Allemans qui s'étoient réunis : Que toutes ces Troupes sortiroient des Etats de l'Eglise, de Florence, & d'Urbin dans l'intervalle de huit jours : Que François-Marie évacueroit dans le même terme les Places qu'il occupoit : Qu'il auroit la liberté de se retirer en sûreté à Mantoue avec son Artillerie, & tous ses effets, mais sur-tout d'emporter cette fameuse Bibliothéque, fruit de la magnificence & des soins de (*b*) Frederic son ayeul maternel, le plus grand Capitaine de son tems, & qui joignoit à plusieurs belles qualités un grand amour des Sçavans & des Lettres : Qu'enfin le Pape lui donneroit l'absolution des

XI. Fin de la Guerre d'Urbin.

(*a*) Archange Madriganni, Milanois. Il fut pourvû de l'Evêché d'Avellino le 18 d'Août 1516. & le posseda jusqu'en 1520.

(*b*) Fréderic de Montefeltro Duc d'Urbin, dont il est parlé ci-dessus. Cette Bibliothéque fort nombreuse étoit meublée d'excellens Livres, dont les Reliures étoient garnies d'or & d'argent massif, au rapport d'un Ecrivain Italien.

Cenſures, & pardonneroit aux Habitans du Duché d'Urbin,
1517. & à tous ceux qui s'étoient déclarés pour François-Marie dans cette occaſion.

Lorſqu'on mit ces articles par écrit, François-Marie voulut inſérer dans le Traité certains termes, qui donnoient à entendre que c'étoient les Eſpagnols qui livroient le Duché d'Urbin au Pape. Ceux-ci ſe récriant contre lui, ſe plaignirent qu'il voulût les déshonorer. Ce Prince craignant que ces Troupes ne le livraſſent au Pape, prit tout d'un coup le parti de ſe retirer à Piviéri-di-Seſtina : il fut ſuivi par une partie des Chevaux-Legers, & par l'Infanterie Italienne, Allemande & Gaſcone ; il emporta quatre pieces de Canon. Après ſa retraite, les Eſpagnols ſignerent le Traité, reçurent la ſomme ſtipulée, & repaſſerent dans le Royaume de Naples au nombre d'environ 600 Chevaux, & 4000 hommes de pié: Les Gaſcons & les Allemans abandonnerent auſſi François-Marie, & furent payés de leur perfidie ; il n'y eut que les Troupes Italiennes à qui l'on ne fit aucunes offres, qui lui demeurerent fidéles. Après cette défection, François dont Leſcun parut avoir la sûreté fort à cœur, ſe retira à Mantoue par la Romagne & le Bolognèſe, eſcorté par Fréderic de Bozzolo, & par 100 Chevaux, & de 600 hommes de pié, & il ratifia le Traité par néceſſité.

Ce fut ainſi que la Guerre d'Urbin, qui couta beaucoup aux Vainqueurs, & qui les couvrit de honte, finit au bout de huit mois. Le Pape y dépenſa 800000 Ducats, dont il engagea les Florentins de fournir la plus grande partie. Tout le monde taxa de lâcheté, d'imprudence, d'incapacité, & même de trahiſon les principaux Officiers du Pape. Médicis fut d'abord ſupérieur en force à François-Marie, mais l'ignorance ou le défaut de courage empêcha les Généraux de profiter de cet avantage. Une ſi lâche conduite leur ôta d'abord toute réputation, & fut la ſource de tous les déſordres qui regnerent dans l'Armée ; ils en vinrent même juſqu'à manquer de vivres : enfin la fortune ſe faiſant, pour ainſi dire, un plaiſir de ſeconder leur imprudence, ſuſcita mille embarras à Leon. Une conjuration formée contre ſa vie ; & le péril des Etats de l'Egliſe & de Florence, l'obligerent d'avoir recours à la ſupplication, & de contracter de nouveaux engagemens pour obtenir des ſecours ; enfin il ſe vit

forcé pour sortir d'embarras, de donner de l'argent aux Troupes qui avoient commencé à lui faire la Guerre, ou à celles qui enrollées à ses propres frais, l'avoient abandonné, après en avoir extorqué beaucoup d'argent. 1517.

Vers la fin de cette année, le Roy Catholique aborda heureusement aux côtes d'Espagne. Le but de son voyage étoit de prendre possession de ses Royaumes; François I. voulut bien lui accorder un délai de six mois, pour le payement de 100000 Ducats stipulés dans leur Traité. Ces deux Princes dissimulant leurs véritables sentimens, se donnoient mutuellement toutes les marques d'une sincere amitié. Dans le même tems les Venitiens prorogerent pour deux ans la Ligue défensive qu'ils avoient faite avec le Roy de France. L'Alliance de cette Couronne leur enfloit tellement le cœur, qu'ils se mettoient fort peu en peine de ménager les autres Puissances. En effet, ils n'avoient pas encore daigné rendre l'obédience au Pape, quoiqu'il leur eût envoyé (*a*) Altobello Evêque de Pola en qualité de Légat; on blâma beaucoup cette démarche, qui paroissoit dégrader la dignité du S. Siége.

L'Italie après une longue Guerre, jouit enfin d'une profonde tranquillité durant l'année 1518. Tous les Princes de la Chrétienté paroissoient disposés à la Paix entr'eux, & le Pape les exhortoit à prendre les armes contre les Turcs. Il y eut diverses négociations à ce sujet; mais au fond on étoit bien éloigné de penser sérieusement à cette expédition. Selim venoit de rendre son nom si redoutable par les conquêtes qu'il avoit faites en 1517. qu'il y avoit tout lieu de craindre que ce Conquérant, dont la puissance & l'ambition étoient secondées par un courage indomptable, ne tournât ses armes victorieuses contre les Chrétiens, s'ils ne le prévenoient dans ce dessein. (*b*) Ce Prince ayant sçu que Bajazet son pere qui étoit fort vieux, songeoit à assurer la succession de l'Empire à Achomat (*c*) son fils aîné, s'étoit révolté contre lui, & après avoir corrompu les Janissaires, l'avoit contraint à lui remettre le Gouvernement. On crut même généralement que ce fils barbare, pour s'assurer le fruit de son crime, avoit empoisonné ce malheureux pere. Ayant ensuite taillé en pieces

1518.

XII. Victoires & conquêtes de Selim.

(*a*) Il fut fait Evêque de Pola en 1497. & mourut en 1532.

(*b*) Selim monta sur le Trône en 1512.

(*c*) Ou plûtôt Achmet.

l'Armée d'Achomat, il le fit mourir ouvertement. Corcut son
1518. cadet eut le même sort; sa férocité encore avide de sang après la mort de tous ses parens, massacrés impitoyablement, selon la coutume des Turcs, le fit balancer s'il ne feroit pas aussi périr le Prince Soliman, le seul fils qu'il eût alors. Après avoir affermi son Trône par tant de barbaries, il soumit les Adulites, Peuple sauvage qui demeuroit dans les Montagnes. Ensuite il marcha contre le (*a*) Sophi, & l'ayant vaincu, il prit la Ville de Tauris, (*b*) Capitale de la Perse, & conquit la meilleure partie de ce Royaume. Mais la disette des vivres, & la stérilité de cette année le força d'abandonner ses conquêtes. Ce fut le seul obstacle qui l'arrêta; car les Perses fuyant devant lui, s'étoient retirés dans les Montagnes. Selim de retour à Constantinople, punit les séditieux de ses Troupes, & ayant accordé quelques mois de repos à son Armée, il donna ses ordres, comme pour marcher une seconde fois contre la Perse; mais il fondit tout à coup sur les Etats du Soudan de Sirie & d'Egypte. Les Mahometans avoient depuis long-tems beaucoup de respect pour les Soudans, que leurs vastes Etats, leurs grands revenus, & la constitution de leur Milice rendoient fort puissans. Cet Empire qui subsistoit depuis 300 ans avec beaucoup de gloire, n'étoit pas héréditaire. Les Mammelus choisissoient parmi eux un homme d'un mérite supérieur, qui ayant passé par tous les degrés de la Milice, étoit enfin parvenu à gouverner les Provinces, & au commandement des Armées. Ce Corps Militaire étoit composé de l'élite des jeunes gens, que l'on enlevoit de bonne heure dans les Provinces voisines de cet Empire, & qui étoient formés dès l'âge le plus tendre à la frugalité, au travail, & à l'exercice des armes & du cheval. Les enfans des Mammelus ne succedoient point à leurs peres; toute cette Milice ne montoit qu'à seize ou dix-huit mille hommes; mais suppléant au nombre par une extrême valeur, ils tenoient l'Egypte & la Sirie dans une dure servitude; il étoit défendu aux Peuples de ces deux Royaumes d'avoir des armes & de monter à cheval; par ce moyen maîtres des honneurs & des richesses de ce grand Empire, ils faisoient la Guerre avec leurs seules forces; & ayant soumis plusieurs Nations voisines, & dompté les Arabes; ils

(*a*) Ismael, premier du nom.

(*b*) Ils l'ont depuis établi à Ispahan.

avoient auſſi remporté pluſieurs Victoires contre les Turcs, qui n'avoient preſque jamais eu l'avantage ſur eux. 1518.

Tels étoient les Ennemis que Selim réſolut d'abattre. Il les vainquit pluſieurs fois en Bataille rangée, dans l'une deſquelles périt le Soudan qui regnoit alors; ſon Succeſſeur ayant été pris, Selim le fit mourir honteuſement en public, & ce Prince extermina preſque tous les Mammelus. Le Caire, Ville fort peuplée, la demeure des Soudans, ſubit le joug avec la Sirie & l'Egypte entiere. Tant de conquêtes, qui doubloient les revenus de Selim, & la ruine d'un Empire qui avoit juſqu'alors arrêté les Turcs, rendoient, avec raiſon, leur puiſſance redoutable à la Chrétienté. L'ambition de ce Prince guerrier, ſon ardeur pour la gloire, & le chagrin qu'il avoit, diſoit-on, marqué en liſant l'Hiſtoire d'Alexandre & de Céſar, de n'avoir encore rien fait qui l'approchât de ces Conquérans, augmentoient la crainte de l'Europe. Comme il travailloit avec ardeur à groſſir le nombre de ſes Troupes, à les endurcir à la Guerre, à faire conſtruire des Vaiſſeaux, & donnoit tous ſes ſoins à de grands préparatifs; on craignoit pour l'Iſle de Rhode, le Boulevart de la Chrétienté du côté de l'Orient, ou pour la Hongrie, que le courage de ſes Habitans avoit rendue formidable aux Turcs; mais qui par la foibleſſe (a) d'un Roy mineur, ſous la tutelle des Prélats & des grands Seigneurs diviſés entr'eux, n'inſpiroit alors à ces Barbares que la confiance de s'en emparer facilement: on craignoit encore qu'ils n'en vouluſſent à l'Italie. Selim avoit une belle occaſion de l'attaquer; c'étoit la diviſion des Princes Chrétiens, & le fâcheux état où de longues Guerres avoient réduit ce malheureux Pays. Il y étoit d'ailleurs encouragé par l'exemple de Mahomet ſon ayeul, qui bien moins puiſſant que lui, avoit fait faire une deſcente dans le Royaume de Naples, où il avoit ſurpris & forcé la Ville d'Otrante, à la faveur de laquelle, ſi la mort n'eût interrompu ſes deſſeins, il lui eût été facile d'inquiéter toute l'Italie.

XIII. Projet d'une Croiſade contre les Turcs.

Leon X. effrayé de tant de ſuccès, ordonna des Prieres publiques & des Proceſſions où il aſſiſta nus piés, pour montrer qu'il vouloit d'abord avoir recours à Dieu contre le péril: enſuite il

(a) Louis Jagellon.

1518. exhorta par ses Brefs tous les Princes Chrétiens à oublier leurs differends pour sauver la Religion menacée, & à prévenir l'Ennemi commun, en portant la Guerre au sein de ses Etats.

Pour prendre de justes mesures on eut recours à des gens expérimentés dans la Guerre, & à des personnes qui connoissoient le Pays, l'état des Provinces, les forces & les armes de cet Empire. Leur avis fut, qu'il étoit nécessaire d'amasser de grandes sommes qui seroient fournies par les Princes & par tous les Chrétiens, sur lesquels on mettroit une imposition. Suivant leur projet, l'Empereur à la tête d'une Armée d'Allemans, dont le nombre & la valeur répondissent à cette grande expédition; & suivi de la Cavalerie de Pologne & de Hongrie, Nations belliqueuses, & accoutumées depuis plus long-tems à faire la Guerre contre les Turcs, devoit se rendre par le Danube dans la Bosnie, qui est l'ancienne *Mœsie*, pour passer ensuite dans la Thrace & s'approcher de Constantinople, Capitale de l'Empire Ottoman: A l'égard du Roy de France il étoit chargé d'embarquer à Brindes toutes ses forces, celles des Venitiens & des autres Puissances d'Italie, & l'Infanterie Suisse; & de pénétrer par l'Albanie dans la Gréce, où il trouveroit tout disposé à la revolte, la plûpart des Habitans étant Chrétiens, & brûlant de s'affranchir de la servitude: Enfin les Rois d'Espagne, de Portugal & d'Angleterre réunissant leurs Flotes à Cartagene & dans les Ports Voisins, feroient voile vers le Détroit de Gallipoli, avec deux cens Vaisseaux chargés d'Infanterie Espagnole & d'autres Troupes; & après s'être saisi des Dardanelles, devoient s'avancer à la vûe de Constantinople où cent Galéres de l'Eglise, parties du Port d'Ancône, se joindroient à leurs Vaisseaux: Il y avoit toute apparence que les Turcs ainsi attaqués de toutes parts, ne pourroient échapper à la Victoire des Chrétiens, secondés de l'assistance du Ciel.

Leon, pour hâter l'exécution de ce Projet, ou du moins pour qu'on ne pût l'accuser d'avoir manqué au devoir de Pere commun, après avoir sondé les dispositions des Princes, publia dans le Consistoire une Tréve pour cinq ans entre toutes les Puissances de la Chrétienté; il soumit aux plus rigoureuses Censures les infracteurs de cette suspension. Enfin, pour faire approuver aux Princes les négociations qu'il avoit avec leurs Ambassadeurs à Rome, il résolut d'envoyer les Cardinaux de Saint

saint Sixte & de sainte Marie in Portico, l'un en Allemagne & l'autre en France; le Cardinal Egidio devoit se rendre à la Cour d'Espagne, & Laurent Campege en Angleterre. Ces Cardinaux consommés dans les Affaires, étoient d'ailleurs en réputation de sçavoir, & considérés du Pape, qui leur donnoit beaucoup de part dans la faveur. 1518.

Les Puissances parurent embrasser cette affaire avec chaleur, & la Tréve fut unanimement ratifiée. A les entendre, on eût dit que chacun en particulier n'attendoit que la déclaration des autres pour marcher à cette expédition, mais ce premier feu ne dura pas long-tems. L'incertitude du péril, son éloignement, la difficulté d'amener tant de personnes différentes à se réunir dans un même point de vûe, ce qui demande beaucoup de tems, & enfin la réflexion, que le danger ne regardoit véritablement que certains Etats, firent oublier la cause commune pour ne se régler que par des intérêts particuliers, & l'on ne parla plus de cette affaire que pour sauver les apparences; cette conduite des Princes n'a rien qui doive étonner: il est naturel à l'homme de se familiariser insensiblement avec ce qui l'a d'abord effrayé, & de se rassurer même tout-à-fait, à moins que quelque nouvel accident ne réveille ses craintes; la longue maladie & la mort de Selim (*a*) interrompant ses préparatifs, rendirent enfin le calme à tous les esprits. Il eut pour Successeur Soliman son Fils fort jeune encore, dont le caractere qui sembloit porté à la douceur & bien éloigné de la Guerre, démentit dans la suite ces premieres impressions.

Le Pape & le Roy de France se donnoient alors des marques d'une tendre amitié; François fit épouser à Laurent de Médicis (*b*) Madelaine, de l'illustre Maison (*c*) de Boulogne, qui lui

(*a*) Il mourut en 1520.

(*b*) Madelaine de la Tour, elle étoit Fille de Jean de la Tour, Comte d'Auvergne & de Boulogne, & de Jeanne de Bourbon, Fille de Jean de Bourbon Comte de Vendôme, Trisayeul de Henri IV. Roy de France. Madelaine avoit une sœur ainée, nommée Anne, qui épousa en 1505. Jean Stuart Duc d'Albanie, dont il est parlé ci-dessus; Anne étant morte sans enfans, Madelaine hérita du Comté d'Auvergne & des autres Biens de la Branche ainée de la Maison de la Tour, qui passerent à la Reine Catherine de Médicis sa Fille.

(*c*) Le Comté de Boulogne entra dans la Maison d'Auvergne en 1220 par le Mariage d'Alix de Brabant, avec Guillaume VIII. Comte d'Auvergne; elle étoit Fille de Henri I. Comte de Brabant & de Mahaud de Boulogne, & unique héritiere de sa Mere. Leurs Descendans furent Comtes d'Auvergne & de Boulogne. Marie d'Auvergne unique héritiere de cette Maison porta ces deux Comtés dans la Maison de la Tour par son mariage avec Bertrand III. du nom, Seigneur de la Tour en 1488. Leur postéri

1518 apporta dix mille Ecus de Rente, partie provenant de son chef, partie de la liberalité du Roy, & il pria Leon d'envoyer une personne pour tenir en son nom sur les Fonts de Baptéme un Fils de France (*a*) qui venoit de naître. Laurent qui se préparoit à passer en France pour son mariage, hâta son départ à cette occasion, & se rendit en poste à cette Cour, qui le reçut avec de grands honneurs. Médicis assura le Roy d'un attachement sincere, & lui promit de suivre sa fortune quelque chose qui pût arriver. Le Pape l'avoit chargé d'un Bref, qui permettoit à ce Prince de faire usage de l'argent des Décimes & de la Croisade, à condition de remplacer ces sommes en cas qu'on fit la Guerre au Turc, & d'en donner cinquante mille Ecus à Laurent. François pénétré de reconnoissance lui rendit le Bref, qui obligeoit le Pape à restituer Modéne & Reggio: car n'ignorant pas que rien ne pouvoit être plus desagréable à Leon que de se voir presser sur cet article; il avoit laissé passer le terme de sept mois marqué dans le Bref, préférant, comme il arrive souvent, les intérêts du plus puissant à ceux du plus foible.

XV. L'Empereur & les Venitiens prorogent la Tréve pour cinq ans.

Le Sénat de Venise prorogea dans le même-tems pour cinq ans la Tréve conclue avec l'Empereur, à qui cette République s'engagea de payer 20000 Ecus par an, pendant que dureroit cette Suspension, & de donner aux Bannis de leurs Places qui l'avoient servi dans cette Guerre, la quatriéme partie de leurs Revenus confisqués, ce qui fut fixé à 5000 Ducats par an. Ce Traité se fit par la médiation de la France. Maximilien se seroit peut-être déterminé à faire la Paix, s'ils avoient voulu lui donner plus d'argent; mais le Roy de France préféra la Tréve, afin de s'attacher davantage les Venitiens dans cette incertitude de la paix ou de la Guerre; d'ailleurs il craignoit qu'en procurant de grandes sommes à l'Empereur, ce Prince ne formât des desseins préjudiciables à la France.

XVI. Traité entre les Rois de France & d'Angleterre.

Les Conjonctures présentes inclinant toutes les Puissances à la Paix, les Couronnes de France & d'Angleterre réglerent aussi leurs différends; & pour affermir davantage cette réconci-

té porta indifféramment le nom de la *Tour* & de *Boulogne*, & fort souvent tous les deux ensemble.

(*a*) Né le 31. Mars, il regna dans la suite sous le nom de Henri II.

fication, ils arrêterent le mariage du (*a*) Dauphin François, avec (*b*) la Princesse d'Angleterre alors présomptive Héritiere de cette Isle. Henri promit de donner 400000 Ducats pour la Dot de sa Fille, mais le Dauphin & la Princesse étoient dans un âge si tendre que les choses pouvoient changer mille fois avant l'accomplissement de ce mariage. Les deux Rois firent une Ligue défensive, à laquelle l'Empereur & le Roy d'Espagne pouvoient accéder dans un certain terme. L'Anglois s'obligea de rendre Tournay, dont la garde lui étoit onéreuse; François en faveur de cette restitution, promit de payer à Henri 260000 Ducats à quoi furent évalués les frais que la Place lui coutoit, de donner quittance de 300000 Ducats de la Dot de la Princesse, & de lui fournir pareille somme dans douze ans. Henri s'engagea même à restituer cette Ville, quoique la Paix & le Mariage n'eussent pas lieu: Les Ambassadeurs des deux Couronnes allerent chercher la Ratification du Traité. Cette Cérémonie se fit avec beaucoup de pompe dans les deux Cours, & l'on convint d'une (*c*) entre-vûe des deux Rois entre Calais & Boulogne. Quelque tems après Tournay fut rendu à la France. 1518.

XVII. Nouveau Traité entre la France & l'Espagne.

Sur ces entrefaites Madame, fille aînée du Roy de France, qui étoit destinée au Roy d'Espagne étant morte, il y eut entre les deux Couronnes un Nouveau Traité, où le premier fut confirmé, & la seconde (*d*) Fille de France promise à la place de sa Sœur, François & Charle qui avoit fait payer à Lyon les 100000 Ducats portés par le précédent Traité, se donnerent mutuellement de grandes marques d'amitié. Charle porta le Collier de l'Ordre de S. Michel le jour de la Fête de ce Saint, & François celui de la Toison le jour de S. André.

Tandis que l'Italie & le reste de la Chrétienté commençoient à respirer après de si grands troubles, Jean-Jacque Trivulce étoit tourmenté de mille chagrins. Son extrême vieillesse, sa valeur, ni sa fidélité tant de fois éprouvée depuis qu'il servoit la France, ne purent le garantir des

(*a*) François, Dauphin de France, Duc de Bretagne, né le 28 Fevrier 1517. il mourut le 12 Août 1536.

(*b*) Marie qui fut Reine d'Angleterre après Edouard VI. son Frere. Elle étoit née le 18 Février 1515.

(*c*) Cette Entrevûe ne se fit qu'au mois de Juin 1520 en pleine Campagne à une égale distance d'Ardres & de Guines.

(*d*) Charlote, qui mourut Enfant comme sa Sœur.

1518. traits de l'envie. Lautrec (*a*) étoit son plus mortel ennemi. Peut-être l'ambition & l'inquiétude de Trivulce favorisant les artifices de ses Ennemis, contribuerent-elles à le rendre suspect à la Cour. On fit entendre au Roy que cet Italien étoit d'une Maison fort attachée aux Venitiens, tant par le lien de la Faction Guelfe, que par d'anciennes liaisons, & qu'actuellement Théodore Trivulce étoit Gouverneur des Troupes de cette République, qui venoit encore de prendre à sa solde René, parent de ce premier. Toute cette intrigue contre Trivulce avoit engagé le Roy à donner l'Ordre de S. Michel avec une Pension à Galeas Visconti, devenu Chef des Gibelins par la mort de François Bernardin Visconti. Le Roy par ces bienfaits & en le faisant valoir de concert avec Lautrec qui en parloit avec éloge de son côté à toute occasion, n'avoit en vûe que d'opposer un Ennemi plus considérable à Trivulce. Ce Capitaine ne pouvant dissimuler le chagrin de cette préférence, augmenta les soupçons du Roy par l'aigreur de ses plaintes. Ses Ennemis trouverent bientôt un prétexte encore plus favorable de le perdre tout-à-fait dans l'esprit de son Maître. Trivulce se fit naturaliser Suisse, comme s'il eût voulu se faire un appuy de cette Nation contre son Prince, ou qu'il eût formé quelque dessein ambitieux. Malgré son grand âge, il se rendit à la Cour, afin de se justifier. Lautrec par ordre du Roy fit retenir & garder à Vigevano la Femme & le Fils du feu Comte de Musocco son Fils unique. François I. le reçut avec beaucoup de froideur, & ne lui fit rendre aucun honneur: Il lui reprocha qu'il s'étoit fait Suisse, ajoûtant, que s'il ne l'en punissoit pas, ce n'étoit qu'en faveur de la réputation où il étoit, d'avoir rendu à la France des services, qui n'étoient pas au fond si considérables qu'on le disoit dans le monde. Trivulce fut donc obligé de désavouer ce qu'il avoit fait; peu de jours après (*b*) il tomba malade & mourut à Chartres, où il avoit suivi la Cour. Personne ne refuse à Trivulce l'éloge de grand Capitaine. En effet, il avoit donné dans mille occasions de preuves de son courage & de son habileté. Il fut un grand exemple de la vicissitude des choses humaines,

(*a*) Madame de Châteaubriant, alors Maîtresse du Roy, servoit avec ardeur la jalousie de son frere Lautrec.

(*b*) Il mourut du chagrin que lui causa le mépris du Roy.

& sa vie ne fut qu'un mélange de prosperités & de malheurs; aussi l'Epitaphe qu'il ordonna de graver sur son Tombeau, exprimoit-il parfaitement cette constante alternative de biens & des maux: La voici. (*a*) *Jean-Jacque Trivulce qui ne s'est jamais reposé, repose ici.* 1518.

XVIII. L'Empereur veut faire élire Roy des Romains, le Roy d'Espagne son Petit-Fils.

Cependant Maximilien voulant faire passer la Couronne Impériale après sa mort sur la tête d'un de ses Petits Fils, fit tous ses efforts cette année, pour engager les Electeurs à choisir l'un de ces jeunes Princes pour Roy des Romains, titre qui assure l'Empire à celui qui le porte, sans qu'il soit besoin d'une seconde Election. Mais les Empereurs ne pouvant faire un Roy des Romains, qu'après (*b*) avoir pris la Couronne Impériale des mains du Pape, Maximilien sollicita Leon d'envoyer des Légats en Allemagne, pour le couronner au nom de Sa Sainteté, ce qui étoit sans exemple: Il avoit d'abord eu dessein de donner l'Empire à Ferdinand, le plus jeune de ses petits fils: en effet considérant que l'aîné possédoit déja de grands Etats, il souhaitoit d'assurer l'Empire au Cadet, persuadé que la grandeur de la Maison d'Autriche seroit plus durable, quand deux Princes la soutiendroient, que si toute la puissance se réunissoit sur la tête d'un seul; mais ses Ministres, le Cardinal de Sion, & ceux à qui la grandeur de la France étoit odieuse ou redoutable, lui représenterent que l'intérêt de sa Maison s'opposoit à un partage qui diviseroit sa puissance; qu'en ajoûtant la Couronne Impériale à celle d'Espagne, Charle auroit assez de forces pour subjuguer l'Italie entiere, & soumettre à sa Couronne une grande partie de la Chrétienté: que l'exécution de ce projet feroit non seulement la grandeur de sa postérité; mais encore la sûreté & le bonheur de tous les Chrétiens, qui n'auroient plus tant à craindre de la part des Infideles: Que la dignité Impériale possedée depuis si long-tems par la Maison d'Autriche n'ayant presque été jusqu'alors qu'un magnifique titre, sans puissance réelle, tant par la propre impuissance de Maximilien même, que par celle de ses Prédécesseurs, il devoit ne rien négliger pour lui rendre son ancienne splendeur; ce qu'il ne pouvoit faire, qu'en se donnant le Roy d'Espagne pour Successeur: Que l'ordre de la naissance & la fortune lui en offrant une si

(*a*) *Hic quiescit, qui numquam quievit.*

(*b*) Cela n'est plus en usage aujourd'hui.

belle occasion, il ne falloit pas manquer d'en profiter : Que l'Em-
1518. pereur Auguste, & plusieurs de ses Successeurs pour ne pas laisser périr leur dignité, ou donner atteinte à leur Grandeur, lorsqu'ils n'avoient point de Fils ou de proches Parens, s'étoient choisi, par le moyen de l'adoption, des Successeurs qui ne leur tenoient que de fort loin par les liens du Sang, & qui souvent même leur étoient absolument étrangers. Que tout récemment, quoique le feu Roy Catholique eût beaucoup de tendresse pour Ferdinand son Petit-Fils, qui avoit été élevé sous ses yeux ; qu'il n'eût jamais vû l'Aîné, & que même dans les dernieres années de sa vie (*a*) il l'eût trouvé peu docile à ses avis, il n'avoit pas néanmoins partagé ses Etats entre les deux freres, & que sans être touché pour ainsi dire de l'indigence où il laissoit Ferdinand qu'il aimoit, il ne lui avoit pas même fait part de ses Conquêtes, & cela en faveur d'un homme qu'il regardoit comme un étranger. Que ce Roy lui avoit toujours conseillé de laisser l'Empire à l'aîné, & que s'il vouloit établir le Cadet, il fit en sorte d'acquerir de nouveaux Etats pour les lui donner. Que Ferdinand n'avoit pû avoir d'autres motifs que la grandeur de la Maison d'Autriche, lorsque lui assurant le Royaume d'Arragon, il avoit laissé sa propre Maison dans l'oubli, sans avoir égard aux vœux des Peuples de l'Arragon, à l'improbation d'une infinité de gens & à l'injustice qu'il y avoit peut-être dans cette conduite.

La Cour de France sentant combien le Roy d'Espagne alloit devenir redoutable, s'il succédoit à l'Empire, traversoit de tout son pouvoir les desseins de l'Empereur. Elle faisoit détourner secretement les Electeurs de cette Election ; & pressoit vivement le Pape de ne pas consentir à la demande de Maximilien ; François I. envoya aussi des Ambassadeurs à Venise pour engager le Sénat à se joindre à lui dans cette occasion, afin de parer un coup si préjudiciable à toutes les Puissances ; mais l'or d'Espagne prévalut aux intrigues de la France. La plûpart des Electeurs étoient déja convenus du prix de leur suffrage en faveur de Charle d'Autriche, qui ayant envoyé 200000 Ducats en Allemagne, promettoit d'y faire passer encore de plus grandes sommes : d'ailleurs ils ne pouvoient avec bienséance, ni sans ex-

(*a*) Charle avoit traité à Paris avec François I. sans la participation du Roy Catholique ; comme on la vû ci-dessus.

citer des troubles, s'éloigner de la volonté de l'Empereur, vû ce qui s'étoit fait par le passé. Il n'y avoit pas aussi d'apparence que le Pape refusât d'envoyer des Légats en Allemagne pour y couronner Maximilien. A la vérité, il étoit plus glorieux au S. Siége que l'Empereur vînt en personne à Rome; mais d'un autre côté on n'ignoroit pas que ce n'étoit qu'une simple cérémonie sans réalité. 1518.

Cependant Maximilien mourut (*a*) au commencement de l'année 1519. à Lintz sur la Frontiére d'Autriche, où il passoit le tems à la chasse, selon sa coutume. Il étoit alors dans l'état où il avoit toujours été; la fortune lui avoit offert toute sa vie les plus favorables occasions; mais je ne sçai si elle ne s'attacha pas davantage à le traverser dans l'exécution de ses desseins, ou plûtôt s'il ne détruisît pas lui-même son bonheur, par une légereté sans exemple, par la bizarerie de ses projets, & enfin par une profusion sans mesure. Ce Prince étoit d'ailleurs grand homme de Guerre, plein d'activité, infatigable, & maître de son secret: la clémence, la douceur, une aimable affabilité ornoient de si belles qualités & ses autres vertus. 1519. XIX. Mort de Maximilien.

Dès que Maximilien fut mort, les Rois de France & d'Espagne briguerent ouvertement le Trône de l'Empire. Quelque intérêt que ces deux Grands Princes eussent à se susplanter réciproquement, ils agirent en cette occurrence avec beaucoup de modération; on n'entendit des deux côtés ni menaces de Guerre, ni paroles injurieuses; l'un & l'autre ne songerent qu'à gagner les Electeurs. François I. s'expliqua même d'une maniere digne d'éloge, avec les Ambassadeurs d'Espagne: Il leur dit, qu'il étoit naturel de rechercher une Couronne, que les ayeux de Charle & les siens propres avoient portée en différens tems; mais que la concurrence ne devoit pas alterer leur union, & qu'il falloit suivre l'exemple de deux jeunes rivaux, qui ne se disputent que par des soins le cœur d'une maîtresse aimable. Charle d'Autriche fondoit ses droits sur une longue suite d'Empereurs de sa Maison, prétendant que les Electeurs n'avoient pas coutume de refuser leurs suffrages à la postérité des Empereurs, à moins que le Prétendant ne fût indigne de regner: Il disoit encore, qu'il n'y avoit personne en Allemagne qui fût aussi accrédité & aussi puissant que lui; ajoutant qu'il regardoit comme une chose injuste, & même hors de vrai semblance, que le College de XX. Les Rois de France & d'Espagne se disputent l'Empire.

(*a*) Le 12 Janvier.

l'Empire voulût revêtir un Prince Etranger d'une Dignité, 1519. qui faisoit depuis tant de siécles la gloire & l'ornement de la Nation Germanique: Qu'enfin si quelqu'un des Electeurs s'étoit laissé gagner par argent, ou par d'autres moyens, il sçauroit bien l'intimider, & que les autres s'opposeroient à lui; qu'en tout cas les Villes Franches d'Allemagne ne souffriroient jamais qu'on choisît un Etranger à la honte des Allemans, & sur-tout le Roy de France, Ennemi de la Nation Germanique, qui par ce moyen en seroit privée pour toujours. Charle comptoit qu'il seroit facile de finir avantageusement la négociation entamée par son ayeul avec les Electeurs, sur-tout les présens qu'on devoit faire à chacun d'eux étant déja reglés.

De son côté le Roy de France se flatoit d'éblouir les Electeurs par les sommes considérables qu'il se proposoit de répandre parmi eux. D'ailleurs il avoit d'anciennes liaisons avec quelques-uns de ces Princes qui le flatoient d'une réussite facile; c'étoit donc à leur sollicitation, qu'il briguoit l'Empire; & comme rien n'est plus séducteur que nos desirs, il se fondoit encore sur d'autres moyens qui lui paroissoient solides sans l'être. Il sçavoit que les Princes Allemans craignoient d'avoir un Chef trop puissant, qui pourroit revendiquer les usurpations que plusieurs d'entr'eux avoient faites sur l'Empire; & c'étoit par cette raison qu'il se flatoit de l'exclusion de son rival; en effet, Charle eût été plus puissant que tous ses Prédécesseurs dans l'Empire, si l'on en excepte les premiers Césars. D'un autre côté, il s'imaginoit que pour lui n'ayant point en Allemagne d'Etats, ni d'anciennes liaisons, il ne devoit pas causer les mêmes ombrages aux Princes de l'Empire; il croyoit que cette raison balanceroit dans les Villes Impériales, non seulement la considération de l'honneur du Corps Germanique, mais l'emporteroit encore sur elle; l'intérêt particulier ayant ordinairement plus de force que l'amour du bien public. Il sçavoit d'ailleurs que plusieurs grandes Maisons d'Allemagne, qui prétendoient à l'Empire, ne voyoient qu'avec chagrin qu'une seule famille s'appropriât comme son patrimoine, une dignité, qui de sa nature étoit élective, & qu'on n'osât refuser ses suffrages au plus proche parent des derniers Empereurs; c'étoit ainsi qu'elle avoit passé des mains d'Albert d'Autriche entre celle de Fréderic

son

ſon frere, qui l'avoit laiſſée à Maximilien ſon fils, & il s'agiſſoit aujourd'hui de la mettre ſur la tête du Roy d'Eſpagne, petit-fils de ce même Maximilien. 1519.

C'étoit ſur ces diſpoſitions des Princes de l'Empire, que François I. fondoit en partie ſes eſpérances : il ſe flatoit que leurs jalouſies & leurs diviſions ſeroient favorables à ſes deſſeins. En effet, il arrive ſouvent dans ces ſortes d'occaſions, lorſqu'un Prétendant voit ſes eſpérances ruinées, qu'il embraſſe aveuglément le parti d'un tiers, quel qu'il ſoit, plûtôt que de céder à ceux dont l'oppoſition le fait exclure. François comptoit encore beaucoup ſur les bons offices du Pape, dont il croyoit l'amitié ſincere; d'ailleurs il ne pouvoit ſe figurer que Leon voulût jamais ſouffrir que l'on mit la Couronne Impériale ſur la tête d'un Prince puiſſant, à qui la proximité du Royaume de Naples avec les Etats de l'Egliſe, & les ſecours de la Faction Gibeline qui lui étoit dévouée, ouvroient un chemin juſqu'à Rome. Mais il ne faiſoit pas réflexion que cette raiſon politique lui étoit également contraire; & que le Pape & tous les autres Princes avoient autant à craindre de la réunion des Couronnes de l'Empire & de France ſur une même tête, que de la puiſſance du Roy d'Eſpagne devenu Empereur. En effet, le Roy de France n'avoit pas moins de forces que ſon rival : à la vérité Charle avoit un plus grand nombre d'Etats; mais ils étoient ſéparés, tandis que la France ne faiſant qu'un ſeul corps, étoit pleine de zéle & d'obéiſſance pour ſes Rois, & d'ailleurs très-riche. Mais François s'aveuglant ſur ce qui traverſoit ſes deſſeins, preſſa le Pape de les favoriſer, l'aſſurant qu'il pourroit diſpoſer de ſa perſonne & de ſes Etats, avec un pouvoir auſſi entier que ſi Leon étoit ſon propre pere. Le Pape ſe trouva dans un extrême embarras : il ne craignoit pas moins l'Election du Roy de France que celle du Roy d'Eſpagne. Ces deux rivaux l'effrayoient également, tant par rapport à la ſûreté des Etats de l'Egliſe, que du reſte de l'Italie; & ne pouvant compter ſur le foible crédit qu'il avoit auprès des Electeurs, il jugea à propos de ſe conduire avec beaucoup de politique & d'art dans la conjoncture préſente. Il ne doutoit pas que le Roy de France, malgré les eſpérances que lui donnoient quelques-uns des Electeurs, ne prétendît vainement à l'Empire, ne pouvant ſe perſuader que tout avides d'argent que fuſſent ces Princes, ils vou-

luſſent ſe déshonorer en ôtant la Couronne Impériale à la Na-
1519. tion Germanique, pour la mettre ſur la tête d'un François. Il craignoit bien autrement que le Roy d'Eſpagne n'emportât les ſuffrages. Ce Prince n'étoit pas étranger pour les Allemans comme le Roy de France; d'ailleurs Maximilien ſon ayeul avoit lié avant ſa mort pluſieurs intrigues en ſa faveur; enfin il y avoit beaucoup d'autres raiſons d'appréhender qu'il ne vint à bout de ſon projet, s'il n'étoit traverſé par quelque puiſſante oppoſition. Leon ne voyoit que le Roy de France qui pût former obſtacle aux deſſeins de ſon rival, en faiſant agir en faveur de l'un des Electeurs, le crédit & l'argent qu'il employoit pour lui-même; mais il déſeſpéroit de faire entrer François I. dans ces vûes. En effet, ce Prince étoit alors trop plein de flateuſes eſpérances pour écouter le Pape: c'eſt pourquoi Leon réſolut de l'animer encore à la pourſuite de ſes deſſeins, ſentant bien que plus François auroit fait de pas, plus il ſeroit facile de l'engager à procurer l'élection d'un tiers avec autant d'ardeur qu'il en auroit eu pour la ſienne propre, ſur-tout dans la chaleur du dépit que devoit lui cauſer la fauſſeté des eſpérances qui lui étoient inſpirées par les Electeurs. Il ſe promettoit de le trouver alors plus acceſſible à ſes Conſeils, parce qu'il auroit gagné ſa confiance en paroiſſant ſeconder ſes projets & ſes deſirs; il ſe flata même qu'il pourroit arriver que le Roy d'Eſpagne le voyant embraſſer avec chaleur les intérêts de ſon rival, ſe détermineroit à faire élire un tiers, dans la crainte que la France ne l'emportât. Dans ces vûes politiques, Leon s'empreſſa de marquer à François I. un vif deſir de le voir monter ſur le Trône de l'Empire. Il alla même juſqu'à le preſſer de ne rien négliger pour y parvenir, lui promettant d'employer en ſa faveur tout le crédit que lui donnoit la Tiare; & pour l'empêcher de douter de la ſincérité de ces aſſurances, il fit partir pour l'Allemagne Robert des Urſins, Archevêque de Reggio, en qualité de Nonce. Le Roy avoit beaucoup de confiance en ce Prélat, qui fut chargé de faire de ſon côté, & conjointement avec les Miniſtres de France, toutes ſortes d'efforts pour faire tomber la Couronne au Roy; mais le Pape lui ordonna ſecretement de régler ſes démarches ſur les diſpoſitions où il trouveroit les Electeurs, & ſur l'état des affaires. Cette ſage & fine politique de Leon n'auroit pas manqué d'avoir ſon effet, ſi les Miniſtres

de France en Allemagne eussent eu davantage de prudence ; l'Archevêque de Reggio moins d'indiscrétion, & plus de fidélité aux ordres de son Maître. 1519.

Pendant le cours de ces intrigues, François I. mit en Mer une Flote de vingt Galeres & de quelques Bâtimens, sous les ordres de Pierre Navarre ; il y avoit 4000 hommes sur ces Vaisseaux. Le prétexte de cet armement fut de donner la chasse à des Corsaires d'Afrique, qui infestant la Méditerrannée depuis long-tems sans obstacle, avoient sur-tout fait de grandes prises cette année. Cette Flote devoit même aborder aux côtes de Barbarie, si Leon le jugeoit à propos ; mais le véritable dessein du Roy étoit de mettre à couvert de toute insulte ce Pontife, qui venoit de se déclarer en sa faveur. La Flote que le Roy d'Espagne faisoit équiper, lui causoit de l'ombrage ; cependant Charle songeoit moins à attaquer les Etats d'autrui, qu'à la sûreté du Royaume de Naples. Quoique ces armemens excitassent la défiance de part & d'autre, néanmoins les deux Rois conservoient toujours les dehors d'amitié, dont ils s'étoient réciproquement amusés jusqu'alors. Il y eut même à Montpellier une entrevûe du Grand Maître de France avec M. de Chiévres ; l'un & l'autre de ces Seigneurs étoient l'ame & le conseil des deux Rois. Ils devoient y concerter le tems où s'accompliroit le Mariage du Roy d'Espagne avec la seconde fille de France, mais sur-tout finir l'affaire de la Navarre. Charle s'étoit engagé par le Traité de Noyon à rendre ce Royaume à son Prince légitime ; mais il avoit différé jusqu'alors sous mille prétextes, quelques instances que le Roy de France lui eût faites à ce sujet. La mort du Grand Maître qui survint avant que la Conférence fut entamée, fit évanouir toutes les espérances que cette négociation avoit fait naître.

XXI. Mort de Laurent de Médicis.

Sur ces entrefaites, Laurent de Médicis qui avoit toujours été malade depuis son Mariage & son retour en Italie, mourut quelques jours après sa femme, qu'une couche venoit d'emporter. On ne put empêcher Leon X. d'unir les Etats de Florence au S. Siége. Il voulut qu'ils en dépendissent tant qu'il vivroit ; on eut beau lui représenter qu'il étoit le seul héritier légitime de la postérité masculine de Côme de Médicis, qui avoit commencé la grandeur de sa Maison, & qu'ainsi il devoit rendre la liberté à sa Patrie ; il ne voulut rien écouter, & il donna le Gouvernement

1519. de Florence au Cardinal de Médicis, soit pour y conserver le nom de sa famille, soit que son éxil lui eût inspiré de la haine pour le Gouvernement Républicain. Laurent ne laissoit (*a*) qu'une fille unique, à qui l'Investiture du Duché d'Urbin donnoit cet Etat; mais le Pape ne croyant pas pouvoir y maintenir sa petite niéce, à cause de l'affection des Peuples pour leur ancien Duc, réunit ce Duché au S. Siége, avec Pésaro & Sinigaglia. Enfin appréhendant que cette réunion ne contînt pas assez les Peuples, il fit abbattre les murs d'Urbin, & des autres Places fortes de ce Duché, mais il ne toucha pas à la Ville d'Agobbio, qu'il eut au contraire grand soin de s'attacher par des faveurs, & qu'il regarda comme la Capitale de ce Duché, parce que jalouse de la Ville d'Urbin, elle étoit par cette raison moins zélée pour les intérêts de François-Marie de la Rovere. Dans le dessein d'affoiblir encore d'avantage ce Duché, il mit les Florentins en possession du Fort de S. Leo, de tout le Montefeltro, & y joignit Pivieri di Sestina, qui dépendoit de Césene; il s'acquitta par ce moyen avec eux des sommes qu'il en avoit empruntées pour la Guerre d'Urbin, & dont il avoit chargé la Chambre Apostolique: on ne fut pas fort satisfait de cette sorte de payement à Florence; mais on fut obligé de recevoir ce que le Pape voulut donner.

XXII. Election du Roy d'Espagne à l'Empire.

Cependant l'Europe entiere attendoit en silence le choix des Electeurs de l'Empire; les Rois de France & d'Espagne recherchoient leurs suffrages avec plus d'ardeur que jamais. Le premier étoit trompé chaque jour par le (*b*) Marquis de Brandebourg, l'un des Electeurs, qui ayant reçu les offres des grandes sommes que le Prince lui avoit faites, en avoit même déja touché une partie. Ce Marquis s'étoit obligé dans un Traité secret, de donner au Roy sa voix, & celle de (*c*) l'Archevêque de Mayence son frere, l'un des trois Electeurs Ecclésiastiques. François I. comptoit d'ailleurs beaucoup sur les Electeurs séculiers; & en particulier sur le suffrage du (*d*) Roy de Boheme, qui fait pancher la balance, en cas de partage dans le Collége Electoral. Plein de cette

(*a*) Catherine de Médicis, qui fut Reine de France.

(*b*) Joachim, dont il est parlé ci-dessus.

(*c*) Albert de Brandebourg, Cardinal de la création de Leon X.

(*d*) Louis Jagellon, qui étoit aussi Roy de Hongrie.

confiance, il fit tenir à l'Amiral, (a) qui étoit en Allemagne, des sommes considérables, avec ordres de les distribuer aux Electeurs; ensuite ayant été informé que plusieurs Villes Impériales & le Duc de Wirtemberg formoient un Corps de Troupes, pour intimider ceux qui voudroient déférer l'Empire à un Prince étranger, il se disposa à reprimer ces Ennemis. 1519.

La Nation Germanique étoit fort opposée à l'Election d'un Prince étranger. Les Suisses mêmes se regardant comme membres de ce grand Peuple, & pleins de zéle pour la gloire de la Patrie, supplierent Sa Sainteté de n'employer ses bons Offices, que pour des Princes Allemans dans cette occasion. Ces remontrances n'empêcherent pas Leon d'appuyer la cause du Roy de France, comptant de l'engager enfin par ce grand zéle apparent à faire tomber sur la tête d'un Prince d'Allemagne, une Couronne à laquelle il verroit enfin qu'il avoit inutilement prétendu. Le Pape s'en ouvrit donc au Roy, mais sans succès. François I. se repaissoit toujours des vaines espérances que lui donnoient l'Amiral & Robert des Ursins; l'un & l'autre se laissoient amuser, par des promesses qu'on faisoit payer bien cher à la France; d'ailleurs, le premier comme François, & Ministre du Roy, emporté par le desir de voir la Couronne Impériale sur la tête de son Maître, ne douta pas seulement que cette affaire pût manquer; à l'égard du second, c'étoit un homme leger, qui vouloit faire sa Cour au Monarque : telle étoit la situation des choses, lorsque les Electeurs se rendirent à Francfort, Ville de la basse Allemagne; ces Princes nomment à l'Empire, non par un droit fondé sur la raison, ou sur une ancienne coutume, mais par une concession du Pape Grégoire V. (b) qui étoit d'Allemagne. Tandis que les Electeurs s'occupoient à discuter les intérêts des Prétendans pour laisser écouler le tems jusqu'aux termes marqués dans les Statuts de l'Empire pour l'élection; on vit paroître dans le voisinage de Francfort une Armée d'Espagnols, le Roy Catholique ayant jugé plus à propos de lever des Troupes, que de donner aux Electeurs

(a) Guillaume Gouffier, Seigneur de Bonivet, frere puîné d'Artus, Grand Maître de France. Il avoit eu la Charge d'Amiral en 1517.

(b) Voyez la note (c) pag. 369. Tome premier.

l'argent qu'elles lui couterent ; son prétexte fut d'assurer la liber-
1519. té des suffrages, & d'empêcher la violence. La proximité de l'Armée enfla le courage aux Partisans de Charle ; & détermina en sa faveur ceux qui n'avoient point embrassé jusqu'alors de parti : le Marquis de Brandebourg en conçut une telle frayeur, que dans la crainte de se rendre d'ailleurs odieux à toute la Nation, il n'osa se déclarer pour le Roy de France.

Dans cette consternation des Partisans du Roy de France, Charle d'Autriche, Roy d'Espagne, fut nommé Empereur le 28 de Juin par les Archevêques de Mayence & de Cologne, par le Comte Palatin & le Duc de Saxe. Le Marquis de Brandebourg ayant eu pour lui le suffrage de l'Archevêque de Tréve, le confirma par le sien propre ; ce qui ne faisoit que deux voix en sa faveur : mais quand les six Electeurs auroient été partagés, on ne doute pas que le Roy d'Espagne ne l'eût emporté par le suffrage de Louis, Roy de Boheme & de Hongrie, dont il étoit assuré. L'Election de l'Espagnol abattit fort le courage au Roy de France & à ses Partisans d'Italie, & releva les esperances de Charle V. En effet ils voyoient deux puissantes Couronnes sur la tête d'un jeune Prince, à qui des Prophéties présageoient une grandeur sans bornes, & un bonheur prodigieux. Ils considéroient que si ses Finances n'étoient pas si abondantes que celles du Roy de France, Charle rempla-ceroit cette supériorité par la facilité d'avoir beaucoup d'Infanterie Allemande & Espagnole dans ses Armées, Troupes fort estimées & pleines de bravoure. Que le Roy de France, n'ayant point de gens de pié capables de résister à cette double Infanterie, seroit hors d'état de soutenir de grandes Guerres à moins qu'il ne levât des Troupes étrangeres ; ressource d'ailleurs très-onéreuse, parce qu'il faudroit la payer bien cher, & qu'elle souffriroit la plûpart du tems des difficultés presque insurmontables : Qu'enfin il seroit contraint de prodiguer l'argent aux Suisses, de les ménager, & d'essuyer bien des duretés de leur part, sans pouvoir être entierement assuré de leur constance & de leur fidélité. Il y avoit toute apparence que ces deux jeunes Rivaux se feroient bientôt une sanglante Guerre. François I. brûlant de faire valoir les prétentions qu'il avoit sur le Royaume de Naples ne souhaitoit pas avec moins

d'ardeur de faire rendre la Navarre à Jean d'Albret (*a*). Charle avoit long-tems fait espérer qu'il rendroit cette Couronne à son légitime Maître ; de son côté le nouvel Empereur sçavoit très-mauvais gré au Roy de l'avoir obligé à faire le Traité de Noyon au mépris du Traité de Paris, & de ce que pour y parvenir il s'étoit prévalu de la nécessité où il se trouvoit alors de passer en Espagne : D'ailleurs, l'Affaire du Duc de Gueldre, étoit seule Capable d'armer ces deux Princes. La Flandre regardoit comme un ennemi ce Duc, à qui François avoit accordé sa protection. Charle songeoit encore à rentrer dans le Duché de Bourgogne, dont Louis XI. s'étoit saisi à la mort de Charle Duc de Bourgogne, bisayeul maternel du jeune Empereur. Enfin le Duché de Milan pouvoit encore allumer la Guerre entre l'Empire & la France ; car François n'avoit ni demandé, ni obtenu l'Investiture de ce Duché depuis la mort de Louis XII. & l'on prétend même qu'il y avoit des nullités dans l'Acte qui en avoit été donné à ce Prince par Maximilien. Malgré tant de raisons de se brouiller, ils étoient obligé de dissimuler, à cause des circonstances où ils se trouvoient l'un & l'autre. Charle, avant de rien entreprendre, devoit, suivant la coutume, aller prendre la Couronne Impériale dans la Ville d'Aix-la-Chapelle ; & ils craignoient réciproquement de faire éclater leurs jalousies avant de s'être assurés des autres Puissances, & sur-tout du Pape, supposé que l'Italie fût le théâtre de la Guerre. Leon dissimuloit si adroitement qu'il étoit impénétrable ; peut-être ne s'étoit-il encore décidé en aucune maniere. A la vérité, pour que Charle pût accepter l'Empire, malgré l'exclusion exprimée dans l'Investiture du Royaume de Naples, en conformité des anciens Actes qui en avoient été donnés par les Souverains Pontifes, il l'avoit dispensé de cette obligation ; mais cette condescendance étoit moins un effet de sa bonne volonté pour l'Empereur, que de la crainte d'en faire un mortel ennemi par un refus. Pendant tout ce tems-là on jouit en Italie d'une Paix, qui ne fut troublée que par une intrigue de Leon contre la Ville de Ferrare. On avoit crû ce Duché à couvert de l'ambition du Pape après la mort de Laurent son neveu ; & en effet, il y avoit dans la Maison de Médicis plus

1519.

XXIII. Tentative inutile du Pape contre Ferrare.

(*a*) Jean d'Albret étoit mort ; c'étoit Henri son Fils que regardoit cette restitution.

d'Etats que de Prince pour les posseder, depuis la mort de son frere & de son neveu ; cependant il souhaitoit toujours avec la même ardeur de soumettre Ferrare, soit par son animosité contre le Duc, soit pour égaler, ou du moins pour suivre de près Jule II. preuve sensible que l'ambition des Prêtres n'a pas besoin d'un intérêt de famille, pour être aussi vive qu'elle peut l'être.

1519.

La situation des affaires, jointe au bon état des Fortifications de Ferrare, ne permettoit pas au Pape d'employer la force ouverte. Alfonse n'avoit rien négligé pour mettre cette Capitale en sûreté ; il y avoit fait venir une excellente & nombreuse Artillerie, avec beaucoup de Munitions. D'ailleurs l'opinion commune étoit que ce Prince avoit amassé de grandes sommes, tant par une dépense mesurée, que par de nouvelles impositions, & par une extrême industrie, faisant plûtôt le rôle de Marchand que de Prince. C'est pourquoi, Leon ne pouvoit tout au plus qu'employer l'artifice & la ruse contre lui, tant qu'il n'y auroit point de changement dans les affaires. Ce Pontife avoit autrefois tenté de former des liaisons avec différentes personnes, & sur-tout avec Nicolas d'Est ; mais toutes ces intrigues ayant échoué, Alfonse, qui d'ailleurs ne lui en voyoit point pratiquer de nouvelles, étoit comme rassuré contr'elles, quoiqu'il ne doutât pas de sa mauvaise volonté ; mais le Duc se trouvant tellement abbatu par une longue maladie, que l'on désespéroit presque de sa vie, & le Cardinal d'Est son frere, que le peu de crédit où il étoit à Rome, avoit éloigné de cette Ville, s'obstinant à demeurer en Hongrie ; Leon crut avoir une occasion favorable d'entreprendre sur Ferrare, par le moyen de quelques Bannis de cette Ville, qui s'étoient liés avec Alexandre Frégose Evêque de Vintimiglia, qui demeuroit à Bologne. Ce Prélat avoit été contraint de s'éxiler de Genes, pour éviter le ressentiment d'Octavian, qui le soupçonnoit d'aspirer à la dignité de Doge, que le Cardinal (a) son pere avoit occupée. Alexandre voyant tous ses efforts inutiles pour rentrer dans sa Patrie, se flâta de travailler plus heureusement à rétablir les autres dans la leur. C'est pourquoi ayant concerté toutes choses avec le Pape & ces Bannis, il leva 2000 hommes d'Infanterie dans le Territoire de Rome, & dans la Lunigiana, sous prétexte de les conduire à Genes

(a) Paul Fregose.

pour

pour y rentrer les armes à la main : Leon fournit en secret 10000 Ducats pour faire ces levées. Octavian n'en eût pas plûtôt été 1519. instruit, qu'il arma par mer & par terre : Alexandre feignant d'être bien fâché de voir Génes à couvert de ses armes, permit à Fréderic de Bozzolo, qui soutenoit la Ville Concordia contre Jean-François de la Mirandole, de se servir de ses Troupes durant l'espace d'un mois, pour lequel elles avoient reçu la paye. Fréderic ayant accepté ces offres, l'Evêque passa l'Apennin, & marcha lentement du côté de Concordia. Toute cette manœuvre n'étoit que pour avoir un prétexte de passer le Pô. Pour cet effet, Albert Comte de Carpi, qui entroit dans l'intrigue, avoit fait louer, sous le nom de quelques Marchands de Blé, certaines Barques qui étoient à l'embouchure de la Secchia ; c'est ainsi qu'on appelle l'endroit où cette Riviere se jette dans le Pô. L'Evêque de Vintimiglia devoit s'en servir pour passer ce Fleuve, & ensuite marcher promptement à Ferrare. Il avoit remarqué, lorsqu'il étoit dans cette Ville, qu'il y avoit environ douze ou quatorze toises de la muraille ruinées du côté du Pô, ce qui facilitoit l'entrée de la Ville par cet endroit ; comme ce mur s'étoit écroulé tout récemment, Alfonse, quoique très-vigilant pour l'ordinaire, n'y avoit pas fait beaucoup d'attention, croyant ce poste assez défendu par la Riviere ; & n'ayant d'ailleurs aucune défiance sur le compte du Pape & des autres Puissances.

Le Marquis de Mantoue ne fut pas plûtôt instruit par le bruit public, que Frégose avoit passé l'Apennin, que sans autre motif que l'usage, où il étoit de fermer le passage des Rivieres aux Troupes Etrangeres, il fit venir à Mantoue toutes les Barques qui étoient à l'embouchure de la Secchia. L'Evêque de Vintimiglia ne pouvant en avoir d'autres assez à tems, parce que les Gouverneurs des Villes de l'Etat Ecclésiastique n'étoient pas du secret, & n'avoient aucun ordre de lui en fournir, il fut obligé de s'arrêter aux environs de Corregio, pour prendre de nouvelles mesures avec les Ministres du Comte de Carpi. Il fut assez peu circonspect pour laisser pénétrer son secret à plusieurs, & pour en faire confidence à quelques personnes. Le Marquis de Mantoue qui ne tarda pas à l'apprendre, en avertit d'abord le Duc de Ferrare. Alfonse étoit si éloigné de soupçonner un pareil dessein, qu'il n'auroit pas ajoûté foi

à cet avis, ſans la circonſtance du mur écroulé. Il donna auſſitôt des ordres pour faire échouer le projet de Frégoſe, à qui ſeul il l'attribua dans la lettre qu'il écrivit au Pape, pour l'en informer, feignant d'ignorer que Leon fût l'auteur de cette entrepriſe : il le pria d'envoyer ſes ordres aux Gouverneurs des Villes Eccléſiaſtiques, afin qu'ils lui donnaſſent des ſecours. Leon leur écrivit auſſitôt en faveur d'Alfonſe; mais il leur donna ſecretement des ordres tout contraires. Frégoſe apprenant que le Duc de Ferrare ſe mettoit en état de ne rien craindre, & ne pouvant d'ailleurs paſſer le Pô que très-difficilement, perdit toute eſpérance, & s'approcha de la Ville de Concordia, où l'on ſe défioit de lui. Ces ſoupçons n'étoient pas ſans fondement; car tandis qu'il propoſoit à la Garniſon de cette Place le ſiége de la Mirandole, il s'approcha durant la nuit des murs de Concordia, & tenta de l'emporter de vive force; ſon deſſein étoit de faire croire que cette Ville, & non celle de Ferrare, avoit été le but de ſon expédition. Après cet aſſaut, où il fut repouſſé, il licencia ſes Troupes qui ſe diſſiperent. On crut généralement, & le Duc de Ferrare fut perſuadé, que ſi le Marquis de Mantoue n'avoit pas empêché Frégoſe de paſſer le Pô, cet Evêque ſeroit entré dans Ferrare par la brêche dont nous avons parlé. En effet, il n'auroit rencontré aucun obſtacle dans une Ville où il n'y avoit point de Troupes, & où l'on étoit dans une entiere ſécurité. D'ailleurs, le Duc étoit accablé par la maladie, & le Peuple ſi mécontent du Gouvernement, que preſque perſonne n'auroit pris les armes en faveur du Prince dans cette occaſion.

1519.

1520. XXIV. Origine du Lutheraniſme.

Cette tentative n'ayant pas réuſſi, l'Italie jouit encore de la Paix durant l'année 1520. mais le repos de l'Egliſe fut troublé par de nouvelles opinions, qui commencerent à ſe répandre. Les Novateurs n'attaquerent d'abord que l'Egliſe Romaine; mais bien-tôt ils ne reſpecterent pas même la Religion Chrétienne. L'Electorat de Saxe en Allemagne, fut le berceau de ces dangereuſes nouveautés. Martin Luther Prêtre de l'Ordre de S. Auguſtin, renouvella d'abord en Chaire la plûpart des erreurs des Bohémiens, anathematiſées par l'Egliſe aſſemblée à Conſtance : Jean Hus & Jerôme de Prague, Chefs de ces Fanatiques, avoient pouſſé l'opiniâtreté, juſqu'à ſe faire brûler, pour la défenſe de ces erreurs qui furent long-tems bornées au ſeul Royaume de Boheme. La cauſe des déclamations de Luther

fut l'indigne abus que Leon X. fit de l'autorité Pontificale. Le Pape suivant aveuglément les conseils de Laurent Pucci, Cardinal de Santi Quattro, par rapport à la dispensation des Bénéfices, & des graces spirituelles, & avoit répandu dans la Chrétienté, sans distinction de tems ni de lieux de grandes Indulgences, non seulement en faveur des vivans, mais encore des ames du Purgatoire, dont elles devoient abréger la Pénitence. On sçut généralement que le motif de ces profusions spirituelles étoit l'envie de tirer de l'argent des Peuples. Ceux qui étoient préposés à la distribution des Indulgences, gens qui, pour la plûpart, avoient acheté du Pape le pouvoir de les vendre, en userent avec si peu de modération, qu'ils exciterent le scandale & l'indignation en beaucoup d'endroits, & sur tout en Allemagne, où plusieurs de ces Négocians spirituels en vinrent jusqu'à donner à vil prix, & à jouer dans les cabarets le pouvoir de délivrer les ames du Purgatoire. 1520.

La libéralité de Leon en faveur de Madelaine (*a*) de Médicis sa sœur accrut encore le scandale. Ce Pape, dont la facilité dans l'exercice de son autorité, donnoit souvent atteinte à la Majesté du Pontificat, eut la foiblesse de donner à Madelaine une partie des exactions, qui devoient se faire à l'ombre des Indulgences. Cette femme avare chargea l'Evêque Aremboldo d'aller piller pour elle plusieurs Provinces d'Allemagne. Cet homme digne d'un pareil emploi, s'en acquitta avec beaucoup de dureté, & une extrême avarice. Les Peuples n'ignoroient pas que tout cet argent ne devoit point entrer dans les coffres du Pape, ni de la Chambre Apostolique, qui peut-être auroit pû en employer une petite partie à quelque bon usage ; sçachant au contraire qu'il étoit destiné à contenter l'avarice d'une femme, ils détesterent non seulement ses Ministres & leurs exactions, mais encore l'auteur de ce présent indiscret, & mépriserent son autorité. Luther profitant de l'indisposition des esprits, commença par se moquer des Indulgences, & par attaquer dans les Papes le pouvoir de faire de pareilles concessions. Des discours si hardis flatant le Peuple, Luther eut bien-tôt des Auditeurs en foule. Se voyant applaudi, il donna chaque jour de nouvelles atteintes à l'autorité des Papes, & après avoir

(*a*) Veuve de Francesquetto Cibo.

déclamé peut-être avec raiſon contre ces abus , ou du moins
1520. d'une maniere en quelque façon excuſable , à cauſe du juſte ſujet que Leon avoit donné de blâmer ſa conduite, ce Moine aveuglé par l'ambition, & ſéduit par les applaudiſſemens du Peuple & la faveur du Duc de Saxe, (*a*) attaqua non ſeulement avec fureur la puiſſance des Papes , & l'autorité de l'Egliſe Romaine ; mais adoptant encore les erreurs des Bohémiens, il en vint ſucceſſivement juſqu'à ſe déclarer contre les Saintes Images, à dépouiller les Egliſes de leurs biens, & à permettre le Mariage aux Religieuſes & aux Moines ; liberté qu'il s'efforça , non ſeulement de prouver dans la Chaire, mais qu'il autoriſa encore par ſon exemple. Il borna la puiſſance du Pape au ſeul Diocèſe de Rome , & ſoutint que chaque Evêque avoit un pouvoir égal dans l'étendue de ſon Diocèſe. Il proſcrivit les Déciſions des Conciles, les Ecrits des Peres , les Décrétales , & le Droit Canon ; & il n'adopta que l'ancien & le nouveau Teſtament, qu'il interprêta d'une maniere ſuſpecte & inouie. Luther & ſes Sectateurs ſe livrerent chaque jour à de plus déteſtables erreurs. Ils oſerent décrier les Sacremens de l'Egliſe , & mépriſer les Jeunes , la Pénitence , & la Confeſſion ; preſque toute l'Allemagne fut infectée de cette contagion : Il y eût même quelques-uns de ces furieux, qui ajoutant encore aux erreurs de Luther, dogmatiſerent ſur l'Euchariſtie avec une audace pernicieuſe & digne de l'Enfer. Le mépris des Conciles & des SS. Peres étant la baſe de ces étranges nouveautés, chacun eut la liberté de ſe faire un ſiſtême de Religion, & d'expliquer l'Ecriture à ſon gré. Cette Doctrine fit des progrès extraordinaires, même hors de l'Allemagne, parce qu'elle aboliſſoit des obligations établies par l'Egliſe pour le ſalut des Fidéles, & qu'elle laiſſoit aux particuliers la liberté de vivre à leur volonté. La nouvelle de la révolte de Luther n'eût pas plûtôt pénétré à Rome, que Leon s'efforça d'étouffer ce mal dans ſa naiſſance ; mais il ne ſçût pas employer les moyens propres à y réuſſir. Il cita d'abord Luther à Rome , & lui interdit la Chaire ; mais celui-ci mépriſant ces ordres ; Leon l'excommunia , ſans réformer lui-même ſa conduite , qui donnant priſe à Luther , étoit d'ailleurs blamée de toute la Chrétienté. Les Cenſures , bien loin de diminuer le cré-

(*b*) Fréderic ſurnommé le ſage, né en 1463. & mort le 5 May 1525.

dit de Luther, ne servirent qu'à l'étendre davantage, & elles ne furent regardées que comme une persécution, que 1520.
l'innocence de ses mœurs, & la pureté de sa Doctrine lui attiroient. Leon fit partir une foule de Religieux pour aller s'opposer à l'erreur en Allemagne, & il écrivit de tous côtés aux Princes & aux Prélats; mais l'inclination des Peuples, & la faveur du Duc de Saxe rendirent toutes ces démarches inutiles. La Cour de Rome ouvrit alors les yeux: & commençant à sentir toute l'importance de ces troubles, elle craignit que la grandeur des Papes, leurs intérêts temporels, & l'unité de la Religion Chétienne n'en reçussent une dangereuse atteinte.

Le Pape tint plusieurs Consistoires; & il y eut de fréquentes Assemblées de Cardinaux & de Théologiens choisis, pour trouver les moyens d'arrêter un mal qui croissoit tous les jours. Il y en eut plusieurs qui furent assez prudens pour représenter à Leon, que la rigueur dont il avoit usé envers Luther, sans remédier aux abus qui avoient causé sa révolte, n'ayant servi qu'à le rendre plus respectable & plus cher aux Peuples, il étoit plus sage de dissimuler ce désordre, qui peut-être finiroit de lui-même, que d'aigrir les esprits par des coups d'autorité. Mais la hauteur naturelle à tous les hommes suggerant des moyens violens au Pape, il poursuivit non seulement Luther & ses Partisans, mais il résolut de donner encore un Monitoire terrible contre le Duc de Saxe, que cette démarche lia plus fortement aux erreurs de Luther. Ces nouvelles opinions firent de si grands progrès durant quelques années, que tout le monde Chrétien fut sur le point d'en être infecté; mais les Puissances ayant compris qu'elles n'étoient pas moins préjudiciables à leur autorité temporelle, qu'au pouvoir spirituel des Papes, employerent même jusqu'à la sévérité pour empêcher que ces nouveautés ne pénétrassent dans leurs Etats. D'un autre côté, rien n'a tant contribué à affermir ces erreurs, souvent prêtes à se confondre & à se détruire par la licence & la contrarieté des principaux Sectaires, rien, dis-je, ne les a tant affermies que la liberté qu'elles donnent de vivre comme on veut, & que l'avarice des Grands, qui s'obstinent à garder les biens usurpés sur les Eglises.

1520.

XXV.

Supplice de Jean-Paul Baglioné.

On ne vit cette année rien de mémorable en Italie, si ce n'est que Jean-Paul & Gentilé Baglioné qui partageoient le Gouvernement de Pérouse, se brouillerent ensemble, & que le premier chassa l'autre de cette Ville, soit pour jouir seul de toute l'autorité, dont il avoit déja la meilleure part, soit qu'il y eut entr'eux quelqu'autre sujet de dissention. Gentilé en ayant porté ses plaintes au Pape, Leon irrité contre Jean-Paul, lui ordonna de venir lui-même à Rome. Ce dernier craignant pour sa personne, chargea son fils de s'y rendre pour lui, & d'assurer le Pape d'une parfaite soumission à ses volontés. Mais Leon s'opiniâtrant à vouloir que Jean-Paul vint se justifier en personne, il s'y détermina enfin après bien des irrésolutions. Rassuré par l'attachement qu'il avoit toujours eu pour la Maison de Médicis, il céda aux sollicitations de Camille des Ursins son gendre, & de ses autres amis; ceux-ci avoient employé tout leur crédit auprès du Pape, pour le rendre favorable à Jean-Paul. Ils se laisserent si bien leurer par des discours artificieux, & par l'assurance verbale qu'il leur donna que Baglioné n'avoit rien à craindre, qu'ils vinrent à bout de persuader ce dernier. Le Pape étoit alors depuis quelques jours dans le Château S. Ange sous prétexte de se divertir, comme cela arrivoit assez souvent. Baglioné étant allé le lendemain de son arrivée lui rendre ses devoirs, il fut arrêté par le Commandant de ce Fort, avant qu'il eût pu voir le Pape. Il subit ensuite un rigoureux interrogatoire, & ayant avoué plusieurs crimes, que des passions brutales, l'ambition & des intérets particuliers lui avoient fait commettre, il fut laissé plus de deux mois en prison, après lesquels il eut la tête tranchée.

On croit que Leon ne le fit périr que parce qu'il avoit remarqué pendant la guerre d'Urbin qu'il n'étoit pas dans ses intérêts, qu'il avoit des intrigues avec la Rovere, & que ne croyant pas pouvoir compter sur lui, ni par conséquent sur Pérouse, en cas de troubles, il avoit crû devoir prévenir ses mauvaises intentions. Aussi pour s'assurer de cet Etat, il donna la Légation de Pérouse (a) à Silvio, Cardinal de Cortone, qui lui étoit attaché depuis long-tems, & qu'il avoit élevé dans sa mai-

(a) Silvio Passevini natif de Cortone, créature de Leon X. il n'eut le Chapeau qu'en 1521.

son. Outre cela il rétablit Gentilé dans cette Ville, le gratifia des biens de son rival, & confia toute l'autorité à cet homme qui n'avoit aucun mérite. Après avoir terminé cette affaire, il résolut de faire une seconde tentative contre la Ville de Ferrare, par le moyen de (*a*) Hubert de Gambara Protonotaire Apostolique, & de Ridolfel Officier de quelques Lansquenets que le Duc y avoit en Garnison. Ce dernier s'étoit engagé de livrer, quand on voudroit, la Porte de Castello Tialto, où des Troupes envoyées de Bologne & de Modéne pourroient se rendre en passant le Pô, sur le Pont de bois qui est vis-à-vis de cette Porte. En conséquence, Guy Rangoné & (*b*) le Gouverneur de Modéne eurent ordre de faire des levées sous différens prétextes, de marcher tout d'un coup vers cette Porte, & d'y attendre le reste des Garnisons de Bologne & de Modéne, qui avoient ordre de s'y rendre; mais Ridolfel à qui le Protonotaire compta 2000 Ducats de la part du Pape, ayant découvert dès le commencement toute l'intrigue au Duc de Ferrare, ce Prince content de s'être assuré des dispositions du Pape à son égard, publia qu'il sçavoit tout par le moyen de cet Officier.

1520.

XXVI. Seconde tentative du Pape contre Ferrare.

Sur ces entrefaites, le nouvel Empereur se rendit d'Espagne en Flandre par Mer; dans ce trajet il descendit en Angleterre de son bon gré, & non par nécessité comme son pere. Il y eut une entrevûe avec Henri, après laquelle ils se séparerent en bonne intelligence. Ensuite s'étant rendu à Aix la-Chapelle, Ville fameuse par le séjour qu'y fit autrefois Charlemagne, & par son tombeau, il y reçut (*c*) selon l'ancien usage, en vertu du suffrage des Princes Allemans, la premiere Couronne du monde, qu'on dit être celle que porta ce Fondateur de l'Empire Germanique.

XXVII. Charle V. est couronné Empereur à Aix-la-Chapelle.

Pendant que Charle se faisoit Couronner, l'Espagne se révolta contre lui. Les Peuples de ce Royaume n'y avoient appris qu'avec chagrin son Election à l'Empire, prévoyant que leur Roy seroit obligé d'être le plus souvent hors de ses Etats héréditaires, ce qui ne pouvoit leur être que très-préjudiciable; mais la principale cause de leur révolte étoit l'avarice des Ministres, & sur-tout de Chiévres, dont l'insatiable cupidité avoit mis en usage toutes sortes de moyens pour se satisfaire.

XXVIII. Troubles d'Espagne.

(*a*) Il étoit Bressan & sujet des Vénitiens, fils de Jean-François Comte de Pratalbuino. Il fut fait Cardinal par Paul III. en 1539.

(*b*) C'étoit François Guichardin, Auteur de cette Histoire.

(*c*) Le 23 d'Octobre.

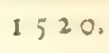
1520. Les autres Miniſtres qui étoient auſſi Flamans l'avoient imité, en vendant à des Etrangers les Charges qui ſe donnoient pour l'ordinaire aux Eſpagnols, & en faiſant acheter bien cher les faveurs & les expéditions de la Cour ; toutes ces exactions rendirent le nom Flamand odieux à l'Eſpagne entiere. Les Habitans de Valladolid avoient déja remué au départ de l'Empereur ; mais à peine eut-il quitté la Frontiere d'Eſpagne, que la révolte devint générale. Les Rebelles proteſterent que ce n'étoit pas contre leur Prince ; mais contre ſes Miniſtres qu'ils prenoient les armes. Enſuite ayant ſecoué le joug de l'autorité du Roy, ils formerent un Conſeil ſous le nom de la Sainte Junte. Les Miniſtres & les Officiers du Roy ayant pris les armes pour les réprimer, on ſe fit ouvertement la Guerre. Enfin, le déſordre fut ſi grand, que l'Empereur n'avoit preſque plus d'autorité dans ce Pays ; ces troubles ranimerent en Italie & ailleurs les eſpérances des Princes, à qui une Puiſſance ſi formidable cauſoit de l'ombrage. Malgré cette révolte, l'Empereur fit une deſcente dans l'Iſle des Gerbes, d'où il chaſſa les Maures ; il fut encore aſſez heureux pour que la réputation du Roy de France reçût quelque atteinte en Allemagne. François pour entretenir la diſcorde dans l'Empire favoriſoit le (a) Duc de Wirtemberg, qui étoit en guerre avec le Cercle de Souabe ; mais ces Peuples chaſſerent ce Duc de ſes Etats, & vendirent ſon Duché à l'Empereur, qui dans l'ardeur d'abaiſſer les Partiſansdu Roy de France, s'engagea de défendre ce Cercle envers & contre tous ; Wirtemberg ayant compté inutilement ſur les ſecours de France, n'eut d'autre parti à prendre que d'avoir recours à la clémence de l'Empereur, & d'en recevoir la Loy, ſans rentrer pour cela dans ſes Etats.

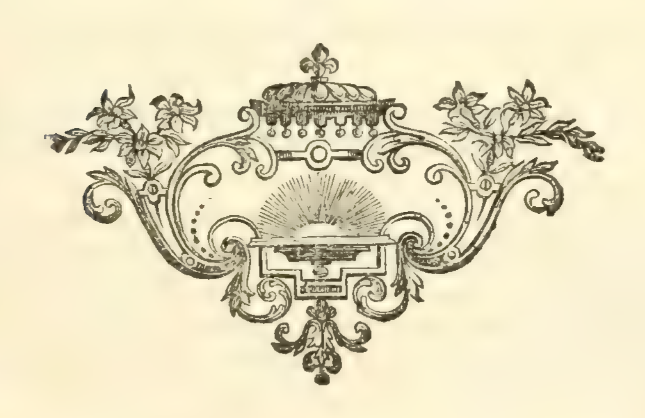
XXIX. Il s'empare de l'Iſle des Gerbes, & dépouille le Duc de Wirtemberg de ſes Etats.

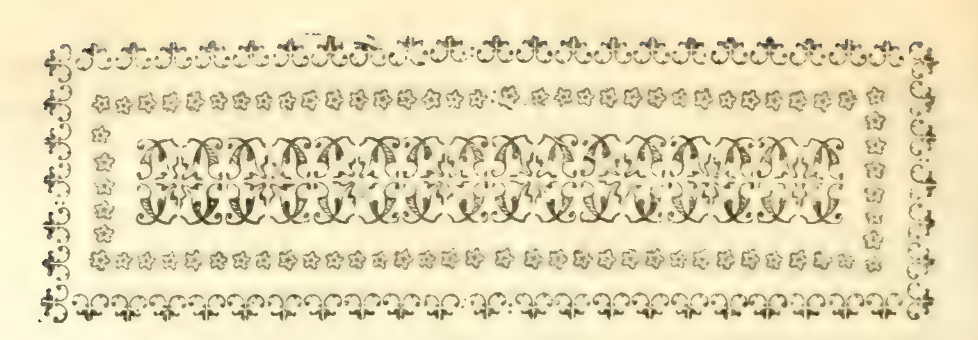
Vers la fin de cette année, environ 3000 hommes d'Infanterie Eſpagnole, qui après un ſéjour de pluſieurs mois en Sicile, refuſerent de retourner en Eſpagne, paſſerent à Reggio dans la Calabre malgré leur Officiers ; enſuite marchant vers Rome, ils firent partout de grands ravages. Le Pape conçut alors de ſérieuſes allarmes ; le ſouvenir de la Guerre d'Urbin lui fit craindre que ces Troupes excitées par quelques Princes, ou ſe joignant à François-Marie, aux fils de Jean-Paul Baglioné, & aux autres

(a) Il ſe nommoit Ulrick.

Ennemis

Ennemis du S. Siége, ne lui suscitassent de fâcheuses affaires.

C'est pourquoi, Leon & le Viceroy de Naples offrirent aux 1520.
Officiers de prendre une partie de ces Troupes à leur solde, & de donner de l'argent au reste ; mais ces offres ne servirent qu'à les rendre plus hardis : ils s'avancerent donc vers le Tronto, non par les chemins étroits de la Capitanate, mais par les Plaines de la Poüille ; & leur petite Armée grossissant à chaque instant par la jonction d'autres gens de pié, & même de quelque Cavalerie, ils devinrent de jour en jour plus formidables ; ils se dissiperent néanmoins plus facilement, & plûtôt qu'on ne se l'étoit imaginé. Après avoir passé le Tronto, ils entrerent dans la Marche d'Ancône, où le Pape avoit envoyé beaucoup de Troupes, & ils assiégerent Ripa Transona : mais ayant fait une perte considérable dans un assaut, ils prirent le parti de la retraite. Ce malheur ayant abattu leur courage & diminué la terreur de leurs armes, ils se haterent d'accepter des Ministres de l'Empereur, des conditions bien moins avantageuses que celles qu'ils avoient rejettées d'abord avec tant de hauteur.





HISTOIRE
DES
GUERRES D'ITALIE
DE FRANÇOIS
GUICHARDIN.

LIVRE QUATORZIÉME.

1521.



E fut ainsi que ces Troupes rentrerent dans le devoir au commencement de l'année 1521. La crainte qu'elles avoient inspirée à Leon X. venoit moins de la réalité du péril, que de l'impression qui lui étoit restée de la bravoure, que l'Infanterie Espagnole avoit montrée dans la derniere Guerre d'Urbin : car il n'y avoit aucune raison, même apparente, de s'allarmer. Quelque tems après, l'Italie vit commencer une Guerre plus funeste & plus longue que les précédentes, & fut le Théâtre que l'Empereur & le Roy de France choisirent pour faire éclater leurs dissensions. Il sembloit que le Ciel & la

fortune enviassent à ce malheureux Pays, la Paix chancelante dont il ne jouissoit qu'avec crainte depuis trois ans, & craignissent qu'un plus long repos ne lui rendît son ancienne splendeur. 1521.
Ces nouveaux troubles furent l'ouvrage d'une Puissance, qui plus étroitement obligée que toute autre à maintenir la tranquillité, est néanmoins souvent la premiere à semer artificieusement la division, & à fomenter un feu qu'elle devroit éteindre avec son propre sang, si c'étoit le seul moyen de l'étouffer. Car, quoique les sujets de rupture se multipliassent de jour en jour entre Charle V. & François I. ils n'avoient cependant aucune raison pressante d'éclater l'un contre l'autre; & leur puissance étoit assez balancée en Italie, pour ne pouvoir se faire mutuellement la Guerre, sans former des Alliances & des Confédérations dans ces Provinces. Les Venitiens étoient obligés de défendre le Milanès, & les Suisses dégoutés de faire la Guerre en leur propre nom, ne pensoient plus qu'à suivre le parti de ceux qui voudroient payer leur courage. Ainsi la France n'avoit rien à craindre pour ce Duché de la part de l'Empereur. D'un autre côté, François I. étoit hors d'état d'attaquer le Royaume de Naples, à moins qu'il n'engageât le Pape dans ses intérêts. Ces deux Princes n'oublioient rien pour l'attirer chacun dans son parti. On ne doutoit pas que Leon ne vînt à bout de conserver la Paix, si gardant une exacte neutralité, il employoit le crédit qu'elle lui donneroit, & l'autorité Pontificale à contenir la haine & l'inquiétude des deux Rivaux. Ce Pontife n'avoit aucune raison de souhaiter, ni d'exciter la Guerre, qui ne lui avoit jamais réussi; & même, il étoit de son intérêt de maintenir l'équilibre entre ces deux Puissances, dont chacune, si elle venoit à prendre le dessus, seroit en état de subjuguer l'Italie entiere sans aucun obstacle; en effet, il auroit eû à craindre pour les Etats de l'Eglise qu'il gouvernoit absolument, & pour la République de Florence, dont il pouvoit disposer en Maître: D'ailleurs, naturellement ami du repos, & voluptueux comme il l'étoit, sa prospérité & la licence où il vivoit, lui faisoient haïr les affaires, & il n'y avoit pas d'apparence que consacrant les jours entiers à la musique, à de ridicules spectacles de Farceurs & de Baladins, & même à des plaisirs encore moins convenables au Chef de l'Eglise, il songeât à faire la

Guerre. Outre cela, son faste & sa magnificence étoient si grands
1521. qu'on en auroit encore été frappé, quand bien même ce Pape fût descendu d'une longue suite de Rois; il avoit dissipé en fort peu de tems, par d'excessives dépenses & de folles libéralités, les trésors que son prédécesseur avoit accumulés avec tant de soin, & les sommes prodigieuses que les expéditions en Cour de Rome, & la création intéressée de mille nouveaux Offices avoient produites. Il étoit obligé de chercher sans cesse des moyens pour fournir à ses profusions, qui loin de diminuer augmentoient tous les jours: Enfin, il n'avoit point de parens dont l'élévation pût réveiller son ambition; & quoiqu'il désirât toujours avec ardeur de réunir Parme, Plaisance & Ferrare au S. Siége, ce motif ne paroissoit pas capable de le déterminer à troubler le repos du Monde; au contraire, il sembloit qu'il dût lui persuader de temporiser & d'attendre de favorables conjonctures; mais rien n'est plus vrai que nous n'avons point de plus cruel ennemi que la prospérité; cette dangereuse yvresse nous livrant à nos caprices, nous rend hardis au mal, & nous excite à troubler notre propre bonheur. Le Pape au milieu de la joie & des plaisirs, forme le dessein de s'unir avec l'Empire, ou la France, pour armer ces deux Puissances l'une contre l'autre. On ne sçait pas au juste le motif de cette résolution. Leon se crut peut-être déshonoré par la perte de Parme & de Plaisance, dont la conquête avoit immortalisé Jule II. Il put encore s'abandonner au desir de s'emparer de Ferrare. Peut être s'imaginoit-il que s'il mouroit sans se signaler, ce seroit une tâche à la mémoire de son Pontificat. Il pouvoit craindre aussi que le Roy de France & l'Empereur, désespérant de l'attirer dans leur parti, ne se déterminassent un jour à s'unir ensemble pour opprimer la liberté de l'Eglise: Enfin, j'ai oüi dire au Cardinal de Médicis son Favori, qu'il se flatoit qu'après avoir conquis d'abord Génes, & le Milanès sur la France, il viendroit ensuite aisément à bout d'enlever le Royaume de Naples à l'Empereur, & d'acquerir par ces exploits le titre glorieux de Libérateur de l'Italie, objet déclaré de toutes les démarches de son Prédécesseur; mais que comme il ne pouvoit exécuter ce dernier projet avec ses seules forces, il avoit formé le dessein d'appaiser le Roy de France, en donnant le Chapeau à quelques-unes de ses Créatu-

res, & par tous les autres bienfaits qu'il pourroit souhaiter, afin d'en obtenir des Troupes, comme si François I. eût dû se croire dédommagé de ses pertes en Italie, par celles qu'il y verroit faire à l'Empereur ; mais soit qu'il se fut déterminé par l'un de ces motifs, ou par tous ensemble, il tourna toutes ses pensées du côté de la guerre, & ne songea, comme nous l'avons dit, qu'à s'unir avec l'Empire ou la France ; mais afin de n'être pas opprimé par l'une ou l'autre de ces deux Puissances pendant qu'il négocieroit avec elles, & pour être en même tems plus à portée de faire la Guerre, il donna ordre à l'Evêque de Pistoya, (a) qui depuis fut Cardinal, de se rendre en Suisse pour y lever 6000 hommes. Les Cantons accorderent ces Milices sans difficulté, en faveur de l'Alliance que Leon avoit renouvellée avec eux après la Guerre d'Urbin. Ces Troupes passerent par le Milanès, & resterent plusieurs mois par ordre du Pape dans la Romagne & la Marche d'Ancône. La Paix où l'Italie étoit alors, fit raisonner les Politiques sur cette démarche de Leon, qui paroissoit se charger de la solde de ces Troupes sans nécessité ; pour empêcher qu'on ne pénétrât son dessein, il fit courir le bruit qu'il n'avoit eû d'autre vûe que de se garantir des intrigues & des entreprises que méditoient sans cesse les Rebelles à l'Eglise. Mais personne ne fut la dupe d'une si frivole raison ; les uns disoient que Leon craignoit la France ; d'autres, qu'il songeoit à s'emparer de Ferrare ; quelques-uns enfin, qu'il en vouloit au Royaume de Naples. Cette derniere conjecture étoit assez bien fondée. Le Pape & le Roy de France traitoient en secret contre l'Empereur, & méditoient d'attaquer conjointement le Royaume de Naples. Gaëte, avec tout ce qui est entre le Garigliano & l'Etat Ecclésiastique, eût été pour le Pape. Le second fils du Roy auroit eu tout le reste ; mais comme ce Prince étoit encore fort jeune, le Roy devoit le remettre entre les mains d'un Légat Apostolique qui résidant à Naples, gouverneroit le Royaume jusqu'à ce que le Prince fût Majeur. Par le même Traité, le Roy s'obligeoit d'aider le Pape à réprimer les sujets de l'Eglise, & ses Rebelles Vassaux ; condition, qui non seulement assuroit à Leon ses usurpations sur la Maison d'Est ; mais qui tendoit encore à contenter son

1521.

II. Le Pape & le Roy de France traitent ensemble contre l'Empereur.

(a) Antoine Pucci. Il étoit neveu du Cardinal Laurent Pucci.

ambition par la conquête du Duché de Ferrare.

1521. Pendant le cours de ces intrigues, François I. à la faveur des troubles d'Espagne, donna ordre à Lesparre frere de Lautrec, d'entrer en Navarre à la tête d'une Armée, pour y rétablir le légitime Roy. Dans le même tems (*a*) Robert de la Mark & le Duc de Gueldre, commençerent à troubler la Flandre. Le Général François soumit aisément la Navarre, qu'il trouva sans défense, & qui d'ailleurs chérissoit encore le nom d'Albret. Il prit Pampelune à la faveur de l'Artillerie, & marchant ensuite contre la Frontiére (*b*) du Royaume de Castille, il s'empara de Fontarabie, & pénétra jusqu'à Legrogno; mais comme il arrive assez souvent, ce qu'on avoit regardé comme préjudiciable à l'Empereur, lui fut au contraire très-favorable. Nous avons vû plus haut que toute l'Espagne étoit en combustion. D'un côté, le Peuple révolté contre son Prince avoit tiré de prison le Duc de Calabre, qui refusa de se mettre à la tête des Rebelles contre l'Empereur. De l'autre, un grand nombre de Seigneurs avoient pris les armes en faveur de Charle, pour mettre leurs biens à couvert de la licence populaire; mais les Espagnols, que la perte de la Navarre n'avoit point interressés, voyant les Frontiéres de Castille attaquées par l'Armée Françoise, & d'ailleurs ayant eû du desavantage contre les Partisans de leur Souverain, ils poserent les armes pour se réunir contre l'Ennemi commun.

III. François I. enleve la Navarre aux Espagnols.

IV. Alliance de ce Prince avec les Suisses.

Après l'heureuse expédition de la Navarre, la France auroit encore réussi dans une autre entreprise plus importante, si cette Couronne avoit sçû profiter de son bonheur: après bien des intrigues en Suisse, les Ministres de l'Empereur eurent le chagrin de voir préférer la France à leur Maître.

(*a*) C'étoit Robert II. Duc de Boüillon, surnommé *le Sanglier d'Ardenne*. La Cour Souveraine & les Pairs du Duché de Boüillon ayant décidé un Procès en faveur du Seigneur de Chimay, contre le Seigneur d'Eimeries; ce dernier eut recours à l'Empereur, qui reçut son appel. Robert piqué de cette atteinte à sa Souveraineté, s'unit avec le Roy de France, & fit la Guerre à l'Empereur, qui le dépouilla de son Duché, la France ne lui ayant fourni que de foibles secours. Robert IV. petit-fils de celui-ci, se remit en possession de ses Etats en 1552. par le moyen de Henri II. Ce fut par cette Guerre que commencerent les longs démêlés de Charle V. & de François I.

(*b*) Il y a dans l'original le Royaume de Catalogne; mais c'est une faute d'impression trop grossiere pour l'attribuer à l'Auteur. Fontarabie est dans le Guipuscoa Province éloignée de la Catalogne, & qui confine à la vieille Castille, dans laquelle se trouve Legrogno.

1521.

Les Cantons rejetterent l'alliance de Charle contre l'opinion de bien des gens, & même contre les espérances données à ce Prince. Le Traité portoit, que François pourroit lever en Suisse autant d'Infanterie qu'il voudroit pour quelque expédition que ce pût être, & que de leur côté ils n'accorderoient aucunes troupes contre lui. Mais lorsqu'il fallut ratifier cette Alliance qui s'étoit négociée à Rome de concert avec le Pape, on jetta des soupçons dans l'esprit du Roi; on lui représenta, que la duplicité de Leon, & la haine qu'il avoit marquée contre la France depuis son exaltation, devoient faire craindre quelque manœuvre secrete de sa part dans cette occasion : Qu'il étoit hors de toute vrai-semblance que le Pape voulût sincerement que le Roi, ou l'un des fils de France regnât à Naples : Qu'il n'ignoroit pas combien la France, si elle unissoit ce Royaume avec le Milanès, seroit redoutable au saint Siége : Qu'une amitié si vive & si prompte, après tant de haine, ne pouvoit manquer de cacher quelque mystere : Qu'ainsi le Roi prît bien garde de se laisser tromper, & de perdre le Milanès, en croyant s'emparer du Royaume de Naples. Qu'il faudroit envoyer une Armée en Italie pour cette conquête : Que le Pape d'intelligence avec l'Empereur, & par le moyen de ses 6000. Suisses, pourroit la tailler en pieces dans sa route par les Etats de l'Eglise : Qu'ensuite le Milanès seroit sans défense : Qu'aureste, quelque noirceur qu'il y eût dans cette politique, ce pouvoit être le dessein du Pape, qui n'ayant pû enlever le Milanès à la France par la force, auroit enfin résolu de mettre la fourbe & l'artifice en œuvre pour y réussir. Le Roi frappé de ces réfléxions, differa de ratifier le Traité. Peut-être attendoit-il d'ailleurs la fin de quelqu'autre négociation : Quoiqu'il en soit, il ne fit aucune réponse sur ce sujet. Le Pape, soit qu'en effet il usât d'artifice avec la France dans cette conjoncture, selon sa coutume, soit que le silence de cette Cour lui fit entrevoir la méfiance où elle étoit, soit enfin qu'il craignît que François n'informât l'Empereur de cette négociation, ce qui pourroit réunir ces deux Princes contre lui, prit la résolution de se liguer avec Charle-Quint contre le premier. Il y fut d'ailleurs engagé par le désir de recouvrer Parme & Plaisance, de s'immortaliser par quelque entreprise éclatante, & par le dépit que lui causoit la fierté de

V. Il differe de ratifier le Traité de Rome.

1521. Lautrec & de l'Evêque de Tarbes, chargés l'un & l'autre des affaires dans le Milanès. Ce Géneral & ce Prélat aigrirent Leon par le mépris qu'ils faisoient de ses Bulles, ausquelles ils refusoient de déferer. De son côté Charle V. irrité par l'expédition de la Navarre, n'eut pas de peine à traiter avec le Pape. Il en étoit d'ailleurs sollicité par les bannis de Milan, & par quelques personnes de son Conseil, jalouses du crédit de M. de Chiévres, qui étoit d'avis de ne pas rompre avec la France; mais ce qui hâta la conclusion de cette affaire fut, comme on le crut alors, l'espérance que conçut l'Empereur de regagner les Suisses par le crédit du Pape, & par le sien propre, avant que le Roi de France pût s'assurer d'eux par ses bienfaits.

VI. L'Empereur met Luther au ban de l'Empire.

La conduite de Charle V. à l'égard de Luther, acheva de mettre le Pape dans les interêts de l'Empire. Charle ayant donné un sauf-conduit à cet Héresiarque, l'avoit fait venir à la diéte de Wormes. Les Théologiens nommés par ce Prince pour examiner sa doctrine, ayant rapporté qu'elle étoit erronée & pernicieuse à la Religion, l'Empereur le mit au ban de l'Empire. Luther en fut si frappé, que si le Cardinal de saint Sixte Légat Apostolique (*a*) ne l'eût réduit au désespoir par ses menaces, on croit qu'il auroit abjuré ses erreurs, pourvû qu'on lui eût donné quelque dignité dans l'Eglise, ou de quoi subsister avec honneur.

VII. Ligue entre le Pape & l'Empereur.

Quoiqu'il en soit, le Pape & l'Empereur signerent un Traité à l'insçu de Monsieur de Chiévres. Ce Seigneur qui avoit eu jusqu'alors beaucoup de crédit sur l'esprit de l'Empereur, mourut fort à propos sur ces entrefaites, pour n'avoir pas le chagrin de voir ses conseils méprisés. Par ce Traité, l'un & l'autre s'obligerent à une défense réciproque, & Charle s'engagea de protéger la Maison de Médicis & la République de Florence; outre cela, il fut stipulé qu'on attaqueroit le Milanès dans le tems & de la maniere dont on conviendroit de part & d'autre. Qu'après la conquête de ce Duché l'Eglise auroit Parme & Plaisance,

(*a*) Guichardin se trompe ici par rapport au tems & au lieu. Ce fut à Ausbourg que saint Sixte parla durement à Luther plus d'un an avant la diéte de Wormes.

dont

dont elle jouiroit comme elle avoit fait ci-devant : Que François (a) Sforce, qui étoit alors à Trente, seroit mis en possession du Milanès, & maintenu dans ce Duché par les Confédérés, tant à cause de l'Investiture donnée à Ludovic son pere, qu'en vertu de la renonciation de Maximilien son frere : Que cet Etat ne pourroit prendre du sel pour son usage que dans les Salines de Cervia : Que le Pape auroit non seulement la liberté de faire la Guerre à ses Sujets & Vassaux rebelles, mais que l'Empereur seroit obligé de le seconder contr'eux, & sur-tout contre le Duc de Ferrare après l'expédition du Milanès. Outre cela, Charle voulut bien augmenter le Cens qu'il devoit au Pape pour le Royaume de Naples : Enfin il promit 10000 Ducats de Pension au Cardinal de Médicis sur l'Archevêché de Tolède qui venoit de vaquer ; & des Terres du même revenu dans le Royaume de Naples, pour Alexandre fils naturel de Laurent de Médicis Duc d'Urbin ; mais afin d'éclaircir sur quel fondement l'Empereur vouloit enlever le Milanès à la France, il est nécessaire d'exposer en peu de mots les prétentions de Charle sur ce Duché. Ses Ministres soutenoient que la maison d'Orléans n'avoit aucun droit solide à cet Etat, le Contrat de Mariage de Valentine n'ayant pas été ratifié par l'Empereur qui régnoit alors : Qu'actuellement le Milanès appartenoit immédiatement à l'Empire, parce que Maximilien, ayeul de Charle, avoit révoqué avec des clauses si marquées l'Investiture accordée à Ludovic Sforce, pour lui-même & pour sa postérité, que cette révocation avoit eû son effet, sur-tout à l'égard des enfans de ce dernier, qui n'ayant jamais possedé ce Duché, n'avoient pû fonder leur droit que sur une simple espérance, & non sur une possession effective : Qu'ainsi l'Investiture donnée à Louis XII. & à sa fille Claude, à condition qu'elle épouseroit Charle d'Autriche, étoit valable : Que ce Prince en avoit été dès lors investi par ce Contrat, y étant stipulé, que si ce Mariage manquoit de s'accomplir, sans qu'on pût l'en accuser, l'Investiture de Louis XII. & de sa fille seroit nulle, & que le Duché appartiendroit incontestablement à Charle : Que ces conventions anéantissoient la seconde Investiture donnée à Louis XII pour lui, pour la même Princesse Claude & le Duc d'Angoulême, cet Acte posté-

1521.

VIII. Prétentions de l'Empereur sur le Duché de Milan.

(a) C'est le Duc de Bari, dont il est parlé ci-dessus.

1521. rieur ne pouvant préjudicier aux droits d'un Mineur, qui d'ailleurs étoit sous la tutelle de Maximilien ; qu'ainsi François I. ne pouvoit faire aucun usage de la concession de l'Empereur Maximilien : Qu'il n'avoit jamais obtenu ni demandé d'autre Investiture : Qu'il ne pouvoit pas aussi se fonder sur la cession de Maximilien Sforce ; parce que l'autorité Impériale n'y étoit pas intervenue, & qu'un Fief cédé par le Vassal, sans l'aveu du Seigneur Suzerain, retournoit de plein droit à ce même Seigneur ; d'ailleurs, Maximilien Sforce n'ayant jamais possedé le Milanès en vertu d'aucune Investiture personnelle ; mais n'en ayant joui que sur un simple consentement de l'Empereur, il n'avoit pû transporter à personne des droits qu'il n'avoit pas.

IX. Vaines tentatives du Pape sur Génes, & sur le Milanès.

Le Pape & l'Empereur tinrent fort secret le Traité qu'ils venoient de signer, dans le dessein de surprendre Génes & le Milanès en même tems, par le moyen des Bannis, avant de faire la Guerre ouvertement. En conséquence de ce projet, les Galeres que l'Empereur avoit dans le Port de Naples, jointes à celles du Pape, devoient paroître tout d'un coup à la vûe du Port de Génes, & deux mille Espagnols étoient destinés à les monter. Jerôme Adorne avoit ordre de se trouver sur cette Flote, & devoit faire agir ses Amis & ses Partisans dans les Places de la Côte ; d'ailleurs François Sforce & Jerôme Moroné qui étoient à Trente, prirent des mesures avec les plus considérables d'entre les Bannis, pour attaquer à l'improviste les Garnisons Françoises, de Milan, de Parme, de Plaisance, & de Crémone ; Manfrede Palavicini, & Matto de Brinzi Chef de parti dans les Montagnes, devoient embarquer des Lansquenets sur le Lac de Côme, pour faire une tentative sur cette Ville, où ils se flatoient d'avoir de secretes intelligences. Après la réussite de ces projets, ou même de plus importans, plusieurs Gentilshommes exilés du Milanès avoient ordre de se rendre secrétement à Reggio, où Moroné se trouveroit un jour marqué, & d'entrer dans ce Duché avec trois mille hommes de pié, qui seroient levés en toute diligence. En même tems Leon fit tenir 10000 Ducats à François Guichardin, qui étoit depuis long-tems Gouverneur de Reggio & de Modéne, avec ordre de les remettre à Moroné, pour faire secrétement des levées. Guichardin devoit encore favoriser les desseins de

Moroné, sans rien laisser paroître qui pût donner au Roy de France aucun sujet de plainte contre les Ministres du S. Siége, ou faire soupçonner le Pape lui-même. 1521.

Mais quelques mesures qu'on eût prises, tous ces projets échouerent dans l'exécution ; l'Escadre composée de sept Galeres, quatre Brigantins & quelques Vaisseaux parut sans fruit à la vûe du Port de Génes. Le Doge averti du dessein des Ennemis, s'étoit précautionné contr'eux, & contre les troubles qui pouvoient s'exciter dans la Ville. C'est pourquoi l'Escadre fut obligée de se retirer dans la côte de Levant. L'expédition de Lombardie n'eut pas un succès plus heureux. Quelques-uns des Bannis qui étoient du secret le divulguerent indiscrétement, & dirent même que Moroné devoit se rendre à Reggio. Fréderic de Bozzolo informé de ces bruits, courut en instruire Lescun, Gouverneur de Milan à la place de Lautrec son frere, qui venoit de partir pour la France. Aussi-tôt Lescun rappelle les Gendarmes dispersés, se rend en diligence à Parme avec 400 Lances, & donne ordre à Fréderic d'y conduire 1000 hommes d'Infanterie de ses Places. L'avis de Bozzolo devint plus certain, par l'arrivée publique des Bannis à Reggio ; au lieu de suivre l'ordre qu'ils avoient de se rassembler en secret, ils firent ouvertement des levées aux environs de cette Ville, & se comportérent comme des gens qui sont sur le point d'exécuter quelque entreprise. Moroné même qui n'arriva qu'après eux, ne tint pas une conduite plus mesurée. Peut-être que son dessein étoit de brouiller tout-à-fait le Pape avec la France. Quoiqu'il en soit, tout le Monde vit bien que ces grands projets ne réussiroient pas ; cependant Lescun, pour dissiper entierement cet orage, résolut de sortir de Parme & d'aller se présenter à l'improviste devant Reggio le jour de la Fête de S. Jean-Baptiste ; il comptoit de surprendre les Bannis, ou bien quelques-uns d'entr'eux ; en cas qu'ils n'en vint pas à bout, il arriveroit du moins qu'ils prendroient la fuite au bruit de sa marche ; ou que le Gouverneur, qui n'étoit pas homme de Guerre, effrayé de n'avoir pour sa défense aucunes Troupes Etrangeres, ne manqueroit pas de livrer ces Bannis ; ou qu'enfin on pourroit pénétrer dans la Place à la faveur du désordre que la marche des Lances y causeroit. Guichardin soupçonna quelque chose de ce dessein, malgré

tout ce qui sembloit devoir le rassurer ; car l'entreprise de Gé-
1521. nes n'étant pas encore publique, étoit-il vrai-semblable que Lescun voulût entrer en armes dans les états du S. Siége, sans des ordres précis de la Cour de France, & donner ainsi occasion à la Guerre ; mais craignant tout de la vivacité Françoise, il écrivit sur le champ à Gui Rangoné, qui étoit alors dans le Modénois, de se rendre la nuit suivante à Reggio, afin d'avoir des Troupes pour résister aux Ennemis. Ensuite il fit entrer dans la Ville tout ce qu'il put des Milices levées par Moroné ; enfin il ordonna aux Habitans de Reggio, dont il connoissoit l'antipatie pour les François, de se tenir prets à se rendre à la garde des Portes, dès qu'on donneroit le signal. La chose arriva comme Guichardin l'avoit prévû. Le lendemain matin le Général François parut à la tête de 400 Lances, suivi d'un peu loin par Fréderic de Bozzolo, qui conduisoit 1000 hommes de pié. Lescun s'étant approché de la Ville, députa Bonneval l'un de ses Capitaines vers le Gouverneur, pour lui demander une entrevûe, qu'il obtint facilement. On choisit pour le rendez-vous la Poterne du Ravelin de la Porte qui regarde la Ville de Parme, sans autre sûreté de part & d'autre que la bonne foi réciproque. Aussitôt Lescun s'y rendit avec plusieurs Gentilshommes ; & le Gouverneur ne se fit pas attendre. Il y eut d'abord des deux côtés de grandes plaintes. Lescun dit qu'il étoit surpris que dans un tems, où le Pape & le Roy étoient alliés, on donnât retraite dans les Etats de l'Eglise à des Bannis ameutés pour troubler le Milanès. Guichardin répondit qu'il n'étoit pas moins surpris, que dans les mêmes circonstances Lescun eût fait entrer des Troupes sur les terres du Pape. Cependant on ouvrit une des Portes de la Ville pour y faire entrer une voiture chargée de farine ; comme les François s'étoient répandus autour de la Place, Bonneval qui se trouva près de cet endroit, poussa vers cette Porte avec quelques Gendarmes pour la forcer ; on le reçut avec beaucoup de vigueur, & la Porte se referma d'abord. Le bruit de cette attaque inopinée ayant percé jusqu'à l'endroit où se tenoit la Conférence, quelques-uns des Habitans & des Bannis postés dans le Ravelin, firent feu sur la suite de Lescun. Alexandre Trivulce mourut deux jours apres d'une blessure qu'il reçut malheureusement ; car il s'étoit opposé de

tout son pouvoir à cette expédition. Le reste s'enfuit, & l'on ne tira pas sur Lescun, dans la crainte de tuer en même tems le Gouverneur. Le Général François plein de frayeur, se plaignit amérement de cette perfidie apparente, ne sachant s'il devoit rester ou prendre la fuite; mais Guichardin lui prenant la main, & le rassurant, Lescun le suivit sur sa parole dans le Ravelin avec un seul Gentilhomme François nommé (*a*) la Motte; aussi-tôt le bruit courut parmi les Gendarmes que le Général étoit prisonnier. Dans cette consternation, ils se mirent à fuir avec tant de désordre, que la plûpart jetterent leur Lances pour se sauver plus promptement. Cependant, cette frayeur ne fut pas générale, & il en resta quelques-uns pour attendre le résultat de l'entrevûe. Après qu'elle eut duré fort long-tems, & que Lescun vit clairement que les siens avoient causé ce désordre, le Gouverneur lui tint parole & le renvoya, conformément aux ordres du Pape, qui portoient de ne rien faire qui pût offenser la France. Quelque chose qu'en ayent dit certains Politiques, la détention de ce Général n'auroit causé aucun mouvement dans le Milanès. A la vérité, la Gendarmerie s'enfuit, mais n'ayant pû être poursuivie, à cause du peu de Cavalerie qu'il y avoit alors dans la Place, elle se remit bien-tôt de sa frayeur, & se rallia dès qu'elle eût rencontré Fréderic de Bozzolo, qui s'avançoit avec son Infanterie. D'ailleurs, le trouble que la premiere nouvelle de la prise de Lescun & de la déroute des Lances, avoient causé dans les Villes de Parme & de Milan, cessa par l'assurance qu'on y eut bien-tôt du salut de cette Cavalerie. Supposé qu'elles ne se fussent pas rassurées, il auroit fallu faire marcher une Armée dans le Milanès, & l'on n'en avoit point alors. Enfin, quelle suite pouvoit avoir la prise de Lescun, que plusieurs autres Officiers capables de commander auroient aisément remplacé. Dès qu'il eut quitté le Gouverneur, il prit le chemin de Coriago, Village à six milles de Reggio. Il n'y eut pas plûtôt rassemblé ses Troupes, qu'il se rendit dans le Parmesan & passa la Lenza, après avoir député la Motte à Rome, pour rendre raison des motifs de sa derniere expédition, & supplier Sa Sainteté de chasser de ses Etats les Bannis du Milanès, pour satisfaire au Traité, qui subsistoit entre la France & Rome.

1521.

(*a*) Nos Historiens le nomment *la Motte Groüin.*

1521.

X.

Le tonnerre tombe au Château de Milan.

* *A guisa d'un fuoco.*

Sur ces entrefaites les François eurent comme un présage des malheurs qu'ils éprouverent bien-tôt ; ils en furent d'autant plus effrayés, qu'il n'y avoit alors aucun lieu de craindre un pareil accident. Une espece de feu * tomba tout-à-coup sur des barils de poudre à canon qu'on avoit tirés du Château de Milan, pour les conduire à différentes Villes : ce fut le jour de la Fête de S. Pierre après le coucher du Soleil, & dans un tems où le Ciel n'étoit couvert d'aucun nuage. La poudre s'enflâmmant avec furie, fit sauter de dessus la porte du Château une belle Tour de marbre où étoit l'Horloge de la Ville. Le mur, les chambres, & les maisons contigus à cette Tour s'écroulerent en même tems. Le bruit de la poudre & des ruines qu'elle causoit, augmenté par de violens coups de Tonnerre, ébranla toute la Ville de Milan. On voyoit voler çà & là des masses énormes, & des éclats de pierres qui tuerent plusieurs personnes. Il y en eut aussi un grand nombre d'ensevelies sous les ruines, qui couvrirent tellement toute la Place devant le Château, qu'on en fut dans une surprise générale, & l'effort de la poudre fut si terrible, qu'il y eut des Pierres emportées à cinq cens pas de cet endroit. On se promenoit dans la Place pour y prendre le frais lorsque cet accident arriva. C'est pourquoi, plus de 150 soldats de la Garnison du Château furent écrasés. Le Commandant de ce Fort, & celui d'un autre plus petit furent si frappés de ce malheur, aussi-bien que le reste des François, & le mur se trouva tellement ruiné, que le Peuple de Milan auroit pû se rendre maître du Château pendant la nuit, s'il l'avoit tenté.

Cependant, le Pape saisit l'occasion de la marche de Lescun contre Reggio, pour justifier sa conduite. Ayant donc assemblé le Consistoire, il y peignit avec les plus odieuses couleurs l'expédition de ce Général ; & sans parler de l'Alliance secrete qu'il venoit de contracter avec l'Empereur, ni de la tentative sur Génes, il dit qu'après l'entreprise de Lescun on ne pouvoit plus douter des dispositions de la France à l'égard du S. Siége : Que pour se mettre à couvert de ses armes, il étoit dans la nécessité de se liguer avec l'Empereur, qui s'étoit toujours conduit en véritable Prince Chrétien, & sur-tout à la Diette de Wormes, où son zéle pour la Religion avoit si vivement éclaté. C'est pourquoi Leon X. & Dom Juan Manuel

Ambaſſadeur de Charle V. faiſant ſemblant de négocier l'Alliance déja concluë, Proſper Colonne qui devoit avoir la conduite de la Guerre, fut auſſi-tôt mandé pour prendre des meſures, afin d'agir ouvertement, l'artifice & la ſurpriſe n'ayant pas réuſſi : la tentative ſur la Ville de Côme n'avoit pas en effet été plus heureuſe que les précédentes. Palavicini & Matto de Brinzi s'étoient préſentés durant la nuit devant cette Ville avec 800 hommes de pié, partie Allemans, partie Italiens. Antoine Ruſco Habitant de cette Ville, devoit les introduire dans la Place, par une ouverture qu'il avoit promis de faire à la muraille attenant ſa maiſon. Ils s'étoient flatés qu'enſuite ils ne trouveroient pas beaucoup de réſiſtance de la part de la Garniſon Françoiſe, qui n'étoit pas nombreuſe ; mais après avoir attendu aſſez long-tems, ils furent bien ſurpris de ſe voir attaqués par le (*a*) Gouverneur, qui, quoiqu'il eût joint quelques-uns des plus fidéles Habitans à ſes Troupes, étoit encore inférieur aux Ennemis. Néanmoins malgré ce déſavantage, il eut ſi peu de peine à les diſſiper, que le bruit courut que le Capitaine des Lanſquenets avoit été gagné par argent. Le Gouverneur fit couler à fond trois Barques, en prit ſept, & fit pluſieurs Priſonniers. Palavicin & Matto qui ſe ſauvoient au travers des Montagnes furent de ce nombre ; à l'égard des Allemans qui furent pris, on leur rendit la liberté. Les autres Priſonniers furent conduits à Milan, où ces deux Officiers furent tirés à quatre chevaux. Dans leur interrogatoire ils accuſerent Barthelemi Ferrero Milanois, fort accrédité dans cette Ville, d'entretenir de ſecretes liaiſons avec Moroné. On ſe ſaiſit auſſi-tôt du coupable & de ſon fils. Le pere avoüa que Moroné l'avoit fait preſſer par des Exprès, de conſpirer contre le Roy, il ſubit le même ſupplice que les deux autres, pour n'avoir pas révélé les intrigues de ce Rebelle. 1521.

Le Pape ſur le point de faire la Guerre en Lombardie, comprit de quelle importance le Mantouan pourroit être dans ces conjonctures. Il fit donc Général des Troupes de l'Egliſe (*b*) Fréderic Marquis de Mantoue, & lui aſſigna la ſolde de 200 Lances, & d'autant de Chevaux-Legers ; Fréderic avant d'ac-

(*a*) C'étoit le Capitaine *Garou* Gaſcon.

(*b*) Fréderic de Gonzague II. du nom, fils de François, mort au mois de Mars 1519. Fréderic mourut en 1540. après que Charle V. eut érigé le Marquiſat de Mantoue en Duché.

cepter cet emploi, renvoya le Collier de l'Ordre de S. Michel au Roy de France.

1521.

XI. Mesures du Pape & de l'Empereur pour la Guerre du Milanès.

Cependant, Prosper Colonne qui venoit de se rendre à Rome, conseilla d'ouvrir la Guerre dans le Milanès dès qu'on le pourroit, & d'y faire entrer par les confins des Etats de l'Eglise la Gendarmerie du Pape & des Florentins, composée de 600 Lances, en y comprenant celles du Marquis de Mantoue: elles devoient être jointes par les Gendarmes que l'Empereur avoit dans le Royaume de Naples, & dont le nombre étoit presque le même. Il dit qu'il falloit lever 6000 hommes d'Infanterie Italiens: Ajoûtant, que les 2000 Fantassins Espagnols qu'Adorne avoit sous ses Ordres dans la côte de Génes, & 2000 autres que le Marquis de Pescaire devoit amener du Royaume de Naples, joindroient l'Armée au rendez-vous entre Modéne & Reggio: Que le Pape & l'Empereur payeroient en commun quatre mille Lansquenets & deux mille Grisons, ausquels on joindroit les deux mille Suisses demeurés au service de l'Eglise. Les autres Troupes de cette Nation s'ennuyant d'une longue inaction, & voyant approcher le tems de la récolte, avoient repris le chemin de leurs Montagnes, malgré les efforts de Leon, qui par cette retraite perdit cent cinquante mille Ducats, qu'il avoit donnés pour les faire venir. Cependant, le Pape & l'Empereur résolurent de presser vivement les Cantons de leur accorder six mille hommes, conformément au Traité de cette République avec le S. Siége, & de ne donner aucunes Troupes à la France. Leon pour obtenir ce dernier Article, représenta que le Traité fait avec cette Couronne étoit postérieur à l'Alliance qu'il avoit avec eux. Si les Cantons se rendoient aux instances du Pape, on devoit attaquer le Milanès du côté de Côme. Charle & Leon se flatoient d'exciter sans peine un soulevement dans ce Duché par le moyen des Bannis, dont plusieurs étoient d'une naissance distinguée. Les Peuples de cet Etat que Louis XII. s'étoit conciliés n'avoient que de l'aversion pour son Successeur; à cause de la licence, où les Troupes Françoises, faute d'être bien payées, vivoient à Milan, & dans les autres Places. François I. n'étoit pas en état de leur fournir exactement la solde, tant à cause des dépenses superflues qu'il avoit bien voulu faire,

que

partie à cause de celles qu'il n'avoit pû éviter. Ses Ministres même rassurés par sa négligence, ne rendoient pas la justice avec la même exactitude que sous le regne de Louis XII. qui sur-tout avoit à cœur la félicité des Milanois. D'ailleurs, ce Peuple ne voyoit qu'avec chagrin les Troupes loger continuellement dans ses maisons, quoiqu'il ne fût pas obligé de les nourrir. Ce n'est pas que la chose n'eût été pratiquée sous le dernier Roy, qui pour leur rendre cette gêne plus supportable, leur avoit allégué l'exemple de la Ville de Paris; mais la situation actuelle des choses rendoit cette incommodité plus fâcheuse. Enfin, le Peuple étoit sollicité à la révolte par son goût pour la nouveauté, & par le desir si naturel à tous les hommes de s'affranchir des maux présens, sans craindre l'avenir. 1521.

XII. Préparatifs de François I. pour la défense du Milanès.

La nouvelle du Traité conclu entre le Pape & l'Empereur, & des préparatifs qu'ils faisoient en conséquence étant parvenue à la Cour de France, on résolut de repousser leurs efforts. Lautrec, que ses propres affaires avoient attiré près du Roy eût ordre de repasser les Monts en diligence. Ce Général connoissant la négligence & la légereté du Prince, & de ses Ministres, vouloit qu'avant de partir on lui remît 300000 Ducats, qui, disoit-il, suffiroient à la défense du Milanès; mais enfin il se rendit aux instances du Roy & de sa mere, qui conjointement avec ceux qui avoient soin des finances, l'assurerent qu'il trouveroit cette somme à son arrivée dans le Milanès. Il ne tarda donc pas à partir, après être convenu avec le Roy de joindre aux Troupes de ce Duché 600 Lances & 6000 hommes de pié, que les Venitiens, conformément à leur Traité avec la France, offroient dans ces conjonctures, faisant même déja marcher la Gendarmerie dans le Veronois & le Bressan. On avoit encore arrêté que François prendroit à sa solde dix mille Suisses, que les Cantons lui permettroient sans doute de lever, en faveur du nouveau Traité: qu'il feroit passer en Italie six mille Avanturiers; & qu'enfin on leveroit de l'Infanterie Italienne. Lautrec se flatoit que ces Troupes suffiroient pour donner Bataille, ou du moins à mettre de bonnes Garnisons dans les Places; & qu'en suivant ce dernier parti il gagneroit du tems, & fatigueroit des Ennemis trop foibles pour soutenir long-tems le poids de la Guerre. En effet, la prodigalité de Leon, & la Guerre d'Urbin avoient épuisé

les finances de ce Pontife. A l'égard de l'Empereur, ses Etats ne
1521. pouvoient fournir aux frais d'une longue Guerre. D'un autre côté, Lautrec se flatoit que le Duc de Ferrare, craignant que Leon n'usurpât son Duché, si ce Pontife avoit le dessus dans le Milanès, prendroit les armes pour rentrer dans les Places qui lui avoient été enlevées, ou du moins se mettroit sur la défensive, & par ce moyen obligeroit le Pape à garnir ses Frontiéres, ce qui feroit une diversion en sa faveur.

Pendant qu'on se préparoit ainsi de part & d'autre à la Guerre, François I. ne négligeoit rien pour adoucir l'esprit du Pape; mais tous ses efforts ne purent rien gagner. Sur ces entrefaites Prosper Colonne se rendit à Bologne, où il rassembla toutes ses Troupes, & sans attendre celles du Royaume de Naples & d'Allemagne, il vint se poster sur la Lenza, à cinq milles de Parme, après avoir mis en sûreté Modéne, Reggio, Ravenne, & Imola contre les surprises du Duc de Ferrare. Il espéroit que les Cantons refuseroient des Soldats au Roy de France, qui se verroit ainsi forcé d'abandonner le Milanès, où il étoit d'ailleurs haï des Peuples; mais l'événement trompa ses espérances. Le Cardinal de Sion, de concert avec les Ministres du Pape & de l'Empereur, fit de vains efforts pour faire échouer la demande du Roy. George Soprasasso eut ordre de se rendre à Milan avec 4000 Valesans. Lautrec ayant reçu ce renfort, envoya Lescun son frere à Parme avec 400 Lances & 5000 Italiens, commandés par Fréderic de Bozzolo: D'un autre côté, les Venitiens assembloient leurs Troupes à Pontevico, pour les envoyer dans le Milanès; & le Duc de Ferrare faisoit tous les jours de nouvelles levées. C'est pourquoi, Prosper voyant qu'il avoit besoin de Troupes plus nombreuses que les siennes, demeura sept jours dans son poste, sans faire aucun mouvement. Il reçut en cet endroit 400 Lances, qu'Antoine de Leve amenoit du Royaume de Naples. Le Marquis de Mantoue le joignit aussi avec une partie de ses Troupes; ce Prince avoit été nommé Capitaine Général des Troupes de l'Eglise, comme on l'a vû plus haut. Cependant, son arrivée ne diminua en rien l'autorité de Prosper Colonne, qui sans avoir aucun titre devoit, suivant l'intention du Pape & de l'Empereur, commander toute l'Armée en Chef. François Guichardin même, Com-

missaire Général de l'Armée, mais dont l'autorité s'étendoit plus loin que celle qui pour l'ordinaire est attachée à cette Place, avoit toutes les Troupes de l'Eglise, & nommément le Marquis de Mantoue sous ses ordres. Prosper conduisit ensuite l'Armée à S. Lazzaro, qui n'est qu'à un mille de Parme, sur le chemin qui conduit à Reggio, dans la résolution d'attendre en cet endroit l'arrivée de l'Infanterie Allemande, & du Marquis de Pescaire, qui devoit amener du Royaume de Naples 300 Lances & 2000 hommes de pié Espagnols. Dans cet intervalle, il s'occupoit à ruiner les Moulins à farine des Parmesans, & à détourner les eaux. Cependant, les démarches des Venitiens causerent quelque changement dans les affaires. Ces Républicains voulant faire plaisir à la France, envoyerent une partie de leurs Troupes dans le Veronois, pour s'opposer au passage des Allemans. D'ailleurs, ces derniers avoient déclaré en arrivant à Inspruk, qu'ils comptoient recevoir la solde du premier mois dans la Ville de Trente, & même attendre au pié de la Montagne de Montebaldo qu'on envoyât de la Cavalerie pour assurer leur marche jusqu'au Camp. C'est pourquoi, Prosper donna ordre à 200 Chevaux-Legers de se rendre à Mantoue, d'où s'étant joints avec 2000 hommes des Milices du Pays, ils devoient aller escorter les Allemans. Le Marquis s'étoit aussi engagé de leur prêter son Artillerie; car pour se concilier les bonnes graces du Pape & de l'Empereur, il agissoit dans cette occasion, non comme étant à leur solde, mais comme s'il eût eu ses propres intérêts à défendre. Il n'étoit pas si facile de satisfaire à l'autre demande des Lansquenets. Le Pape qui devoit fournir sa cotte part & celle de l'Empereur, auroit été nécessité de faire passer cet argent par les Etats des Venitiens, dont il avoit tout à craindre; il survint d'ailleurs une autre difficulté de la part des Allemans. Ils n'eurent pas plûtôt appris que les Venitiens se disposoient à disputer le passage, qu'ils exigerent une escorte plus nombreuse, ne donnant même aucune réponse décisive, ni sur le tems où ils passeroient la Montagne, ni sur la route qu'ils vouloient prendre. Cette incertitude fut cause que le Marquis de Pescaire, qui étoit déja dans le Modénois, marcha vers le Mantouan pour les contenter, & se fit envoyer du Camp cent hommes d'Armes & 300 hommes d'Infanterie Espagnole. Enfin, les Lansquenets ne

1521.

voulant pas même attendre jusqu'au terme qu'ils avoient
1521. fixé, l'accourcirent de cinq jours, déclarant que si l'Escorte n'arrivoit pas dans vingt-quatre heures à leur poste, ils étoient résolus de repasser en Allemagne. Il étoit impossible au Marquis de Pescaire de les joindre à tems : c'est pourquoi, l'on fit partir en toute diligence Gui Rangoné & Louis de Gonzague ; mais toutes ces démarches étoient superflues. Prosper avoit toujours assuré que les Venitiens ne pourroient jamais fermer les passages à six mille hommes d'Infanterie, Allemans & Grisons. En effet, le Sénat bien éloigné d'attirer la Guerre sur les Etats de la République, & dont l'unique but avoit été de satisfaire en apparence les François, fit retirer les Troupes Venitiennes la veille du jour marqué par les Allemans pour se mettre en marche. Cet obstacle étant levé, ces Troupes se rendirent à Valleggio, & delà dans le Mantouan ; après quoi elles joignirent l'Armée à S. Martin, où Prosper étoit venu camper la veille à l'arrivée du Marquis de Pescaire, après avoir demeuré treize jours à S. Lazzaro. Ensuite, on délibéra sur le parti qu'on avoit à prendre, & le Conseil de Guerre se partagea. Les uns vouloient assieger Parme, comme étant la premiere Place Frontiére, & parce qu'il seroit dangereux de la laisser derriere l'Armée ; dont les convois seroient exposés aux courses de la Garnison, aussi-bien que les Villes situées entre Parme & Bologne. Ils ajoûtoient qu'elle n'étoit défendue que par des Milices faites à la hâte & de peu de valeur : Que même il en désertoit tous les jours quelques Soldats qui venoient se rendre au Camp faute de payement, & de farines dans la Place : Que sa grandeur la rendoit difficile à défendre : Que le Peuple y étoit indisposé contre les François : Et que malgré son abattement il se ranimeroit à la vûe de l'Armée devant ses murs : Qu'enfin, il seroit aisé de vaincre des gens qui se verroient dans la nécessité d'être en garde contre les Habitans ; tandis qu'ils auroient différentes attaques à soutenir au-dehors. Ceux qui n'étoient pas de cet avis, disoient au contraire, que la Place étoit en bon état, & la Garnison assez forte pour se bien défendre : Qu'il ne falloit pas croire qu'elle fût beaucoup affoiblie par les Déserteurs, que ce n'étoient que des misérables, & qu'il y étoit resté des Troupes aguerries, soutenues d'ailleurs par une nombreuse Gendar-

merie Françoiſe : Que ſi Leſcun, Fréderic de Bozzolo, & tant d'autres Officiers n'avoient pas été sûrs de la valeur de ces Soldats, ils n'auroient jamais pris le parti de ſe renfermer dans la Ville de Parme : Qu'actuellement que la methode de la Guerre venoit d'être changée, & la défenſe des Places perfectionnée, il étoit très-difficile de réuſſir dans les ſiéges. Que ſi la premiere entrepriſe de l'Armée venoit à manquer, que deviendroit la réputation de leurs Armes ? Que l'on convenoit généralement qu'il faudroit battre les murs au moins par deux endroits, ce qui ſeroit difficile, vû le peu d'Artillerie & de Munitions qu'on avoit ? Qu'il faudroit néceſſairement attendre quelque jours pour en avoir davantage : Que ce délai non ſeulement feroit perdre du tems, mais qu'il fourniroit encore à Lautrec, qu'on attendoit de jour en jour à Crémone, le moyen de joindre l'Armée Venitienne, la plus grande partie des Suiſſes qui étoient arrivés, & de recevoir les Volontaires que le Roy de France avoit fait partir : Qu'il étoit à craindre que durant le ſiége de Parme, il ne vint à ſe ſaiſir de quelque poſte, d'où ſans riſquer d'être forcé au combat, il pût troubler les Fourages & les Convois que l'Armée tiroit chaque jour de Reggio, & qui ſouffroient déja beaucoup des courſes de la Garniſon de Parme : Qu'il étoit plus sûr de ſe munir de vivres pour quelques jours, & laiſſant Parme derriere l'Armée, d'aller ſurprendre Plaiſance, Ville plus vaſte que la premiere, & preſque ſans défenſe, ſans Munitions, & où le Peuple n'étant pas moins Ennemi des François que les Parmeſans, avoit plus de moyens de leur nuire : Qu'ainſi, il y avoit toute apparence qu'on viendroit à bout de la forcer d'abord. Proſper qui favoriſoit cet avis, ajoûta qu'il connoiſſoit l'endroit par où François Sforce s'étoit introduit ſans obſtacle autrefois dans cette Ville, lorſque ſuivi des Troupes Milanoiſes, dont il étoit Général, il la reprit ſur les Venitiens, qui s'en étoient ſaiſis après la mort de Philippe-Marie Viſconti : Qu'il y trouveroit des vivres en abondance, & que cette conquête procureroit tant de facilité pour attaquer Milan, que les François ſeroient dans l'obligation d'y jetter preſque toutes leurs forces, ce qui mettroit les Villes voiſines de Parme à couvert de leurs Armes : Qu'il ſe flatoit même, qu'en paſſant ſeulement le Pô avec ſes Chevaux-Legers, & marchant en diligence vers Milan, cette Ville prendroit les Armes en 1521.

1521. sa faveur à la premiere nouvelle de son arrivée : ç'avoit été son dessein avant son départ de Bologne ; dans ces idées il ne s'étoit pas mis en peine d'avoir une nombreuse Artillerie ni beaucoup de Munitions, comptant peu d'assiéger des Places. Les sentimens étant ainsi partagés, les principaux Officiers résolurent secrétement de pourvoir à la subsistance de l'Armée pour quatre jours au moins ; & de faire marcher ensuite 500 Gendarmes, une partie des Chevaux-Legers, l'Infanterie Espagnole, & 1500 hommes de pié Italiens vers Plaisance. Le reste de l'Armée ne pouvant faire tant de diligence, devoit les suivre avec l'Artillerie, les Vivres, & le Bagage. Ils comptoient que la Ville ouvriroit ses portes aux premieres Troupes ; qu'en tout cas, ils fermeroient les passages aux secours qui voudroient s'y jetter, & qu'elle se rendroit sûrement dès que toute l'Armée seroit devant les murs ; mais la veille du jour marqué pour cette expédition, quelques Cavaliers François ayant traversé le Pô, s'avancerent jusqu'à Busseto, ce qui fit croire que toute leur Armée avoit passé ce Fleuve ; on différa donc la marche jusqu'à ce qu'on fût pleinement informé de la vérité. Pour s'assurer de l'état des choses, Jean de Médicis Commandant de la Cavalerie Legere du Pape, sortit avec quatre cens Chevaux, & quelques heures après on sçût certainement que ces Cavaliers avoient repassé le Pô, & que Lautrec ne faisoit aucun mouvement. On se préparoit à marcher, lorsque la jalousie fit naître une contestation entre Prosper & le Marquis de Pescaire, qui n'étoient déja pas trop unis avant ce démêlé. Prosper vouloit se mettre à la tête de ceux qui devoient marcher les premiers, le Marquis soutenoit de son côté, qu'il étoit peu convenable que l'Infanterie Espagnole, dont il étoit Capitaine Général, fut commandée par un autre que lui. Cette rivalité entre les Généraux, qui nuit souvent aux affaires des Princes, rompit l'entreprise de Plaisance. La diversité des avis, & la lenteur naturelle de Prosper, auroient encore reculé les opérations de la Guerre, si le Commissaire des Troupes Pontificales n'avoit représenté avec force combien de nouveaux délais fâcheroient Sa Sainteté, auprès de laquelle il s'étoit efforcé d'excuser les premiers d'abord par la lenteur des Espagnols, & par celle des Lansquenets ensuite ; ajoutant qu'il lui seroit

impossible à présent de trouver des prétextes pour colorer l'inaction des Troupes. Ces remontrances réunirent les différens partis, & sans délibérer, tous furent d'avis de marcher à Parme. Cette brusque résolution fut prise avec tant d'ardeur, que ceux même qui s'y opposoient la veille, disoient hautement que la Place ne tiendroit pas, vû les fréquentes désertions que la disette de vivres & d'argent y occasionnoient; néanmoins, on fut obligé d'attendre encore quelques jours pour faire venir du canon de Bologne, & pour faire les préparatifs d'un siége en forme. La négligence de Prosper ou son changement d'avis, donna le tems à Lautrec de rassembler les Troupes qu'il attendoit de France, de Venise, & de Suisse: Exemple qui doit instruire les Capitaines à se munir dès l'entrée d'une Campagne de ce dont ils peuvent avoir besoin à tout événement, vû la nécessité où ils se trouvent le plus souvent de changer leur premier dessein. Cependant l'Armée demeuroit dans l'inaction, & toutes les opérations de la Guerre se réduisirent à quelques Escarmouches aux environs de la Ville de Parme. Enfin après avoir occupé treize jours le poste de San-Martino, Prosper fit passer la Parma durant la nuit à ses Troupes. Elles camperent sur le chemin de Rome, dans les Fauxbourgs de la Porte de Santa-Croce qui regarde Plaisance. Lescun y avoit fait mettre le feu la veille, pour empêcher l'Ennemi de se mettre à couvert dans ce poste, soupçonnant qu'on en vouloit à Parme. Cette Place est divisée par la Riviere de la Parma, guéable par tout, si ce n'est dans des tems de pluies. La moins considérable partie de cette Ville, dont elle fait environ le tiers, qu'on appelle le Codiponté, donne du côté de Plaisance, & n'est habitée que par le plus commun Peuple: ce fut cet endroit qu'on choisit pour établir l'Armée, à cause de la facilité qu'on y avoit de couper les secours qui voudroient se jetter dans la Place. D'ailleurs les murs étoient de peu de défense de ce côté-la, & bâtis de maniere que les Assiégés ne pourroient tirer sur le flanc des Assiégeans.

1521.

XIV. Siége de Parme.

Le Marquis de Pescaire, qui s'étoit chargé la veille d'examiner la Place conjointement avec quelques Officiers, rapporta qu'on pouvoit toujours commencer à faire agir l'Artillerie; mais on crut devoir abattre auparavant une forte Tour qui étoit sur la Porte: la maçonnerie en étoit si solide qu'on fût un jour à la raser;

ainsi l'on ne put dresser de Batterie que la nuit suivante à la gau-
1521. che de cette Porte. On avoit eu dessein d'en établir une seconde à la droite, afin de faire brêche des deux côtés. Les Généraux se flatoient de diviser par ce moyen les forces des Assiégés, presqu'autant que l'auroient pû faire deux attaques éloignées l'une de l'autre, mais alors impraticables, à cause du peu d'Artillerie qu'on avoit. Elle ne consistoit effectivement qu'en six canons & deux coulevrines; d'ailleurs une haute chaussée qui couvroit le fossé du côté droit, auroit empêché les boulets de parvenir jusqu'à la muraille, & l'on avoit trop peu de tems pour applanir cet obstacle De l'autre côté le canon eut bien-tôt ruiné le mur, trop foible & trop vieux pour résister: à la vûe de deux larges brêches, les Officiers parloient d'une maniere vague de donner l'assaut le jour même. Le Marquis de Pescaire qui conjointement avec l'Infanterie Espagnole dirigeoit le feu du canon, commanda quelques Fantassins pour s'approcher des murs, afin d'examiner, s'il étoit possible, l'état des défenses intérieures. Ces Soldats montés sur la brêche crierent de toutes leurs forces que l'Armée pouvoit avancer. Aussi-tôt l'Infanterie Espagnole & Italienne accourut en désordre, & commençoit à grimper sur la brêche, où même Jerôme Guichardin Capitaine d'Infanterie fut tué, lorsque les Officiers Généraux ne croyant pas qu'une attaque si peu réglée pût réussir, firent sonner la retraite. Cet accident ralentit l'ardeur des Assiégeans, ou du moins fournit un prétexte de ne pas donner l'assaut ce jour-là. On continua le lendemain à foudroyer la partie du mur qui étoit encore entre les deux brêches. Le bruit courut dans l'Armée, qu'il seroit difficile de forcer la Place d'un seul assaut, à cause des retranchemens construits en dedans par les François; les Généraux pour s'assurer de la vérité, commanderent deux Fantassins de chaque Nation; mais soit que ces Soldats manquassent de courage, soit que leur observation fût légere, soit peut-être, comme beaucoup de gens le crurent, qu'on les eût gagnés, ils dirent qu'il y avoit huit ou neuf piés de de la brêche à l'esplanade du Rempart, derriere lequel on avoit creusé un fossé très-profond, soutenu par de bonnes défenses. Sur ce rapport on résolut d'avoir recours aux Mines & à la Sappe. Le but de ce dessein étoit de faire crouler le mur en dedans pour combler le fossé, qu'on disoit être au pié du rempart

rempart en dedans. Ensuite, dès qu'on auroit reçu les deux Canons de Mantoue, on devoit établir une autre Batterie à la droite de la Porte, contre un endroit où le mur venant à tourner au bout d'un long espace en droite ligne, forme un angle, d'où l'on pourroit prendre les Assiégés en flanc, dès qu'on se seroit logé sur la Brèche. On commença donc à faire usage de la Mine & de la Sappe, mais avec une extrême lenteur, tant à cause de la difficulté du terrain, que du défaut de munitions nécessaires, dont Prosper toujours incertain ne s'étoit pas encore fourni. Cependant, Lautrec qui n'avoit si fort différé sa marche, qu'à cause du retardement des Troupes qu'il attendoit, parut enfin sur le Pô, à la tête de la meilleure partie, qu'il avoit rassemblée. Il avoit 500 Lances, environ 7000 Suisses, 4000 hommes d'Infanterie arrivés de France, sous la conduite de Mr. (*a*) de S. Valier, qui le joignirent le jour qu'il se mit en marche; 400 Gendarmes & quatre mille hommes de pié, Venitiens, commandés par Théodore Trivulce & André Gritti; l'un en qualité de Gouverneur, & l'autre de Provéditeur. Le Duc d'Urbin & Marc-Antoine Colonne servoient dans l'Armée; le dernier comme étant à la solde du Roy, mais sans aucun titre & sans Compagnie; & l'autre sans autre motif que l'espérance de rentrer dans ses Etats. Lautrec attendoit encore six mille Suisses qui venoient avec la lenteur ordinaire à cette Nation. Il étoit dans la résolution de risquer la Bataille dès que toutes ces Troupes seroient réunies, s'il n'y avoit que ce moyen de sauver Parme. En attendant il faisoit de petites marches, cotoyant presque toujours le Pô. Mais craignant que Lescun, qui commandoit à Parme ne se rendît, il lui fit dire, qu'il marcheroit à son secours dès que les Suisses qu'il attendoit seroient venus, parce que les Troupes de cette Nation qu'il avoit déja dans son Armée, refusoient de passer le Pô avant l'arrivée de leurs Compatriotes : Que néanmoins il s'approcheroit bien-tôt de Parme; & l'avertiroit de sa proximité par des coups de Canon; que le jour d'après il attaqueroit le Camp des Ennemis, & qu'il se feroit précéder par de

1521.

(*a*) Jean de Poitiers, Comte de St. Valier, Pere de la fameuse Diane de Poitiers, Duchesse de Valentinois.

la Cavalerie pour les amuser, afin de donner le tems à la Garnison de sortir & de venir joindre son Armée. Lescun le pressoit vivement d'exécuter sa promesse, & lui fit dire qu'il ne pouvoit plus tenir que trois jours dans le Codiponté, & que deux dans l'autre partie de la Ville, située au-delà du Fleuve, parce que la Place étoit d'une grande étendue, mal fortifiée; & que par les fréquentes désertions la Garnison se trouvoit réduite à 2000 hommes de pié; d'ailleurs les Gendarmes qui soutenoient tout l'effortt du siége, n'étant plus qu'au nombre de 300. seroient hors d'état de résister à plusieurs attaques en différens endroits. Lautrec s'avança comme il l'avoit promis, & vint à Zibello, Place environ à vingt milles de Parmes, ayant commandé 400 cens Chevaux pour amuser l'Ennemi.

1521.

Pendant ce tems-la, les Assiégeans ayant enfin achevé leurs travaux, le Comte Guy-Rangone Capitaine Général de l'Infanterie Italienne, fit dresser la seconde Batterie contre l'Angle dont on a parlé; mais la Garnison ayant apperçu le mouvement des Assiégeans, abandonna le Codiponté, pour se retirer en bon ordre aû-delà de du Fleuve avec l'Artillerie; on auroit d'abord pris ce parti dans la Ville, si les Ennemis avoient plutôt fait cette manœuvre. Les Confédérés furent bientôt instruits de cette retraite, & dès la pointe du jour ils se jetterent dans la Place, les uns par les brêches, les autres par escalade; ils furent reçus avec beaucoup de joye par les Habitans, qui rentroient avec plaisir sous la domination du Pape; mais ces derniers eurent bientôt la douleur de voir piller leurs maisons. Ensuite on se mit à déboucher les Portes pour faire entrer l'Artillerie, qui fut conduite sur le bord de la Riviere; enfin on la fit agir, mais il étoit déja si tard qu'on ne put rien faire de considérable.

A cette nouvelle, Lautrec vint camper à sept milles de Parme; les conjectures furent partagées dans l'Armée des Assiégeans sur le dessein de ce Général: Les uns le déterminoient à donner Bataille, les autres seulement à procurer à son frere la facilité de sortir de Parme durant la nuit pour le joindre avec la Garnison, ou du moins d'obtenir de meilleures conditions, supposé qu'il voulût se rendre. En effet, il y avoit eu lieu de juger que Lescun y avoit pensé: car Fréderic de Bozzolo,

qui avoit été blessé d'un coup de feu à l'épaule sur le Rempart, avoit entâmé quelques jours auparavant une négociation avec le Marquis de Pescaire; mais les choses n'avoient pas été poussées assez loin, pour sçavoir précisément quel avoit été le dessein de Lescun; tout ce qu'il y a de certain, c'est que Lautrec, comme on s'en est assûré depuis, étoit résolu de ne donner bataille qu'après la jonction du des Suisses qu'il attendoit. A la vérité sa Gendarmerie étoit plus nombreuse & plus leste que celle des Ennemis, & il étoit mieux fourni d'Artillerie; mais il sçavoit d'un autre côté, que leur Infanterie dont le nombre étoit de 5000 Allemans ou Espagnols, 2000 Suisses, & plus de 4000 Italiens étoit supérieure à la sienne. Cependant, les Assiégeans ne sçurent pas profiter de cet avantage; & ce qui arriva dans cette occasion, fit voir que souvent à la Guerre les choses de la derniere importance dépendent des plus legers incidens. La premiere nuit que l'Armée passa dans le Codiponté, on apprit de Modéne & de Bologne, que le Duc de Ferrare étant sorti de cette Ville avec 100 Gendarmes, deux cens Chevaux-Legers & deux mille hommes d'Infanterie, dont mille, partie Corses, partie Italiens, avoient été fournis par Lautrec, venoit de forcer Final & San-Felicé, & qu'il étoit à craindre qu'il ne voulût marcher en avant. On n'ignoroit pas que la France sollicitoit depuis long-tems Alfonse à cette expédition: Ainsi l'on auroit dû pourvoir à la sûreté de Modéne; mais Prosper, qui n'avoit cessé de soutenir que la chose n'arriveroit pas, s'étoit toujours défendu d'y faire marcher un Détachement; soit qu'il comptât sur la parole d'Alfonse son ami intime, & avec lequel il négocioit même alors un accommodement par ordre du Pape; soit qu'il ne voulût pas affoiblir son Armée dans un tems où il s'attendoit à voir arriver bientôt les Ennemis; car il avoit coutume de prendre toutes ses sûretés & d'avoir des Troupes de reste: Peut-être avoit-il de secretes raisons d'en user ainsi. La marche du Duc de Ferrare causa beaucoup de trouble dans l'Armée, & le Conseil de Guerre s'étant d'abord assemblé, le Comte Guy-Rangoné eut ordre d'aller se jetter dans Modéne avec 200 Chevaux-Legers & 800 hommes de pié, qui joints à 700 hommes, dont la Garnison de cette Place étoit composée, parurent capables d'arrêter les Ennemis. En-

1521.

suite, comme le jour n'étoit pas encore prêt à paroître, & qu'il
1521. n'y avoit rien qui pût obliger le Conseil à se séparer alors, on se mit à parler de l'approche de l'Ennemi, plutôt pour passer le tems que pour en délibérer ; en effet, on avoit eu avis que Lautrec étoit arrivé vers l'entrée de la nuit sur le Taro ; mais on avoit faussement ajouté, que le reste des Suisses avoit joint son Armée. D'ailleurs, les Généraux ignoroient que ce n'avoit été qu'à force de prieres qu'il avoit fait marcher les Suisses, qui étoient actuellement dans ses Troupes, & qu'ils ne s'étoient laissé fléchir qu'à condition de ne point passer le Taro.

Prosper, le Marquis de Pescaire & Vitelli, s'accordoient à regarder la prise de Parme comme impossible, si l'on n'établissoit pas encore une Batterie de l'autre côté de la Place ; leurs raisons étoient, que quand on auroit achevé la Bréche commencée la veille, il seroit difficile d'y monter à cause de la hauteur des bords de la Riviere en cet endroit, & du feu de la Mousqueterie, qui venant des trois Ponts & des Maisons voisines, prendroit les Soldats en flanc : Que la proximité de Lautrec, supposé même qu'il ne songeât point à donner Bataille, ne laisseroit pas de rendre l'Assaut plus difficile : qu'après le pillage de Codiponté, plusieurs Soldats avoient deserté pour mettre le butin en sûreté, & que la plus grande partie de ceux qui étoient restés, ne pensoient pas tant à combattre qu'à s'assurer aussi de ce qu'ils avoient enlevé dans cette partie de la Ville ; Que l'Armée ne pouvoit demeurer dans son Camp qu'avec beaucoup de péril & d'incommodité, attendu les nombreuses Escortes dont il faudroit chaque jour appuyer les Fourageurs & les Convois qui étoient déja obligés de tourner autour des murs de Parme pour se rendre au Camp. Qu'il arriveroit peut-être que Lautrec & les Assiégés profiteroient de l'absence de ces Détachemens pour attaquer l'Armée par différens endroits. Ils ajoûtoient, que si les Troupes du Duc de Ferrare venoient à s'augmenter, on seroit obligé d'envoyer des renforts à Modéne & à Reggio ; Que même il seroit facile à ce Prince de leur couper les vivres, avec ce qu'il avoit de Troupes en poussant des partis dans le Païs ; qu'en ce cas on seroit forcé de lever le Siége, & peut-être ne pourroit-on le faire qu'avec un extrême dan-

ger, si l'on ne prenoit ce parti qu'à l'extrêmité. Ces discours marquoient assez ce qu'ils pensoient, mais aucun de ces trois Officiers ne parloit d'une maniere décisive. Enfin, après que la conversation eût duré long-tems, le Marquis de Pescaire ne pouvant pas douter du sentiment des deux autres, « Je voi » bien, dit-il, que nous avons tous la même pensée, mais que » personne ne veut se déclarer, & que chacun attend qu'un au- » tre conseille la retraite: Pour que vous puissiez parler en li- » berté, je dirai franchement, que nous sommes fort exposés » dans ce Camp, & que ce seroit nous abuser, que de compter » sur la prise de Parme; mon avis est donc qu'il faut lever » le siége, tandis que nous le pouvons avec moins de péril. Je » pensois comme vous, ajoûta Prosper, & je me serois enfin ex- » pliqué, si vous ne l'aviez pas fait pour moi ». Vitelli & Antoine de Leve approuverent cette résolution, mais le dernier fut d'avis d'examiner s'il ne seroit pas à propos d'aller attaquer Lautrec. On lui répondit, que s'il n'étoit pas possible de continuer le Siége, il l'étoit encore moins de forcer les François au combat; que peut-être les 2000 Suisses qu'on avoit dans l'Armée ne voudroient pas combattre, tant à cause des ordres qui leur étoient venus de la part des Cantons pour abandonner le Service du Pape, que de la répugnance qu'ils auroient, selon toutes les apparences, à se battre contre une Armée où leurs Compatriotes étoient en si grand nombre; Qu'il étoit facile de s'appercevoir que le pillage du jour précédent avoit si fort dérangé les Troupes, qu'il ne seroit pas aisé de les mettre en mouvement. Il parut donc que les Généraux ne pensoient qu'à lever le Siége sans rien entreprendre. Cependant, Prosper & Pescaire, après un long entretien qu'ils eurent tête à tête, demanderent à Guichardin ce qu'il croyoit que le Pape penseroit de cette résolution. » Pourquoi, dit le Commissaire au Marquis, ne pren- » drons-nous pas aujourd'hui Parme, comme vous nous en as- » suriez hier au soir. Nous ne la prendrons, répondit le Mar- » quis en Espagnol, ni aujourd'hui, ni demain, ni après » demain ». Le Commissaire repliqua, qu'il n'étoit pas douteux que la levée du siége ne fit beaucoup de peine au Pape, parce qu'elle lui feroit perdre toute espérance de terminer la Guerre à son avantage: Qu'au reste, le fond de la délibération rouloit sur la vérité, ou sur la fausseté des faits; 1521.

1521. Qu'il convenoit, que si la continuation du siége entraînoit quelque péril, & qu'on ne pût espérer d'y réussir, il y auroit sans doute de l'imprudence à ne pas faire retraite; mais que s'il n'en étoit rien au fond, cette démarche donneroit une terrible atteinte à leurs affaires; qu'ils considérassent donc avec maturité l'état de l'Armée & l'importance de la chose, & balançassent ce qu'on avoit à craindre avec ce qu'on pouvoit espérer. Prosper & le Marquis n'hésiterent pas à répondre que la prudence exigeoit qu'on se retirât, & le Commissaire n'osant contrarier des Officiers de cette capacité, la levée du siége fut résolue pour ce jour-là même, avec ordre de démonter les Batteries sur le champ.

Dès que le résultat des Généraux fut répandu dans l'Armée, les Officiers qu'on n'avoit pas appellés au Conseil, les accuserent de timidité; c'est pourquoi le Commissaire & Moroné s'étant unis ensemble, firent tous leurs efforts pour regagner Prosper. Il ne s'éloigna pas d'une seconde délibération; disant qu'il n'avoit jamais honte de changer d'avis, & de se rendre à des raisons supérieures à celles qui l'avoient d'abord déterminé; disposition louable & qui mérite plus d'éloges à proportion que ceux qui la font paroître, ont plus d'expérience & d'autorité; ce Général donna donc ses ordres pour assembler le Conseil une seconde fois. Mais Pescaire, qui faisoit déja retiter le Canon, & qui d'ailleurs étoit bien éloigné de rien changer à la résolution qu'on avoit prise, refusa de se rendre au Conseil: C'est pourquoi l'on se retira douze jours après qu'on eût formé le Siége, & l'Armée reprit le chemin de San-Lazzaro avec beaucoup de désordre. L'Infanterie Allemande ayant proposé inutilement des conditions insupportables touchant la solde, refusa de suivre l'Armée, cassa les anciens Officiers qui blâmoient cette conduite, & se donna pour Chef l'auteur de la sédition. Il y avoit lieu de craindre que ces Troupes n'allassent au Camp des François; mais après le départ de l'Armée & lorsqu'on n'espéroit plus rien de ces mutins, on les vit arriver de leur propre mouvement. Ce fut un bonheur que Lautrec ne sçut pas profiter de la précipitation de cette retraite & du désordre causé par les Lansquenets, pour tailler l'Armée en pieces.

Le Pape, qui attendoit la nouvelle de la prise de Parme,

n'apprit qu'avec beaucoup de chagrin une retraite, qui ruinoit l'esperance la mieux fondée. Il se voyoit au milieu de mille dangers & chargé de presque tout le poids de la Guerre, puisqu'il étoit obligé de payer toutes les Troupes, à l'exception de la Gendarmerie & de l'Infanterie Espagnole, dont la solde étoit fournie par l'Empereur; mais ce qui devoit le chagriner davantage, étoit la méfiance qu'il avoit des Généraux de ce Prince. L'opinion même la plus générale étoit, que des vûes secretes, & non la crainte du danger, avoient fait lever le Siége de Parme, & que ces Capitaines avoient seulement appréhendé que le Pape satisfait de la conquête de cette Ville & de Plaisance ne montrât plus la même ardeur pour subjuguer le reste du Milanès, où il n'avoit plus rien à esperer, & qu'il ne voulût pas supporter de si grandes dépenses pour l'intérêt d'autrui; politique des Impériaux qui paroissoit assez par la lenteur des approches & par la ridicule disposition des attaques du côté du Codiponté; en effet, la prise de cette partie de la Ville ne rendoit pas la conquête du reste plus facile. On se confirmoit encore dans ces idées par l'affectation des Généraux à remettre l'Assaut de jour en jour, comme si leur dessein eût été de donner aux François le tems de secourir la Place, & enfin par la lâcheté qui leur avoit honteusement fait abandonner au seul bruit de l'arrivée d'un Ennemi fort inférieur, cette partie de la Ville dont ils étoient les maîtres. Il y eût des gens qui crurent que Prosper pouvoit bien n'avoir aucune part à cette manœuvre, & qu'il avoit été lui-même la dupe de Pescaire, qui ne cherchoit qu'à ternir la gloire de ce Général, dont il étoit jaloux. D'un autre côté, bien des gens qui raisonnoient peut-être plus juste, n'attribuerent cette retraite qu'à la crainte du péril, à l'approche d'une Armée dont on exagera d'abord les forces, & crurent qu'il n'y eût aucun artifice de la part des Généraux. Ce qu'il y a de certain, est que la levée du siége ne surprît personne autant que les François, qui désespéroient presque du salut de Parme à cause de la lenteur des Suisses qu'ils attendoient. Plusieurs même d'entre les premiers ne pouvant attribuer cette démarche à la crainte, s'imaginerent que Prosper, qui n'ignoroit pas le désordre & la confusion que le pillage d'une Ville met dans une Armée, & prévoyant qu'il ne seroit pas possible d'empêcher celui de Parme, avoit jugé qu'il seroit

1521.

1521. très-dangereux de prendre cette Place, les Ennemis en étant si près.

Le premier soin de Lautrec fut de rafraîchir la Garnison de Parme; ensuite il se rendit à Fontanella; trois jours après, une partie de l'Armée eut ordre d'aller s'emparer de Roccabiança, dans le Parmesan près du Pô. Roland Palavicini, qui en étoit Seigneur, rendit la Ville & la Citadelle dès les premiers coups de canon, à condition qu'il pourroit se retirer en liberté. Enfin, Lautrec dispersa son Armée entre San-Secondo & la Riviere du Taro, dans la résolution de se régler sur les mouvemens des Ennemis; & d'ailleurs, bien rassuré par leur retraite & par l'arrivée du reste des Suisses, il donna ordre à ces Troupes de rester à Crémone; cependant les Confédérés ne se croyant pas en sûreté à San-Lazzaro, se retirerent sur la Lenza, du côté de Reggio, dans le dessein de s'éloigner à mesure que les François marcheroient en avant. Il n'y eut même que les plaintes du Pape & des Ministres de l'Empereur, & la crainte de se déshonorer dans toute l'Armée, qui les empêcherent de reculer davantage. Les deux Armées resterent plusieurs jours dans leur poste sans rien faire, sinon que Lautrec envoyoit tous les jours en courses des Chevaux-Legers, qui conjointement avec ceux de la Garnison de Parme, s'avançoient jusqu'à Reggio par les Montagnes, & désoloient l'Armée des Confédérés, interceptant les vivres qui leur venoient de cette Place; cette activité de Lautrec faisoit paroître toute la lenteur de Prosper, qui n'envoyoit que très-difficilement sa Cavalerie-Legere en partis, & ne se décidoit qu'avec peine dans les moindres opérations de la Guerre.

XV. L'Empereur forme & leve le siége de Mézieres.

Les armes de l'Empereur ne furent pas plus heureuses au-delà des Monts qu'en Italie. Ce Prince étant entré en France par la Flandre avec une nombreuse Armée, mit le siége devant Mézieres; mais trouvant plus de résistance qu'il n'avoit compté, & la Place (*a*) ayant été puissamment secourue, il leva le siége; il fut même en risque de voir tailler ses Troupes en piéces dans sa retraite.

XVI. Suite de la Guerre du Milanès.

Cependant, les Confédérés malgré leur peu de progrès, résolurent de pénétrer dans le Duché de Milan, dès que l'Armée seroit augmentée de 6000 hommes de pié Italiens qu'ils levoient de jour en jour, & de ne plus s'amuser à

(*a*) C'étoit le Chevalier de Bayard qui défendoit cette Place.

faire

faire de siéges. Ils se confirmoient dans leur résolution, par l'espérance de voir arriver 12000 Suisses à la solde du Pape. Ces Troupes n'avoient pourtant été accordées par les Cantons, que pour la défense des Etats de l'Eglise seulement, & non pour s'en servir contre le Roy de France. Le Cardinal de Sion, qui se déclaroit ouvertement dans les Diétes l'Ennemi de cette Couronne, Ennio Evêque de Veroli Nonce du Pape, & les Ambassadeurs de l'Empereur, n'avoient pas voulu d'abord les accepter à cette condition; mais ils avoient enfin pris ce parti, dans l'espérance que quand elles seroient une fois en Italie, on pourroit à la faveur de leur avidité, ou par artifice, corrompre leurs Officiers, & les engager à suivre l'Armée dans le Milanès. 1521.

Cette résolution prise, il n'y avoit pas beaucoup à délibérer sur le chemin qu'on feroit prendre à l'Armée. Il étoit évident qu'on ne pouvoit continuer la Guerre en-deçà du Pô sans beaucoup de difficultés, & l'on n'espéroit plus de s'emparer de la Ville de Parme; mais si l'Armée laissoit cette Place derriere soi, il falloit nécessairement attaquer les Ennemis, que l'avantage de leurs postes, & le nombre de leur Artillerie rendoient redoutables. Car on ne pouvoit sans un extrême péril demeurer entr'eux & Parme, ni passer outre sans les combattre, parce qu'en se mettant ainsi entre leur Camp & des Places toutes à leur dévotion, l'Armée se verroit exposée à périr faute de vivres, n'étant pas possible d'en tirer du Pays Ennemi, ni de plus loin. On se détermina donc à porter la Guerre au-delà de ce Fleuve, dans un Pays abondant, qui n'ayant pas essuyé les ravages de la Guerre, fourniroit tous les vivres nécessaires: on ne devoit y trouver aucun obstacle jusqu'à la Riviere d'Adda, en laissant Crémone sur la gauche, & en gagnant l'Oglio, parce qu'il n'y avoit dans ces Cantons aucune Place capable de résistance. Outre cela, les Généraux comptoient que les François n'oseroient disputer les passages jusqu'à l'Adda, parce que les Venitiens ne voudroient pas exposer leurs Troupes au hazard d'une Bataille, si près de leurs Etats. Plusieurs même disoient qu'en faisant approcher l'Armée des Frontieres de cette République, le soin de leur propre sûreté les obligeroit de retirer la plus grande partie des forces qu'ils avoient dans l'Armée de France; mais ce qui détermina tout-à-fait les Confédérés

à passer le Pô, fut la facilité que cette démarche leur donneroit de joindre les Suisses qu'ils attendoient.

1521. Pendant qu'on faisoit les préparatifs nécessaires pour l'exécution de ce dessein, & qu'on levoit de l'Infanterie dans la Romagne & dans la Toscane; le Pape donna ordre au Comte Guy Rangoné de marcher contre les Habitans de la Montagne de Modéne, à la tête des nouvelles Milices, & des Troupes qu'il avoit avec lui. Ces Peuples n'avoient voulu reconnoître pour Souverain que le Duc de Ferrare, pendant que l'Empereur avoit possédé Modéne, & depuis qu'elle étoit rentrée sous la domination de l'Eglise. A la premiere nouvelle de sa marche, ils prirent le parti de la soumission avec d'autant plus de promptitude, qu'il courut en même tems un bruit que d'autres Milices de Toscane devoient joindre Rangoné.

Sur ces entrefaites, les François éventerent une (a) intrigue formée contr'eux par Boniface Evêque d'Alexandrie, fils de François-Bernardin Visconti. Ce Prélat en ayant eu avis, s'enfuit d'abord de Milan. Dans le même tems Nicolas Varolo, l'un des principaux Bannis de Crémone, ayant pratiqué des intelligences avec quelques Habitans de cette Ville, au préjudice de la France, il vit ses liaisons découvertes, & ses Complices punis. Les Bannis du Milanès étoient alors en grand nombre dans l'Armée des Confédérés; mais soit que la fortune leur fût contraire, soit qu'ils se livrassent à l'imprudence & à la témérité, toutes leurs entreprises échouerent; & bien loin d'être d'aucune utilité par leur industrie ou par leurs intelligences, ils ne s'occupoient qu'à ruiner le plat Pays, ce qui ne faisoit qu'augmenter la difficulté d'avoir des vivres; il faut pourtant excepter Moroné de ce nombre. Prosper avoit d'abord envoyé ces Bannis vers Plaisance: après avoir fait de grands ravages sans distinction dans les terres des Alliés & des Ennemis, ils prirent querelle dans le partage du butin, & Pierre Scoto Plaisantin, l'un des Principaux d'entr'eux, fut tué par Visconti & par quelques autres.

Dans ce même tems, Prosper voulut brûler les Pontons des François, qu'on avoit retirés auprès de Cremone, & qui étoient négligemment gardés. Son dessein étoit de pénétrer

(a) Il fut pourvû de l'Evêché d'Alexandrie le 23 de Juillet 1518. & il le quitta volontairement en 1533.

dans le Milanès, pendant que Lautrec en rassembleroit d'autres; mais comme le chemin pour se rendre en cet endroit étoit long, Jean de Médicis qu'on avoit chargé de cette expédition, ne put y arriver qu'après le lever du Soleil, avec 200 Chevaux-Legers & 300 hommes d'Infanterie Espagnole. Au bruit que firent les Paysans, les Bateliers mirent leurs Pontons en sûreté au milieu de la Riviere. 1521.

Cependant tout étant prêt pour le passage du Pô, l'Armée se rendit à Bersello, où l'on avoit jetté un Pont de Bateaux; mais comme en se disposant à porter la Guerre dans le Pays Ennemi, il falloit en même tems songer à la défense du sien propre, Vitello Vitelli qui fut mis à la tête de 150 hommes d'Armes, d'un pareil nombre de Chevaux-Legers, & de 2000 hommes d'Infanterie des Compagnies d'ordonnance des Florentins, eut ordre de couvrir les Villes de l'Eglise que l'Armée laissoit derriere elle. L'Evêque de Pistoya destina d'ailleurs à la sûreté de ces Places les 2000 Suisses qui étoient actuellement dans l'Armée, parce qu'on ne voulut pas les opposer au grand nombre de leurs Compatriotes qui servoient la France, en vertu d'un Decret public, & sous les Drapeaux de la République; cette précaution étoit d'autant plus sage, que l'on ignoroit encore ce que feroient, à leur arrivée, les Troupes de cette Nation, qui s'étoient assemblées à Coire, d'où l'on attendoit à tout moment la nouvelle de leur départ. L'Evêque & Vitelli se chargerent non seulement de la défense de Modéne & des autres Places de l'Eglise en cas d'insulte; mais encore de porter la Guerre dans le Ferrarois. Le Duc s'attribuant la gloire d'avoir fait lever le siége de Parme, & satisfait de la conquête de Final & de S. Félice, n'avoit pas poussé plus loin ses avantages, parce que le Pape plus irrité que jamais par ces hostilités, travailloit à le dépouiller du Duché de Ferrare, par le moyen des Censures Ecclésiastiques.

L'Armée passa le Pô le premier d'Octobre, & vint camper à Casal Maggioré. Elle fut non seulement tout le jour à passer ce Fleuve, mais encore une grande partie de la nuit, à cause d'une foule de gens inutiles, & d'une infinité de Bagage qui la suivoient. Les Généraux qui comptoient que les Troupes seroient passées à midi au plus tard, furent ainsi trompés dans leur attente; ceux qui passerent les derniers

étoient si accablés de lassitude, & la nuit étoit si noire, qu'on
1521. fut obligé de laisser entre le Pô & Casal une partie du Canon, beaucoup de Munitions, & plusieurs Soldats. Lautrec qui venoit d'être joint par les Suisses qu'il attendoit, & qui s'étoit posté à Colorno en même tems que les Ennemis à Bercello, Places à six milles l'une de l'autre, n'avoit qu'à se rendre par son Pont de Bateaux à Casal, qui n'est qu'à trois milles de la premiere, le même jour qu'ils passerent le Pô, ou tomber sur ceux qui n'étoient pas encore passés à midi, pour les tailler en piéces; mais l'ignorance où l'on est souvent de la situation de l'Ennemi, fait perdre tous les jours une infinité de favorables occasions à la Guerre.

Le Cardinal de Médicis arriva cette nuit même à Casal, en qualité de Légat de l'Armée. Quoique Leon X. eût entamé une Négociation avec l'Ambassadeur de France, mais en grand secret, il ne voulut pourtant pas que l'Empereur ni ses Ministres le pussent croire rebuté par le peu de progrès de leurs Armes communes, & il s'imagina que la présence d'un Légat les feroit agir dorénavant avec plus d'ardeur. Comme Médicis étoit le plus proche parent du Pape, & que Leon ne faisoit rien sans sa participation, quoique ce Cardinal demeurât ordinairement à Florence; il avoit autant d'autorité dans l'Armée, que le Pape même en auroit eu. Sa présence étoit capable de donner de l'éclat à cette expédition, & d'obliger Prosper Colonne & le Marquis de Pescaire à ne pas faire éclater leurs divisions. La mésintelligence de ces deux Officiers s'étoit fort accrue depuis que le dernier avoit mandé à Rome qu'il n'avoit jamais approuvé la levée du siége de Parme, & que son Rival étoit le seul auteur.

L'Armée ayant eu un jour de repos à Casal, marcha par le Cremonois vers l'Oglio, sur les bords duquel elle arriva le quatriéme jour. Tout ce qu'il y eut de remarquable dans cette marche, fut que l'Armée étant campée dans un Village nommé la Corté de Frati, il s'éleva une querelle entre l'Infanterie Espagnole & Italienne, dans laquelle plusieurs de ces derniers furent massacrés, malgré la vigilance des Généraux, qui appaiserent le tumulte presque dans sa naissance. Le jour d'auparavant, Jean de Médicis étant allé à la découverte des Ennemis, qui avoient passé le Pô le même jour que l'Armée

s'étoit rendue à Casal, mit en fuite la Cavalerie Legere des Venitiens commandée par Mercurio, & soutenue par quelques Cavaliers François. Outre cela, il fit prisonnier Louis Gaëtano, dont le pere portoit (a) le nom de Duc de Trajetto, quoique cette terre fut actuellement entre les mains de Prosper Colonne. 1521.

Les Généraux, en quittant la Corté, avoient résolu d'aller camper à Bordellano à huit milles de là, sur l'Oglio, mais la difficulté du chemin impraticable à l'Artillerie les obligea de rester à Rebecca, Place sur la même Riviere, à l'opposite de Pontevico, Ville appartenant aux Venitiens. Pendant qu'ils s'y retranchoient, ils eurent avis que Lautrec, suivi des Troupes Venitiennes, ayant laissé ses Bagages à Cremone, avoit pris son poste à San-Martino, qui n'est qu'à cinq milles de Rebecca, dans le dessein de s'opposer à leur marche le lendemain. Cette nouvelle surprit avec raison le Légat & les Généraux; car lorsque le Sénat avoit commandé les Troupes de la République pour joindre l'Armée de Lautrec, ils avoient fait entendre au Pape qu'ils n'en usoient ainsi que pour remplir extérieurement les obligations de leurs Traités avec la France. C'est pourquoi, les Généraux s'étoient toujours flaté que Gritti avoit un ordre secret de ne point combattre, & cette opinion avoit été confirmee par le Cardinal Légat; mais se trouvant fausse par l'événement, il falloit songer à d'autres mesures, la réunion des François & des Venitiens donnant à Lautrec une supériorité incontestable sur les Confédérés. La Cavalerie des premiers étoit fort nombreuse: d'ailleurs outre 7000 hommes de pié partie François partie Italiens, ils avoient 10000 Suisses, tandis qu'à peine les Alliés avoient alors 7000 hommes tant Espagnols que Lansquenets, & 6000 Italiens la plûpart de nouvelle Milice, qui figuroient plus par le nombre que par la valeur.

Prosper & les autres Généraux résolurent donc d'attendre à Rebecca l'arrivée des Suisses; ils étoient actuellement en marche, & suivant les Lettres du Cardinal de Sion, qui les amenoit, ils devoient joindre l'Armée dans trois ou quatre

(a) Charle VIII. avoit donné le Duché de Trajetto à Prosper Colonne, après en avoir dépouillé la famille Gaëtano.

jours ; en attendant, ils fortifierent leur Camp avec plus de
1521. soin qu'ils ne l'avoient fait la veille. Ce ne fut pas à cause de sa situation, qui les exposoit à tout le feu de Pontevico ; car ils ne firent pas beaucoup d'attention à cet inconvénient, rassurés par la prévention du Légat : il étoit persuadé que les Venitiens s'en tenant aux termes de leurs Traités, qui les obligeoient seulement à fournir des Troupes pour la défense du Milanès, étoient bien éloignés de permettre aux Garnisons de leurs Places d'insulter les Troupes du Pape & de l'Empereur. La difficulté d'avoir des vivres à Rebecca, s'opposoit au dessein qu'on avoit d'attendre les Suisses dans ce poste ; les provisions qui avoient suivi l'Armée ne pouvoient pas durer long-tems, & le peu qu'on y transportoit diminuoit chaque jour, parce que les Habitans du Pays, craignant la fureur des Bannis, qui mettoient tout au pillage, avoient cherché leur salut dans la fuite. C'est pourquoi, Guichardin Commissaire des Troupes de l'Eglise, représenta que n'étant pas possible de tenir dans ce poste, & l'arrivée des Suisses pouvant être retardée par mille incidens, il seroit peut-être plus à propos de se retirer à cinq ou six milles, vers la Frontiére du Mantouan, Pays allié qui fourniroit des vivres en abondance : Que la chose étoit actuellement facile ; mais que peut-être elle ne pourroit se faire sans un extrême péril, si l'Ennemi avoit le tems de s'approcher davantage. Les Généraux ne désaprouvoient pas au fond cet expédient ; mais la honte toute récente de la levée du siége de Parme, les empêchoit de dire librement leur avis ; d'ailleurs ils se flatoient de la prompte arrivée des Suisses, parce qu'il ne faut que cinq ou six jours pour se rendre de Coire dans le Bergamasque, qui n'est pas fort éloigné de Rebecca.

Il fut donc arrêté qu'on demeureroit dans ce poste, & l'on commença dèslors à distribuer avec mesure le peu de vivres qu'il y avoit dans l'Armée ; comme l'on n'avoit point de Fours portatifs dans le Camp, & que les maisons où il y en avoit de stables servoient de logement, les Soldats cuisoient leur pain sur la braise : cette incommodité jointe au peu de farine qu'on leur donnoit, fit que plusieurs Italiens déserterent, quoiqu'ils eussent du vin & de la viande en abondance. Le troisiéme jour, Lautrec qui s'étoit arrêté à Bordellano, fit passer à midi une partie de son canon de l'autre côté de l'Oglio, & le fit entrer dans

Pontévico, du consentement secret du Provéditeur, qui feignit de s'y opposer; à l'entrée de la nuit cette Artillerie fut pointée contre le Camp des Alliés. Alors les Généraux furent convaincus du danger de leur poste : Ils auroient pû se mettre à couvert derriere quelques côteaux ; mais n'y devant pas avoir des vivres avec plus de facilité qu'auparavant, & commençant d'ailleurs à craindre la lenteur des Suisses, ils prirent le parti de se retirer C'est pourquoi l'Armée décampa sans bruit avant la pointe du jour, ayant ses Bagages devant elle, & marchant en ordre de Bataille ; elle arriva de cette maniere à Gabionetta, Place à cinq milles de Rebecca sur les Frontiéres du Mantouan. 1521.

Les Généraux avouerent unanimement qu'ils avoient couru un péril certain, dont un heureux coup du sort, & l'incapacité de l'Ennemi les avoit préservés. En effet, si le jour qu'ils avoient résolu d'aller camper à Bordellano, ils ne s'étoient pas arrêtés à Rebecca, ils n'auroient pû sauver l'Armée, parce qu'ils auroient été dans une égale, ou même plus pressante nécessité de se retirer ; ce qui eût été presque impossible, vû la longueur de la marche qu'ils auroient eu à faire, & devant se trouver plus près des Ennemis qu'ils ne le furent dans cette occasion. Lautrec les auroit encore taillés en pieces, si dans le même tems qu'il fit passer son Artillerie à Pontevico, il s'étoit approché de leur camp : par ce moyen ils n'auroient pû décamper sans péril en présence d'une Armée Ennemie, ni se mettre en ordre de Bataille, à cause du feu de la Place ; & cependant la faim les auroit chassés de leur poste au bout de trois ou quatre jours. Beaucoup de gens, & sur-tout les Officiers Suisses le pressoient de prendre ce parti ; mais naturellement hautain, & méprisant les conseils d'autrui, il fit sentir aux Ennemis par sa manœuvre, le péril où ils étoient, au lieu de les accabler d'abord comme il le pouvoit, & leur donna le tems de se tirer d'un si mauvais pas. Après leur retraite, Lautrec se saisit du poste qu'ils venoient de quitter, & les Capitaines Suisses en ayant examiné la situation, dirent à ce Général qu'il leur devoit les gratifications dont on a coutume de reconnoître le courage des Soldats après le gain d'une Bataille, n'ayant pas tenu à eux que l'Ennemi n'eût été défait.

Les Confédérés camperent plusieurs jours à Gabionnetta,

où ils se retrancherent avec beaucoup d'attention ; mais les Suisses qu'ils attendoient n'arrivant point, & la proximité d'un Ennemi supérieur, qui faisoit mine de vouloir attaquer l'Armée, les tenant en allarme ; ils repasserent l'Oglio & prirent le parti de se poster à Ostiano, Place appartenant à Ludovic de Bozzolo, bien résolus d'y rester jusqu'à ce que les Suisses fussent arrivés. L'événement fit voir la sagesse de cette résolution ; car immédiatement après, il survint de grandes pluies, dont l'Armée auroit beaucoup souffert à Gabionetta, située dans un terrain fort bas.

1521. Pendant que les deux Armées demeuroient oisives, l'une à Ostiano, & l'autre à Rebecca, l'Evêque de Pistoya & Vitelli ayant joint ensemble leurs Suisses & leur Infanterie Italienne, tomberent sur les Troupes du Duc de Ferrare. Elles étoient campées à Final dans un poste très-bien situé, & où elles s'étoient encore retranchées ; mais les Suisses marchant tête baissée contr'eux malgré le péril, forcerent tous ces obstacles, & firent un grand carnage, dans lequel le Chevalier Cavriana fut enveloppé. Le Duc de Ferrare qui étoit alors à Bondeno, fut si frapé de ce malheur, qu'abandonnant tout d'un coup cette Place, il s'enfuit à Ferrare, & se pressa de retirer les Bateaux du Pont qu'il avoit jetté à Bondeno.

Sur ces entrefaites, les Suisses se rendirent dans le Bergamasque ; mais malgré les instances du Cardinal de Sion & des Ministres du Pape & de l'Empereur, ils déclarerent qu'ils n'attaqueroient point le Milanès, & qu'ainsi ils ne joindroient pas l'Armée, qui les attendoit à Ostiano, pour faire la Guerre au Roy de France, offrant de servir le Pape par tout ailleurs, & d'assurer les Etats du S. Siége, l'unique objet des engagemens qu'ils avoient pris avec Sa Sainteté. Ensuite interprétant grossierement le Traité, ce qui leur arrive assez souvent dans les différentes occasions, ils consentirent d'aller assieger Parme & Plaisance comme Villes appartenant à l'Eglise, ou du moins sur lesquelles la France n'avoit pas des Droits bien établis ; mais ils assurerent en même tems qu'ils ne se mettroient en marche qu'après qu'on auroit envoyé 300 Chevaux-Legers audevant d'eux, pour leur procurer des vivres sur la route. On fit donc partir ce détachement qui surprit la vigilance des Venitiens, & passa avec une extrême vitesse

vitesse par leurs Etats. Cette Cavalerie ayant joint les Suisses, ces derniers chercherent à s'approcher de l'Armée, afin de pouvoir délibérer plus facilement sur le parti qu'ils avoient à prendre ; & chemin faisant, ils mirent en fuite quelques Troupes Françoises & Venitiennes qui étoient tant à Pontoglio qu'au Lac Eupilo. Lorsqu'ils furent près de l'Armée, on entama la négociation pour les engager à servir contre la France. L'Archevêque de Capoue entre autres fut les trouver de la part du Cardinal de Médicis. Ceux du Canton de Zurich, qui comme les plus considérables de la Nation, se piquent d'agir avec plus de maturité, rejetterent constamment toutes les propositions qu'on leur fit ; les autres après bien des incertitudes ne donnerent aucune réponse positive, & consentirent à suivre l'Armée, sans dire si ce seroit même jusque dans le Duché de Milan. Cependant, on prit le parti d'aller en avant, à la persuasion du Cardinal de Sion & des Officiers Suisses, qui s'étoient laissé gagner, & l'on se flata de pouvoir disposer absolument des Soldats, puisqu'ils ne refusoient pas de suivre l'Armée. Les Troupes du Canton de Zurich qui étoient au nombre de 4000 hommes prirent la route de Reggio, & les autres joignirent l'Armée à Gambara, où elle s'étoit avancée, après un séjour d'un mois tant à Gabionnetta qu'à Ostiano. 1521.

On voyoit dans cette Armée deux Légats, sçavoir les Cardinaux de Sion & de Médicis, qui faisoient porter devant eux leurs Croix d'argent au milieu d'une foule de Blasphémateurs, de Meurtriers & de Voleurs ; tant est grand l'abus qu'on fait aujourd'hui de la Religion. Après trois jours de marche sur les Terres des Venitiens, l'Armée se rendit à Orcivecchi, Place dépendante de cette République. On excusa cette démarche auprès du Sénat par la nécessité où l'on se trouvoit de prendre ce chemin, & par l'éloignement où l'on étoit de faire la moindre hostilité contre la République, excuse assez semblable à celle dont le Sénat s'étoit servi, lorsqu'André Gritti fut, disoit-on, forcé de laisser entrer l'Artillerie de Lautrec à Pontevico.

La République des Suisses regardant comme une tache à la gloire de la Nation, qu'on vit leurs Drapeaux dans les deux Armées, donna ordre aux Capitaines de se retirer de part & d'autre ; mais le Courier qui alloit à Orcivecchi, fut adroitement arrêté en chemin, au lieu que les Suisses de l'Armée Françoise

partirent presque tous sur le champ. On croit que le dégoût
1521. d'une longue Campagne, dont les Suisses sont plus susceptibles que d'autres Troupes, & l'obéissance, furent moins la cause de cette prompte retraite, que l'impuissance où l'on étoit de payer leur solde. En effet, Lautrec ne recevoit point d'argent de France, & le Milanès tout surchargé qu'il étoit, ne pouvoit suffire à la paye de l'Armée. Cette circonstance fait bien voir, ce que peut l'imprudence & la malignité des Ministres sur l'esprit des Princes, qui négligeant leurs propres affaires s'en reposent sur autrui, ou qui ne sont pas assez éclairés pour juger sainement des conseils qu'on leur donne. Le Roy de France avoit destiné 300000 Ducats pour l'Armée d'Italie, en conséquence de la Parole que ce Prince avoit lui-même donnée à Lautrec; mais la Régente Mere du Roy, craignoit si fort l'élévation de ce Général, qu'oubliant les intérêts de son propre Fils, elle engagea secretement, les Généraux (*a*) des Finances à faire un autre emploi de cet argent. La retraite des Suisses jetta Lautrec dans un extrême embarras, & rendit fort incertain le sort de cette Campagne, qu'il croyoit auparavant devoir lui être favorable; c'est pourquoi, ayant mis Garnison à Crémone & à Pizzighitone, il alla se poster à Cassano avec le reste de l'Armée, afin d'empêcher les Alliés de passer l'Adda. Il se flatoit de réussir dans ce projet, parce qu'outre les obstacles qui se rencontrent ordinairement à traverser une Riviere en présence de l'Ennemi, les bords de ce Fleuve étoient beaucoup plus hauts du côté de Milan que de l'autre, situation qui mettroit l'Artillerie à portée de faire beaucoup d'effet contre la Rive opposée. D'un autre côté, les Confédérés étant partis d'Orcivecchi, & ayant passé encore une fois l'Oglio, se rendirent à Rivolta. Après trois campemens ils trouverent des vivres en abondance, qui venoient de la Ghiaradadda, que les François avoient abandonnée. Prosper & les autres Généraux se disposoient à jetter un Pont entre Rivolta & Cassano; mais il y avoit trop de risque en cet endroit à l'opposite duquel on voyoit les François; trois jours se passerent à disputer dans le Conseil: Enfin, Prosper conçut un projet, dont ils se donna bien de garde de faire part au Marquis de Pescaire, afin

(*a*) Personne n'ignore l'histoire & le malheur de Semblancai Sur-Intendant des Finances.

d'avoir seul la gloire du succès. Pour en dérober même toute connoissance à ce rival, il résolut de ne pas employer l'Infanterie Espagnole dans cette occasion. Il fit donc passer l'Adda pendant la nuit en silence à quelques Compagnies de gens de pié Italiens, vis-à-vis de Vauri sur deux petites Barques, qu'il avoit fait prendre sur la Riviere de Brembo. Vauri posté sur le bord de l'Adda à cinq milles de Cassano, n'a point d'autre défense qu'une espece de petit Fort ; aureste, cet endroit est très-propre à passer l'Adda. Cette Place étoit gardée par quelques Cavaliers que commandoit Hugues de Peppoli, Lieutenant de la Compagnie de Gendarmes d'Octavian Frégose. Peppoli se rendit sur le Rivage au premier bruit ; mais le feu de la Mousqueterie l'obligea bien vîte à se retirer. Il y a beaucoup d'apparence qu'il auroit arrêté l'Ennemi, s'il eût eu quelques Arquebusiers, pour soutenir sa Cavalerie ; il assura depuis qu'il en avoit demandé à Lautrec. A mesure que l'Infanterie de Prosper passoit, elle se retranchoit pour attendre le secours promis. Dès qu'il eut appris la réussite de son projet, il envoya de ce côté-la presque toute l'Infanterie de l'Armée, qui étoit dans les Places de la Ghiaradadda, avec ordre de passer successivement sur les deux Barques, & sur deux autres, de celles que l'Armée avoit avec elle pour jetter des Ponts ; il les avoit fait transporter par terre cette même nuit sur le bord du Fleuve ; ensuite il se rendit en personne dans cet endroit avec les Généraux & le Cardinal de Médicis, laissant ordre à Rivolta de former le pont, dès qu'on verroit les François s'éloigner de leur poste. 1521.

Cependant, le succès de l'entreprise ne laissa pas d'être douteux durant quelques tems ; & il est certain que si Lautrec (*a*) avoit fait partir un détachement au premier avis qu'il eut du passage, il auroit taillé les Confédérés en piece ; mais ce ne fut qu'après beaucoup d'incertitudes & d'irrésolutions, qu'il donna ordre à Lescun de marcher avec 400 Lances, & l'Infanterie Françoise, à laquelle il joignit quelques pieces de Canon. Ces Troupes ayant précipité leur marche, fondirent avec furie sur le retranchement des Ennemis, qui ranimés à la vûe du

(*a*) Paul Jove, dit que Lautrec dormoit lorsque le Courier de Hugues de Peppoli arriva, & que ses Valets de Chambre refuserent absolument de l'éveiller pour ne pas troubler son repos.

renfort qu'ils voyoient ſur la rive oppoſée, repouſſerent les
1521. François avec vigueur. Leſcun ayant mis pié à terre avec toutes les Lances, fit des prodiges de valeur dans ces chemins étroits ; & l'on ne doute pas que ſi l'Artillerie fût arrivée auſſitôt que lui, il n'eût remporté l'honneur de cette journée ; mais déja Tégane, Capitaine des Griſons, & deux Corps d'Infanterie Eſpagnole paſſoient le Fleuve en diligence ſur les Barques, encouragés par le Cardinal de Médicis & par les Généraux. Jean de Médicis, ſans autre éguillon que ſon propre courage & l'amour de la gloire, ſe lança dans la Riviere malgré ſa profondeur : il étoit monté ſur un Cheval Turc plein de vigueur, qui le mit bientôt à l'autre bord, où ſa préſence enflammant l'ardeur des ſiens glaça le courage de l'Ennemi. Alors Leſcun n'eſpérant plus de vaincre, quoique l'Artillerie fût arrivée, reprit le chemin de Caſſano, laiſſant un de ſes Drapeaux à l'Ennemi. Enſuite, Lautrec marcha du côté de Milan avec toute l'Armée ; il n'y fut pas plûtôt entré, qu'il fit trancher la tête à Chriſtophle Palavicini, ſoit pour ſatisfaire la haine qu'il lui portoit, ſoit pour contenir les Milanois par ſon ſupplice. Palavicin après pluſieurs mois de priſon, n'en ſortit que pour donner un ſpectacle que la naiſſance, le rang & l'âge de ce Seigneur devoient rendre très-touchant. Proſper, que ſa lenteur & la levée du Siége de Parme faiſoient mépriſer à Rome & dans l'Armée, regagna l'eſtime & la confiance par le paſſage de l'Adda ; & cette action faiſant oublier le paſſé, comme la choſe arrive d'ordinaire, le Peuple & les Soldats célébroient ſa gloire & l'induſtrie avec laquelle il avoit, ſans perte, ni péril, dérobé le paſſage de cette Riviere, où Lautrec ſe flatoit avec tant de confiance d'arrêter les Confédérés, qu'il en avoit donné des aſſurances poſitives à ſon Roi, & qu'il le diſoit hautement chaque jour devant tout le monde.

Il y avoit néanmoins des gens qui tâchoient de diminuer la gloire de cette action par des raiſons vrayes, ou du moins ſpécieuſes. Ils diſoient, que ni le deſſein, ni l'exécution n'étoient le fruit d'une capacité ſi rare & d'un courage ſi extraordinaire : Que quand on trouve des obſtacles au paſſage d'une Riviere ou d'un défilé, la ſimple raiſon nous dicte de chercher un endroit au-deſſus ou au-deſſous, plus facile à paſſer. Que le paſſage de Vauri étoit voiſin de l'Armée, ai-

sé, connu de tout le monde, & très fréquenté : Que Lautrec avoit été si négligent à le faire garder, que Prosper n'avoit eu besoin d'industrie que pour avoir secrétement des Barques, & faire passer ses Troupes avec le silence nécessaire. Quelques-uns même, peut-être trop sévéres & plus enclins à blâmer des fautes douteuses, qu'à louer des actions hors de toute atteinte, soûtenoient qu'il n'y avoit eu dans cette occasion, ni la prudence, ni l'ordre convenable ; & que Prosper n'avoit ordonné aux Troupes dispersées à Trévi, à Caravagio & dans d'autres Places, d'aller soûtenir celles qui passoient à Vauri, qu'après s'être assuré du passage de la Riviere, lenteur qui avoit retardé ce secours plus de quatorze heures ; ensorte que si Lautrec avoit pris son parti dès le premier avis, il seroit aisément rentré dans Vauri, & n'auroit pas eu de peine à tailler en pieces les Troupes qui venoient de s'en emparer ; mais tous ces discours ne purent obscurcir la gloire de Prosper ; car le vulgaire n'a d'autre régle de ses jugemens, que le bon ou le mauvais succès, & il donne toujours à l'habileté, ce qui n'est souvent qu'un pur effet du hazard. 1521.

Lautrec ayant décampé, les Confédérés jeterent le lendemain un Pont entre Rivolta & Cassano. L'Armée crut qu'on alloit la mener droit à Milan : mais Prosper ne fut pas de cet avis, par un trait de prudence qui fut blamé du vulgaire, mais que les gens consommés dans l'art de la Guerre approuverent. Il jugea donc à propos, d'aller par un chemin plus long camper à Marignan, Place également distante de Milan & de Pavie. Le motif de cette conduite, fut l'incommodité de la saison déja froide & pluvieuse qui ne permettoit pas de tenir la campagne. D'ailleurs, il crut qu'il étoit plus convenable de prendre cette route pour s'approcher de la Ville de Milan ; parce que, supposé qu'on ne pût la forcer d'abord, on seroit à portée de tourner tout d'un coup vers Pavie, où Lautrec, pour réunir toutes ses forces à Milan, n'avoit point mis de Garnison ; ce qui rendant la prise de cette premiere Ville immanquable, donneroit aux Confédérés la facilité d'avoir une Place d'Armes, fort commode pour harceler l'Ennemi & pour assurer la subsistance de l'Armée. Lautrec avoit d'abord eu dessein d'abandonner la défense des Fauxbourgs de Milan à cause du peu d'Infanterie qui lui restoit ; mais craignant que les Ennemis ne s'y logeassent avec avantage pour faire

XVII. Conquête de Milan & de la plus grande partie du Milanès.

1521. le Siége de la Ville, il forma le dessein d'y mettre des Troupes. Il y avoit de la prudence & du courage dans cette résolution, si la vigilance nécessaire en eût accompagné l'exécution ; selon même toutes les apparences, le malheur qui surprit les François quelque tems après, ne leur seroit point arrivé. Prosper s'étant rendu à Marignan avec l'Armée, la plûpart de ses Troupes y camperent: A l'égard des Suisses, ils prirent un poste plus près de Milan, à l'Abbaye de Chiaravallé. Toute l'Armée demeura trois jours dans l'inaction en attendant l'Artillerie, que la difficulté des chemins retardoit. Ensuite, on marcha vers Milan le 19 de Novembre, dans la résolution de prendre le chemin de Pavie dès le lendemain, si l'on ne s'emparoit pas d'abord de cette Capitale. Il arriva le matin une chose singuliere, qui surprit les Légats & les principaux Officiers, que la nécessité de faire défiler les Suisses avoit arrêtés dans un Pré voisin de Chiaravallé. Tout à coup un Vieillard vêtu comme un homme du commun, se présenta devant eux, & leur dit, qu'il étoit Député par les Habitans de la Paroisse de San-Siro de Milan, que tout le Peuple étoit disposé à prendre les Armes contre les François, au son de toutes les Cloches, à la premiere approche de l'Armée, & les pressa vivement de marcher promptement vers cette Ville. Ensuite, quelque diligence & quelque recherche qu'on put faire, il fut impossible de trouver ce Vieillard, & de sçavoir qui l'avoit envoyé, ce qui donna un air de merveilleux à cette avanture.

L'Armée marcha donc en Bataille vers la Porte Romaine, & laissa la grosse Artillerie à la tête d'un chemin qui conduit à Pavie. Le Marquis de Pescaire qui étoit à l'avant-garde avec l'Infanterie Espagnole, s'avança sur le Fossé qui est entre cette Porte & la Porte Ticinese, vers l'entrée de la nuit, & ayant fait marcher quelques Mousquetaires vers un Bastion élevé dans un endroit appellé *Vicentino*, auprès de la Porte Ludovica, sans aucun dessein formé de l'emporter, l'Infanterie Venitienne qui le gardoit, effrayée de la seule présence des Ennemis, prit lâchement la fuite. Les Suisses qui étoient postés auprès d'eux les imiterent ; c'est pourquoi les Espagnols traversant le Fossé & bientôt le Rempart, pénétrerent dans le Fauxbourg sans aucun obstacle. Théodore Trivulce qui accourut au bruit, sur une petite mule & sans armes, fut fait pri-

onnier. Il paya depuis au Marquis de Pescaire 20000 Ducats pour sa rançon. André Gritti ne se sauva qu'avec peine, & les François suivant les Venitiens dans leur fuite, se retirerent dans la Ville par un long détour; mais n'étant pas préparés à la défense, n'ayant d'ailleurs que fort peu d'Infanterie, & le Peuple paroissant disposé à la revolte, ils se posterent autour du Château. 1521.

Cependant le Marquis de Pescaire poussoit avec vigueur ses avantages, & s'étant rendu à la Porte Romaine, (car les Portes de la Ville ont les mêmes noms que celles des Fauxbourgs), elle lui fut ouverte par les principaux de la Faction Gibeline, qui s'en étoient rendu maîtres. Peu de tems après, le Cardinal de Médicis, le Marquis de Mantoue, Prosper & une partie de l'Armée entrerent aussi dans la Ville par la Porte Ticinése de la même maniere, ne pouvant comprendre par quel moyen ou par quel desordre de l'Ennemi ils avoient pu faire une si belle Conquête, avec si peu de péril & tant de facilité. La négligence des François en fut la premiere cause. On sçût depuis que Lautrec avoit absolument ignoré la marche des Ennemis, & qu'il étoit même persuadé que vû la difficulté des chemins gâtés par les pluyes, les Ennemis n'entreprendroient pas ce jour-là de transporter l'Artillerie, sans laquelle il ne croyoit pas qu'on pût attaquer Milan. En effet, dans le tems que l'Armée entroit dans la Place, il se promenoit dans les rues sans inquiétude & sans armes, avec d'autres Officiers, & Lescun se reposoit au lit des fatigues de la nuit précédente. Cependant, si Lautrec eût rassemblé ses Troupes, il auroit pû facilement mettre en pieces les Ennemis dispersés dans la Ville, dans les Fauxbourgs & dans la Campagne; mais saisi d'épouvante, que redoubloit encore l'obscurité qui ne lui permit pas de reconnoître d'abord le véritable état des choses, il laissa échapper une si belle occasion Il prit donc le parti d'abandonner Milan, dont il laissa néanmoins le Château bien gardé, & abondamment pourvû. Il se rendit cette nuit même à Côme avec son Armée; & après avoir laissé dans cette Ville 50 hommes d'armes & 600 hommes de pié, il passa par la Pievé d'Inzino, traversa le fleuve de l'Adda à Lecco, & se rendit dans le Territoire de Bergame.

Lodi & Pavie suivirent l'exemple de Milan; & en même tems l'Evêque de Pistoya & Vitelli, qui laissant Parme derriere eux, s'étoient avancés du côté de Plaisance, furent reçûs

1521. dans cette Ville. Crémone ouvrit auſſi ſes Portes à la premiere nouvelle de la révolution de Milan, à quoi l'on ajoûtoit la défaite entiere des François. Le Peuple prit les armes, & ſe mit à crier, *Vive l'Empire & le Duc de Milan.* Lautrec en ayant eû avis à Bergame, détâcha ſur le champ ſon Frere avec une partie de l'Armée, mais il fut repouſſé par le Peuple : C'eſt pourquoi ce Général marcha lui-même vers Crémone avec toutes ſes Troupes, malgré le peu deſpérance qu'il avoit de la réuſſite, & n'ignorant pas que cette Ville pouvoit être facilement ſecourue par les Suiſſes qui étoient à plaiſance; enſuite, ſe ſentant trop foible pour faire tête de tant de côtés à la fois, il envoya ordre à Fréderic de Bozzolo d'abandonner Parme. Le Cardinal de Médicis, au premier avis du ſoulévement de Crémone, avoit mandé à l'Evêque de Piſtoya d'y envoyer une partie des Suiſſes pour aſſurer cette Ville; mais l'Evêque bien éloigné de diviſer ſes forces, qu'il vouloit réſerver pour l'expédition de Génes, fut ſi lent à ſe déterminer que Lautrec reprit Crémone, dont le Château tenoit encore pour la France, & qui n'avoit d'autre défenſe que les Habitans, qui même députerent d'abord vers ce Général pour lui demander pardon de leur révolte. Lautrec ranimé par ce ſuccès, dépêcha promptement un Courier à Fréderic de Bozzolo pour le faire reſter à Parme; mais il avoit abandonné cette Place & paſſé le Pô avec ſes Troupes. Vitelli qui alloit à plaiſance à la tête des ſiennes, s'étant trouvé près de Parme dans le tems que Fréderic en ſortoit, y étoit entré à la ſollicitation des Habitans.

Dans le même tems, le Marquis de Peſcaire ſortit de Milan avec les Troupes Eſpagnoles, Allemandes & Griſonnes, pour aſſiéger Côme. Dès que le canon fut établi, les Aſſiegés qui n'eſpéroient aucun ſecours, ſe rendirent vies & bagues ſauves; mais lorſque les François furent ſur le point de ſe retirer, les Eſpagnols mirent la Ville au pillage, à la honte du Marquis, que Jean de Chabanes qui commandoit cette Garniſon, appella peu de tems après en duel. Sur ces entrefaites, les Confédérés dépêcherent l'Evêque de Veroli pour appaiſer les Cantons, qui avoient trouvé fort mauvais qu'on eut employé leurs Troupes contre le Roy de France; ils ſe plaignoient hautement du Cardinal de Sion, du Pape, & de tous ſes Miniſtres, & ſur-tout de l'Evêque de Veroli, qui en

qualité

qualité de Nonce auprès d'eux, & par conséquent mieux instruit que personne des conditions ausquelles la République accordoit cette Infanterie, avoit néanmoins plus contribué que tout autre à leur faire violer les ordres des Magistrats; aussi fut-il arrêté à son arrivée à Bellinzoné. Tel étoit alors l'état des affaires, & le Pape & l'Empereur pouvoient se flater d'assurer facilement leurs conquêtes. La Cour de France étoit hors d'état d'envoyer sitôt de nouvelles Troupes en Italie; & les Puissances qui venoient de soumettre Milan avec une partie de ce Duché, avoient assez de forces, non seulement pour se maintenir dans leurs conquêtes, mais encore pour achever celle de tout le Milanès; enfin le Sénat de Venise étoit consterné de la déroute des François, & craignoit de voir fondre les Alliés sur la République; toutes ces conjonctures faisoient espérer au Pape que les Troupes de France seroient bien-tôt contraintes de sortir des Etats du S. Siége; mais un accident imprévû changea tout à coup la face des affaires. Ce fut la mort subite de Leon X. Ce Pontife ayant appris à la Magliana, Maison de Campagne où il alloit souvent, la nouvelle de la prise de Milan, il en conçut une joie inexprimable. La nuit suivante il fut attaqué d'une fievre assez légere; & s'étant fait transporter le lendemain à Rome, les Médecins jugerent sa maladie sans danger; néanmoins il mourut quelques jours après. Ce fut le premier du mois de Décembre. On soupçonna Barnabé Malespina son Camerier, qui faisoit l'office d'Echanson, de l'avoir empoisonné, & on le mit en prison; mais la chose n'alla pas plus loin. Le Cardinal de Médicis s'étant rendu à Rome, le fit mettre en liberté, pour éloigner toute occasion de se brouiller davantage avec le Roy de France, qu'on disoit sourdement, mais sur de foibles conjectures, avoir engagé le coupable à cet attentât.

1521.

XX. Mort de Leon X.

Leon X. à considérer humainement les choses, mourut au comble de la fortune & de la gloire. La conquête de Milan éloignoit de ses Etats le péril qui le menaçoit, & mettoit fin à des dépenses ausquelles il étoit obligé de fournir, de quelque maniere que ce fût, malgré l'extrême épuisement de ses finances. Peu de jours avant de mourir, il avoit eu la nouvelle de la réduction de Plaisance; & le jour de sa mort il apprit la conquête de Parme, Places qu'il avoit si vivement

souhaité de recouvrer, que lorsqu'il entreprit la Guerre, 1521. il dit au Cardinal de Médicis, qui vouloit l'en dissuader, que le desir de les rendre à l'Eglise étoit son premier motif, & que la mort ne lui feroit plus de peine lorsqu'il les y auroit réunies. Ce Pontife qui étoit un assemblage de bonnes & de mauvaises qualités, trompa l'opinion publique lorsqu'il monta sur le Trône de l'Eglise; car il sçut régner avec plus de politique & d'éclat qu'on ne l'avoit espéré; mais il n'eut pas pour ses Sujets toute la tendresse & la bonté qu'ils en avoient attendu.

Les affaires de l'Empereur en Lombardie souffrirent beaucoup de la mort de Leon. En effet, il n'y avoit pas le moindre doute que le Roy de France n'ayant plus à craindre ce dangereux Ennemi, qui par le moyen de ses finances avoit seul entâmé & soutenu la Guerre, ne fit bien-tôt passer une Armée en Italie, & que les Venitiens ne s'unissent à lui plus étroitement que jamais. Il ne fut donc plus question du siége de Crémone ni de Génes; & les Ministres de l'Empereur, qui n'avoient fourni qu'avec peine à la solde des Troupes Espagnoles jusqu'alors, se voyoient dans l'obligation de congédier une partie de leur Armée. Cette réforme souffroit néanmoins de grandes difficultés, Génes, Crémone, Alexandrie, le Château de Milan, les Citadelles de Novarre & de Trezzo, Pizzighitone, Domussola, Arona, & tout le Lac majeur étant encore au pouvoir de la France, qui venoit d'ailleurs de rentrer dans le Château de Pontrémoli, par la valeur de Sinibaldo de Fiesque, & du Comte de Noceto.

La France n'avoit pas été plus heureuse au-delà des Monts, qu'en Italie. La Ville, & peu de tems après la Citadelle de Tournay avoient été prises par l'Empereur, lequel y avoit trouvé beaucoup d'Artillerie & des Munitions en abondance. Après la mort du Pape on vit changer entierement la face du Milanès, où l'on établit une nouvelle forme de Gouvernement. Les Cardinaux de Sion & de Médicis se rendirent en diligence à Rome pour le Conclave, & Les Généraux de l'Empereur ne garderent que 1500 Suisses; le reste fut renvoyé, aussi-bien que l'Infanterie Allemande. Les Troupes Florentines reprirent le chemin de la Toscane. A l'égard de celles de l'Eglise, Guy Rangoné en

conduisit une partie à Modéne ; le reste demeura dans le Milanès sous les ordre du Marquis de Mantoue, plûtôt de leur propre mouvement, que par ordre du Sacré Collége, qui plein de divisions ne se déterminoit à rien. Lautrec ayant porté ses plaintes aux Cardinaux sur ce qu'il y avoit encore des Troupes du S. Siége dans ce Duché contre le Roy de France, qui par les services & les bienfaits sans nombre de ses Prédécesseurs, méritoit à si juste titre la qualité de Défenseur & de Fils aîné de l'Eglise, il ne pût en tirer d'autre réponse, sinon que le Pape qui seroit élû décideroit cette affaire. 1521.

L'Evêque de Pystoya prit une partie des Suisses qui étoient à Plaisance, & les conduisit à Modéne pour la défense de cette Place & de Reggio contre le Duc de Ferrare. Depuis la mort de Leon, ce Prince s'étoit mis en Campagne à la tête de 100 Lances, 2000 hommes de pié, & de 300 Chevaux-Legers. Bondeno, Final, la Montagne de Modéne, & la Carfagnana s'étoient volontairement remises sous son obéissance ; & ayant repris presque sans peine Lugo, Bagnacavallo, & ses autres Places de Romagne, il étoit actuellement devant les murs de Cento.

XIX. Siége de Parme par les François.

Les Suisses du Canton de Zurich resterent à Plaisance, & ne voulant pas se diviser, il fut impossible d'en obtenir un détachement de mille hommes pour aller défendre Parme. Ainsi cette Ville restant comme à l'abandon, Lautrec qui étoit à Crémone avec 600 Lances & 2500 hommes d'Infanterie, voulut profiter de l'occasion pour la reprendre. Fréderic de Bozzolo, dont l'avis étoit d'un grand poids par rapport à ce siége, parce qu'il connoissoit exactement le Pays, contribua beaucoup à l'y déterminer, & tel fut le plan de l'entreprise. L'Infanterie Italienne qui étoit à la solde de la France sous les ordres de Bozzolo, & les Troupes Venitiennes qui avoient pour Chef Marc-Antoine Colonne, ce qui faisoit 5000 hommes de pié, devoient aller fondre sur la Ville de Parme à l'improviste avec 300 Lances commandées par Bonneval. La Garnison de la Place ne consistoit qu'en 600 Italiens & 50 hommes d'Armes de la Compagnie du Marquis de Mantoue. A la vérité, le Peuple étoit bien disposé pour l'Eglise, mais d'ailleurs presque sans armes ; & redoutant les François, il ne se ressouvenoit qu'avec frayeur de

la dureté avec laquelle le Bozzolo l'avoit déja traité. Outre cela, les bréches du Codiponté n'avoient pas encore été réparées.
1521. Enfin la vacance du S. Siége, durant laquelle les Peuples ne sont pas ordinairement fort attachés à l'Eglise, & qui rend les Gouverneurs plus attentifs à leur intérêt, qu'à la sûreté des Places confiées à leur vigilance, étoit encore une circonstance favorable aux desseins de Lautrec. Une partie de Troupes commandées par ce Général pour le siége de Parme se rendit de nuit par le Pô à Torricella, posté à douze milles de cette Place; elles y furent jointes par les Gendarmes, qui passerent la Riviere cette même nuit sur des Barques qu'on avoit fait venir de Crémone: Marc-Antoine Colonne devoit les suivre avec l'Infanterie Venitienne, qui avoit ses Quartiers sur l'Oglio.

François Guichardin, que le Cardinal de Médicis avoit envoyé de Milan à Parme en qualité de Gouverneur, ayant assemblé cette nuit même les Habitans, leur distribua mille Piques qu'il avoit fait venir depuis deux jours de Reggio, à tout événement, & exhorta vivement le Peuple à se défendre. Ensuite, il pourvût en diligence à toutes les choses nécessaires pour soûtenir un Siége; il voyoit bien que sa Garnison étoit trop foible pour défendre la Place, sans le secours du Peuple, sur qui la prudence défend de compter beaucoup dans des cas imprévûs & dans le peril. Enfin, il abandonna le Codiponté, qui lui parut en trop mauvais état pour en fermer l'entrée aux Ennemis. Les Habitans de cette partie de la Ville ne quitterent qu'à regret leurs Maisons; plusieurs même combattant les motifs & l'autorité du Gouverneur, soutenoient qu'on pouvoit s'y défendre, & ne se rendirent que lorsque l'Ennemi fut devant les murs. Il ne s'en fallut même pas beaucoup que les François profitant de l'occasion, n'entrassent pêle-mêle avec eux dans la Ville; mais ce ne fut pas la plus grande difficulté que Guichardin eût à vaincre; il étoit bien autrement inquiet du défaut d'argent dans ces circonstances, qui tomboient précisément au jour où il falloit donner la paye à la Garnison.

Fréderic de Bozzolo entra d'abord dans le Codiponté, suivi de 3000 hommes d'Infanterie, & de quelques Chevaux Legers. Bonneval & Marc-Antoine Colonne n'arriverent que

le jour suivant, le premier avec les lances Françoises, & le second avec deux mille hommes de pié Venitiens. Ils n'avoient d'autre artillerie que deux *Sacres*; n'étant pas possible de voiturer de gros canons dans le voisinage du Pô, où les chemins sont impraticables en hyver. Ils n'auroient pû en faire venir qu'avec beaucoup de tems; ce qui eût fait manquer l'entreprise, dont la réussite dépendoit principalement de l'activité & de la diligence à prévenir les secours qu'ils craignoient vainement qu'on n'envoyât de Modéne ou de Plaisance à Parme. Cependant le peuple croyoit que Bonneval & Marc-Antoine avoient de grosses pieces d'artillerie. Cette opinion s'étoit formée sur le rapport des Paysans réfugiés dans la Ville, & sur l'erreur de quelques Parmesans que Frederic avoit fait prisonniers aux environs de la Place & remis en liberté, après leur avoir fait adroitement insinuer cette fausseté par quelques bannis de Parme qu'il avoit avec lui. Ils ajoutoient que ces deux Officiers avoient beaucoup plus de troupes qu'ils n'en avoient en effet. Cette prévention avoit tellement abattu le peuple, que non seulement la multitude; mais même le Conseil de la Ville, pria le Gouverneur de consentir qu'ils capitulassent, pour éviter de tomber entre les mains des Ennemis, & se garantir du pillage. Guichardin employa la raison & les plus vives instances pour les rassurer. Après de longues contestations sur ce sujet, il survint une nouvelle difficulté. Les soldats demanderent la paye, & se mutinant furent sur le point de sortir de la Ville. Les Habitans avoient promis de fournir une partie des fonds nécessaires Le Gouverneur voyant qu'ils ne se mettoient pas en peine de tenir parole, leur représenta que quelque fût l'événement, ils pouvoient s'assurer pour jamais la protection du S. Siége, en lui donnant actuellement cette marque de leur attachement; & les ayant persuadés, il appaisa la mutinerie des soldats. Mais la fraïeur du peuple s'augmentant de plus en plus, & les troupes voyant que leur petit nombre les mettoit à la discretion des Habitans, & craignant d'être attaqués par dedans & par dehors en même tems, elles témoignerent une extrême envie de se dérober au péril par la capitulation. Guichardin eut alors besoin de toute sa fermeté: il leur représenta qu'il partageoit le danger avec eux, & dit aux principaux de la Ville; que leur crainte étoit sans fon-

1521.

1521. » dement. Qu'il étoit sûr que les Ennemis n'avoient point » de grosse artillerie, sans quoi néanmoins il étoit absolument impossible de forcer la Ville: Que la jeunesse de » Parme jointe à la Garnison, seroit plus que suffisante pour » repousser de plus grandes forces: Qu'il avoit dépêché un » courier à Modéne où Vitelli & Rangoné étoient avec leurs » troupes & les Suisses: Qu'il ne doutoit pas que l'interêt de » leur propre gloire & la crainte de la prise de Parme, dont » la perte pouvoit avoir de funestes suites, ne les engageassent à faire partir des secours, qui ne pouvoient pas tarder » plus d'un jour à venir: Qu'il avoit aussi envoyé à Plaisance, d'où il avoit eu de favorables réponses: Qu'ils considerassent que Leon X. son bienfaiteur étant mort, il n'y avoit » aucune raison particuliere qui l'obligeât à s'exposer de gaïeté » de cœur à un péril aussi certain que celui qu'ils se figuroient: » Qu'en effet le passé étoit une preuve sans replique, que les » Ministres d'un Pape n'avoient rien à esperer de son successeur: » Que même le nouveau Pontife seroit peut-être ennemi de » Florence, sa patrie: Qu'aucun motif public, ni personnel ne » lui faisoit désirer de voir croître la puissance des Papes: Qu'il » pourroit même se trouver dans la nécessité de souhaiter leur » abaissement: Qu'il n'avoit à Parme ni femme, ni enfans, » ni biens qui lui fissent craindre l'insolence ou l'avarice des » François, en cas que la Ville voulût rentrer sous leur » domination: Qu'ainsi, n'esperant rien de la défense de » Parme, & n'ayant à craindre de la part de l'Ennemi, s'ils » capituloient, aucun des maux que les François leur avoient » fait déja souffrir, devant au contraire partager les malheurs des » Habitans, si la Place étoit forcée, ils devoient bien s'imaginer que sa fermeté ne venoit que de la certitude où » il étoit, que les Ennemis, faute de grosse artillerie, ne pouvoient s'emparer de la Ville par la force: Qu'enfin, s'il y » avoit le moindre lieu de douter, lui-même, par le penchant » qu'ont naturellement tous les hommes à se mettre en sûreté, il auroit proposé de capituler; & cela avec d'autant plus » de facilité, que vû l'impuissance où il étoit de s'opposer à la » volonté du peuple, & surtout pendant la vacance du saint » Siége, on ne pourroit le rendre responsable de leur démarche. »

Ce fut par ces raisons exposées en Public & dans le particulier & par diverses manœuvres qu'il amusa les Habitans pendant toute la nuit. Il n'en usoit ainsi que parce qu'il s'étoit apperçu que malgré la crainte qu'ils avoient que leur Ville ne fût emportée d'assaut & mise au pillage, ils ne vouloient pas se rendre sans son aveu, de peur de passer pour Rebelles. Enfin, à la pointe du jour, Fête de S. Thomas, on vit clairement par le calibre des boulets tirés par les Assiégeans, qu'ils n'avoient que de foible Artillerie. 1521.

Alors le Gouverneur assembla le Conseil, se flatant de trouver les esprits rassurés; mais la frayeur étoit au contraire fort augmentée, parce qu'on croyoit le péril plus pressant; c'est pourquoi, sans vouloir rien entendre, on passa des plus vives instances aux protestations, & presque aux menaces pour l'obliger à capituler. Guichardin leur répondit avec fermeté, que puisque sa Garnison n'étoit pas assez forte pour les contenir, du moins l'infamie dont ils étoient sur le point de se couvrir par la révolte & l'infidélité, vengeroit l'injure qu'ils alloient faire au S. Siége & à son Ministre. Ensuite, il leur reprocha hautement l'atteinte que cette conduite donnoit au serment qu'ils avoient prêté peu de jours auparavant entre ses mains au S. Siége dans la grande Eglise. Enfin, il protesta que quand il les verroit prêts à lui donner la mort, ils ne viendroient jamais à bout d'arracher le lâche consentement qu'ils exigeoient, tant qu'il n'arriveroit point de nouvelles Troupes ou de grosse Artillerie à l'Ennemi; ou s'il ne survenoit quelque incident qui rendît le péril plus grand, que l'espérance qu'il avoit de repousser les François.

Après cette réponse, il sortit du Conseil pour disposer tout nécessaires, en cas que les Ennemis donnassent l'Assaut ce jour-la, comme on s'y attendoit. Le Conseil fut long-tems incertain du parti qu'il prendroit; mais enfin la peur plus forte que tout autre sentiment, les fit résoudre à se rendre. Ils envoyerent donc quelques-uns d'entr'eux dire au Gouverneur, que s'il refusoit toujours de consentir à leur salut, ils étoient déterminés à s'en assurer sans lui: Mais à peine ces Députés abordoient le Gouverneur qu'on entendit les cris des Corps de Gardes des Portes, des Troupes qui étoient sur le Rempart & les Cloches de la plus haute Tour. C'étoit le signal

1521. que l'Ennemi sortant du Codiponté s'avançoit pour donner l'Assaut. Alors Guichardin se tournant vers les Députés qui n'avoient pas encore parlé : « Messieurs, leur dit-» il, il n'est plus tems de songer à vous rendre, il s'agit » maintenant de faire une vigoureuse défense, ou d'être hon-» teusement forcés & de subir les horreurs du pillage, ou » de la prison, à moins que vous ne vouliez imiter Raven-» ne & Capoue, qui se virent en proye à la Barbarie du Sol-» dat, tandis qu'elles capituloient. Jusqu'ici, j'ai fait tout ce » qu'un homme seul pouvoit faire, & j'ai trouvé le moyen » de vous mettre dans l'heureuse nécessité de vaincre ou de » mourir. Si je pouvois moi seul repousser l'Ennemi, je ne balan-» cerois pas à le faire ; mais cela ne se peut sans votre secours. » Ainsi, Messieurs, défendez aujourd'hui votre propre vie, » vos biens, l'honneur de vos Femmes & vos Enfans avec une » aussi vive ardeur que l'étoit tout à l'heure votre empressement » à courir sans nécessité au-devant du joug des François, qui, » comme vous ne l'ignorez pas, sont vos plus mortels Enne-» mis ». Ensuite, poussant son Cheval d'un autre côté, il les laissa dans un grand embarras, & persuadés qu'il n'étoit plus tems de chercher des expédiens. Il fallut donc songer à la défense.

Les Ennemis qui avoient apporté beaucoup d'échelles, voulurent escalader un Bastion que Fréderic de Bozzolo avoit fait construire vers le Pô, dans le tems qu'il étoit assiégé dans Parme ; ils attaquerent aussi la Porte qui regarde Reggio, & dans le même tems appliquerent les échelles à deux autres endroits. La Ville couroit d'autant plus de risque, que les Ennemis encouragés par leurs Officiers, & sur tout par Fréderic, combattoient avec ardeur ; au lieu que les Habitans saisis de frayeur, n'osoient approcher des Remparts, & s'étoient la plûpart enfermés dans leurs maisons, où ils n'attendoient plus que la ruine de la Patrie. Cette consternation & les différentes attaques durerent pendant quatre heures ; cependant, le péril vint à diminuer insensiblement, tant à cause de la lassitude des Assiégeans, que des blessures qu'ils remportoient. D'un autre côté, les Habitans ranimés par le courage de la Garnison, accoururent en foule sur les Remparts & l'assaut duroit encore, que tous jusques aux Moines combattoient avec ardeur. Plusieurs Femmes même voulurent partager la gloire du péril, en portant jusque sur

ſur les murs des rafraichiſſemens à leurs Défenſeurs. Le Gouverneur eut grand ſoin que rien ne manquât de ce qui étoit néceſſaire pour la défenſe. Alors les François déſeſperant du ſuccès, ſe retirerent dans le Codiponté, après avoir perdu beaucoup de monde. Le lendemain ils leverent le Siége; & après avoir reſté deux jours aux environs de Parme, ils repaſſerent le Pô. Fréderic de Bozzolo, auteur de cette expédition, aſſura qu'il ne s'étoit flaté de réuſſir, que ſur la fauſſe idée qu'il avoit eue qu'un Gouverneur qui ne faiſoit que d'arriver à Parme, & qui d'ailleurs n'étoit pas Homme de Guerre, voulût après la mort du Pape qu'il ſervoit, s'expoſer au péril, ſans eſpoir de récompenſe, au lieu de ſe mettre en ſûreté, comme il le pouvoit, ſans bleſſer l'honneur, ni le devoir. 1521.

Les affaires des François en Italie ſouffrirent beaucoup de ce mauvais ſuccès; car le Milanès s'encouragea par l'exemple de Parme à leur réſiſter, ſur-tout depuis qu'on ſçut que cette Ville, ſans autre ſecours qu'une foible Garniſon, avoit eu la gloire de les repouſſer. Et en effet, la Place n'avoit reçu aucun ſecours, ni de Plaiſance, ni de Modéne. Rangoné s'excuſa d'envoyer des Troupes, ſous prétexte du péril où Modéne pourroit ſe trouver de la part du Duc de Ferrare, ſi l'on affoibliſſoit la Garniſon, ce Prince pouvant fondre ſur cette Place tout-à-coup; quoiqu'il eût été repouſſé de devant Cento par les Bolonois, & que l'approche des Suiſſes l'eût obligé à ſe retirer de Final. L'Evêque de Piſtoya flotant entre les inſtances de Guichardin, & les ſollicitations de Vitelli, qui (*a*) pour ſon intérêt perſonnel le preſſoit de marcher en Romagne avec les Suiſſes, afin de couper le paſſage au Duc d'Urbin, fut ſi long-tems à ſe déterminer qu'il ne pût contenter ni l'un ni l'autre : ainſi Parme ſe défendit ſans aucun ſecours étranger; & le Duc d'Urbin ne rencontra point d'obſtacles dans ſa route, les Suiſſes qui s'ennuyoient enfin de n'être pas payés, n'ayant pas voulu marcher contre lui.

XX. La Rovere rentre dans ſes Etats.

Ce Prince avoit uni ſes forces aux Troupes de Malateſta & & d'Horace Baglioné freres, dont le but étoit de rentrer dans Pérouſe leur Patrie. Tout ce qu'il put obtenir des Venitiens & des François, fut que ces derniers permirent à ceux de leurs Soldats qui voudroient aller à cette expédition, de l'y ſuivre,

(*a*) A cauſe de la Ville de Citta di-Caſtello, dont le Duc d'Urbin pouvoit s'emparer.

1521. & que les premiers donnerent un congé aux Baglioné, qui étoient au service de la République. Le Duc & ses deux Alliés avoient rassemblé à Ferrare deux cens Gendarmes, trois cens Chevaux-Legers & 3000 hommes de pié, qui les suivoient par affection, ou par l'espérance du pillage. Ils passerent de Ferrare à Lugo par le Pô, & ne trouvant aucun obstacle dans l'Etat de l'Eglise, ils ne se furent pas plûtôt approchés du Duché d'Urbin, que le Duc rappellé par les vœux du Peuple, se remit en possession de ses Etats, à l'exception (*a*) des Places soumises aux Florentins. Il rentra même dans la Ville de Pesaro avec une égale facilité, & peu de jours après dans la Citadelle; ensuite, profitant de son bonheur, il chassa de Camerino Jean-Marie de Varano, ancien Seigneur de cette Ville, qui s'étoit fait décorer du nom de Duc par Leon X. La Rovere donna la Seigneurie de cette Ville à un jeune homme de la même famille nommé Sigismond, qui prétendoit y avoir plus de droit que Jean-Marie. Ce dernier, au pouvoir de qui la Citadelle demeura, prit le parti de se réfugier dans Aquila.

Après cette expédition, la Rovere marcha contre Pérouse avec Malatesta & Horace Baglioné. Les Florentins, uniquement par déférence pour le Cardinal de Médicis, avoient pris la défense de cette Ville. Médicis n'aimoit ni le Duc d'Urbin, ni les Baglioné; sa haine venoit de la crainte que leur voisinage ne donnât atteinte à l'autorité dont il jouissoit à Florence. D'ailleurs, aspirant au Pontificat, il cherchoit à se faire regarder comme le seul Défenseur des Etats de l'Eglise pendant la vacance du S. Siége. Les Cardinaux divisés entr'eux par les brigues & l'ambition, ne se mettoient guéres en peine de défendre la Lombardie, la Toscane, ni les autres Etats du S. Siége; & même quand ils y auroient pensé, il eût été difficile de le faire; car on ne trouva rien dans les coffres du Pape. Leon X. avoit non seulement dissipé les trésors accumulés par son Prédécesseur, & les sommes immenses qu'il avoit tirées de la vente des Offices, dont la création avoit diminué de 40000 Ducats de Rente les revenus ordinaires de l'Eglise, mais il avoit encore laissé de grandes dettes, & mis en gage les pierreries & d'autres riches effets du trésor Ponti-

(*a*) C'étoit le Montefeltro.

fical. Ce fut à cette occasion que quelqu'un dit avec subtilité, que la mort des autres Papes étoit le terme de leur Pontificat, mais que le regne de Leon X. dureroit encore long-tems après la sienne. 1521.

Dans ces circonstances, le Sacré Collége se contenta d'envoyer (a) l'Archevêque des Ursins à Pérouse, pour concilier les Baglioné entr'eux : mais ce fut inutilement ; car outre que ce Prélat étoit suspect à Gentilé, à cause de l'Alliance (b) de la Maison des Ursins avec les enfans de Jean-Paul, il proposa d'ailleurs des conditions qui ne purent le rassurer contre le péril. C'est pourquoi, le Duc d'Urbin, Malatesta, & Horace Baglioné, de concert avec Camille des Ursins qui venoit de se joindre à eux avec quelques Volontaires, allerent camper à Ponte S. Janni le 30 de Décembre, d'où s'étendant jusqu'à la Bastia & dans les Places voisines, ils tenoient jour & nuit la Ville de Pérouse en allarme. Outre 500 hommes d'Infanterie que Gentilé avoit pris à sa solde, les Florentins, à la faveur de l'expédition du Duc d'Urbin contre Pesaro, avoient eu le tems de mettre cette Ville en défense, & y avoient envoyé Vitelli avec 2000 hommes de pié & 100 Chevaux-Legers.

XXI. Continuation de la Guerre entre Charle V. & François I. dans le Milanès.

Cependant les Confédérés & les François se tenoient dans l'inaction de part & d'autre, & toutes les opérations de la Guerre se terminoient à des courses réciproques. Les François qui étoient à Crémone au nombre de 2000 hommes de pié, désoloient le Plaisantin & le Parmesan, à la faveur d'un Pont qu'ils avoient jetté sur le Pô. A la vûe de ces désordres, les Officiers Généraux presserent Prosper de se déterminer à quelque expédition. C'est pourquoi, il fit mettre l'Artillerie en marche pour faire le siége de Trezzo ; mais il abandonna ce projet, sous prétexte de n'engager l'Armée dans aucune affaire qui put l'empêcher de veiller à la sûreté des Etats de l'Eglise contre les François. Mais la conduite de ce Général démentoit ses discours : car lorsqu'il apprit le siége de Parme, bien loin de faire la moindre démarche en faveur de cette Ville, il dit qu'il falloit attendre l'événement ; & depuis, lorsque les Troupes Suisses du Canton de Zurich laisserent Plaisance à l'abandon, pour obéir à l'ordre de leurs Magis-

(a) Robert Archevêque de Reggio.

(b) Camille des Ursins son frere avoit épousé une fille de Jean-Paul Baglioné.

1521. trats, il s'opposa au Marquis de Mantoue qui vouloit y conduire les Troupes qu'il avoit à Milan. Ce Prince ne laissa pas de se rendre dans Plaisance avec de l'Infanterie qu'il tira de ses Etats, & ayant emprunté de l'argent afin d'y faire subsister ses Troupes, il eut la gloire de la conserver au S. Siége. Pendant ces divers mouvemens, le Sacré Collége différa l'Election d'un Pape, pour donner le tems aux Cardinaux absens de se rendre à Rome. Prosper Colonne fit arrêter dans le Milanès le Cardinal (*a*) d'Ivrée, qui étoit favorable à la France; mais le Sacré Collége ayant donné un Decret pour différer l'Election jusqu'à ce qu'on eût relâché ce Cardinal, Prosper lui rendit la liberté.

XXII. Conclave après la mort de Leon X.

Le Conclave ayant donc été résolu pour le 27 de Décembre, au lieu qu'il n'y avoit eu que vingt-quatre Cardinaux à l'Election de Leon X. on en compta trente-neuf dans cette occasion, ce qui fut un effet de la nombreuse Promotion faite par ce Pontife.

1522.

XXIII. Révolution de Pérouse.

Le commencement de l'année 1522. fut marqué par la révolution de Pérouse. La lâcheté des Assiegés ne contribua pas moins à la prise de cette Ville, que la valeur des Assiégeans. Ces derniers ayant reçu un renfort considérable de Volontaires, qui faisoient monter leur Armée au nombre de 200 Lances, 300 Chevaux-Legers, & 5000 hommes d'Infanterie, & s'étant saisis du Fauxbourg de S. Pierre abandonné par les Assiegés, tenterent d'escalader les portes de S. Pierre, de Sogli, & de Brogni, & plusieurs autres endroits. Avant d'entâmer l'affaire, ils mirent en Batterie sept pieces de Campagne fournies par le Duc de Ferrare, & dont ils se servirent pour écarter les Assiegés de dessus le Rempart. L'assaut commença dès la pointe du jour, & dura presque toute la journée à plusieurs reprises: les Assiegeans pénétrerent même dans la Place en deux ou trois différens endroits; mais ils furent toujours repoussés avec perte, quoiqu'ils n'eussent que la Garnison en tête, tandis que le Peuple se tenoit dans l'inaction. Ce favorable succès fit espérer à Gentilé & au Commissaire Florentin qu'ils ne seroient pas moins heureux dans la suite; mais la lâcheté de Vitelli changea bien-tôt la face des affaires: car,

(*a*) Boniface Ferrerio. Il fut Evêque d'Ivrée en 1459. & Leon X. lui donna le Chapeau en 1517. Il résigna son Evêché à Philibert Ferrerio son neveu l'année suivante, & garda néanmoins le nom de Cardinal d'Ivrée jusqu'à sa mort arrivée en 1543.

1522.

ſoit crainte que le Peuple mieux diſpoſé pour les enfans de Jean-Paul que pour Gentilé, ne ſe déterminât en leur faveur ; ſoit que l'avantage, qu'avoit l'Ennemi, d'occuper le Fauxbourg de S. Pierre lui parût plus grand qu'il n'étoit en effet ; ſoit enfin que la haine, qu'il n'ignoroit pas, que le Duc d'Urbin & les Baglioné lui portoient, le fit trembler pour ſa vie, ſi la Ville venoit à être forcée, il déclara qu'il étoit réſolu de ſe retirer. Les autres Officiers de la Garniſon s'efforcerent envain de le faire changer ; il répondit, que ſa préſence étoit déſormais inutile à Pérouſe, à cauſe d'un coup de feu qu'il avoit reçu au petit doigt du pié, & qui l'obligeoit de garder le lit. On eut beau lui repréſenter les ſuites fâcheuſes de ſa retraite dans l'eſprit des Soldats & des Habitans, il perſiſta dans ſes craintes, qu'il communiqua même au reſte des Officiers, qui ſe retirerent tous cette nuit à Citta-di-Caſtello : les Baglioné furent auſſi-tôt reçus dans Pérouſe. Cette révolution ſurprit extrêmement ceux à qui l'on avoit écrit l'heureux ſuccès du jour précédent.

XXIV. Brigue du Cardinal de Médicis dans le Conclave.

Cependant la diviſion regnoit toujours dans le Conclave. Le Cardinal de Médicis, que la réputation de ſa puiſſance, ſes richeſſes, & la gloire dont la conquête de Milan venoit de le couvrir rendoient recommandable, bruloit de monter ſur le Trône de l'Egliſe. C'eſt pourquoi, il s'étoit aſſuré de quinze Cardinaux, dont il devoit les ſuffrages, partie à l'intérêt, partie à l'affection, partie à la reconnoiſſance des bienfaits de Leon X. & partie enfin à l'ambition. Car quelques-uns ſe flatoient d'obtenir ſon appui, pour le remplacer s'il venoit à échouer dans ſon deſſein, qui ſouffroit en effet de grandes difficultés. Il paroiſſoit dangereux à un grand nombre de Cardinaux de choiſir deux Papes ſans interruption dans la même famille, ce qui ſeroit en quelque façon commencer à rendre le Pontificat héréditaire. Les vieux qui prétendoient à cette grande Place, s'oppoſoient ſur-tout à l'Election de Médicis, & ne pouvoient ſouffrir que le choix tombât ſur un homme qui n'avoit pas 50 ans. D'ailleurs, toute la Faction Françoiſe, & quelques-uns même des Impériaux étoient contraires à ſon Exaltation, depuis que le Cardinal (*a*) Colonne, qui d'abord avoit paru le favoriſer, s'étoit hautement déclaré contre lui. Enfin, il ne devoit rien eſpérer des Mé-

(*a*) Pompée Colonne.

1522. contens du regne de Leon X. Tous ces obstacles ne purent détruire ses espérances : il se flatoit que disposant de plus d'un tiers du Conclave, il ne seroit pas possible de faire un choix tant que sa Faction demeureroit unie, & qu'enfin ses Ennemis ou rebutés de ces longueurs, ou désunis, seroient forcés de se rendre. Il y en avoit effectivement plusieurs à qui le grand âge ne permettoit pas de supporter long-tems les incommodités du Conclave. Médicis avoit encore une autre raison d'espérer. Les Cardinaux s'accordoient bien à rejetter son Election ; mais divisés sur-tout autre choix, chacun ambitionnoit la Thiare pour soi ou pour un ami, & les plus opiniâtres étoient résolus de ne ceder à personne.

XXV. Adrien VI. élu Pape.

Dans ces circonstances la révolution de Pérouse fléchit un peu l'opiniâtreté du Cardinal de Médicis. Petrucci, (a) l'un de ses Partisans, qui étoit à la tête du Gouvernement de Sienne, craignant pour son autorité dans son absence, & que le Duc d'Urbin ne voulût assiéger cette Ville, comme le bruit en couroit, pressa l'Election d'un Pape. Il fit entendre à Médicis que s'il arrivoit quelque changement à Sienne, la Ville de Florence pourroit s'en ressentir, & il le détermina par ses instances à se désister de ses prétentions, sans que ni l'un ni l'autre jettassent les yeux sur aucun Cardinal en particulier.

Tel étoit la situation des choses, lorsqu'un (b) matin, comme on étoit sur le point d'aller au Scrutin, selon l'usage, quelqu'un proposa (c) le Cardinal de Tortose nommé Adrien, Flamand de Nation, autrefois Précepteur de Charle V. & depuis Cardinal sous le Pontificat de Leon X. à la sollicitation de ce Prince, dont il étoit actuellement Premier Ministre en Espagne. Personne ne songeoit sérieusement à l'Election d'Adrien, & il ne fut proposé que pour passer le tems ; mais y ayant eu quelques suffrages en sa faveur, le Cardinal de S. Sixte ne cessa de parler avec éloge des Vertus & de la Doctrine de ce Cardinal. Quelques Cardinaux se joignirent à S. Sixte, qui vit tout le Conclave passer successivement à son avis avec

(a) Raphael Petrucci.

(b) Le 9 de Janvier.

(c) C'étoit Adrien Florent, surnommé Boyens, né d'une famille obscure en Hollande l'an 1459. La réputation qu'il s'acquit dans l'Université de Louvain, engagerent l'Empereur Maximilien à lui confier le soin des études de Charle Archiduc d'Autriche son petit-fils. Ferdinand Roy d'Espagne lui donna dans la suite l'Evêché de Tortose, & Leon X. le fit Cardinal le 1 Juillet 1517.

tant de rapidité, que cette prompte détermination fut plûtôt l'effet d'un mouvement indéliberé, que l'ouvrage de la réflexion. En effet, il n'y en avoit pas un seul qui put dire le motif, qui, dans des tems si difficiles & si orageux, l'avoit engagé de donner sa voix à un (*a*) Barbare, séparé de Rome par tant de terres, & qui n'ayant jamais rendu de services au S. Siége, ni même eu la moindre liaison avec aucun des Cardinaux, dont il étoit à peine connu de nom, n'avoit jamais vû l'Italie, & ne (*b*) songeoit pas même à la voir. Dans cette impossibilité de justifier humainement une Election si bizare, ils l'attribuerent au S. Esprit, dont l'inspiration, disoient-ils, détermine toujours les suffrages dans le Conclave. Adrien apprit son Exaltation dans la Ville de Vittoria en Biscaye, & conservant son premier nom, il voulut être appellé Adrien VI. 1522.

Cependant le Duc d'Urbin & ses Alliés ayant laissé Malatesta à Pérouse, où le séjour de l'Armée nuisit beaucoup à leurs autres desseins, & après avoir tiré de l'argent des amis qu'ils avoient dans cette Ville & à Todi, où Camille des Ursins avoit rétabli les Bannis, ils marcherent en diligence vers Sienne avec (*c*) Lactance Petrucci, que Leon X. avoit dépouillé de l'Evêché de Soana. Borghese & Fabio fils de Pandolphe Petrucci, retenus à Naples par les Ministres de l'Empereur, ne purent se trouver à cette expédition. La Régence de Sienne n'avoit d'autre ressource que dans le secours de Florence, sur lequel elle comptoit, à la faveur de ses liaisons avec le Cardinal de Médicis. En effet, ce Cardinal engagea ses amis, qui gouvernoient la République en son absence, à faire partir aussi-tôt pour Sienne Guy Vaïna avec cent Chevaux-Legers, & des fonds pour lever de l'Infanterie, qu'on devoit joindre à celle qui étoit au service des Siennois; ils s'étoient encore assuré quelques jours auparavant de secours bien plus considérables. Car lorsque le Duc d'Urbin & les Baglioné marcherent contre la Ville d'Urbin, Florence

(*a*) C'est ainsi, comme on l'a déja vû plusieurs fois, que les Italiens appelloient alors tous les Etrangers.

(*b*) *Dellaquale extravaganza*, dit l'Auteur, *non potendo con ragione alcuna es usarsi; tranferivano la causa nello Spirito santo, solito, secondo dicevano, a inspirare, nella elettione dé Pontifici i cuori de Cardinali.*

(*c*) Il y fut rétabli par Adrien VI. qui le déclara injustement accusé de participer à la conspiration d'Alfonse Petrucci contre Leon X.

1522. craignant pour la Toscane, avoit entâmé une négociation avec les Troupes Suisses du Canton de Berne, qui refusant de repasser dans leur pays, étoient restées à Bologne avec l'Evêque de Pistoya au nombre d'un peu plus de mille hommes. Ce Prélat qui avoit dessein d'offrir ces Troupes au Pape qui seroit élu, fit tant naître de difficultés que l'affaire tira en longueur; mais il se rendit enfin, & le Traité fut conclu avec les Florentins, ausquels ces secours couterent beaucoup, ayant été obligés de prendre encore à leur solde 400 Lansquenets qui s'étoient joints aux Suisses. D'ailleurs, ils avoient donné ordre à Jean de Médicis qui étoit en Lombardie de revenir; ils se flàtoient que toutes ces forces seroient suffisantes pour défendre la Ville de Sienne, pourvû qu'elles arrivassent à tems. Cette Ville couroit alors de grands risques. La meilleure partie du Peuple ennemie du Gouvernement de Petrucci, & d'ailleurs animée par son ancienne haine contre Florence, ne voyoit qu'avec chagrin les Troupes de cette République entrer dans Sienne. D'ailleurs, le Cardinal Petrucci étoit absent, & quoique François son neveu s'efforçât de le remplacer, il étoit bien loin de la grande autorité de son oncle. Aussi dès que le Duc d'Urbin fut dans le Territoire de Sienne on lui envoya des Députés, sans que les principaux membres de la Régence s'y opposassent. C'étoit dans la vûe d'éviter le péril qui les menaçoit, ou de tirer les choses en longueur de quelque façon que ce pût être. La Rovere exigea d'abord trente mille Ducats, & que la forme du Gouvernement fût changée; ensuite il modéra ses prétentions & devint si traitable, qu'il y avoit tout lieu de croire que la Régence traiteroit avec ce Prince de son propre mouvement, ou forcée par le soulevement du Peuple; mais les choses changerent bientôt de face. Il arrivoit de moment à autre des Troupes de Florence, & l'on reçut en même tems la nouvelle que Jean de Médicis s'avançoit avec les Suisses; les Partisans de Petrucci se rassurerent, & rompirent la négociation. Le Duc d'Urbin sans perdre de tems se présenta devant les murs de Sienne; mais comme toute son Armée ne montoit qu'à 7000 hommes de nouvelle Milice, & qu'il n'espéroit plus de faire un Traité, d'ailleurs les Suisses devant arriver le lendemain, il ne jugea pas à propos de rester plus d'un jour devant cette Place, & se retira dans son Duché.

Après

Après cette expédition, les Troupes de Florence marcherent à Pérouse avec beaucoup d'empressement, & cette République 1522.
saisit l'occasion d'obliger le sacré Collége, qui gouvernant les Etats du S. Siége pendant l'absence du Pape, avoit sollicité ces secours; aussi le Cardinal de Cortone que Leon X. avoit nommé Légat de Pérouse, se trouva-t'il en personne dans l'Armée; cependant les Cardinaux étoient toujours aussi divisés & aussi peu constans depuis l'Election d'un Pape, qu'ils l'avoient été dans le Conclave; ils le paroissoient même davantage. Ils étoient convenus que trois d'entr'eux, sous le nom de *Priori*, auroient soin des affaires pendant un mois, & seroient remplacés par trois autres, ce qui devoit se pratiquer jusqu'à l'arrivée d'Adrien. La fonction de ces trois Ministres étoit d'assembler le Sacré Collége, & d'en faire exécuter les résolutions. Ceux qui furent nommés les premiers à cet Emploi, n'étant pas favorables au Cardinal de Médicis, qui étoit parti pour Florence d'abord après l'Election du Pape, dirent hautement, qu'on ne devoit pas souffrir que les Troupes de Florence entrassent en Armes dans les Etats du S. Siége. Elles avoient déja mis au pillage la Ville de Passignano, qui leur avoit fermé ses Portes. Ensuite, ayant pris leur poste à Olmo, Place à trois milles de Pérouse, dont elles comptoient de s'emparer bientôt, elles reçurent en cet endroit de la part des trois Cardinaux, un ordre pour se retirer. Il y a toute apparence qu'elles n'y auroient pas déféré, si l'on n'avoit reconnu le peu de fondement des espérances qu'on avoit conçues. En effet, les Baglioné avoient fait entrer un grand nombre de Soldats à Pérouse, & le peuple leur étoit plus favorable qu'à Gentilé, qui étoit dans l'Armée; c'est pourquoi, prenant une seconde fois prétexte des ordres du Sacré Collége, elles sortirent du Pérousin après avoir inutilement tenté la voye de la négociation, & reprirent sans peine le Montéfeltro, qui, excepté San-Leo & le Fort de Maïolo, avoit reçu le Duc d'Urbin, après quoi l'on mit bas les Armes de part & d'autre, comme par une convention tacite, le Duc n'étant pas en état de soutenir la Guerre contre Florence, & cette République n'ayant aucun intérêt de la faire à ce Prince. Le Sacré Collége, où les Ennemis du Cardinal de Médicis dominoient, venoit de signer un Traité, par lequel le Duc, jouissant de ses Etats jusqu'à l'arrivée du Pape en Italie, s'obligeoit de n'inquiéter dans

cet intervalle, ni les Florentins, ni les Siennois, & de ne contracter aucun engagement avec personne.

1522.

XXVII. La Guerre continue dans le Milanès.

Pendant que toutes ces choses se passoient à Rome & ailleurs, les Impériaux & les François, faute d'argent d'un côté & de Troupes de l'autre, demeuroient dans l'inaction. L'Armée de l'Empereur voyant qu'on ne la payoit pas, refusa de quitter ses quartiers; & l'on ne pût envoyer que la Compagnie de Jean de Sassatello, avec quelques autres Soldats & quelques Habitans du Milanois contre Alexandrie. Sassatello préférant des espérances incertaines à des avantages actuels, avoit quitté dès le commencement de cette Guerre le service des Venitiens pour se mettre à la solde du Duc de Milan, qui n'étoit pas encore rentré dans ses Etats. La témérité des Guelses d'Alexandrie, qui faisoient la principale force de la Place, facilita cette entreprise, qui d'abord avoit paru pleine d'obstacle. En effet, les Assiégés ayant fait une sortie qui leur réussit mal, se retirerent avec tant de désordre, que l'Ennemi entra pêle-mêle avec eux dans la Ville, & la mit au pillage : peu de jours après on vint à bout de chasser aussi facilement quelques troupes Françoises que la faction Guelfe avoit fait entrer dans la Ville d'Aste.

Tel étoit alors l'état de la Guerre en Lombardie. Le gros des deux Armées paroissoit enseveli dans une espéce de léthargie, à laquelle, selon toutes les apparences, il alloit succéder de violentes secousses. Il y avoit eu de grandes contestations dans la Diette des Suisses touchant les demandes de la France : Les Cantons de Zurich & de Schwits s'étoient ouvertement déclaré contre cette Couronne. Lucerne ne respiroit que le service du Roy ; à l'égard des autres ils n'étoient pas d'accord avec eux-mêmes. L'avidité de quelques particuliers, dont les uns exigeoient des Pensions, & les autres qu'on payât d'anciennes dettes, avoit fait tirer les choses en longueur ; mais le Roy avoit enfin obtenu les Troupes qu'il demandoit pour chasser les Impériaux du Milanès, & déja (*a*) le Batard de Savoye, & Galeas de San-Severino, grand Ecuyer, marchoient en Lombardie avec plus de 10000 hommes de cette Nation, par les Montagnes de saint Bernard & de saint Gotard. D'un autre côté, l'Empereur ayant engagé le Roy d'Angleterre à lui prêter une som-

(*a*) René de Savoye. Il avoit été revêtu de cette Charge en 1519. après la mort d'Artus Gouffier.

me considérable, pour se mettre en état de résister, donna ordre à Jérôme Adorne de lever six mille Lansquenets à Trente, & de les conduire à Milan. Cet Officier étoit encore chargé de prendre avec lui François Sforce, dont on croyoit que la présence animeroit les Peuples à bien défendre leurs Villes, où l'on faisoit des vœux ardens pour le retour de ce jeune Prince: D'ailleurs, on vouloit se servir de son nom pour tirer plus facilement les deniers dont on avoit une extrême besoin. La Ville de Milan n'étant pas encore instruite de cet ordre de l'Empereur, avoit aussi envoyé de l'argent à Trente pour lever 4000 hommes d'Infanterie; & ces Troupes s'étant trouvées prêtes à l'arrivée d'Adorne, il se mit d'abord en marche à leur tête, laissant des ordres pour la levée des 6000 qu'il devoit faire lui-même; son dessein étoit de se rendre à Côme par la Valteline; mais n'ayant pû obtenir le passage des Grisons, il surprit la vigilance des Officiers (*a*) Venitiens qui étoient à Bergame, & passa par le territoire de cette Ville & par la Ghiaradadda. Dès qu'il eut conduit ces Troupes à Milan, il reprit le chemin de Trente pour exécuter les ordres de l'Empereur. 1522.

Cependant on n'oublioit rien pour aigrir davantage le Peuple de Milan contre les François, dans la vûe de le disposer à se bien défendre, & à payer plus facilement les contributions qu'il faudroit nécessairement imposer pour subvenir aux frais de la Guerre. Pour y parvenir, Moroné supposa des Lettres, des Envoyés, & il n'y eut sorte d'artifice qu'il n'inventa; mais André Barbato, Religieux de l'Ordre de S. Augustin y réussit en Chaire au-delà de tout ce qu'on peut s'imaginer; on alloit en foule à ses Sermons. Il ne cessoit d'exhorter le Peuple à défendre avec courage la liberté de la Patrie contre des *Barbares* ses irréconciliables Ennemis, depuis que la bonté du Ciel avoit délivré cette Ville du joug de ces Tyrans: Ensuite il les animoit par l'exemple de Parme, Ville foible & peu considérable par rapport à celle de Milan, & rappelloit les noms de leurs Ancêtres qui s'étoient signalés dans toute l'Italie; il leur représentoit le devoir des vrais Citoyens envers la Patrie: Que si des Payens, ajoûtoit-il, qui n'avoient pour objet qu'une gloire fragile & périssable, s'étoient dévoués à la mort en fa-

(*a*) L'Auteur les appelle *Rettori*.

1522. veur du Pays ; de quel amour de la Patrie ne devoient pas brûler des Chrétiens, qu'un si généreux sacrifice immortalisoit sur la terre, & faisoit jouir du bonheur des Saints dans l'éternité. Qu'ils se fissent une affreuse image de leur situation, si la Ville venoit à être forcée par les François. Que si cette fiere Nation les avoit traités si cruellement sans être offensée, avec quelle animosité ne se ressentiroit-elle pas des injures qu'elle prétendoit avoir reçûes : Que ne se bornant pas à faire expirer le Peuple de Milan au milieu des plus affreux tourmens, & à s'enrichir du pillage de cette Ville, elle ne se croiroit pleinement vengée que par l'entiere extinction du nom Milanois, & qu'en renchérissant sur la férocité de Fréderic Barbérousse. Ces véhémences rendirent la haine du Peuple contre les François si vive, & la crainte de tomber entre leurs mains si présente, qu'il fallût moins exciter son ardeur que la modérer.

Tandis qu'on faisoit jouer ces ressorts, Prosper s'occupoit à mettre la Ville de Milan en état de soutenir un siége. Il comptoit de s'y renfermer, & de s'y défendre quelques mois, supposé même qu'il ne pût avoir les 6000 Allemans qui devoient être levés à Trente. Il pourvut aussi à la sûreté des autres Places. (a) Philippe Torniello se rendit à Novarre avec 2000 hommes d'Infanterie, & Monsignorino Visconti dans Alexandrie avec 1500 tous Italiens, qui ne recevant point de paye, subsistoient aux dépens du Peuple ; on envoya aussi à Pavie 2000 Lansquenets & 1000 Italiens, sous les ordres d'Antoine de Leve. Prosper garda 700 Lances, autant de Chevaux-Legers & 12000 hommes d'Infanterie pour la défense de Milan. Il étoit à craindre que les François qui étoient dans le Château, ne se jettassent sur l'intérieur de la Ville. Prosper afin de les resserrer dans ce Fort, & pour empêcher qu'il n'y entrât des munitions, fit creuser deux Tranchées distantes d'environ vingt pas l'une de l'autre, autour du Château, entre les Portes de Verceil & de Côme. Ces travaux qui avoient un mille, traversoient dans toute son étendue le Jardin qui est derriere le Château, entre le chemin de ces deux Villes. A la tête de chaque Tranchée, on avoit construit un Cavalier fort haut & bien assuré pour y placer de l'Artillerie. Prosper se proposoit de mettre de l'Infanterie en-

(a) Il étoit Fils de François Bernardin Visconti, & s'appelloit Astor & non Monsignorino, qui n'est apparamment qu'un nom de guerre.

tre ces deux lignes dont chacune avoit un revers très-élevé. 1522.
L'invention de ces Tranchées qui fit beaucoup d'honneur à ce Général, fut regardée comme quelque chose de merveilleux; & le Ciel facilitant l'exécution de ce projet sembla promettre un heureux succès à l'industrie de Prosper; car la Neige qui vint à tomber pour lors, fut assez épaisse & assez haute pour qu'on pût en élever deux Chaussées, qui devant servir de modéle pour faire les revers des Tranchées, mirent encore les Pionniers à couvert du feu de la Place. Enfin les Troupes Suisses attendues par les François n'arrivant point à cause des Neiges dont les Montagnes étoient couvertes, on eut tout le loisir d'achever ce grand ouvrage.

Tandis que Prosper se disposoit à l'attaque & à la défense, Lautrec assembloit son Armée. Ce Général ayant sçu que Louis de Gonzague étoit à Firenzuola, de l'autre côté du Pô avec sa Compagnie de Chevaux-Legers, envoya un Détachement, qui trouvant cette Cavalerie endormie, n'eut pas de peine à lui enlever ses Bagages. Dans le même-tems André Gritti & Théodore Trivulce rassemblerent les Troupes Venitiennes autour de Crémone, après quoi s'étant joints aux François & aux Suisses, ils passerent ensemble l'Adda le premier jour de Mars, sous les ordres de Lautrec, qui conserva toute son autorité, quoique le grand Maître & le grand Ecuyer se fussent rendus à l'Armée. Jean de Médicis la joignit aussi sur ces entrefaites. Ce Seigneur avoit été sur le point de se mettre au service de François Sforce, & s'étoit même déja mis en chemin pour Milan, où la réputation de sa valeur le faisoit attendre avec impatience. Malgré ces démarches il accepta les offres de la Cour de France, plus considérables que celles du Duc de Milan, & sur lesquelles il y avoit plus de fond à faire. C'est pourquoi, prétextant qu'il n'avoit pas encore reçu la somme qu'on devoit lui envoyer de Milan, il partit du Parmesan où il venoit de piller la Ville de Bussetto, qui avoit refusé de loger ses Troupes, & passa dans l'Armée Françoise, campée à deux milles du Château de Milan, entre le chemin de Côme & de Verceil. Après trois jours de préparatifs, Lautrec sortit de ses Retranchemens en ordre de Bataille, comme pour attaquer les ouvrages de Prosper; mais soit que ce n'eût pas été d'abord son dessein, soit que le nombre des Troupes dont ces ouvrages étoient remplis, la

disposition actuelle du Peuple, & la fierté de l'Ennemi firent
1522. changer de résolution à ce Général, qui se retira sans rien faire. Le même jour (a) Marc-Antoine Colonne, jeune Officier de grande espérance, & Camille Trivulce Fils naturel du Grand Maréchal, furent écrasés sous les ruines d'une Maison que le Canon de la Ville abbattit & devant laquelle ils se promenoient, en faisant élever un Cavalier où l'on pût placer de l'Artillerie pour plonger dans les Retranchemens de l'Ennemi.

Cependant, Lautrec n'espérant pas de forcer Milan, songeoit au moyen de la réduire à la faveur du tems; c'est pourquoi, sa Cavalerie-Legere qui étoit nombreuse, jointe à la multitude de Bannis qu'il avoit dans l'Armée, désoloit tout le Pays, de maniere qu'il étoit très-difficile de faire entrer des vivres dans la Place. Ensuite, on ruina par ses ordres tous les Moulins, & l'on coupa les eaux qui couloient vers Milan. Ce Général comptoit que les Troupes Impériales se lasseroient enfin de ne point recevoir la paye, car elles n'avoient subsisté jusqu'alors que par le moyen des Milanois; en effet, l'Empereur ne leur envoyoit presque point d'argent, & il n'en venoit que très-peu du Royaume de Naples & d'ailleurs.

Mais la haine du Peuple de Milan contre les François, & le desir de voir le nouveau Duc, réparoient cet inconvénient, & rendoient legeres les plus fâcheuses incommodités. Toute la jeunesse prit même les Armes, & choisissant des Capitaines dans chaque Paroisse, montoit la garde nuit & jour dans les postes éloignés de l'Ennemi, pour sauver une partie de la fatigue aux Troupes réglées; & lorsque la Farine vint à manquer par la ruine des Moulins, la Ville y pourvût par des Moulins à bras. Sur ces entrefaites, François Sforce Duc de Milan qui faute d'argent avoit long-tems différé son départ, & qui n'en auroit pas eu encore sitôt, sans le Cardinal de Médicis, dont il emprunta 9000 Ducats, partit enfin de Trente avec 6000 Allemans; & s'étant ouvert un passage par le Fort de Croara, appartenant aux Venitiens, il traversa sans obstacle le Véronois & le Mantouan; ensuite passant le Pô à Casal Maggiore, il se rendit à Plaisance où il fut joint par le Marquis de Mantoue, suivi de 300 Lances des Troupes de l'Eglise: Enfin, il s'a-

(a) Brantome, dit, que ce fut Prosper Colonne lui-même qui pointa le Canon contre son Neveu sans le connoître.

vança jusqu'à Pavie, pour y attendre l'occasion favorable de passer à Milan. On y avoit une extrême impatience de le voir; 1522.
car les ressources pour la subsistance des Troupes diminuant de jour en jour, il paroissoit absolument nécessaire de se joindre aux 6000 Allemans, afin de marcher à l'Ennemi pour terminer la Guerre. Mais Lautrec qui dès le premier avis de l'arrivée de ces Troupes à Plaisance, avoit fait camper son Armée à Casino sur le chemin de Pavie à cinq milles de Milan, & celle des Venitiens à Binasco sur la même route, rendoit cette jonction difficile. Ce Général s'occupa durant quelques jours à soumettre S. Angelo & S. Colombano. Il apprit sur ces entrefaites que Lescun son Frere, qu'il avoit fait partir pour la Cour de France, afin d'y rendre compte de l'état des choses, apportoit de l'argent, & qu'il étoit déja dans le Milanès avec de l'Infanterie levée à Génes; c'est pourquoi il donna ordre à Fréderic de Bozzolo d'aller au-devant de lui avec 400 Lances & 7000 hommes de pié, partie Suisses, partie Italiens. Le Marquis de Mantoue pour couper la marche de ces Troupes, se rendit de Pavie à Gambalo; mais soit que Fréderic, comme le disoit le Marquis, eut fait mine de tourner du côté du Tesin pour éviter sa rencontre, ce qui rendoit inutile son séjour à Gambalo; soit, comme je panche plus à le croire, que le Marquis appréhendât Fréderic, dont les Troupes étoient plus nombreuses qu'on ne l'avoit dit d'abord, il reprit bientôt le chemin de Pavie. Bozzolo passa donc sans obstacle jusqu'à Gambalo, & s'étant joint à Lescun, ils marcherent ensemble contre Novarre, qu'ils forcerent au troisiéme assaut à la faveur du Canon de la Citadelle, qui tenoit encore pour la France. Le Vainqueur massacra la meilleure partie de la Garnison. Philippe Torniello Commandant de la Place fut fait prisonnier. Il avoit dépêché Couriers sur Couriers vers le Marquis de Mantoue, qui s'étoit mis en marche pour le secourir; mais ce dernier ayant eu avis de la prise de Novare, il retira ses Troupes de Vigevene, & laissant Garnison dans la Citadelle, il retourna sur ses pas & revint encore à Pavie. Quelques avantageuses que fussent en elles-mêmes, la conquête de Novarre & la jonction de Lescun avec Bozzolo, elles ne purent compenser le tort qu'elles causerent au Roy de France. Car, François Sforce à la tête des Lansquenets, pénétra jusqu'à Milan à la faveur de ces deux événemens. Ce jeune Prince s'étant

1522. concerté avec Prosper, sortit secretement de Pavie pendant la nuit, laissant 2000 hommes d'Infanterie & 300 Chevaux au Marquis de Mantoue, pour la garde de cette Place. Celui-ci sous prétexte de ne pas s'éloigner des Etats de l'Eglise, n'avoit pas voulu l'accompagner. Le Duc s'étant rendu promptement à Sesto par des chemins détournés, y trouva Prosper avec une partie de l'Armée. Ils entrerent ensemble à Milan, ou le Peuple fit éclatter sa joie par des transports inexprimables. On se rappelloit avec plaisir l'heureux Gouvernement du Pere de François Sforce & des autres Ducs de cette Maison; & l'on brûloit d'avoir un Souverain, qui ne regnant que sur le Milanès, seroit plus tendre pour son Peuple, plus à portée de récompenser le mérite dans ses Sujets; & de la part duquel ils auroient moins à craindre ces fiers dédains, qu'inspire ordinairement trop de grandeur.

La retraite du Duc de Milan fit esperer à Lautrec de prendre Pavie plus facilement. C'est pourquoi rassemblant ses Troupes, il marcha contre cette Ville, dont il forma le siége. Prosper allarmé du péril de la Place, détacha sur le champ 1000 hommes d'Infanterie Corse & quelques Espagnols, qui passant au travers du Camp François s'ouvrirent le chemin de Pavie, l'épée à la main, avec quelque perte pour les Ennemis. Ils trouverent cette Place fort mal pourvûe, mais surtout de poudre à Canon. Cependant, Lautrec fit planter deux Batteries; l'une au Fauxbourg de Santa Maria *in Pertica*, vers le Tesin; & l'autre à *Borgoratto*. Il y eut bientôt des Brêches d'environ six Toises. C'est pourquoi l'Armée eut ordre de monter à l'Assaut; mais ayant été repoussée avec vigueur, & voyant les Assiégés dans la disposition de se bien défendre, elle désespéra de réussir dans cette entreprise. D'ailleurs, on avoit déja dépensé l'argent que Lescun avoit apporté de France, & les vivres commençoient à manquer au Camp, où il étoit impossible d'en voiturer par des chemins impraticables. D'un autre côté, les pluyes avoient tellement enflé le Tesin, qu'il n'étoit pas sûr d'y faire remonter des Barques. Enfin, Prosper étoit sorti de Milan, à la tête de l'Armée pour secourir la Place. A la vérité les pluyes l'avoient arrêté d'abord à Binasco; mais ayant trouvé moyen de pénétrer jusqu'à la Chartreuse, bâtie dans le Parc, à cinq milles de Pavie & qui peut-être est le plus beau Monastére d'Italie, il obligea

par

par sa proximité l'armée Françoise de lever le siége. Lautrec prit le parti de se retirer à Landriano, où il se rendit après avoir essuyé quelques legeres escarmouches. Ensuite, afin d'être à portée de recevoir un secours d'argent, qu'on avoit fait rester dans Arona pour le garantir du pillage d'un corps de troupes Milanoises qui étoient à Busto sous les ordres d'Anchise Viscomti, le Général François résolut d'aller jusqu'à Monza. Ce retardement fut très-funeste à la France; car les Suisses excités par leur impatience ordinaire, députerent leurs officiers vers Lautrec pour se plaindre de l'injustice qu'il y avoit à ne pas payer les troupes d'une Nation toujours prête à se sacrifier pour la gloire du nom François. Ils ajouterent, qu'indignés de voir l'Univers instruit par ces traits d'avarice & d'ingratitude, que la France estimât si peu le courage & la fidelité de tant de braves gens, ils étoient résolus de ne plus attendre, & de ne pas compter à l'avenir sur des promesses si souvent réïterées, & toujours sans exécution. Qu'ils lui déclaroient donc que leurs soldats alloient reprendre le chemin de la Suisse; mais que pour montrer à la terre entiere que ce n'étoit ni la crainte de l'Ennemi, ni les périls de la guerre, toujours affrontés par les Suisses, comme le passé le prouvoit assez, qui les obligeoient à la retraite, on n'avoit qu'à les mener le jour suivant contre les conféderés, afin qu'ils pussent se retirer le sur-lendemain: Qu'ils lui conseilloient de profiter de ces heureuses dispositions, & de mettre les Suisses à la tête de l'armée: Qu'ils esperoient, qu'après avoir forcé le camp des François près de Novare, ils n'auroient pas de peine à pénétrer avec de plus grandes forces dans les retranchemens des Espagnols, plus rusés à la vérité que cette Nation, mais jamais plus braves dans les combats..

1522.

XVIII. Affaire de la Bicoque.

Lautrec effrayé du péril qu'il y avoit à choquer de front un ennemi bien retranché, n'oublia rien pour appaiser les Suisses. Il leur représenta qu'ils ne devoient pas accuser le Roi des délais qu'ils avoient essuyés: Que le péril de transporter de l'argent à travers d'un Pays infesté d'Ennemis, en étoit la seule cause, & qu'au reste ils n'attendroient pas encore longtems: mais sourds à ses prieres comme à ses promesses, ils écouterent encore moins tout ce qu'il put leur alleguer pour vaincre leur résolution. Dans cette extrêmité, Lautrec prit enfin le parti de risquer une action décisive, quoiqu'avec beaucoup de désavan-

1522. tage, confiderant qu'il valoit encore mieux courir ce péril, auquel d'ailleurs les Suiffes feroient les premiers expofés, que de laiffer le champ libre à l'Ennemi; ce qu'il feroit forcé de faire, s'il balançoit jufqu'au lendemain.

Les confédérés étoient campés à la Bicoque, environ à trois milles de Milan. Il y avoit en cet endroit une maifon affez confiderable avec de vaftes jardins entourés de foffés très-profonds. La campagne aux environs étoit coupée d'une infinité de ruiffeaux, comme dans toute la Lombardie, pour rendre les paturages plus abondans. Ce fut là que Lautrec réfolut d'attaquer les Ennemis (*a*) qu'il jugeoit difpofés à profiter de l'afliéte d'un pofte fi avantageux pour fe défendre. Ce Général ayant donc abandonné Monza pour fe rendre à la Bicoque, chargea les Suiffes de marcher contre la tête des retranchemens que défendoit le Capitaine George Fronsberg (*b*) avec toute l'infanterie Allemande. Il leur donna toute fon artillerie pour répondre au feu des Imperiaux placé dans ce même endroit. Enfuite, Lefcun fuivi de 3000. lances, & d'un corps d'infanterie Françoife & Italienne, devoit s'avancer fur la gauche par le chemin de Milan pour fe faifir d'un Pont à la faveur duquel on pouvoit entrer dans le camp. Lautrec s'y propofa d'y pénetrer lui-même par un autre endroit avec un gros de cavalerie, auquel, pour tromper l'Ennemi, il fit quitter la Croix blanche, & prendre la Croix rouge que les troupes Imperiales portent fur leurs habits.

Profper Colonne ayant appris la marche des François, réfolut de les attendre dans fon camp, dont la difpofition favorable fembloit lui promettre une pleine victoire. Il diftribua fes troupes dans les differens poftes, & fit dire à François Sforce de faire prendre les armes aux Milanois, & de venir le joindre en diligence. Ce Prince parut bien-tôt à la tête de quatre cens chevaux & de fix mille hommes de pié raffemblés au fon de la cloche; on leur confia la garde du Pont que Lefcun devoit attaquer. Cependant les Suiffes s'étant approchés des retranchemens furent furpris de trouver les foffés fi profonds; cet obftacle les empêcha de fondre brufquement fur l'artillerie, comme ils l'avoient réfolu : mais leur audace n'en fut pas ralentie : au contraire, ils firent des

(*a*) Ce fut le jour de Quafimodo. (*b*) *Fronsberg* ou *Frandsberg*.

prodiges de valeur pour venir à bout de franchir le Fossé. D'un autre côté, Lescun s'étant avancé vers le Pont, qu'il ne s'attendoit pas de trouver si bien gardé, revint sur ses pas. A l'égard de Lautrec, Prosper ne fut pas long-tems la dupe de son artifice, & pour le rendre inutile, il fit prendre à ses Soldats des épics sur leurs chapeaux. Ainsi tout le poids de l'action tomba sur les Suisses, qui firent de vains efforts pour vaincre la difficulté du terrain, & la résistance des Ennemis. Fierement repoussés de front, leurs flancs étoient encore éclaircis par le feu d'un grand nombre de Mousquetaires Espagnols, cachés dans les bleds presqu'en maturité. Enfin, le carnage effroyable dont ils virent leur témérité suivie, les força de reculer & de rejoindre les François, qui se retirerent en bon ordre avec l'Artillerie vers Moncia Le Marquis de Pescaire & d'autres Officiers presserent vivement Prosper de poursuivre les Ennemis avec toute l'Armée ; mais ce sage Général jugeant que c'étoit une retraite & non pas une fuite, comme il s'en assura par quelques Soldats qu'il fit monter sur des arbres fort hauts ; il tint ferme, & répondit qu'il étoit bien éloigné de faire oublier la témérité d'autrui par la sienne propre, & de remettre au caprice de la fortune une Victoire déja certaine. » Demain, ajoûta Prosper, vous serez pleinement convaincus de la grandeur de » votre avantage ; notre Ennemi ne sent pas encore toute la » profondeur de la plaie que nous venons de lui faire ; mais » dès que la chaleur de l'action qui l'anime encore, sera rallentie, vous le verrez ouvrir les yeux sur sa situation, perdre » courage, repasser les Monts, & nous livrer par sa retraite » une Victoire qui nous couteroit aujourd'hui beaucoup de » sang & de péril. 1522.

Il périt environ trois mille Suisses des plus déterminés, & vingt-deux Officiers à l'attaque des Fossés, au lieu que la perte des Impériaux ne fut pas considérable ; parmi les personnes de marque, il n'y eut que Jean de Cardone Comte de Culisano, qui fut blessé d'un coup de feu. Lautrec consterné de sa défaite, sortit de Moncia pour aller à Trezzo passer l'Adda. Ce fut en cet endroit que les Suisses le quitterent ; & passant par le Bergamasque, ils regagnerent bien-tôt leurs Montagnes en plus petit nombre qu'ils n'étoient venus. Ce revers

1522. fut si rude à cette fiere Nation, qu'elle parut oublier durant plusieurs années ce courage indomptable qui la distinguoit des autres. Le Grand Maître, le Grand Ecuyer, & plusieurs Capitaines François se retirerent avec eux. Lautrec se rendit à Crémone avec ses Gendarmes, afin de pourvoir à la sûreté de cette Ville, dont il confia la défense à son Frere. Quelques jours après il reprit le chemin de France, portant aux pieds de son Maître, non des victoires & des lauriers, mais des plaintes contre les Ministres, pour se disculper lui-même de la perte du Milanès, dont ses fautes, leur négligence, les mauvais conseils qu'ils donnoient au Roy, & pour tout dire enfin, la malignité de la fortune étoient la cause.

(*a*) La Ville de Lodi étoit demeurée fidéle à la France dans tout le cours de cette Guerre; c'est pourquoi, Lautrec avant de partir y fit entrer Bonneval & Fréderic de Bozzolo, avec six Compagnies de Lances, ausquelles se joignit une nombreuse troupe d'Infanterie. Les Impériaux avoient eu dessein de marcher d'abord contre Lodi après l'affaire de la Bicoque; mais la mutinerie des Lansquenets que François Sforce avoit amenés de Trente, les en avoit empêchés. Ces Troupes vouloient qu'on leur donnât un mois de paye pour la Victoire qu'on venoit de remporter. Les Généraux prétendoient qu'il n'y avoit pas lieu d'exiger cette gratification, alléguant pour les en convaincre, qu'il y avoit une extrême différence entre repousser simplement une attaque, & tailler les Ennemis en pieces. Que personne ne pouvoit dire qu'on eût défait ni vaincu des gens qui s'étoient retirés en bon ordre avec leur Artillerie; mais toutes ces raisons échouerent contre l'insolence des Mutins, & l'on fut obligé d'accorder leur demande, en promettant de la remplir dans un certain terme. Plusieurs jours s'étant écoulés dans ces contestations, les Lances Françoises eurent le tems de se rendre dans Lodi, & l'Infanterie dont elles étoient suivies alloit y entrer, quand le Marquis de Pescaire parut de l'autre côté de la Place à la tête de l'Infanterie Espagnole, qui avoit devancé l'Armée Impériale. La Gendarmerie Françoise n'avoit pas encore établi de Sentinelles ni de Gardes, à cause de la confusion où l'on est ordinaire-

(*a*) Il y a sans doute faute d'impression ci-dessus dans l'original, où il est dit que Lodi ouvrit ses Portes après la prise de Milan.

ment, lorsqu'on arrive dans une Ville pour s'y loger. Pescaire, à la faveur du trouble, se jetta brusquement sur un des Faux- 1522.
bourgs qui étoit environné de murs ; il n'y trouva que très-peu de résistance, & s'en rendit Maître avec assez de facilité. Les Lances Françoises pleines de frayeur, & voyant que l'Infanterie n'étoit pas encore arrivée, se précipiterent en désordre vers le Pont qu'on avoit construit sur l'Adda. Les Espagnols s'étant jettés en même tems dans Lodi, poursuivirent les fuyards jusqu'à la Riviere, prirent un grand nombre de Soldats, & tous les Officiers, à la réserve de Bonneval & de Fréderic de Bozzolo ; ensuite, tournant leur furie contre les Habitans, ils mirent tout au pillage dans cette Ville infortunée.

Après cette expédition, Pescaire marcha du côté de Pizzighitone, qu'il prit à composition. Prosper ne tarda pas à passer l'Adda, pour aller faire le siége de Crémone avec toute l'Armée. Comme toutes les ressources de Lescun rouloient sur les secours que l'Amiral devoit conduire en Italie, il n'étoit pas fort éloigné de capituler, croyant assez faire de se mettre en état d'attendre sans péril ce que produiroit l'arrivée de ce Général. François I. dans le dessein de conserver les Places qui tenoient encore pour la France dans le Milanès, avoit fait partir ce Général à la tête de 4000 Lances & de 10000 hommes d'Infanterie. D'un autre côté, Prosper ne cherchoit qu'à terminer promptement l'affaire de Crémone, afin de pouvoir marcher contre Génes pour y rétablir les Adornes, avant que l'Amiral pût se rendre en Italie. Il fut donc convenu que Lescun sortiroit de Crémone Enseignes déployées, avec toutes les Troupes & l'Artillerie, si dans le terme de quarante jours, qui devoit finir le 26 de Juin, il n'arrivoit pas des secours assez nombreux pour forcer le passage du Pô, ou pour s'emparer dans le Milanès d'une Ville défendue par une Garnison : qu'il engageroit la Cour à donner des ordres pour évacuer les Places qui tenoient encore pour la France, excepté les Châteaux de Milan, de Crémone, & de Novarre : Que pour assurer l'exécution de ces deux articles, il donneroit quatre ôtages : Que les prisonniers seroient rendus des deux côtés en cas d'évacuation de la part des François : & qu'enfin ils pourroient repasser les Monts avec les Bagages & l'Artillerie.

Immédiatement après la ſignature du Traité & les ôtages
1522. livrés, Proſper tourna du coté de Génes, & la fit inveſtir par deux endroits. Le Marquis de Peſcaire avec l'Infanterie Eſpagnole & Italienne fut chargé de l'attaque du Codifaro. Proſper fit la ſienne à l'oppoſite avec les Gendarmes & l'Infanterie Allemande, du coté de Biſagna. Génes étoit alors gouvernée par le Doge Octavian Frégoſe, Prince, qui par de grandes qualités, mais ſur-tout par ſon équité & ſes autres vertus, s'étoit concilié dans Génes autant d'affection qu'il pouvoit en attendre d'un Peuple déchiré par mille Factions, & qui n'avoit pas encore entierement perdu le ſouvenir de ſon ancienne liberté. Frégoſe n'avoit pour toute défenſe que 2000 hommes d'Infanterie Italienne, qu'il avoit eu ſoin de faire lever: Car le Peuple, que diviſoit la fureur des partis, voyoit à ſes Portes avec indifférence une Armée nombreuſe, & compoſée de Nations ſi différentes, s'imaginant que cette révolution n'auroit, comme les précédentes, d'autres ſuites que le changement de Doge, d'Officiers & de Garde dans la Place publique, ſans aucun péril pour ceux qui ſeroient demeurés paiſibles ſpectateurs dans cette occaſion.

L'Armée ne parut pas plûtôt à la vûe de Génes, que Frégoſe députa Benoît Vivaldi Génois vers les Généraux, pour négocier un accommodement; mais l'arrivée de Pierre Navarre que la France envoyoit au ſecours de Génes avec deux Galeres, raſſura un peu le Doge, qui reprit bien-tôt ſes craintes au bruit du canon, que le Marquis de Peſcaire avoit fait pointer contre la Ville; (a) le Traité ne ſouffroit plus de difficulté, lorſque l'Infanterie Eſpagnole qui avoit foudroyé une Tour auprès de la Porte, ſe logea ſur la Bréche par la négligence du dedans, que la Capitulation occaſionoit peut-être. Les Eſpagnols, ſans perdre de tems, pénétrerent dans la Ville, partie par cette Tour, partie par la Bréche. Peſcaire en ayant fait avertir Proſper, mit le reſte de ſes Troupes en Bataille, & ne trouva aucune réſiſtance dans Génes, où tout fuyoit devant lui.

(b) L'Archevêque de Salerne, & le Capitaine de la Garde,

(a) Proſper Colonne, au rapport de quelques Hiſtoriens Italiens, avertit les Génois de ſe défier du Marquis de Peſcaire.

(b) Féderic Frégoſe, frere du Doge.

se réfugierent sur des Vaisseaux avec plusieurs Soldats, & quelques Habitans de cette Ville. Le Doge trop infirme pour se sauver, fit dire au Marquis qu'il étoit son prisonnier, & mourut quelques mois après. Pierre Navarre perdit aussi la liberté. La Ville fut livrée à l'avarice du Soldat : il y eut plusieurs riches familles qui se garantirent du pillage par de grosses sommes, qu'elles s'obligerent de payer à différentes troupes de Soldats, qui reçurent des gages, ou des Lettres de Change pour sûreté de leur payement. Ce fut par ce moyen qu'on sauva le célébre (a) Bassin si soigneusement conservé dans l'Eglise Cathédrale. On fit un immense butin d'Argenterie, de riches meubles, de pierreries & d'argent monoyé dans une Ville enrichie par un commerce florissant. Pour adoucir l'amertume de cette perte, les Adornes obtinrent qu'on ne fit aucune insulte aux Habitans de l'un & de l'autre sexe; ayant représenté que le Peuple n'avoit pas pris les armes, & que la Capitulation étoit presque signée lorsqu'on étoit entré dans la Place. 1522.

Après le départ de l'Armée, Antoniot Adorne, qui fut nommé Doge, fit foudroyer le Châtelet avec l'Artillerie qu'il avoit empruntée des Florentins; au bout de quatre jours, le Commandant de ce Fort voyant Adorne Maître de la Citadelle & de l'Eglise de S. François, se rendit à de certaines conditions. Le Roy de France perdit alors toute espérance de conserver les Places qu'il possedoit encore en Lombardie : c'est pourquoi, l'Armée qu'il venoit de faire partir, & qui s'étoit avancée jusque dans le Territoire d'Ast, repassa les Monts. Lescun même, que certaines difficultés survenues par rapport aux Forteresses de Trezzo, de Lecco, & de Domussola, retinrent à Crémone quelques jours au-delà du terme convenu, reprit le chemin de France dès qu'elles furent réglées. Il fut traité partout sur son passage avec honneur, & les articles de la Capitulation furent observés avec beaucoup de fidélité.

XXIX. Vaine tentative de Bentivoglio contre Bologne.

Sur ces entrefaites, Annibal Bentivoglio & Annibal Rangoné formerent le dessein de profiter des troubles de Lombardie & de l'absence du Pape, pour surprendre Bologne. Ils

(a) Bassin, ou vase d'Emeraude. George Fronsberg reçut mille Ducats pour le laisser à cette Eglise.

1522. allerent donc en grand silence se présenter devant cette Ville du coté des Montagnes à la pointe du jour, avec 4000 hommes & trois pieces de canon ; les Soldats n'entendant aucun bruit de ce coté-là, quelques-uns d'eux descendirent dans le Fossé, & planterent des Echelles contre les murailles ; mais les Habitans avertis dès la veille, donnerent l'allarme à propos, firent tirer le canon sur eux, & sortirent en foule pour les attaquer. Ceux-ci n'osant les attendre, prirent d'abord la fuite, abandonnant leur Artillerie ; Rangoné fut blessé par derriere en fuyant. Tout le monde crut que le Cardinal de Médicis étoit le Promoteur secret de cette entreprise, & que dans la crainte que le Pape, de son propre mouvement, ou par l'inspiration d'autrui, ne voulût diminuer la puissance des Médicis, il avoit résolu d'exciter par ce moyen dans les Etats du S. Siége des troubles, qui non seulement empêcheroient Adrien de le persécuter, mais qui mettroient encore ce Pontife dans la nécessité de recourir à ses conseils.

XXX. François I. tente de rétablir les Soderins à Florence.

(a) Tandis que Bologne éloignoit l'Ennemi de ses murs, il s'élevoit en Toscane des troubles qui ne finirent pas sitôt. Les affaires de Pérouse, de Sienne, & du Montefeltro furent à peine terminées, que le Roy de France sollicité par le (b) Cardinal de Volterre, écrivit à Renzo de Ceré de marcher contre Florence, pour y rétablir les Freres & les Neveux de ce Cardinal, qu'il prit hautement sous sa protection ; & comme les finances de François étoient alors dans un épuisement extrême, Volterre se chargea de fournir les sommes nécessaires pour cette expédition, après avoir tiré parole d'en être remboursé dans un certain tems.

Pendant que Renzo se préparoit à l'exécution de ces ordres, le Cardinal de Médicis eut avis du péril qui le Menaçoit ; & craignant que le Duc d'Urbin ne prît les armes dans le tems que l'orage éclateroit, il se hata de traiter avec lui, sans préjudice des Droits respectivement prétendus sur le montefeltro par ce Prince & par les Florentins. Par ce Traité, François-Marie s'obligea de commander en Chef les Troupes de la République pendant une année, à commencer au premier du mois de Septembre suivant ; il lui étoit libre de conserver ce poste

(a) La tentative sur Bologne, & ces faits sont antérieurs à l'affaire de la Bicoque.

(b) François Soderin.

encore

encore un an après. Médicis prit d'ailleurs à la solde des Florentins Horace Baglioné, dont l'engagement avec les Vénitiens ne devoit finir qu'au mois de Juin. Cet Officier traita d'abord pour Malatesta son frere; mais celui-ci déja payé pour joindre Renzo de Ceré avec 2000 hommes d'Infanterie & 100 Chevaux-Legers, ne voulut pas violer si ouvertement sa parole; craignant d'un autre côté d'aigrir la haine du Cardinal de Médicis & des Florentins, par de nouveaux sujets de plainte, il feignit une maladie, & ayant envoyé 2000 hommes de pié, 100 Chevaux-Legers & quatre Fauconneaux à Renzo, qui s'étoit avancé jusqu'à Castel della Pievé, il lui fit dire qu'il étoit hors d'état de le joindre en personne. Cependant, il avertit secretement le Cardinal de Médicis, qu'il signeroit le Traité conclu par Horace, dès que son engagement seroit expiré, & que dans cet intervalle il se comporteroit avec une extrême circonspection, dans les choses ausquelles il seroit obligé de se prêter. 1522.

Quelque tems après Renzo se rendit dans le Territoire de Sienne à la tête de 7000 hommes d'Infanterie, de 500 Chevaux, & suivi des Bannis, que le Duc d'Urbin avoit employés dans la derniere expédition contre cette Ville. Si le dessein qu'avoit Renzo d'y changer la face du Gouvernement eût réussi, rien n'eût été plus facile, que de pénétrer jusqu'au cœur des Etats de Florence, & d'y rétablir les Sodérins. Médicis sentant le péril qui menaçoit son autorité, fit passer dans le Siennois toutes les Troupes de la République, sous les ordres de Guy Rangoné, qui fut nommé Gouverneur Général pour cette expédition seulement. Cet Officier n'ignorant pas que l'argent manqueroit bientôt aux Ennemis, s'ils n'étoient favorisés par quelque heureux succès, se proposa de les amuser, & cependant d'enlever leurs convois; c'est pourquoi, réglant ses démarches sur les leurs, il jettoit successivement des Troupes dans les Places les plus voisines du Siennois & des Etats de Florence. Dans ces fréquentes marches, la Compagnie (*a*) de Vitelli sortant de Torrita, pour se jetter dans Asinalunga, fut mise en déroute par 300 Chevaux Ennemis, & Jérôme Peppoli, Lieutenant de cet Officier, fut pris avec 25 Lances & deux Enseignes.

(*a*) Il étoit au service des Florentins.

La premiere Place attaquée par Renzo, fut Chiusi (*b*), Ville
1522. moins considérable, parce qu'elle est aujourd'hui, que par son antiquité & par les exploits de son Roy Porsenna ; mais n'ayant que quatre Fauconneaux, il lui étoit très-difficile de forcer des Places où il y avoit Garnison ; aussi voyant qu'il ne pouvoit prendre cette Ville il pénétra plus avant dans le Pays, entre les Places de Torrita & d'Asinalunga, pour s'approcher de Sienne. Son Armée eut bientôt à souffrir de la disette des vivres au milieu d'un Pays Ennemi. Dans cette extrêmité, Renzo mit le siége devant Torrita, dont la Garnison étoit composée de 100 Gendarmes, & de 150 hommes de pié ; mais ayant encore échoüé dans cette seconde tentative, il se rendit à Montéfiré, & de cette Ville à Bagno Rapalano, qui n'est qu'à 12 milles de Sienne. Le Comte de Pitigliano s'étoit jetté d'abord dans cette Ville par l'ordre des Florentins, & Rangoné, dont l'industrie & l'activité rendoient inutiles tous les efforts de Renzo, s'y rendit à la tête de 200 Chevaux-Legers, laissant derriere lui le reste des Troupes qui le suivoient. L'arrivée de cette Cavalerie, la proximité des secours qu'on attendoit, & l'extrême disette de vivres où se trouvoit Renzo, qui d'ailleurs avoit perdu beaucoup de sa réputation dans l'esprit des Ennemis, & même de ses Soldats, abattirent le courage de ceux qui soupiroient dans Sienne après une révolution. Malgré ces inconvéniens, Renzo fit avancer ses Troupes à cinq cens pas de cette Ville; mais voyant que personne ne remuoit en sa faveur, il se retira le lendemain & fut poursuivi par l'Armée des Florentins, qui n'étoit arrivée à Sienne qu'après sa retraite. Les Officiers désesperant de l'atteindre, ramenerent leurs Troupes dans cette Ville. La Cavalerie-Legere & l'Infanterie, qui étoient dans la Ville avant l'Armée, continuerent la poursuite, sans autre avantage, que de s'emparer de l'Artillerie des Ennemis. Renzo précipitant sa marche, autant peut-être à cause de la faim qui le pressoit, que par crainte, fut obligé d'abandonner honteusement ses Canons en chemin. Enfin, voyant ses Troupes fort diminuées il les fit reposer dans Acquapendente, sçachant bien qu'il n'avoit rien à craindre dans cette Place de la part des Florentins, qui respectoient trop les Etats de l'Eglise pour y entrer les Armes à la main ; mais il ne put y rester long-tems dans l'inaction :

(*b*) C'est le *Clusium* des Latins.

car se voyant dans le besoin d'argent, & méprisé des Cardinaux de Volterre, de Monté (a) & de Côme (b) que la Cour de France avoit chargés de le faire agir; il conduisit le reste de ses Troupes, dans la Côte de Sienne, ou ayant mis tout au pillage, il tenta sans fruit de forcer Orbitello. Cependant, les Florentins dont l'Armée s'étoit avancée jusqu'à Ponté à Centina, qui confine avec le Siennois & les Etats du S. Siége, menacerent Renzo de se jetter sur ses Terres, s'il ne posoit les Armes. Le Sacré College qui craignoit que le Domaine de l'Eglise ne souffrît de cette Guerre, s'entremit pour faire la Paix, que chacun souhaitoit de son côté. En effet, les Florentins étoient charmés de n'être plus obligés à des dépenses, dont ils n'avoient rien à esperer, & Renzo qui manquoit presque de tout, voyoit bien qu'il seroit très-difficile de remettre de plus grandes forces sur pié, vû l'état présent des affaires du Roy de France, qui se ruinoient de jour en jour dans la Lombardie. Le Traité de Paix se réduisit à convenir de part & d'autre, qu'on ne feroit réciproquement aucun Acte d'hostilité, sous peine de 50000 Ducats, dont les Cautions furent respectivement fournies à Rome. A l'égard de la compensation des ravages de cette Guerre, on s'en remit à la décision du Pape lorsqu'il seroit en Italie. 1522.

XXXI. Troubles de la Ville de Lucques.

Dans le même tems la Ville de Lucques fut troublée par un accident cruel & d'un dangereux exemple. Vincent de Poggio, noble Lucquois, & Laurent Totti, sous prétexte de venger leurs injures particulieres; mais peut-être plus animés par l'ambition & par le chagrin de se voir dans la misere, massacrerent le Gonfalonier dans l'Hôtel de la Ville & plusieurs de leurs ennemis. La frayeur fut si générale parmi les Habitans, que personne n'osa s'opposer à cette barbarie; mais la rage de ces furieux s'étant ralentie, & faisant place à la crainte que leur inspiroit l'énormité de l'attentat, ils consentirent à s'exiler de leur Patrie, moyennant certaines conditions arrêtées avec eux par l'entremise de plusieurs de leurs Concitoyens. On n'y eut dans la suite aucun égard, & ils essuyerent par tout une cruelle persécution de la part des Lucquois.

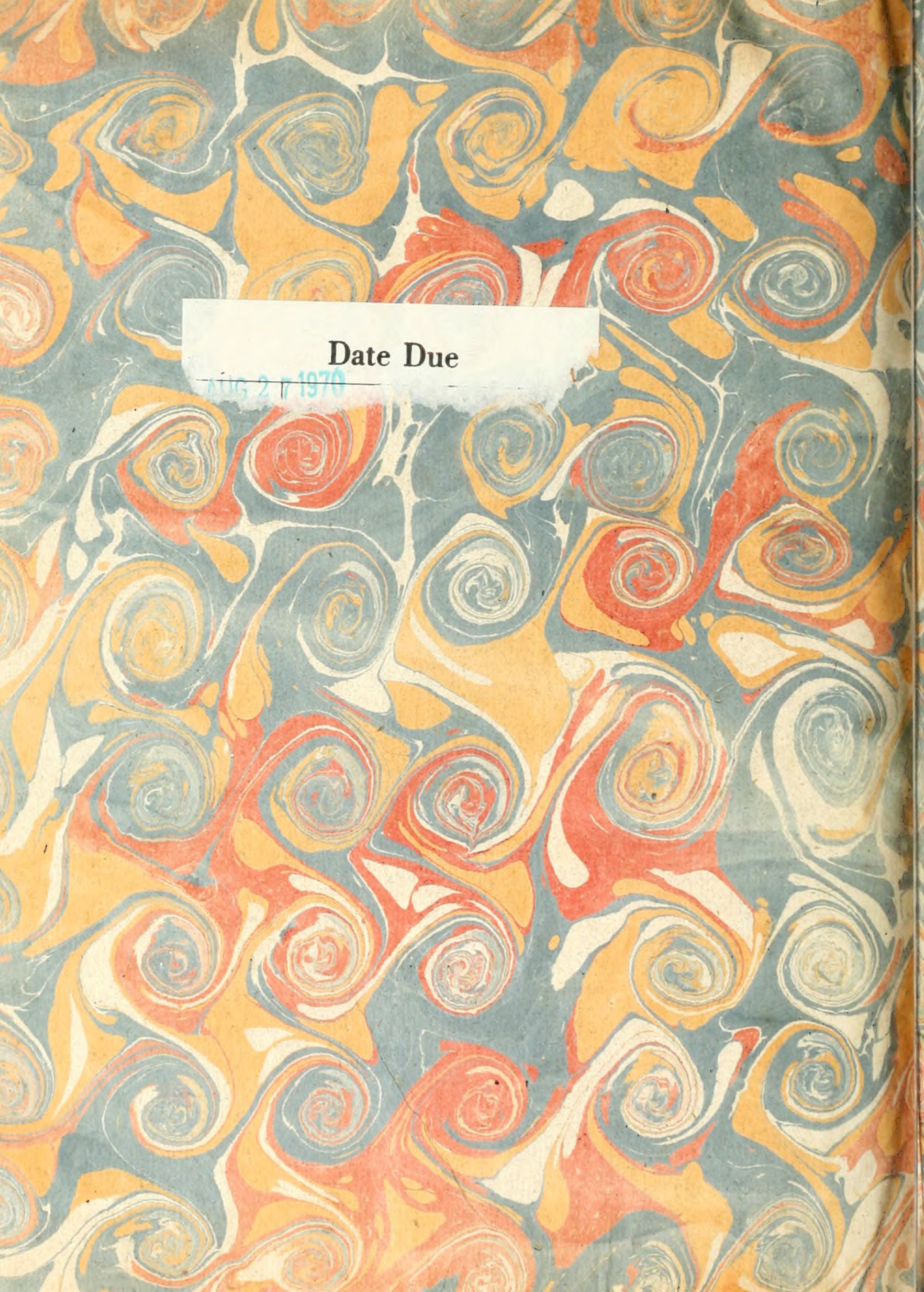
Les troubles de Toscane & de Lombardie ayant été paci-

(a) Antoine de Monté à San-Sovino, dont il est parlé dans le *L. T.*

(b) Scaramuccia Trivulce dont il est parlé ci dessus.

1522. fiés, comme on l'a vû plus haut; il sembloit qu'on ne dût pas en craindre de nouveaux; mais les affaires du S. Siége étant négligées, tant à cause de l'absence du Pape, que des brigues & de l'ambition des Cardinaux, Sigismond Malatesta fils de Pandolphe, ancien Seigneur de Rimini, s'empara de cette Ville presque seul, à la faveur de quelques foibles Partisans qu'il y avoit. Aussi-tôt le Sacré Collége sollicita le Cardinal de Médicis de se rendre à Bologne dont il étoit Légat, pour rentrer dans Rimini, & remédier au désordre des affaires de la Romagne, avec les secours du Marquis de Mantoue, Capitaine Général des Troupes de l'Eglise qui devoit le joindre. Médicis prit aussi-tôt le chemin de cette premiere Ville; mais sa présence en ces quartiers ne fut d'aucune utilité, faute d'argent & par la jalousie de quelques Cardinaux, qui traverserent tout ce qui pouvoit contribuer à sa gloire.

Fin du second Volume.


Date Due
AUG 2 1970

